ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 1, tome 1 (n°1-24), Bruxelles, 1er décembre 1881-15 novembre 1882.

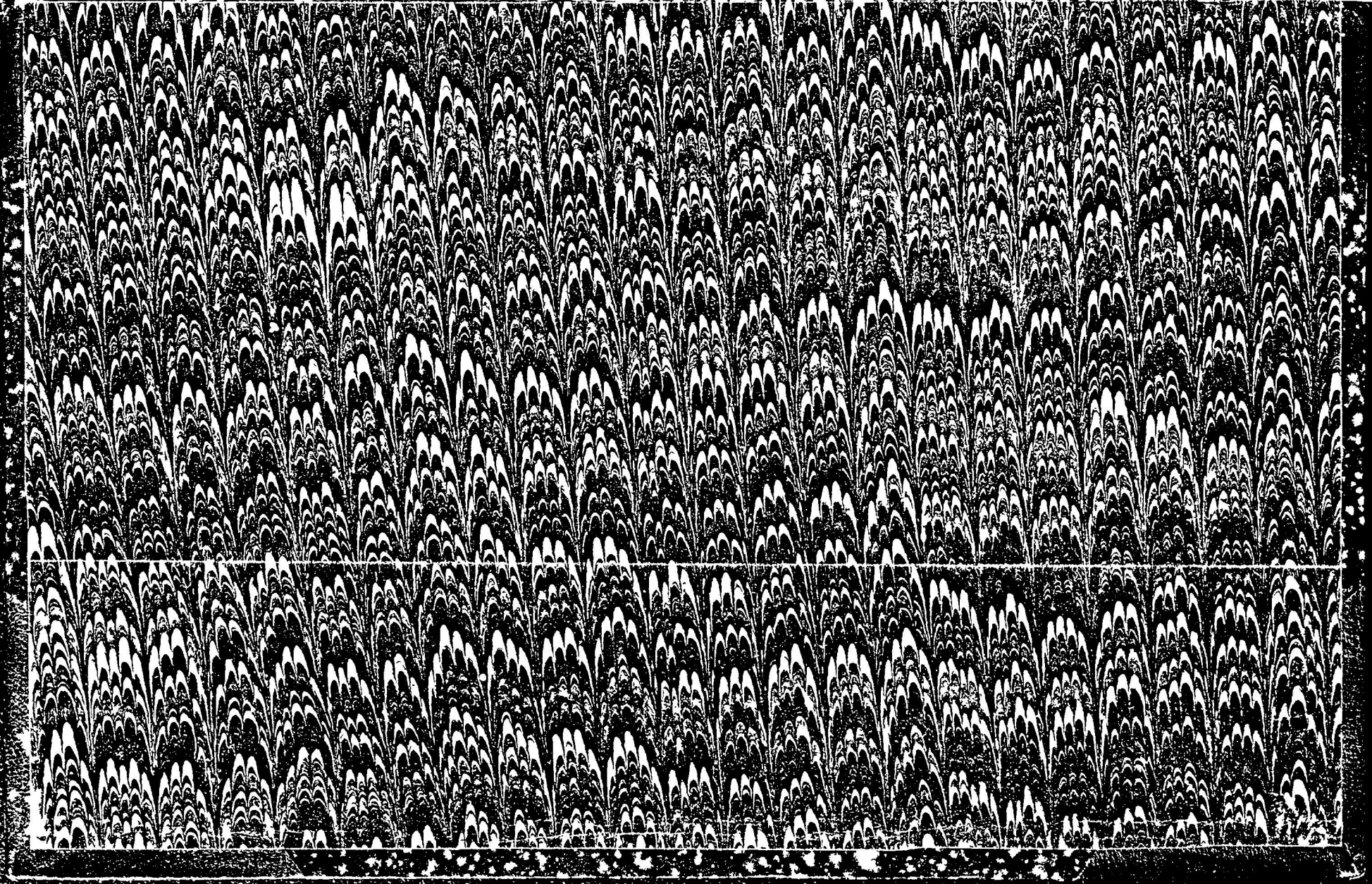
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

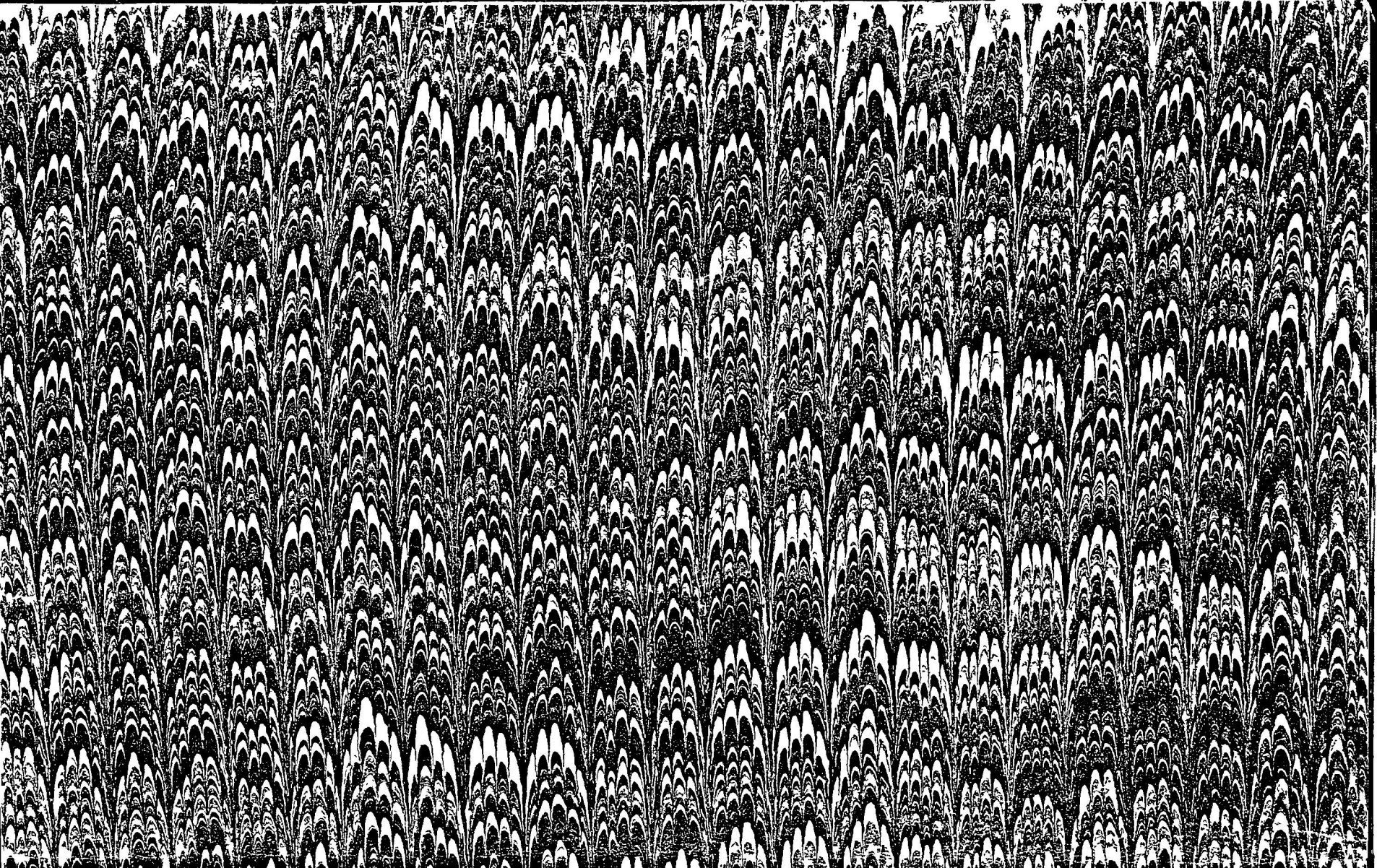
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/





LA

JEUNE BELGIQUE

TOME PREMIER

BRUXELLES
BUREAUX : 8, RUE DE LA PAILLE

LUCIEN HOCHSTEYN, ÉDITEUR

1881-1882

LA JEUNE BELGIQUE

LA

JEUNE BELGIQUE

PREMIER VOLUME

1881-1882

Directeur : ALBERT GRÉSIL

LIÉGE
29, rue Hemricourt, 29

GAND
56, rue des Champs, 56

BRUXELLES
81, rue de la Madeleine, 81

1881

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

1re Année — 1881 **N° 1** 1er Décembre

SOMMAIRE

Au lecteur	LA RÉDACTION.
La Rose d'Ophélie	FRANCIS MELVIL.
L'Enseignement de la littérature française dans les Universités	MAURICE W.
Le Semeur	GEORGES EEKHOUD.
Clair de lune	MAX WALLER.
Sonnet	GEORGES RODENBACH.
LES LIVRES. A côté de la rampe	CHARLES METTANGE.
— Le Congrès National, etc.	FRANCIS MARCEL.
— Nos Amies les Plantes.	Id.
— Liége au XVme siècle	ALBERT ORTH.

Le Numéro : 20 cent. — Étranger, 25 cent.

BUREAUX :

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

En vente chez les principaux Libraires et Marchands de journaux

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
81, Rue de la Madeleine, 81

1881

LA JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque Mois

ROMANS — NOUVELLES — POÉSIES — THÉATRE — ÉTUDES ET FANTAISIES
HISTOIRE — VOYAGES — SCIENCES — CRITIQUE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE
PHILOSOPHIQUE ET MUSICALE — REVUE DES THÉATRES, DES COURS PUBLICS ET DES LIVRES

Directeur : ALBERT GRÉSIL

Secrétaire de la Rédaction
CHARLES METTANGE

Rédacteur-Gérant
FRANCIS MARCEL

CORRESPONDANTS

Belgique. — Anvers, Bruges, Gand, Huy, Louvain, Mons, Namur, Tournai, Verviers
France. — Grand Hantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

Abonnements aux Bureaux de la Revue

BRUXELLES, Librairie Universelle de J. ROZEZ, rue de la Madeleine, 81
LIÉGE, rue Hemricourt, 29

Un an : Fr. 3-50. — Étranger : Le port en sus

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* Un Seul *sur papier du Japon.*

PRIX DE L'ABONNEMENT { SUR HOLLANDE . . . . . 8 Francs
SUR JAPON (exemplaire unique) . . 20 Francs

Adresser tout ce qui concerne la *Revue* : BRUXELLES, rue de la Madeleine, 81. — LIÈGE, r. Hemricourt, 29.
La *Jeune Belgique* offre la plus large hospitalité à tous ceux qui voudront lui envoyer leurs œuvres. Celles-ci seront mûrement examinées et insérées, s'il y a lieu.
Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

Les personnes qui désirent s'abonner à la JEUNE BELGIQUE sont priées de remplir le Bulletin de Souscription ci-joint. Dans le cas contraire, prière de renvoyer la présente livraison.

BOITE AUX LETTRES

Futur avocat de mauvaise cause. — En voilà un pseudonyme ! Il faudra changer ça, ainsi que le titre. Du reste, la pièce est bien tournée et paraîtra sitôt que son auteur se sera fait connaître. Libre à lui de prendre un pseudonyme dans la *Revue*, mais personnellement, nous tenons à savoir à qui nous avons à faire.

Marphorio. — Vos madrigaux sont charmants, bien qu'un peu vieillots. Le malheur est que nous sommes encombrés de vers. C'est à chaque numéro un véritable bombardement. Nous publions dix fois moins de vers que de prose, on nous en envoie dix fois plus. Faites vous connaître et l'on vous imprimera, mais patience.

Un Carabin. — Sontag. — L. B., à Saint-Gilles. — Le premier devoir d'un *Jeune* qui nous envoie des manuscrits, est de s'abonner à la *Revue* et d'y faire abonner ses amis, quand il en a. Il est nécessaire, pour que nous puissions publier les *Jeunes*, que les *Jeunes* nous aident à vivre. Vous êtes chez vous à la *Jeune Belgique*, Messieurs, mais il faut un peu contribuer à entretenir les meubles et à agrandir la maison, si vous voulez qu'on puisse vous y loger tous.

P. P. W. — Voilà qui est vif et plein d'entrain, mais quelle manie d'apostropher à tout propos et surtout hors de tout propos, ces malheureux lecteurs qui n'en peuvent mais !

LA

JEUNE BELGIQUE

La Rédaction de la *Jeune Revue* emporte ses lares et émigre. Elle abandonne son titre. Elle se fait une virginité nouvelle.

Désormais nous nous intitulons : *La Jeune Belgique*, et nous paraissons deux fois par mois.

Nous faisons de la Littérature et de l'Art avant tout.

La Jeune Belgique ne sera d'aucune école. Nous estimons que tous les genres sont bons s'ils restent dans la modération nécessaire et s'ils ont de réels talents pour les interpréter.

Nous préférons le naturalisme de Daudet à celui de Zola; celui-ci peut choquer parfois; le premier, jamais.

Nous invitons les jeunes, c'est-à-dire les vigoureux et les fidèles, à nous aider dans notre œuvre. Qu'ils montrent qu'il y a une Jeune Belgique comme il y a une Jeune France, et qu'avec nous ils prennent pour devise : *Soyons nous*.

LA RÉDACTION.

1er Décembre 1881.

LA ROSE D'OPHÉLIE

A Monsieur Alphonse Daudet.

Le docteur Marius Handlucky est assis dans un fauteuil profond, au coin de sa cheminée où pétille un joyeux feu de Décembre. La cheminée et le plafond de la chambre sont décorés de capricieuses arabesques ; les murailles disparaissent sous de chaudes et somptueuses tentures ; les lampes, les candélabres ciselés, les tapis moëlleux, les statuettes, les objets rares et précieux entassés sur les étagères, trahissent les goûts délicats et l'immense richesse du maître du logis. Un parfum subtil flotte dans l'atmosphère et les mots bien-être et confort sont écrits dans les moindres détails de l'ameublement. Au dehors, la vieille Edimbourg éteint ses dernières rumeurs ; une mince couche de neige blanchit de ses ouates légères les aspérités du pavé, et les douze coups de minuit s'échappent lentement du clocher de Saint-Gilles, et prennent avec une gravité majestueuse leur vol à travers l'espace. Mais le docteur n'entend ni le bruissement de la neige, ni la voix sonore de l'antique cathédrale ; car d'épaisses portières et des rideaux soigneusement croisés protègent sa luxueuse solitude et élèvent entre elle et le monde extérieur un infranchissable rempart.

Le docteur se laisse glisser doucement sur la pente de la rêverie. Il compare sa félicité présente avec la misère de sa laborieuse jeunesse. Il songe qu'aujourd'hui il est le très savant et très vénéré docteur Handlucky, illustre non seulement dans la Grande-Bretagne, mais dans l'Europe et l'Amérique entières. Il songe que le chiffre de sa fortune lui est à peine connu, que son fils est un des membres les plus distingués du Parlement, et que sa fille va devenir dans un mois la femme du Lord-Chancelier. Et il se souvient qu'il y a quarante ans il n'était qu'un étudiant pauvre et obscur, habitant d'une mansarde triste et glaciale, déjeunant trop souvent d'une promenade et soupant d'un coucher de soleil. Il se rappelle ses défaites, ses découragements, ses souffrances, et il se demande comment le grand Inconnu qui gouverne le monde, on ne sait trop de quelle manière, lui a donné la force de persévérer dans la lutte et de combattre jusqu'au jour du triomphe.

Le docteur en est là de sa rêverie, lorsque deux ou trois petits coups, frappés à sa porte, le font tressaillir.

— Entrez, dit-il.

La porte reste close, et les coups se répètent.

— Entrez, dit le docteur d'une voix plus haute que la première fois. Puis il réfléchit que la portière est lourde à soulever, et il se décide à aller ouvrir.

Une jeune et jolie fille, habillée comme le sont d'habitude les femmes de chambre de maison honnête, est debout sur le seuil.

— Ma maîtresse, dit-elle, rappelle à M. Handlucky qu'il lui avait promis de lui consacrer sa soirée.

— Votre maîtresse ! dit le docteur étonné.

— Ma maîtresse, Mss Charles Strawberry, 192, Highstreet, répond la jeune fille. Ces dames ont craint que M. Handlucky n'eût oublié sa promesse, et elles m'envoient la lui rappeler.

— Ainsi ces dames m'attendent ? demande le docteur de plus en plus surpris.

— Avec impatience, monsieur, réplique la soubrette. Et elle disparaît.

— C'est fort extraordinaire, se dit le docteur, fort extraordinaire, en vérité ! Mais puisque j'ai promis à cette Mss Strawberry d'aller passer la soirée chez elle, et puisque ces dames me font l'honneur de m'attendre avec impatience, il serait indigne d'un gentleman d'hésiter un seul instant. Seulement je consens à perdre mon bonnet de docteur et tous mes diplômes, si j'ai le moindre souvenir d'avoir promis à n'importe quelle dame de lui consacrer ma soirée.

Tout en monologuant ainsi, le docteur quitte sa robe de chambre, passe un habit et se dispose à sortir.

— Mss Strawberry ! murmura-t-il... Dieu me pardonne si je sais de qui cette fille veut parler ! Il n'est pas impossible, à vrai dire, que j'aie connu jadis une vieille dame de ce nom; mais il est improbable que ce soit la même.

Ce disant, le docteur, oubliant que le soir il ne sort jamais qu'en voiture, s'élance hardiment sur le pavé couvert de neige, et prend à grands pas le chemin de Highstreet.

— Comme cet air des nuits d'hiver est sain et fortifiant ! s'écrie-t-il tout bas, il me semble que je n'ai plus que trente-cinq ans... C'est égal, ajoute-t-il, voilà un événement bien extraordinaire, et, tandis que mes forces physiques semblent s'accroître, il est à craindre que ma mémoire ne commence à baisser... Voyons, où suis-je ?... Ces rues sont bien mal éclairées, et je crois que, sans la neige, mes yeux de soixante-cinq ans auraient du mal à lire les numéros.... Ah ! voilà le 188 !... Encore dix pas, et j'y suis... Mais, par mes licences, où donc ai-je vu cette femme de chambre ?... Il me semble l'avoir connue jadis ; mais il y a si longtemps, si longtemps, qu'elle devrait s'être depuis un siècle élevée au rang de vénérable grand'mère.

Au moment même où il se creuse le cerveau pour résoudre cet insoluble problème, le docteur franchit le seuil de la maison qui porte le numéro indiqué, monte l'escalier, et, à l'extrémité d'un palier encombré de branches de feuillage et de fleurs exotiques, il aperçoit dans l'embrasure d'une porte une dame d'une cinquantaine d'années, qui lui tend amicalement la main.

— Bien en retard, cher Monsieur Marius ! lui dit-elle avec un sourire plein d'affectueux reproche. Mais vos occupations sont si nombreuses et si tyraniques qu'il faut passer bien des choses à un poète, à un artiste tel que vous.

— Artiste ! poète ! exclame le docteur, en serrant respectueusement la main qu'on lui offre : il y a beau temps que je n'ai fait gazouiller les touches d'un piano, ni forcé deux rimes à s'embrasser au bout d'une pensée quelconque !... Et cette dame qui me reçoit comme si je l'avais quittée ce matin !... Ses traits ne me sont pas absolument inconnus, mais je jurerais qu'il y a bien quelque trente ou quarante ans que je n'ai eu l'honneur de lui rendre visite.

Pendant que le docteur s'adresse ce discours, la dame le fait entrer dans un salon où Handlucky, au comble de la stupéfaction, se voit à l'instant entouré

d'une douzaine de jeunes gens des deux sexes qui lui souhaitent bruyamment la bienvenue. Les uns lui serrent la main à lui disloquer les phalanges, les autres lui frappent cavalièrement sur l'épaule, une jeune miss un peu *fast* va jusqu'à se permettre de lui passer un camélia à la boutonnière.

— Ces gens-là sont très aimables, se dit Handlucky, mais un peu bien familiers; et je trouve que, lorsqu'il s'agit d'un homme de mon rang et de mon âge...

En dépit de l'âge et du rang du docteur, de nouveaux camarades, qu'il ne connaît pas plus que les premiers, se précipitent sur lui, l'assourdissent, l'étourdissent, l'applaudissent et l'entraînent jusqu'à l'autre bout du salon. Heureusement pour lui qu'une dame se met à chanter, qu'un silence relatif s'établit, et qu'il lui est enfin permis de se jeter dans les bras d'un fauteuil, où ses trop nombreux amis le laissent momentanément tranquille.

— Voyons, se dit le docteur, rêvé-je ou ne rêvé-je pas? Suis-je devenu fou ou ai-je toujours ma raison? Cette maison qui m'est inconnue, cette dame qui m'appelle : poète, ces jeunes gens qui me traitent comme leur égal!... C'est véritablement à croire que j'ai perdu l'esprit ou que je suis le jouet d'un songe!... Mss Charles Strawberry!... Ce nom ne m'est pourtant pas étranger... Strawberry!... Ah! j'y suis! Mes souvenirs reviennent, et maintenant j'en suis certain : j'ai en effet connu jadis une Mss Strawberry, femme fort aimable, qui m'invitait à ses soirées, et chez qui j'ai passé de bien douces heures; mais il y a bientôt un demi-siècle de cela; j'avais vingt ans alors, et la bonne dame doit depuis longtemps dormir en paix dans le sein d'Abraham!

A l'instant où le docteur termine cette réflexion charitable et dévote, son regard rencontre celui de Mss Strawberry, très vivante, et très charmante encore sous ses cheveux argentés, l'*ancienne* Mss Strawberry elle-même, qui venait de s'asseoir en face de lui, et causait en riant avec un monsieur beaucoup plus jeune qu'elle.

— Serait-ce sa fille? se demande le docteur éperdu. Mais non, c'est bien elle-même; elle, et non pas une autre, de même que ce jeune homme debout à sa gauche est bien son neveu, sir William... — j'ai oublié le nom, — avec qui j'ai failli, un matin, me couper la gorge pour cette petite miss vêtue de bleu qui lui décoche en passant une œillade brûlante... A moins cependant que ce ne fût pour cette sentimentale lady... — mon Dieu! comment se nomme-t-elle? — qui s'accoude sur un guéridon, dans une pose savante, qui autorise ses épaules de marbre, et même quelque chose de plus, à prendre indiscrètement congé de son corsage... Et, de ce côté, ce colonel à moustaches grises, qui va complimenter la chanteuse, n'a pas vieilli d'une heure depuis le jour lointain où je le vis entrer dans Edimbourg à la tête de son régiment — le 25e d'infanterie, je me le rappelle,— pauvre 25e! Et la chanteuse elle-même, que je ne reconnaissais pas tout d'abord, n'est autre que la tante de mon vieil ami, Dr Hopestrong, mort l'an dernier doyen des professeurs de l'Université de Cambridge. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle ne porte pas plus de vingt-cinq ans. Et encore!...

Pendant qu'une autre dame se met au piano, le docteur, dont la stupéfaction ne connaît plus de bornes, continue à passer en revue tous les hôtes de Mss Strawberry, et, chose merveilleuse! finit par les reconnaître tous pour ses amis d'au-

trefois, qu'il a la joie de retrouver aussi jeunes qu'à l'époque où Marius Handlucky écrivait des vers dans sa mansarde, et faisait rêver les jeunes misses quand ses doigts agiles s'égaraient sur le clavier. Et pourtant, si ses souvenirs sont exacts, tous ces gais compagnons toutes ces jolies filles, mélancoliques ou rieuses, ont depuis bien des années, dit adieu à la vieille Ville-Enfumée. Si leurs noms sont par hasard parvenus jusqu'à lui, les uns étaient devenus de graves gentlemen ou de braves officiers criblés de blessures, les autres, de vénérables matrones ou d'austères demoiselles, toutes et tous dispersés aux quatre coins du globe par l'impitoyable souffle du destin, ou partis pour le solennel voyage d'où nul pèlerin n'a encore su revenir. Et pourtant, en cette nuit de fête, tous sont devant lui, vivants, bruyants, joyeux, charmants et jeunes comme autrefois, à ce point que tout à coup Handlucky se sent honteux de sa barbe grise, de son crâne chauve et de ses épaules voûtées.

— Tous ont conservé leur beauté et leur jeunesse, se dit-il douloureusement, tandis que moi...

Et il jette un timide et craintif regard sur la glace placée en face de lui. Quelle n'est pas sa surprise, quelle n'est pas sa joie, lorsqu'il se voit dans le cristal droit comme un peuplier, mince, élégant, plein de séduction et de grâce, la lèvre à peine ombragée d'une moustache naissante, le front couvert d'une abondante chevelure, tel enfin qu'il s'est connu quarante ans auparavant, quand son regard se détournait encore timidement du provoquant regard des misses rougissantes! Oui, l'image qu'il contemple dans le miroir n'est pas celle du célèbre et opulent docteur que le monde entier envie et admire, c'est celle du pauvre étudiant dont le nom est à peine connu de son concierge, — l'image du Marius Handlucky qui a dépensé son dernier shelling pour s'acheter des gants, et qui ne sait pas s'il aura demain de quoi se procurer un morceau de fromage, du Marius Handlucky qui est amoureux de toutes les femmes et de qui toutes les femmes sont amoureuses. Toute sa grandeur, sa science, sa richesse et sa gloire n'étaient donc qu'illusion et mensonge! Mais sa vieillesse aussi n'était qu'un rêve. Il a vingt-trois ans, un sang généreux jaillit dans ses veines, et il a devant lui un long et splendide avenir.

C'en est fait : il reconnaît toutes celles qu'il a aimées. Elles sont là devant lui : Jane, Lizzy, Sarah... tant d'autres dont les doux noms voltigent dans sa mémoire... Mais tout-à-coup il s'arrête ; son cœur bat à se briser ; ses yeux se couvrent d'un voile ; il vient d'apercevoir, assise près de lui, pâle et blonde, et de blanc vêtue, l'ange de ses souvenirs, sa déesse et sa muse, la seule femme que peut-être il ait véritablement aimée, quoique, hélas! la destinée implacable les ait séparés le matin même qui suivit le soir où elle les réunit pour la première fois.

Il s'avance vers elle, tremblant de n'être pas reconnu. Mais sa crainte n'est pas de longue durée. La blonde jeune fille lui tend la main, en lui disant d'une voix plus douce que la brise de mai dans les bois d'Aberfoïl : — Cher Marius, comme vous avez tardé! Je craignais bien de ne plus vous revoir.

— Ophélia chérie, répond Marius, vous daignez donc me reconnaître ?

— Si je vous reconnais! Êtes-vous donc de ceux dont le souvenir s'efface ?

Quand je vous quittai, au moment où le premier rayon du soleil sépara les derniers danseurs, je vous dis... Vous souvenez-vous de mes paroles ?... je vous dis : Je pars pour un long voyage. Sans doute nous serons longtemps avant de nous revoir ; longtemps, dix ans peut-être. Dix ans ! Je serai alors une vieille fille, vous serez encore un tout jeune homme. Cher Marius, voudrez-vous encore me reconnaître ? Me demanderez-vous encore de valser avec vous ? — Vous me répondîtes : Dans dix ans, dans vingt ans, vous serez toujours pour moi l'Ophélie de mes rêves, la seule femme que j'aie aimée, la seule que j'aimerai jamais ! — Hélas, cher Marius, ce n'était ni dix ans, ni vingt ans, qui devaient s'écouler avant qu'il nous fût accordé de nous revoir.

— Ni dix ans, ni vingt ans ? dit Marius inquiet.

— Non. Mais que nous importe que cinquante ans ou cinquante siècles se soient écoulés, puisque nous nous retrouvons enfin, puisque nous nous aimons toujours, puisque nous pouvons recommencer ensemble cette nuit sans pareille dont nous avons gardé tous deux l'impérissable et ineffable souvenir.

— Oh ! oui, Ophélie bien-aimée, s'écrie Marius ; recommençons cette nuit d'ivresse, après laquelle je jure cette fois de ne plus me séparer de vous.

Elle détourne un instant la tête, puis fixe sur Marius enivré un regard qui pénètre jusqu'au fond de son cœur. Et, en effet, ils renouvellent dans les moindres détails tout le poëme de leur première rencontre. Ils dansent, comme ils avaient dansé ; oui, Marius Handlucky danse et valse comme s'il ne s'était jamais figuré avoir porté la robe et le bonnet de docteur. Il se met au piano, et joue comme autrefois la *Dernière Pensée* de Weber, pendant que son adorée suit ses doigts d'un œil humide. Comme autrefois, il s'adosse à la cheminée et récite des vers qui soulèvent des applaudissements enthousiastes. Et alors, comme autrefois encore, s'appartenant enfin à lui-même, il va s'asseoir à l'écart près de sa chère Ophélie, et, tandis que les danses se succèdent et s'animent, il se livre, loin des oreilles indiscrètes, à l'indicible joie de lui parler librement de son amour, de lui ouvrir son âme, de lui répéter tout ce qu'un cœur de vingt ans répète à la femme qu'il aime...

Cependant le temps s'écoule, les heures passent, et, malgré les rideaux soyeux tirés devant les fenêtres, une lueur blanchâtre et froide annonce l'approche de l'aube. Les danseurs s'arrêtent ; les mères et les maris font signe à leurs filles et à leurs femmes que le moment est venu de se retirer, et bientôt le salon reste vide. Ophélia se lève.

— Au revoir, lui dit Marius.

— Adieu ! répond-elle avec un mélancolique sourire.

— Adieu ! s'écrie-t-il, encore adieu ! Nous séparer encore ! Mais qui donc êtes-vous ?

— Qui je suis ? répond Ophélia : je suis celle qu'on aime toujours, étant celle qui s'évanouit au premier rayon de l'aurore.

Et, disant ces mots, elle glisse dans la main du jeune homme la rose qui se fanait à son corsage, et, avant qu'il ait le temps d'y porter ses lèvres, elle s'enfuit et disparaît. Hors de lui, il s'élance, il veut la suivre... Mais ses forces le trahissent, ses pieds se clouent au sol, et le vieux docteur Marius Handlucky se

retrouve, seul, étendu dans son fauteuil, au coin de son feu, dans sa chambre somptueuse et bien close. Il revient au sentiment de la réalité, et, tout frémissant encore de sa vision, il s'écrie, après avoir jeté un long et douloureux regard sur les merveilles qui l'entourent :

— O richesse, ô science, ô gloire, ô sagesse, ô vous tous, biens et trésors que le monde envie, comme je vous donnerais sans regret et sans retour pour ce rêve de ma vingtième année, pour ce fantôme d'amour, pour cette nuit qui n'eut pas de lendemain !

Et une larme, une belle larme, limpide et brûlante comme une larme de jeunesse, coule lentement sur les joues décharnées du docteur, et roulant le long de sa manche, vient légèrement mouiller ses doigts tremblants, entre lesquels s'efface peu à peu la pâle fleur, don suprême et souvenir d'adieu de son idéale bien-aimée.

Novembre 1881.

FRANCIS MELVIL.

L'ENSEIGNEMENT

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DANS LES UNIVERSITÉS

Notre but est de donner ici un résumé aussi court et aussi complet que possible des principales époques de la littérature française. La première partie de ce travail ne sera donc que la quintessence de ce qu'on nous a enseigné à l'Université. La seconde partie comprendra ce qu'on ne nous a jamais appris, ce qu'on aurait dû nous apprendre.

On verra par ce parallèle combien l'enseignement des Lettres est arriéré ; on verra qu'il y a là toute une réforme à apporter, tout un système nouveau à établir.

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉPOQUES LITTÉRAIRES

I

Premiers siècles

Je me suis toujours demandé pourquoi les « grands piés » de Berthe, « le court-né » de Guillaume et le « cheval à la longue échine » des fils Aymon avaient traversé victorieusement les siècles, gardant intact leur vernis d'oc ou d'oïl et leur réputation de chefs-d'œuvre ?

On nous a parlé des premiers jours de la littérature, des chansons de gestes et des romans chevaleresques qui passaient de bouche en bouche, chantés par les trouvères des XI^e^ et XII^e^ siècles; nous connaissons les légendes d'alors, *Ronceveaux*, *Berthe aux grands piés*, *Cléomadès*, *Merlin*, *Lohengrin*, *Parsival*, ces belles fictions qui hantent l'imagination des poètes et qui devaient faire plus tard le fond d'une foule de chefs-d'œuvre. Nous avons une idée de ces interminables poëmes où chaque génération ajoutait quelques pages : *du romant du Renard*, *du romant de la Rose*, *de la chanson de Roland*.

Franchement, tout cela n'était pas de la littérature; ce qu'on admire dans le style de ces compositions dont le sujet est si fécond, c'est leur naïveté de vitrail gothique, c'est leur candeur à dire toutes choses, c'est l'inexpérience gracieuse du berceau de l'Art ; mais sauf cette qualité qui s'est changée en défaut à mesure que marchait le temps, les œuvres du Moyen-Age ne peuvent plus avoir pour nous qu'une valeur archéologique. Les chansons de gestes n'ont aujourd'hui pour lecteurs que les linguistes et les chercheurs, mais rien ne peut plus nous y attacher.

Avant le XVI^e^ siècle, qu'au lieu de *Renaissance*, on devrait appeler la *Naissance* des Lettres, avant cette invention décisive: l'imprimerie, avant les guerres d'Italie qui créèrent le cosmopolitisme de l'Art, avant François I^er^ et Marguerite de Navarre qui donnèrent leur royale impulsion en créant le Collége de France et les chaires étincelantes qui devaient l'illustrer, avant cette époque qui jeta sur toutes choses un rayonnement immense, la littérature n'exista pour ainsi dire pas. Jusque-là quelques grands noms, il est vrai, font soleil dans le vide intellectuel, mais ces noms ne servent qu'à affirmer la faiblesse et l'obscurité des autres.

Charles d'Orléans fait oublier Olivier Basselin, Christine de Pisan et Alain Chartier ; Villon, ce poète à la langue souple, à la touche grasse et chaude, Villon l'inventeur de la ballade, Villon, le ribaud de la belle Heaulmière, laisse loin derrière lui Charles d'Orléans.

Mais la Renaissance est là ; l'imprimerie sollicite les traducteurs ; la langue française va se refondre dans la richesse des langues mortes qui, comme les sarcophages asiatiques, renferment d'inestimables joyaux. Alors le mouvement se précipite ; les antiques revivent. *Florence* donne Homère ; *Milan*, Isocrate ; *Venise*, Hésiode, Aristote, Thucydide, Hérodote, Démosthènes, Plutarque, Sophocle, Lysias, Euripide, Pindare, Platon, Pausanias, Eschyle ; *Rome* donne Tacite, Tite-Live, Cicéron, Virgile, Apulée ; *Paris* donne Anacréon. Les traducteurs arrivent; Lefèvre d'Etaples traduit les Évangiles, La

Boëtie traduit Xénophon, Claude de Seyssel traduit Thucydide, Louis Le Roy traduit Diodore de Sicile, Platon et Aristote ; Pierre Saliat traduit Hérodote et enfin le plus grand de tous, Jacques Amyot, donne dans une langue admirable les plus belles pages de Plutarque, d'Héliodore et de Longus.

« Ces Grecs, Latins, poètes, historiens, philosophes, ces morts glorieux arrachés au tombeau des bibliothèques et des manuscrits, voilà la vraie Renaissance. » (1)

Dès lors, l'idiome n'est plus étreint dans la mesure rhythmique ; la prose qui jusque-là n'avait eu pour ouvriers que Villehardouin, Froissart, Joinville et Commynes, des chroniqueurs, la prose tombe entre les mains d'un maître, François Rabelais ; ici l'art n'est plus appliqué à l'histoire : il est tout d'invention ; le roman se dresse ; Gargantua et Pantagruel soulèvent de leurs larges épaules l'édifice littéraire de l'avenir ; des lèvres ironiques d'Alcofribas sort une langue nouvelle, savante, exubérante ; les épithètes pleuvent, les mots se font, rendant vigoureusement la pensée intense de l'écrivain.

La première époque littéraire se concentre en ce seul nom : Rabelais.

II

La Renaissance

Avec Rabelais naissent les conteurs. Marguerite de Navarre inspirée de Boccacio, écrit l'*Heptaméron ;* Bonaventure Des Périers s'esclaffe dans les *Joyeux Devis ;* Brantôme caresse *les Dames illustres* et *les Dames galantes* avec son gros rire de gascon grivois ; Béroalde de Vierville gauloise un peu plus tard *le Moyen de parvenir*. A quatre, ils entourent Rabelais, reflétant dans leurs livres pantagruéliques ce siècle de débauche candide dont François Ier tenait les cordes.

Michel Montaigne, le vrai, le seul philosophe de la Renaissance, burine ses *Essais*, causeries familières où la douceur de l'homme cache l'austérité du penseur ; La Boëtie lance son *Discours sur la Servitude volontaire*, donnant de sa main d'orateur antique un soufflet à la tyrannie.

Tous les genres sont abordés ; les grands noms s'accumulent. Voici Agrippa d'Aubigné, de Thou, l'Hospital, Ramus et, au milieu de ce concert grandiose, le rire strident de la *Satire Ménippée !*

(1) Gidel.

La poésie naît avec Marot et Ronsard.

« Le premier n'élargit point le cercle qu'avaient tracé ses prédécesseurs ; il est gaulois comme eux, mais il l'est mieux et plus vivement ; il l'est seul autant qu'eux tous à la fois. On trouve en lui la couleur de Villon, la gentillesse de Froissart, la délicatesse de Charles d'Orléans, le bon sens d'Alain Chartier et la verve mordante de Jehan de Meung. » (1)

Ronsard, lui, crée une école, la première école littéraire, et lui donne son nom ; Joachim du Bellay en lance le manifeste dans sa *Deffense et illustration de la langue françoise*. — « Par quel moyen, écrit-il, peut-on hâter son développement? Par l'imitation des Anciens. Traduire n'est pas un moyen suffisant pour élever notre *vulgaire* à l'égal des plus fameuses langues. Que faut-il donc? Imiter, imiter les Romains comme ils ont *fait* les Grecs, comme Cicéron a imité Démosthènes, et Virgile Homère. »

L'école de Ronsard, quelque fugitive qu'elle fût, fit pourtant un grand bien à la langue française ; elle l'enrichit de toutes les nuances que nous fournissent les langues mortes.

A côté du novateur, Joachim du Bellay imite gracieusement les sonnets de Pétrarque, Daurat latinise, Ponthus de Thiard rime *les Erreurs amoureuses*, Jodelle introduit la tragédie et la comédie sur le « patron des anciens », Remi Belleau anacréontise sa *Bergerie*, Baïf versifie Plaute, Térence et Sophocle sous les auspices d'Elisabeth d'Autriche, Estienne Pasquier brode un volume de vers à propos d'une puce aperçue au cou de Mlle Des Roches, Jean de la Taille satirise le *Courtisan retiré*, Olivier de Magny gémit ses *Amours*, et *la Pléïade*, éclairée par une foule de petites lumières, finit par donner un rayon à la postérité.

Le théâtre s'accentue aussi. Après la vraie note comique donnée au XVe siècle par *la Farce de Pathelin*, résonne la symphonie tragique ; Jodelle plante sur la scène sa *Cléopâtre* de carton drapée d'un peplum, Jacques Grévin découpe un *César* de fer blanc, Jacques de la Taille donne un *Alexandre*, la Péruse une *Médée*, Toulain un *Agamemnon*, Garnier une *Antigone*, Hardy un *Coriolan*, Larivey une *Sophonisbe*, toutes pièces totalement oubliées aujourd'hui.

Ce ne sont d'ailleurs que des traductions ou des imitations du théâtre antique avec leur cortége de strophes, d'antistrophes et d'épodes. La vraie tragédie française n'est pas encore éclose.

Nous voici arrivés au milieu du XVIe siècle ; la poésie progresse de plus en plus ; elle se dépouille de son vernis antique pour s'assimiler

(1) Demogeot.

les idées de l'époque. Louise Labé, la nouvelle Sapho dont Sainte-Beuve a dit : « le foyer était au cœur du poète, » Du Bartas le poète militaire, Desportes, ce précurseur de Millevoie, Berthaut, cet imitateur fervent de Ronsard, d'Aubigné, l'inflexible huguenot des *Tragiques*, se groupent autour du plus vigoureux des poètes d'alors : Mathurin Régnier. Celui-là étudie les hommes, essayant de les corriger dans ses immortelles satires ; il dit en vers ce que La Bruyère dira plus tard en prose. Régnier clôt le XVI^e^ siècle. Il fait la transition entre Ronsard et Malherbe, comme la fait celui-ci entre le XV^e^ siècle et le XVII^e^.

(La suite prochainement.) MAURICE W.

LE SEMEUR

On abandonne aux mercenaires,
Aux passants, commensaux d'un jour,
Les travaux des champs ordinaires :
Hersage, fenaison, labour.

Mais les semailles restent l'œuvre
Du jeune gars silencieux
Qu'on n'ose traiter en manœuvre,
Tant son concours est précieux.

La valse des feuilles commence.
Les jours sont courts, le ciel est gris.
Le polder attend la semence :
Le jeune semeur l'a compris.

Fuyant les labeurs de la foule,
Il endosse le semoir blanc ;
Autour du bras gauche il l'enroule
Et l'emplit de grain opulent.

Avant que le foyer s'allume,
Dès le réveil bruyant du coq,
Vers les guérets tendus de brume,
Mordus par le coutre et le soc,

Il va, sauvage et solitaire,
Ses yeux plongeant dans le sillon,
Sa main semblant bénir la terre ;
Et, comme avec un goupillon,

D'après la pratique enseignée
Par les anciens semeurs pieux,
Il répand la prime poignée
En croix, aux quatre vents des cieux.

Chaque fois qu'au semoir il puise
Son geste est superbe et réglé ;
Comme au rhythme d'un chant d'église
Il avance en jetant le blé.

Qui fait passer dans son œil cave
Cet éclair de mâle fierté
Et se jouer sur son front grave
Un rayon d'immortalité ?

Combien de fois, mélancolique,
Le soir, émergeant du brouillard,
Sa silhouette fatidique
A-t-elle attaché mon regard ?

Il ne dégageait qu'avec peine
Ses lourds sabots du sol boueux,
Ses jambes ouvraient sur la plaine
L'angle d'un compas monstrueux.

Il était osseux, hâve et maigre,
Vêtu d'un sayon en lambeaux ;
Au dessus planaient les corbeaux,
Les maraudeurs à la voix aigre.

Ses grègues de velours marron
Dans la nuit prenaient un ton neutre;
Défoncé, son chapeau de feutre
Etait plutôt un chaperon.

Bercé par son pas monotone,
Je le contemplais longuement;
Il prêtait un nouvel aimant
Au charme poignant de l'automne.

Tandis que son mince profil
Fascinait mes sens de poète,
Mon cœur chantait : « Béni soit-il
» *L'humble semeur, le doux ascète !*

» *Car il répand, lui qui n'a rien,*
» *De sa large main plébéienne,*
» *Le pain de ses frères, le tien,*
» *Riche ! notre vie et la tienne ! »*

Stabroeck (Polders), Octobre 1880.

GEORGES EEKHOUD.

CLAIR DE LUNE

(XVI^e^ Siècle)

Ce bois sombre où le chêne arbore
Des grappes de fruits inouïs.....
. . . . . .

BANVILLE.

La bonne ville de Louvain dort ; la neige tombe. Les clercs et les écoliers ne courent pas le guilledou cette nuit et les bourgeois pansus sommeillent en paix profonde. Les gueux, les écumeurs de marmite, les froid-aux-dents, les lorpidons et les morpionnaires, les rogneux, les malandrins et les vendeurs de thériaque sont béatement léthargés dans les bouges et les chiens de rue sont engourdis.

Les tourelles effilées de l'Hôtel-de-Ville piquent le ciel gris, tandis que la lune poitrinaire, noyée dans un nimbe, met des scintillements argentés sur les toits neigeux.

Un silence morne, glacé, pesant, immense, plane.

Les heures sonnent comme un glas funèbre au carillon de la cathédrale et le bruit des cloches se perd plaintivement dans la neige.

Un homme a paru au tournant d'un carrefour ; il marche vite, la tête penchée, fléchi en avant, comme courbé par la rafale. Il est enveloppé d'une grande cape et sa figure est cachée par les larges bords de son chapeau ; sa longue épée lui bat les jambes avec un cliquetis. Il va droit devant lui ; il semble ne pas sentir le froid nocturne qui le secoue parfois d'un frisson. Il marche, les yeux fixes ; ses pieds s'enfoncent dans la neige qu'ils font crier; il marche, murmurant des mots insaisissables ; il marche, il traverse comme un fantôme les rues, les allées, les ruelles fangeuses ; il marche ; les dernières maisons de la

ville s'effacent dans la blancheur du sol; il marche; le tableau change, il marche, la campagne nue s'étend au loin; il marche; les peupliers craquent comme des squelettes; il marche; les arbustes écartent leurs branches crispées avec une angoisse ; il marche ; des corbeaux ont croassé là-bas près d'une touffe énorme de chênes dépouillés.

Des corbeaux, les oiseaux de mort, les rongeurs de cadavres ont croassé là-bas, et l'homme s'arrête comme fasciné par une divine mélodie ; le bras étendu dans la direction des oiseaux noirs, les yeux fixés avec anxiété sur les chênes dénudés qui s'estompent dans la nuit, il essaie de mettre la lueur de son regard dans l'ombre tombale. Oui, c'est là ! les corbeaux s'agitent inquiets ; il arrive, les corbeaux s'envolent avec des cris macabres.....

A la première branche d'un chêne oscille, comme un balancier pesant, un pendu. C'est un voleur, c'est Golbos, le coupe-bourse qu'on a branché hier.

L'homme a tiré sa rapière; il scie la corde tendue du mort; le corps tombe lourdement et s'enfonce rigide dans la neige.

Les bras croisés, l'inconnu contempla un instant le cadavre étendu à ses pieds, puis se baissant, le saisit sous les bras et le souleva comme une statue.

Il chargea le mort sur ses épaules et partit.

La tête du supplicié touchait sa tête ; le dos du supplicié frottait son dos, les jambes du supplicié battaient ses jambes ; à deux, ces êtres semblaient se fondre, s'enlacer dans cet accolement ; tellement unis qu'on se fût demandé si c'était l'homme qui portait le mort ou si le mort ne s'était pas réveillé soudain pour porter l'homme.

***

Le paysage s'enfuit ; les ruelles de la ville s'ouvrent noires avec leurs enfoncements brusques; le ciel découpé par les pignons est plus bleu; la neige s'est arrêtée de tomber, et la lune brillante découpe sur le sol blanc la silhouette allongée du groupe sinistre qui passe dans le silence de la nuit.

Au détour du carrefour des Récollets, l'homme s'arrête un instant, il est arrivé; au bout d'une allée où crépite une lanterne fumeuse, il ouvre une porte et entre dans une petite maison basse.

Il étouffe ses pas et tient maintenant le cadavre dans ses deux bras comme un enfant aimé.

— Est-ce toi, André ? cria d'en haut une voix de femme.

— Oui, ma mie, répondit l'homme avec un frisson dans la voix.

Puis il entra dans une petite salle.

Au milieu de la chambre, une grande table de chêne bruni étalait des manuscrits souillés et des dessins bizarres grossièrement esquissés. C'étaient des squelettes étalant brutalement leur nudité de charpente, des tibias, des fémurs, des crânes au rictus noir.

L'homme déposa sur la table son fardeau raidi ; il jeta dans un coin de la chambre son chapeau et sa cape ; puis, après avoir verrouillé les portes, il revint au cadavre et jusqu'au matin André Vésale disséqua.

MAX WALLER.

SONNET

Eh bien oui, c'est ainsi ! je te connais très peu,
Mais je l'ai vue assez pour subir ta tendresse ;
Car ton regard, trouant ma chair avec adresse,
M'est venu jusqu'au cœur comme une flèche en feu.

Oui ! je suis fou d'amour, et je t'en fais l'aveu :
Je suis ensorcelé par cette blonde tresse
Qui, comme un serpent d'or, m'envoyait sa caresse
Quand je l'ai vue un jour dans ton costume bleu !...

Et depuis lors je suis toujours sous ta fenêtre,
Et ton cœur et ton corps, je voudrais les connaître,
Et je te tends les bras en me couchant le soir !

Car sans l'avoir séduite encor — je le devine,
Comme on devine aussi — sans la voir — l'odeur fine
Qui traîne dans les plis neigeux de ton mouchoir !...

GEORGES RODENBACH.

LES LIVRES

A COTÉ DE LA RAMPE. — *Comédies et Saynètes*, par EDOUARD ROMBERG ; *Paris, Ollendorf*. — L'appréciation de ce volume peut se résumer en un mot : c'est charmant. Il y a là huit petites pièces délicieuses, de vraies perles. C'est de bonne comédie, non de celle où l'on se désopile la rate et dont l'enchevêtrement des situations, les mots drôles et le comique parfois chargé des personnages forment tout le mérite. Ici toutes les situations, toutes les intrigues sont d'une simplicité antique — trop peu compliquées presque. Et pourtant, de ces lieux communs, de ces riens, l'auteur a su faire jaillir des dialogues vifs et étincelants d'esprit. Ce sont les héros qui crèent les situations, et non celles-ci les héros. Cela nous explique pourquoi ces derniers sont

si naturels, si bien dans leurs rôles ; pourquoi l'intrigue se lie et se dénoue avec tant d'aisance ; pourquoi la vraisemblance n'est jamais froissée ; pourquoi enfin l'on prend tant de plaisir à la lecture de ces saynètes « à côté de la rampe, » aussi bien qu'on les verrait avec plaisir « derrière la rampe. »

Dans toutes ces pièces ce sont les femmes qui tiennent les plus beaux rôles. Cela ne déplaît pas. Nous voyons successivement apparaître une femme trompée — jadis — par son époux, et refusant de lui rendre la pareille — maintenant ; — une seconde qui, à la faveur d'un déguisement, intrigue et convertit le sien ; une autre qui recherche des preuves de l'infidélité de son mari.... défunt. Il est vrai de dire qu'on lui fait la cour.

Dans « le Tyran de Forli » l'auteur a repris avec bonheur ce sujet rebattu de l'empire d'une femme sur une femme frisant la soixantaine. Toutes ses héroïnes sont des capricieuses : c'est un caprice, éclos sur un mot en l'air, qui fait naître l'intrigue, ce qui rentre dans le caractère général de la femme.

Il est encore une qualité que je n'ose presque énoncer, à l'époque où nous vivons. C'est que toutes ces comédies sont parfaitement morales. Je n'entends point par là que d'un bout à l'autre on y prêche. Bien au contraire, les traits piquants s'y rencontrent à chaque instant ; mais la mère y pourra conduire sa fille en toute sécurité. Et après tout, il faut de ces pièces-là, comme il en faut d'autres.

Ce volume renferme de la prose et des vers. La prose est vive, alerte, élégante. Le vers est facile, original et fourmille de tours heureux, mais il manque parfois d'harmonie. Le prologue « Changement de Spectacle » est drôle et gentiment tourné. Quant au « Coup de Bourse » et au « Reporter, » ce sont deux pièces toutes modernes, raillant fort agréablement, en les chargeant un peu, certains travers de ce siècle.

CHARLES METTANGE.

LE CONGRÈS NATIONAL DE 1830 ET LA CONSTITUTION DE 1831, par LOUIS HYMANS. *Off. de Publicité.* — Dans ce mémoire, l'auteur a élaboré un sujet assez aride en lui-même mais qui doit intéresser tout Belge ayant à cœur de connaître le fondement de notre organisation actuelle. Et cela, M. Hymans l'a fait en ce style agréable et facile à la fois que nous lui connaissons. — On y voit défiler tous les hommes éminents, dont un petit nombre seulement survivent, qui ont contribué à former cette *Constitution* déjà vieille d'un demi-siècle, et pris part aux nombreux débats qu'elle a fait surgir. Certains de ces débats ont conservé toute leur actualité, tels que ceux ayant trait à la liberté de l'enseignement, de la presse, des cultes et surtout au salaire des prêtres ; toutes choses qui furent alors déjà chaudement discutées. Lisez ce petit volume ; ce n'est pas long, et, vous le verrez, c'est intéressant et instructif.

NOS AMIES LES PLANTES, par PAUL MONPLAISIR. *Off. de Publicité.* — Voilà qui est gentiment écrit et à la portée de toutes les intelligences, des jeunes surtout, qui, lorsqu'elles abordent cette science : la botanique, s'effarouchent à chaque pas devant un mot en *us* ou en *um* dont les savants se plaisent à émailler leurs volumes. Aucun de ces noms baroques ne figure dans le livre de M. Monplaisir ; il parle cependant de toutes les plantes imaginables, mais il le fait en ne se servant que des mots les plus nécessaires et les plus à la portée des jeunes cerveaux, sans jamais toutefois tomber dans le vulgaire. — Les métamorphoses qui s'opèrent, les phénomènes qui se passent dans cette immense famille des plantes, tout cela est raconté en un style remarquablement simple. Voilà ce qu'on appelle faire de la science à la fois instructive et amusante !

En somme, livre charmant ; si vous aimez les plantes, lisez-le, et si vous ne les aimez pas vous les aimerez certainement après l'avoir lu. FRANCIS MARCEL.

LIÉGE AU XV^e SIÈCLE. — *Promenades rétrospectives*, par AUG. HOCK. — *Imp. H. Vaillant-Carmanne. — Liége.* — « Je n'écris ni pour les historiens, ni pour les archéologues, ni même pour les lettrés en général. Une telle prétention serait exorbitante de ma part. Si je trouve des lecteurs, ce sera parmi les simples curieux qui, sans avoir beaucoup de loisirs, éprouvent parfois le besoin de se distraire. Je m'adresse aux gens qui, goûtant médiocrement les romans-feuilletons, aiment pourtant qu'on les amuse tout en les instruisant. »

C'est ainsi que parle M. Hock dans son avant-propos. Moi, je crois qu'il est par trop modeste, et qu'il trouvera bon nombre de lecteurs parmi les habitants du XIX^e siècle, curieux de comparer nos mœurs et nos habitudes aux « institutions et aux façons de vivre de nos ancêtres. »

Les promenades de M. Hock sont des plus intéressantes. Il nous mène, en rêve, dans tous les coins du vieux Liége, du Liége du XV^e siècle ; il nous donne des détails sur le petit commerce au XV^e siècle, sur les tortures de l'époque, sur le nom des rues ; des descriptions très exactes, du moins je le suppose, n'ayant pas les photographies (!) des monuments de ce temps.

Mais où le livre est surtout attrayant, c'est dans l'étude des mœurs du XV^e siècle, car M. Hock est avant tout un profond observateur, et, ma foi, en certains points il me semble que nous ne différons guère des gens des siècles précédents. Les prêtres, par exemple, étaient tout aussi peu soumis aux grands principes de l'humanité qu'actuellement.

Ecoutez plutôt : c'est du wallon et j'en demande pardon à mes amis flamands qui n'y comprendront mot :

Ji veyère vinde messe et justice
Li meyeu dreut, c'estent l'ârgint
On forfait s'payîve d'on câlice,
D'ine jône bâcelle ou d'on trescint.
Les feummes, lonkeie comme des aliesse,
Ni polit nin s'fer respecter
Avou l'sôdârt ou les priesse
On les veyève rire ou chonfter.

Je n'en finirais pas si je voulais citer tous les passages qui prouvent que, quant à la pureté des mœurs, les deux siècles se valent.

Le dernier chapitre du livre est très original : parti avec son compagnon, le chanoine du XV^e siècle, M. Hock nous fait traverser rapidement tous les temps qui nous en séparent, pour venir s'abattre au milieu du XIX^e siècle et nous promettre prochainement le « Liége moderne. »

Le livre est orné de gravures et de plans qui y ajoutent un attrait de plus.

ALBERT ORTH.

Bruxelles. — Société Générale d Imprimerie, de Distribution et d'Affichage, 1, rue d'Arenberg.

LIBRAIRIE DE A. BOITTE, ÉDITEUR

RUE DE L'HOPITAL, 38, BRUXELLES

HUGO (V.) Les Misérables, 10 volumes, in-12. . . . . fr. 20.00
SUE (E.) Les Mystères du Peuple, 12 volumes, in-8°. . . » 60.00
Gros-Jean et son Curé — dialogue sur l'Eglise, 1 vol., in-32. » 2.50

Collection Laurent : Poètes et Prosateurs français, format in-32, vol. de luxe

BIJOUX

POUR L'ACHAT ET LA VENTE
DE
BIJOUX D'OCCASION
Adressez-vous
AU NOUVEAU COMPTOIR
Rue de la Madeleine, 14

ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE
DE L'INDICATION
D'UNE FORMULE INFAILLIBLE POUR GUÉRIR
EN SECRET ET A PEU DE FRAIS
LES MALADIES CONTAGIEUSES
Écrire à EYMIN, à Vienne (Isère), France.

AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien
11, Rue de la Putterie, 11
PRÈS RUE MADELEINE

—

umelles de théâtre, campagne et marine.
— Atelier spécial pour les réparations.

MEUBLES A CRÉDIT

Ameublements, glaces, pendules, literies, tapis, feux, suspensions, contre bonnes références et 1/4 comptant.

BARET-PARADIS
8, Rue du Marché, 8
BRUXELLES-NORD
Maison des plus recommandables.

LA COMPAGNIE ORIENTALE

MANUFACTURE DE CIGARETTES ET TABACS TURCS

JULIUS HORWITZ

DÉJA SIX FOIS MÉDAILLÉE

vient de remporter DEUX NOUVELLES RÉCOMPENSES aux Expositions de Melbourne et Francfort-sur-Mein.

Ces Cigarettes se vendent dans tous les bons magasins de 25 c. à 1 fr. le paquet. Pour le gros, s'adresser rue Linnée, 47.

MAISON FONDÉE EN 1848

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

J.-B. MOENS

Galerie Bortier, 7, Bruxelles — Belgique

Vente et Achat de Bibliothèques et toutes sortes de livres anciens et modernes.
(Pour les affaires d'une certaine importance, on se rend à domicile.)
Commission pour la Belgique et l'Étranger.
Dépôt général des principaux éditeurs de Paris.
Tous nos ouvrages sont garantis complets et en bon état.
Grand choix de livres à gravures, éditions de luxe et autres, bien reliés,
Au rabais et d'occasion.
Grand assortiment de musiques pour instruments, piano et chant,
Partitions, etc., à prix réduits.

SALLE STE-GUDULE
Petite Rue de l'Écuyer, 9, Bruxelles
TOUS LES MOIS
Ventes de Tableaux, d'Antiquités
Livres et Gravures
On accepte des objets pour les ventes
ACHAT ET ÉCHANGE
DE
TABLEAUX ET ANTIQUITÉS
EXPERTISES

BELLE OCCASION
V. HUGO. Napoléon le Petit,
1 vol. in-32, **50** c.
Chez BOITTE
Rue de l'Hôpital, 38, Bruxelles.

Librairie Vve FERDINAND SACRÉ
Rue de la Putterie, 33, Bruxelles
ACHAT DE LIVRES
AU COMPTANT
Abonnement à la lecture au mois et au volume
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE
FOURNITURES DE BUREAUX

VANDREPOL
BOUQUINISTE
3, RUE DU CHASSEUR, 3
près la Place Rouppe
Publie tous les mois un catalogue à prix marqués, lequel sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

LIBRAIRIE D'OCCASION
Achat et Échange de Livres
J. VANSTRAALEN
Rue des Foulons, 28
Près du Palais du Midi
BRUXELLES

Préparation aux EXAMENS de *Philosophie* et *Lettres :*
Répétitions de
Latin, Philosophie, etc.
—
Examens de *Secrétaire de Légation :*
Anglais :
Grammaire, traduction, correspondance, etc.
—
Succès obtenus à chaque session.
R. BENHAM, Professeur
43, RUE KEYENVELD, 43, IXELLES

Bruxelles. — Société Générale d'Imprimerie, de Distribution et d'Affichage, 1, rue d'Arenberg.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

1re Année — 1881 **No 2** 15 Décembre

SOMMAIRE

Idylles modernes	ALBERT GIRAUD.
Sonnet : La Veilleuse	GEORGES RODENBACH.
Sentiers de Mai.	FRÉDÉRIC BATAILLE.
Une Lettre curieuse	MAX MARC.
Haschisch	MAX WALLER.
Les Revendications de la Femme.	LOUIS HAVERSIN.
Un Cours d'Histoire à l'Université de Bruxelles	M. V.
LES LIVRES : Bleu de Ciel et Pervenchette	ALBERT OLANDRE.
— Histoire de l'Océan.	Id.
— Hélène.	CHARLES METTANGE.
— Contes des Paysans et des Pêcheurs.	M. W.

*L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro la suite de l'article sur l'*Enseignement de la littérature

Le Numéro : 20 cent. — Étranger, 25 cent.

BUREAUX :

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Etranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BRUXELLES

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ

81, Rue de la Madeleine, 81

1881

LA JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque Mois

ROMANS — NOUVELLES — POÉSIES — THÉATRE — ÉTUDES ET FANTAISIES
HISTOIRE — VOYAGES — SCIENCES — CRITIQUE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE
PHILOSOPHIQUE ET MUSICALE — REVUE DES THÉATRES, DES COURS PUBLICS ET DES LIVRES

Directeur : ALBERT GRÉSIL

Secrétaire de la Rédaction
CHARLES METTANGE

Rédacteur-Gérant
FRANCIS MARCEL

CORRESPONDANTS

GAND — Gustave Vauthier, 1, rue St-Amand

BELGIQUE

ANVERS — R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 26

Bruges, Charleroi, Huy, Louvain, Mons, Namur, Tongres, Tournai, Verviers

Correspondant pour la France. — Grand Hantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Aux Bureaux de la *Revue* et chez tous nos Correspondants

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* Un Seul *sur papier du Japon.*

PRIX DE L'ABONNEMENT { SUR HOLLANDE . . . . . 8 Francs
SUR JAPON (exemplaire unique) . . 20 Francs

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles.

La *Jeune Belgique* offre la plus large hospitalité à tous ceux qui voudront lui envoyer leurs œuvres. Celles-ci seront mûrement examinées et insérées, s'il y a lieu.

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

Prière d'adresser ces ouvrages et les journaux d'échange à Max Waller, 74, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

Nous prions les personnes qui ne nous renverront pas la présente livraison, de réserver bon accueil à la quittance qui leur sera présentée prochainement par la poste.

*Nos abonnés trouveront dans l'une de nos prochaines livraisons un titre qui leur permettra de réunir en volume notre ex-*JEUNE REVUE.

BOITE AUX LETTRES

L. — Peste, Monsieur, comme vous y allez : « *Veuillez insérer ce qui suit dans votre prochain numéro* » ! Que ne nous requérez-vous par huissier d'avoir à publier vos vers et à les tenir pour excellents, bien faits et de haute valeur? Et pourrait-on savoir quel est le maître illustre qui se cache sous cet L mystérieux ? Nous ne publions rien d'anonyme.

H. v. H. — Vous avez de l'imagination, mais point de style. Travaillez ; nous ne vous disons pas adieu, mais au revoir, certains de vous rencontrer un jour dans nos colonnes.

IDYLLES MODERNES

HISTOIRE SIMPLE

A Camille Lemonnier.

Angèle Abassol avait vingt ans lorsqu'elle rencontra Jean Silvère.

Elle vivait de la vie des humbles, et leur histoire était la sienne. Quelques souvenirs lui restaient. Ses courses de gamine, croquant des pommes vertes, lâchée à travers les ruelles du quartier. Les premières leçons du Conservatoire, et derrière le dos du vieux professeur, les langues poussées. Puis, la fièvre des concours, les applaudissements, l'espoir d'un début à l'Opéra. Alors, les désillusions, les cachets péniblement gagnés, l'abrutissement des heures perdues à seriner les mêmes gammes. A dix-sept ans, au milieu des promiscuités de la bohême musicale, un amant, — deux, — trois.

C'était tout.

Les femmes la trouvaient laide. Elle avait l'élégante maigreur des grandes. Entre des lèvres rouges, un peu grosses, riaient ses dents blanches. Ses joues pâles étaient piquées de taches de rousseur. Une rébellion de cheveux noirs courait du front bas à la nuque. Dans la douceur humide des yeux, nageaient de larges prunelles brunes. Riante, son regard se sablait d'or fin, et ses pommettes avaient une tache rose.

La beauté blonde de Silvère avait un charme. Son prestige d'artiste ravissait Angèle. Silvère l'avait conquise, dès les premiers mots. C'était une parole banale, mais en la disant, sa voix avait chanté. Elle l'avait revu, un soir, au boulevard. Il offrit son bras, elle accepta. Ils s'attardèrent aux vitrines flambantes. Une amoureuse hilarité les accompagnait. Et, tandis que Silvère obtenait un rendez-vous, — sur deux lignes, aux tiges des réverbères, se posaient les papillons jaunes du gaz.

***

La chambre de Silvère est en fête. Des fleurs s'alanguissent dans les vases, et leurs parfums traînent. Des persiennes filtre un jour discret.

Angèle chante. Silvère accompagne. Elle achève une valse de Silvère. Une seule phrase y tourne. Le rythme tremble, allongé sur un doux frisson d'arpéges, élargit sa tendresse, retombe en sac-

cades nerveuses, tourbillonne, s'exaspère et meurt dans une immense pâmoison sonore.

Silvère s'enthousiasme. Angèle a des millions dans la voix. Il la fait entrer à l'Opéra. On y jouera son « Raphaël, » l'année prochaine. Elle aura le rôle de Fornarina. Il va l'écrire pour elle. Ils se révéleront ainsi tous les deux. Et dans une ivresse montante, Silvère explique « Raphaël. » Angèle écoute, sans comprendre, bercée. La voix chaude de Silvère, pleine d'enveloppantes caresses, la pénètre.

Ainsi vague la causerie, interrompue d'éclats de rires et de chansons.

Sur le clavier, d'une main distraite, Angèle indique un motif de Faust. Il raffole de Gounod. Elle aussi. Et dans le silence, une ritournelle se déroule. C'est le duo du jardin, l'éternel chef-d'œuvre, — voluptueux et mystique.

Angèle et Silvère admirent.

La musique transpose le bruissement des feuilles, la paix des nuits claires, les aveux du couple idéal, dans le sillage laissé par la lune.

Angèle et Silvère cessent d'être eux-mêmes. L'amour se lève dans un avatar. Silvère devient Faust, Angèle, Marguerite.

Après les phrases alternées, commence l'adagio. Leurs voix s'unissent. Et leurs lèvres suivent...

Quand ils se réveillent, l'extase a duré. La lune ruisselle. Au travers des persiennes, à d'égales distances, dans le noir, ses rayons dessinent des lignes blanches. Et Silvère revoit, comme sur une portée d'argent, la phrase du duo.

***

Angèle revint souvent, et dans une plénitude amoureuse, six mois se passèrent.

L'hiver, il s'enferma dans une maisonnette, à Neuilly, pour terminer son « Raphaël. » Un soir, Angèle voulut le surprendre. Elle sortit de chez elle à huit heures, traversa Paris, et descendit l'avenue.

Il neigeait. Elle s'en aperçut à peine, au milieu d'un rêve. Silvère devait être là, seul, dans sa chambre de travail, bien chaude. Une gaîté d'étincelles rougissait le foyer Dans la porcelaine, le thé fumait. Et soudain, elle allait entrer, sous le manteau que la neige garnissait de fourrures blanches, — toute rose.

A l'angle de la rue, muette et noire, surgit la maison. Angèle sonna. La vieille sonnette eut un son fêlé. La porte resta close.

Dans le voisinage, un chien hurla.

Au seuil de la maison demeurait Angèle. Parti ! Silvère était parti. Qu'il n'était pas prévenu de sa visite, elle n'y songea pas. Elle avait la divination d'une lassitude, d'un oubli. Une douleur atroce lui transperça la poitrine. Et le pauvre pantin d'amour, dont Silvère tirait la ficelle, cassa son ressort.

Elle remonta vers Paris, affolée.

L'avenue, les toits, les arbres, couverts de neige, éblouissaient. C'était une aveuglante splendeur blanche, s'éclairant d'elle-même. De ci, de là, des becs de gaz clignotaient. Le ciel sans lune s'abaissait dans un silence lourd.

Angèle courut.

Le froid l'avait saisie, et ses dents claquaient. Elle enfonçait dans la neige profonde. Ses souliers pesants l attardaient. Une idée grandissait en elle : rentrer chez sa mère, et comme au temps des chagrins d'enfance, pleurer à chaudes larmes en criant : « Maman ! »

Tout à coup, le vent au loin se leva. Il roula du haut de l'avenue, souleva le fantastique ballet des flocons de neige, et strida lugubrement, comme sur de grandes flûtes désaccordées.

Angèle dut s'arrêter. En vain se courbait-elle pour avancer, l'air ironique sifflait à ses tempes. Une main de glace la paralysait. Dans un suprême effort, elle se roidit, lutta contre le vent, glissa, se releva, fit une dernière dépense nerveuse, et reprit sa course. Aussitôt le chemin lui-même s'ébranla. Et dans les sifflets moqueurs du vent, des deux côtés de l'avenue, glissant sourdement sur les vastes nappes blanches, les arbres, les réverbères, les maisons, tout ce grand paysage halluciné courut avec Angèle, éperdûment.

Elle n'avait pas fait un pas, depuis deux heures.

Soudain le supplice changea.

Le vent s'enfuit. L'avenue rentra dans son immobilité de pierre, et du ciel qui s'abaissait toujours, un silence large retomba. Un silence absolu, un implacable silence. Rien ne le coupait : ni le roulement des voitures, ni l'appel des cloches, ni les miaulements des chats sur les toits, ni les ululations des chiens dans les campagnes. Des apparences d'arbres dont ne remuait pas une branche; et des fantômes de maisons d'où ne montait même pas la respiration des foules endormies.

Entre cette terre blanche illimitée, et ce silence infini, Angèle était écrasée.

Alors ce silence de tout devint une voix éclatante, et clama si furieusement aux oreilles d'Angèle, qu'elle eut un vertige et tomba lourdement sur le trottoir.

Elle va mal.

Les amies du Conservatoire sont là. Depuis deux heures, elles bavardent. A travers un bourdonnement, Angèle apprend les nouvelles. Zélie est chassée. Clara peut concourir. Un calicot attend Palmyre à la sortie.

Angèle est indifférente. Ces noms lui semblent étrangers. Elle voit des femmes à son chevet. Où donc les a-t-elle connues ? Elle ne sait plus.

Les amies partent dans un tourbillon d'étoffes tapageuses. Au pied de l'escalier, elles causent avec la mère Abassol. Angèle est seule.

Le poële chante. Le store baissé montre une déchirure. La chambre se noie dans une clarté rousse. Ça et là, un profil de table branlante, une silhouette de chaise dépaillée. Une odeur d'éther nage dans les rideaux. Sur les oreillers d'une blancheur jaune, la tête d'Angèle repose, très-pâle. Une sueur froide baigne les tempes. Agrandis par la fièvre, les yeux fixent quelque chose dans l'ombre. Au coin des lèvres décolorées, une écume rouge estompe un sourire sanglant.

En bas, on entend la mère Abassol. Elle prend du cassis avec les amies. Elle geint bruyamment. Il y a des gens qui n'ont pas de chance. Le boucher l'a mise à la porte. Plus d'argent. Depuis un mois, Angèle ne gagne rien.

Angèle ne paraît pas entendre.

Elle ne souffre plus. Des lancinantes douleurs qui lui traversaient la poitrine, il lui reste une extrême faiblesse, — presqu'une douceur. Elle ne sent plus les os qui pointent à travers sa chair. La sueur s'arrête, et les palpitations du cœur ralentissent. Le corps exsangue s'alanguit. Les draps lui font une caresse. Autour d'elle s'agite une soudaine fraîcheur, comme un battement d'éventail.

Au pied de la rampe, la mère Abassol continue ses doléances. Angèle est folle. Elle s'est amourachée d'un artiste. Elle a manqué pour lui de s'établir. Et maintenant il l'abandonne. Un joli monsieur, Jean Silvère !...

Et tandis que les voix s'éteignent, Angèle, comme en extase, redit : Jean Silvère. Elle vivra, s'il l'aime. Ses premiers amants n'ont fait que traverser sa vie, Silvère y reste. Vivante ou morte, toujours elle gardera la vibration de son baiser.

Reviendra-t-il ?

Un rais de soleil s'est glissé dans la chambre. Entré par la déchirure du store, il rit sur le marbre de la fenêtre, et, dans une poussière d'or, égaie le plancher.

Angèle regarde.

Le rayon viendra jouer sur son lit. Elle invite l'éblouissante caresse, et, par une superstition de malade, associe au baiser de l'amant le mystérieux baiser du rayon. Si le soleil l'effleure, elle reverra Jean Silvère. La barre de lumière gagne. Une fleur du tapis resplendit dans l'ombre. Angèle a des élancements de jeunesse. Avec le rais lumineux, Silvère approche. Hallucinée, elle le voit, l'entend, le respire. Dans une étreinte, elle recevra la vie, elle se redressera belle, et leurs âmes appariées entreront dans l'éternité de l amour.

Le soleil illumine les draps. Le rayon s'avance, glorieux, — comme une lèvre d'or. Angèle se soulève, et s'offre.

Comme si la mort lui faisait horreur, le soleil s'arrête, — se retire.

Angèle crie, et des flots de sang abreuvent l'oreiller.

***

Silvère est là, cependant.

Il venait, saisi d'un caprice.

L'air froid dilatait ses narines. Son pas sonnait fortement au travers des rues, et les bouffées de son havane le pénétraient d'une volupté. Des phrases amoureuses chantaient dans sa tête. Il s'était promis une soirée exquise, et savourait un avant-goût de baisers.

A la vue d'Angèle, il frissonne. Machinalement, il lui tend la main, et s'assied. Il souffre ; la mort n'attriste pas Jean Silvère ; elle l'agace. C'est une fausse note dans la symphonie universelle. Une irritation nerveuse lui monte de la chambre nue, des oreillers sanguinolents, de l'atmosphère malsaine, de la chandelle qui pleure sur la cheminée. Angèle répugne, maintenant. Elle secoue Silvère en sa quiétude heureuse. Elle rappelle au délicat l'existence du mal. Il lui en veut de cette confrontation lugubre du Plaisir avec la Mort.

Angèle devine. Une révolte suprême l'agite. Dans les orbites noirs les yeux vitreux tournent. Les ailes du nez battent. Un spasme court le long du corps, dont les nerfs résonnent comme sous un archet macabre.

Silvère se lève. Angèle le regarde. Sous cet œil, où déjà se reflète une invisible lumière, Silvère troublé balbutie. « Il faut avoir du courage. Il reviendra demain. Ce soir pas : on exécute des fragments de son « Raphaël » chez la comtesse Bariakine. »

Il part.

Angèle retombe dans une prostration.

Le silence pèse, coupé par le tic-tac de la pendule.

Le balancier va, le balancier vient.

Angèle comprend. Elle sait.

Le balancier va, le balancier vient.

Il y a deux jours, c'était encore une enfant; grâce à Silvère, elle meurt vieille.

Le balancier va, le balancier vient.

Ni regret, ni colère. Elle subit des choses fatales.

Le balancier va, le balancier vient.

***

Elle n'aura pas d'agonie.

Elle ne sent plus son corps, dont la vie doucement s'écoule, comme l'eau d'un vase incliné. Sa douleur s'est fondue en un voluptueux allégement. Elle s'anéantira dans l'universelle nature, pour recommencer une vie dans la vie de tout. Elle sera la sève des arbres et la graine des fleurs. Ses cheveux flotteront avec la soie des brises. Dans sa prunelle se lève une étoile, qui tremblera sur les amants futurs, au ciel des nuits tièdes. Et tandis que son âme éparse emplira l'infini, son sang, sur l'or des moissons nouvelles, saignera des coquelicots.

La mère Abassol traverse la chambre.

Angèle n'entend pas. Elle voit les anciens jours, en rêve. Elle évoque tout. Ses courses de gamine lâchée à travers les ruelles du quartier, croquant des pommes vertes. Les premières leçons du Conservatoire, et derrière le dos du vieux professeur, les langues poussées. Puis, la fièvre des concours, les applaudissements, l'espoir d'un début à l'Opéra. Alors, les désillusions, les cachets péniblement gagnés, l'abrutissement des heures perdues à seriner les mêmes gammes. A dix-sept ans, au milieu des promiscuités de la bohême musicale, un amant, — deux, — trois.

La vision s'arrête.

Un piano, dans une maison voisine, a commencé l'*Invitation à la Valse*. Et le rythme berçant raconte l'amour d'Angèle et de Jean Silvère.

La, la, la, la, ré, ré, fa, la, ré, fa, — mi, ré, do, ré, mi, fa, sol. Ce prélude, où vibre une tendresse, lui rappelle les premiers mots de Silvère. C'était une parole banale, mais en la disant, sa voix chantait. Puis, sur la phrase initiale de la valse, elle le rencontre au boulevard, un soir. Il offre le bras, elle accepte. Ils s'attardent aux vitrines flambantes. Une amoureuse hilarité les accompagne. Et dans le noir, sur deux lignes, aux tiges des réverbères, se posent les papillons jaunes du gaz.

Fa, mi, fa, ré, — la, sol, la, mi. Dans un glissement léger, sur une cadence alanguie, tournent les rythmes. Des frissons y passent, Angèle sourit à Silvère, et se renverse sous un baiser.

La mélodie change. Les ondes sonores, violemment remuées, se troublent, et les dissonnances éclatent. Silvère est parti. Éperdue, les jambes gourdes, elle traverse une campagne assourdie de neiges, — qui toujours recule. Une phrase morbide annonce la maladie d'Angèle. Un ultime espoir la soutient. Il viendra. On ne dénoue pas ainsi deux vies enchevêtrées. Le motif de valse reprend. La passion souffle. Un crescendo monte. Silvère l'aime. Il vient. Le voilà!

La, la, la, la, ré, ré, fa, la, ré, fa, — mi, ré, do, ré, mi, fa, la, sol. C'est le final du morceau : la phrase du prélude, mais ironique, et comme sanglotée. Et sur l'arpége doucement cruel, ces mots de Silvère : « Chez la comtesse Bariakine. »

Le piano se tait.

Angèle est morte.

ALBERT GIRAUD.

SONNET

LA VEILLEUSE

C'en est fait de l'amour chaste, ce chaud soleil
Qui laisse pour toujours au fond de la mémoire
Le triste souvenir, comme une tache noire,
A qui fixe un instant son fantôme vermeil.

Mieux que toi, fiancée insensible et railleuse,
Ironique soleil éteint qui m'aveuglas,
Ma pâle amante éclaire aujourd'hui mes yeux las,
Et son âme a pour moi des douceurs de veilleuse.

C'est bien ce qu'il fallait pour un convalescent,
Car son amour ressemble à la lampe, glissant
A travers ses pâleurs d'albâtre un rayon sombre;

C'est ainsi que pour moi, quand je rêve à l'écart,
De son visage blanc se dégage dans l'ombre,
Sous l'abat-jour des cils, le feu de son regard!...

GEORGES RODENBACH.

SENTIERS DE MAI

Au pied des troncs noueux des chênes séculaires
L'ombre dort, attiédie, estompant les sentiers
Où le soleil de mai plaque des lueurs claires.

L'Amour qui se réveille, agace les ramiers
Et poursuit en riant les pinsons dans les branches
Où monte le parfum troublant des églantiers.

Les vierges du printemps ont mis leurs robes blanches
Et sous les chênes vieux s'en vont, groupes heureux,
Couronner leurs fronts purs de rameaux de pervenches.

Lors, parmi les chansons des oiseaux amoureux,
Discrètes, chuchotant des mots de jeunes Ève,
Elles perdent leurs pas au fond des chemins creux.

Au fond des chemins creux chante l'ardeur des sèves.

FRÉDÉRIC BATAILLE.

UNE LETTRE CURIEUSE

Voici une pièce intéressante et très peu connue.

C'est une lettre écrite par une religieuse de l'Annonciade, la sœur *des Anges*, tante de Voltaire, à son neveu, et qui fut publiée en 1782, quatre ans donc après la mort de l'illustre écrivain, dans un volume dont voici le titre exact : *Voltaire, Recueil des particularités curieuses de sa vie et de sa mort.* — A Porrentruy, chez Goetschy, imprimeur de S. A.; et se trouve à Malines, chez Hanicq. — 1782. 1 vol. in-12 de 142 pages.

Cette plaquette est aujourd'hui introuvable, et j'en dois la connaissance à l'amabilité de Madame la baronne du D..., à qui je me plais à adresser ici tous mes remerciements.

Bien que cette missive soit écrite dans un esprit un peu bien austère, je crois faire plaisir à nos lecteurs en la transcrivant ici sans en rien retrancher, à titre unique de document rare :

Que vous tenez mal votre parole, mon cher neveu ! Vous m'aviez promis de respecter a religion et ceux qui la pratiquent, et ce sont tous les jours de nouveaux outrages de

votre part. Que voulez-vous à ces religieuses, que vous vilipendez dans toutes vos brochures, et que vous peignez comme des esclaves malheureuses ? Vous, qui vous piquez d'être humain, pourquoi insultez-vous à leur infortune? Si elles supportent le joug avec résignation, on doit les admirer; si c'est avec impatience, il faut les plaindre et non pas les insulter. Vous parlez sans cesse de faire du bien, et vous ne cessez de faire du mal : vous voulez soulager des infortunés, et vous aggravez le fardeau des malheureux. Il ne restait à de pauvres religieuses, après l'entier abandon des espérances du siècle, que l'idée qu'on respectait leur état, et qu'on partageait leurs peines ; et vous, philosophe sensible, vous, consolateur des hommes, vous, chantre de la vertu, vous leur enlevez cette faible consolation.

Pourquoi voulez-vous ouvrir les cloîtres? Vous n'auriez pas aujourd'hui quatre-vingt mille livres de rente, si aucune de vos parentes n'y était entrée. Nos villes sont remplies de vieilles filles, et vous vous plaignez sans cesse du mal que font les couvents. Commencez à sacrifier une partie de votre fortune à faire établir les célibataires du siècle, et puis vous parlerez de rendre utiles les célibataires de la religion. Mais je vous connais, mon cher neveu ! Vous êtes bien éloigné de proposer ce projet et de le faire valoir à vos dépens. Il s'agit bien moins de l'intérêt de la population, dont vous vous souciez fort peu, que de celui de votre commerce *typographique*, qui vous tient fort à cœur. Il faut plaire aux gens du monde, et vous cherchez des ridicules hors du monde.

Ne craignez rien, mon ami, pour l'extinction de l'espèce humaine, elle n'abonde que trop, surtout en poètes obscènes et en philosophes téméraires.

A-t-on jamais vu dans aucun siècle (grâce à vos sermons sur le luxe) autant de *comédiens*, de *baladins*, de *farceurs*, de *musiciens*, de *parfumeurs*, de *perruquiers*, de *courtisanes* qu'on en voit à présent? L'Égypte n'avait pas autant de sauterelles. Soyez reconnaissant au moins une fois dans votre vie, et convenez que si vous ne devez pas beaucoup aux religieuses, vous avez de grandes obligations aux religieux. Les Jésuites vous ont inspiré le goût des belles-lettres et de la vertu; et si vous n'avez profité que de la partie la moins importante de leurs leçons, ce n'est pas leur faute. Comment auriez-vous composé votre *Histoire Générale*, sans le secours de ces savants solitaires, dont vous enviez tant les richesses et si peu les vertus ?

Mais il y a plus : les mains laborieuses de ces vertueux cénobites n'ont-elles pas défriché et fertilisé les cantons les plus stériles, et peut-être celui que vous habitez? Leurs domaines ne sont-ils pas encore la portion de l'État la plus peuplée, la mieux cultivée? Leurs maisons ne sont-elles pas la ressource de tant d'autres qu'elles soulagent du poids d'une trop nombreuse famille? Beaucoup de familles illustres n'ont-elles pas été relevées dans leur chute par elles, et soutenues dans une splendeur utile au service du roi et au bien du royaume?

Quand on a de la raison et de l'humanité, peut-on être jaloux des biens ecclésiastiques ? Ne sont-ils pas le patrimoine de ces communautés, où la plus pure charité s'exerce avec une vertu si héroïque? N'en a-t-on pas donné une partie à ces hôpitaux, où l'indigence est secourue par un sexe délicat, qui sacrifie la beauté et la jeunesse, et souvent la haute naissance, pour soulager ce ramas des misères humaines, si humiliantes pour notre orgueil, et si révoltantes pour notre délicatesse ?

Les biens ecclésiastiques ne sont-ils pas encore le partage de ces colléges, de ces séminaires, de ces écoles plus que jamais nécessaires à l'éducation de la jeunesse? L'avantage de l'État, celui de la religion se réunissent pour vous imposer silence. Voyez le *bien* où il est, et ne vous piquez pas de chercher un *mieux* qui serait peut-être le pire.

Qu'il est maladroit de se plaindre sans cesse que l'Église dépeuple l'État. Il y a soixante ans que chaque maison religieuse (quoique le nombre en fût plus grand alors) comptait au

moins le double de sujets plus qu'aujourd'hui; le royaume n'en avait pas moins plus d'un million d'hommes qu'il n'en possède. Avouez que ce n'est pas le clergé séculier qui nuit à la population; et vous, qui voulez qu'on tolère les erreurs monstrueuses des idôlatres, des turcs, des quakers, tolérez les vertus de vos concitoyens. Adoucissez l'âcreté de vos déclamations contre les religieux, tandis que vous vomissez votre bile contre eux. Il y a peut-être trois mille solitaires vertueux qui lèvent des mains pures au ciel, pour détourner les fléaux prêts à fondre sur vous... Je me joins à ces bonnes âmes, mon cher neveu; et comme je m'intéresse toujours à la vôtre, je dois finir par quelques avis qui peut-être ne seront pas inutiles.

Vous déclamez sans cesse contre des personnes que vous supposez être malheureuses : cela n'est pas humain; vous les injuriez, cela n'est pas noble; vous opposez au tableau de leurs vertus celui des bienfaits que vous dites répandre sur les infortunés : cela n'est pas modeste. Le chrétien se tait sur le bien qu'il fait, le sage n'en parle pas...

Gardez surtout le silence sur l'église que vous avez réparée; car il vaudrait beaucoup mieux ne pas déchirer le sein de l'Église universelle, que d'embellir des chapelles de village. Je suis toute à vous.

SŒUR DES ANGES.

Pour copie conforme :

MAX MARC.

HASCHISCH.

A Mademoiselle H. S.

Squelette, réponds-moi, qu'as-tu fait de ton âme ?
Flambeau, qu'as-tu fait de ta flamme ?
Cage déserte, qu'as-tu fait
De ton bel oiseau qui chantait ?
Volcan, qu'as-tu fait de ta lave ?
Qu'as-tu fait de ton maître, esclave ?

A. DE MUSSET.

Comme il fait triste cette nuit! — le vent tousse dans les joints des fenêtres, — les portes ballottent sinistrement, — au dehors on entend la pluie qui tombe en grandes nappes sur les pavés glissants et, de temps en temps, une tuile cueillie par le vent va s'abattre avec fracas dans la rue.

Et pendant que ma lampe charbonne avec des étincellements brusques, toi, mon vieux squelette, tu restes là frissonnant avec ton maître; — pendu à ta potence de bois blanc, tu fais claquer tes fémurs avec des ambitions de castagnettes, — tu hoches ton vieux crâne et ta mâchoire dénudée sourit toujours d'un air macabre et silencieux.

Pourquoi ris-tu, dis, vieux cabotin? Pourquoi tes orbites sombres lancent-elles sans cesse ce rictus insensé? . . . . . .

. . . . . .

Te souviens-tu, Mourad, quand, couchés sur la haute terrasse du sérail, nous regardions le ciel découpé par les moucharabys fantastiques du palais, et, à nos pieds, Stamboul, Stamboul qui t'appartenait, mon beau Sultan! Et tu me disais de douces paroles qui chantaient dans mon cœur comme le chant des zikkers aux yeux noirs!

Quand le soir descendait sur Stamboul et que l'œil rouge du Prophète se fermait derrière la grande mer intense, tu faisais venir tes oualems. O Mourad! te souviens-tu comme elles étaient souples avec leur taille nue, comme elles étaient belles dans leurs frémissements! Quels regards elles te lançaient, mon beau lion, de leurs grands yeux allongés par le cohel de Choubrah! et toi, tu regardais insensible, tu n'avais pas un sourire pour ces danseuses qui se tordaient devant toi; tu restais à moi, à moi seule, gardant pour moi jusqu'au plissement de tes lèvres, jusqu'à l'éclair de tes yeux! D'un signe tu faisais partir les almées et puis Belahz, l'eunuque à la voix tendre, nous apportait le doux narghileh. Nous fumions, silencieux, regardant venir la nuit, la belle nuit parée d'or, et lorsqu'un nuage bleu nous entourait d'une auréole diaphane, lorsque le parfum du fin tabac de Ghaziz nous berçait de son ivresse, tu passais autour de ma taille ton robuste bras d'homme, tu arrachais mes colliers, tu faisais sauter les perles de ma ceinture, et alors le bruit seul de nos baisers mordants montait encore dans le silence de la nuit étincelante!

Parfois tu prenais ta guzla plaintive, ô Mourad, et tu chantais de ta voix forte et vibrante cette vieille complainte arabe dont je me souviens encore :

« *O Djemileh, ma sultane,— mon cœur est troublé par l'amour,— ma paupière ne se ferme plus, — mes yeux reverront-ils jamais la bien-aimée?*

« *O Djemileh, ma fidèle, — l'absence remplit mon cœur de tristesse,— mes larmes roulent comme des perles et mon cœur est embrasé.*

« *O Djemileh, ma colombe,— j'ai dans l'âme l'éclair de tes yeux,— le parfum de ta bouche, — le roucoulement de ton amour!* »

Et lorsque tu laissais tomber la guzla, tu baisais ma bouche en murmurant encore : O Djemileh! O Djemileh!

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Tu me souris toujours, squelette, tandis que mon rêve s'envole dans la nuit. Tu souris, éternel immobile; pourquoi? Dis! qui donc es-tu?...

Dans le hurlement de la tempête, il me semble que j'ai entendu une voix, une voix douce comme le bruissement des feuilles de palmier, une voix d'ange qui me disait dans le sanglot de l'orage : « Je suis Djemileh la sultane. »

MAX WALLER.

LES REVENDICATIONS DE LA FEMME

C'est dans le cœur que Dieu a placé le génie des femmes parce que les œuvres de ce génie sont toutes des œuvres d'amour.

LAMARTINE

I

On l'a tant dit que c'est presque devenu une banalité :

Le XIX^e^ siècle est vraiment le siècle réformateur par excellence. Tel il s'est montré dès son aurore, c'est-à-dire dès 1789. La royauté, la cour, la noblesse l'humiliaient; il a supprimé le Louvre, le Trianon et l'Œil-de-Bœuf. Il a guillotiné roi, reine et seigneurs. — La vie grasse des moines et leurs richesses immenses lui portaient envie; il a défroqué les moines et nationalisé leurs domaines. — Il a essayé tour à tour de tous les régimes et en France il vient de revenir à son point de départ : la République. Où l'on essaie d'enrayer sa marche, il a recours héroïquement au nihilisme. Il a jeté par dessus bord le classicisme; maintenant le romantisme lui donne sur les nerfs et il se passionne pour le naturalisme. Il n'a rien respecté, ce siècle terrible; il a tout aboli, tout amendé, tout remanié, tout inventé.

Dans sa rage réformatrice, quelquefois arbitraire, le plus souvent heureuse, il est pourtant un point que notre siècle avait oublié.

M. Dumas et quelques autres y ont songé.

Pour quelques fâcheuses ablutions de vitriol, pour quelques coups de revolver plus fâcheux encore, le romancier fantaisiste a poussé son fameux cri de guerre : *Les femmes qui tuent et les femmes qui votent*. L'élan était donné. Marie Bière et Madame de Tilly ont été les chevaux de bataille. Avec une ardeur toute chevaleresque, M. Dumas et ses acolytes se sont mis en campagne pour revendiquer les droits de la pauvre opprimée, pour en faire *l'égale de l'homme*. On était en l'an des *combles*. Je pensai d'abord que c'en était un. Je ne pouvais croire qu'après avoir tout nivelé d'une façon si grandiose, on voulût aussi mettre sur le même pied les deux choses les plus naturellement disparates du globe, l'homme et la femme, les deux sexes! Les deux sexes, c'est-à-dire la force et la faiblesse, le positivisme et la poésie, la rudesse et la grâce, le fer et l'aimant, Vénus et Vulcain!

Et pourtant c'était vrai.

Je ne tenterai pas de discuter les théories de M. Dumas; grâce à son style enchanteur, à son adresse infinie à présenter les faits, il sait mettre dès l'abord tous les lecteurs de son côté. Moi-même, je me souviens qu'après avoir lu son *Roman d'une femme* je savais parfaitement concilier l'adultère permanent chez l'épouse avec l'amour le plus passionné pour son mari! Mais séduire n'est pas convaincre. Il s'agit de raisonner.

Je ne me permettrai qu'une légère réflexion à propos de ce titre étrange *Les femmes qui tuent et les femmes qui votent.*

Qu'a voulu dire M. Dumas?

Sans doute que les Marie Bière ne tireront plus sur leurs séducteurs, que les comtesses de Tilly ne vitrioliseront plus leurs rivales, dès qu'elles possèderont le droit de suffrage. Mais quoiqu'ils jouissent du droit de vote et des mille avantages en résultant, ne voit-on pas tous les jours les pauvres maris trompés assassiner, sans forme de procès, l'épouse infidèle et le séducteur? — On aura beau faire, on aura beau accorder tous les droits de vote possibles, on n'empêchera pas les maris outragés de porter de mauvaise grâce leurs cornes et les femmes délaissées de montrer les ongles aux Léas qu'on leur préfère.

Mais je n'aime pas à parler de ce monde que se plaisent à peindre les romanciers du jour, de ce monde prétendûment séduisant pour lequel on veut faire des lois d'exception et où trônent le baccarat, la lâcheté, le vice, la corruption, le duel et le suicide. Je suis de ceux qui pensent qu'on n'a rien à gagner à analyser les matières putrides contenues dans certains égouts, qu'il est des plaies qu'il ne faut pas étaler au grand jour dans la crainte de la contagion, qu'il est des miasmes délétères qu'on ne peut respirer sans se corrompre.

Je suis de ceux qui pensent qu'il est encore des femmes fidèles, des jeunes filles pures, des familles sans trouble domestique, et c'est pour la femme qui habite au foyer de pareilles familles que je veux parler.

II

Jusqu'à présent, dans nos sociétés civilisées, les fonctions, les droits, les devoirs ont été nettement distribués entre les deux sexes: suivant sa fortune et ses aptitudes, l'homme peut se livrer aux travaux manuels ou aborder les carrières civiles, politiques et administratives; il possède les droits du citoyen; le service militaire, entr'autres lourdes charges, lui fait assez sentir qu'il en a aussi les devoirs.

Dans tous les siècles, chez tous les peuples, tel a toujours été le partage de l'homme, c'est-à-dire de celui qui possède la force du corps et de l'esprit.

C'est un ordre qui semble établi par la nature elle-même.

La femme ne possède ni les forces physiques, ni les aptitudes intellectuelles de l'homme. On n'argumente pas d'exceptions: les femmes qui inventent dans le domaine des sciences ou de la littérature — pour autant du moins qu'elle n'est pas l'œuvre du cœur — sont aussi rares que les femmes à barbe et les femmes géantes.

Pour compenser la force brutale, la nature a doté la femme d'un attrait irrésistible : la beauté. Au lieu de la profondeur d'esprit, elle lui a donné une puissance d'aimer inconnue au cœur de l'homme. — C'est là, comme le dit Lamartine, que réside tout son génie. Et la femme le sait bien. Avoir ou feindre toutes les beautés corporelles, éprouver toutes les amours, licites ou illicites, être coquette et passionnée : voilà sa vie.

Des esprits soi-disant sérieux lui font un crime de cette coquetterie, innée chez elle comme la beauté. Quant à moi, n'en déplaise aux graves censeurs dont j'ai parlé, si c'est être frivole que d'approuver les soins, l'art que le sexe apporte à sa parure, je le suis au plus haut degré. J'aime à croire même qu'aucune femme n'est exempte de ce charmant travers ; j'estime qu'Eliante était coquette autant et mieux que Célimène ; et Ninon de Lenclos, lorsqu'elle fait encore des conquêtes à soixante-douze ans, me transporte d'admiration pour cet art essentiellement féminin dont elle est comme le Phidias ou le Raphaël.

(A suivre.) LOUIS HAVERSIN.

UN COURS D'HISTOIRE

A L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

Nos lecteurs se souviennent assurément de l'intéressant article publié par M. Philippson dans la livraison du 15 juillet de la *Jeune Revue*. L'honorable professeur y traçait sommairement le plan d'un cours d'histoire qu'il comptait inaugurer cet hiver.

Il constatait en outre, et non sans amertume, l'état languissant des études historiques dans notre pays. A quoi faut-il attribuer cette infériorité ? Ce qui manque aux historiens belges, ce ne sont ni les bonnes intentions ni les documents de toute nature ; c'est l'art d'employer utilement une honnête ardeur, c'est l'habitude de tirer parti des ressources qu'offrent les circonstances.

A qui n'est pas initié, l'étude de l'histoire s'ouvre comme un vaste labyrinthe où il n'est guère possible de diriger sa marche sans tenir en main le fil conducteur. Ce fil conducteur, cette méthode indispensable, voilà ce que M. Philippson se propose de nous fournir. Nous ne voulons pas dire qu'on deviendra un grand historien par cela seul qu'on assiste à ses leçons ; mais au moins saura-t-on comment il faut s'y prendre pour écrire l'histoire intelligemment. Ces premières notions acquises, pour réussir il suffira d'avoir du talent.

Voici comment procède M. Philippson.

Il choisit dans une série d'événements un épisode notable, glorifié par les uns, discuté par les autres, susceptible tout au moins d'interprétations diverses. Puis, prenant les récits que des historiens célèbres ont consacrés à cet épisode, il les fait passer tous au creuset d'une critique impitoyable. On saisit d'emblée l'intérêt de cette étude. Le but de M. Philippson étant, avant

tout de développer chez ses auditeurs ce qu'on appelle le sens critique, quoi de plus heureux que d'obliger ce sens critique à travailler sur des œuvres considérables, habilement composées et dont le mérite général dissimule les imperfections. Chaque récit est tour à tour soumis au contrôle du bon sens, encadré dans les faits environnants, confronté soit avec les allégations d'autres auteurs, soit avec les témoignages des contemporains. Rien n'est à négliger en cette matière. Un incident perdu, un détail oublié, un rapprochement d'heures, la mesure d'une distance, toutes circonstances accessoires d'aspect, vérifiées avec soin, gagnent subitement en relief et viennent éclairer certaines questions d'un jour neuf et imprévu.

C'est d'ailleurs chose curieuse de voir combien parmi les écrits publiés au lendemain des événements, il en est peu qui sortent intacts d'un pareil examen. Il en est de ces œuvres comme des monuments qu'on édifie à l'occasion d'une fête publique. Dans les constructions de ce genre, tout n'est pas également solide ni durable. Le temps respecte les assises de pierre, parfois aussi les grandes lignes de l'architecture, il emporte sans pitié tout ce qui n'était que draperies flottantes et couronnement passager. Il faut de même à celui qui examine l'œuvre d'un historien, une pénétration naturelle et l'expérience acquise pour faire un choix judicieux entre le marbre et le bois peint, entre la vérité et le mensonge. Quand nous disons mensonge, ce terme est peut-être excessif.

Il est rare de rencontrer un historien digne de ce nom qui agisse dans l'intention délibérée de taire la vérité ou de la corrompre. Plus d'un honnête homme, en revanche, éprouve une invincible tendance à présenter les événements sous un angle favorable à ses opinions. On croit volontiers ce que l'intérêt ou la passion invitent à croire. Il se crée de la sorte, en plein XIX^e^ siècle, de véritables légendes, plus subtiles, à vrai dire, et plus savantes que d'autres légendes nées en des temps plus barbares, mais dont la formation obéit aux mêmes lois, et qui, elles aussi, doivent leur existence aux faiblesses permanentes de l'esprit humain.

L'impartialité est, parmi les qualités de l'historien la plus difficile et la plus belle; c'est pour lui la condition première, c est la grâce sanctifiante à défaut de laquelle il erre dans la nuit. Quelque honorable que puisse être une conviction sincère, il est une chose plus honorable encore : c'est l'amour de la vérité. S'il est important pour l'homme d'avoir trouvé des solutions justes aux grands problèmes qui intéressent l'humanité, il est besoin pour l'historien d'une plus haute vertu. C'est le courage d'oublier ses préférences, c'est la sympathie large qui lui permet de respecter les réponses que d'autres personnes ont tenté de donner à ces problèmes dont nous parlons. M. Philippson, dans une de ses premières leçons, a eu raison d'insister sur ce point. La passion politique a nui, chez nous, plus que toute autre chose, au progrès de la science historique. La coutume que nous avons prise d'amener sur le théâtre de nos luttes quotidiennes des idées et des souvenirs qui doivent rester au-dessus de pareils démêlés, cette coutume est un vice dont il faut nous défaire. M. Philippson méritera notre reconnaissance, si, dans cet ordre d'idées, il parvient à effacer chez quelques-uns d'entre nous ce que presque tous nous offrons d'étroit dans les préjugés et d'exclusif dans l'esprit.

M. V.

LES LIVRES

BLEU DE CIEL ET PERVENCHETTE, par PAUL COMBES. *Bibliothèque Gilon.* — Ce petit livre est, croyons-nous, appelé à un certain succès. C'est l'histoire d'une fleur (Pervenchette) et d'un papillon (Bleu de ciel) racontée par un merle effronté. Bien que nous n'aimions pas beaucoup que l'on fasse parler les animaux, nous rendons pleine justice au mérite de cet ouvrage, le premier de M. Paul Combes. Le style est vif et attrayant, et l'auteur a trouvé moyen de glisser par-ci par-là quelques réflexions philosophiques pleines d'humour et d'à-propos.

HISTOIRE DE L'OCÉAN, par Mlle DE BLOCQ. *Bibliothèque Gilon.* — Connue depuis longtemps déjà comme conférencière, Mlle De Blocq n'avait pas encore osé affronter la lettre moulée; elle vient de le faire et n'aura pas à s'en repentir. Son livre sera lu, et pour l'intérêt du sujet et pour la façon à la fois simple et savante dont il est traité.

Mlle De Blocq a soulevé pour nous, après tant d'auteurs en renom, un petit coin du voile qui cache les mystères de ce grand inconnu : l'Océan. ALBERT OLANDRE.

HÉLÈNE, *poëme*, par ERNEST D'ORLLANGES.—*Paris, Chérié, fr.* 1.25.—Oh oui! c'est bien là le « *Poëme de la chair* », de la chair, palpitante, lascive, grisante, de la chair étalée dans toute sa nue brutalité! Tel est le thème sur lequel le poète a brodé trente-quatre variations.

M. d'Orlanges est un jeune, un sincère. Ses vers ont été vécus. Quand il a écrit ces pages, sa lèvre était encore humide de baisers, sa main tremblante de volupté.

Hélène ressemble à la *Denise* de Scholl. Du premier vers au dernier c'est un éclatement désordonné de la passion, de la passion de vingt ans, mais exclusivement charnelle, sensuelle, privée de l'idéal qui la purifie. C'est à peine si quelques strophes d'une exquise suavité tranchent sur la matérialité de l'ensemble.

A quoi bon chanter nos baisers?
Les baisers sont toujours les mêmes!
Dis-moi seulement que tu m'aimes.
A quoi bon chanter nos baisers?
De tous nos désirs apaisés
Nous pourrions faire des poëmes,
A quoi bon chanter nos baisers,
Nos baisers sont toujours les mêmes!

Je voudrais pouvoir citer encore la XIIe pièce, qu'on pourrait intituler : *Le Baiser*. Cette petite bluette, fraîche et délicate, donne la mesure du talent de l'auteur.

CHARLES METTANGE.

CONTES DES PAYSANS ET DES PÊCHEURS, par PAUL SÉBILLOT. 1 *vol. Paris, Charpentier* (prix : fr. 3.50). — L'ouvrage de M. Sébillot est un recueil de légendes naïves recueillies dans la Haute-Bretagne, c'est-à-dire dans la partie de cette antique contrée où la langue française est seule parlée aujourd'hui. Écrits dans un style simple et comme sous la dictée des paysans bretons dont l'auteur les tient, ces contes ont une saveur locale et étrange qui charme jusqu'à la dernière page. Les fées, habitantes des « pertus » ou des « houles » y sont hospitalières et bonnes; elles y vivent avec une telle douceur qu'on regrette, en lisant ces pages, de ne plus avoir la foi inébranlable de l'enfance, pour croire à ces gracieuses fictions qui nous ravissaient autrefois. M. W.

Bruxelles. — Société Générale d'Imprimerie, de Distribution et d'Affichage, 1, rue d'Arenberg.

MAISON FONDÉE EN 1848

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

J.-B. MOENS

Galerie Bortier, 7, Bruxelles — Belgique

Vente et Achat de Bibliothèques et toutes sortes de livres anciens et modernes.
(Pour les affaires d'une certaine importance, on se rend à domicile.)
Commission pour la Belgique et l'Étranger.
Dépôt général des principaux éditeurs de Paris.
Tous nos ouvrages sont garantis complets et en bon état.
Grand choix de livres à gravures, éditions de luxe et autres, bien reliés,
Au rabais et d'occasion.
Grand assortiment de musiques pour instruments, piano et chant,
Partitions, etc., à prix réduits.

SALLE STE-GUDULE
Petite Rue de l'Écuyer, 9, Bruxelles
TOUS LES MOIS
Ventes de Tableaux, d'Antiquités
Livres et Gravures
On accepte des objets pour les ventes
ACHAT ET ÉCHANGE
DE
TABLEAUX ET ANTIQUITÉS
EXPERTISES

BELLE OCCASION
V. HUGO. Napoléon le Petit,
1 vol. in-32, **50** c.
Chez BOITTE
Rue de l'Hôpital, 38, Bruxelles.

Librairie Vve FERDINAND SACRÉ
Rue de la Putterie, 38, Bruxelles

ACHAT DE LIVRES
AU COMPTANT
Abonnement à la lecture au mois et au volume
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE
FOURNITURES DE BUREAUX

VANDREPOL
BOUQUINISTE
3, RUE DU CHASSEUR, 3
près la Place Rouppe
Publie tous les mois un catalogue à prix marqués, lequel sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

LIBRAIRIE D'OCCASION
Achat et Échange de Livres

J. VANSTRAALEN
Rue des Foulons, 28
Près du Palais du Midi
BRUXELLES

Préparation aux EXAMENS de *Philosophie* et *Lettres :*
Répétitions de
Latin, Philosophie, etc.

Examens de *Secrétaire de Légation :*
Anglais :
Grammaire, traduction, correspondance, etc.

Succès obtenus à chaque session.
R. BENHAM, Professeur
RUE DE LA VICTOIRE, 216, IXELLES

COMPAGNIE DE PUBLICITÉ ET D'ÉMISSION

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 300,000 FRANCS

32, RUE FOSSÉ-AUX-LOUPS, 32

BRUXELLES

Publicité sous toutes ses formes et aux tarifs les plus réduits.

Journaux, affiches, circulaires, etc., etc.

Confection d'adresses, pliage, mise sous bande, expédition et affichage ; service créé depuis 20 ans à Bruxelles.

Travaux d'impression soignée, à des prix modérés.

AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien

11, Rue de la Putterie, 11

PRÈS RUE MADELEINE

—

Jumelles de théâtre, campagne et marine.

— Atelier spécial pour les réparations.

MEUBLES A CRÉDIT

Ameublements, glaces, pendules, literies, tapis, feux, suspensions, contre bonnes références et 1/4 comptant.

BARET-PARADIS

8, Rue du Marché, 8

BRUXELLES-NORD

Maison des plus recommandables

LA COMPAGNIE ORIENTALE

MANUFACTURE DE CIGARETTES ET TABACS TURCS

JULIUS HORWITZ

DÉJA SIX FOIS MÉDAILLÉE

vient de remporter DEUX NOUVELLES RÉCOMPENSES aux Expositions de Melbourne et Francfort-sur-Mein.

Ces Cigarettes se vendent dans tous les bons magasins de 25 c. à 1 fr. le paquet. Pour le gros, s'adresser rue Linnée, 47.

Bruxelles. — Société Générale d'Imprimerie, de Distribution et d'Affichage, 1, rue d'Arenberg.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — 1882 **No 3** 1er Janvier

SOMMAIRE

Triolets de Réveillon . . . . . ***
L'Enseignement de la Littérature française dans les Universités. . . . . MAURICE W.
Premières Rigueurs . . . . . PAUL BERLIER.
Noël triste . . . . . HENRI MAUBEL.
En Province . . . . . MAX MARC.
Les Revendications de la Femme (suite) . . LOUIS HAVERSIN.
De quoi parlent les Jeunes Filles. . . . . MATHILDE T.

Le Numéro : 20 cent. — Étranger, 25 cent.

BUREAUX :

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission
Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
81, Rue de la Madeleine, 81

1881

LA JEUNE BELGIQUE

Directeur : ALBERT GRÉSIL

Secrétaire de la Rédaction
CHARLES METTANGE

Rédacteur-Gérant
FRANCIS MARCEL

CORRESPONDANTS

GAND — G. Vauthier, 13, rue Longue de la Monnaie

BELGIQUE — Bruges, Charleroi, Huy, Louvain, Mons, Namur, Tongres, Tournai, Verviers

ANVERS — R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Aux Bureaux de la *Revue* et chez tous nos Correspondants

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* Un Seul *sur papier du Japon.*

PRIX DE L'ABONNEMENT { SUR HOLLANDE . . . . . 8 Francs ; SUR JAPON (exemplaire unique) . . 20 Francs

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles.

La *Jeune Belgique* offre la plus large hospitalité à tous ceux qui voudront lui envoyer leurs œuvres. Celles-ci seront mûrement examinées et insérées, s'il y a lieu.

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

Nos abonnés trouveront ci-joint un titre pour réunir en volume la *Jeune Revue Littéraire.*

BOITE AUX LETTRES

E. B. — Relisez notre programme. Nous faisons de la littérature et de l'art *avant tout*, mais non *exclusivement* comme vous semblez l'entendre. Bien au contraire, nous prétendons représenter la Jeune Belgique toute entière, et comme tels, nous estimons que *rien de ce qui est humain ne doit nous être étranger*. Nous mettons la Littérature et l'Art au premier plan parce qu'ils sont relégués au dernier dans la plupart de nos journaux et de nos publications. Du reste, la rédaction de la *Jeune Belgique* étant la même, ou peu s'en faut, que celle de la *Jeune Revue*, son programme reste tout naturellement le même. Nous ne renions rien. Cela nous semble clair. Quant à notre couleur politique qui vous met si fort en peine, allez-y voir ; elle est nettement exprimée, je pense : « *Notre couleur politique est aisée à définir : Nous sommes libéraux, notre devise est* EXCELSIOR. *Notre revue est une tribune libre, nous y admettons toutes les opinions, mais nous laissons à l'auteur de chaque article la responsabilité de ce qu'il écrit.* »

D'ailleurs de tout ceci vous aurez la preuve prochainement.

M. Jean d'Or, Liége. — Sur les 48 vers que vous nous envoyez, il y a deux fautes de français, deux hiatus, vingt et une fautes de versification et au moins six chevilles. Etudiez les règles prosodiques et revenez au printemps avec un sonnet correct ; vous avez le sens poetique et nous serons très heureux de vous insérer. Bien à vous.

Stéphane, à Bruxelles, et D. V, à Tournai. — Il y a dans vos pièces, des vers qui, quoique un peu vieillots, ne manquent pas de grâce ni de fraîcheur. Mais hélas! nous sommes ensevelis sous des monceaux de poésies et naturellement vous êtes des derniers venus. *De bonne prose plutôt, s. v. p.*

Rodrigue Toulange. — Rodrigue, as-tu du cœur? — Alors, au lieu de nous écrire des choses trop aimables qui nous font rougir et au lieu de nous obliger à vous faire même accueil qu'aux poètes ci-dessus nommés, adressez-nous quelque chose de bien moderne, d'étudié, de vécu, ni trop long, ni trop court. En un mot, nous vous demandons, en vous remerciant de tout ce que vous nous dites d'aimable, *de bonne prose plutôt, s. v. p.*

TRIOLETS DE RÉVEILLON

Bonjour lecteur, et bonne année!
Je te dis cela simplement....
Ma formule est bien surannée :
Bonjour lecteur, et bonne année!
Titubant, la lèvre avinée,
Saint Sylvestre part lentement....
Bonjour, lecteur, et bonne année!
Je te dis cela simplement.....

Vous avez, ma belle jeunesse,
Trois cent soixante jours de moins.
(J'en retranche par politesse.)
Vous avez, ma belle jeunesse,
Quelques cheveux gris dans les coins,
Dans les yeux, un brin de tristesse ;
Vous avez, ma belle jeunesse,
Trois cent soixante jours de moins.

Vous, lectrice, ô mélancolie !
Vous avez vieilli... mais si peu,
Qu'il est décent que je l'oublie.
Vous, lectrice, ô mélancolie!
Vous avez.... mais non, c'est un jeu,
Vous êtes cent fois plus jolie !
Vous, lectrice, ô mélancolie!
Vous avez vieilli... mais si peu!

Toi, mignonne JEUNE BELGIQUE,
Notre fille, à nous jeunes fous,
Déjà tu sembles énergique.
Toi, mignonne JEUNE BELGIQUE,
Avec ton sourire pudique
Murmure un tendre : Abonnez-vous !
Toi, mignonne JEUNE BELGIQUE,
Notre fille à nous jeunes fous !

1er Janvier 1882.

L'ENSEIGNEMENT

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DANS LES UNIVERSITÉS

III

Le Grand Siècle

Le grand siècle, le siècle de Malherbe, le siècle des dieux, le siècle du roi-soleil. Il y a sur toute cette époque littéraire un reflet d'emphase imposante. Toute la pléiade nouvelle est prosternée devant Louis XIV, et le roi lève le bras en disant : Soyez impeccables, l'État c'est moi, l'Art immortel, c'est vous !

Et comme pour préparer cette grandeur, avant Louis XIV, un homme s'était levé, et, les yeux tournés vers l'antique Parnasse au haut duquel Apollon fait chanter sa lyre dans le rayonnement grandiose de l'Olympe, cet homme, Malherbe, avait scandé son vers phydien avec une gravité de grand-prêtre. Il avait pétrifié son cœur pour que sa main ne tremblât pas et ciselé ses *Stances*, ses *Paraphrases* pures comme des feuilles d'acanthe.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages :
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages,
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ;
Je les possédais jeune et les possède encore
A la fin de mes jours.

Et jusqu'au dernier soupir Malherbe domina le siècle qui commençait à grandir. Il régit la langue poétique et appliqua les règles que Boileau devait formuler plus tard, mais il vint trop tôt pour voir sa descendance ; il put à peine assister à l'entrée triomphale du génie au salon de madame de Rambouillet.

Corneille et Molière s'unirent pour parfaire la formule dramatique ; Corneille dans la tragédie, Molière dans la comédie, Corneille grand comme *le Cid*, Molière grand comme Alceste, Corneille rigide comme Horace, Molière souple comme Mascarille, Corneille le penseur grave, Molière le penseur qui rit du rire du sage.

Chaque livre qu'ils écrivent est un chef-d'œuvre, et qu'ils pleurent ou qu'ils rient, ils planent.

Tout est grand sous le grand roi. La philosophie, abritée sous les ogives austères de Port-Royal, prit une allure sibylline avec Pascal.

Descartes, lui, chercha la route qui mène à la vérité en passant par l'esprit humain, et il écrivit son sublime *Discours de la méthode.* François de Sales murmura comme un hymne mystique son *Introduction à la vie dévote.*

Sous les yeux et les sourires de l'incomparable Arthénice, la belle littérature, guindée dans ses fraises et dansant la pavane avec un balancement de bon ton, jeta tout à coup ses gerbes. Malgré les grotesques, Scudéry, Voiture, d'Urfé, Benserade ; malgré les précieuses pâmées : Cléomire, la géographe de cette carte du tendre dans laquelle voyageait *le Grand Cyrus ;* malgré La Calprenède, Conrart, Ménage, l'Art sut dominer la sottise humaine, et, pendant que madame de Sévigné faisait courir sur le vélin les élégantes arabesques de son style, que madame de Lafayette écrivait ses charmantes sentimentalités : *la Princesse Clèves* et *Zayde,* que Cyrano de Bergerac voyageait gauloisement dans la lune, que Scarron, deux cornes au front, travestissait Virgile à l'aide du procédé grotesque de l'anachronisme, que Balzac avec un geste prétentieux affêtait son style épistolaire, que madame Deshoulières paissait ses brebis roses sur les bords fleuris qu'arrose la Seine, que Hamilton donnait le jour à son François de race, *le Chevalier de Grammont,* que Galland et Perrault vaguaient au pays des fées, que La Rochefoucauld enfin laissait tomber une à une ses grandes *Maximes,* les dieux Corneille, Molière, Racine, Bossuet, La Fontaine burinaient leurs noms dans le bronze de l'avenir.

L'Académie qu'avait fondée Richelieu réunit en un faisceau ces noms qui, aujourd'hui encore, représentent pour nous ce qui a été fait de plus pur comme art classique. Elle fixa la belle langue française, mettant son autorité de dictateur sur la forme parlée.

D'autres noms illuminent encore le siècle de Louis. Les mœurs françaises trouvèrent leur peintre dans Furetière et *Le roman bourgeois,* la poésie idyllique dans le berger Racan, la critique dans le mondain Saint-Evremond, l'histoire dans Mézeray, les mémoires dans Mme de Motteville et le cardinal de Retz, la pédagogie dans le vieux Boileau qui fut moins que Malherbe, quoi qu'on dise, le législateur du Parnasse, la satire fine enfin, dans le délicat La Bruyère.

L'éloquence de la chaire resplendit avec l'aigle de Meaux, avec Fénelon, avec Bourdaloue, avec Massillon ; tous furent des génies, et, maintenant que deux siècles nous séparent de cette époque du chef-d'œuvre, nous entendons encore le grand Corneille disant son vers emporté de *Cinna* et d'*Horace,* Molière souriant avec mélancolie et versant sa rancœur dans les tirades profondes du *Misan-*

throphe, Racine clamant *Phèdre* et *Britannicus*, La Fontaine disant doucement ses fables, les *Deux Pigeons*, la *Cigale*, le *Renard*, et terminant ses idylles comme le vieil Esope, par un enseignement : « Ὁ μῦθος δηλοῖ. »

IV

Le dix-huitième Siècle

La vieillesse de Louis XIV et le commencement du XVIIIe siècle font transition. C'est l'époque des médiocres presque oubliés aujourd'hui. Les œuvres de délayement abondent. *L'Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury sollicite au sommeil avec le *Traité des Études* et *l'Histoire ancienne* de Rollin. D'Aguesseau, avec son éloquence rigide, nous laisse des *Plaidoyers* auxquels manquent le geste et la voix. Le neveu de Corneille, Fontenelle, crispe la France à la fadeur de ses mignardises. Jean-Baptiste Rousseau, Louis Racine et Lefranc de Pompignan font la trinité de la littérature lyrique fadasse. La Fosse fait *Manlius* hélas! Campistron *Andronic* et La Grange *Amasis*.

Crébillon cultive l'homicide galant et donne à la scène *Rhadamiste et Zénobie*.

La Motte avorte péniblement avec *Œdipe*.

Seuls trois hommes tranchent sur ces médiocrités.

Regnard, dont le principal tort fut d'arriver après Molière, écrit une comédie serrée : *le Joueur*; Dancourt répand son fin esprit dans *le Bourgeois de qualité*, Dufresny sourit son *Double veuvage*.

Au milieu de cette nef immense, le dix-huitième siècle, se découpe un triptyque. Trois hommes y sont dessinés, un philosophe, un historien, un poète.

Le premier c'est Voltaire, Voltaire l'auteur des *Lettres philosophiques* et des *Pamphlets*.

Le second c'est Voltaire, Voltaire l'auteur de *Charles XII*, du *Siècle de Louis XIV*, de *l'Essai sur les Mœurs*.

Le troisième, c'est Voltaire, Voltaire l'auteur de *Zaïre* et de *Mérope*.

Et derrière le triptyque, suinte un mur éraflé, ébréché, lézardé, souillé, sur lequel on lit des titres : *La Pucelle*, *La Henriade*, *le Duc de Foix*, *Mahomet*, *Alzire*, *Marianne*.

On a surfait les mérites de Voltaire. Certes, il a élargi les idées, jeté la cognée dans les abus philosophiques ; certes, il a apporté au théâtre une liberté nouvelle, il a préparé le drame romantique, mais Rousseau a fait plus que lui dans la grande évolution philosophique du siècle.

Jean-Jacques a émancipé la raison humaine. *Le Contrat social*, *La Nouvelle Héloïse*, *l'Émile* et *les Confessions* jettent un nouveau jour sur les idées reçues ; mais Rousseau fait plus encore, il restaure la famille et rend l'enfant à la mère.

A côté de ces deux aigles grouille une nouvelle foule de médiocres. Ce sont Saurin avec *Spartacus* et *Aménophis*, De la Touche avec *Iphigénie*, Lemierre avec *La Veuve du Malabar*, Du Belloy avec *le Siége de Calais*, La Harpe avec *Warwick*.

Heureusement pour les Lettres, un groupe est là qui continue Regnard : Destouches dans le *Glorieux*, Le Sage dans *Turcaret*, Piron dans *la Métromanie*, Gresset dans le *Méchant*.

Enfin, *le Jeu de l'amour et du hasard* est un genre neuf que crée Marivaux.

Le roman aussi se perfectionne. *Manon Lescaut*, œuvre vraie, première trace du naturalisme moderne, fait vivre à jamais le nom de Prévost. *Gil Blas de Santillane* et *le Diable boiteux* créent en France le roman de mœurs ; Mme de Tencin, Mme de Villedieu, Mme de Fontaine écrivent des romans inspirés par la *Princesse de Clèves*, et, au milieu de ce concert de la littérature d'imagination, Charles de Montesquieu met sa note positive et virile, en donnant deux chefs-d'œuvre : les *Causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains ; — l'Esprit des lois*.

Buffon étudie la nature et prépare la zoologie de l'avenir.

Vauvenargues, grande figure méconnue, écrit *l'Introduction à la connaissance de l'Esprit humain*.

Les Encyclopédistes, Diderot, d'Alembert, Condillac, Helvétius, d'Holbach, continuent l'œuvre de destruction entreprise par Voltaire et ne remplacent par rien — si ! par le doute — l'édifice qu'ils rasent.

Enfin, les poètes copiant leurs ancêtres : Louis Racine, J.-B. Rousseau et Lefranc de Pompignan, allongent indéfiniment la descendance des « poètes pleurnicheurs ». Saint-Lambert soupire, Malfilâtre gémit, Gilbert sanglote, offrant tous trois des modèles noyés de larmes à celui que la génération suivante nommera Lamartine ; l'abbé Delille, que l'on cite pour mémoire, termine le vrai dix-huitième siècle.

Dès lors, l'émancipation intellectuelle et littéraire se développe de plus en plus. Le théâtre commence à secouer les trois unités, la poésie repousse les règles établies. L'évolution romantique va se manifester.

Ducis fait connaître Shakespeare, qui sera l'inspirateur de Hugo ; toutefois il reste classique.

Barthélémy donne, dans son *Anacharsis*, un beau tableau de la Grèce ; il reste classique.

Florian est classique, c'est La Fontaine doublé de Racan.

Bernardin de Saint-Pierre est classique ; il peint une nature de décor dans laquelle paraissent deux êtres factices, agaçants, faux.

Il n'y aura plus, avant l'Empire, que deux écrivains vraiment solides ; le premier, descendant de Rabelais et de Montaigne, plante sur un piédestal humain la statue ironique de *Figaro* et la souquenille tartufe de Basile ; c'est Beaumarchais ; le second, André Chénier, donne son lyrisme antique sculpté dans le marbre des bas-reliefs de la Grèce, ses *Iambes*, qu'aurait signées Phidias.

(La suite prochainement.) MAURICE W.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRES RIGUEURS

Voici que nous revient l'automne,
Cette avant-courrière des froids.
La feuille morte tourbillonne
A tous les carrefours du bois ;
Aussi frileux que l'hirondelle
L'amour songe à s'expatrier,
Et vous allez, chère infidèle,
Sinon me trahir, m'oublier !...

Sachez-le, mon âme est lassée
De vos caprices décevants :
Mes beaux rêves, l'aile brisée,
Sont dispersés aux quatre vents...
Sachez que si nulle espérance
Ne vient adoucir mon tourment,
Je puis mourir de ma souffrance
En vous maudissant... en t'aimant !

PAUL BERLIER.

NOEL TRISTE

A ma grande sœur.

— J'espère beaucoup, avait dit le vieux docteur en serrant la main à Lucy ; un peu de courage ! Puis, emmitouflé dans sa pelisse, il s'était blotti tout au fond de son coupé, et brusquement la voiture était partie au grand trot, roulant sans bruit dans la neige. D'un ciel noir, impénétrable, la masse des flocons descendait lentement et sans cesse, tournoyant dans l'espace, s'abattant par rafales

aux carrefours. C'était la nuit de Noël; il y avait du monde dans les rues, et comme du bonheur dans l'air.

Lucy un peu rassurée était remontée près de son petit frère malade.

Elle le retrouva tel qu'il était tout-à-l'heure, étendu sur le dos, très pâle, très faible, la tête enfoncée dans l'oreiller moëlleux, avec des mèches blondes éparpillées tout autour, les bras maigres retombant inertes sur les couvertures. Elle s'assit à côté du lit et prit dans ses mains la petite main moite du malade. — Petite sœur, couche ta tête ici, lui dit-il, presque bas, en montrant l'oreiller. Elle fit comme il le demandait; il eut un faible sourire, et longtemps, confondant leurs regards, ils restèrent silencieux.

La petite chambre était sombre—la lumière fatiguait le malade; — loin du lit, une veilleuse faisait danser au plafond un cercle lumineux ; une boîte à violon reposait sur une table ; au mùr pendait un portrait de femme. Au dehors, un son de voix montait, se rapprochait, et sous les fenêtres, on entendit distinctement un timbre d'homme qui disait : « minuit moins dix, nous sommes en retard; » puis un bruit sourd de pas précipités, et dans le lointain, un éclat de rire. Tout retomba dans le silence.

Georges regardait sa sœur, de son regard fiévreux, si plein de reconnaissante tendresse. — Comme il ressemble à mère ! pensa Lucy, c'est comme cela qu'elle me regardait autrefois, quand elle était contente. Pauvre mère ! ils avaient fêté le dernier Noël ensemble et peu de temps après, elle était morte. Maintenant... la jeune fille rentra un sanglot pour ne pas attrister le malade, car le pauvre petit, couché là depuis deux semaines, avait eu d'affreux accès de délire, où il demandait sa mère, l'appelait sans cesse, disant qu'il voulait aller auprès d'elle.

Lucy releva un peu la tête de dessus l'oreiller :

— Tu ne veux pas dormir?

Il fit signe que non.

— A quoi penses-tu ?

Il paraissait distrait ; et sans répondre à la question :

— Est-ce aujourd'hui que Petit Jésus doit venir? dit-il.

— Oui, mon chéri.

— Il vient du ciel, dis ?

— Oui.

— Alors... il a vu Maman ?

Il y eut un silence pénible, au milieu duquel la pendule sonna les douze coups de minuit. Lucy s'était levée.

— Ma petite Lucy, ne t'en vas pas! fit Georges inquiet.

— Ne crains rien, je suis là. Elle se remit au lit et prenant la main de son frère :

— Veux-tu quelque chose ?

Les yeux de l'enfant avaient plus d'éclat, son regard devenait plus profond :

— Je veux... il n'osait pas.. enfin, d'une voix tellement faible qu'elle dut se baisser pour le comprendre :

— Petite sœur !.. veux-tu jouer ce Noël que maman,... que maman aimait tant ?

Elle hésita un instant, et se détachant doucement de l'étreinte de Georges, elle alla prendre son violon ; la boîte n'avait pas été ouverte depuis dix mois. Elle commença, dans les notes hautes, une phrase simple et douce, au rythme lent, au caractère mystique ; puis s'énervant, donnant à son chant une expression profonde, douloureuse, elle fit pleurer l'instrument comme pleure une voix humaine ; et dans cette émotion violente qui la brisait, Lucy sentit sa gorge se serrer, ses yeux se mouiller.

Georges n'avait pas dit un mot. Elle se tourna vers lui : ses paupières s'étaient abaissées. Elle l'appela doucement : « Georges dors-tu ? » puis inquiète, à mi-voix, comme si elle avait peur : « Georges ! Georges !.. » Il ne répondait toujours pas. Alors prise de terreur, elle se pencha, lui saisit les mains, le secoua, criant fort d'une voix pleine d'angoisse, et laissant tomber le violon qui gémit, elle se jeta en sanglotant sur le corps de l'enfant mort.

HENRI MAUBEL.

EN PROVINCE

Ce soir-là, Monsieur Nécamus menait sa femme et sa fille au spectacle. On donnait *Faust*. Grand évènement pour la petite ville de C*** qui, en fait de distractions, n'avait que les petites médisances locales. Celles-là en valent bien d'autres, mais on s'en fatiguait à la longue. Aussi fut-ce avec une joie sans pareille que les naturels de C*** apprirent un beau matin que les échos de leur théâtre, vide depuis des années, allaient enfin se réveiller aux accents mélodieux du chef-d'œuvre de Gounod.

Donc, Monsieur Nécamus avait résolu de conduire sa famille à cette solennité sans précédentes dans ses souvenirs. Mais pour s'intéresser aux gens, il faut les connaître. Permets-moi donc, ami lecteur, de te présenter la famille Nécamus.

Monsieur — respectable ex-épicier, haut en couleurs, gras et court de taille, ressemble assez à ces potiches chinoises qui remuent la tête quand on les

secoue, et dont le rire épais et bête s'étale sur une bouche fendue en coup de sabre. Douce et benoîte créature, honnête homme, quoique suffisamment intelligent pour ne point se le permettre, a gagné dix mille livres de revenus à servir de la mélasse, est retiré des affaires depuis un an, vit de ses rentes et commence à s'habituer à sa nouvelle position.

Madame — une perche à haricots, est en hauteur ce que son mari est en étendue ; sèche, pointue, ses os ressemblent à des arêtes qu'on craint toujours de voir percer le parchemin qu'elles usent. Une vertu farouche, que de méchantes langues mettent sur le compte de sa laideur phénoménale, une humeur de chat qu'on baigne, et juste assez d'esprit pour comprendre qu'on ne vient pas au monde dans un chou.

Mademoiselle — physique de la mère, caractère de la mère avec une exagération des défauts et un affaiblissement des qualités.

Au résumé, Monsieur Nécamus flanqué de sa femme et de sa fille, faisait assez l'effet, pour ceux qui ne les connaissaient pas, d'un tambour orné de ses deux baguettes, ou, pour les autres, d'un pot de miel entre deux flacons de vinaigre.

Il est sept heures. Les portes du théâtre s'ouvrent pour livrer passage à la foule des insulaires de C*** qui se pressent sous le péristyle.

On entre. Quelle merveille ! Que de lumières, que de luxe, que de richesse ! ! Il y en a là pour de l'argent ! Si l'on grattait seulement l'or qui brille sur les sculptures du balcon, on aurait déjà une petite fortune. Comme on est prodigue de nos jours, et comme on voit bien que la saine économie de nos parents se perd.

Monsieur Nécamus s'est payé une loge ! Un louis ! Si sa femme le savait ! Il ne lui en a avoué que la moitié. Mais, bah ! on ne joue pas tous les jours *Faust* à C***, et puis Monsieur Nécamus a une générosité de nabab. Il raconte à qui veut l'entendre qu'un jour, n'ayant pas de monnaie en poche, il a donné une pièce de dix sous à un pauvre. Etonnez-vous encore qu'il se soit payé une loge !

On s'installe. Madame Nécamus et sa fille Zénobie arrangent les plis de leur robe afin de ne point trop la chiffonner, car la soie s'éraille vite, et il y faut prendre garde.

On s'assied. Monsieur s'installe derrière sa femme et une petite conversation s'engage avant le lever du rideau.

Monsieur à Madame. — Vois-tu des connaissances ?

Madame. — Pas encore, Nicolas, je suis à peine entrée : donnez-moi le temps de regarder.

Zénobie. — Tiens, maman, je vois les Pipriqneaux.

Madame, vivement. — Où cela ?

Zénobie. — Là-bas, à droite, au second rang des fauteuils d'orchestre.

Madame, regardant. — Mais oui, ce sont eux !

Monsieur. — Tu les reconnais ?

Madame. — Pardi, il n'y a guère crainte de se tromper : ces têtes-là n'ont été faites que pour eux !

Monsieur, riant. — Toujours piquante, ma Victoire !

Madame à Zénobie. — Qui donc est avec eux ?

Zénobie. — Cette dame avec un chapeau blanc orné d'une plume bleue ?

Madame. — Oui.

Zénobie. — Je crois que c'est madame Droguetout, la femme du pharmacien.

Madame, stupéfaite. — Dans cette toilette ! Oh, c'est inconcevable !

Monsieur. — Quoi donc, bichette ?

Madame. — Voyez-vous là-bas près des Pipriqneaux cette dame vêtue d'une robe de soie grise.....

Monsieur. — Oui.

Madame. — C'est madame Droguetout !

Monsieur. — Eh ! bien ?

Madame. — Comment, « eh! bien? »... Cela ne vous scandalise pas de voir des gens de rien comme ces marchands de... cataplasmes, afficher un luxe pareil ?

Monsieur. — Pourquoi ?

Madame. — Pourquoi ? Mais, où vont-ils donc chercher l'argent pour payer des toilettes comme celles qu'étale cette... Je ne dis pas le mot !

Monsieur, timidement... — Mon amie, ne te semble-t-il pas que ce sont là leurs affaires ?

Madame, avec aigreur. — Oh ! vous, vous êtes toujours le même : vous blanchiriez le diable pour vexer le bon Dieu!

Monsieur. — Tu exagères toujours, car enfin.....

Madame. — Taisez-vous, la toile se lève....

Premier entr'acte, reprise de la conversation.

Monsieur. — Comment trouves-tu la pièce, Victoire ?

Madame. — Croyez-vous que j'écoute ? cette madame Droguetout m'absorbe !

Monsieur. — Mais enfin, chérie.....

Madame. — Laissez moi tranquille, tout le monde sait que cette femme n'a pas une conduite exemplaire. Voilà, du reste, trois mois qu'elle ne donne plus de soirées; cela prouve qu'elle prend ses plaisirs ailleurs.

Monsieur paraît atterré, il ouvre la bouche comme s'il voulait parler, mais se résout au silence. Il se contente de braquer ses lorgnettes sur le fauteuil qu'occupe Madame Droguetout.

Second entr'acte.

Monsieur se hasarde à dire un mot. — Qu'il fait chaud !

Madame. — Pas assez cependant, pour se décolleter : il faut être éhontée comme cette... Droguetout, pour saisir ainsi toutes les occasions d'exposer ses ruines !

Zénobie. — Tiens, les Pipriqneaux se lèvent.

Madame. — Où vont-ils ?

Monsieur, timide. — Au foyer, sans doute, ma boulotte.

Madame. — Ah !.... je comprends, il faut étaler cet avorton de Joséphine... Il est vrai qu'elle a bien besoin de réclame, cette pauvre fille, avec sa frimousse de rencontre, que le bon marché a fait prendre; ses parents... ont toujours été avares.

Zénobie. — Madame Droguetout les accompagne.

Madame, se levant. — Venez Zénobie !

Monsieur, étonné. — Où vas-tu, bobonne ?

Madame, sèchement. — Au foyer.

Zénobie et Madame sortent de la loge ; Monsieur les suit, résigné.

La grande salle du foyer s'emplit de monde. Au buffet se pressent des gens assoiffés qui commandent bien haut du champagne pour que demain, toute la ville en parle. Sur les canapés de velours rouge, des mamans sont assises à côté de demoiselles qui, droites et raides comme si elles eussent été amidonnées, s'efforcent, le sourire aux lèvres, de fixer l'attention des jeunes épouseurs de l'endroit, papillonnant autour d'elles comme des mouches autour des fleurs. Dans les embrasures des fenêtres, des groupes animés discutent le mérite de la pièce: l'opinion générale est que cela ne vaut pas la *Princesse de Trébizonde.*

Le centre de la salle est occupé par les promeneurs ; c'est là qu'on se retrouve, qu'on se serre la main, que l'on s'invite pour le prochain *thé :* c'est là aussi que la famille Nécamus se rencontra avec les Pipriqneaux et les Droguetout.

— Vous vous portez toujours à ravir, ma chère madame Nécamus. — Grâce à Dieu, oui, ma bonne dame Droguetout. Et vous de même ? — Moi, j'ai été passablement malade depuis trois mois. — Vraiment ? — Oh ! oui, une bronchite ca.... Comment disiez-vous, Droguetout ? — Capillaire ! — Ah je comprends, quelque chose qui vient des cheveux... Mais vous êtes guérie maintenant ?—Oui, complètement, et je me propose même de fêter mon rétablissement dimanche prochain. — Ah !... — Mon mari et moi, nous donnerons un petit bal auquel, chère madame, vous ne me refuserez pas le plaisir de vous voir. — Oh ! je ne sais si je dois.... — Allons, ne vous dérobez pas. Vous avez une fille qui doit aimer la danse, à son âge c'est fatal, et nous aurons une société fort nombreuse de jeunes gens. C'est dit, n'est-ce pas ? — Oh ! vraiment, madame, je suis confuse de... A quelle heure est la réunion ? — A huit heures, mais pour les intimes et vous êtes de ce nombre, le plus tôt venu sera le mieux reçu. — Eh ! bien, donc, à dimanche. — C'est entendu. Bonsoir, chère madame. — Bonsoir, ma bien chère dame.

La sonnette se fait entendre ; chacun regagne sa place. Dans la loge Nécamus, tout le monde est ravi : Madame, d'avoir été honorée d'une invitation sur laquelle elle ne comptait guère ; Mademoiselle, de la perspective de savourer les délices de la valse et de la polka ; et Monsieur, de la paix qui règne dans le cœur de sa femme et de sa fille. Aussi à l'entr'acte suivant la conversation reprend-elle sur un ton bien différent.

Madame. — Elle est encore fort bien faite, Madame Droguetout. Elle a vraiment..... les charmes d'une jeune fille.

Zénobie. — Et quelle jolie toilette !

Madame. — Oh ! pour cela, elle est toujours vêtue avec un goût que rien n'égale..... C'est une vraie duchesse !

Pendant ce temps, Monsieur lit les annonces de son programme.....

Mais le rideau vient de tomber sur le dernier acte. Monsieur Nécamus

voudrait avoir l'avis de sa femme sur le spectacle auquel il l'a conduite : Eh ! bien, Victoire, comment trouves-tu cette musique ? — Quelle musique ? — Celle de *Faust*, pardi ? — Est-ce que vous croyez que j'ai écouté? J'ai un cœur de mère, Monsieur !... — Eh ! bien ? — Eh ! bien, j'ai décidé que Zénobie devait aller en mousseline à la fête de Madame Droguetout ! — Ah !.....

Monsieur soupire, mais il paiera !

25 *Novembre* 1881. MAX MARC.

LES REVENDICATIONS DE LA FEMME

(*Suite*)

III

Née pour plaire et pour inspirer l'amour, la femme est encore douée d'un génie capable de toutes les affections. Si donc, en raison de sa faiblesse, elle a droit à la protection de l'homme, si son besoin même de défense lui fait un droit de la mériter par tous les attraits possibles, elle a aussi le devoir d'épancher au dehors les trésors d'amour enfermés dans son cœur.

Oh ! qu'elle abandonne à l'homme la carrière aride des emplois et des charges publiques ! Qu'elle laisse aux mannequins de la politique leur célébrité éphémère de comparses ministériels ou de législateurs au petit pied ! Elle a un rôle plus intime, plus sacré et plus noble. — Que dans son enfance elle personnifie au foyer la douceur timide, la grâce et le sourire ingénus de cet âge !

L'ode magnifique de Hugo : *Lorsque l'enfant paraît*, vraie pour l'homme malgré sa rudesse native, me le semble bien plus encore lorsqu'il s'agit de la jeune fille :

Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange !
A l'auréole d'or !

Que plus tard elle console un père, une mère de l'abandon où les laisse le fils que tourmente la passion de parvenir !

Si elle est pauvre, qu'elle apporte, en travaillant au coin de l'âtre, sa modeste part aux ressources communes, mais qu'elle n'aille pas flétrir sa jeunesse et sa beauté dans l'atmosphère fétide du bureau ou de l'atelier ! Si elle est riche, qu'elle ne méprise pas ses sœurs que la pauvreté fait tomber, et qu'elle les aide à se relever de leur chute ! Qu'elle anime tout ce qui l'entoure d'un esprit de paix, d'union et d'amour ! Qu'elle repose du tracas des affaires et des luttes de la vie l'époux qu'elle a choisi ! Qu'elle soit mère et se consume d'amour et de dévouement pour ceux qu'a portés son sein ! Qu'aïeule, elle soit l'objet de la vénération d'une nombreuse postérité ! Que ridée et vieillie, elle conserve encore la coquetterie des rides et des cheveux blancs! Voilà son rôle, et il est noble et grand, assez important pour qu'elle n'en ambitionne point d'autre.

O vous qui, pour obtenir un vain succès de nouveauté, parlez sans cesse des justes revendications de la femme ou plutôt des revendications que vous faites pour elle, car elle-même n'y songe pas, avez-vous pensé à toutes les conséquences qu'entraînerait l'adoption de votre système ? — Avez-vous songé à votre sœur dépensant sa naïve et charmante jeunesse à pâlir sur le grec de Xénophon et d'Isocrate ou à résoudre des équations algébriques ? Vous l'êtes-vous représentée plus tard, devenue médecin et chirurgien, faisant brutalement à un malheureux l'amputation de quelque membre, avec cette douce main qui a peut-être soigné et guéri vos plaies ?

Vous êtes-vous imaginé — car enfin il faut sonder à fond ces systèmes — vous êtes-vous imaginé l'épouse de votre choix accourant vers vous toute imprégnée de l'odeur de ces produits affreux que l'on manipule dans les laboratoires de chimie et de pharmacie ?

L'avez-vous vue le soir occupée — non à écrire dans le cahier mystérieux où elle consigne ses joies et ses peines secrètes — mais à composer un horrible grimoire qu'elle devra débiter le lendemain, au Palais, dans son plaidoyer pour l'une ou l'autre compagnie d'assurances ?

Enfin, si vous avez connu les caresses d'une bonne et sainte mère, avez-vous pu souhaiter à d'autres le terrible malheur d'en être privé, de ne recevoir, matin et soir, qu'un baiser hâtif et de rester aux mains d'une mercenaire pendant que le visage de leur mère est collé au guichet de son bureau ?

Non, j'aime à le croire, vous n'avez pas songé à tout cela. Vous vous êtes dit que la misère était grande dans les rangs du peuple, qu'il fallait du travail et qu'ainsi on multiplierait les ressources et le bien-être.

Vous avez cédé à l'entraînement de ce siècle positif qui de toutes les carrières ne prise que la plus inutile de toutes, la politique, qui de tous les bonheurs n'en connaît plus qu'un seul, la richesse.

Hélas ! Pour un peu d'or que rapporterait à l'ouvrier le travail de sa femme ou de sa fille, que de douleurs et de déchirements ! Le père frémirait, le mari bondirait en songeant aux dangers que court la vertu d'une femme isolée dans un bureau au milieu d'hommes peut-être corrompus. Le soir, la défiance d'un côté, la fatigue de l'autre envenimeraient le désaccord. Adieu le calme et la paix du foyer ! Adieu encore le plus sacré des devoirs de la femme, l'éducation des enfants ! Adieu tout ce qui rend heureuse la vie de famille ! Le pain qu'on mangerait serait moins dur peut-être, mais le bonheur ne l'assaisonnerait plus.

IV

Du reste, il n'est pas prouvé que la somme de travail apportée par la femme augmenterait les sources de la richesse publique. Evidemment pas plus que moi les partisans de la soi-disant émancipation ne réclament pour leurs protégées le droit de descendre dans les mines ou dans les houillères. C'est là un abus criminel, une plaie de notre siècle qu'il importe de faire disparaître par tous les moyens. Ce sont les fonctions administratives et libérales qu'on veut que la femme puisse aborder. A quel moment donc fait-on pareille

réclamation ? Lorsque pour le plus mince emploi, l'État voit affluer les demandes par centaines, lorsque des bandes de candidats-fonctionnaires battent le pavé et sonnent à toutes les portes, lorsqu'il y a une foule d'avocats sans cause, d'ingénieurs sans place et, grâce à Dieu, de médecins sans clients !

Sans doute, on trouve que l'encombrement n'est pas encore assez grand, on veut que les femmes, elles aussi, apportent leur appoint.

Assurément si ce bel idéal se réalise, celles qui attraperont un bon numéro à la loterie des emplois, n'auront plus longtemps à faire la chasse aux maris. Mais alors ce n'est plus en Angleterre seulement que fleurira l'espèce glorieuse des princes-époux. La plupart des maris de femmes-fonctionnaires choisiront ce beau métier. Et vraiment, pourquoi non ? La femme, en faisant irruption dans l'administration, a empêché l'heureux oisif d'y entrer lui-même. Quand il s'est présenté, la place était prise. Ne pouvant épouser l'emploi, il a épousé l'employée. Quel reproche peut-on lui faire ?

On remarquera que dans tout ce qui précède, je n'ai pas touché à la question de l'enseignement par les femmes. J'ai mieux aimé, en effet, de la laisser complètement à l'écart que de la traiter trop rapidement.

Mais, me dira-t-on, en réduisant ainsi le rôle de la femme, vous voulez donc qu'elle continue à croupir dans l'ignorance et la superstition?

C'est tout le contraire. Nul autant que moi ne désire l'affranchissement de la femme du joug du prêtre et du confessionnal, nul plus que moi n'est convaincu qu'elle est appelée à devenir l'apôtre le plus puissant du progrès et du libéralisme. D'ailleurs, quoi qu'en pensent les pessimistes, la femme depuis quelques années a marché à grands pas, la génération des bigotes est bien près de s'éteindre. Le système d'éducation actuellement en vigueur fera le reste. — Et puis, si l'émancipation est si lente à venir, la faute en est bien plutôt à nous qu'à la femme elle-même. La faute en est à ces pères de famille qui trouvent bon et logique de prêcher la libre-pensée à leurs fils et d'envoyer leurs filles à la messe et aux sermons. La faute en est à ces maris prétentieux qui cotent trop médiocrement l'esprit de leurs femmes pour daigner les initier aux questions du jour et laissent volontiers ce soin au confesseur qui, lui, ne manque pas de le faire, et dans quel sens !

Mais la femme dès à présent éclairée, est-ce en allant au scrutin, en donnant meetings sur meetings et conférences sur conférences qu'elle doit propager les idées généreuses? — Libre aux admirateurs des Louise Michel et des viragos de son espèce de prôner ce système. — Pour nous, ici encore nous croyons que le rôle de la femme doit être complètement intime. — Qu'elle mette au service de la bonne cause l'éloquence chaude et persuasive qu'elle employait autrefois à défendre la cause de l'intolérance et du fanatisme et elle fera plus pour le triomphe du progrès que les flots d'encre qu'usent chaque jour des journalistes maladroits.

V

Notre espace étant nécessairement borné, nous ne continuerons pas à réfuter par le menu les arguments spécieux de Dumas et d'autres faiseurs de théorie.

Pour nous résumer, rappelons ce que nous avons dit en commençant. La femme ne vit que pour l'amour et c'est là sa raison d'être. L'amour est pour elle un devoir comme le travail en est un pour l'homme.

Sa mission de paix et de conciliation est incompatible avec le rôle que certains hommes veulent lui faire jouer aujourd'hui. En lui créant une nouvelle sphère, ils ne visent à rien moins qu'à la tirer de ce qu'ils appellent à tout propos son infériorité. Phraseurs naïfs, ils pensent l'éblouir par leurs tirades creuses sur la liberté et l'émancipation; courtisans maladroits, ils croient la flatter en lui offrant le partage de leurs tristes privilèges. La femme rit de leurs sots discours et repousse leurs pauvres cadeaux. Elle ne veut pas de l'humiliant idéal qu'on rêve pour elle, en réduisant son ambition à l'honneur de devenir le froid pastiche de son seigneur et maître, l'homme.

Si inférieure qu'on trouve sa nature, elle veut lui rester fidèle; elle préfère l'amour à la politique, les instincts de son cœur aux froids calculs de la raison, l'auréole de la maternité à celle de la gloire.

Si c'est là de l'aveuglement, nous le bénissons et nous souhaitons qu'il dure longtemps encore pour le bonheur de l'humanité.

LOUIS HAVERSIN.

DE QUOI PARLENT LES JEUNES FILLES

(Croquis d'après nature)

La porte du jardin s'ouvre bruyamment. Un essaim de jeunes filles se précipite follement dans les larges allées, en poussant des exclamations joyeuses. Les « vieilles » suivent en marchant plus posément. Tout derrière, les surveillantes, un livre à la main, heureuses de n'avoir plus à maintenir dans l'ordre et la bonne voie, les pas et les yeux de leur gentil troupeau. De tous les points du jardin partent de ces petits cris perçants dont les pensionnaires ont la spécialité.

LES PETITES

Laure. Oh ! figure-toi, ma chère... Tu sais bien Nelly, la grande Anglaise, qui...

Emma. Oui, qui se promène là-bas toute seule, et qui pleure toujours en jouant du piano.

Laure. Juste. Eh bien, devine donc ce qu'elle est, Nelly ?

Emma. Ce qu'elle est ? Belle ?... gentille ?... savante ?... Elle est si bonne pour les petites !

Laure. Oh ! non, autre chose : c'est bien plus beau que tout cela...

Emma. Encore plus beau ? Oh ! dis-le moi, Laure !

Laure. Ah ! mais c'est que c'est très grave ! Si on l'apprenait jamais ! Tu me promets de n'en rien dire à personne ?

Emma. A personne au monde... je te le jure...

Laure. Eh bien, elle est... Pas même à Angèle ?

Emma. Pas même à Angèle. Dis vite !

Laure (*bas et avec mystère*). Eh bien, ma chère, elle est amoureuse !

Emma. Oh Dieu ! amoureuse ! Et comment sais-tu cela, Laure !.. Est-ce qu'on est toujours comme Nelly, quand on est amoureuse ? Je voudrais bien l'être alors.

Laure. Mais non, ma chère, tu ne comprends pas. Être amoureuse, c'est aimer un beau jeune homme qui...

Emma. Oh ! mais alors, je suis amoureuse, moi : j'aime tant mon cousin Léon, et pourtant je ne suis pas comme Nelly.

Laure. Laisse-moi donc achever, Emma... Un beau jeune homme, entends-tu, qui ne soit pas notre cousin...

Emma, tristement. Alors je ne le suis pas.

Laure. Qui nous aime aussi, qui nous regarde dans le blanc des yeux et nous sourit quand il nous rencontre, qui nous protège quand nous en avons besoin, qui fait tout ce que nous voulons, qui nous écrit des lettres où il nous dit une foule de jolies choses, qui nous parle à l'oreille quand personne ne regarde, qui aime tant de nous voir qu'il nous suit partout.

Emma. Comme c'est beau, Laure ! Et Nelly est amoureuse comme cela ? Quel est le beau jeune homme qui l'aime ?

Laure. Je ne sais pas.

Emma. Dis donc, qui t'a appris tout cela, Laure? Je voudrais bien le savoir comme toi. Serais-tu peut-être aussi amoureuse ?

Laure. Dame, pas encore, ma chère. On ne l'est qu'une fois sérieusement en sa vie.

Emma. Vraiment ?

Laure. Oui, la première fois, à dix-sept ans. Et nous n'en avons que douze !

Emma. Encore cinq ans ! Mon Dieu, c'est bien long !

Laure. Viens, nous irons jouer à la balle. Vois, Angèle nous appelle.

Emma. Non, ma chère. Causons encore un peu, je t'en prie. D'ailleurs, je ne saurais pas jouer, j'ai trop mal au pied. Asseyons-nous. Tiens, regarde Nelly : elle arrive par ici. Voilà qu'elle effeuille une marguerite...encore une. Mon Dieu ! Comme elle a l'air mécontent ! Elle jette ses fleurs par terre. Qu'a-t-elle donc?

Laure. Ah ! je sais. La marguerite lui a répondu qu'il ne l'aimait pas.

Emma. La marguerite sait cela ? Viens, ma chère, nous irons aussi l'interroger...

Laure. Mais puisque nous ne sommes pas amoureuses ?

Emma. C'est vrai... Mais elle nous dira bien si nous serons aimées... dans cinq ans...

Laure. Oui, c'est cela, allons... Voici comment on fait : un peu, tendrement, passionnément, pas du tout... Moi,passionnément... Toi,pas du tout... Recommençons... J'ai vu l'autre jour Marthe et Marguerite qui en-effeuillaient... Je les ai écoutées sans en avoir l'air, et j'ai compris.

Emma. C'est donc de cela que les grandes chuchotent toujours entre elles.

Laure. Oui, ma chère. Je me disais : elles ne peuvent pas toujours parler de leurs études, de la pluie et du soleil... Alors j'ai fait attention... J'ai bien réfléchi, et j'ai compris.

Emma. Et c'est comme cela que...

Laure. Oui, c'est comme cela que j'ai vu que Nelly était amoureuse.Comme elle regardait toujours son médaillon, un jour qu'elle n'était pas là, je l'ai ouvert et j'y ai trouvé le portrait d'un jeune homme... Et un autre jour, elle m'avait envoyé chercher quelque chose. J'ai ouvert un tiroir... Tu ne diras rien, n'est-ce pas ?

Emma. Non, jamais. Continue...

Laure. Et j'y ai découvert des lettres. J'en ai lu une bien vite, car le cœur me battait. Et il y avait des choses si belles et si douces, que j'aurais voulu être Nelly.

Emma. Heureuse Nelly ! Mais pourquoi donc est-elle amoureuse ?

Laure. Chut ! Voici Marthe et Marguerite... Cachons-nous derrière ce buisson.

MATHILDE T.

Bruxelles. — Société Générale d'Imprimerie, de Distribution et d'Affichage, 1, rue d'Arenberg.

SOUS PRESSE

ALBUM COMMÉMORATIF DE L'EXPOSITION DE 1880

Pour paraître dans les premiers jours de Janvier

Ce splendide ouvrage, chef-d'œuvre de l'art typographique belge, est *tiré en 2 couleurs* sur *papier de luxe* et contient 20 *planches phototypiques* reproduisant les vues principales de l'Exposition, portraits des organisateurs, etc., etc.

Des notices succinctes, soigneusement étudiées et rendues intelligibles pour tous grâce à la suppression des expressions techniques — écueil des publications de ce genre, — font de cet ouvrage non seulement un livre que TOUS pourront consulter avec fruit, mais encore lire sans fatigue et sans ennui.

Prix de l'ouvrage complet : 40 francs, payables : 10 francs à la réception de l'ouvrage et le reste par payements mensuels de 5 francs.

On souscrit à la *Compagnie de Publicité et d'Émission*, rue Fossé-aux-Loups, 32, à Bruxelles, où des spécimens de l'Album Commémoratif sont à la disposition du public.

COURS SPÉCIAL
DE
GYMNASTIQUE

Pour Jeunes Gens
Dames, Demoiselles et Enfants, etc.,

donné par

M. & Mme DAMMAN

DANS LE VASTE LOCAL
Coin des Rues de Louvain et de l'Orangerie, N° 53.

LEÇONS D'ARMES

POUR CONDITIONS :
S'adresser 5, *Impasse du Parc*

DATE CAFÉ

SEUL CAFÉ SALUTAIRE

JAMAIS FALSIFIÉ.

Des millions d'Anglais ne prennent que le
DATE CAFÉ

ABONNEMENT A LA LECTURE

au Mois et au Volume.

Vve SACRÉ, 33, rue de la Putterie

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe
8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*
L'âge n'est pas un obstacle.

RÉVOLUTION
dans l'Art de se Raser.

RASOIR

Magique américain (Brev.s.g.d.g.)

Il est impossible dans une annonce de donner une idée complète des avantages extraordinaires de cette merveilleuse invention. Cet appareil justifie entièrement son nom; il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, on peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Le résultat qu'on obtient par l'usage de ce nouveau rasoir est tellement extraordinaire qu'il est certain qu'il remplacera partout l'ancien système; il suffit de l'avoir essayé une fois pour ne plus vouloir se raser ni se laisser raser par d'autres procédés.

Ne pas confondre avec des appareils similaires, qui n'ont aucun des avantages du Rasoir magique américain.

Pour le recevoir franco, *envoyer* **5 fr. 50** *en un mandat-poste à* M. MICHEL, 37, *rue des Solitaires, Paris.*

Spécialité de travaux de Copie
POUR MM. LES ÉTUDIANTS
à des prix très modérés.
EXÉCUTION SOIGNÉE ET RAPIDE.
Ecrire A. D. *rue Fossé-aux-Loups*, 32, *Bruxelles.*

COMPAGNIE DE PUBLICITÉ ET D'ÉMISSION

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 300,000 FRANCS

32, RUE FOSSÉ-AUX-LOUPS, 32

BRUXELLES

Publicité sous toutes ses formes et aux tarifs les plus réduits.

Journaux, affiches, circulaires, etc., etc.

Confection d'adresses, pliage, mise sous bande, expédition et affichage ; service créé depuis 20 ans à Bruxelles.

Travaux d'impression soignée, à des prix modérés.

L'ALSACIENNE

EST LA MEILLEURE, LA MOINS CHÈRE ET LA PLUS ÉLÉGANTE DES MACHINES

A DÉCOUPER LES BOIS

Elle convient admirablement pour tous les ouvrages d'agrément en Découpage et Marqueterie dont la vogue est si grande en ce moment.

PRIX : 20 FRANCS

Prospectus et Dessins franco sur demande adressée à M. Eug. TESTELIN

103, *rue Van de Weyer, à Bruxelles.*

LA COMPAGNIE ORIENTALE

MANUFACTURE DE CIGARETTES ET TABACS TURCS

JULIUS HORWITZ

DÉJA SIX FOIS MÉDAILLÉE

vient de remporter DEUX NOUVELLES RÉCOMPENSES aux Expositions de Melbourne et Francfort-sur-Mein.

Ces Cigarettes se vendent dans tous les bons magasins de 25 c. à 1 fr. le paquet. Pour le gros, s'adresser rue Linnée, 47.

Bruxelles. — Société Générale d'Imprimerie, de Distribution et d'Affichage, 1, rue d'Arenberg.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — 1882 **N° 4** 15 Janvier

SOMMAIRE

Zola romantique	ALBERT GIRAUD.
Ab Ovo	A. J.
Scapin	ALFRED POUTHIER.
L'Exposition de l'*Essor*	M. V.
Compassion	CHARLES GROS.
L'Enseignement de la littérature française dans les Universités	MAURICE W.
Lamento	ERNEST V. D.
REVUE DE LA QUINZAINE. Conférence de M. Delpit	ALBERT GRÉSIL.
— Concert populaire	Id.
— Musique de chambre	CORSINO.
— Conservatoire de Liége	ALBERT OLANDRE.
LES LIVRES. Le livre des baisers	M. W.
— Fleurs de Cyprès	Id.
— Congrès géographique	CH. METTANGE.
— Les Etats-Unis	ALBERT OLANDRE.

Le Numéro : 20 cent. — Étranger, 25 cent.

BUREAUX :

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission
Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

Directeur : ALBERT GRÉSIL

Secrétaire de la Rédaction
CHARLES METTANGE

Rédacteur-Gérant
FRANCIS MARCEL

CORRESPONDANTS

GAND — G. Vauthier, 13, rue Longue de la Monnaie

BELGIQUE — TOURNAI — V. Devorède chez Vasseur-Delmée, libraire.
Alost, Bruges, Charleroi, Huy, Louvain, Mons, Namur, Tongres, Thuin, Verviers

ANVERS — R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Aux Bureaux de la *Revue* et chez tous nos Correspondants

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* Un Seul *sur papier du Japon.*

PRIX DE L'ABONNEMENT { SUR HOLLANDE . . . . . 8 Francs
SUR JAPON (exemplaire unique) . . 20 Francs

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles.

La *Jeune Belgique* offre la plus large hospitalité à tous ceux qui voudront lui envoyer leurs œuvres. Celles-ci seront mûrement examinées et insérées, s'il y a lieu.

Toutes les opinions sont personnelles aux rédacteurs.

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

BOITE AUX LETTRES

Un détenu à Liége. — Pour écrire dans la *Jeune Belgique* il faut plusieurs conditions : 1° être abonné ; 2° ne pas faire de fautes de versification ; 3° quand on cite une phrase latine, ne pas faire de fautes de latin, même pour le besoin de la rime. — De plus, votre sujet est plutôt un réquisitoire qu'autre chose, et ne se prête nullement à faire l'objet d'une pièce de vers. Tenez compte de ces bienveillantes observations et remettez-vous courageusement à l'œuvre.

M. P. de Fontanar. — Il y a de très bonnes choses dans votre article, mais j'aime encore mieux Dumas père et il a dit cent fois ce que vous dites dans votre *Basoche*. Et puis, avez-vous lu votre article ? Je suis sûr que non, vous dormiriez encore ! Vous écrivez bien ; autre chose, de grâce, et ne faites plus la concurrence au chloral de Follet.

Stéphane. — A la bonne heure ! Voilà qui vaut infiniment mieux. Seulement, pourquoi justement choisir un sujet que nous venons de traiter ? Quant à la poésie

Et semblable au tonneau des pâles Danaïdes
Que sans cesse on remplit sans jamais le remplir...

outre qu'on se demande si ce sont les Danaïdes ou le tonneau qu'on remplit, voilà un vers final par trop... facétieux.

Stauff. — Trop tard. Notre compte rendu était fait et, qui plus est, composé. Tous nos regrets et, une autre fois, prévenez-nous à temps.

Rodrigue Toulanges. — A la bonne heure ! Si vous nous permettez de faire quelques petits changements de détail à votre charmant croquis, nous vous ferons passer dans un très prochain numéro. (N. B. Nous n'insérons que les abonnés; si vous ne l'êtes pas, mettez-vous en règle). B. à. v.

X. X. X. — Bien écrit, bien observé, mais trop long, trop terre à terre. Impossible. Autre chose, S. V. P.

Nelly.— Liége. — Pas assez moderne, charmante abonnée; c'est du Lamartine (moins bon... plus mauvais, veux-je dire.) Vous avez adressé votre article à la Compagnie de publicité. Votre intention n'était pas, je suppose, de le faire insérer parmi les annonces. Inutile aussi de nous en adresser deux exemplaires.

ZOLA ROMANTIQUE

Certains grands hommes sont inconscients de leur œuvre. Christophe Colomb voulait, — non pas découvrir l'Amérique, — mais gagner les Indes par l'Atlantique, et, crédule aux récits de Marco Polo, chercher au grand Cathay les trésors nécessaires pour la dernière croisade. Plus que poète, Lamartine se prétendait diplomate, et plus que diplomate, viticulteur. Ingres préférait son stradivarius à sa palette. Le joyeux Piron s'accordait un brevet d'auteur tragique. Émile Zola se croit écrivain naturaliste.

Avant tout, je précise la portée de cette étude.

J'écarte la question de morale, ce vieux bâton qu'on jette dans les jambes de la critique. On peut être un homme monstrueusement immoral, — et un romancier de génie. De plus, je préviens que je ne lance pas d'épigrammes à Émile Zola. J'avoue ne pas avoir assez de bon sens pour imiter les ventripotentes colères de Francisque Sarcey, ni assez d'esprit pour répéter les éléphantesques plaisanteries d'Aurélien Scholl (1). Avec M. Wolff, je ne saurais pleurer ni crocodiler sur le pauv' peup', calomnié dans l'*Assommoir*.

Pour m'indigner, je n'ai pas les raisons de cette célèbre impure, — disant à ses entreteneurs que *Nana* blesse « les plus intimes délicatesses de la femme. » Je ne parlerai même pas du marquis de Sade, très demandé dans les articles sérieux, et qui va de M. de Pontmartin à M. Ranc, des royalistes aux républicains, — et des ânes blancs aux ânes rouges. Je laisse cette coalition de moralistes — critique, boulevardier, démagogue, vicomte, courtisane — s'égosiller, et leur souhaite le sort de leur estimable patron, saint Godepin, qui, au dire de François Rabelais, « feut martyrisé de pommes cuites. »

Rien de tout cela. Je m'en tiens à la question purement littéraire, et vais essayer de prouver qu'Émile Zola est plus romantique que naturaliste.

* * *

Chez Zola comme chez Hugo, désaccord complet entre la doctrine et l'application. Figurez-vous, au théâtre de la Monnaie, une ouverture écrite en trois temps, et Joseph Dupont s'obstinant à la diriger en quatre !

Voici la théorie. Je ne discute point, je constate.

Le roman n'est plus une récréation de l'esprit, comme pour Alexandre Dumas père; ni, comme pour Alexandre Dumas fils, la démonstration d'une thèse. Le romancier contemporain n'imagine plus ni les faits ni les caractères. Il cherche la traduction fidèle d'un coin de nature et d'humanité. L'homme est là, sous ses yeux, non pas l'homme abstrait, l'homme *spirituel*, l'homme de Racine; non plus l'homme-antithèse, dont l'âme est une vertu, et le corps un vice, — l'homme de Victor Hugo; mais l'homme physiologique, en dehors de tout système religieux, philosophique ou social, — ni diminué, ni agrandi, accepté dans l'intégrité de la vie. Et cet homme subit l'impression de son milieu. Le

(1) On se rappelle que M. Scholl, parlant d'Émile Zola qui le faisait beaucoup rire, disait : « Je m'en tiens les côtes.... de Bretagne. »

coin de nature influe sur le coin d'humanité. Donc le romancier ne verra dans le roman que la plus exacte version du personnage et du milieu. Voilà pour le fond.

La forme doit exprimer le fond. C'est un axiome; mais cette expression doit être personnelle. L'originalité du romancier est à ce prix. L'œuvre d'art est donc un coin de nature et d'humanité, vu à travers un tempérament.

Telle est, dans ses grandes lignes, dégagée des obscurités du *Roman Expérimental*, la théorie d'Émile Zola.

***

Reprenons maintenant, pour les confronter avec leur application, chacun des membres du système. Le tempérament et le coin de nature ont de belles gourmades. Etéocle et Polynice se battaient dans le ventre de leur mère. Le naturalisme et le romantisme se battent dans le cerveau de Zola.

« *Le romancier contemporain n'imagine ni les caractères ni les faits.* » Et cependant les caractères, les individualités des *Rougon-Macquart* sont très contestables. Zola n'est évidemment pas un romancier-né comme Balzac. C'est à force de volonté qu'il parvient parfois à donner l'illusion d'un personnage observé. Rien de faux, d'ailleurs. Cela est possible, même vraisemblable, mais il manque l'irrésistible et brusque évidence de la vérité. Les hommes de Zola n'agissent point. Le milieu est le principal acteur. C'est lui qui aime et qui pleure. Le héros de la *Faute de l'abbé Mouret*? Le Paradou. Celui de *la Fortune des Rougon ?* L'aire St-Mittre. Celui du *Ventre de Paris?* Les Halles. Celui de la *Page d'Amour?* Le panorama de Paris. Le milieu joue le rôle du chœur dans les tragédies antiques, mais il couvre la voix des personnages. L'humanité est à l'arrière-plan. Et la nature luxuriante déborde. Dès lors, les individualités de Zola fatalement s'effacent. Quelques-unes semblent faites de brouillard. Ainsi : Florent, le conspirateur idéaliste, dans le *Ventre de Paris*. Les plus vivantes sont des reproductions. Le marquis de Chouard rappelle le Hulot de Balzac, mais un Hulot plus vieux et plus ramolli. L'observation de caractères, chez Zola, est d'un écrivain de second ordre. Et c'est là ce qu'il y a de plus naturaliste dans son œuvre. — Quant aux faits, le naturaliste les imagine — mal. Oui, les *imagine*. Ici commencent les contradictions. Zola distingue entre l'observateur et l'expérimentateur. L'observation constate les phénomènes qu'elle a sous les yeux. Ainsi le fait observé dans *Nana*, c'est le détraquement de la famille et de la société par la courtisane. Alors l'expérimentation apparaît. Zola n'observe plus, il tire de son imaginative les circonstances; il institue son expérience en soumettant Nana à une série d'épreuves, en la faisant passer par certains milieux, afin de démontrer et de vérifier l'observation. Or, l'écrivain, restant maître des milieux et des circonstances, devient maître de son personnage, et l'expérimentation donnera le résultat qu'il aura voulu. C'est retirer d'une main ce qu'on accorde de l'autre. De là, un arrangement systématique, des rapprochements pénibles, la vérité sacrifiée à l'effet. C'est l'essence même du romantisme. Deux exemples : Dans la *Faute de l'abbé Mouret*, Serge chante le De Profundis sur le cercueil de sa maîtresse Albine. Et au moment même où les

dernières pelletées tombent, Désirée, « les bras nus jusqu'aux coudes, la face rouge de triomphe, paraît... — Serge ! Serge ! crie-t-elle, en tapant des mains, la vache a fait un veau ! » Dans l'*Assommoir*, Gervaise, le soir de ses noces, est bousculée par le père Bazouge, le croque-mort en goguette. « Ça ne vous empêchera pas d'y passer, ma petite, » lui dit-il, entre deux hoquets. Et quand Gervaise est morte, c'est le père Bazouge qui vient l'ensevelir. « Et lorsqu'il empoigna Gervaise dans ses grosses mains noires, il fut pris d'une tendresse, il souleva doucement cette femme qui avait eu un si long béguin pour lui. Puis, en l'allongeant au fond de la bière avec un soin paternel, il bégaya, entre deux hoquets : « Tu sais... écoute bien... c'est moi, Bibi-la-Gaîté, dit le consolateur des dames... va, t'es heureuse. Fais dodo, ma belle ! » C'est l'antithèse de 1830.

Donc, en regard de la phrase : « *Le romancier contemporain n'imagine ni les caractères ni les faits* », nous inscrivons : Émile Zola est un observateur naturaliste de seconde main et un arrangeur romantique. — Hélas ! tous les marchands d'orviétan, tous les thériacleurs sublimes ne sont pas morts !

« *L'homme subit l'influence du milieu.* » L'influence est évidente. Impossible de concevoir une étude large qui n'en tienne pas compte. La théorie, du reste, appartient à Balzac, qui l'applique admirablement dans *Eugénie Grandet* et le *Père Goriot*. Zola est donc parti d'un axiome. Mais son tempérament de poète lui joue de méchants tours. Il ne se contente pas, comme Balzac, de faire du milieu un acteur inconscient, de décrire exactement le décor et le personnage, et de mettre ainsi le rapport en saillie. Non, cela ne *sort* pas assez, cela n'est pas intense, cela ne détache pas les effets. Et Zola d'exagérer le rapport, en donnant aux milieux une conscience, une volonté, un verbe. La nature sait qu'elle agit : elle accueille, repousse, conseille, dissuade, ordonne ! C'est l'entremetteuse universelle. Et nous revoilà dans la transfiguration romantique, et les dialogues de ruisseaux et d'étoiles. La théorie des milieux, chez Balzac, est positiviste et scientifique. Chez Zola elle devient idéaliste et poétique. Zola a découvert un nouveau lyrisme : celui du milieu. Les romantiques font parler la nature par besoin d'étrangeté ; Zola déduit son lyrisme d'une formule exacte, mais il y ajoute des queues de strophes. Zola continue Hugo.

Et n'oubliez pas que cette fantaisiste théorie des milieux permet à Zola de modifier à son gré les personnages. L'individu veut ce que veut le milieu, et le milieu veut ce que veut Zola. Dans toute la série des *Rougon-Macquart*, c'est Zola lui-même qui est le milieu. C'est lui qui se cache derrière l'aire Saint-Mittre ; c'est la voix de Zola, et non celle des morts, qui clame furieusement aux oreilles de Silvère et commande l'amour. C'est lui — non le Paradou — qui apparie Albine et Serge. A travers l'immense nature morte des Halles, c'est lui, toujours lui, qui lâche Cadine et Marjolin dans une débauche de bêtes heureuses. C'est lui qui émerge de la bombance et des mangeailles. Romantisme et fatalité. Victor Hugo écrivait ανανκη au frontispice de *Notre-Dame de Paris*. Zola écrit le même mot sur le dôme des Halles. Après la fatalité des mâchicoulis et des gargouilles, la fatalité des légumes !

Donc, au lieu de subir l'influence du milieu, le personnage subit l'influence de Zola.

« *La forme doit être personnelle.* » Elle n'a l'air de rien, cette phrase, mais elle renverse tout le système. L'expression de Zola est tellement personnelle, son tempérament si absorbant, que le fond et le coin de nature perdent toute vraisemblance. C'est une musique de phrases uniformes, sonore et chantante, aussi parfaite que les plus beaux vers. Romantique ! C'est une orgie de couleurs, une révolte de teintes exaspérées ; chaque période est une vessie d'où fusent des jets de cobalt, de garance et d'hématite ! — Romantique, vous dis-je !

Donc, si l'observation des caractères existe dans les *Rougon-Macquart*, elle y est contrariée, anéantie — d'abord par la théorie de l'expérimentation, puis par celle des milieux, enfin par celle de l'expression personnelle. Zola n'est ni un romancier ni un naturaliste. Un de mes amis me disait un jour une parole très juste : « Comme Châteaubriand, Zola écrit en prose poétique parce qu'il est incapable d'écrire en vers. » Le roman est un pis aller pour l'auteur de la *Curée*. C'est pitié de voir un écrivain de génie, un des remueurs de la langue, s'écraser ainsi entre les rouages d'un système. Balzac et Flaubert, voilà les naturalistes ! Dans cinquante ans d'ici, on reconnaîtra qu'Émile Zola est le grand poëte de la Sève.

ALBERT GIRAUD.

AB OVO (1)

Le percepteur des postes Gérard faillit s'évanouir le jour où l'on vint lui annoncer qu'un fils lui était né.

— Un fils ! répéta-t-il ; un fils !

Et laissant là ses paperasses, il sortit précipitamment de son bureau.

L'émotion du brave homme se comprendra facilement lorsque nous aurons dit que l'événement qui arrachait le paisible fonctionnaire à ses graves travaux, faisait l'objet de toutes ses préoccupations, de tous ses désirs. Dix ans s'étaient écoulés depuis que le bourgmestre et le curé avaient solennellement déclaré unis Thomas Gérard et Jacqueline Van Ruys, et pendant dix ans Mme Gérard n'avait éprouvé d'autre envie que celle d'avoir un rejeton.

Heureusement, une bonne femme de la localité lui conseilla un jour de faire un pélérinage à Notre-Dame de Montaigu, et la consolatrice des affligés, après être longtemps restée sourde aux prières de l'épouse du percepteur, finit par exaucer son vœu.

(1) Nous extrayons ce chapitre d'une délicieuse étude de mœurs belges : *le Roman d'un Stagiaire*, à laquelle travaille un de nos collaborateurs, et dont nous avons déjà fait paraître un fragment l'an dernier dans la *Jeune Revue*.

Aussi, quelle fête ! quelle allégresse dans l'humble demeure des Gérard! et si les fées, par un oubli inexplicable, négligèrent d'honorer de leur présence la cérémonie du baptême, en revanche les commères de l'endroit, suivies des gros bonnets des environs, accoururent féliciter les heureux parents. Le notaire, le médecin, le juge de paix, le receveur de l'enregistrement, tous les hauts personnages enfin, vinrent vider à la santé du petit Maurice quelques-unes de ces vieilles bouteilles de Bourgogne qu'on ne tire de leur vénérable poussière qu'en de pareilles occasions.

L'illustre mioche s'était à peine endormi sur les genoux de sa nourrice que déjà son parrain, le receveur de l'enregistrement, s'écriait, en se versant un verre: « Eh bien! et qu'en ferons-nous de mon filleul ? »

S'il est une question sur laquelle on a discuté et l'on discutera longtemps encore, c'est bien celle des carrières à embrasser ; les avantages et les inconvénients de telle ou telle profession serviront toujours de thème aux personnes qui veulent parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps.

Aussi, ce fut un chassé-croisé de phrases, une macédoine d'opinions, un méli-mélo de jugements.

— Moi, continua simplement le receveur de l'enregistrement, enfourchant son dada favori, moi je le mettrais tout bonnement dans l'administration: pouvez-vous rêver une existence plus paisible ? Point n'est besoin de courir à toute heure du jour et de la nuit, à travers la tempête et la pluie. Le traitement pourrait, certes, être plus brillant, mais n'a-t-on pas un avenir assuré, et une pension pour ses vieux jours ? qu'en dites-vous, docteur?

Le docteur leva la tête, et après avoir préalablement humé une prise, répondit :

— Et la science, vous oubliez la science! la grandeur de notre mission, et je dirais même...

— Je comprends, interrompit le notaire, mais je crois qu'au point de vue pécuniaire, il n'y a pas moyen de rivaliser avec ma profession ; aussi...

Tout le monde fut d'accord sur ce point.

— Cependant, fit observer le juge de paix, un tout jeune homme qui devait sa position plus à des influences de famille qu'à sa valeur personnelle, cependant la magistrature n'est pas à dédaigner : tenir entre ses mains le sort des hommes, les emprisonner, les acquitter....

— Comme vous y allez, riposta le notaire; mais dites donc, voulez-vous que nous comptions nos émoluments respectifs ?

Le juge de paix sourit avec dédain et se contenta de faire entendre que le premier président de la Cour de Cassation valait bien un notaire de province.

— Et vous, père Gérard, dit le médecin, vous seul vous ne dites rien?

En ce moment, l'héritier présomptif se réveilla, et, comme pour remercier l'assemblée de ce qu'elle voulût bien s'occuper de sa chétive personne, poussa un effroyable vagissement.

— Mes amis, dit lentement le percepteur, vous avez oublié de parler de la plus noble des professions...

— Peuh ! misère dorée, dit le notaire.

— Non, il ne s'agit pas de la carrière des armes, poursuivit le père; depuis dix ans, mon opinion est faite. Mon fils, cria-t-il, mon fils embrassera une profession qui mène à tout, qui lui fera gagner une fortune rapide et acquérir peut-être une renommée universelle. Il sera...

— Avocat ! s'écrièrent tous les assistants.

— Oui, avocat, répéta le percepteur en débouchant une dernière bouteille, il le sera.

Étrange phénomène ! le père Gérard fut prophète en son pays et sa prédiction devait s'accomplir un jour.

A. J.

SCAPIN

A Coquelin cadet.

Scapin n'est amoureux que d'air et de lumière.
Poète à la façon du subtil Arlequin,
Il pince galamment dans l'ombre un casaquin
Et connaît tout le prix d'une rose trémière.

Il a fait du ciel bleu son palais, sa chaumière :
Un astre est un flambeau pour cet heureux coquin
Qui n'a d'autre savoir que de rester faquin,
Orgueilleux et toujours dans sa verve première.

Celui-là peut dormir quand il se sent sommeil :
Il ne rêve jamais si ce n'est de soleil,
De flacons bien remplis et de filles de joie.

Scapin, ce qui surtout à nos yeux le grandit,
C'est la gueule affamée et ton nez qui rougeoie,
Mélange insoucieux de clown et de bandit.

ALFRED POUTHIER.

L'EXPOSITION DE L'*ESSOR*

En dehors des *salons* officiels, il n'est pas mauvais d'être convié de temps en temps, à d'autres réunions plus modestes, moins encombrées et qui permettent aux jeunes artistes de se produire plus librement. Les expositions trop complètes présentent aux débutants un désavantage. Le public s'y attache de préférence aux tableaux éclatants, aux noms consacrés, il néglige les efforts d'artistes moins connus. Des œuvres distinguées, pleines de promesses, demeurent ainsi perdues dans une ombre imméritée.

Remarquons-le toutefois, l'ombre, qui est parfois un inconvénient, est assez souvent un abri. Bien des œuvres qui s'y réfugiaient n'ont pas à se louer d'avoir été traduites à la barre de la curiosité publique. Cette réflexion nous échappait naguère au *palais des Beaux-Arts*. Il serait téméraire d'affirmer que l'exposition actuelle semble appelée à un vif succès. A part quelques œuvres méritoires et dont nous reparlerons, l'ensemble est terne, pour ne pas dire plus. La plupart des œuvres exposées ont pour trait dominant l'indécision, la débilité; il leur manque, avant tout, la vigueur, l'essor, le coup d'aile victorieux.

On n'insisterait pas sur ces défauts si l'on n'y voyait une sorte de système et comme une tendance fâcheuse à proposer l'indécision au public pour une des formes de l'art. De pareilles théories ne sont pas neuves, mais il est toujours utile de les combattre. Quoi qu'en dise une certaine école, jamais la faiblesse ne peut devenir une force, l'obscurité jamais ne répandra de lumière. Un artiste n'est digne de ce nom qu'autant qu'il a de ses sensations une conscience assez pure, assez nette pour les traduire, sans effort, en un langage compris du public. Quant à vos œuvres, donnez leur le nom d'ébauches, d'impressions, d'intentions, rien de mieux ; mais surtout ne venez pas nous dire que l'art a le droit de considérer un seul instant, comme terme de son effort, cette région vague et brumeuse où vos théories ont la prétention de le fixer.

Nous entendons d'ici l'objection qu'on nous fait : Vous n'aimez donc pas le charme d'une esquisse, la fraîcheur d'une première impression ? Nous l'aimons beaucoup, au contraire ; le tout est de s'entendre sur le sens du mot *impression*. Il nous souvient d'avoir vu les études, les esquisses de certains grands artistes que nous pourrions citer. Ces choses-là, bien loin de nous déplaire, nous attiraient, nous charmaient, nous attachaient. Rien de plus explicable d'ailleurs. Sous la fougue d'une première impression, on entrevoyait une foule d'autres impressions plus fines, plus complètes et dont la réunion aurait pu composer une œuvre achevée. Sous l'esquisse on pressentait le tableau. Prenez au contraire les œuvres de MM. *Degreef*, *Ensor*, *Regoyos*, *Van Rysselberghe*, vous y trouverez peut-être de l'originalité, de l'émotion, vous n'y trouverez rien de plus. Quels moyens ces artistes ont-ils à leur disposition pour tirer un tableau de leur esquisse ? quelle voie détournée iront-ils choisir pour transformer en beauté durable ce qui n'est chez eux qu'impression fugitive ?

Cette insuffisance dans la pratique de l'art n'est heureusement pas le fait de tous les artistes que nous rencontrons à l'Essor. Elle n'est surtout pas le fait

de M. *Herbo;* voilà un artiste habile et dont l'habileté réussit parfois à faire un bon tableau. Témoin le portrait du docteur W. En revanche, M. Herbo nous semble dépourvu d'une qualité essentielle chez un artiste, nous voulons dire la simplicité. Le fait d'exprimer sincèrement une émotion vraie n'est pour lui qu'une préocupation secondaire. Par le choix de ses modèles, par la forme de ses cadres, par l'éclat bizarre de ses couleurs, il veut, à toute force, attirer l'attention du public. Il l'attire en effet, il l'étonne, c'est possible : est-il bien sûr de lui plaire ?

MM. *Fréderic* et *Van de Vyver* possèdent un faire assez adroit, mais la dureté de leur coloris est vraiment trop marquée. Quant à M. *Van Gelder*, ses pochades ne manquent pas de mérite ; leur tort est de rappeler, sans les égaler à beaucoup près, les tableaux de David Oyens. Nous aimons mieux les *Chiens* de M. *Van den Eicken*, dont l'exécution est assez moelleuse.

M. *Charlet*, dans son *Épluchcuse de pommes de terre*, fait de la peinture naturaliste, tout comme Bastien Lepage ; mais il ne suffit pas d'imiter un grand maitre pour devenir un artiste distingué.

M. *Halkett* n'est point banal. Il n'est pas amusant non plus. Nous avouons que la signification de ses tableaux nous échappe quelquefois.

Un portrait de jeune fille par M. *Houyaux* témoigne d'un progrès sérieux. L'artiste est moins heureux quand il aborde de plus vastes sujets. La *Lecture en plein air* qu'il nous offre est assurément d'une intention morale fort recommandable, mais, comme peinture, c'est insuffisant.

M. *Khnopff* reste fidèle à la nature décolorée. Les arbres tristes et blonds qu'il entrevoit en songe paraissent destinés à périr des suites d'un appauvrissement de la sève. Nous préférons de beaucoup à ses paysages le grand pastel qu'il intitule : *En passant*. La composition est étrange, le modelé bien faible, mais les deux figures de l'avant-plan ont du naturel, de l'observation, du trait.

Les paysages et les accessoires sont, comme de juste, fort abondants, dans ce salon de peintres impressionnistes. Nous ne répèterons pas à leur endroit ce que nous avons dit plus haut : impression assez souvent juste et originale, complète insuffisance dans l'exécution.

Exceptons toutefois de cette condamnation les *Chevaux* de M. *Van Leemputten*, d'une peinture sobre et honnête, un *Marais* fort agréable de M. *Hamesse*, et les *Fleurs* de M. *Wytsman*. N'oublions pas non plus quelques paysages de M. *Devleeschouwer*, qui sont à la fois lourds et vigoureux.

Nous avons réservé pour la fin celui des membres de l'*Essor* qui, plus que tous les autres, nous semble posséder un tempérament d'artiste. Nous voulons parler de M. *Jean Mayné*. Tout n'est pas excellent dans ses tableaux. On y trouve encore de la dureté, de la sécheresse. En dépit de ses défauts M. Mayné est un peintre. Sa *Bibliothèque* se distingue par un assortiment de couleurs délicat et hardi, par ce je ne sais quoi qui fait dire d'un peintre qu'il est coloriste. Nous avions remarqué M. Mayné au dernier Salon et nous espérons avoir bientôt le plaisir de le retrouver.

Mentionnons avec éloge les croquis de M. *Lynen*, plein de physionomie et de bonne humeur, et terminons cette rapide revue par l'exposition de M. *Julien*

Dillens. C'est là un artiste sérieux et dont le talent n'est dépourvu ni de vie ni de naturel. Espérons que M. Dillens pourra se débarrasser de la lourdeur, de la vulgarité qui nuisent aujourd'hui au succès de ses statues.

Nous demandons humblement pardon aux artistes que nous avons passés sous silence. Plusieurs d'entre eux avaient sans doute droit à une mention. Notre excuse sera notre bonne foi. Notre intention a été de parler sans détour, comme sans parti pris, de tous les artistes qui, par leurs œuvres, nous ont, au Palais des Beaux-Arts, procuré quelque plaisir.

M. V.

COMPASSION

Petits pieds égarés dans l'immense déroute,
Longtemps vous marcherez, vous marcherez longtemps,
Par les neiges d'hiver et les fleurs du printemps,
Et trop souvent aussi par les fanges du doute,
Avant de reposer, maculés et meurtris,
Au foyer du vieillard comme des lys flétris.
Pauvres pieds de l'enfant, je pense à votre route.

Petites mains, qui sait le mot de votre sort ?
Nobles mains du héros, ignobles mains du lâche,
Qui sait combien, hélas ! faibles contre le fort,
Il vous faudra lutter sans espoir ni relâche,
Dans le voile de l'ombre ou dans le plein soleil,
Avant de vous croiser pour l'éternel sommeil...
Pauvres mains de l'enfant, je pense à votre tâche.

Petit cœur ingénu, petit cœur de martyr,
Qui ris à l'avenir, plein de belles ivresses,
Que de coupes de fiel il te faudra tarir,
Trahi par tes amis, trahi par tes maîtresses,
Avant de te briser dans la paix du cercueil,
Tout crevé d'amertume et tout pourri d'orgueil !
Pauvre cœur de l'enfant, je pense à tes détresses.

Pauvres pieds, pauvres mains, pauvres cœurs des enfants,
Oh ! je sens plus pour vous de pitié que d'envie,
Moi, presque enfant aussi, moi, qui n'ai pas vingt ans
Et qui sais déjà trop ce que c'est que la vie !...

CHARLES GROS.

L'ENSEIGNEMENT

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DANS LES UNIVERSITÉS

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION MODERNE

I

Les Romantiques

Nous sommes à une période de transition féconde en œuvres hybrides qui ne se rattachent à aucun cycle et qui ne savent vers quelle école pencher. Le classicisme ne veut pas mourir, le romantisme ne sait pas naître.

Marie-Joseph Chénier, Népomucène Lemercier, Arnault, Legouvé, Luce de Lancival, Ancelot, Jouy, Raynouard, Collin d'Harleville, Andrieux, Duval, Picard, Etienne représentent la littérature dramatique de l'Empire. Tous sont oubliés aujourd'hui.

L'évolution commence avec Chateaubriand et madame de Staël, qui furent les véritables précurseurs du romantisme.

Corinne, *Delphine* et *De l'Allemagne* sont des révélations. A coup sûr, au point de vue de la vérité, ces œuvres ne tiennent pas, mais le sentiment, la rêverie, la poésie romantiques y sont, de même que dans *Atala*, dans *René*, dans les *Natchez*.

Madame de Staël réforma surtout le style. « Elle s'élève, dit Sainte-Beuve, contre ce faux bon goût qui consisterait dans un style exact et commun, servant à revêtir des idées plus communes encore. »

Elle écrivait elle-même, dans la préface de son livre *De la Littérature* (2e édit.) : « Tous les bons littérateurs conviennent que la forme de notre langue a été fixée et déterminée par les grands écrivains du siècle dernier. Il faut distinguer dans un idiôme ce qui appartient au goût et à l'imagination de ce qui n'est pas de leur ressort. Rien n'empêche aujourd'hui d'inventer de nouveaux mots, lorsqu'ils sont devenus absolument nécessaires. » Ces quelques lignes sont tout un programme novateur sur lequel s'appuiera en partie l'école de Hugo, et sur lequel reposent déjà à l'heure où elles sont écrites les œuvres de Chateaubriand et de madame de Staël.

Lamartine procède naturellement de l'auteur d'*Atala;* il a la même nature rêveuse et désolée. Sa muse facile est sans cesse abritée sous un saule pleureur; il érige le sanglot en sacerdoce.

Casimir Delavigne est plus mâle. Il y a de belles pages, aussi bien

dans les *Enfants d'Edouard* que dans l'*École des vieillards;* ensuite le vers se secoue déjà de ses entraves, les licences transparaissent timidement de loin en loin; on sent que la pensée est moins dominée par la forme.

A côté de Lamartine et de Delavigne naît un troisième genre : la chanson. Béranger se fait une gloire en exploitant le chauvinisme français ; il crée une littérature populaire, charmante parfois, dont la vogue s'étend par des couplets « bonhomme » où glisse le sourire du penseur « qui ne veut pas en avoir l'air.» Il cultive le patriotisme en littérature et prépare Paul Deroulède.

Voici maintenant Hugo, le chef, le leader du parti de la liberté littéraire, la tête des Romantiques.

Comme Voltaire, — mieux parfois, — il aborde tous les genres : poésie, drame, roman, histoire, pamphlet, philosophie. Il chante tour à tour les *Odes et Ballades*, les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du Crépuscule*, les *Contemplations*, la *Légende des siècles*, le *Pape*, la *Pitié suprême*, *l'Ane*, *les Quatre vents de l'Esprit*. — Il donne à son geste une envergure emphatique et déclame *Marion Delorme*, *Hernani*, *Cromwell*, *Lucrèce Borgia*,*Ruy Blas*, *Angelo*, *les Burgraves;* il enfle son style d'une richesse épique et écrit *Notre-Dame de Paris*, *les Misérables*, *Quatre-vingt-treize;* il prend les verges d'Agrippa d'Aubigné pour cingler *Napoléon le Petit*, pour rugir *les Châtiments*.

Avec *Hernani* se déclare la réforme ; avec la préface de *Cromwell* elle s'imprime. Plus de règles, plus de rhétoriques, plus d'entraves. L'art, rien que l'art, sous quelque forme qu'il se présente ; les contrastes, les fonds noirs et les figures claires, le laid pour faire ressortir le beau : « Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art ! Il n'y a ni règles, ni modèles, ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature qui planent sur l'art tout entier! » (Préface de *Cromwell.)*

Cette révolution s'accomplissait en 1830. Elle dura quarante ans à peine. L'école romantique n'était qu'une face de l'école classique ; ce n'était pas la large envolée vers le vrai, tout était encore idéal ; *Ruy Blas* est aussi faux que *Britannicus*, *Hernani* aussi absurde que le *Cid Campeador*.

La toge romaine s'est changée en cape espagnole; la colonne corynthienne est devenue gothique ; la froideur antique s'est transformée en chaleur factice sous un soleil castillan; les temples grecs se sont hérissés de créneaux, affublés de pont-levis, creusés de meurtrières;

le glaive classique s'est allongé en lame de Tolède, et les vieux clairs de lune, au lieu de tomber sur les chênes sacrés de Dodone, projettent leur blancheur d'argent sur les harems des *Orientales* ou sur les tours massives de *Notre-Dame de Paris*.

Aujourd'hui le son du cor d'*Hernani* s'est perdu dans le passé ; les papiers rouges griffés de l' « hierro » se sont éparpillés au vent de l'oubli ; les marionnettes du romantisme sont tombées devant les soldats vigoureux de Balzac.

Ce qui reste de l'enfant sublime, c'est son vers immense comme un orage, c'est sa voix tonnante, c'est son art, c'est sa descendance.

A côté de lui se groupe une phalange de disciples. Tandis que l'école du bon sens bourgeois végète avec Ponsard et Émile Augier, le pur Alfred de Vigny chante doucement *Éloa ;* Delphine Gay, la belle Égérie du romantisme, sopranise *Napoline ;* Ponsard jette un regard de regret à Boileau, et lit mélancoliquement Lancelot du Lac à *Agnès de Méranie ;* Joseph Autran casse les sept cordes de sa lyre et pleure dans le gilet de Pontmartin ; Banville pince son luth en dansant sur la corde roide des *Odes funambulesques ;* Gautier fait flamboyer son gilet rouge, tape de son gros poing d'hercule sur cette tête de Turc : le bourgeois, et donne *Albertus ;* assis à l'établi de Benvenuto, il cisèle les *Émaux et les Camées ;* Vacquerie hurle *Tragaldabas ;* Leconte de Lisle, prosterné devant la trimourti hindoue, fait éclore du blanc calice du lotus sacré, les *Poèmes barbares ;* Barbier donne des coups de marteau et des coups d'épée : *les Iambes ;* François Coppée, assis au coin du feu, penche la tête d'un air bourgeois et murmure les *Intimités ;* Sully-Prudhomme dit ses *Épreuves ;* Soulary sonne des *sonnets ;* Sainte-Beuve sanglotte *Joseph Delorme* et *les Pensées d'Août ;* Jean Aicard, bercé par le mistral, danse la farandole de *Miette et Noré ;* Glatigny se grise aux *Vignes folles ;* Bornier donne péniblement le jour à la *Fille de Roland*, aux *Noces d'Attila*, à l'*Apôtre*. Paul Deroulède sonne du clairon dans les *Chants du soldat*, il continue le drame débile de Bornier avec *l'Hetman* et *la Moabite* ; de Grammont joue au taquin des *Sextines*, Theuriet rêvasse au *Chemin des bois ;* Arsène caresse les bergères Watteau et

Plus d'une encore fait voir au blond Arsène
Où c'est...

Là-bas sur la terre de granit, Brizeux, assis au pont Kerlô, appelle désespérément sa belle amoureuse *Marie*.

En Provence, Mistral, barde moderne, dit les amours de Vincent

et de *Mireille*, tandis que Frédéric Aubanel cueille sa *Grenade entr'ouverte*.....

Enfin, dans l'ombre du tableau, isolés des autres, deux hommes... l'un, le rêveur Musset verse l'absinthe à *Rolla;* l'autre, le macabre Baudelaire, laisse tomber à ses pieds le bouquet empoisonné des *Fleurs du mal.*

La Pléiade de 1830 prosternée autour de l'idole s'est, on le voit, multipliée richement. Et les noms que nous avons pris presque au hasard ne sont pas au complet. Nous n'avons pas nommé Esquiros, Farcy, Arvers, Fontaney, Turquety, Mme Tastu et Mme Desbordes-Valmore, Alexandre Soumet, Victor de Laprade, Anaïs Ségalas, Guiraud, Guttinguer, Labenski, Alletz, Barthélemy, Dovalle, Deschamps, Foucher, Lachambeaudie, Saint-Félix, Élisa Mercœur, Méry, Raynal, Hégésippe Moreau, etc., nous en oublions encore.

Toute cette génération a passé sur le siècle comme un ouragan; il s'est fait des partis et des scissions; les Parnassiens, eunuques du romantisme, ont continué les clichés du « vieux »; et aujourd'hui le poète en est réduit à se demander comme l'abbé du *Trésor :*

Qui pourrais-je imiter pour être original?

C'est le commencement de la fin.

(A suivre.) MAURICE W.

LAMENTO

A Madame Anna B.

Il est un mal dont nul ne pourra se défendre,
C'est un mal dont je vis, c'est un mal dont je meurs.
— La cause de ce mal, qui saura me l'apprendre?
Et j'interroge en vain ma joie et mes douleurs!

Je fus trop tôt ravi par la voix douce et tendre
Qui disait à mon cœur le langage des cœurs,
Et mon âme inquiète, hélas! ne sut attendre
Que ma raison glaçât de précoces ardeurs!

De grâce! qu'on me rende une âme plus calmée,
Qu'on chasse loin, bien loin, ce mal qui me fait peur;
... Mais non, demeure encore, image bien aimée!...

Garde-moi ma douleur par toi seule charmée,
Rappelle-moi l'épine et la fleur parfumée
Qu'on cueille en même temps,... pour n'avoir que la fleur!

ERNEST V. D.

REVUE DE LA QUINZAINE

Bruxelles.

Cercle Artistique.— Conférence de M. Delpit.— Vrai, dans cette salle où naguère tout Bruxelles accourait pour assister aux exploits d'un magnétiseur, c'était pitié de voir toutes ces chaises vides rigidement alignées; et l'on se sentait tout honteux d'être Belge en voyant l'indifférence du public au nom de cet écrivain sobre et nerveux, de ce dramatiseur viril dont les récits font soleil au milieu des banalités vieux jeu de la *Revue des Deux Mondes*. Aussi était-on presque heureux, en sortant, de trouver une excuse aux absents dans le peu d'intérêt de la conférence, ou plutôt de la *lecture*.

Lorsqu'un écrivain français veut aller en Belgique, il va consulter M. Sarcey. Celui-ci, par deux ou trois causeries dans le *XIX^e^ Siècle*, où il parle de la Belgique comme s'il n'y avait jamais été, s'est fait à Paris la réputation de nous connaître à fond. M. Delpit a donc été consulter M. Sarcey, lequel lui a dit: en Belgique on n'aime pas du tout les conférences. (On lui a cependant assez prouvé le contraire.) Alors M. Delpit s'est rejeté sur la lecture, et comme M. Sarcey lui aura sans doute dit aussi qu'en Belgique on ne lit pas la *Revue des Deux Mondes*, il s'est contenté de nous donner lecture des deux jolies nouvelles à la Mérimée qu'il y a publiées. Ajoutez à cela quelques poésies un peu bien chauvines, une charge à fond contre le naturalisme, et une poésie inédite sur je ne sais plus quel grand homme belge, et vous aurez le programme de cette soirée dont l'agréable organe et la sympathique physionomie du conférencier faisaient le principal attrait.

Premier concert populaire. — Nous avons à l'Alhambra des *concerts populaires de musique classique* où l'on ne joue pas de musique classique et au Conservatoire des concerts de musique classique qui ne sont pas populaires.

Beethoven, Gluck, Mozart, Haydn, le Conservatoire monopolise les grands maîtres. M. Gevaert a pour eux des tendresses égoïstes. Il aime leurs œuvres comme un fils aime les souvenirs de son père mort, avec une vénération jalouse. Il a peur qu'on les lui prenne, qu'on les profane, et il les veut garder pour lui, pour lui tout seul. Mais aussi, comme il les comprend bien, comme il s'incarne en ces vieux maîtres, quelle finesse et quel fini de rendu, et comme il pénètre jusqu'à leurs intentions! Ce n'est plus une exécution, c'est une résurrection. Et il rayonne, le vieux chef, au milieu de son orchestre d'élite et de ses chers anciens.

Cela est bien. Mais il ne suffit pas d'aimer et de comprendre les classiques, il faut les faire aimer et comprendre au public. Or, le grand public est exclu du Conservatoire. La salle est petite. Pour une place libre il y a dix, il y a cent demandes. Il est difficile, partant de bon ton, d'y avoir sa loge. On va là comme on va aux premières de la Monnaie, non parce qu'on veut entendre de bonne musique, mais parce que c'est la mode. Et la masse des amateurs, des vrais, de ceux qui s'en vont le dimanche s'engouffrer dans les galeries poussiéreuses et sombres de l'Alhambra, pour y entendre souvent de pauvre musique pauvrement exécutée, celle-là est sevrée de musique classique. Qu'on lui fasse connaître les œuvres nouvelles, elle ne demande pas mieux, lorsque celles-ci en valent la peine. Mais ce n'est point une raison pour exclure absolument les classiques et cela bien souvent au profit de médiocrités.

On dit: puisque le Conservatoire se consacre au culte des vieux maîtres, que les concerts populaires nous initient au mouvement contemporain. Soit, mais alors, ou bien qu'on donne les concerts du Conservatoire dans une salle assez grande pour recevoir tous les amateurs; ou bien, ce qui vaudrait mieux, qu'on rende la musique classique aux concerts

populaires. Que l'on consacre la première partie de chaque concert aux œuvres anciennes et la seconde aux auteurs contemporains.

Il restera toujours assez de place pour ceux de ces derniers qui la méritent. La chose avait été tentée l'an passé et avait obtenu un plein succès. Pourquoi n'a-t-on pas persisté? L'orchestre lui-même y gagnerait : n'étant plus surchargé par l'étude de ce grand nombre d'œuvres nouvelles, il ne nous donnerait plus de ces exécutions molles et lâches comme celles du dernier concert. Pour un concert d'ouverture, cela n'était pas heureux, et il n'en faudrait pas beaucoup comme cela, pour achever de couler l'excellente institution des Concerts populaires.

Non pas que tout fût à blâmer dans ce premier concert : M. Hubay est un violoniste de talent; son jeu est agréable, plein de justesse, à la fois expressif et simple; peut-être manque-t-il un peu d'autorité et de style, mais cela viendra. Son *concerto* de Vieuxtemps avait pour principal attrait, celui de l'inédit. En revanche, dans la *Fantaisie sur le roi de Lahore*, M. Hubay est parvenu à tirer quelque chose de neuf d'un genre usé. Nous l'en félicitons, mais nous aurions préféré une œuvre plus sérieuse. Quant aux autres morceaux du concert : le *Capriccio italiano* eût été mieux à sa place au Waux-Hall; la *Suite algérienne* de Saint-Saëns est sans doute fort jolie, mais elle manque d'originalité et l'orchestre l'a particulièrement mal exécutée. Il s'est relevé dans la splendide ouverture de *Phèdre* de Massenet, si mal exécutée aux *Artistes Musiciens*. La seule œuvre vraiment intéressante de ce concert, ç'a été les ravissants airs de ballet du *Démon* de Rubinstein, si pleins de couleur et de distinction.

ALBERT GRÉSIL.

Cercle artistique; séance de musique de chambre. — Il n'y avait pas foule, mardi dernier à la 1re séance de musique de chambre donnée au Cercle Artistique par MM. Zarembski, Colyns et Servais. Il faut croire que ce genre de musique — qui est le genre le plus élevé et pour lequel les plus grands génies ont écrit leurs plus belles pensées — n'est pas du goût du public habituel du Cercle. Pourtant le programme était composé de manière à satisfaire les oreilles les plus délicates : l'admirable trio en ré de Beethoven, une fort belle sonate de Schumann — dont l'allegretto est une perle — et le beau trio — un des plus complets — de Raff. Inutile de dire que nos trois éminents virtuoses ont obtenu un franc et légitime succès.

CORSINO.

Conservatoire de Liége. — Distribution des prix. — Cette cérémonie, à laquelle assistait un nombreux public, a été suivie d'un concert où se sont produits les principaux lauréats de l'année. Citons MM. Gemmenich, Maris, Dehoose, Gérard, Debroux et Galand qui, sous la direction de leurs excellents professeurs : MM. Heynberg et R. Massart, ont rendu avec un ensemble admirable la magnifique rêverie pour violon de H. Vieuxtemps, MM. Pirotte et Thys, deux bons flûtistes, Mlle Heynberg, une pianiste d'avenir, et surtout Mlle Begond qui a obtenu dans l'air des *Puritains* un succès sans précédent dans les annales du Conservatoire. Nous croyons cette élève appelée à briller un jour au théâtre.

Nous avons eu encore la première exécution de la cantate : *Les chants de la Création*, paroles (traduction) de M. J. Antheunis, musique de S. Dupuis. Cette œuvre a été composée pour le concours de Rome et a obtenu le premier prix. M. S. Dupuis a fait de grands progrès : son talent de compositeur est devenu plus personnel, bien que son œuvre soit parsemée, de-ci de-là, de réminiscences. C'est un défaut dans lequel tombent tous les jeunes compositeurs et l'on ne doit pas faire un grand crime à M. Dupuis d'y être tombé aussi.

A l'exception de Mme Cornélis-Servais et de M. Blauwaert, qui ont droit à toutes nos félicitations, l'interprétation a été assez pâle du côté des solistes. En revanche, les chœurs du Conservatoire et la *Legia* ont été superbes de chaleur et d'ensemble.

ALBERT OLANDRE.

LES LIVRES

LE LIVRE DES BAISERS, par VICTOR BILLAUD.—1 *vol. Royat* (prix : 5 fr.)— Cec est le livre des tendresses douces qui s'épanchent dans l'ombre du boudoir rose. Les vers de M. Billaud sont ailés comme des oiseaux-mouches; ils bercent avec une mélancolie sereine. *Le Livre des baisers* est fait pour être lu par les amoureux qui s'embrassent dans les buissons en se disant les divines sottises, les éternels : je t'aime!

Je prendrai dans mes mains ses petites mains blanches,
Nous suivrons les sentiers en nous parlant tout bas,
Et de plus d'une lieue, accourant sur nos pas,
Les ramiers vont pour nous roucouler dans les branches.

Lorsqu'on a fermé ce livre berceur, il semble que l'on sente passer sur sa joue la brise parfumée d'une mèche blonde et l'idéale tiédeur d'une lèvre de femme.

FLEURS DE CYPRÈS, par Madame ÉDOUARD LENOIR. — 1 *vol. Paris, Fischbacher*, Prix : 3-50.

Livre triste au-dessus duquel plane la désolation de deux petits anges envolés. Livre de femme, rempli de choses exquises d'une amertume pensive et simple ; livre de mère qui pleure.

Mme Lenoir procède des deux Égéries du romantisme, de Delphine Gay et de Mme Desbordes-Valmore. Elle a le charme, elle touche par le cœur comme elle séduit par la forme lamartinienne, harmonieuse et douce. Tout cela n'est peut-être plus de notre temps, mais il y aura toujours des yeux pour pleurer à l'unisson des vraies douleurs et ceux-là comprendront la plaintive poésie de Mme Lenoir. M. W.

LE TROISIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES A VENISE, par AUG. MEULEMANS. — Cet immense titre se trouve en tête d'une brochure qui offre un intérêt vraiment national. La Belgique, en effet, a joué un rôle brillant dans cette réunion d'hommes d'élite venus de tous les points du globe : la présidence a été dévolue à un de nos compatriotes, le colonel Wauvermans, l'éminent président de la Société Royale de Géographie d'Anvers. La pensée dominante du Congrès, comme le démontre fort bien l'auteur, a été la fraternité des peuples, réalisée par l'industrie et le commerce. Après avoir tracé les grandes lignes, M. Meulemans, avec une clarté et une élégance de style remarquable, aborde les questions techniques, d'un intérêt spécial.

CHARLES METTANGE.

LES ÉTATS-UNIS. —*Notes de Voyage*, par M. EDOUARD DE LAVELEYE. — *Bibliothèque Gilon*.—M. Ed. De Laveleye, le fils du célèbre économiste et littérateur, Émile De Laveleye, a publié dans la Bibliothèque Gilon un ouvrage dont nous n'osons pas trop le féliciter. Ce ne sont que des notes, nous dira-t-on, mais il n'en reste pas moins établi que ces notes fourmillent de fautes impardonnables, surtout à un De Laveleye. Si nous sommes un peu sévères, c'est que M. Ed. De Laveleye est un *jeune* et qu'il est jugé par ses pairs.

L'ouvrage cependant n'est pas sans mérite, il dénote un observateur. Certains détails sur les mœurs des Américains sont des plus intéressants, et méritent d'être lus. Nous espérons que M. Ed. De Laveleye, dans son second ouvrage, ne nous donnera plus sujet à critique, et nous permettra de le louer sans réserves.

ALBERT OLANDRE.

Bruxelles. — Société Générale d'Imprim., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSART.

LA COMPAGNIE ORIENTALE

MANUFACTURE DE CIGARETTES ET TABACS TURCS

JULIUS HORWITZ

DÉJA SIX FOIS MÉDAILLÉE

vient de remporter DEUX NOUVELLES RÉCOMPENSES aux Expositions de Melbourne et Francfort-sur-Mein

Ces Cigarettes se vendent dans tous les bons magasins de 25 c. à 1 fr. le paquet. Pour le gros, s'adresser rue Linnée, 47.

COURS SPÉCIAL
DE
GYMNASTIQUE

Pour Jeunes Gens
donné par
M. & Mme DAMMAN
DANS LE VASTE LOCAL
Coin des Rues de Louvain et de l'Orangerie, N° 53.

LEÇONS D'ARMES

POUR CONDITIONS :
S'adresser 5, *Impasse du Parc*

GUÉRISON RADICALE
DES
MALADIES SECRÈTES

Remède facile n'occasionnant aucune gêne, ni perte de temps. On traite par correspondance et on répond aux initiales et poste restante. — Ecrire au docteur DUBUQUE, place Bara, 4, Bruxelles, ou s'y adresser les Samedis et Dimanches.

ABONNEMENT A LA LECTURE

au Mois et au Volume.
Vve SACRÉ, 33, rue de la Putterie

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES
P. LORY-DE LAET, Calligraphe
8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*
L'âge n'est pas un obstacle.

RÉVOLUTION
dans l'Art de se Raser.
RASOIR
Américain (Brev.s.g.d.g.),

Il est impossible dans une annonce de donner une idée complète des avantages extraordinaires de cette merveilleuse invention. Cet appareil justifie entièrement sa vogue; il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, on peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Le résultat qu'on obtient par l'usage de ce nouveau rasoir est tellement extraordinaire qu'il est certain qu'il remplacera partout l'ancien système; il suffit de l'avoir essayé une fois pour ne plus vouloir se raser ni se laisser raser par d'autres procédés.

Ne pas confondre avec des appareils similaires, qui n'ont aucun des avantages du Rasoir américain.

Pour le recevoir franco, *envoyer* **5 fr.50** *en un mandat-poste à* M. MICHEL, 37, *rue des Solitaires, Paris.*

LA GRANDE
FABRIQUE PARISIENNE
29, RUE MADELEINE, 29
se recommande pour ses
CHAUSSURES ANGLAISES et son grand assortiment de **CHAUSSURES DE SOIRÉES ET BAL.**
Prix exceptionnels.

DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE DE L'ÉPOQUE

La Jeunesse étudiante, en Angleterre et en France ne boit que le

DATE COFFEE

CAR LE

DATE COFFEE

A TOUS LES AVANTAGES DU CAFÉ

Sans avoir aucun de ses inconvénients

et la

BOISSON A LA MODE

DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS DISTINGUÉS

est le

DATE COFFEE

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. Gossaert.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — 1882 **N° 5** 1er Février

SOMMAIRE

La Faustin . . . . . M. W.
NOS ROMANCIERS : Camille Lemonnier . . . MAX WALLER.
Rêve . . . . . FRÉDÉRIC BATAILLE.
Fleurs fanées. . . . . PAUL BERLIER.
CONTES FANTASTIQUES : le Contre-Fa . . . ALBERT GIRAUD.
Pâques-Fleuries . . . . . CHARLES METTANGE.
Bouquet surpris . . . . . LOUIS MERCIER.
L'Enseignement de la Littérature française dans les Universités . . . . . MAURICE W.
LES LIVRES : Les Rimes nocturnes. . . . . "
— Hygiène populaire . . . . . A. O.
— *Revue pour Tous* . . . . . "
REVUE DE LA QUINZAINE : Cercle artistique. . CORSINO.

Ce numéro contient en supplément le compte-rendu analytique du MEETING UNIVERSITAIRE.

Le Numéro : 20 cent. — Avec supplément : 30 cent.

BUREAUX :

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission
Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

Directeur : ALBERT GRÉSIL

Secrétaire de la Rédaction
CHARLES METTANGE

Rédacteur-Gérant
FRANCIS MARCEL

CORRESPONDANTS

GAND
G. Vauthier, 13, rue Longue de la Monnaie

BELGIQUE

ANVERS
R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

TOURNAI
V. Devorède chez Vasseur-Delmée, libraire.

Alost, Bruges, Charleroi, Huy, Louvain, Mons, Namur, Tongres, Thuin, Verviers

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Aux Bureaux de la *Revue* et chez tous nos Correspondants

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* Un Seul *sur papier du Japon.*

PRIX DE L'ABONNEMENT { SUR HOLLANDE . . . . . 8 Francs
SUR JAPON (exemplaire unique) . . 20 Francs

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles.

La *Jeune Belgique* offre la plus large hospitalité à tous ceux qui voudront lui envoyer leurs œuvres. Celles-ci seront mûrement examinées et insérées, s'il y a lieu.

Toutes les opinions sont personnelles aux rédacteurs.

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

BOITE AUX LETTRES

A. Bouriez. — Quel puissant émétique avez-vous pris, M. Planche, pour expectorer le tactum épistolaire que vous nous adressez ? Franchement, cette lettre rageuse était inutile, et à l'avenir ménagez un peu votre plume et votre bile. On dirait que vous avez avalé Louis Veuillot.

M. D. — Le travail que vous nous envoyez ne manque pas de valeur, mais le sujet est absolument celui de l'étude littéraire en cours de publication dans la *Jeune Belgique*. Merci, mais envoyez autre chose.

M. P.-P. Walter. — Si vous voulez bien nous donner votre adresse, nous vous écrirons notre avis sur votre *Amour vainqueur*, dans lequel il y a beaucoup de bon.

M. L. Chevrier. — Laissez nous modifier un peu et remplacer par un nom moins vulgaire celui de votre héros, et vous passerez dans quelque temps. B. à V. et merci.

L. de C. — Vous avez tort d'avoir peur. Nous n'éreintons que ceux qui le méritent, et vos vers sont charmants. Vous paraîtrez très prochainement, le 15 si possible.

E. Samoht. — Nous vous accueillerons avec plaisir, mais plus tard. Vos vers ont des faiblesses d'enfants nés avant le terme, sans compter plusieurs vices de constitution tels que fautes de rime et de versification. Patience et bien à vous.

M. P. de Fontanar. — Bravo, voilà qui vaut infiniment mieux. Seulement, nous avons résolu, une fois pour toutes, de ne plus correspondre qu'avec nos abonnés. A plus tard donc, notre réponse définitive. Cordialement.

CONCOURS DRAMATIQUE

La Fédération Belge des Patronages d'ouvriers et d'ouvrières a décidé d'ouvrir un concours dramatique dans le but de se procurer de petites pièces de théâtre qui soient de nature à moraliser la classe des travailleurs. Les pièces destinées au concours et les demandes de renseignements doivent être adressées à M. E. Deses, directeur de l'école nº 12, rue du Canal, nº 45, à Bruxelles, avant le 15 juillet 1882. Prix : une médaille en or de 250 fr.

LA FAUSTIN

PAR EDM. DE GONCOURT

« Une artiste... la femme incapable d'aimer! » Telle est la thèse, vieille comme le théâtre, qu'a voulu démontrer de Goncourt.

La Faustin est un livre inutile rempli de saletés inutiles, écrit par un homme à qui son grand talent devait interdire une telle œuvre.

Dans la préface des *Frères Zemganno*, son dernier livre avant celui-ci, Edmond de Goncourt lui-même disait : « Cette préface a pour but de dire aux jeunes que le succès du réalisme n'est plus dans le canaille littéraire épuisé à l'heure qu'il est par leurs devanciers. »

Pourquoi l'auteur de *la Fille Élisa* y rentre-t-il dans ce « canaille littéraire » épuisé en effet avec *Nana* et *Germinie Lacerteux ?* Pourquoi continue-t-il à donner raison à la critique aveugle qui proclame que naturalisme et vidange sont synonymes?

De quel droit compromet-il une école dont les principes sont superbes, dont la théorie répond à la plus pure esthétique?

Ce livre *La Faustin* n'est même pas vrai et encore moins original. L'histoire de cette tragédienne qu'un amant, millionnaire comme le Fortunio de Gautier, arrache au théâtre et qui peu à peu regrette les planches vers lesquelles elle se ressent poussée par une attirance occulte, cette histoire nous l'avons lue dix fois.

Ajoutez à cela que lord Annandale est tout au plus un rejeton ridicule d'Oswald, que la Faustin descend en ligne directe de Nana, que Bonne-Ame n'est qu'une mauvaise copie de Satin, que Carsonac enfin c'est Bordenave.

Une seule perle met son étoilement dans ce fatras : c'est la scène où la Faustin et sa sœur vont chez le vieux helléniste Athanassiadis.

En dehors de cela, malgré un style étincelant que nous ne contesterons pas, nous répétons que *La Faustin* est indigne de la plume qui a écrit *Manette Salomon* et *Madame Gervaisais;* après les principes que formulait Goncourt dans la préface que nous avons citée, que trouverait-il à répondre à qui lui dirait que *La Faustin* ne peut être considéré que comme de la prostitution et du mercantilisme littéraires? Nous autres qui admirons sincèrement le naturalisme *inexclusif*, qui nous faisons les partisans enthousiastes des doctrines qui ont produit des *Eugénie Grandet* et des *Madame Bovary*, nous avons le droit d'être sévères pour nos idoles et de leur crier : Vous pouviez faire mieux; pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

M. W.

NOS ROMANCIERS

CAMILLE LEMONNIER

. . . . . Die Kunst ist lang
Und kurz ist unser Leben!...
GOETHE.

I.

« *Au plus grand écrivain belge, poste restante, Bruxelles (Brabant) (Belgique).*

« Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Je..... mais je n'ai pas « l'honneur de vous connaître et voilà de quoi m'arrêter dès le commen- « cement..... »

C'est par ces mots que Camille Lemonnier commençait, dans *Nos Flamands* (1869), une série de lettres charmantes de finesse, sur la littérature Welche.

Ces lettres sont restées à la poste — adresse inconnue et introuvable — mais aujourd'hui nous pouvons les sortir de leur carton administratif et les renvoyer à leur auteur ; elles y arriveront à leur destination.

La Belgique possède un écrivain — un vrai, un grand, un moderne. Celui-là a de fortes épaules ; ses œuvres ont la solidité qui écrase le temps ; elles ont le grand reflet génial qui illumine.

Depuis douze ans qu'écrit Camille Lemonnier, il a donné à la littérature une suite de pages serrées, chaudes, bruyantes de vie, où l'on sent la préoccupation de l'artiste qui travaille pour l'art, rien que pour l'art, sans souci du public banal ; il a fait « cet effort au vrai qui sera la grandeur et la marque de notre temps. »

Le moment est venu de passer en revue la série des ouvrages de cet écrivain qui, presque seul sur notre petit coin de terre, représente la belle littérature française.

Lemonnier est aujourd'hui dans la plénitude de son talent ; il s'est peu à peu détaché de ses inspirateurs pour donner sa note sienne. Désormais il est entré au plein du grand mouvement moderne ; sa phrase sonne avec des vibrations de clairon, son style peint ; sa langue s'est assouplie ; les traits se sont accentués avec des profondeurs d'eau-forte ; sa palette s'est enrichie de toutes les tonalités mixtes, insaisissables, exquises ; il est bien l'écrivain-peintre qu'exige le raffinement littéraire de notre époque. Les idoles sont tombées, les poncifs sont morts, la magistrale symphonie moderne éclate vibrante, énorme ; l'idiome se laisse modeler comme une glaise ; le mot se fait de toutes pièces, avec sa nuance mineure, et le livre s'achève dans une simplicité éblouissante.

Cette évolution littéraire dont Balzac a donné la large impulsion s'affirme aujourd'hui. Certes le naturalisme ne s'est pas encore fixé complètement, et

l'école de 1830 règne ; le « vieux » est toujours roi et, quoi qu'en dise Emile Zola, le romantisme a laissé des traces que le temps seul pourra effacer. Les œuvres des romanciers modernes, les grands livres sont romantiques, qu'ils s'intitulent *La faute de l'abbé Mouret* ou *Madame Bovary*. Mais, dans ces monuments superbes où l'on distingue la signature ternie de Victor Hugo, il y a un élément de plus : la recherche du vrai. Désormais l'écrivain cherche et trouve dans l'homme qu'il coudoie, dans le milieu qu'il habite, la trame de son ouvrage. Il étudie les hommes et les choses ; il dissèque la société, anatomisant ses plaies et sondant ses blessures. La langue est pauvre ; il l'étend, il la dote de ces mots nouveaux qui peignent, qui nuancent, qui rendent la subtilité délicate d'une pensée. De là une exubérance, une orgie picturale ; la phrase détermine une sensation réelle, parfois d'une intensité douloureuse ; il s'établit entre le romancier et le lecteur une communication fascinante, un avatar implacable, une hypnotisation sensorielle qui produit l'illusion hallucinatrice de la vie.

Ces qualités, Lemonnier les possède toutes, et il les possède en conservant sa personnalité : certes, à certaines pages du maître belge, on retrouve Cladel et l'on songe à Zola, mais les analogies ne sont bien souvent que des hasards et presque toujours elles sont discutables.

Lemonnier est bien *lui*, surtout dans ses dernières œuvres, et chaque ligne qu'il écrit porte son estampille magistrale.

II

En dehors des critiques d'art, par lesquelles l'auteur du *Mort* débuta en littérature, son premier livre fut *Nos Flamands* (1). C'est une œuvre de jeune qui rassemble ses essais pour « faire un volume », et pourtant, malgré son manque d'unité, *Nos Flamands* est un livre de fort dans lequel on sent déjà la musculature saine de l'avenir.

Ce premier ouvrage est du romantisme le plus pur et le plus échevelé, avec de grandes fusées d'enthousiasme, de larges envolées lyriques.

Parfois le mérovingien y coupe sa crinière à la Gautier pour délayer de la morale prudhomesque, mais certaines pages de *Nos Flamands* éclatent lumineuses, en gerbes chaudes, colorées, qui troublent, et devant lesquelles on se demande si l'auteur n'est pas un peintre arraché à ses tubes, à ses pinceaux, à sa palette, et qui avec sa plume veut rendre les tableaux qu'il ne peut donner à la toile.

Lemonnier est avant tout un descripteur. Il a la ligne exacte, le coloris intense, la main souple. Il sent la nature, il en rend l'imposance, il l'anime, il la fait bruire et chanter. Son tempérament de peintre déborde et il se saoule à l'odeur âcre de la couleur.

Parfois, en lisant certaines de ses descriptions, nous nous sommes récrié sur sa façon bruyante de rendre la nature. Pour nous, elle n'est pas ainsi pleine de cris, de parfums, de couleurs. Nous la voudrions plus calme, plus impassi-

(1) Bruxelles, Muquardt, 1869.

blement grandiose. Mais un tableau n'a jamais qu'une exactitude relative.

Une impression d'art détermine dans chaque cerveau une sensation différente.

La vérité n'est plus absolue; elle dépend de l'acuité sensorielle du peintre; où nous voyons une couleur uniforme, il perçoit toute une gamme de nuances exquises, toute une échelle de tons mineurs qui jouent dans un rayon de soleil. Malgré cela, nous croyons que Lemonnier se laisse souvent entraîner par la griserie descriptive; qu'outre ce qu'il voit, il décrit ce qu'il pourrait voir, ce qu'il voit dans sa pensée; que, comme Hugo, il fait parler trop haut les choses matérielles, les végétations, les vies inconnues. De là ces débauches qui font la suprême beauté du livre, de là cette fantaisie d'artiste qui se mêle à la vérité descriptive et qui fait planer, au-dessus de l'âpre réalité de l'œuvre, l'idéale rêverie du poète.

De même que *Nos Flamands*, *les Croquis d'Automne* (1) renferment des pages remarquables écrites par le même jeune, par le même romantique épris de la nature divine qu'il se fait, n'ayant pas le pied dans la réalité, contemplant avec amour les clairs de lune des ballades, caressant les amadryades aux yeux glauques qui dansent au son du pipeau des Sylvains.

« Aujourd'hui les bois sont dépeuplés; les sources n'ont plus dans la transpa-
« rence azurée de leurs eaux l'éclat moiré des Naïades qui s'y baignaient,
« l'écho ne répète plus la chanson moqueuse des Faunes ou les soupirs de la
« nymphe amoureuse; à Sylène tombé de son âne et balayé avec son joyeux
« cortége au néant, Méphistophélès succède, enfanté par les terreurs chré-
« tiennes à l'ombre de la croix. Et quand l'automne vient, que tout s'épuise en
« fêtes et en magies, que les profondeurs toutes retentissantes de rumeurs
« triomphales chantent aux échos le joyeux épithalame, la voix catholique se
« mêle comme un cantique funèbre aux hymnes des bois, et le glas des morts
« vient jeter sur les ivresses de la nature les notes lugubres de sa désolante
« mélopée.....

« L'automne! c'est alors que la terre révèle avec le plus de magnificence
« les prodigieuses splendeurs de ses flancs, et qu'arrachant au chaos les
« univers endormis, elle rejette au dehors les moissons et les forêts, comme la
« marque de son triomphe suprême. Alors on voit la nature, épuisant jusqu'à
« la dernière goutte ses mamelles, couronner son existence par l'épanouisse-
« ment qui l'a commencée. Aurait-elle la secrète compréhension de la mort
« prochaine ? Des souffles glacés ont-ils mordu ses entrailles ? Quelle révéla-
« tion s'est faite ? Ne dirait-on pas qu'elle se hâte d'enfanter au soleil — dans
« la lumière expirante des derniers jours,de peur que les embryons cachés dans
« ses flancs ne surgissent, avortons dans les ténèbres, quand la suprême
« étincelle aura disparu ? Mystère solennel ! On doute : mais son délire est si
« sacré et l'on voit un tel rayonnement qu'on se prend à lui sourire comme si
« c'était une femme, et qu'on baise la terre où l'on marche comme si c'était
« une mère. »

Les Croquis d'Automne rendent doucement la mélancolie de la chute des feuilles;

(1) Paris-Bruxelles, 1870.

la note est exacte; elle laisse une impression de tristesse quiète; il y a là comme un abattement voluptueux, comme un anéantissement immense, comme une sérénité silencieuse, comme une douleur assoupie dans une chambre de malade.

La seconde partie du livre rappelle les pages exquises de Gustave Droz; ici c'est une automne plus réelle avec ses brumes, ses pluies fines, ses rhumes, ses longues heures d'ennui; les lettres de « Poste d'automne » sont finement esquissées, spirituelles; ce sont autant d'impressions vraies légèrement forcées pour le relief.

Lisez cette boutade cynégétique :

Comment on devient propriétaire d'une chasse en ne l'étant d'abord que d'un fusil.

« Tu t'étonnes que je sois devenu propriétaire d'une chasse, moi qui ne « l'étais pas même d'un fusil; cela est venu de soi et a commencé, selon la « logique, par un ami, lequel, étant chasseur, me fit don à moi, qui ne l'étais « pas, d'un fusil qui me le fit du coup. Ayant un fusil, c'était bête si je n'avais « un chien; mais un chien sans permis, mieux valait à bêtise égale le fusil sans « le chien; le chien me conduisit au permis; mais voyez la folie si je m'étais « arrêté là: car enfin on a beau avoir un permis, il faut pour chasser, étant « chasseur, avoir une chasse. Voilà comment, propriétaire d'un fusil, je devins « par un chien et un permis, propriétaire d'une chasse. Il y a de la Providence « dans les choses. »

(*A suivre.*) MAX WALLER.

RÈVE

Dormir sur un lit vert de fougère et de mousses,
En dormant respirer l'odeur des églantiers,
Dans ce parfum sentir monter des vapeurs douces

Vers les horizons bleus et les sommets altiers ;
De ces vapeurs berçant ma langueur matinale
Voir s'élancer un corps et s'enlever deux pieds ;

De ce corps qui se cambre en forme virginale
Toucher le front, sonder les yeux, presser la main ;
A cette main, à ces yeux purs, à ce front pâle,

Jurer la foi qui met l'extase au cœur humain ;
Ivre éternellement, sourire au Dieu qui m'aime,
Et, divinement fou sur le bord du chemin,

Rester enseveli dans ce rêve suprême.

FRÉDÉRIC BATAILLE.

FLEURS FANÉES

Comme l'on garde un glorieux trophée,
J'ai conservé trois brins de réséda
Qu'un soir d'avril ma mignonnette fée
Pour quelques baisers me céda.

C'était peut-être un simple enfantillage ;
Peut-être aussi la folle avait caché
Un sens d'hymen mystique en ce partage
De son pauvre bouquet séché...

Que n'y pensai-je, hélas ! à l'instant même :
« Oui, fiançons-nous, aurais-je dit, je t'aime ;
De mon spleen avril est vainqueur ! »

Et dans la nuit, sur ses blanches épaules,
J'aurais alors buriné ces paroles
Avec la pointe de mon cœur !

PAUL BERLIER.

CONTES FANTASTIQUES

LE CONTRE-FA

Toute certitude est dans les rêves.
E.-A. POE.

Soudain la Catalini cesse de chanter, ferme d'un coup sec le piano, et se tournant vers Lovarias : « Vous n'entendez donc pas cette voix ? »

Et la tête inclinée, elle écoute longtemps, dans le brusque silence.

Elle est bien belle ce soir, l'étoile, la diva, la reine ; non pas impérialement belle comme dans *Sémiramis*, ni espièglement jolie comme dans le *Mariage secret ;* mais belle d'une étrange beauté douloureuse. Regards aigus, narines dilatées, lèvres tordues, elle émerge tragique des plis cassés de sa robe à traîne, et ses seins, dressés, palpitent.

« Vous avez vos nerfs, mon enfant, » tremble de son timbre usé le vieux Lovarias. Avec une galanterie exquise, une politesse imper-

tinente de grand seigneur, il continue : « Si j'avais l'illusion d'être aimé pour moi-même, madame, je croirais à un détour pour me congédier. »

Et comme satisfait de sa phrase, il rajuste sa perruque, promène sa main potelée sur un menton rasé de frais, chasse d'une chiquenaude un grain de poudre qui tache la blancheur de son jabot, — et sourit à la cantatrice.

Elle ne semble pas ouïr.

Lovarias esquisse un salut de cour, tourne les talons, et s'en va, — pimpé, sautillant et tendre comme un menuet ancien.

La Catalini reste absorbée.

Il la croit folle, lui aussi. Elle a toute sa raison pourtant, elle en est sûre. Depuis longtemps, lorsqu'elle chante, — à sa voix répond une voix. Chez elle, chez Lovarias, à la Scala, le soir, la nuit, le jour, partout, toujours réplique une occulte musicienne. La première fois, c'était dans ce boudoir. Après une représentation, Lovarias et quelques fanatiques l'avaient reconduite en triomphe. Ils l'avaient priée, avant le départ, de redire un air de Cimarosa. Et par les fenêtres décloses, dans la paix lumineuse des nuits italiennes, la phrase amoureuse s'était envolée. Après la cadence finale, dans les profondeurs du parc, la strette avait recommencé. La Catalini seule avait entendu. Aucune demeure aux alentours : la voix était sortie du jardin. Toute la nuit, les valets avaient battu les massifs, — mais la cantatrice-écho avait disparu. Depuis ce soir-là, la Catalini est hantée.

Maintenant la chanteuse cachée ne répète plus, — elle corrige. Sa voix est plus étendue, plus pleine, plus véloce. Elle a des tenues auprès desquelles les tenues de la prima donna sont des piqués, et des piqués auprès desquels les piqués de l'actrice sont des tenues. La diva donne la première note d'une vocalise, que *l'autre* déjà l'égrène tout entière, — une octave plus haut. Un jour, la Catalini a faussé d'un comma dans une gamme chromatique, et, vingt-quatre heures durant, *l'autre* a seriné le passage douteux. Superstitieuse, Rosine s'est couverte de scapulaires et d'amulettes; et, pour éloigner la diabolique rivale, Desdémone, devant l'impresario et les artistes ahuris, a lavé les planches de la Scala d'une grande aspergée d'eau bénite. Illuminée soudain par la grâce, elle a voulu quitter le théâtre. L'Italie a glosé de cette conversion inattendue,— et devant une foule intriguée, la Catalini a chanté au jubé de la cathédrale. D'une voix vibrante, elle a lancé l'invocation de Stradella : aussitôt, dominant le ronflement des orgues, le heurt des chaises, le murmure des conversations, le piétinement des curieux qui gagnaient la porte pour entrevoir la

chanteuse à la sortie, — la voix maudite, faible d'abord, puis toujours grandissante et plus sonore, se brisa contre la voûte, envahit l'immense vaisseau, — et l'église elle-même sembla chanter. Dieu ne voulait donc pas de l'actrice. Aujourd'hui, elle rentre à la Scala. Dans une heure, elle sera là-bas, devant le public idolâtre des anciens jours.

Une agitation fébrile saisit la jeune femme. De long en large, de large en long, droit, de travers, lentement, vite, — se parlant à elle-même, rejetant du pied sa traîne lourde, elle va, vient, s'arrête, revient, s'arrête encore, ouvre une fenêtre en heurtant un vase du Japon qui se morcelle sur le parquet, — et la diva se penche au balcon, échevelée.

Le grand paysage dort. Lugubrement s'abaisse le ciel noir, aux nuages ourlés d'argent par une lune incertaine. L'air chaud pèse. Les horizons pâmés semblent attendre.

Tout à coup s'illumine la nuit, et, dans une fulgurance, les éclairs se croisent comme des épées. L'orage éclate et la pluie hachure.

Huit heures sonnent.

La Catalini appelle ses gens et fait atteler.

A la Scala.

La salle regorge. Sur le fond rouge des fauteuils et des tentures moutonnent en bas les habits noirs ; en haut rutilent les satins et les soies. De ci, de là, les diamants aiguisent leurs feux. Et dans ce fouillis d'étoffes les candélabres des loges s'accrochent et se rejoignent en grappes de lumière. Sur le velours d'une avant-scène Lovarias étale sa main blanche de vieillard.

La Catalini paraît. Une acclamation s'élève et des jonchées de bouquets fleurissent la scène. Elle est résolue, l'étoile. Elle luttera jusqu'au bout. Son courage s'exalte, et ses yeux ont des lueurs de triomphe.

Une première phrase vibre, s'envole, se pose, — emplissant la salle. *L'autre* se tait.

Alors la diva rayonne. Elle s'est reconquise elle-même, et, transfigurée, exulte de jeunesse et d'orgueil. A elle le monde, à elle les émotions du drame, couronnes et bijoux, superbes et larges aventures. Voluptés à elle, gloire à elle, fortune à elle ! Et chaque note tombée de ses lèvres tinte comme une pièce d'or.

Dans un crescendo haletant, dans une vertigineuse cadence, elle entraîne l'orchestre. Sa voix monte, descend, roule, saute, et bat son dernier trille sur le contre-ré.

L'auditoire entier est debout.

Elle recommence.

Elle enfile une nouvelle gamme.

L'autre répète.

La Catalini devient livide. Une sueur froide l'inonde. Sa gorge s'oppresse et siffle. Et le théâtre semble tourner confusément autour d'elle, avec ses étages de figures ironiques et grimaçantes.

Qu'importe ! Elle se roidit, ébauche un sourire qui navre, — et poursuit son air. Chaque note, chaque vocalise a son écho. *L'autre* réplique, plus haut, plus haut, toujours plus haut. Et quand la prima donna assoluta, la poitrine en feu, la bouche tirée, les yeux révulsés, atteint le contre-ré final, elle veut s'unir à *l'autre* trillant sur le contre-fa, — se hausse sur la pointe des pieds, pousse un cri rauque, bat l'air de ses mains raidies, et tombe morte sur le plancher.

ALBERT GIRAUD.

PAQUES-FLEURIES

Il y a de cela bien longtemps, bien longtemps, dans les environs de la bonne ville d'Alençon, s'élevait un superbe château. Tout comme dans les Contes de fées, il était habité par une vieille dame, que sa maturité avancée n'avait ni aigrie ni fanatisée, qui trottinait comme une enchanteresse bienfaisante au milieu de ses domestiques et vassaux, et qui soupirait en se rappelant son jeune temps, lorsqu'elle voyait, dans un coin de l'office, le cocher embrasser bruyamment la camériste. Son manoir offrait une vague ressemblance avec nos agences matrimoniales actuelles. La vieille marquise avait cette manie innocente de faire des mariages. Les amours des palefreniers, cuisinières, laquais et chambrières trouvaient un dénoûment invariable dans le boudoir bleu damassé et dans l'oratoire du château, où tour à tour comparaissaient les coupables.

Vous comprenez que, pour que ses efforts fussent couronnés de succès, il fallait le consentement mutuel des deux parties. Or, il était un cas où toutes ses tentatives étaient restées vaines. Depuis trois ans, elle avait Ursule comme femme de chambre, et elle n'était pas encore parvenue à la « placer. » Disons bien vite, à la décharge de son habileté, que la pauvre Ursule avait le dos agrémenté d'une bosse de dimension respectable. Aussi, elle était le jouet de tous les domestiques qui se succédaient au château. Comme, malgré sa bosse, elle était très-bonne, elle pleurait en secret et ne disait rien. Elle regardait d'un air tout triste la jolie Suzon faire les yeux doux au gros Philippe. Elle essaya de s'adresser de la même manière à Michel, l'aide-jardinier. Mais celui-ci le raconta à ses collègues des deux sexes. On se moqua tellement de la pauvre fille qu'elle dut se sauver dans sa chambrette. Elle avait compris. Ursule était une petite

Bretonne, douce et gentille, l'air très avenant malgré son infirmité. Mais elle avait la piété et l'opiniâtreté proverbiales de ses compatriotes. Aussi elle ne se laissa plus tourmenter. Un jour, Michel s'étant avisé de serrer un peu trop fort sa taille déhanchée, il reçut un tel soufflet qu'il se dit que le jeu n'en valait pas la chandelle, et qu'il se promit bien de ne plus recommencer. Dès lors, on la laissa tranquille.

***

C'était en décembre. La nuit était déjà avancée, et le château était encore éclairé et animé. La neige tombait par flocons épais et serrés sur la terre durcie, et semblait mettre une sourdine au son argentin des cloches qui tintaient dans le lointain. Tout à coup des lanternes jetèrent leurs rayons blafards sur la neige éblouissante de blancheur; des pas lourds et nombreux la firent craquer et gémir ; des ombres gigantesques s'allongèrent sur sa surface immaculée. Puis les lumières, le bruit des pas, des rires et des voix, et les silhouettes vagues disparurent dans la nuit blanche...

Et la neige descendait, descendait toujours. Et les cloches tintaient, tintaient toujours.

Soudain elles se turent. Puis, du fond de la vallée, faible d'abord comme un bourdonnement, et grandissant sans cesse, s'éleva un hymne religieux d'une imposante suavité. C'était l'heure où le Messie avait fait son entrée dans ce monde, et l'on célébrait l'anniversaire de ce mémorable événement. L'horloge scanda les douze coups de minuit, puis, lentement, silencieusement, l'église humide et froide se vida. Les derniers cierges s'éteignirent. Les lanternes gravirent la côte.

Ursule suivait machinalement les autres, absorbée dans une rêverie sombre. Dans tout être humain, il y a un cœur qui tôt ou tard prend la parole et fait taire tout le reste. Celui chez qui il ne parle jamais, est un monstre. Or, juste en face de sa bosse, la petite Ursule avait un cœur très bavard. Seulement elle lui avait jusqu'alors imposé silence. Et voilà que depuis quelques jours, il élevait de nouveau la voix. « N'est-ce pas qu'il est très gentil, Jacques, le « nouveau petit jardinier ? N'est-ce pas qu'il ne se moque jamais de toi, comme « ce méchant Michel ? N'est-ce pas que... » Mais alors Usule l'interrompait, et devenait toute rouge.

***

« N'oublions pas les Pâques-Fleuries ! » s'écria un des domestiques. « Aux « pommiers ! aux pommiers ! »

Toute la bande joyeuse se dirigea vers le verger. Ursule hésitait.

C'était l'habitude, en revenant de la messe de minuit, de cueillir un petit rameau de pommier, que chaque jeune fille « en disponibilité » plantait soigneusement dans une fiole pleine d'eau et suspendait devant sa fenêtre. Si sur la branche un seul bouton venait à s'épanouir avant Pâques, l'heureuse propriétaire était certaine de goûter les douceurs du mariage avant la fin de l'année. Cela s'appelait une *Pâques-Fleurie*. Cette tradition était bien vieille, car nul ne savait plus pourquoi l'on avait choisi le pommier de préférence au prunier...

Après que toutes les autres eurent cueilli leur rameau, Ursule se dit : « Pourquoi pas ? » Sournoisement elle en détacha un aussi. Mais Michel l'avait aperçue. Il se tint coi. Rentré au château, il chargea une autre fille de s'assurer des prétentions d'Ursule. Celle-ci, confiante, avait laissé son talisman dans un coin de la fenêtre. Tout l'office le sut bientôt. Vous jugez les gorges-chaudes qu'il en fit. Mais on convint de n'en pas souffler mot devant la Bretonne. Michel avait son plan. Il le dit tout bas à chacun de ces messieurs et de ces dames. Tous l'approuvèrent... Quand Ursule entra, elle remarqua l'expression singulière étalée sur toutes ces figures. Elle s'attendait à quelque mauvais tour.

(*A suivre.*) CHARLES METTANGE.

BOUQUET SURPRIS

Dès l'aube, pour ma bien-aimée,
Par la forêt je suis allé
Cueillir l'aubépine embaumée
Et le gentil muguet perlé.

Dans les bois c'était grande fête :
Avril irradiait vainqueur !
Ses parfums me tournaient la tête,
Ses chansons me grisaient le cœur.

Partout s'éveillaient sous les branches
Les aubades des oisillons ;
Prenant des baisers aux pervenches,
Lascifs, passaient les papillons.

Ainsi qu'une harpe divine,
Le vent chantait dans les halliers,
Faisant neiger la fraîche hermine
Des pétales des prunelliers ;

Sous la coupole des charmilles,
Ravissantes Patti *des bois,*
Les fauvettes jetaient leurs trilles
Et les diamants de leur voix.

Effrayant les grillons dans l'herbe,
J'allais moissonnant mille fleurs ;
Pendant que je formais ma gerbe,
Merles et geais sifflaient railleurs.

Et songeant à mon amoureuse,
Je fis un bouquet sans pareil.
En la voyant d'avance heureuse
De le trouver à son réveil !

Mais, tout-à-coup, dans la clairière
Je vis briller un œil ardent :
C'était Rose la chevrière,
Curieuse, me regardant ?

De ses dix-sept printemps parée,
Elle était là, sous les rameaux,
Nymphe, par le hâle dorée :
Dieu que ses bras nus étaient beaux !

Sa chevelure ensoleillée,
Qu'une renoncule étoilait,
Sur sa pauvre mante éraillée
En fauves tresses ruisselait...

Admirant sa grâce coquette,
Malgré ses taches de rousseur,
Je croyais voir de la Fadette,
Sourire devant moi la sœur !...

Je sentais sa beauté sauvage
D'un charme exquis m'ensorceler,
Et j'entendais dans le feuillage
Plus fort les sifflets redoubler...

L'âme de plus en plus troublée,
Tout étourdi par les sifflets,
Devant la fillette endiablée
Comme un écolier je tremblais !...

« Oh ! le joli bouquet, dit-elle,
Avec un air moqueur et doux.
C'est, je gage, pour votre belle ?...
Non, répondis-je,... il est à vous ! »

LOUIS MERCIER.

L'ENSEIGNEMENT

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DANS LES UNIVERSITÉS

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION MODERNE

II

La Prose

Sous la Restauration, la prose est représentée par cinq grandes figures. Un chef-d'œuvre, *la Fée aux Miettes*, immortalisa le nom de ce fin conteur, Charles Nodier. Viennent ensuite Paul-Louis Courier, le chercheur linguiste de Longus et d'Amyot, l'auteur de cette fine satire : *le Pamphlet des Pamphlets*; Benjamin Constant, le descendant littéraire de Corinne; de Lammenais, l'apologiste de *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*, plus tard le renégat du *Livre du peuple*, et enfin l'austère Joseph de Maistre, le polémiste des *Soirées de St-Pétersbourg*. L'Histoire est glorieusement représentée par de Barante, par Guizot, par Thierry, par Sismondi, par Michelet, par Thiers; la Critique par Villemain, Nisard, Sainte-Beuve; la Philosophie par de Bonald, Maine de Biran, Royer Collard, Cousin.

Le dix-neuvième siècle est, avant tout, le siècle du roman. Le roman s'y présente sous toutes les formes, il aborde tous les genres. Alexandre Dumas, Auguste Maquet, Paul Féval vont sur le terrain de Walter Scott et lancent le roman historique, où l'histoire est altérée et métamorphosée; on lit *les trois Mousquetaires* à quinze ans, on en rit à vingt.

Victor Hugo crée le roman-épopée. *Notre-Dame de Paris*, *les Travailleurs de la mer*, *les Misérables*, *Quatre-vingt-treize* ont des allures épiques, ce sont de longs poëmes, souvent indéfiniment délayés, mais gardant toujours ce gonflement énorme que seul Victor Hugo sait rendre.

On a, nous semble-t-il, beaucoup surfait ces deux écrivains spéciaux, Mérimée et Jules Janin. Il y a dans les *Lettres à une inconnue*, à côté de pages très fines, des absurdités inconcevables; quant à *Colomba*, cela ne sort pas de l'ordinaire. Janin, lui, est l'auteur capricieux dont le talent ne marche que par saccades; de là des œuvres détraquées, hybrides. *L'Ane mort* n'est pas un livre; c'est une suite d'épisodes dont plusieurs, celui de *la Vertu*, par exemple, sont

de petits chefs-d'œuvre. Janin est d'ailleurs, avant tout, un parodiste, et *Barnave* ne vaut guère mieux que *l'Ane mort*. L'histoire de ce prince allemand venu en France pour voir sa cousine Hélène, qui à peine arrivé oublie sa cousine pour une *sensation* qu'il a *ébauchée* à l'Opéra et qui y reste pour *compléter sa sensation*, cette histoire, quoique pleine de passages charmants, n'est pas d'aplomb ; nous préférons de beaucoup les gerbes d'esprit français qui s'épanouissent en parodies et en paradoxes dans *l'Histoire du théâtre à quatre sous*. Madame Sand donne une nouvelle note littéraire, sentimentale, fausse, pernicieuse ; un mariage mal assorti et un amour adultère, le tout émaillé des doctrines de Rousseau et du romantisme à la mode, font le fond de ses livres. Elle éparpille son génie dans des romans hérissés de sophismes, pleins d'idées sociales subversives, de théories morales impossibles. Avec Dumas fils, Feuillet, Sandeau, elle trouve la formule du roman inutile, mauvais.

Indiana, Mauprat, Valentine, Consuelo, La Mare au diable, la Petite Fadette....

La Dame aux Camélias, Le Roman d'une femme, La Dame aux Perles, l'Affaire Clémenceau...

Sybille, Monsieur de Camors, les Amours de Philippe, Julia de Trécœur.

Marianna, Mademoiselle de la Seiglière, le Docteur Herbeau, Madeleine,

Tous ces livres ont eu du succès par leur immoralité de bon ton, par leur sentimentalisme élégant, mais ils ont eu une portée morale désastreuse pour toute une époque.

« George Sand, dit Emile Zola, a créé toute une génération de rêveuses et de raisonneuses insupportables. Chez une femme qui prend un amant, il y a toujours, au fond, la lecture d'un roman idéaliste, que ce soit *Indiana* ou *Le Roman d'un jeune homme pauvre*. » (Figaro 21 août 1881).

Et ce que dit l'auteur de *Mes Haines*, à propos des femmes et de George Sand, nous le répétons à propos des hommes et d'Henry Mürger.

La *Vie de Bohême* a laissé toute une descendance détraquée ; elle a causé des désordres de famille, des abandons de carrière, des fuites, des turpitudes, des suicides. Werther s'est compliqué de Schaunard, Oswald s'est doublé de Marcel.

Dès lors, le roman faux, c'est-à-dire le roman qui n'est pas basé sur l'étude des hommes, s'est multiplié à l'infini, stérilisant foule de réels talents. Les hommes et les œuvres s'accumulent prodigieusement.

Il y a des enfilées infinies de noms et de titres ; il faut citer au hasard pour en finir : Gozlan, Achard, Cherbuliez, Ulbach, Enault, Bentzon, Theuriet, About, Feydeau, Claretie, Uchard, Houssaye, Malot.

Théophile Gautier fait éclater des fusées de paradoxes échevelés dans *Fortunio*, dans *les Jeunes-France*, dans l'inimitable et cynique *Mademoiselle de Maupin*.

Gustave Droz, cet exquis conteur du second Empire, retrace la vie délicate et luxueuse du grand monde dans *Monsieur, Madame et Bébé*, dans *Entre-Nous*.

Charles Monselet, fils direct de Berchoux, de Grimod de la Reynière et de Brillat-Savarin, se gave de mangeaille en lançant entre deux plats ses boutades rabelaisiennes *Panier fleuri*, *M. de Cupidon*.

Henri Monnier, ce bourgeois, découpe en pleines Batignolles son type favori, élève de Brard et St-Omer.

Mirecourt, Planche et Barbey d'Aurevilly bavent.

Heine, un romantique, dessine ses délicieux *Reisebilder*.

Nerval meurt de dégoût et de misère après les pages fortes de la *Bohême galante*.

Pétrus Borel, le Lycantrope, donne dans un rire sardonique *Madame Putiphar*.

Erckmann et Chatrian, un bonnet alsacien sur l'oreille et une pipe allemande aux dents, battent le tambour de *Waterloo* et de *Madame Thérèse* ; ils sifflotent *l'Ami Fritz* sur le chalumeau champêtre.

Jules Verne fait voyager la jeunesse à *vingt-mille lieues sous les mers*, *autour de la lune*, *au centre de la terre*, *au pays des fourrures*, *autour du monde*.

Alphonse Karr fait bourdonner ses *Guêpes* et rêve *sous les Tilleuls*.

Paul de Saint-Victor fait vibrer la théorbe antique dans *Hommes et Dieux*, dans *les Deux Masques*.

Chamfleury clabaude avec les *Bourgeois de Molinchart*. Charles de Bernard bâcle *les Ailes d'Icare* et *Gerfaut*.

Reybaud cherche une position sociale avec *Jérôme Paturot*, son Joseph Prudhomme II.

Avons-nous nommé tout le monde ? Ce serait impossible, car nous n'avons réuni là qu'une partie des romanciers. Hors du roman, il faudrait parler de Taine, de Loménie, d'Henri Martin, de Saint-Marc Girardin, de Littré, d'Ampère, de Renan, de Lacordaire, de Dupanloup, de Didon, d'Émile de Girardin, de Cuvillier-Fleury, de Jules Simon, de Veuillot, de Wallon, du duc d'Aumale ; nous pourrions citer indéfiniment.

Constatons seulement l'affluence prodigieuse des personnalités

marquantes; constatons l'admirable supériorité de notre siècle sur tous les autres, le développement superbe de l'intelligence humaine. Une dernière poussée manquait encore. Le romantisme n'était pas la dernière manifestation de l'esprit littéraire. Les œuvres d'imagination ne s'appuyaient pas sur des assises assez fortes pour les soutenir dans l'avenir. Il leur fallait un piédestal de granit; elles n'avaient qu'un fondement de sable. Alors un homme a travaillé dans l'ombre, méconnu de ses contemporains; il a édifié son œuvre sur le bronze de la vérité, il a créé la plus belle et la plus stable des écoles : le naturalisme.

(La suite prochainement.) MAURICE W.

LES LIVRES

LES RIMES NOCTURNES, par FRANCIS MELVIL; 1 *vol; Royan-Paris*, Ghio, 1881.— Un romantique pas assez Parnassien pour cultiver les rimes richissimes qui ressemblent à des calembourgs, assez Parnassien pour donner à la pensée rêveuse la ciselure délicate que demande notre raffinement lapidaire, telle est, je crois, la caractéristique de cet exquis poète Francis Melvil dont les délicieuses *Rimes nocturnes* ont été couronnées par les *Muses Santones*, la pépinière des bons rimeurs. A côté de morceaux mélancoliques qui font songer au pleureur du *Lac*, il y a dans les *Rimes nocturnes* des notes âpres, satiriques, des mélodies qui ressemblent à des mélopées antiques, des piécettes légères qui sautillent. Je ne saurais dire où M. Melvil réussit le mieux; dans tous ces genres, il frappe artistement le vers. La dernière pièce du livre : *Sortie d'Éden* est véritablement grandiose, comme un fragment de Genèse.

. . . . . .

Et tout courbés, tremblant sous la nuit glaciale
De l'immense linceul sur le ciel étendu
Sortirent à pas lents de la terre idéale
Dont le chemin pour l'homme est à jamais perdu.

Citons outre : *Fête d'Aspasie*, *La Coupe*, *Comædia*, *Cythère*, ces derniers vers du *Prologue* du livre :

Vous surtout qui pansez toute blessure, ô femmes,
Comme en un flacon d'or on garde une liqueur,
Recueillez en secret, tout au fond de vos âmes,
Ce sang qui, goutte à goutte, a jailli de mon cœur !

M. Francis Melvil est un vrai poète, rara avis.

HYGIÈNE POPULAIRE, par le docteur FRÉDERICQ. — *Bibliothèque Gilon.* — Livre utile, bon à répandre, dans les familles, et qui ne se critique pas. On ne peut que féliciter et celui qui l'a écrit et celui qui l'a publié. Les principes les plus élémentaires de l'hygiène sont trop ignorés, principalement dans la classe ouvrière; travailler à les y répandre est une noble tâche et M. Fréderieq s'estimera heureux, pensons-nous, d'y avoir quelque peu contribué. A. O.

LA REVUE POUR TOUS. — Journal hebdomadaire illustré. Rédigé par MM. AUG. PAER et LÉON DEGEORGE, publié par la librairie Rozez. — *Prix d'Abonnement : un an, 8 fr.; six mois, 4 fr.* — Nous n'avions pas en Belgique de journal populaire illustré servant toutes les semaines à ses lecteurs, des romans à sensation, des nouvelles, des chroniques. La *Revue pour tous* comble ce vide. Dirigée par Auguste Paër, ce fin écrivain dont le *National* republie les anciens articles, ce chercheur qui à l'exemple des Goncourt donne de précieuses études sur le siècle poudré, et par Léon Degeorge, le chroniqueur bien connu, qui la représentera à Paris, la *Revue pour Tous* est destinée à un gros succès de vente chez les amateurs de lectures littéraires abondantes. Outre le *Démon du Jeu*, roman de notre grand Flamand Henri Conscience, la *Revue pour Tous* a entrepris la publication d'un ouvrage inédit de Gaboriau : *Les Amours d'une Empoisonneuse* Le frisson ne coûte que deux sous tous les samedis; c'est pour rien.

REVUE DE LA QUINZAINE

Cercle Artistique. — Concert par Mlle Emma Calvé et M. Joseph Wieniawski. — Séance de Musique de Chambre.—M. Wieniawski, malgré tout son talent, n'a aucun respect pour la pensée des grands maîtres. Il a une manière à lui de les accommoder, d'y ajouter des traits de son crû, voire même, d'en retrancher. Un tel abus est ce qu'il y a de plus condamnable quel que soit l'artiste qui s'en rende coupable. C'est par cet abus qu'il a complétement dénaturé l'admirable sonate *op.* 57, de Beethoven. Aussi l'exécution de cette œuvre a-t-elle laissé le public absolument froid. M. Wieniawski n'a pas été plus heureux dans le Nocturne en *sol* ni dans la Polonaise *op.* 22 de Chopin, qu'il a joués d'une façon incolore et sans le moindre charme. Seule, sa *Pensée fugitive* a reçu l'approbation de M. Gevaert, qui l'a soulignée d'un de ces *braaavo*... si connus du public bruxellois. Nous avons encore eu une centième audition — au moins — de la 2e Rapsodie hongroise de Liszt, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Quant à Mlle Calvé, nous nous permettrons de lui conseiller d'étudier le chant pendant quelques années encore. Il est vrai, Mademoiselle, que vous êtes si jolie que l'on trouve un plaisir infini à vous contempler et que votre chant disparaît pour faire place à l'admiration.

La 2e séance de Musique de Chambre donnée par MM. Zaremski, Colyns et Servais, n'a pas été moins intéressante que la première. Elle a obtenu un grand succès. Le public était plus nombreux et le choix des morceaux d'ailleurs des plus heureux: trio de Brahms, sonate en *ré maj.* (avec violoncelle) de Rubinstein, et trio en *si bémol* de Beethoven — superbe.

Nos trois excellents virtuoses ont fait preuve d'un grand talent dans l'interprétation de ces diverses œuvres. Nous demanderions seulement à M. Zaremski de moins abuser de « tempo robato » ; — dans Beethoven c'est particulièrement agaçant. Le violon de M. Colyns est bien aigre parfois ; en revanche le violoncelle de M. Servais a fait merveille. Quel superbe instrument !

On parle de plus en plus sérieusement de la nomination de M. Hubay comme professeur de violon au Conservatoire. M. Hubay est Hongrois. Il paraît que cette nation n'était pas encore représentée dans le corps professoral de notre première école de musique, alors que l'Allemagne, la France, l'Italie, la Pologne et l'Écosse y figurent déjà. Ceci me rappelle une agréable boutade publiée il y a quelques années par un journal, les *Nouvelles du Jour*, je crois, à propos de la nomination de je ne sais plus quel professeur étranger : « Avant dix ans et du train dont vont les choses, il n'y aura plus que deux Belges au « Conservatoire... le Directeur — naturellement — et le concierge ! Et qui sait, peut-être « M. Gevaert le remplacera-t-il par un Suisse ! »

CORSINO.

Bruxelles. – Société Générale d'Imprim., de Distrib. et d'Affich., I, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA COMPAGNIE ORIENTALE

MANUFACTURE DE CIGARETTES ET TABACS TURCS

JULIUS HORWITZ

DÉJA SIX FOIS MÉDAILLÉE

vient de remporter DEUX NOUVELLES RÉCOMPENSES aux Expositions de Melbourne et Francfort-sur-Mein

Ces Cigarettes se vendent dans tous les bons magasins de 25 c. à 1 fr. le paquet. Pour le gros, s'adresser rue Linnée, 47.

COURS SPÉCIAL
DE
GYMNASTIQUE

Pour Jeunes Gens

donné par

M. & Mme DAMMAN

DANS LE VASTE LOCAL

Coin des Rues de Louvain et de l'Orangerie, N° 53.

LEÇONS D'ARMES

POUR CONDITIONS :

S'adresser 5, *Impasse du Parc*

GUÉRISON RADICALE
DES
MALADIES SECRÈTES

Remède facile n'occasionnant aucune gêne, ni perte de temps. On traite par correspondance et on répond aux initiales et poste restante. — Ecrire au docteur DUBUQUE, place Bara, 4, Bruxelles, ou s'y adresser les Samedis et Dimanches.

ABONNEMENT A LA LECTURE

au Mois et au Volume.

Vve SACRÉ, 33, *rue de la Putterie*

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice*, *Bruxelles*.

L'âge n'est pas un obstacle.

RÉVOLUTION

dans l'art de se raser

RASOIR

Américain (Brev. s. g. d. g.)

Il est impossible dans une annonce de donner une idée complète des avantages extraordinaires de cette merveilleuse invention. Cet appareil justifie entièrement sa vogue; il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude, et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, on peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Le résultat qu'on obtient par l'usage de ce nouveau rasoir est tellement extraordinaire qu'il est certain qu'il remplacera partout l'ancien système; il suffit de l'avoir essayé une fois pour ne plus vouloir se raser ni se laisser raser par d'autres procédés.

Ne pas confondre avec des appareils similaires, qui n'ont aucun des avantages du rasoir américain.

Pour le recevoir **franco**, *envoyer* **5 fr. 50** *en un mandat-poste, à*

M. MICHEL, 37, *r. des Solitaires*, *Paris*.

CARNAVAL DE 1882.

Costumes de bals et travestis chez Mme Jeanne, chaussée de Haecht, 14, à des prix exceptionnels de bon marché.

LA GRANDE
FABRIQUE PARISIENNE
29, RUE MADELEINE, 29

se recommande pour ses

CHAUSSURES ANGLAISES et son grand assortiment de **CHAUSSURES DE SOIRÉES ET BAL**

Prix exceptionnels.

DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE DE L'ÉPOQUE

Ce CAFÉ DE DATTES se vend en détail chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique, en boîte de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 k. au prix de fr. **3-75** le kilog., boîte comprise.

POUR LA VENTE EN GROS

S'adresser aux bureaux du *The Belgian Date Coffee C° (Limited)*, boulev. du Nord et rue de Malines, 35, Bruxelles.

Bruxelles, le 29 juillet 1881.

VOTRE PRODUIT a une saveur agréable et il ne laisse rien à désirer sous le rapport hygiénique. Il active la digestion sans irriter les nerfs et il tient l'esprit dispos sans le priver de sommeil. En un mot, il mérite d'être adopté par tout le monde, sans en excepter les personnes nerveuses.

(Signé) Dr GUILLERY,
Professeur à la Faculté
et Chirurgien des Hôpitaux, etc., etc.

Bruxelles, le 31 août 1881.

Où le café et le thé sont sévèrement proscrits, votre CAFÉ DE DATTES est un moyen précieux à employer pour remplacer ces substances chez les personnes atteintes de névroses diverses. Son goût agréable rend son usage facile aux palais les plus délicats.

(Signé) Dr CAREME,
Médecin de la Maison du Roi.

Bruxelles, le 2 septembre 1881.

Votre CAFÉ DE DATTES, tout en ayant les qualités du *Coffea Arabica*, convient parfaitement aux personnes dont le système nerveux est irritable.

(Signé) Dr CORTEN,
Médecin de l'Hospice Ste-Gertrude, etc., etc.

Bruxelles, le 1er septembre 1881.

Je me plais à déclarer que votre CAFÉ DE DATTES ne contient aucun principe agissant sur le système nerveux; il n'entrave aucunement le sommeil; comme goût, il est excellent.

(Signé) Dr MARTHA,
Médecin des Hospices de Laeken, etc., etc.

Bruxelles, le 2 septembre 1881.

Le CAFÉ DE DATTES, tout en possédant les qualités du café ordinaire, n'en a pas les inconvénients; il n'irrite nullement le système nerveux.

(Signé) Dr HANAU.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — 1882 **N° 6** 15 Février

SOMMAIRE

Le Naturalisme, Lettre à M. Louis Hymans	MAX WALLER.
Pâques-Fleuries	CHARLES METTANGE.
Nuit Tombante	HIPPOLYTE DEVILLERS.
Jean Richepin	ALBERT GIRAUD.
LES LIVRES : Bibliothèque belge illustrée	***
— Les Mauvais Ménages	ANDRÉ THEURIET.
— Bons ou Mauvais, au choix	ÉMILE GREYSON.
REVUE DE LA QUINZAINE : Liége. — Concert.	CHARLES METTANGE.
— Conservatoire de Bruxelles.	CORSINO.
— Cercle Artistique	"

Notre prochain numéro contiendra la suite de l'étude sur *Camille Lemonnier*.

Le Numéro : 20 cent. — Étranger : 25 cent.

BUREAUX :

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

Directeur : ALBERT GRÉSIL

Secrétaire de la Rédaction
CHARLES METTANGE

Rédacteur-Gérant
FRANCIS MARCEL

CORRESPONDANTS

GAND — G. Vauthier, 13, rue Longue de la Monnaie

BELGIQUE

ANVERS — R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

TOURNAI — V. Devorède chez Vasseur-Delmée, libraire

BRUGES — Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

Alost, Bruges, Charleroi, Huy, Louvain, Mons, Namur, Tongres, Thuin, Verviers

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Aux Bureaux de la *Revue* et chez tous nos Correspondants

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* Un Seul *sur papier du Japon.*

PRIX DE L'ABONNEMENT { SUR HOLLANDE . . . . . 8 Francs ; SUR JAPON (exemplaire unique) . . 20 Francs

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles.

La *Jeune Belgique* offre la plus large hospitalité à tous ceux qui voudront lui envoyer leurs œuvres. Celles-ci seront mûrement examinées et insérées, s'il y a lieu.

Toutes les opinions sont personnelles aux rédacteurs.

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

BOITE AUX LETTRES

G. T. — Sujet calqué sur le *Vergiss-mein-nicht* de Platen ; Paul et Virginie transportés au bord de la Meuse. Quoiqu'un peu trop naïf, votre récit idyllique est fort joliment troussé, mais le thème en est tellement rebattu, que nous n'oserions pas servir à nos lecteurs ce plat assaisonné de lieux communs.

A. Célestin. — Avez-vous déjà vu des « anges à robes *blanches* qui de loin n'apparaissaient que comme de petits points *noirs ?* » Votre « conte à dormir debout » renferme des passages très drôles, mais à côté de cela, le style en est lâché et parfois trivial.

L. B. — *Alexandrie (Egypte).* — Nous attendons toujours votre mandat-poste, cher et lointain abonné.

MEMENTO

ANTIQUES ET MODERNES, poésies, par GERMAIN PICARD. — 1 *vol. Paris, Jouaust*, Prix : 2 fr.

SŒUR MARTHE, poëme, par GERMAIN PICARD. — 1 *vol. Paris, Jouaust.* Prix : 1 fr.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES PUBLIÉS DANS LA COLLECTION LAURENT, par ARTHUR BOITTE. — 1 *vol. in*-32. *Bruxelles, Boitte.* Prix : 2 fr.

LES SCRUPULES DE BERNUS, par ÉMILE LECLERCQ. — 1 *vol. Bruxelles, Office de Publicité.* Prix : 3 fr.

UN ABIME, monologue en vers, par Madame ÉDOUARD LENOIR. — 1 *vol. Paris. Sandoz et Fischbacher.* Prix : 1 fr.

LE NATURALISME

LETTRE A M. LOUIS HYMANS

Le grand, c'est le vrai.
(VACQUERIE.)

Le 31 décembre 1881, Monsieur, vous avez donné, au *Cercle artistique et littéraire de Bruxelles*, une conférence sur — ou plutôt contre — le naturalisme en matière de littérature. Une semaine après, le 8 janvier 1882, vous avez publié dans votre journal, *l'Office de publicité*, un article intitulé : *A propos du naturalisme*. C'est à l'occasion de cela que je vous écris.

Je n'ai point la prétention, moi, conscrit de l'armée littéraire, de rompre des lances avec vous, Monsieur, qui en êtes l'un des vétérans. Je viens simplement, sur votre propre appel et en toute courtoisie, vous exposer les quelques réflexions que m'ont suggérées les vôtres, cela sans autre arme que ma foi profonde dans le naturalisme.

Et d'abord qu'est-ce que le naturalisme ?

Vous répondez : C'est la littérature pornographique (1). Le roman sale est fatalement naturaliste et le roman naturaliste est inévitablement sale. C'est bien, je crois, l'idée que vous voulez exprimer par cette phrase : « Il est incontestable qu'il (le naturalisme) représente un genre de littérature tantôt malpropre, tantôt malsain, et trop souvent l'un et l'autre à la fois. »

J'ai toujours remarqué, Monsieur, que le polémiste qui voulait faire accepter une thèse douteuse, mettait bien vite en avant ces mots : « évident ! incontestable ! personne n'a jamais nié... ce serait absurde... mais, mon cher, tout

(1) Nous employons ce terme, quoique nous n'en ignorions pas la véritable signification. Le bibliophile-philologue Octave Uzanne explique clairement cette signification dans la lettre suivante qu'il adressait au *Figaro*, le 16 décembre 1880 : « Il n'est rien de plus « difficile à déraciner qu'une erreur poussée en pleine ignorance, avec l'âpre vitalité des « sauvageons. Depuis près de six mois, on répète avec un malin plaisir ces qualifications, « hier inconnues du vulgaire : *Pornographie*, *Pornographe*, *Pornographique* (Πόρνη, « fille publique, et γράφειν, écrire), sans se douter qu'on travestit bien gratuitement le « sens de ces mots de même origine, et qu'on les interprète d'une façon déshonnête, contre « le bon sens et le dictionnaire.

« Un *pornographe* est un *moraliste ;* il s'occupe de la statistique et des règlements de « la prostitution et cherche, par la logique et l'étude, les moyens capables d'arrêter les « progrès du vice. Parent-Duchatelet, l'auteur de *la Prostitution dans Paris ;* Tardieu, « Lecour et la plupart des médecins-légistes sont des *pornographes*. Zola, dans *Nana*, est « un *pornographe*. Le bureau des mœurs à la préfecture de police, est un bureau *pornographique*. Mais nommer tous les *ignominiographes de la presse, des pornographes*, « c'est, à proprement parler, faire un contre-sens; c'est donner au criminel le nom de juris- « consulte, et je ne crois pas qu'il y ait pédanterie à relever une erreur grosse comme « l'immoralité que cette question soulève. »

le monde sait cela... » Ce « tout le monde » est généralement fort problématique; n'importe ! l'interlocuteur craint de passer pour un ignorant, un « rétro »... et la thèse passe comme un roman de Feuillet à la *Revue des Deux-Mondes !*

Ce que vous affirmez, Monsieur, est on ne peut plus contestable : le naturalisme non seulement n'est ni malpropre, ni malsain, par lui-même, mais il est presque toujours meilleur à la santé humaine — passez-moi l'expression — que le romanesque et nuageux idéalisme. Il n'a jamais été dit *nulle part* que le romancier de l'école de Balzac dût aller chercher ses sujets dans les fanges; s'il le fait, c'est qu'il trouve — ou croit trouver — dans les bas-fonds, un intéressant sujet d'étude, mais il peut parfaitement rester naturaliste et donner des livres d'une irréprochable pureté.

Cela est nettement exprimé dans ce passage de la préface des *Frères Zemganno*, le roman naturaliste du romancier naturaliste Edmond de Goncourt : « On peut publier des *Assommoir* et des *Germinie Lacerteux* et agiter et remuer et « passionner une partie du public. Oui ! mais, pour moi, les succès de ces « livres ne sont que de brillants combats d'avant-garde, et la grande bataille « qui décidera de la victoire du réalisme, du naturalisme, de l'étude d'après « nature en littérature, ne se livrera pas sur le terrain que les deux auteurs de « ces deux romans ont choisi. Le jour où l'analyse cruelle que mon ami M. Zola, « et peut-être moi-même, avons apportée dans la peinture du bas de la société, « sera reprise par un écrivain de talent et employée à la reproduction des « hommes et des femmes du monde, dans des milieux d'éducation et de distinc- « tion — ce jour-là seulement le classicisme et sa queue seront tués.

« Ce roman réaliste de l'élégance, ça avait été notre ambition à mon frère et « à moi de l'écrire. Le Réalisme, pour user du mot bête, du mot drapeau, *n'a pas « eu en effet l'unique mission de décrire ce qui est bas, ce qui est répugnant, ce qui pue ; « il est venu au monde aussi, lui, pour définir dans de l'écriture artiste ce qui est joli, ce « qui est élevé, ce qui est bon, et encore pour donner les aspects et les profils des êtres raf- « finés et des choses riches ; mais cela, en une étude appliquée, rigoureuse, et non conven- « tionnelle, et non imaginative de la beauté, une étude pareille à celle que la nouvelle école « vient de faire, en ces dernières années, de la laideur.*

« Mais pourquoi, me dira-t-on, ne l'avez-vous pas fait, ce roman ? ne l'avez- « vous pas au moins tenté ? Ah ! voilà !... nous avons commencé, nous, par la « canaille, parce que la femme et l'homme du peuple, plus rapprochés de la « nature et de la sauvagerie, sont des créatures simples et peu compliquées, « tandis que le parisien et la parisienne de la société, ces civilisés excessifs, « dont l'originalité tranchée est faite toute de nuances, toute de demi-teintes, « toute de ces riens insaisissables, pareils aux riens coquets et neutres avec « lesquels se façonne le caractère d'une toilette distinguée de femme, demandent « des années pour qu'on les perce, pour qu'on les sache, pour qu'on les attrape, « et le romancier du plus grand génie, croyez-le bien, ne les devinera jamais, « ces gens de salon, avec les racontars d'amis qui vont pour lui à la découverte « dans le monde...

« Cette préface a pour but de dire aux jeunes que le succès du réalisme est

« là, seulement là, et non plus dans le canaille littéraire, épuisé à l'heure « qu'il est, par leurs devanciers. » (1)

Vous le voyez, Monsieur, le naturalisme n'est, somme toute, que l'étude consciencieuse des hommes et des choses. Si les premières manifestations écrites de l'école ont été répulsives aux délicats, ce n'est que par une coïncidence, et vous n'avez pas le droit de condamner la théorie par le fait des écrivains qui ont placé leurs sujets dans des milieux qui vous répugnent. Je comprends parfaitement que *la Fille Élisa*, que *Germinie Lacerteux*, que *l'Assommoir*, que *Marthe*, que *Nana*, choquent votre délicatesse et votre goût, mais eussiez-vous été aussi révolté, si, au lieu de les lire comme vous avez lu *Monsieur de Camors* ou *Valcreuse*, vous les aviez considérés et lus comme des études sociales pareilles à celles de Parent-Duchatelet?

Je ne le pense pas.

C'est pourtant à titre d'études, de dissections morales que leurs auteurs les ont publiés, et ce serait là leur excuse s'ils avaient besoin d'en donner une ; l'étude sociale, tel a été le but d'Henri Monnier, ce naturaliste scrupuleux que vous accouplez peut-être un peu légèrement au titi littéraire Paul de Kock, dans son chef-d'œuvre ; *Les Bas-Fonds*. Voici ce que disait l'auteur des *Scènes populaires* dans la préface de ce livre : « Nous avons dramatisé par- « fois ce que Parent-Duchatelet a décrit. Notre livre est en quelque sorte « un livre de médecine sociale : c'est le *speculum* du médecin. La plaie est « hideuse, il faut qu'un regard ferme se décide à la sonder. Ce n'est pas sans « tristesse que nous nous sommes décidé à faire de notre plume un scalpel, et « qu'après avoir ri des petitesses de ce monde, nous avons osé descendre « jusqu'à ses vices et regarder en face les lèpres secrètes qui le rongent (2). »

Voilà donc deux grands auteurs, Edmond de Goncourt et Henri Monnier (dont vous qualifiez le style de « gauloiserie grivoise »), qui vous répondent : Nous avons voulu sonder des blessures, anatomiser des plaies, scruter des gangrènes, estimant qu'avant de guérir le mal il faut que l'on cherche où il gît ; voilà pourquoi nous avons écrit.

Cette recherche cruelle, les écrivains naturalistes l'ont faite sincèrement et je crois qu'ils ont bien fait, mais je veux admettre avec vous que cette littérature exclusive ne peut plus s'étendre ; je pense, avec Edmond de Goncourt, que le succès du réalisme n'est plus dans le canaille littéraire, épuisé aujourd'hui ; mais ce que j'affirme, c'est que jamais il ne s'est parqué systématiquement dans cette sphère, que jamais les écrivains réalistes, dans leurs professions de foi et leurs manifestes, n'ont dit : « le naturalisme sera fange ou il ne sera pas » ; j'affirme que son domaine s'étend à tout ce qui est beau et grand, que c'est de ses écrivains que sortiront les livres vraiment sains et utiles.

(1) Edm. de Goncourt : *Les Frères Zemganno*.

(2) Et que l'on n'accuse pas Monnier d'avoir voulu spéculer sur le vice ; son livre *les Bas-fonds*, bien autrement cru que *Nana*, ne fut tiré qu'à cent exemplaires et il est à peine connu, quoique ce soit le chef-d'œuvre de son auteur.

***

L'étude exacte, telle est la devise. Ce que veut la formule nouvelle, je l'ai dit : c'est la vérité. Nous demandons que l'écrivain peigne les hommes tels qu'ils sont, voilà tout.

Le romancier qui, selon l'heureuse expression d'Edmond de Goncourt, n'est au fond qu'un historien des gens qui n'ont pas d'histoire, ne tire plus exclusivement son œuvre de son cerveau ; il la trouve dans les gens qu'il coudoie à chaque pas ; il note une à une les observations qu'il fait; il crée aussi, mais ce qu'il crée est une page qui servira plus tard de document pour l'histoire du siècle.

Lorsque madame Sand prêtait à ses idylliques paysans des discours exquis débités dans une langue limpide et précieuse; lorsqu'elle leur faisait déclamer, l'œil alangui, des sentimentalités crèmeuses, avec une voix navrée, elle trompait ses lecteurs ; elle créait des campagnards qu'elle n'avait jamais vus, qui n'ont jamais existé depuis que les blés ondulent dans les horizons, qui étaient faux de la casquette aux sabots, qui, au lieu de sentir bon le fumier, fleuraient mauvais l'ambre et la vanille, qui étaient aussi ridicules que les bergers de Racan et que les moutons roses de madame Deshoulières.

« O Corinne, s'écriait Théophile Gautier, à propos des personnages du « roman-nature, toi qui laisses au cap Misène pendre ton bras de neige sur ta « lyre d'ivoire, tandis que le fils d'Albion, drapé d'un superbe manteau neuf et « chaussé de bottes à cœur parfaitement cirées, te contemple et t'écoute dans « une pose élégante, Corinne, qu'aurais-tu dit de semblables héros ? Ils ont « pourtant une petite qualité qui manquait à Oswald : ils vivent, et d'une vie « si forte qu'il semble qu'on les ait rencontrés mille fois. » (1) Nous ne voulons plus de ces êtres factices, maquillés d'orgeat, qu'on nous sert sous les poétiques vocables de Werther, d'Adolphe, d'Oswald, de Stephen, d'Obermann, d'Albert de Rudolstadt, d'Armand Duval..... Ce qu'il nous faut, ce sont des hommes vrais, des hommes en chair et en os, qu'on reconnaisse pour les avoir vus ; des hommes bien campés sur leurs jambes, buvant et mangeant, vivant surtout, et non de ces marionnettes fadasses, anodines, écœurantes, immobiles comme des pantins de cire.

Nous voulons que notre bibliothèque naturaliste soit une galerie de tableaux, dans laquelle l'avenir nous reconnaisse tels que nous avons été, et non tels que nous auraient faits les rêveurs et les poètes.

J'ai constaté, Monsieur, que la lecture d'un roman idéaliste quelconque ne laissait au cœur et à l'esprit que dégoût, que lassitude, que déception, et, si vous voulez prendre la chose au point de vue moral — dussé-je passer pour un Joseph Prudhomme, — que répondriez-vous à la jeune fille qui, après quelques mois de mariage, viendrait vous crier, à vous, auteurs idéalistes : Vous avez menti, vous m'avez trompée ; vos romans ont peuplé mon cœur de visions idéales ; je m'étais figuré une béatitude d'amour, une vie à deux pleine d'exquises douceurs, et, par votre faute, je suis tombée du haut de mon azur dans

(1) *Portraits contemporains*.

les rancœurs de la réalité ; au lieu de me préparer à vivre, vous m'avez habituée à rêver ; au lieu de m'apprendre le fond des choses, vous m'en avez doré la surface pour m'empêcher de les voir! Que répondriez-vous ? et Émile Zola, que vous méprisez tant, n'a-t-il pas raison lorsqu'il dit, dans un de ses nombreux articles du *Figaro* : « Si l'on pouvait ouvrir le crâne d'un homme nourri de « ces romans et de ces drames menteurs, où ne retentissent que des mots « sonores et qui sont le contraire de notre existence quotidienne, on en « constaterait le vide, le vague et l'obscur. De pareilles lectures et de pareils « spectacles ne peuvent qu'encourager les débauches solitaires, les réserves « jésuitiques, les compromis et les détours du cœur. Walter Scott a fait plus « de filles coupables et de femmes adultères que Balzac. George Sand a créé « toute une génération de rêveuses et de raisonneuses insupportables. Chez « une femme qui prend un amant, il y a toujours au fond la lecture d'un « roman idéaliste, que ce soit *Indiana* ou *le Roman d'un jeune homme pauvre.*

« Rien ne trouble comme ces pages qui emportent le lecteur dans le rêve des « grandes passions, et où, quel que soit le dénouement, la faute devient le seul « bonheur qu'on puisse goûter sur terre, grâce au tableau mensonger et « séduisant que l'auteur fait de l'amour. Ce ne sont que tourelles éclairées par « la lune, que promenades sous les allées au chant du rossignol, que longs « serments et que baisers assurant une éternité de jouissance. Les personnages « ne mangent pas, ne vieillissent pas, n'ont aucune des infirmités de la nature ; « ce qui change ces livres, avec leur morale relâchée, leurs tolérances poé- « tiques, en une terre supérieure qui dégoûte de la nôtre et fait prendre en « mépris nos réalités, le ménage, le train-train quotidien, les nécessités du corps, « tout ce qui nous attache au sol. Le détraquement social et la perversité « sensuelle sont au bout.

« Prenez, au contraire, un roman naturaliste, et vous en tirerez conti- « nuellement les leçons du réel. Les rêveries dangereuses ne sont plus per- « mises. Voilà le mal dans son horreur, voilà la faute dans les saletés et les « tourments de ses conséquences, et toujours sort cette conclusion que la vertu « et le bonheur sont dans la logique, dans l'acceptation du vrai, dans le juste « équilibre de l'homme avec la nature qui l'entoure. » (1)

Est-ce à dire que nous demandions qu'on donne *Nana* ou *la Fille Élisa* comme prix d'excellence dans les pensionnats de demoiselles? La réponse se devine. Il est inutile d'enseigner les brutalités humaines avant le moment où la science en sera inévitable. La femme ne doit pas mettre son regard dans les plaies hideuses, mais il y a d'autres œuvres vraies que celles que « l'opposition » met toujours en avant ; il y a d'autres productions réalistes que ces études atroces écrites pour les hommes, pour les forts, et celles-là vous n'en parlez pas.

***

A quoi bon, dit-on, décrire ce que nous avons sans cesse sous les yeux ? Voilà une question qu'à propos du naturalisme posent une foule de gens, sans

(1) *Figaro.* Dimanche 21 août 1881.

se douter qu'elle équivaut à celle-ci : à quoi bon peindre ? A quoi bon les paysages ? on n'a qu'à sortir de la ville pour en voir ; les hommes ? on ne rencontre qu'eux; les fleurs ? on peut les acheter au marché; et ainsi de suite.

Mais le naturalisme, dit-on encore, c'est de la photographie !

De la photographie !

Je gage que vous seriez bien embarrassé, Monsieur, d'expliquer ce terme appliqué à la littérature. En peinture, il signifie un moyen artificiel, mécanique; mais dans le roman, quel qu'il soit, il ne peut plus être un blâme, puisque le moyen artificiel n'existe plus ; idéalistes et réalistes écrivent avec une plume, je pense ; les deux écoles mettent du noir sur du blanc, comme disait Gautier; où voyez-vous là de la photographie ?

Peut-être veut-on dire que, comme le photographe, l'écrivain prend brutalement les choses sans en arrondir les angles, sans discerner ce qui flattera l'œil de ce qui pourra le blesser, mais cela est une grosse erreur. Oseriez-vous avancer par exemple que *le Casseur de pierres* de Courbet, que — pour être plus actuel — *l'Aube* de Hermans ou *le Retour du bal* de Gervex sont des photographïes ?

Quel est le but de l'écrivain qui décrit ? Évidemment de faire voir au lecteur le paysage ou l'appartement qu'il a sous les yeux; il veut faire passer dans l'œil du lecteur ce qu'il a sur sa propre rétine, et, s'il parvient à ce résultat, nous est avis que sa description est bonne. Il y a donc là un but vers lequel tend constamment le romancier. Cela étant admis, permettez-moi de discuter les moyens à employer.

Eh bien ! le romancier naturaliste estime qu'il doit détailler sa description, noter les nuances les plus légères, familiariser le lecteur avec les lieux où il veut le transporter, l'y installer comme chez lui, l'y faire vivre ; par ce moyen de peinture minutieuse que vous lui reprochez, l'écrivain espère arriver au but visuel dont je viens de vous parler. Comparez son procédé avec celui de vos auteurs favoris et dites-moi, Monsieur, lequel a le mieux réussi. Je sais bien que beaucoup de personnes ne savent pas lire les longues descriptions, qu'agacées par la marche paisible des romans d'analyse, elles passent des dix pages pour revenir à l'action; je sais bien que l'on a blâmé Émile Zola d'avoir, dans *Une page d'amour*, fait plus de quatre descriptions de Paris ; relisez ces pages ; l'auteur, séduit par la difficulté d'un tour de force, y a décrit la grande ville sous différentes tombées de jour; les mêmes horizons il les a rendus avec des teintes diverses, sous l'étincellement doré des gerbes de soleil, et sous la gamme grise des pluies fines et des brouillards ; là radieuse de gaîté, là morne et comme appesantie par une immense tristesse. Il a cédé victorieusement à son besoin de virtuosité picturale, à son tempérament vigoureux de descripteur; on n'a pas voulu comprendre cela.

***

C'est avec Honoré Balzac que le roman *vrai* a été définitivement introduit dans la littérature. Malgré les concessions que dut faire à l'ancienne formule l'auteur des *Parents pauvres*, il est généralement admis qu'il a bouleversé les

tendances fantaisistes du roman. Son vaste édifice littéraire, *la Comédie humaine*, repose sur l'étude, sur l'observation constante ; au contraire des œuvres qui faisaient prime avec Sue, Dumas, etc., celles de Balzac sont des pages d'histoire humaine ; elles sont vivantes, on s'y sent en pays de connaissance ; elles sont réalistes, ou, pour bannir un instant ces vocables à chicane, nature, réelles.

Et ne croyez pas, Monsieur, que l'école nouvelle se réduise à ce maître et à... Zola. Il y a plus de naturalistes que vous ne pensez ; en dehors de Stendhal et d'Henry Monnier, le réalisme compte le grand Flaubert, les Goncourt, Daudet, Zola, Duranty, le simple et poignant auteur du *Malheur d'Henriette Gérard*, Fabre, le défroqué des *Courbezon* et de *l'Abbé Tigrane* ; il y a encore Vallès, le révolté de *Jacques Vingtras*, Lemonnier, ce Belge peintre de race, l'âpre écrivain du *Mort*. Relisez ensuite les auteurs qui, entrés de plein pied dans la grande voie vivante, ont délaissé la littérature pour la production facile. Ulbach n'a donné qu'un roman vrai, *Monsieur et Madame Fernel ;* c'est sa maîtresse-œuvre ; Malot n'a donné qu'un roman vrai, *les Victimes d'Amour;* c'est sa maîtresse-œuvre; About n'a donné qu'un roman vrai, *Madelon ;* c'est sa maîtresse-œuvre. Et vous-même, Monsieur, tout en gardant l'empreinte de l'idéalisme, n'avez-vous pas, avant vos travaux historiques et parlementaires, écrit un roman de mœurs, exact, calqué sur la vie belge, sur la bourgeoisie enfoncée dans ses petitesses et ses ridicules ? n'avez-vous pas aussi, vous, écrit un roman visiblement inspiré de Balzac et des *Scènes populaires* ? n'avez-vous pas enfin, écrit un excellent roman, naturaliste ou peu s'en faut : *la Famille Buvard ?* (1) Renégat !

Vous dites, en parlant toujours des auteurs modernes : Qu'ils aient donc le courage de publier en feuilleton un roman naturaliste! Vous oubliez, sans doute, que l'*Assommoir* a paru dans le *Bien public*, *Nana* dans le *Voltaire*, ainsi que *le Mort* de Lemonnier, et, à l'heure où je vous écris, le *Gaulois* donne *Pot-Bouille*.

Voici encore, Monsieur, un passage de votre article :

« J'avais à caractériser le naturalisme et non pas à peindre tel ou tel écrivain « à qui il plaît d'être, selon son penchant de telle ou telle heure, naturaliste, « spiritualiste, ou romantique..... »

Ce qui revient à dire que *le Nabab*, *Jack*, *les Rois en exil*, *Numa Roumestan ;* que *la Conquête de Plassans*, *une Page d'amour*, *la Fortune des Rougon ;* que *Madame Gervaisais*, *Charles Demailly*, *les Frères Zemganno ;* que *l'Éducation sentimentale*, *un Cœur simple*, *Bouvard et Pécuchet;* qu'*un Coin de village*, que *le Père Goriot* et *Eugénie Grandet*, n'étant pas du genre de *Nana*, sont des romans idéalistes, romantiques ou spiritualistes, comme vous dites.

Mais alors, il n'y a jamais eu que deux vrais naturalistes : Cambronne et M. Margue !

Ensuite vous décidez d'emblée que tout ouvrage naturaliste est sale, pornocratique, immonde et vous donnez comme preuve un roman nouveau d'un

(1) Louis Hymans : *la Famille Buvard* (scènes de mœurs bruxelloises), 2 vol. Bruxelles et Leipzig. Aug. Schnée, 1858.

Louis Davyl : 13, *Rue Magloire*, roman que vous avouez avoir tout au plus parcouru.

Par curiosité et sur votre réclame, j'ai acheté ce livre, et je l'ai lu, ce qui est plus beau encore. C'est aussi naturaliste que les *facta* de Bouvier, Richebourg, Matthey, Montépin et consorts. C'est une grande machine mélodramatique à laquelle il ne manque que le trémolo des crincrins, et, sous prétexte que ce n'est pas propre — oh ! non ! — vous concluez : naturalisme. Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

Et, puisque je suis retombé sur votre article, que dites-vous de cet argument étrange que vous apportez à votre thèse :

« L'autre soir, comme je sortais du Cercle, un homme de beaucoup d'esprit « et qui passe pour un bon juge en fait d'art et de littérature, m'accosta et « me dit :

« Avez-vous lu... (je ne dirai pas quel livre nouvellement paru à Paris, car « je ne veux pas lui faire une réclame. Voilà le vrai naturalisme, voilà le « vrai chef de l'école.

« Je répondis négativement.

« C'est dommage, me dit-il. Seulement, quand vous l'aurez lu, vous aurez « soin de ne pas le laisser traîner sur votre bureau. Il me semble que cela dit « tout. »

Ne le laissez pas traîner sur votre bureau, voilà le grand argument, le mot de la fin, le coup de Jarnac !

Mais, Monsieur, si je dois apprécier un livre sur cette question : Puis-je le laisser sur mon bureau? il n'y a plus de littérature possible. Si j'ai des fils, je me garderai bien de laisser traîner sur mon bureau Henri Mürger, Gautier, etc.; si j'ai des filles, je n'y laisserai rien traîner du tout ; si j'ai des bébés, je me garderai d'y laisser mon canif ou ma boîte d'allumettes et dans tous les cas je n'y laisserai pas ma bourse. S'en suit-il que tout cela soit immondices ? A ce compte, les livres de Droit et de Médecine ne sont plus possibles, les journaux sont bons à mettre avec le sonnet de Philinte, et la littérature toute entière, depuis Rabelais jusqu'à Hugo, n'est qu'un vain mot. A vrai dire, votre mot de la fin (qui dit tout) est d'une cruauté excessive !

***

Il s'est trouvé, dans le nombre des œuvres naturalistes, des romans qui, malgré leur puissance d'observation, choquent la délicatesse des lecteurs inaccoutumés à la peinture brutale des réalités humaines, mais vous avouerez que, dans le cant idéaliste, il y a des romans non moins choquants et certainement plus dangereux par leur façon séduisante de montrer les choses. Faites les parts égales et rassemblez vos souvenirs. Je ne citerai que *Mademoiselle de Maupin*.

En résumé, Monsieur, votre querelle tient toute entière sur cette pointe d'aiguille : une question de mots. Vous combattez la littérature ignominiographe, comme dit Octave Uzanne, et vous vous figurez combattre le naturalisme avec lequel vous la confondez. Votre erreur vient sans doute de ceci, que vous n'avez pas basé votre thèse sur une définition exacte du romancier naturaliste : *celui qui peint les choses qu'il veut, mais toujours telles qu'elles sont.*

Si vous partez de là, vous comprendrez que, dans la nouvelle école qui n'en est pas une, gît l'avenir de la grande littérature, saine, large et vivante.

Le roman naturaliste n'a pas jusqu'ici entièrement atteint son but; il n'existe pas encore dans toute l'intégrité de sa formule. Aucun des ouvrages, même des meilleurs, de l'école nouvelle, même *Madame Bovary*, n'est *absolument vrai*. Nous voudrions qu'avant de faire parler ses héros, l'écrivain se demandât : parle-t-on ainsi dans le milieu que j'étudie; tel mot n'est-il pas trop relevé, trop littéraire ? qu'il mît au besoin des fautes de langue dans la bouche de ses personnages, de ces fautes courantes qui passent presque inaperçues, comme l'omission des subjonctifs, par exemple, dût-il être suspecté, par la légèreté même de ces erreurs que tout le monde commet, de ne pas connaître la grammaire. Nous voudrions que le romancier ne fît usage de son style sien que dans la description, qu'il mît là toute sa puissance pour reproduire la nature et les choses telles qu'elles sont en réalité; qu'au lieu d'allonger ces descriptions minutieuses qui ont fait accuser les romanciers modernes de « commissaire-prisorisme », il concentrât, il quintessenciât, il « sublimât » ses esquisses, ainsi que l'a fait victorieusement Flaubert; ce résultat auquel le romancier ne pourra arriver, comme Flaubert, qu'à force d'étude, de patience et d' « œil », ce résultat donnera à la description la valeur d'un tableau; courte, elle permettra au lecteur d'embrasser l'ensemble pictural, de discerner les obscurs et les clairs, les plans et les perspectives.

Alors seulement le naturalisme sera maître, alors parfait, alors incomparable.

Ceux qui lisent ne sont pas encore accoutumés au roman moderne. Ils veulent être *amusés*, ils ne le sont pas. Le roman naturaliste n'a pas pour objectif l'amusement ; son but est plus élevé; il veut enseigner, et cela en visant au grand art qui attache et qui charme. Si l'intérêt brut, la complication des données, le mystère palpitant qu'on ne dévoile qu'à la dernière page, faisaient la beauté des livres, Montépin, Gaboriau et Richebourg seraient les maîtres de la littérature, et les romans de cour d'assises, qui ne valent pas les comptes-rendus de l'affaire Vaughan, seraient tout bonnement des chefs-d'œuvre.

Ce qui donne au livre sa beauté, c'est sa vie, sa chaleur ; plus les héros en seront réels, plus le lecteur s'incarnera en eux ; plus ils seront vrais, plus on les comprendra.

Qu'importe dans un livre la trame banale dont on devinera le dénouement après avoir lu les dix premières pages de l'œuvre et que la table des matières suffit à dévoiler? Ce n'est pas à l'enchevêtrement plus ou moins habile des situations que l'on reconnaît l'artiste, c'est à l'exécution, à la vérité ; et une école qui prend pour base cette vérité qui illumine ses œuvres, une école qui, malgré les écarts compromettants de la première heure, fonde ses productions sur l'étude consciencieuse et large, cette école sera, malgré tout, celle des vrais artistes et des grands écrivains.

MAX WALLER.

PAQUES-FLEURIES

(Suite)

Les jours s'écoulèrent. Ursule avait maintenant un ami, un confident, silencieux, mais complaisant. Elle passait des heures en contemplation devant son rameau. Ce petit morceau de bois était pour elle un prisme enchanteur. Il avait des miroitements étranges pour ses yeux éblouis de regarder. Et dans le lointain des perspectives vagues, apparaissait une figure, qui ressemblait terriblement au petit Jacques. Puis, un bruit léger, un mouvement, tout disparaissait. C'était une illusion de chaque moment.

Quand s'annonça le printemps, l'espérance d'Ursule grandit, et son angoisse aussi. Que de fois elle crut voir le bourgeon tant désiré poindre sous l'écorce ! Et Pâques approchait à grands pas !... Chaque soir, Ursule disait sa prière devant la branche prophétique, mais le ciel restait sourd. « J'attendrai jusqu'au dernier moment, se dit l'entêtée Bretonne, et peut-être que... » Elle songeait à un miracle. Car il en arrivait encore en ce temps-là. Le rameau de Suzon portait deux fleurs déjà. Celui de Lisette deux aussi. Et comme en ces temps reculés, les femmes étaient aussi méchantes entre elles que de nos jours, elles n'eurent rien de plus pressé que de faire part de leur bonheur à Ursule. Et Ursule, femme autant qu'elles, trouva dans son cœur saignant des élans de tendresse pour leur sauter au cou et les féliciter.

La nature était toute en fleurs. L'éternel refrain d'amour retentissait partout, dans les feuillages comme dans les cœurs. Le soleil jetait libéralement sa clarté pure sur la grande fête annuelle.

Par un contraste étrange, la Semaine-Sainte vint pousser sa note morte et triste dans ce concert de vie et de joie. Le Vendredi-Saint était arrivé. Ursule désespérait. Le Samedi, de grand matin, elle descendit, sans oser regarder le rameau. Michel la guettait. Il avait cueilli au verger une branche de pommier constellée de fleurs rosées, et tout à fait semblable à celle d'Ursule. Il monta à sa chambre en tapinois, enleva le brin flétri, le jeta par la fenêtre, et y substitua la tige en fleurs...

***

Soudain des cris de joie se firent entendre. La petite Ursule dégringola le grand escalier, triomphante, et agitant au dessus de sa tête le rameau menteur :

— Pâques-Fleurie! Pâques-Fleurie! s'écriait-elle. Depuis ce matin!...C'est un miracle ! Pâques-Fleurie !

Toute la domesticité, réunie au pied du grand escalier, se tordait de rire en la montrant du doigt.

— Je te demande en mariage ! dit solennellement Michel en s'avançant.

— Jacques, dit un second, va donc chercher une échelle pour qu'elle embrasse l'heureux qu'elle choisit !

La pauvre enfant, confuse et tremblante, comprit qu'on s'était joué de sa crédulité. Elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Sur ces entrefaites arriva la châtelaine. Prévenue par Jacques, elle lui avait ordonné de laisser la mystification s'achever. « Je sais tout, dit-elle en prenant

un air sévère et majestueux. Je vous blâme tous, toi surtout Michel. Mais Pâques-Fleurie n'aura pas encore menti cette fois. Ursule, depuis trois ans que je te connais,tu as toujours été une brave et honnête fille.Tu seras certainement une bonne épouse. Mais puisqu'il te faut encore une dot pour trouver un mari, cette dot, je te la donne. » En même temps, ayant pris le rameau des mains d'Ursule, elle l'entortilla au moyen de deux billets de banque de mille livres, et le lui rendit. Puis elle sortit, laissant tous les spectateurs de cette scène stupéfaits. Michel et les autres voulurent faire leurs excuses à Ursule. Mais elle les repoussa dédaigneusement, et suivit la châtelaine.

Tout fut bientôt rentré dans l'état habituel. Michel était revenu à de très-bons sentiments. Il était d'une amabilité excessive envers Ursule. Quinze jours après, quand il crut avoir produit l'effet voulu, il vint, un matin, gratter timidement à la porte de la Bretonne. Il entra en tortillant sa casquette...

— Ursule... Mademoiselle, je viens, hum !... je viens vous demander si vous voulez être ma femme !

— Je le regrette infiniment; mon cher Michel, mais il y a une heure que je suis la promise de Jacques. D'ailleurs, puisque vous accomplissez les promesses de Pâques-Fleurie aussi bien que vous les faites, tenez, le rameau de Lisette a fleuri aussi, et elle vous aime bien, Lisette, allez, je le sais. Puis... elle n'est pas bossue. Que Pâques-Fleurie soit vraie pour elle aussi !

Michel poussa un gros soupir et se retira. Il n'y avait rien à faire. Il en prit son parti et suivit le conseil de la Bretonne.

Ursule et Jacques, Lisette et Michel allèrent demander le consentement de la marquise, et, comme bien vous pensez, l'obtinrent. Ils se marièrent; ils furent très heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants.

CHARLES METTANGE.

NUIT TOMBANTE

A André Theuriet.

Lorsque le soleil recule
Dans sa pourpre, à l'horizon,
Et qu'un sombre crépuscule
Vient éteindre ce tison :

Tout bruit cesse dans la plaine,
L'homme y suspend son labour ;
D'ombre la forêt lointaine
Se cercle, tout alentour.

Un vent frais chasse le sable,
La fleur se ferme et l'oiseau
Rentre au nid. — Vers son étable
S'achemine le troupeau.

De place en place, une étoile,
Comme un petit diamant,
Scintille et perce le voile
Sombre du grand firmament.

Du chaume, un peu de fumée,
Monte, en mince filet blanc,
Et sur le seuil une armée
De bambins saute d'un banc....

C'est qu'on aperçoit le père
Qui tourne le val, au trot ;
Le chien grogne, et la fermière
Remet dans l'âtre un fagot.

HIPPOLYTE DEVILLERS.

JEAN RICHEPIN

Je crois à la métempsycose en littérature. Les grands poètes sont comme les beaux livres : Dieu les tire à plusieurs éditions. De siècle en siècle, de jour en jour, au milieu du bruit de l'ascension humaine, leurs voix se répondent. Rabelais continue le rire d'Aristophane; Lamartine achève la plainte de Novalis; Baudelaire prolonge l'appel strident d'Edgard Poë; — François Villon revit dans Richepin.

***

Quand Richepin publia *La Chanson des Gueux* et *Les Caresses*, la dernière famille romantique venait de s'éteindre avec Théophile Gautier. L'École Parnassienne faisait rage, et le gongorisme battait son plein. Dans un rhythme de strophe encore inouï tournaient, raides d'empois, les pointes françaises, les concetti italiens, les euphuismes anglais, les agudesses espagnoles. C'était une génération spontanée de petits rapsodes impeccables, ennemis de la passion et de l'éloquence, cherchant l'absolue beauté dans la ligne et dans la couleur, pipeurs de rimes et de mètres, impersonnels par nécessité, originaux par imitation, gonflés d'érudition pédante, indéchiffrables comme des sphinx. Les plus grands talents sacrifiaient à l'artificiel et à l'étrange. Catulle Mendès et Louis Bouillet, braconniers des lettres, abattaient sans vergogne le gibier de Leconte de Lisle. François Coppée et Sully-Prud'homme, — dans leur boudoir bleu fané, rose tendre, — sonnaient pour les Frou-Frou leurs sonnets précieux, délicats bibelots d'étagère, aux relents de musc et de vétyver. A côté de ces figurines de Saxe, — froide et blanche, la statue de l'Impassibilité s'élevait, et Pygmalion craignait d'animer sa Galathée. Rien de primesautier, d'humain, de vécu : beaucoup d'artistes, et pas un homme.

Cet homme qui manquait, Richepin le fut.

***

Comme François Villon, Jean Richepin est le poète de la Bohême; non pas de la Bohême fantaisiste d'Henri Mürger -- cette sensitive égarée au quartier Latin; — mais de la Bohême en guenilles, de la Misère. Autour de lui, dans un grouillement sombre à la façon de Callot, loqueteux, va-nu-pieds, enfants de la balle, infirmes, claque-patins, escarpes, s'ébranlent. C'est une évocation de la Cour des Miracles, où, dans les gueules noires de la nuit, aux dansées flambantes des torches, baffrent les truands. Ici, là, partout, cour-

tauds et capons comptant leurs prises, mercandiers déchaux, malingreux hydropiques, francs mitoux et piètres ôtant leurs blessures, orphelins cuisant leurs mains gourdes, polissons et morjauds déchemisés, momignards nus tétant les ribaudes, collots secouant leur teigne, coquillards jetant leur bourdon, sabouleux, narquois, rifodés, hubins. Et dans cette fantasmagorie, au milieu des repues, des chevances et des lippées, juchant sur le tonneau des ducs d'Égypte, Richepin s'enroue à clamer :

Tu vivras, monde qui végètes!
Le poète est le roi des gueux!

Le Roi des Gueux! Roi, certes il l'est, le poète, ce bohême lamentable et fier, Roi sous les guenilles, Roi par ses muscles et ses nerfs! Roi du pays d'intempérance et de maraude, écuyer des courses folles sur la croupe des chevaux sans mors, Roi de théâtre à l'escarcelle vide, et, dans son rêve, — monnayant les astres!

Et sur *la Ballade des Gueux*, l'œuvre s'ouvre. Partout des cris de rage, des gémissements, des prières; partout des rires obscènes, des plaisanteries de brute, des refrains d'argot. L'hiver, un paysage gris, noyé de brume, haché de pluie ; des maisons lépreuses, un sol fétide, des flaques de boue, où ballonnent des charognes crevées. Voici le rodeur des champs qui menace de son bâton ferré la ferme égayée de lumière, et dont la silhouette s'allonge en noir sur les premières neiges.

Cette enfant qui tousse, immobile sous la rafale :

Elle épousera ce soir,
Sans bouquet, sans encensoir,
Sans musiques,
Et plus tôt qu'on aurait pensé,
L'hiver, ce vieux fiancé
Des phthisiques.

A Paris, le soir, aux fenêtres des mastroquets, les gamins battent la semelle. Gavroche polissonne, et fait tomber les passants. Les voyous chauffent leurs moignons gercés aux fourneaux à marrons, ramassent les mégots jetés sur le trottoir, filoutent les chandes de cerneaux, volent leur contremarque aux habitués du théâtre, et s'en vont rigoler au drame à la mode :

A minuit, l'estomac creusé, les yeux pesants,
Ils iront retrouver leurs femmes de douze ans
Qui couchent dans les fours à plâtre.
Ces mômes corrompus, ces avortons flétris,
Cette écume d'égoût, c'est la levure immonde
De ce grand pain vivant qui s'appelle Paris
Et qui sert de brioche au monde.

Le jour, dans la douceur fondue d'un matin d'avril, dans une échappée de joie et de lumière, la chanson des marchandes de violettes. La pluie a lavé l'azur ; la terre mouillée fume, les boulevards s'animent. Il neige des fleurs de marronniers sur les amoureux qui passent. Partout gazouille, comme une fauvette, la ritournelle ailée du printemps !

L'été, sous un ciel lourd d'orage.

Le long d'un chemin creux que nul arbre n'égaie,
Un grand champ de blé mûr, plein de soleil, s'endort ;
Et le haut du talus, couronné d'une haie,
Est comme un ruban vert qui tient des cheveux d'or.

De la haie au chemin tombe une pente herbeuse
Que la taupe soulève en sommets inégaux,
Et que les grillons noirs, à la chanson verbeuse,
Font pétiller de leurs monotones échos.

Passe un insecte bleu vibrant dans la lumière,
Et le lézard s'éveille et file, étincelant,
Et, près des flaques d'eau qui luisent dans l'ornière,
La grenouille coasse un chant rauque en râlant.

Ce chemin est très loin du bourg et des grand'routes.
Comme il est mal commode, on ne s'y risque pas,
Et, du matin au soir, les heures passent toutes
Sans qu'on voie un visage ou qu'on entende un pas.

C'est là, le front couvert par une épine blanche,
Au murmure endormeur des champs silencieux,
Sous cette urne de paix dont la liqueur s'épanche
Comme un vin de soleil dans le saphir des cieux,

C'est là que vient le gueux, en bête poursuivie,
Parmi l'âcre senteur des herbes et des blés,
Baigner son corps poudreux et rajeunir sa vie
Dans le repos brûlant de ses sens accablés.

Et quand il dort, le noir vagabond, le marouſle
Aux souliers éculés, aux haillons dégoûtants,
Comme une mère émue et qui retient son souffle,
La nature se tait pour qu'il dorme longtemps.

Telle est, dans sa réalité vécue, cette conception originale et hardie : *la Chanson des Gueux*. Dans cette infinie variété de tableaux ardents et sombres, brossés d'un pinceau fougueux, avec des empâtements de couleur à la Courbet, comme moyen d'action : la franchise brutale, la vérité crue ; comme unité d'impression : la misère.

(A suivre.) ALBERT GIRAUD.

LES LIVRES

BIBLIOTHÈQUE BELGE ILLUSTRÉE, *Parent et C^ie. Bruxelles.* — Nous ne pouvons assez féliciter MM. Parent de l'heureuse idée qui a présidé à la fondation de leur charmante publication. Ces petits volumes gais à l'œil et soigneusement imprimés feront bien vite leur trouée dans les familles où ils récréeront les grands et les petits enfants. Cinq volumes ont paru : d'abord la jolie nouvelle de la sympathique Marguerite Van de Wiele : *Les frasques de Majesté*, qui a paru récemment dans la *Revue de Belgique ; Les Atomes et bien des choses encore*, causeries scientifiques de ce fantaisiste spirituel Edmond Cattier ; *Les Voyages et Métamorphoses d'une goutte d'eau*, par A. J. Wauters; *Les Êtres Méconnus*, étude sur l'araignée, de Léon Becker; *Une ascension au Mont Perdu* (Pyrénées espagnoles) de Jules Leclercq. Tous ces ouvrages, artistement imprimés, sont ornés, pour la plupart, de bonnes gravures sur bois. MM. Parent nous promettent une suite à cette collection de bons ouvrages, bien écrits et aptes à être mis dans toutes les mains ; si elle répond au commencement, nous comptons sur d'agréables surprises dans l'avenir. Δ

LES MAUVAIS MÉNAGES, par ANDRÉ THEURIET.—*Paris, Ollendorff.* — Sous ce titre, le fécond romancier lorrain a réuni deux de ses derniers récits : *la Revanche du Mari* et *Rose-Lise* Les qualités ordinaires de Theuriet, simplicité, fraîcheur, intérêt et finesse d'observation, s'y retrouvent, développées. La lecture de ces scènes de province, si vraies, si naturalistes, dans le sens juste du terme, repose de celle de ces romans à sensation ou à thèse, qui abondent de nos jours. Nous n'en dirons pas plus aujourd'hui, nous proposant de publier sous peu, dans la *Jeune Belgique*, une étude sur le charmant auteur du *Mariage de Gérard* et de *Sauvageonne*. CHARLES METTANGE.

BONS OU MAUVAIS, AU CHOIX, par M. ÉMILE GREYSON. — M. Greyson n'en est pas à son premier ouvrage ; il a déjà beaucoup écrit, et il est superflu d faire l'éloge du style et de la conception de ses livres. Il publie aujourd'hui, dans la *bibliothèque Gilon*, deux contes fort intéressants que nous espérons voir bientôt dans les mains de tous nos lecteurs. Ils se lisent tous deux avec plaisir, notamment le beau conte que lui a inspiré ce passage de Lessing. « C'en est trop ! le cerveau humain peut contenir « l'infini et parfois cependant il se trouve rempli, rempli par une misère. » C'est, à mon très-humble avis, un des meilleurs ouvrages publiés par M. Gilon.

ALBERT ORTH.

REVUE DE LA QUINZAINE

Liége.— Concert organisé par la Société des Étudiants libéraux. — Joli programme; jolie salle ; mais auditeurs disséminés et froids. Il s'agissait d'une œuvre libérale : *inde* le peu d'empressement des libéraux. Il y avait de quoi cependant attirer les gourmets. Les noms de M^lle A. Kufferath, de M. de Zarembski et de M. Dulaurens suffiront à le prouver. Les deux premiers étaient inconnus au public liégeois. M^lle Kufferath possède une voix étendue, bien timbrée, et que le temps, espérons-le, assouplira encore. Elle a dit avec beaucoup de finesse et de sentiment plusieurs romances. C'est, de plus, une fort jolie et gracieuse personne. M. de Zarembski, avec sa crinière à la Listz, sa démarche de paysan du Danube, et son merveilleux talent, a excité autant d'étonnement que d'admiration. Agilité

remarquable ; mais, était-ce la température glaciale de la salle, était-ce le pur classique des morceaux choisis, l'exécution a paru légèrement entachée de sécheresse. La trompette de M. Dulaurens a produit fort bon effet, et le sympathique fort-ténor du théâtre de Liége a recueilli une ample moisson de bravos.

Au théâtre royal, *la Mascotte* obtient un immense succès, et tient l'affiche avec persistance. L'interprétation est excellente. — Au Gymnase, *Odette*, quoique fort bien rendue quant aux principaux rôles, est jouée tous les soirs devant une salle à demi vide. Mme Juliette Clarence mérite une mention spéciale pour la finesse et l'énergie avec lesquelles elle rend le personnage si difficile d'Odette. Avec des éléments pareils, on ne s'explique pas le discrédit où est tombé le théâtre du Gymnase. — Au théâtre du Pavillon de Flore, grande attraction : trois représentations de la charmante comédie de Pailleron : *le Monde où l'on s'ennuie*, par la troupe de M. Marck. — Comme à son premier passage par Liége, cette troupe d'élite a été applaudie avec enthousiasme. Nous ne voudrions pas faire de jaloux ; mais la palme a certainement été remportée par Mlle Lecomte, qui fait la Suzanne la plus naturelle, la plus espiègle et la plus adorable qu'on puisse voir.

CHARLES METTANGE.

Bruxelles. — Conservatoire. — Cercle Artistique. — La deuxième séance de musique de chambre donnée par le quatuor du Conservatoire, MM. Cornélis, Agniez, Gangler et Jacobs, a eu lieu jeudi dernier, avec le concours de Mlle P. De Smet. Le programme comportait tout d'abord un quatuor inédit de Benjamin Godard, œuvre peu digne de figurer dans une séance du Conservatoire, si nous en exceptons l'*andante*, cantilène très bien venue. Le quatuor de Schumann — Mlle De Smet au piano — a été exécuté d'une manière correcte mais froide, peu en rapport avec le style et l'esprit de l'œuvre. A part quelques défaillances de la part du 1er violon — résultat de la fatigue probablement — et trop peu de sobriété de la part du violoncelliste, l'incomparable quatuor de Beethoven, op. 59, *en fa majeur*, qui terminait la séance, a été bien rendu et a reçu l'entière approbation du public nombreux et choisi qui s'entassait dans la crypte du Conservatoire.

Charmante soirée vendredi au Cercle Artistique.

Nous y avons entendu MM. Louis Breitner et Adolphe Fischer, artistes de grand mérite tous deux. M. Breitner nous est revenu avec toutes ses qualités de virtuose, si appréciées déjà aux Concerts populaires. Il a détaillé supérieurement une gavotte de Kirnberger, une étude de Chopin, une romance de Rubinstein et la célèbre marche turque des ruines d'Athènes. M. Fischer est un violoncelliste de premier ordre ; son jeu est simple, correct, le son est beau et d'une rare pureté ; il joue en artiste amoureux de son art. Il a rendu d'une façon ravissante trois pièces de Widor et deux morceaux de sa composition : *Au bord du ruisseau* et *les Arpèges*. Nous ne prisons pas fort ce dernier. Les deux virtuoses ont encore joué ensemble la sonate de Brahms, op. 38, la sonate op. 102 de Beethoven et une Berceuse et Tarentelle de Napravnick. En somme, excellente soirée et grand succès pour ces éminents artistes. CORSINO.

M. Victor Cherbuliez vient d'être reçu à l'Académie française, avant Cladel, avant Daudet, avant Goncourt, avant Banville, avant..... je pourrais continuer jusqu'à demain. Nous n'avons qu'un mot à dire pour résumer notre appréciation : c'est risible. L'Académie française, salon dont Buloz et sa vieille revue sont les pipelets, deviendra bientôt le déversoir de toutes les nullités modernes, le brevet d'incapacité décerné par la France aux plumitifs et aux grimauds.

Il est vrai que l'on a mis sur la pilule Cherbuliez l'or étincelant de Pasteur et de Sully-Prudhomme. C'est le moins qu'on pouvait faire. Δ

Bruxelles. — Société Générale d'Imprim., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA COMPAGNIE ORIENTALE

MANUFACTURE DE CIGARETTES ET TABACS TURCS

JULIUS HORWITZ

DÉJA SIX FOIS MÉDAILLÉE

vient de remporter DEUX NOUVELLES RÉCOMPENSES aux Expositions de Melbourne et Francfort-sur-Mein

Ces Cigarettes se vendent dans tous les bons magasins de 25 c. à 1 fr. le paquet. Pour le gros, s'adresser rue Linnée, 47.

COURS SPÉCIAL
DE
GYMNASTIQUE

Pour Jeunes Gens
donné par
M. & Mme DAMMAN
DANS LE VASTE LOCAL
Coin des Rues de Louvain et de l'Orangerie, N° 53.

LEÇONS D'ARMES

POUR CONDITIONS :
S'adresser 5, *Impasse du Parc*

GUÉRISON RADICALE
DES
MALADIES SECRÈTES

Remède facile n'occasionnant aucune gêne, ni perte de temps. On traite par correspondance et on répond aux initiales et poste restante. — Ecrire au docteur DUBUQUE, place Bara, 4, Bruxelles, ou s'y adresser les Samedis et Dimanches.

ABONNEMENT A LA LECTURE

au Mois et au Volume.
Vve SACRÉ, 33, *rue de la Putterie*

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES
P. LORY-DE LAET, Calligraphe
8, *rue de l'Impératrice*, *Bruxelles*.
L'âge n'est pas un obstacle.

REVOLUTION
dans l'art de se raser
RASOIR
Américain (Brev. s. g. d. g.)

Il est impossible dans une annonce de donner une idée complète des avantages extraordinaires de cette merveilleuse invention. Cet appareil justifie entièrement sa vogue, il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude, et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, on peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Le resultat qu'on obtient par l'usage de ce nouveau rasoir est tellement extraordinaire qu'il est certain qu'il remplacera partout l'ancien système, il suffit de l'avoir essayé une fois pour ne plus vouloir se raser ni se laisser raser par d'autres procédés.

Ne pas confondre avec des appareils similaires, qui n'ont aucun des avantages du rasoir américain.

Pour le recevoir **franco**, *envoyer* **5 fr 50** *en un mandat-poste, à* **M. MICHEL**, 37, *r. des Solitaires, Paris.*

CARNAVAL DE 1882.

Costumes de bals et travestis chez Mme Jeanne, chaussée de Haecht, 14, à des prix exceptionnels de bon marché.

LA GRANDE
FABRIQUE PARISIENNE
29, RUE MADELEINE, 29
se recommande pour ses
CHAUSSURES ANGLAISES et son grand assortiment de **CHAUSSURES DE SOIRÉES ET BAL**
Prix exceptionnels.

DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE DE L'ÉPOQUE

Ce CAFÉ DE DATTES se vend en détail chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique, en boîte de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 k. au prix de fr. **3-75** le kilog., boîte comprise.

POUR LA VENTE EN GROS

S'adresser aux bureaux du *The Belgian Date Coffee C^o^ (Limited)*, boulev. du Nord et rue de Malines, 35, Bruxelles.

Bruxelles, le 29 juillet 1881.

VOTRE PRODUIT a une saveur agréable et il ne laisse rien à désirer sous le rapport hygiénique. Il active la digestion sans irriter les nerfs et il tient l'esprit dispos sans le priver de sommeil. En un mot, il mérite d'être adopté par tout le monde, sans en excepter les personnes nerveuses.

(Signé) Dr GUILLERY,
Professeur à la Faculté
et Chirurgien des Hôpitaux, etc., etc.

Bruxelles, le 31 août 1881.

Où le café et le thé sont sévèrement proscrits, votre CAFÉ DE DATTES est un moyen précieux à employer pour remplacer ces substances chez les personnes atteintes de névroses diverses. Son goût agréable rend son usage facile aux palais les plus délicats.

(Signé) Dr CAREME,
Médecin de la Maison du Roi.

Bruxelles, le 2 septembre 1881.

Votre CAFÉ DE DATTES, tout en ayant les qualités du *Coffea Arabica*, convient parfaitement aux personnes dont le système nerveux est irritable.

(Signé) Dr CORTEN,
Médecin de l'Hospice Ste-Gertrude, etc., etc.

Bruxelles, le 1er septembre 1881.

Je me plais à déclarer que votre CAFÉ DE DATTES ne contient aucun principe agissant sur le système nerveux; il n'entrave aucunement le sommeil; comme goût, il est excellent. (Signé) Dr MARTHA,
Médecin des Hospices de Laeken, etc., etc.

Bruxelles, le 2 septembre 1881.

Le CAFÉ DE DATTES, tout en possédant les qualités du café ordinaire, n'en a pas les inconvénients; il n'irrite nullement le système nerveux.

(Signé) Dr HANAU.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSARRT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — 1882 **N° 7** 1er Mars

SOMMAIRE

Odette	CHARLES METTANGE.
Madrigal rouge	ALBERT GIRAUD.
NOS ROMANCIERS : Camille Lemonnier	MAX WALLER.
Un peu d'amour	PAUL BERLIER.
Silhouette Bohème	RODRIGUE TOULANGE.
L'Exposition de l'*Union des Arts*	M. V.
A Eugénie Darrien.	LOUIS DE CASEMBROOT.
REVUE DE LA QUINZAINE : Liége. — Concert.	CHARLES METTANGE.
— Cercle Artistique et Littéraire	Δ
LES LIVRES : Récits gantois	A. OLANDRE.
— L'ancien régime	" "
— Versiculets	C. M.
— Trois contes.	Δ

Le Numéro : 20 cent. — Étranger : 25 cent.

BUREAUX :

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission
Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

BELGIQUE

GAND — G. Vauthier, 13, rue Longue de la Monnaie

ANVERS — R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

TOURNAI — V. Devorède chez Vasseur-Delmée, libraire

BRUGES — Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

HUY

Bureau de la *Gazette de Huy*, rue de l'Applée, 5.

Alost, Bruges, Charleroi, Louvain, Mons, Namur, Tongres, Thuin, Verviers

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Aux Bureaux de la *Revue* et chez tous nos Correspondants

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* Un Seul *sur papier du Japon.*

PRIX DE L'ABONNEMENT { SUR HOLLANDE . . . . . 8 Francs ; SUR JAPON (exemplaire unique) . . 20 Francs

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles.

La *Jeune Belgique* offre la plus large hospitalité à tous ceux qui voudront lui envoyer leurs œuvres. Celles-ci seront mûrement examinées et insérées, s'il y a lieu.

Toutes les opinions sont personnelles aux rédacteurs.

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

BOITE AUX LETTRES

A. M. — Il y a de fort jolies strophes dans votre *Violette*, mais l'ensemble est d'une forme surannée qui montre que vous n'avez peut-être pas lu suffisamment les poëtes d'aujourd'hui; de plus, quelques fautes de versification nous empêchent absolument d'insérer cette pièce, si fraîche cependant comme rythme et comme pensée.

V. d'Artagnan. — Tendre zéphir. — Ce cœur si paisible. — Charmes de l'amour. — Robe d'hyménée. C'est du Millevoye, mélancolique mousquetaire, sautez sur soixante-quinze ans et relisez Gautier.

De Klerk. — Etes-vous abonné?

Aux Gaulois. — Voici la batifolante circulaire que nous recevons du fin fond de la Sibérie, *via New-York* (ce qui peut paraître original à ceux pour qui la géographie n'a plus de secrets). Nous la livrons telle quelle pour le grand esbattement des pantagruélistes :

Ville Viazma, province Smolenska, Russie, le 2 janvier 1882.

A la Société du Journal La Jeune Belgique,

Son Excellence le COMTE ALEXANDRE DE LUBAWSKY, Comte romain, Baron de Thessalie, Chambellan en Europe, Conseiller de Cour de l'empire Russe, (Hofrath), Membre de la *diète* des gentilhommes de Viazma, ancien homme d'Etat, Législateur, Magistrat, *Grand-Croix* de dix-huit plaques : Guadeloupe, Aigle Mexicaine, Charles III d'Espagne, Isabelle la Catholique, décoré de l'Ordre Impérial russe de *Sainte-Anne*, — décoré de soixante-deux croix et médailles des *Sociétés des Sauveteurs :* à Paris, Nice, Carcassonne, Bordeaux, Lyon, Marseille, Lille, Angoulême, Belfort, Reims, Nantes, Cahors, Rennes et Quimper, Alger, Tours, Montpellier, Elbeuf, Chauny, Cognac, Luzy, Versailles, Toulouse, le Hâvre, Gaeta, Rome, Palerme, Vienne, Bruxelles, St-Pétersbourg, etc.; *décoré de cinq cent soixante médailles insignes.* Membre de *mille deux cent quarante-six Sociétés et corps savants.*

Le Ritaval Russe (auteur). *Mémoire (Bulletin d'adhésion).*

J'ai le plus grand désir de devenir Collaborateur de ce Journal et d'y imprimer gratis ma biographie.

J'ai imprimé en russe plus de cinq mille pages : 1° les *Causes célèbres russes* ou proces criminels remarquables (quatre tomes, deux mille quatre cent cinquante-cinq pages), racontés en forme de romans ou de contes ; les *Monographies et études juridiques*, sept tomes, plus de deux mille pages.

A l'Ecole impériale de droit à St-Petersbourg, j'ai eu le bonheur d'écouter le cours de droit criminel du professeur Kalmikoff, avec le Membre de la *Famille Impériale Russe*, Son Altesse Impériale le Prince Nicolas d'*Oldenbourg ;* à cause de cela, j'ai imprimé ce cours dans un livre de cinq cent trente-cinq pages.

En considération de ceci, je prie humblement : 1° de me nommer collaborateur de ce Journal; 2° de m'envoyer la liste des Membres et la réponse à *Viazma* (ville de Russie) ; l'adresse doit être écrite seulement en français, ou seulement en italien, timbre-poste de vingt-cinq centimes. (Ci-inclus, j'envoie mon *portrait.*)

Signature : COMTE ALEXANDRE DE LUBAWSKY.

P. S. Puis-je envoyer ma biographie ?

ODETTE

COMÉDIE EN 4 ACTES, DE VICTORIEN SARDOU

Odette est un grand succès. C'est en même temps une revanche, car si *Daniel Rochat* est tombé tout à plat, et n'a pour ainsi dire pas dépassé l'enceinte du Vaudeville de Paris, *Odette* a pris son vol vers « la province » et y a fait une entrée triomphale. C'est qu'ici Sardou a appliqué son grand talent à la défense d'une cause juste et digne, et qu'il n'a pas fait plier le bon sens et le droit devant le caprice d'une jolie femme ou la tyrannie d'un préjugé.

Odette est une pièce essentiellement différente des autres productions de Victorien Sardou. Elle a encore les défauts qu'on remarque chez lui; elle a des qualités nouvelles. M. Émile Zola reproche à Sardou d'être le *grand escamoteur*. « Sardou, dit-il, remplace la vie par l'action, par le mouvement endiablé. Ses personnages sont des pantins; ses *documents humains* ont traîné partout et ne sont qu'habilement rafistolés; le rire ne naît pas de la justesse de l'observation, mais de la grimace du personnage. Le secret de son observation est là: des silhouettes à peine rajeunies; les plaisanteries courantes des journaux. Il y a toujours dans ses œuvres quelque intrigue inacceptable; un sentiment faux poussé à l'extrême, qui sert de pivot à toute la pièce, ou bien une complication extraordinaire de faits qu'un mot magique devra dénouer à la fin. »

Ces quelques lignes résument assez bien le caractère des autres pièces de Sardou, descendant direct de Scribe, représentant-type de la comédie d'intrigue et de ficelles. Au demeurant, d'une verve et d'un esprit étincelants, metteur en scène par excellence, véritable magicien dramatique. Eh bien, de ces reproches, beaucoup qui s'appliquent avec raison à *Nos Intimes*, ou à *Rabagas*, tombent devant *Odette*. Il y a bien là un *document humain*, un terrible document: l'adultère. Est-ce la faute à Sardou, si l'adultère trône partout! Il a repris ce document humain qui a « traîné partout », comme dit M. Zola; il l'a fait sien et il en a étalé à nos yeux une face nouvelle et inconnue. Est-ce donc un mérite si commun que de nous attacher aussi vivement à ce que nous voyons, à ce que nous coudoyons tous les jours? Allez donc voir *Odette*, et vous me direz si ces personnages sont des mannequins mécaniques; s'ils ne vivent pas, s'ils n'attachent pas? Vous me direz si *Odette* n'est qu'un *joujou curieux;* si vous n'y sentez pas le développement large et superbe d'une idée.

J'ai entendu répéter ceci : *Odette* n'est pas une comédie, c'est un drame. — Drame ou comédie, peu importe; dans le répertoire théâtral, combien de pièces seraient taxées bien plus justement de drames que de comédies? Par exemple, est-il rien de moins comique que le coup de pistolet qui termine si tragiquement *Diane de Lys?* Cette fusion du drame et de la comédie est l'œuvre du naturalisme. La tragédie classique a été balayée par le romantisme. Le drame romantique se meurt d'inanition. Rien n'est encore là pour les remplacer. Le théâtre moderne cherche sa voie. Il la trouvera, comme le roman, dans le naturalisme. L'évolution scientifique du siècle atteignant la scène, il n'y aura plus ni drames, ni comédies dans le théâtre digne de ce nom ; il n'y aura plus qu'une espèce de pièces, qu'on les appelle comédies, tragédies, ou drames: celles qui seront non plus un jeu, un amusement de l'esprit, mais l'étude et la peinture de la vie. Et alors le théâtre remplira vraiment sa mission et pourra prendre pour devise: *Emendare mores.*

Ce but, il le pressent déjà. De là cette manie de prêcher ou de plaider au théâtre, dont on a fait si souvent un grief aux pièces modernes. N'est-ce pas plutôt une qualité, un signe des temps, exagérée peut-être chez Dumas fils? Le talent de Sardou a suivi les phases de cette évolution, et, après s'être attaché à la comédie purement d'intrigues, il vient de nous donner, dans *Odette*, un magnifique et chaleureux plaidoyer. La transformation est éclatante. L'intrigue est nulle, ou à peu près. Le *milieu*, demandé par M. Zola, est sous nos yeux, mais il n'absorbe pas les personnages. Ceux-ci sont vrais, et l'action se développe par la force seule des choses, sans trucs ni ficelles, et marche avec une logique inflexible vers son inéluctable dénoûment.

On peut, en quelques mots, exposer le sujet d'*Odette :* Odette, c'est la comtesse de Clermont-Latour. Elle est surprise par son mari, rentrant à l'improviste, à l'instant même où son amant pénètre chez elle. Le comte n'hésite pas ; il la jette hors de chez lui, après avoir mis en lieu de sûreté leur fille, Bérengère, âgée de trois ans. Le lendemain, il est blessé en duel par l'amant de sa femme. Les tribunaux prononcent la séparation et confient l'enfant au comte de Clermont. Quinze ans plus tard, nous retrouvons le comte et Bérengère à Nice à l'époque du carnaval. La comtesse, par hasard, y est aussi. Par un pieux subterfuge, le comte a fait croire à Bérengère que sa mère est morte, noyée ; tandis que la comtesse, descendant tous les degrés du vice, est devenue la maîtresse d'un chevalier d'industrie : Frontenac, qui la bat et la ruine. Bérengère et de Méryan s'aiment ; mais la

mère de celui-ci ne veut consentir au mariage que si la comtesse Odette de Clermont-Latour s'engage à abandonner le nom qu'elle salit, et à quitter la France à tout jamais. Frontenac est pris trichant au jeu, et arrêté, devant Odette. — Qui me débarrassera de ce monde hideux? s'écrie-t-elle. — Moi! dit le comte en entrant. M. de Clermont parle du mariage de Bérengère, il en énonce les conditions; il fait appel aux sentiments maternels d'Odette. Mais elle s'écrie alors : — Eh bien, puisque c'est si bon, la maternité, j'en veux goûter aussi! Elle exige de voir sa fille, sinon elle refuse la proposition du comte; elle écrit à Bérengère. On convient qu'elle ira la voir à titre d'ancienne amie de sa mère. Le quatrième acte est presque tout entier rempli par l'entrevue entre la mère et la fille. C'est une scène poignante d'émotion. Bérengère fait l'éloge de sa mère. — Qui vous a donc dit qu'elle était si bonne? — Mon père. Il m'en parlait si souvent! Alors Odette fond en larmes. Elle se lève : — Vous aviez raison, dit-elle au comte, j'aurais mieux fait de ne pas venir! Puis elle s'en va. Quelques instants après on retire son cadavre des flots. — Pauvre femme! dit Bérengère. Morte comme maman! Mon père, permettez-moi d'aller prier près de son lit! — Viens, mon enfant; nous y prierons ensemble! Le *mot* de la pièce est dit par le comte, dans la belle tirade du deuxième acte : Il est inique, il est absurde, que la loi qui prononce la séparation de corps et de biens, laisse subsister la communauté de nom et permette que ce nom soit éclaboussé par la fange où est tombée celle qui le porte. Telle est la thèse que M. Sardou a démontrée, avec une rare éloquence.

Le premier acte est irréprochable d'action courte, serrée, fiévreuse. La rupture éclate. « Lâche! » dit Odette au comte en quittant l'hôtel. C'est d'un effet sinistre. Jamais Sardou n'avait campé une exposition avec cette énergie et cette rapidité. Pourquoi, au deuxième acte, retrouvons-nous le Sardou d'autrefois, minaudant, butinant de fleur en fleur, racontant une foule d'inutilités, fort spirituelles, sans doute, mais qui font qu'on s'impatiente, qu'on s'écrie : « Au fait» ! Parmi ces hors-d'œuvre charmants, il y a surtout une délicieuse peinture de Nice, par le blasé Béchamel. Les deux tiers du troisième acte, le tableau du tripot du docteur Oliva, sont d'une touche fine et amusante. Là reparaît la comtesse, lassée, écœurée de cette vie, recourant à la morphine. Mais la scène dominante de la pièce, c'est l'entrevue d'Odette et de Bérengère. Cela ne se raconte pas; il faut entendre, il faut voir : c'est d'une infinie délicatesse de sentiment. Sans doute, les moyens, les procédés sont usés : le coffret aux souvenirs, la broderie commencée, etc. Mais ils émeuvent et l'on n'a pas le courage de se

récrier. Une chose encore frappe : c'est la complexité du caractère d'Odette. Sardou relève là de Dumas fils, dans sa croisade pour la réhabilitation de la courtisane. Il réveille le sentiment maternel dans ce cœur fermé depuis quinze ans à toute affection vraie et légitime. Il donne une apparence de justice et de vérité aux malédictions qu'Odette lance au voleur de son enfant. La mère coupable a le beau rôle ; cela choque.

Résumons : *Odette* marque un progrès. Ce n'est pas la dernière expression du talent de son auteur. C'est une étape qui comptera et Sardou ne voudra pas s'en tenir là.

CHARLES METTANGE.

MADRIGAL ROUGE

Quand je t'ai vue, incendiée
Dans ta robe couleur de feu,
A moi-même j'ai dit adieu,
Et partout je t'ai mendiée.

De toi mon amour est goulu !
Mon âme à tes yeux aimantée
De ta rubescence est hantée,
Maudite, qui n'as point voulu !

Depuis que te voilà partie,
Mon tourment s'est encore aigri :
Comme un phtisique j'ai maigri,
Ma joue a des pâleurs d'hostie.

Toujours ton fantôme abhorré,
Dans la nuit de ma décadence,
Sur un rhytme douloureux danse,
Comme un grand papillon pourpré.

Celui-là me jette la pierre,
Qui n'a connu désir pareil !
Quand on a fixé le soleil,
On a beau fermer la paupière :

Du spectre rouge éblouissant
Toujours la prunelle est battue....
Il faudra qu'enfin je te tue :
Je ne vois partout que du sang !

ALBERT GIRAUD.

NOS ROMANCIERS

CAMILLE LEMONNIER

(Suite)

III

Avant d'arriver à l'un des premiers ouvrages *mûrs* de M. C. Lemonnier, n'oublions pas ce tour de force : *Paris-Berlin* (1) qu'il fit paraître en 1871 et qui passa si longtemps pour l'œuvre du réfugié de la place des Barricades.

C'est un pastiche d'une fidélité merveilleuse avec ce gonflement épique que seul Victor Hugo sait rendre. Écoutez : « Paris est mont ; il est tour ; il « est calvaire ; il est phare. Il n'y a pas de si épouvantable conflagration « de nuées que ne domine sa grande lueur altière faite d'éclairs. Il a par- « dessus les nations le grandissement sévère et prophétique de Moïse. Il « monte sur le Sinaï, et, debout dans la nue, il parle à Jehovah. Toutes les « fulgurations redoutables des tempêtes ne font pas baisser ses prunelles « éblouies d'infini. La quantité de directions que l'Ananké suprême imprime à « ses peuples chefs se voit au resplendissement de cette énorme face du jour « dans la nuit. .....

« Bombardez Paris : c'est bien.

« Paris bombardé est plus vivant que Paris épargné.

« Quand même Paris ne serait qu'un monceau de cendres, l'esprit de la « France planerait encore sur ses ruines.

« Rome vaincue par le glaive prit la croix ; dès lors elle fut invincible.

« La France est invincible par l'Idée. »

N'est-ce pas qu'on jurerait que ces pages sont sorties de la plume du vieillard énorme qui écrivait gravement un jour : « La vraie résistance de l'homme aux « catastrophes est une augmentation d'humanité. S'entr'aimer, s'entr'aider. « La solidarité des hommes est la complicité des faits mystérieux. C'est ainsi « que s'établit sur la terre le troisième terme de la grande formule humaine : « Fraternité. Les gouvernements font obstacle à Liberté et Égalité ; elles « viendront en leur temps et à coup sûr la Liberté malgré la monarchie, « l'Égalité malgré l'aristocratie. Mais la Fraternité, c'est la porte qui s'ouvre, « c'est la bourse qui se vide, c'est la main qui secourt. Comment empêcher « cela ? Eh bien, sachez-le, sous cette main qui secourt, la frontière s'efface ; « sous cette bourse qui se vide, les cœurs s'emplissent ; par cette porte qui « s'ouvre, l'avenir entre. L'Espagne blessée, la France saigne ; le coup qui « frappe Murcie atteint Paris. Paris est la capitale du monde ; et toute douleur « du monde est une douleur de Paris. » (2)

Comparez.

Mais ne croyez pas que malgré cette plaisanterie, qui dut paraître lugubre aux

(1) Bruxelles, Muquardt, 1871 (Anonyme).

(2) *Paris-Murcie*, Décembre 1879.

vaincus de 1870, Camille Lemonnier ne jeta point son cri dans l'horreur morne de la défaite. *Les Charniers* (1) sont là, brossés avec du sang, tout remplis de l'épouvante rouge du champ de bataille; peut-être est-ce le livre le plus vécu du maître belge; c'est un tableau que nul peintre ne saura jamais rendre et qui frappe plus que la toile la plus réelle. C'est une eau-forte où l'on retrouve les ombres, les clairs-obscurs, les horizons macabres de cet autre maître belge Félicien Rops; mais ici il y a plus que le noir de l'eau-forte, il y a le frissonnement gris des pluies fines qui percent le ventre des chevaux morts, qui rouillent les canons tordus par leur douleur d'airain, il y a le mystère horrible du tumulus mystérieux, des terres soulevées par les taupes humaines, il y a le sanglot des mères qui ignorent, il y a le hoquet des blessés qui demandent à boire et dont la plainte se perd dans l'immensité des charniers déserts, il y a le râle des mourants qui jettent leur dernier souffle dans la boue sanglante du champ de bataille.

Cela s'appelle les *Charniers*, un chef-d'œuvre.

IV

Davantage encore dans ses autres livres, Lemonnier est *lui*, c'est à dire belge; il va décrire notre pays : les rudes Flamands et les Wallons hospitaliers, les Flamands, ces durs, ces graves, ces Germains; les Wallons, ces doux, ces riants, ces Gaulois. Il va peindre nos plaines, nos campagnes, nos paysans carrés, nos femmes aux fortes chairs, nos pâtures grasses, nos horizons gris, nos repues franches; et alors il laissera tomber de son cœur et de sa plume ces œuvres belges, ces œuvres vraies : *les Contes flamands et wallons* (2), *Un Coin de village* (3), *Un Mâle* (4), *le Mort* (5).

Puisqu'il est convenu que tout écrivain doit, malgré tout, être classé dans une école, nous rattacherons Lemonnier à celle des naturalistes-parnassiens dont font partie Léon Cladel, Jean Richepin, et peut-être Barbey d'Aurevilly, c'est-à-dire de ces écrivains vrais, mais épris de la ligne, statuaires du style, ciseleurs de la phrase, et parfois dévoyés de cette vérité qu'ils cherchent par leur trop grande préoccupation de la forme lapidaire. Les *Contes flamands et wallons* ne sont que le début de l'auteur d'*Un Mâle* dans cette manière raffinée. Ce sont de petits tableaux de genre, dans lesquels le peintre met plus de son cœur que de son pinceau, et qui plairont plus au passant ordinaire qu'à l'artiste.

S'il y a un reproche à faire au naturalisme moderne, c'est précisément ce manque d'émotion auquel un seul de ses disciples est arrivé, tout en laissant intacte la formule expérimentale. « Le romancier naturaliste, dit Émile Zola, affecte de « disparaître complètement derrière l'action qu'il raconte. Il est le metteur en « scène caché du drame. Jamais il ne se montre au bout d'une phrase. On ne

(1) *Les Charniers* (Sedan), Préface de Léon Cladel; 1 vol., Paris, Lemerre, 1881.
(2) Bruxelles, Muquardt-Merzbach, 1879, 1 vol.
(3) Paris, Lemerre, 1880, 1 vol.
(4) Bruxelles, Kistemaeckers, 1881.
(5) Bruxelles, Kistemaeckers, 1882.

« l'entend ni rire ni pleurer avec ses personnages. » (1) Cela est-il strictement nécessaire et ne peut-on pas être vrai, créer une œuvre vécue, tout en animant d'un peu d'émotion, en humectant d'une larme la sécheresse des œuvres d'observation et d'analyse ? Ce que nous demandons là, Camille Lemonnier l'a fait dans ses *Contes flamands et wallons*. Ce livre est plein de pages émues, doucement émues.

Le Noël du petit joueur de violon, *Blœmentje*, tout en étant parfaits de fidélité, tirent les larmes comme les idylles délicieuses de Droz. Mais c'est mieux que Droz, car ici le milieu où l'action se passe est plus humble et plus vrai, parce que ces scènes nous rappellent les scènes vivantes que nous avons entrevues, parce que cela se déroule chez nous, dans nos Flandres, dans notre Hainaut, dans notre Belgique. Le style de l'auteur s'y ressent aussi du sujet qu'il traite ; dans ses *Contes*, Lemonnier se fait bourgeois avec les bourgeois, il y prend un ton bonhomme tout-à-fait en dehors de son tempérament raffiné, une manière simple qui est le suprême de l'art. Ici il rappelle Conscience, mais chez notre romancier flamand le bourgeoisisme est naturel, il coule de source, tandis que chez l'auteur de *Blœmentje*, il est voulu, étudié, atteint, et fait songer à ces portraits chefs-d'œuvre devant lesquels on s'écrie : Comme l'original ressemble au portrait ! Il y a là une nuance.

« Le lendemain, dix heures sonnant, Truitje se rendit à la messe dans sa « *jolie* toilette noire, tenant dans les mains son livre de prières et son chapelet. « Tout le monde la regardait à cause de sa fraîche mine reluisante comme de « l'étain neuf, et elle se mit à genoux sur sa *petite* chaise, non loin du chœur, le- « vant de temps à autre la tête pour regarder *M. le curé* à l'autel. On ne pourrait « affirmer toutefois qu'elle regardât uniquement M. le curé, car elle roulait « par moments *son gentil œil brun* de côté, *comme une maligne petite fille qui sait bien* « *que Pieter Snip n'est pas loin.* »

Nous avons à dessein souligné certains mots de ce court fragment pour montrer que *le procédé* existe et qu'il serait peut-être facile de le reproduire, mais ce procédé, Lemonnier l'a trouvé ou plutôt l'a tiré du flamand en l'assouplissant à l'idiome français. Cette manière naïve donne aux idylles des *Contes* une fraîcheur agreste ; on voit derrière ces fillettes, candidement fines, les mers de blé et leurs vagues ondulantes, les horizons verts des trèfles et des gazons, la blancheur bleuâtre des chaumières flamandes avec leurs couvertures de chaume, et, près des portes basses au-dessus desquelles se balance la branche de genévrier, la charrue polie par la grasse terre brabançonne. Sans que l'écrivain décrive, on voit le paysage qu'il eût mis comme fond à son tableau s'il avait voulu faire autre chose qu'une esquisse.

Cette esquisse, il l'a agrandie, ce paysage il l'a achevé dans *Un coin de village*, et, s'il y a encore appliqué son procédé, qui n'est, en somme, pensons-nous, que ceci : qu'*il a pensé en flamand le livre qu'il écrivait en français*, il a complété ce procédé de son superbe génie descriptif. Le sujet de *Un Coin de village* est simple : « Un riche pachter flamand aime la fille d'un de ses fermiers, Jan Slim ; il aime la belle Roose. Mais Roose n'aime pas Kobe Snipzel et elle est triste

(1) *Émile Zola*. « Les Romanciers naturalistes, » Haubert.

parce qu'elle sait bien que son père veut qu'elle l'épouse. Jan Slim est avare ; il a caché son argent au pied d'un pommier du jardin et il donnera sa fille au vieux Snipzel pour ne pas devoir payer ses termes. Il a dit : je veux, et la pauvre Roose devra renoncer à son amoureux Lamme, pour le pachter qui a deux fois son âge. Lamme aussi est bien triste, mais Lamme est malin ; il trouve la place où le vieil avare a mis son or, il déterre le sac et l'emporte. Le vieux Slim s'arrache les cheveux, crie au voleur inconnu, mais Lamme fait l'innocent. La mendiante Ursula, qui est dans le secret, fera rendre son argent à Slim, si Slim donne Roose au brave Lamme. Et c'est ainsi que les deux jeunes gens s'unissent. Quant au brave pachter, qui regrette bien un peu la belle Roose, il épouse Catherine Wild, une bonne ménagère de son âge. Ce fut une belle noce. Longtemps encore la bière coula dans les verres, et passé minuit, les villages furent réveillés par de grands vacarmes ; c'étaient les gens de la noce qui rentraient au logis. »

Nous avons dit que ce livre a été pensé en flamand, mais Lemonnier a fait mieux ; il a fait passer dans notre langue les pittoresques expressions qui pouvaient se traduire, les dictons charmants de couleur, comme « il n'y a plus belle chanson que chanson de gros sous dans la poche », « ce n'est pas avec la langue qu'on défait le nœud d'un mouchoir. » Il y a cent « mots » pareils, qui donnent leur saveur à ce livre taillé en pleine vie, en pleine chair flamande, tout saturé de couleur nationale, qui a la rubiconderie de Teniers et la naïveté de Metsys, qui est chaud, intense, vrai.

Quant au style, il est différent de tout ce qu'on connaît ; comme Émile Zola l'a fait dans l'*Assommoir*, Lemonnier a adopté dans son récit le langage de ses personnages ; il leur a dérobé leurs expressions joviales, leur gros rire finaud, leur rudesse campagnarde ; de là est sortie une œuvre *continue* dans laquelle aucune note ne détonne, où l'on vit avec les paysans qui s'y prélassent, conservant après la dernière page la saine odeur des champs, et la fraîcheur ensoleillée des aubes.

V

Cette nature que Lemonnier rend si bien dans *Un coin de village*, peut-être parce qu'il ne la détaille pas trop minutieusement, nous la retrouvons sous une autre tombée de lumière dans *Un Mâle*. Ici le peintre laisse les champs pour la forêt. Après les étendues de pâtures, les enfoncements de bois ; après les illuminations radieuses de la plaine, les profondeurs sombres des futaies ; après les sillons réguliers, les broussailles et les bruyères ; après les fermes baignées de jour, les huttes noires des braconniers ; après l'homme des champs au regard clair, l'homme des bois farouche à l'œil soupçonneux, au front plissé ; après l'homme, *le mâle*.

Il y aurait une intéressante étude comparative à faire sur *Un Mâle* et un autre roman peu connu et qui mériterait de l'être d'avantage ; je veux parler du *Forestier* de M. Jules de Glouvet, qui parut en mars 1880 dans la *Nouvelle Revue*.

L'histoire est la même, et pourtant les deux écrivains l'ont traitée tous deux superbement, sans se copier un instant. Le forestier Renaud est une nature

contemplative, douce, tendre; le mâle Cachaprès est un tempérament sauvage, brutal, fauve. Renaud aime en débile, Cachaprès en taureau. Tous deux semblent vrais, et pourtant il plane sur eux une rêverie, une idéale rêverie romantique ; ces deux livres sont des poëmes où la nature est plus vivante que ceux qui l'habitent, où la forêt a plus de soupirs, où les chênes ont plus de tendresses, où les peupliers ont plus d'embrassements que l'homme, que le mâle. La vie de la végétation y est plus animée que la vie humaine. L'arbre domine l'être de raison; l'homme y est écrasé, effacé, vaincu, rapetissé par le décor. C'est druidique, ce n'est pas réel.

Mais quelles descriptions superbes! Lemonnier jongle avec le mot; il le triture, l'assouplit et la couleur en suinte, tandis que sa plume s'ébouriffe en pinceau. Les pages de la kermesse dans *Un Mâle* sont des plus vraies et des plus belles que nous ayons lues, ou plutôt non ! nous en avons admiré de plus belles encore dans *Le Mort* (1), qui est le dernier ouvrage du maître belge.

Ici le tableau est plus âpre; le sujet en est hideux, Lemonnier l'a rendu sublime; d'un instrument pourri, il a tiré des notes stridentes mais grandioses; tout le livre est taché d'horreur; cela sue la boue, cela poigne le crime et l'écrivain sur ce canevas a brodé la plus magnifique des variations.

On a reproché à Lemonnier de ne pas avoir suffisamment préparé le lecteur à la scène de l'assassinat de Hein.

L'Art moderne disait :

« Ces Baraquè sont sans doute des personnages peu exemplaires; on s'étonnera pourtant de les voir s'improviser assassins avec une telle aisance... Il semble donc que la glissade que l'auteur leur fait faire soit un peu rapide... »

Mais, étant donné le caractère semblablement cupide et mauvais de Balt et de Bast, cette glissade nous semble être au contraire naturellement spontanée.

Avoir l'argent, donc tuer, pensent-ils, et « tout d'une fois ces terribles pouces « s'ouvrirent et Balt leva les deux mains, les abattit au cou de Hein avec une « violence extraordinaire, comme un bûcheron qui entame un chêne.

« Ce fut terrible.

« Les énormes pouces entraient dans la chair, la pétrissaient, et il se mit à « étrangler le garçon meunier, les coudes écartés, pesant sur lui de toute sa « force, des cris de bête dans la gorge.

« Hein ouvrit démesurément les yeux, laissa pendre hors de sa bouche sa « langue devenue dure comme un caillou, commença un mouvement et demeura « les mains en l'air, noircissant à vue d'œil. Alors Bast à son tour se rua sur « lui et tapa son crâne, sa face, ses yeux, à coups de poing, avec une rage qui « s'accroissait à chaque bourrée..... »

Cette scène est une des plus atrocement vraies que Lemonnier ait décrites.

Comme l'a dit Holbein, l'artiste anonyme de l'*Europe* (2) l'auteur du *Mort*, malgré l'audace de son sujet, « reste chaste quand même; s'il n'hésite pas à dépeindre « les emportements embrasés de ses paysans, il ne s'y délecte pas. Vous vou- « driez des épreuves négatives où les ombres sont en clair et vice-versa. Lemon-

(1) *Le Mort*, 1 vol. Bruxelles, Kistemaeckers, 1882.

(2) L'*Europe*, 31 décembre 1881.

« nier n'est pas taillé pour cet art. Et vous crierez bien plus quand un jour il « s'en prendra à la bourgeoisie et, pénétrant à son foyer, dans ses salons, il la « dépouillera de ses dehors artificiels. »

Résumons : Le *Mort* est le plus beau chef-d'œuvre du maître belge; après ce livre, il pourra faire aussi bien; jamais il ne fera mieux.

Nous devrions nous étendre sur toutes ces œuvres, admirer en détail avec le scrupule du minutieux, mais nous voulons finir.

Lemonnier n'est pas compris en Belgique; nous sommes restés en arrière de la grande poussée littéraire de notre époque, mais ceux qui admirent les Zola, les Goncourt, les Cladel, les Richepin, savent que nous avons nous aussi notre grand écrivain, et ceux-là, quelque peu nombreux qu'ils soient, rendront justice à celui qui partage le sort de tous les grands.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, en Belgique comme en France, il n'y a que la pensée écrite. « Le reste, a dit Émile Zola, n'est qu'agitations vaines, que vision d'une heure emportée par le vent. Ce n'est plus un Messie, c'est la vérité qu'attendent les nations modernes. Et les nouveaux prophètes qui en annoncent la venue ne donnent plus leur sang dont nous n'avons que faire; les nouveaux prophètes, savants et écrivains, donnent leur encre qui féconde notre intelligence. » (1)

MAX WALLER.

UN PEU D'AMOUR

Mon cœur, pèlerin altéré
A la recherche d'une eau vive,
Quête partout, désespéré,
Un peu d'amour qui le ravive...

Sur lui, de tes grands yeux charmeurs,
Oh! laisse choir une étincelle!
Exalte les instincts rêveurs
Que sans le savoir il recèle!...

Dis, le veux-tu ?... Tout doucement,
Je chanterai pour toi, mignonne;
Je nimberai ton front charmant
De beaux vers tressés en couronne.

Et, jamais las de te bénir,
J'irai comme l'amant de Laure
Au seuil des âges à venir
Épeler ton nom que j'adore!

PAUL BERLIER.

(1) En dehors des ouvrages dont nous avons parlé, Camille Lemonnier a encore écrit : *Histoires de Gras et de Maigres* (Paris, Pont 1874), *Derrière le rideau* (Paris, Pont 1875), *En Brabant* (Verviers, Bibliothèque Gilon 1879), *Les Bons Amis* (id. 1880), *Thérèse Monique* (*Revue de Belgique* 1880-1881), *La Belgique* (*Le Tour du Monde* 1881), *Bébés et Joujoux* (Paris, Hetzel 1881), et les ouvrages et critiques d'art suivants que nous n'avions pas à étudier, étant donné notre titre : *Salon de Bruxelles* 1863, *idem* 1866 — *Gustave Courbet et son œuvre* (Paris, Lemerre 1878),etc. etc. N'oublions pas ce petit chef-d'œuvre : *Le Doigt de Dieu*, publié dans le défunt *Artiste*.

SILHOUETTE BOHÈME

Il était deux heures du matin, environ; Edgard Vignaud, oscillant sur ses jambes grêles, décrivait sur les trottoirs des courbes fantastiques réprimées vivement de temps à autre par un mouvement de brusque lucidité. Les flammes vacillantes du gaz, donnant à cette ombre pittoresque des dimensions invraisemblables, semblaient ébaucher un rictus moqueur.

Après avoir hésité quelques instants, Vignaud introduisit une clef fendue dans la serrure de son logis : il y eut un bruit de ferrailles, puis la porte se referma. L'escalier cria un moment sous le pas alourdi de l'ivrogne qui parvint enfin au quatrième étage. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte de sa chambre : elle bâillait nonchalamment depuis la veille. — Que pouvait-on enlever au peintre? — Nul n'eût songé à pénétrer dans son taudis.

La flamme tremblante d'une bougie éclaira tristement la misérable chambre dont les murs suintaient de grosses larmes de résignation. Vignaud vida sa poche en ricanant : six pièces de cent sous roulèrent sur la table entre un gant fripé et un pot à tabac.

— J'ai dépensé soixante francs aujourd'hui, bégaya-t-il! tant pis, j'en ai encore trente à boire demain. Que le diable les patafiole!

Et il se coucha tout habillé, oubliant d'éteindre la bougie. — Alors, chevalets, toiles, chaises et commode dansèrent une sarabande fantastique, puis il s'éleva dans l'air un ronflement tonitruant, semblable aux trompes de Jéricho! La flamme fit un suprême effort et s'abîma dans un râle.

Huit heures après, — un dimanche, — Vignaud se réveilla en sursaut : il avait eu le cauchemar et se sentait comme abruti avec une mine hébétée. Il rit d'un rire fiévreux et se jeta à bas du lit.

Sa toilette ne fut pas longue : il était trop pressé de faire rouler ses pièces de cent sous. Pardieu! ce serait drôle si on ne pouvait plus « rigoler un brin » le dimanche! Il fallait détaler bien vite de cette vilaine boîte de chambre. Houste!

Comme il se disposait à sortir, on frappa doucement à la porte; une vieille femme s'avança, chiffonnant entre ses doigts osseux un papier maculé d'encre et de graisse. C'était la concierge et le terme. Comment sortir de là? Les yeux de la vieille lançaient des éclairs diaboliques aux pièces d'argent encore éparses sur la table. Vingt-neuf francs à payer!

Vignaud eut aux dents un formidable juron et paya. La vieille

sortit radieuse, tandis que le peintre se rejetait sur son lit en sacrant une litanie d'imprécations sonores.

Tout à coup, un gamin essoufflé se précipita dans la chambre :

— Que me veux-tu, maroufle? hurla Vignaud furieux.

— Monsieur, on offre quarante francs de votre tableau : acceptez-vous?

— Ma « Pluie d'orage »? tu es fou, polisson. Elle vaut trois cents francs comme un sou.

— On ne veut pas en donner plus.

— Eh bien!... zut!... qu'on la prenne, mais apporte-moi l'argent tout de suite.

Le gamin partit au galop; quand il revint, Vignaud était prêt à sortir.

Le soir, comme il séchait un dernier verre d'absinthe, quelqu'un lui frappa sur l'épaule.

— Tu ne sais pas, Vignaud?

— Hein! quoi? répondit-il en hochant la tête pour tâcher de comprendre.

— Ta « Pluie d'orage » vient d'être vendue quatre cents francs.

Vignaud eut un soubresaut.

— Quatre cents francs! hurla-t-il... puis se calmant, il ajouta, le regard noyé dans une sereine philosophie : C'est pour rien! Garçon, une verte et vive la joie!

RODRIGUE TOULANGE.

L'EXPOSITION DE L'*UNION DES ARTS*

Un spirituel philosophe a dit de la bonne volonté qu'en morale elle est tout, mais que dans l'art elle n'est rien. Cette boutade, qui renferme une forte part de vérité, n'est pas exempte de paradoxe. La bonne volonté est quelque chose, même pour un artiste. Sans doute, elle ne fera pas jaillir l'inspiration chez une nature absolument rebelle, mais elle est, en bien des cas, l'utile compagne du talent véritable. Le peintre ou le sculpteur doué de cette précieuse qualité ne se dissimule pas les difficultés qui l'entravent dans l'expression du Beau: il se soumet résolûment à toute une série d'études arides et modestes pour être capable de donner plus tard une forme intelligible à l'inspiration cachée dans son âme et qui n'est autre chose que la matière même de son talent.

Les membres de l'*Union des Arts* sont remplis de bonne volonté. Alors même que leur inspiration éprouve certaines défaillances, leurs intentions sont droites

et leur peinture reste châtiée. Hâtons-nous d'ajouter que chez plusieurs d'entre eux, ces bonnes intentions trouvent leur récompense dans le succès. C'est le cas notamment de M. *Schouten*. Cet artiste réserve toutes ses prédilections aux animaux domestiques. Depuis le taureau jusqu'au canard, il n'en est pas un qui lui échappe. M. Schouten comprend le mouton, l'âne lui dit quelque chose, le cheval ne lui est pas étranger ; cependant il n'est complètement à l'aise que dans une basse-cour. Dindons, poules et canards lui inspirent ses meilleures études. Il y met à la fois de la conscience et de la verve. Peu de peintres excellent comme lui à reproduire le luisant d'un plumage, les tons rouges à reflets violacés d'une crête de dindon. On l'a dit bien des fois : il n'est point de province méprisable dans le domaine de l'art ; M. Schouten ne peut donc être blâmé d'entrer dans une voie où quelques peintres flamands et hollandais ont acquis une durable célébrité.

Si M. *Dupuis* tient les promesses qu'il nous fait dans ses fleurs et surtout dans ses fruits d'une si grasse exécution, il prendra rang parmi nos peintres d'accessoires les plus estimables.

Les paysagistes de ce cercle, sans nous offrir aucune œuvre saillante, ont envoyé quelques tableaux attachants. Il s'exhale de ces tableaux une poésie aimable, claire et hardie chez M. *Delsaux*, empreinte d'un léger attendrissement chez M. *Hoorickx*, plus grave et plus mélancolique chez M. *Surinx*. N'oublions pas les œuvres sobres et honnêtes de M. *De Haen*, non plus que les lumineuses aquarelles de M. *Titz*. Remarquons, en outre, que ces jeunes gens connaissent leur métier. Un arbre est pour eux autre chose qu'une tache sur le ciel bleu. Certains de leurs fusains sont édifiants à cet égard. Les quelette et, pour ainsi dire, l'anatomie d'un arbre y sont soigneusement étudiés, indiqués avec précision.

M. *Van Landuyt*, qui est, lui aussi, un paysagiste, se révèle encore sous d'autres aspects. Et ces aspects nous montrent tous un peintre attentif, scrupuleux, et dont le talent n'est pas dépourvu de grâce. On se borne à lui souhaiter un peu plus de fougue dans l'inspiration et dans la couleur, un peu de cet éclat vivifiant qui paraît lui manquer. Il ne faudrait pas non plus que la grâce dont nous venons de parler, côtoyât de trop près l'affectation sentimentale.

M. *Broermann* nous arrive tout d'abord avec un carton qui a récemment obtenu un prix à l'Académie. Ce carton a toutes les qualités d'un ouvrage couronné, il en a aussi les défauts : dessin correct, ordonnance sage, émotion paisible, mais en même temps quelque chose d'un peu artificiel dans l'expression, de *déjà vu* dans les attitudes. M. Broermann est à bonne école, c'est probable. Mais un artiste, maître de son talent, ne doit plus avoir l'air d'être à l'école. Il n'a plus qu'à briser les moules qui l'ont jusqu'alors protégé. Entr'autres choses il doit prudemment épargner à sa couleur certains effets banals et prévus. Cette critique s'applique surtout au *Cuirassier* de M. Broermann qui nous paraît briller d'un éclat emprunté.

Ce reproche que l'on pourrait adresser également aux portraits fort estimables d'ailleurs de M. *Lambrecht*, un autre artiste, M. *De Geetere*, y échappe complètement. Le portrait qu'il expose est une œuvre de grand mérite. Rien

de frappant, rien de bruyant ; en revanche, beaucoup de sobriété, de sincérité, de conscience. On dira peut-être que la redingote est d'une exécution un peu sèche et qu'après tout les modèles de Van Dyck ont plus grande tournure. C'est possible; mais la finesse du modelé, mais les délicats rapports de couleur que nous trouvons entre la carnation des chairs et les cheveux blonds, décèlent chez M. De Geetere un artiste soucieux, avant tout, de reproduire la physionomie, le tempérament même de la personne qui lui livre ses traits.

Les qualités de dessinateur que nous avons constatées chez les peintres de l'*Union des Arts*, nous les retrouvons, à plus forte raison, chez les sculpteurs de ce cercle. Ils concilient autant que possible la pureté de la ligne académique avec les exigences de la moderne statuaire. Ces exigences, comme nous le savons, sont relatives au mouvement, à l'expression, à l'originalité dont était privée, paraît-il, la sculpture qu'on peut qualifier de traditionnelle. Prenons garde seulement que le mouvement ne dégénère en contorsions et que le sourire ne devienne une grimace. Selon nous, c'est dépasser le but que vouloir faire de la statuaire un art trop expressif. M. *De Keyzer*, sans l'éviter complètement, échappe avec assez de bonheur à l'écueil que nous venons de signaler. Ses statues légèrement maniérées sont l'œuvre d'un artiste intelligent et curieux. Mentionnons en outre le *Pêcheur* de M. *Derudder*, d'une spirituelle physionomie, et enfin le *buste d'enfant* de M. *Jacobs*. Ce buste charmant comme un sourire d'enfant n'est assurément pas l'œuvre la moins remarquable du salon de l'*Union des Arts*.

M. V.

A EUGÉNIE DARRIEN (1)

Oui, jeune fille, rien n'est meilleur que l'amour
Et pour l'amour on laisse à ses pieds la chimère
Qui vous veut enlacer, et qui, joyeuse, accourt,
En vous montrant au loin la gloire et la lumière.

Oh ! s'en aller à deux sous le ciel, quand le jour
S'efface, et que là-bas, dans la vieille chaumière,
Quelqu'un vient d'allumer la lampe et qu'alentour
Tout se fait calme et doux, tout se fait solitaire !

Se pencher l'un vers l'autre et se parler tout bas,
Tout bas, pour que la nuit ne sache rien des choses
Qu'on dit, ni des baisers qu'on cueille aux lèvres roses !

O jeune fille, c'est le bonheur, n'est-ce pas ?
Dont l'image toujours par votre âme chérie,
Rayonne comme un astre en votre rêverie !

LOUIS DE CASEMBROOT.

(1) Réponse à la gracieuse poésie qu'elle a publiée dans *Plume et Crayon*.

REVUE DE LA QUINZAINE

Liége.— Premier Concert annuel du Conservatoire. — Soirée très-intéressante, en dépit ou plutôt à cause des défectuosités auxquelles on n'était pas habitué, et qui ont donné naissance à une foule de controverses. Soyons galants et commençons par Mlle Breidenstein, une illustre inconnue, qui — ne soyons plus galants — n'a pas reçu chez nous un accueil bien encourageant. Son talent, hélas! n'a pu effacer l'impression de sa toilette d'un germanisme accentué, et l'on eût dû, en l'écoutant, fermer les yeux. Beaucoup de méthode, quelques fort belles notes dans le haut, mais pas de vie, pas de sentiment. Elle s'est pourtant surpassée dans un morceau du *Freyschütz*. L'excellent orchestre du Conservatoire a interprété magistralement *le Songe d'une Nuit d'Été. La Marche nuptiale* a été applaudie avec enthousiasme. Les chœurs, trop faibles, étaient étouffés par la sonorité bruyante de l'orchestration. Une bonne note à la soliste, Mlle Begon, qui nous promet une artiste de premier ordre. Le grand succès a été pour un violoniste, M. César Thompson. Dans le concerto de Max. Bruch, on pouvait, à côté de qualités sérieuses, lui reprocher une trop grande ténuité de son. Dans les autres morceaux, et surtout dans les Danses hongroises, de Sarasate, il s'est montré admirable virtuose. Un mécanisme d'un développement superbe, un son d'un filé et d'une ampleur remarquables, une justesse incroyable dans les gammes en octave, une agilité nullement entravée par un doigt blessé et bandé, ont excité les bravos des profanes comme des initiés. Seulement, ce qui est un défaut général de l'école moderne, tout absolument est sacrifié au mécanisme, à la virtuosité, à la lutte contre les difficultés, au détriment même du sentiment et de l'idée musicale.

C. METTANGE.

Cercle Artistique et Littéraire. — Conférence de M. Georges Rodenbach. — Après avoir brièvement donné un aperçu du mouvement littéraire qui s'opère dans notre pays, M. Georges Rodenbach a fait lecture au délicat public du Cercle Artistisque et Littéraire des plus longues et plus charmantes pièces de ses deux recueils de poésies : *Les Tristesses* et *la Mer élégante*. Après le *Coffret*, cette touchante pièce qui court sur la lèvre de tous les souvenirs, l'auteur des *Tristesses* a dit de la voix sympathique qu'on lui connaît *les Absentes*, *le Prologue* de la *Mer élégante*, *les Femmes mièvres*, *une Baigneuse flamande*, *l'Epilogue* du livre, ce petit chef-d'œuvre de mélancolie, et enfin des triolets inédits sur les cabarets de Flandre, écrits pour être gravés en cartouche sous les rabelaisinets panneaux d'Ostade ou de Teniers. Ecoutez-en plutôt cette strophe délicate que l'auteur a gracieusement détachée pour nous :

L'intérieur en est charmant :
Le sable trace des méandres
Sur les carreaux bleus en ciment ;
L'intérieur en est charmant
Et je ne sache pas vraiment
Qu'il soit plus belle auberge en Flandres ;
L'intérieur en est charmant ;
Le sable trace des méandres !

M. Rodenbach nous a encore lu une fort belle page largement empreinte d'un souffle flamand et patriotique.

Cette séance littéraire est la consécration définitive du talent spécial, mièvre, délicat, exquis et personnel de M. Georges Rodenbach.

Δ

LES LIVRES

LES PETITS CONTES, par CAMILLE LEMONNIER. — 1 *vol. Bruxelles, Parent et Cie (Bibliothèque Belge).* — Ce mignon volume fera le bonheur des petits amateurs auxquels il est destiné. M. Camille Lemonnier, tout en se mettant à la portée de mioches, sait si bien raconter les historiettes, il sait captiver si ferme par son style étincelant dont pour la circonstance il dénoue un peu l'étourdissante et grisante complication, que je me suis surpris, moi qui, en rhétorique, aurais rejeté le livre avec le dédain superbe d'un nourrisson du *Gradus*, à lire jusqu'à la dernière ligne ces *Petits Contes* signés de cette grande plume. Nous n'hésitons pas à déclarer par exemple que les « illustrations » en sont tout simplement abominables, mais là, carrément.

Δ

RÉCITS GANTOIS, par PIERRE GEIREGAT, traduits par JAN LEYSEMUER. *Bibliothèque Gilon.* — Quand le gouvernement proposa l'enseignement obligatoire du flamand, les Wallons se récrièrent. Ils n'en voulaient point entendre parler. Et voilà comme quoi nous en sommes réduits à brûler des chandelles aux traducteurs qui veulent nous permettre d'apprécier — plus ou moins bien — les beautés de la littérature flamande, si riche en chefs-d'œuvre. Les *Récits gantois* sont de bonnes études de mœurs écrites par un Flamand de race. Hélas ! pourquoi le traducteur est-il aussi flamand que l'auteur, et son style aussi flamand que lui-même ?

L'ANCIEN RÉGIME, par TH. JUSTE. — De grands ouvrages, très-savants, ont déjà été publiés sur cet ancien régime que M. Juste traite aujourd'hui. Mais comme il le dit lui-même, il prend pour guides Taine, Tocqueville et les grands historiens de la Révolution, et en énumérant les abus et les iniquités que la Révolution a fait disparaître, il écrit non pour ceux qui savent mais pour ceux qui apprennent.

A. OLANDRE.

VERSICULETS, par ALFRED POUSSIN, 338, *rue de Vaugirard, à Pairs.*—Alf. Poussin est un poète, un vrai, mais un méconnu, un désespéré. C'était « un homme à la mer. » Jean Richepin lui a tendu généreusement la perche, par l'organe des *Poètes de l'Avenir*, Voici, pour les curieux, un échantillon de cette poésie originale, à l'emporte-pièce :

Sous la neige, sous la tempête,
Vagabond, j'erre dans Paris,
Le ventre creux, sans un taudis
Où pouvoir reposer ma tête.
Je dois finir un jour, quand j'aurai bien souffert
Par une froide nuit, sur quelque banc désert.
Le boutiquier, ouvrant sa porte,
Me voyant immobile et vert,
Dira : Que le diable l'emporte !
Venir crever là, dans l'hiver !

C. M.

Bruxelles. — Société Générale d'Imprim., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA COMPAGNIE ORIENTALE

MANUFACTURE DE CIGARETTES ET TABACS TURCS

JULIUS HORWITZ

DÉJA SIX FOIS MÉDAILLÉE

vient de remporter DEUX NOUVELLES RÉCOMPENSES aux Expositions de Melbourne et Francfort-sur-Mein

Ces Cigarettes se vendent dans tous les bons magasins de 25 c. à 1 fr. le paquet. Pour le gros, s'adresser rue Linnée, 47.

COURS SPÉCIAL
DE
GYMNASTIQUE

Pour Jeunes Gens

donné par

M. & Mme DAMMAN

DANS LE VASTE LOCAL

Coin des Rues de Louvain et de l'Orangerie, No 53.

LEÇONS D'ARMES

POUR CONDITIONS :

S'adresser 5, Impasse du Parc

GUÉRISON RADICALE
DES
MALADIES SECRÈTES

Remède facile n'occasionnant aucune gêne, ni perte de temps. On traite par correspondance et on répond aux initiales et poste restante. — Ecrire au docteur DUBUQUE, place Bara, 4, Bruxelles, ou s'y adresser les Samedis et Dimanches.

ABONNEMENT A LA LECTURE

au Mois et au Volume.

Vve SACRÉ, 33, rue de la Putterie

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice*, *Bruxelles*.

L'âge n'est pas un obstacle.

RÉVOLUTION
dans l'art de se raser

RASOIR

Américain (Brev. s. g. d. g.)

Il est impossible dans une annonce de donner une idée complète des avantages extraordinaires de cette merveilleuse invention. Cet appareil justifie entièrement sa vogue; il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude, et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, ou peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Le résultat qu'on obtient par l'usage de ce nouveau rasoir est tellement extraordinaire qu'il est certain qu'il remplacera partout l'ancien système; il suffit de l'avoir essayé une fois pour ne plus vouloir se raser ni se laisser raser par d'autres procédés.

Ne pas confondre avec des appareils similaires, qui n'ont aucun des avantages du rasoir américain.

Pour le recevoir **franco**, *envoyer* **5 fr. 50** *en un mandat-poste, à* **M. MICHEL**, 37, *r. des Solitaires, Paris.*

CARNAVAL DE 1882.

Costumes de bals et travestis chez Mme Jeanne, chaussée de Haecht, 14, à des prix exceptionnels de bon marché.

LA GRANDE
FABRIQUE PARISIENNE

29, RUE MADELEINE, 29

se recommande pour ses **CHAUSSURES ANGLAISES** et son grand assortiment de **CHAUSSURES DE SOIRÉES ET BAL**

Prix exceptionnels.

DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE DE L'ÉPOQUE

Ce CAFÉ DE DATTES se vend en détail chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique, en boîte de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 k. au prix de fr. **3-75** le kilog., boîte comprise.

POUR LA VENTE EN GROS

S'adresser aux bureaux du *The Belgian Date Coffee C^o^ (Limited)*, boulev. du Nord et rue de Malines, 35, Bruxelles.

Bruxelles, le 29 juillet 1881.

VOTRE PRODUIT a une saveur agréable et il ne laisse rien à désirer sous le rapport hygiénique. Il active la digestion sans irriter les nerfs et il tient l'esprit dispos sans le priver de sommeil. En un mot, il mérite d'être adopté par tout le monde, sans en excepter les personnes nerveuses.

(Signé) D^r^ GUILLERY,
Professeur à la Faculté
et Chirurgien des Hôpitaux, etc., etc.

Bruxelles, le 31 août 1881.

Où le café et le thé sont sévèrement proscrits, votre CAFÉ DE DATTES est un moyen précieux à employer pour remplacer ces substances chez les personnes atteintes de névroses diverses. Son goût agréable rend son usage facile aux palais les plus délicats.

(Signé) D^r^ CARÊME,
Médecin de la Maison du Roi.

Bruxelles, le 2 septembre 1881.

Votre CAFÉ DE DATTES, tout en ayant les qualités du *Coffea Arabica*, convient parfaitement aux personnes dont le système nerveux est irritable.

(Signé) D^r^ CORTEN,
Médecin de l'Hospice Ste-Gertrude, etc., etc.

Bruxelles, le 1^er^ septembre 1881.

Je me plais à déclarer que votre CAFÉ DE DATTES ne contient aucun principe agissant sur le système nerveux; il n'entrave aucunement le sommeil; comme goût, il est excellent.

(Signé) D^r^ MARTHA,
Médecin des Hospices de Laeken, etc., etc.

Bruxelles, le 2 septembre 1881.

Le CAFÉ DE DATTES, tout en possédant les qualités du café ordinaire, n'en a pas les inconvénients; il n'irrite nullement le système nerveux.

(Signé) D^r^ HANAU.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — 1882 **N° 8** 15 Mars

SOMMAIRE

Un bal chez les Pâquerettes.	HENRY MÉRIOT.
A Victor Hugo	LOUIS MERCIER.
L'Enseignement de la littérature française dans les Universités	MAURICE W.
Du rôle de la critique dans l'Art	M. V.
Triolets à Jeanne	SIEBEL.
Jean Richepin	ALBERT GIRAUD.
LES LIVRES : Le taupin croisé et la comtesse d'Artois.	A. O.
— France !	Δ
— Faust.	»
— Au bon soleil	»
— Annuaire du *Caveau Verviétois* . . .	»
REVUE DE LA QUINZAINE : Cercle symphonique et dramatique	Δ
— Liége. — Concert populaire . . .	A. O.

Le Numéro : 20 cent. — Étranger : 25 cent.

BUREAUX :

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission
Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

GAND — BELGIQUE — ANVERS

G. Vauthier, 13, rue Longue de la Monnaie | R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

TOURNAI — BRUGES

V. Devorède chez Vasseur-Delmée, libraire | Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

HUY — NAMUR

Bur. de la *Gazette de Huy*, r. de l'Applée, 5. | Auguste Vierset — 5, rue du Président.

Alost, Bruges, Charleroi, Louvain, Mons, Namur, Tongres, Thuin, Verviers

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Aux Bureaux de la *Revue* et chez tous nos Correspondants

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* Un Seul *sur papier du Japon.*

PRIX DE L'ABONNEMENT { SUR HOLLANDE . . . . . 8 Francs ; SUR JAPON (exemplaire unique) . . 20 Francs

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles.

La *Jeune Belgique* offre la plus large hospitalité à tous ceux qui voudront lui envoyer leurs œuvres. Celles-ci seront mûrement examinées et insérées, s'il y a lieu.

Toutes les opinions sont personnelles aux rédacteurs.

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

BOITE AUX LETTRES

Chevrier. — Sauf quelques changements de détail que nous vous soumettrons avant impression, dans une lettre particulière, votre *Amazone* est tout à fait charmante.

1er *Ane onyme* (grincheux). — Nous recevons, ô méconnu, vos aimables vers ; on n'est pas plus gracieux.

Trop jeunes, mes petits amis,
La poésie est votre rêve,
Mais aux mauvais vers faisant trêve,
A la raison soyez soumis.

Sans doute, la rime a des charmes ;
Mais si rimer vous est permis,
Oh ! n'abusez pas de vos armes,
Trop jeunes, mes petits amis.

Ces vers d'une satire si fine et d'une si exquise courtoisie sont dédiés à la *Jeune Belgique*, qui s'empresse de les offrir à ses lecteurs. M. X. sera heureux. Imprimé tout vif, s'il vous plaît ; ça ne doit pas lui arriver souvent, à ce pauvre imbécile.

2me *Ane onyme* (très grincheux). — Un jour un certain M. G. T., furieux du refus de son article, se constitua en comité d'abonnés, anonyme, après quoi il se fendit courageusement.... d'une carte postale et bava. Seulement, comme Vaughan, il oublia de travestir son écriture et.... son orthographe, si bien qu'il rata son effet. On écrit insignifiance et non insignifience, Madeleine et non Madelaine, cher ami. Il est vrai qu'un homme de votre valeur n'a absolument pas besoin de connaître l'orthographe. Merci de nous avoir appris que nous sommes des idiots. Heureusement vous êtes là ; voulez-vous la rédaction en chef ? Je baise vos cothurnes.

M. M. — Merci pour votre lettre et pardon de ne pas vous avoir répondu plus tôt. Nous avons reçu plusieurs épitres sur le même sujet, mais décidés à ne pas continuer une polémique dans laquelle les lieux communs seraient trop abondants, nous n'en publierons aucune. La vôtre est fort bien écrite et pensée, nous la conservons dans le tiroir des bons manuscrits qui peuvent venir à point un jour. Encore merci.

M. C. T. — Achetez un traité de versification. Ce ne sont pas des vers que vous nous envoyez là, ce ne sont pas même des bouts rimés.

Stephane. — Nous avons longtemps hésité au sujet de votre article. Hélas ! le sujet est peut-être vrai, mais il est absolument invraisemblable. Tous nos regrets et ne vous découragez pas.

UN BAL CHEZ LES PAQUERETTES

Il y avait bal ce soir-là chez les Pâquerettes.

La Lune, de sa lumière faible et pure, éclairait au loin les champs et découpait en silhouettes noires les peupliers hautains.

Les lucioles avaient été chargées des illuminations ; pour bien faire les choses, on avait prié les liserons enguirlandés comme des lianes et suspendus aux arbustes, de rester fleuris toute la nuit ; les liserons avaient promis leur concours.

Des brises tièdes passaient ; tout aimait à cette heure dans la grande Nature ; il y avait longtemps que les cloches du hameau prochain s'étaient tues, et tout au fond, là-bas, on apercevait, dressant son aiguille frêle surmontée d'un coq gaulois, le clocher sur lequel Phœbé dardait ses rayons jaunes.

A l'orchestre, fauvettes et rossignols accordaient leurs voix perlées ; il y avait plus de cinquante exécutants et parmi eux quelques solistes incomparables qui se rengorgeaient dans leur habit noir.

Les invités arrivaient en foule ; il y avait de grands Lys superbes vêtus de pourpoints taillades en satin blanc, comme les pages du Moyen-Age; ils passaient, donnant le bras aux Roses trémières, dont les robes fraîches écloses brillaient merveilleusement ; il y en avait aussi qui venaient des jardins, mais elles se tenaient un peu à l'écart, conversant avec de riches Œillets de Chine, parce que noblesse oblige ; puis vinrent les Boutons d'Or en habits orange, les Violettes de Parme et celles des bois, toujours simples mais toujours exquises; les Églantines à peine nuancées portant à leur corsage, comme des diamants, les gouttes de rosée que leur versent les génies de la nuit.

Puis vinrent encore les Scabieuses dans leurs robes de veuves ; elles avaient mis pour la circonstance des toques constellées d'aiguilles blanches, de ravissants Muguets agitant leurs clochettes grecques les accompagnaient ; enfin le défilé dura une heure entière et je ne puis vous dépeindre le costume de chacun, n'est-ce pas ? Pervenches en robes de soie bleue, Jasmins avec leurs cols de dentelle fine, que sais-je ! un monde de somptuosités !

Le bal commença aux accords d'une symphonie immense dont Beethoven et Mozart eussent été jaloux, puis les groupes s'ébranlèrent ; ah ! c'était merveilleux de voir ainsi toutes les frêles créatures du Printemps s'en donnant à cœur joie, bondissant sous la

musique effrénée qui jaillissait en notes de cristal du gosier des musiciens ailés ; combien d'intrigues se nouèrent cette nuit-là pour suivre leur cours sous les chaudes haleines de l'Été, là-bas, dans les blés murs ou au fond des ravins creux qu'égaient les ruisseaux jaseurs !

Jusqu'au matin dura la fête ; la Nuit, accoudée sur le croissant pâle de la Lune, contemplait joyeuse le bal des Pâquerettes tandis que les étoiles, comme des lampes d'or, brûlaient silencieuses, au fond du firmament noir.

Mais l'aube vint tracer à l'horizon une ligne violette qui devint plus claire d'instant en instant ; lentement, une à une, les étoiles s'éteignirent; les coqs, claironnant dans les cours des fermes, jetèrent leurs appels stridents ; alors les couples s'en allèrent, lassés mais heureux ; ils disparurent chacun de son côté, tandis que quelques enthousiastes marquaient les dernières mesures de la valse des Roses.

Et bien des fleurs le lendemain n'ouvrirent pas leurs corolles ou penchèrent vers le sol leurs pétales alanguis.

J'ai écrit cette histoire, chère lectrice, sous la dictée d'un passereau, témoin indiscret et reporter fantaisiste de la gazette qu'on lit dans le monde des Fleurs.

HENRY MÉRIOT.

A VICTOR HUGO

Apre comme les monts de notre Séquanie,
Mais sublime comme eux, ô Maître, ton génie
Dans les orages plane, et, glorieux Titan,
Toi, le Dante français, tu brilles éclatant !

De ton luth fort et doux, étrange est l'harmonie.
C'est tour à tour des bois l'auguste symphonie,
Ou l'hymne d'Isaïe, ou le concert strident
De la vague des mers sous le vent se tordant.

Hugo ! sais-tu pourquoi, poète inconnu, j'ose
Mêler cette humble fleur à ton apothéose
Et célébrer ravi tes combats triomphants ?

C'est que du droit, de l'art toujours tu fus l'égide,
C'est que simple est ton cœur, quoique haut et splendide,
Et qu'il est plein d'amour pour les petits enfants !...

LOUIS MERCIER.

L'ENSEIGNEMENT

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DANS LES UNIVERSITÉS

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION MODERNE

III

Balzac et le Naturalisme

Honoré Balzac nous apparaît comme un hercule; lié dans sa soutane blanche, il semble être un de ces moines travailleurs du Moyen-Age. Son œuvre formidable sent le marteau du forgeron sans cesse au labeur. Perdu dans la foule des bâcleurs, des feuilletonnistes, des grimauds de la littérature; sans cesse poussé par l'exemple à écrire pour écrire, Balzac a résisté; il s'est dressé de toute sa hauteur au-dessus de la tourbe pseudo-littéraire; il a travaillé pour l'art pur, n'ayant d'autre but que d'écrire vrai, que d'écrire grand.

Toute sa réforme est là : écrire vrai; recueillant des documents, étudiant les mœurs, il a donné une œuvre solide, gigantesque, carrée, assise. Il a banni les vieilles ficelles, les clichés tout faits; plus d'adultères, de crimes, d'incestes, plus d'assassinats, de reconnaissances absurdes, mais des études saines, exactes, des romans pour la plupart paisibles, bien plantés au plein de la réalité. De cette plume vigoureuse et de ce cerveau génial est sortie la *Comédie humaine*.

La formule décisive était enfin trouvée; le roman changeait d'aspect; ce n'était plus fantaisie mais vérité. Le romancier allait devenir l'anatomiste de l'humanité; il allait plonger le scalpel dans les plaies vives, disséquer le cœur, chercher le mal au sein de cette phtisique : la société.

« Le premier caractère du roman naturaliste, dit Émile Zola, est la reproduction exacte de la vie, l'absence de tout élément romanesque... C'est de la vie exacte donnée dans un cadre admirable de facture. Toute invention extraordinaire en est donc bannie. On n'y rencontre plus des enfants marqués à leur naissance, puis perdus, pour être retrouvés au dénouement. Il n'y est plus question de meubles à secret, de papiers qui servent au bon moment à sauver l'innocence persécutée. Même toute intrigue manque, si simple qu'elle soit. Le roman va devant lui, contant les choses au jour le jour, ne ménageant aucune surprise, offrant tout au plus la matière d'un fait divers; et,

quand il est fini, c'est comme si l'on quittait la rue pour rentrer chez soi. »

D'un tel programme il ne peut sortir que des œuvres bonnes et salutaires comme *les Parents pauvres*, *la Cousine Bette*, *le Père Goriot*. Il fallait un géant comme Balzac pour être le chef de ce grand mouvement. Aussi sa descendance peu nombreuse, mais aussi forte que lui, s'est-elle affirmée d'une façon immuable. Cinq grands noms la composent : Stendhal, Flaubert, Zola, Goncourt et Daudet.

Stendhal, cet écrivain mystérieux, à peine connu sous son pseudonyme ordinaire de Henri Beyle, n'était pas fait pour rendre sympathique la nouvelle formule littéraire. Comme le dit Émile Zola, l'auteur de ce chef-d'œuvre, *le Rouge et le Noir*, était avant tout un psychologue. En résumé, « toute sa formule est celle-ci : l'étude du mécanisme de l'âme pour la curiosité de ce mécanisme, une étude purement philosophique et morale de l'homme. » De là des œuvres vigoureuses, mais sèches, sans émotion, marmoréennes.

Plus fort que Stendhal et que tous les autres, le maître Gustave Flaubert s'est affirmé brutalement, tout d'un coup, incontestablement avec *Madame Bovary*. De ses coudes d'athlète, il a bousculé, renversé, enfoncé, détruit toutes les idées reçues. Son style, pur comme un marbre, ne ressemble à aucun autre style. C'est la perfection du laconisme harmonieux et pictural. En trois ou quatre mots choisis entre mille et groupés d'une façon spéciale, Flaubert dit et décrit plus qu'un autre en une page. Ses quelques ouvrages auxquels il consacrait des années, faisant pour être vrai des recherches de bénédictin, ses quelques ouvrages sont peut-être ce qui a été fait de plus parfait comme forme et comme fond.

Il a, dans *Salammbô*, révélé une antiquité chaude et vivante, en lui appliquant les procédés du roman moderne. Dans *la Tentation de saint Antoine*, dans ces deux contes superbes : *Hérodias* et *Saint Julien l'hospitalier*, Flaubert est magistral ; son style est biblique en même temps que saturé de modernité.

Dans l'*Éducation sentimentale*, il a donné la plus vivante et la plus fidèle peinture de la vie de Bohème, telle qu'elle est, dans sa misère et ses turpitudes, et non telle que l'a idéalisée Henri Mürger, ce pernicieux.

Enfin sa dernière œuvre, *Bouvard et Pécuchet*, qui dut coûter à Flaubert tant de recherches et de peines, renferme des pages admirables, marquées au coin du vrai, de l'impeccable.

Les frères de Goncourt, plus artistes mais moins vigoureux que Flaubert, sont peut-être les naturalistes les plus romantiques de la pléiade;

(car il ne faut pas se le dissimuler, aucune œuvre naturaliste parue jusqu'aujourd'hui ne s'est dépouillée des empreintes de 1830 : les auteurs modernes ont encore les pieds en plein romantisme et le temps seul les en tirera).

Edmond et Jules de Goncourt sont de véritables virtuoses ; *Madame Gervaisais*, *Sœur Philomène*, *Manette Salomon* sont peintes avec une délicatesse de pastel; ce sont des mélodies douces au milieu desquelles tonnent de mâles accords.

Plus âpres et plus solides sont ces deux études cruelles : *Germinie Lacerteux* et la *Fille Élisa*, qu'on a si peu et si mal comprises.

On dirait que, dans les premiers livres que nous venons de citer, les frères de Goncourt aient écrit avec une plume imprégnée de la poudre de riz dont ils avaient tiré l'histoire du siècle mignard. Leurs descriptions se ressentent du contact de Fragonard, de Watteau, de Boucher, ces exquis. Dans *Germinie Lacerteux*, au contraire, on pense à Courbet, ce brutal. La *Fille Élisa* et les *Frères Zemganno* que Edmond de Goncourt dut écrire seul — la mort avait enlevé son collaborateur bien-aimé — ne valent certes pas *Renée Mauperin*, *Charles Demailly* et *Sœur Philomène*, mais une note frappe surtout dans le second, c'est l'émotion poignante que donne l'amour des frères Zemganno, les deux clowns derrière lesquels on voit les deux frères auteurs.

Alphonse Daudet, lui, est par excellence le naturaliste sympathique; il a le charme et il en imprègne ses lecteurs. Avec lui le naturalisme a ses entrées dans le monde élégant à côté des fadeurs malsaines de M. Feuillet. Il est, pourrais-je dire, le faubourg Saint-Germain du roman expérimental. Sa nature chaude de Provençal a donné à ses livres — surtout à son dernier : *Numa Roumestan* — une couleur intense et une émotion communicative. Il a su éviter la sécheresse des œuvres d'analyse. Pour nous, son meilleur livre est : *les Rois en exil.* — Le *Nabab* a trop les attraits d'un fait-divers mystérieux auquel on veut malgré tout poser des noms connus ; *Fromont jeune et Risler aîné*, début de Daudet comme romancier, a surtout la qualité de netteté et de méthode exigée par la formule moderne.

Jack, un chef-d'œuvre,est peut-être une des plus splendides études de fille qui aient été faites, outre ce sujet d'enfant malheureux que l'auteur avait esquissé autrefois dans le *Petit Chose*. Enfin, sans parler de ces vers exquis des *Amoureuses*, de ce récit burlesque de *Tartarin de Tarascon*, des *Contes du Lundi*, si beaux dans leur simplicité, des *Lettres de mon moulin*, ces tableaux brûlants de Provence, constatons le succès énorme de *Numa Roumestan*.

Nous voici arrivé enfin à l'écrivain le plus discuté, le plus insulté, le moins compris, à Émile Zola, et ici nous allons peut-être effaroucher nos lecteurs en leur disant l'admiration profonde que nous avons pour ce travailleur, pour ce courageux, pour ce maître.

Lorsqu'on parle d'Émile Zola, on nomme l'*Assommoir* et *Nana ;* cela a passé dans les mœurs. Il n'a fait ni la *Curée*, ni la *Faute de l'abbé Mauret*, ni le *Ventre de Paris*, mais *Nana*. Il n'a pas écrit six volumes de critique serrée et vigoureuse, mais *Nana*. Il n'a pas défendu seul la théorie expérimentale que les autres naturalistes appliquaient en se tenant prudemment à l'écart de la polémique de théorie, mais *Nana*, mais l'*Assommoir*, et toujours *Nana* et l'*Assommoir*.

D'où vient cette manie et pourquoi cette attaque systématique ?

C'est qu'on oublie l'essence même de la nouvelle formule. Les romans d'analyse ne s'adressent plus au public courant : ils ennuient; les descriptions assomment, on les passe ; on n'est pas encore fait à cette lecture, et j'ajouterai qu'il est difficile d'aimer à la fois l'école idéaliste et l'école réaliste. Ici le fond du roman n'est presque rien, la trame est nulle, les péripéties n'existent pas. Le romancier analyse un milieu et l'anime d'un ou de plusieurs individus qu'il y fait se mouvoir « selon le déterminisme des choses. »

Dès lors peut-on donner ces œuvres-là aux lecteurs habituels de MM. Feuillet, Sandeau, Cherbuliez et consorts?

On reproche à Émile Zola de choisir ses sujets dans les bas-fonds de la société ; mais qu'importe le sujet, s'il a un but de vérité et d'art?

Certaines œuvres naturalistes ne s'adressent pas plus aux jeunes filles que les traités de gynécologie ou d'anatomie; elles ne sont pas mauvaises en soi, au contraire, mais elles demandent un public spécial qui les apprécie et les comprenne. De plus les sujets de romans naturalistes, comme le dit très bien de Goncourt dans la préface des *Frères Zemganno*, ne sont pas nécessairement fangeux et repoussants; il y a dans la vie autre chose que vice et crime, et l'écrivain a une ample moisson à faire dans la vie normale et honnête. A lui de choisir. Cela posé, pourquoi tomber sans cesse *Nana* et l'*Assommoir ?*

L'œuvre d'Émile Zola est immense. En dehors de sa grande série d'études sur le second empire, l'auteur de la *Curée* n'a écrit qu'un bon livre : *Thérèse Raquin*. Vient alors cette épopée de déchéance, ce drame échafaudé sur l'hypothèse scientifique de la névrose héréditaire : *les Rougon-Macquart;* ces ouvrages forts : *la Fortune des Rougon, la Curée, le Ventre de Paris, la Conquête de Plassans, Son*

Excellence Eugène Rougon, *l'Assommoir*, *Une page d'amour*, *Nana*, *Pot-Bouille*, et, entre ces romans âpres, ce poëme en prose, cette échappée romantique : *la Faute de l'abbé Mouret*.

Certes, après Flaubert, Zola est un des plus grands romanciers de notre époque; mais, ce qu'on sait moins, c'est qu'il en est peut-être le plus grand critique. Il a ce que n'ont pas les autres : l'insouciance des colères et une franchise parfois brutale. Sa critique est faite de bon sens carré ; il raisonne tranquillement, donnant coups de poing et coups de coude sans se soucier de ceux qu'il bouscule, sans tourner la tête pour voir si les renversés se fâchent. C'est ainsi qu'il a passé en revue presque tous nos auteurs contemporains, et qu'il a, en six ou sept volumes, réuni tout ce qu'il y avait à dire sur eux. Ce sont des documents que l'on appréciera plus tard.

Outre les six maîtres, il existe toute une catégorie d'écrivains qui, après avoir donné une ou deux œuvres vraiment réelles et saines, sont peu à peu tombés dans l'engrenage de la « production facile. »

Ce sont : Ferdinand Fabre avec les *Courbezon* et l'*Abbé Tigrane ;* Edmond Duranty avec le *Malheur d'Henriette Gérard;* Louis Ulbach avec *Monsieur et Madame Fernel;* Edmond About avec *Madelon;* Hector Malot avec les *Victimes d'amour*. A part, dans un genre d'un naturalisme tout personnel, nous placerons Jules Vallès, l'auteur des *Réfractaires*, de *Jacques Vingtras*, du *Bachelier*, et enfin il nous reste à citer ceux que nous nommerons les naturalistes-parnassiens : Léon Cladel, Jean Richepin, Barbey d'Aurevilly et notre grand compatriote, l'auteur du *Mort :* Camille Lemonnier.

Ceux-là, tout en cherchant la vérité, sont plus artistes que les naturalistes balzaciens, ils ont constamment la préoccupation du style, qu'ils ouvragent et qu'ils cisèlent comme une châsse; ils se livrent à des caprices de forme, à des tours de force de langue, et ils ont donné à la littérature des œuvres d'art d'un jet pur et étincelant : *L'homme de la croix aux bœufs* et *Crête-rouge*, *Madame André* et *la Glu*, *l'Ensorcelée* et *le Chevalier Des Touches*, *Un Mâle* et *le Mort*.

IV

La Chaire de Littérature

Nous avons donné dans les pages qui précèdent ce que nous croyons devoir être — sauf les idées personnelles dont le professeur a la libre appréciation — le programme actuel de l'enseignement littéraire. Nous n'avons pu malheureusement être complet ; des noms brillants nous ont été signalés comme ayant été oubliés par nous ; cela devait

être; aussi n'avons-nous la prétention que de donner ici un simple catalogue raisonné de noms et de titres, comme un sommaire, une bibliographie. Nous voulons surtout arriver à la conclusion que voici :

Dans presque toutes les Universités, peut-être dans toutes, les professeurs s'arrêtent à la Restauration, voire à l'Empire. On se demande pourquoi, et voici la réponse ordinaire : « Il faut, pour juger une littérature, que le temps passe sur les œuvres et mette la critique et l'histoire à même de dominer l'ensemble. » Cela est une erreur. Il est beaucoup plus ridicule d'ignorer Balzac que d'ignorer Mme de Krudner ou Mme du Deffand. Il est beaucoup plus absurde de n'avoir pas lu Gautier que de ne pas connaître le nom de Jehan de Meung. Qu'une œuvre quelconque paraisse, que cette œuvre soit jugée digne de mémoire et belle, il faut qu'au bout de l'année la jeunesse universitaire des cours de Lettres en entende parler.

Tous les jours une découverte nouvelle ajoute sa pierre à l'édifice scientifique. Des noms inconnus il y a quelques années brillent tout à coup. C'est Bell, c'est Édison, c'est Pasteur, c'est Lister, c'est Berthelot.

Eh bien! allez écouter les cours de Physique ; soyez sûr qu'on vous parlera du téléphone, du phonographe, du photophone, de la lampe-soleil, que sais-je ? Allez en Médecine, on vous expliquera les microbes et la méthode antiseptique. Allez en Chimie, on vous racontera comme vieillerie les progrès thermo-chimiques des savants allemands.

Allez au cours de Littérature, à présent; peut-être vous dira-t-on qu'il existe un certain monsieur Hugo qui a « fait une tempête au fond d'un encrier ». Si, par malheur, vous demandez au professeur ce que c'est que Théodore de Banville, il croira que vous avez la berlue, et, si vous prononcez le nom d'Émile Zola, il tombera frappé d'apoplexie foudroyante. C'est trop bête, en vérité! Que m'importe après tout de connaître trois cents vers d'*Athalie*, si demain je reste coi lorsqu'on me demande mon avis sur *Salammbô ?* Que me fait le *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry si j'ignore *Indiana* ou le *Père Goriot?* Que me veulent Destouches ou Piron, si je ne connais Augier ni Dumas ?

Les professeurs délaient l'histoire ancienne, lorsqu'ils ont sous les yeux le resplendissement superbe de l histoire moderne ; de parti pris, ils restent dans l'ombre, méprisant le soleil qui les éblouit (1)

(1) Un seul, M. Pergameni, le professeur éminent de l'Université libre de Bruxelles, a exécuté le programme logique que nous demandons.

C'est l'obstructionnisme littéraire ; récemment encore, un professeur d'Université à qui l'on parlait des *Fleurs du Mal*, a trouvé ce mot sublime : « Je n'admets pas *Monsieur* Baudelaire! »

Il faut que tout marche et progresse, que l'enseignement surtout recueille les chefs-d'œuvre que l'art lui jette. Il faut que l'étudiant apprenne à connaître les hommes et les livres de son temps, qu'il vive dans l'intimité des grandes œuvres et qu'il puisse dire plus tard, en montrant le travail de son siècle : « Voilà ce que nous avons fait. »

MAURICE W.

DU ROLE DE LA CRITIQUE DANS L'ART

En parcourant les articles que certains journaux consacrent à l'examen d'une œuvre d'art, il nous arrive d'admirer la superbe audace qui généralement distingue l'auteur de ces articles. Le critique s'installe au milieu d'une œuvre d'art comme un bûcheron dans une forêt, émondant, rectifiant, frappant sans pitié, parfois sans discernement les jets vigoureux aussi bien que les branches mortes. Quelle situation pour l'artiste ! L'œuvre qu'il a conçue et aimée, qu'il a nourrie du plus pur de son âme, il la soumet enfin aux appréciations du monde et voilà qu'un critique malveillant, d'un mot brutal ou d'un sourire, frappe cette œuvre au cœur et en détourne la foule. D'où vient pour le critique ce pouvoir exorbitant ? Ce journaliste, chez qui jamais peut-être l'art n'a fait jaillir une seule de ces étincelles sacrées, de quel droit vient-il traiter dédaigneusement l'artiste dont le génie brille par endroits d'une flamme trouble et vacillante?

Voilà ce que bien des fois nous nous sommes dit. Et pourtant, ajoutons-nous, le rôle du critique est indispensable et ses cruautés sont fréquemment utiles. Pour bien comprendre ce point, il faudrait préciser la situation de l'artiste vis-à-vis du public et montrer dans quelle mesure il est justiciable de ce public.

Qu'entendons-nous, en premier lieu, par ce terme de *public ?*

C'est une masse confuse formée des éléments les plus variés ; c'est une réunion d'individus absorbés par des travaux particuliers, sollicités en sens divers par l'intérêt, le plaisir ou l'ambition et dont l'esprit ne laisse guère de place aux émotions fines, à l'art désintéressé. L'artiste, en revanche, est un homme dont l'unique mission est d'éveiller en son âme l'idée du beau et de manifester cette idée au dehors au moyen des ressources que lui offre son art. L'artiste, son œuvre terminée, s'adresse au public en ces termes : renoncez à quelques-unes de vos préoccupations, consacrez-moi une partie de votre temps, je m'engage à vous procurer une ou deux charmantes heures que vous ne regretterez pas. L'individu, le membre du public, dont l'esprit n'est point absolument fermé du côté de l'art, accepte volontiers l'invitation ; il quitte une réunion, remet une

affaire, abrége un rendez-vous et se dirige, par exemple, vers le salon de peinture. Il arrive devant l'œuvre de notre artiste. Au lieu des nobles sensations de forme et de couleur qu'on lui avait promises, il ne reçoit qu'une impression pénible ou banale; il se fâchera, n'est-ce pas tout naturel ? Et n'allez pas lui dire, vous artiste, que votre talent est plein d'avenir, qu'il faut pardonner à la pureté de votre intention les lacunes de l'exécution, cela ne regarde pas le public. Il vous répondra, non sans raison, que ces excuses seraient bonnes, si vous vous étiez renfermé dans le silence de l'atelier. En étalant votre œuvre, vous invitez le public à venir la juger : il vient, et, frustré dans son attente, il se plaint, c'est parfaitement logique.

Il se plaint, disons-nous, ou plutôt c'est le critique qui se plaint pour lui ; il lui sert d'organe, de mandataire et résume en quelques traits précis les vagues reproches que prononce la foule.

C'est là son métier, comme c'est aussi son métier de rassembler et de publier les louanges qui accueillent une œuvre réussie.

Si le critique n'était qu'un servile interprète des sentiments du public, ses fonctions seraient bien matérielles et dépourvues de toute spontanéité. En bien des cas, elles ne seraient même pas exemptes d'injustice.

Les jugements du public ne sont pas impeccables. Sous une élite d'esprits judicieux s'agite une masse ignorante et barbare qui manque rarement une occasion de se tromper. C'est ici qu'intervient le critique.

Nous avons dit tantôt qu'il servait de mandataire au public vis-à-vis de l'artiste ; maintenant, il représente l'artiste vis-à-vis du public. Il doit lui faire comprendre l'œuvre de l'artiste, lui en indiquer les parties faibles ou creuses en même temps que les côtés solides et brillants.

Ces fonctions sont nobles et difficiles, tellement difficiles même que parmi les critiques contemporains, nous en connaissons bien peu qui s'en soient tirés à leur honneur.

Il faut en premier lieu au critique une intelligence sympathique. Nous ne voulons pas dire qu'il doive être en état d'exécuter lui-même l'œuvre qu'il est appelé à juger. Mais au moins doit-il être doué d'une imagination assez souple, assez vive pour s'identifier momentanément avec l'artiste et pour ressentir à sa suite l'impression dominante qui a donné naissance à l'œuvre. Ce pouvoir d'assimilation devant opérer successivement sur les œuvres les plus variées, on voit d'emblée quelle promptitude il lui faut et quelle ampleur.

Un esprit curieux, ouvert, impartial, voilà donc pour le critique une qualité essentielle et une qualité qu'on ne trouve pas fréquemment. Nous n'avons plus dans l'art, comme autrefois, de ces grandes écoles animées par un même esprit et dont toutes les œuvres sont marquées d'une empreinte reconnaissable. Par contre, dans cet infini fractionnement de la pensée moderne, il se forme tous les jours une foule de coteries, une foule de sectes qui s'imaginent avoir découvert des vérités inconnues et dont la prétention va jusqu'à nous offrir certaines nouveautés bizarres comme étant l'expression dernière de la beauté. Du moment que le critique donne accès dans son esprit aux préventions du sectaire, il est perdu. Renfermé dans son église, il dédaigne le monde extérieur, et tout terme

de comparaison venant à lui échapper, il n'admire plus que ses coreligionnaires et néglige absolument les grands principes de l'art.

Mais, au fait, l'art nous offre-t-il de ces principes essentiels et généraux ? Nous croyons qu'il faut répondre affirmativement à cette question. Nous ne prétendons pas assurément que le beau soit strictement attaché à l'observation de quelques règles immuables. Notre siècle — et c'est un de ses titres de gloire, — en brisant les moules trop étroits, en détruisant les préjugés, a élargi le domaine de l'art ; il a montré que le Beau se plie sans effort à la diversité des races, des climats, des civilisations. Mais n'allons pas trop loin. Ce désordre apparent cache une permanente unité. Creusez un peu plus profondément, et, sous la variété des aspects, vous trouverez quelques règles fondamentales, nées de la raison humaine, lentement élaborées par les générations et que les siècles nous ont transmises comme un dépôt sacré. Ces règles délicates et sévères, le grand artiste s'y soumet instinctivement, de même qu'instinctivement aussi l'artiste médiocre cherche à les éluder. La mission du critique est de maintenir ces règles intactes et dans leur plein jour. Il n'a pas l'inspiration voulue pour donner à l'homme le feu sacré ; il se borne à repousser les imprudents qui, sous prétexte d'alimenter la flamme, veulent introduire dans le foyer certaines matières qui ne pourraient que l'obscurcir ou l'éteindre.

M. V.

TRIOLETS A JEANNE

Pourquoi, Jeanne, me dis-tu non
Quand je te dis, moi, que je t'aime ?
De ton petit air de démon
Pourquoi, Jeanne, me dis-tu non ?
Je sais bien que c'est un vieux thème,
Je t'aime : un mot, Amour : un nom ;
Qu'importe ! pourquoi dis-tu non,
Quand je te dis, moi, que je t'aime !

Car je ne l'ai pas fait exprès,
Un jour c'est venu Dieu sait comme,
Quand j'ai vu ton sourire frais ;
Non, je ne l'ai pas fait exprès,
L'esprit est loin, l'amour est près,
Après tout on est toujours homme !
Non, je ne l'ai pas fait exprès,
Un jour c'est venu Dieu sait comme !

Patatras ! au cœur c'est tombé
Comme cela... sans crier gare,
Je n'en connaissais A ni B ;
Patatras ! au cœur c'est tombé.
Et ma foi ! je suis embourbé !
Le temps de fumer un cigare,
Patatras ! au cœur c'est tombé
Comme cela... sans crier gare !

Allons ! réponds, méchante, allons !
A ton ami fais la risette ;
J'ai posé les premiers jalons,
Allons ! réponds, méchante, allons !
Mon cœur s'enfuit dans mes talons,
J'ai l'air d'un moine après disette,
Allons ! réponds, méchante, allons !
A ton ami fais la risette !

SIEBEL.

JEAN RICHEPIN

(Suite)

Rappelez-vous, dans le *Grand Testament* de François Villon, — interrompant le défilé des couplets au rire débraillé, ce sanglot qui navre :

Bien sçay se j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes meurs dédié,
J'eusse maison et couche molle!
Mais quoy? Je fuyoys l'escole,
Comme faict le mauvays enfant...
En escrivant cette parolle
A peu que le cueur ne me fend.

Jean Richepin la connaît aussi, cette mélancolie des *Repeues Franches :* des luxuriances de la libre vie, du large rire de l'intempérance, il lui reste un arrière-goût de douleur et de honte. Il a des tristesses d'ivrogne pleurant dans son verre :

Le pauvre diable vit cette minute brève
Où le bonheur passé qui vous remonte au cœur,
Vous grise d'une amère et suave liqueur...

Alors, le poëte vibre tout entier, la virtuosité cède; la passion l'emporte, le masque de l'artiste crève, et la face tourmentée de l'homme apparaît. Qu'il tranche fièrement sur tous les poëtes de l'époque ! Autant qu'eux, il connaît la haute école du vers, les clowneries du rhythme; autant qu'eux, il sait jeter aux yeux de la foule la poussière d'or des antithèses, et jongler avec les poignards damasquinés de la rime. Mais il a ce qu'ils n'ont pas : la passion et l'éloquence. Il a des emportements de joie, de colère et de douleur que l'on demanderait en vain aux caudataires de Leconte de Lisle. C'est le dernier descendant de la branche gauloise, et le plus vigoureux adversaire de la poésie d'importation. Son individualité robuste s'épanouit, comme une plante grasse, sur le terreau de la décadence française !

Ici encore, il correspond à Villon. Mais il faut s'entendre. Tous les traités de littérature reproduisent cette légende absurde d'un Villon hirsute et déguenillé, génie inculte et grossier, nageant toujours entre deux vins. Comme si la richesse même de sa langue, la souplesse de

son instrument, l'opulence de ses rimes ne dénonçaient pas le savant, le civilisé ! Sans doute, Villon a vécu sa bohème, comme tant d'autres; sans doute, il a failli, marionnette de la mort, gigotter au bout d'une potence, mais il n'en est pas moins le plus docte et le plus érudit poëte de son temps. Comme lui, Richepin a fait des voyages au pays de Largonji. Avec son fidèle Raoul Ponchon, il a sifflé le pivois des mastroquets ; et tous deux ont vagué dans les ruelles de la langue verte. Mais Richepin est aussi l'inimitable nielleur de sonnets, l'amant sensuel et raffiné, le bizarre et précieux rimeur de certaines strophes des *Caresses*. S'il a si crûment chanté les Gueux, c'est peut-être moins d'en être, que d'avoir su les évoquer. Les Gueux sont une poésie, — que Richepin exprime. Comme les dieux hindous, le poëte a ses avatars. A coudoyer les hommes, il se multiplie : il pleure leurs larmes, rit leurs rires, cuve leurs ivresses, vit leurs vies. Des vertus qu'ils ont, il se blanchit, s'empourpre du sang qu'ils versent, — mais il reste lui !

***

Dans *Les Caresses*, Jean Richepin refait la ballade de Villon *A la Grosse Margot*. C'est la même note, plus moderne, et plus raffinée. Du clavier de la volupté humaine, Richepin a su tirer un hymne à la chair, d'une sonorité incomparable:

Ce n'est pas l'amour des blondins pâlots
Dont le rêve flotte au ciel des estampes,
C'est l'amour qui rit parmi les sanglots,
Et frappe à coups drus l'enclume des tempes !

Certes, à côté du *Pendu joyeux*, de *Au Théâtre*, il y a plus d'un caprice d'artiste, plus d'une virtuosité, et plus d'une ciselure qui font songer à Théophile Gautier et à Henri Heine. Mais, par contre, que de fantaisies exquises! Heureux celui qui a rimé *le Plat de faïence*, heureux même celui qui en ramasserait les morceaux :

Notre amour fut semblable à ces plats de faïence,
Où l'on voit des pays fantastiquement bleus,
Des oiseaux à trois becs, des arbres onduleux,
Des saints dont l'œil qui louche est ravi de croyance;

Des buveurs digérant un jambon de Mayence,
Des chiens verts sous lesquels on lit : cy sont des leups,
Des chevaux imprévus aux profils fabuleux,
Des rois enluminés d'une rouge vaillance.

Notre amour fut pareil : bizarre et précieux,
Un étrange pays sous d'impossibles cieux,
Un plat bariolé de rêve et de féerie.

Plus d'un mets savoureux y fut bien fricassé,
Nous y avons mangé des baisers en friarie,
Mais je l'ai laissé choir par terre. Il s'est cassé.

Dans *Une Fantaisie*, *les Somnambules*, *les Crucifiés*, Richepin reprend son vers large. C'est bien lui, *le Goinfre d'Amour*, bâti en hercule, la face allumée, l'œil jaune, la crinière noire et crépue. C'est bien sa voix chaude et sensuelle narguant la chanson piteuse de Fortunio.

***

Comme tous les grands poëtes qui, par tempérament, se jettent à corps perdu dans la sensation, Richepin veut aller plus loin qu'elle. Comme le Don Juan d'Alfred de Musset, c'est dans la chair qu'il a cherché l'Infini. Il est matérialiste, si l'on veut, mais de ce matérialisme exaspéré que Charles Baudelaire, dans sa langue étrange et exacte, appelle le *matérialisme spiritualisé*. Les grands poëtes matérialistes n'ont que des sens, mais des sens affinés, ouverts à des sensations supérieures et délicates, avertis des plus lointaines correspondances. On dirait que par eux-mêmes ils s'élèvent à des voluptés interdites aux hommes, à des phénomènes où l'auteur des *Paradis artificiels* eût savouré peut-être un commencement d'éternité.

Mais bientôt l'argile humaine se révolte. L'amour casse comme une chanterelle. Alors, au fond de tout, une pensée obsédante d'anéantissement final. François Villon, même quand il a toutes ses hontes bues, conserve la foi des cœurs primitifs. Il invoque la Vierge :

Dame du ciel, régente terrienne,
Impérière des infernaux palux !

Le Villon moderne, — athée comme son siècle,

Ne croit pas qu'il existe un ciel où vont les âmes,
Un paradis rose et bleu,
Où les anges fleuris, le front coiffé de flammes,
Font de la musique à Dieu.

***

Poëte réaliste et grand poëte, Richepin domine de toute sa hauteur l'école française contemporaine. Indécent et brutal parfois,

immoral jamais, son œuvre est incrustée dans l'histoire littéraire du XIXe siècle. *La Chanson des Gueux* n'est pas un décalque du *Grand Testament* : Richepin et Villon sont des semblables. Nourri de l'ancienne sève gauloise, Jean Richepin n'a jamais contrarié la libre efflorescence de son individualité, ni fait sa partie, avec les parnassiens dans la danse de Saint-Guy de l'originalité quand même.

ALBERT GIRAUD.

LES LIVRES

LE TAUPIN CROISÉ ET LA COMTESSE D'ARTOIS, par EUG. GENS. — C'est une des plus jolies œuvres d'Eug. Gens que M. Gilon vient d'offrir à ses lecteurs. Ce petit conte qui se lit et se relit avec plaisir, est écrit avec élégance et talent : les caractères sont bien marqués, et nous rions autant des angoisses de l'amateur de tulipes qui envie la comtesse d'Artois que de la joie du petit gars qui vient de s'emparer triomphalement d'un magnifique taupin croisé. M. Potvin nous retrace dans une lettre-préface la vie de l'aimable conteur qui avait nom : Eug. Gens, et qui écrivait de ces mignons chefs-d'œuvre.

A. O.

FRANCE ! 1 *vol. Paris, Ollendorff* 1881. Prix : 1 fr. — Nous avons sous les yeux ce charmant volume de vers écrits par cinq jeunes, MM. David, Guibert, Hervo, Mieuset, Tailhant, de vrais jeunes qui jettent vaillamment leur cri patriotique. Ces cinq clairons, qui sonnent, après Deroulède, le rappel sonore du soldat, ont d'émouvantes harmonies palpitantes du grand feu des jeunes. Tout cela est beau et par-dessus la frontière qui nous sépare de cette France, de cette belle France que, nous aussi, nous aimons, nous tendons la main à ces robustes de l'avenir.

FAUST, traduction nouvelle en vers français, par AUGUSTIN DANIEL. 1 *vol. Paris, Plon.* Prix : 3-50. — Quelque talent qu'on ait ou qu'on croie avoir, il faut une incommensurable dose d'audace pour s'attaquer, après Bacharach, Porchat, Henri Blaze, et surtout Gérard de Nerval et Berlioz, à une traduction française de *Faust*. M. Augustin Daniel a eu cette audace ; son essai n'a guère réussi. Dans sa traduction que nous avons parcourue, le texte allemand en regard, les beaux vers, assez nombreux d'ailleurs, s'écartent absolument du sens original et ceux qui traduisent exactement la pensée, souvent nébuleuse et difficile à saisir, de Gœthe, sont en général torturés et cacophoniques. La *Nuit de Walpurgis*, par exemple, déjà grotesque en allemand, perd absolument, dans les vers de M. Daniel, le caractère fantastique qu'a su lui donner à grand' peine le poëte allemand.

Nous ne pouvons que féliciter M. Daniel de sa tentative dans laquelle, malgré tout, l'on découvre une grande souplesse de plume et une réelle érudition, mais, malheureusement pour lui, Gérard de Nerval a écrit et l'on s'en souvient.

AU BON SOLEIL, par PAUL ARÈNE, — 1 *vol. Paris, Charpentier, 2e édition.* Prix : 3 fr. 50 c. — Sous la couverture jaune de ce volume, on dirait qu'a passé une partie de ce bon soleil provençal à la chaleur duquel l'auteur a vécu sa jeunesse. L'ouvrage de M. Paul Arène dresse devant le lecteur les figures sympathiques de Daudet, d'Aycard et d'Aubanel. Toutes ces historiettes débordantes de brûlante couleur locale, tous ces petits drames où le mistral a passé, où « le grand vent » a rugi son « zou ! » tous ces récits qui ont des balancements doux de farandole, sont autant de bijoux littéraires écrits dans une langue bien colorée, bien vivace, bien solide, dans lesquels l'auteur de la *Gueuse parfumée* a mis tout son talent sympathique.

ANNUAIRE DU *CAVEAU VERVIÉTOIS*. — 3e *année ; 1 vol. Verviers.* — Le nom seul de *Caveau* que les gens de lettres de ce bon et sympathique pays de Liége ont donné à leur Académie, est à lui seul la caractéristique de sa littérature. A l'exemple des gais buveurs et des francs chansonniers de 1830, ces Messieurs de Verviers, commandés par le poëte Karl Grün, marchent visiblement sous la bannière de Béranger. Avec lui ils gauloisent et s'esclaffent d'un bon rire gras ! Avec lui ils boivent sec larirette et chantent haut larira ! Ils se gausseut des systèmes, font des niques aux écoles et restent eux. Cela nous va tout-à-fait. Après avoir lu ce volume fourmillant de bonnes choses en vers, en prose et en wallon — ni vers, ni prose, comme dans le Bourgeois gentilhomme, — on se prend à dodeliner de la tête, ô Rabelais ! et à chantonner avec le vieux à Lisette :

Momus a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école,
Des chansons en quatre points,
Le froid nous désole.
Mirliton s'en est allé...
Ah ! la muse de Collé
C'est la gaudriole
O gué !
C'est la gaudriole !

Δ

REVUE DE LA QUINZAINE

Cercle symphonique et dramatique (15e année soc.). — *L'Ami des femmes*, de Dumas fils. — Toujours audacieux, le Cercle s'est attaqué cette fois à l'une de ces délicates pièces hérissées de *mots*, pétries d'esprit que seul l'auteur du *Demi-Monde* sait bâtir. Il s'en est parfaitement tiré. M. V. d. V., quoiqu'un peu raide peut-être et malgré la mauvaise habitude qu'il a de rouler ses *r*, a interprété d'une façon parfaite et spirituelle le long et délicieux rôle de de Ryors ; M. V. a, croyons-nous, pris un air par trop fatal dans celui de Montègre ; sans parler de M. C. qui, avec son talent ordinaire souvent un peu trivial, a fait un excellent des Targettes ; de M. A. qui, sous la perruque poivre et sel de Leverdet a été tout à fait drôle, constatons la façon excellente avec laquelle M. Georges W. a saisi le type du filandreux de Chantrin ; on ne peut être plus « nature, » plus sobre et en même temps plus distingué. Tout cela rehaussé par les excellentes actrices du « Molière », par la charmante Mme Laugier et la petite drôlette demoiselle Bernardi, a fait un ensemble dont nous félicitons cordialement le Cercle symphonique et dramatique.

Δ

Liége. — Concert populaire. — Le second concert populaire a fait chambrée complète. Le soliste M. W. Meyer a obtenu un vif succès, surtout après l'exécution du *mouvement perpétuel* de Paganini. L'orchestre a exécuté pour la première fois à Liége la *Suite d'orchestre* de notre ami Fernand Leborne, un jeune d'avenir dont nous avons déjà salué le talent robuste et fervent, lors de la première exécution de son œuvre à Ostende. La *Valse russe* no 4 de Napravnick et les fragments de la *Damnation de Faust* ont été applaudis malgré une négligence d'exécution indigne d'œuvres de cette valeur.

A. O.

Bruxelles. — Société Générale d'Imprim., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. Gossaert.

LA COMPAGNIE ORIENTALE

MANUFACTURE DE CIGARETTES ET TABACS TURCS

JULIUS HORWITZ

DÉJA SIX FOIS MÉDAILLÉE

vient de remporter DEUX NOUVELLES RÉCOMPENSES aux Expositions de Melbourne et Francfort-sur-Mein

Ces Cigarettes se vendent dans tous les bons magasins de 25 c. à 1 fr. le paquet. Pour le gros, s'adresser rue Linnée, 47.

MADAME LESY

Maîtresse-Accoucheuse de première classe

Reçoit tous les jours les Dames malades, stériles ou enceintes qui désirent la consulter.

REÇOIT DES PENSIONNAIRES

27, RUE BRICHAUT, 27

Schaerbeek, lez-Bruxelles.

GUÉRISON RADICALE

DES

MALADIES SECRÈTES

Remède facile n'occasionnant aucune gêne, ni perte de temps. On traite par correspondance et on répond aux initiales et poste restante. — Ecrire au docteur DUBUQUE, place Bara, 4, Bruxelles, ou s'y adresser les Samedis et Dimanches.

ABONNEMENT A LA LECTURE

au Mois et au Volume.

Vve SACRÉ, 33, rue de la Putterie

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*

L'âge n'est pas un obstacle.

RÉVOLUTION

dans l'art de se raser

RASOIR

Américain (Brev. s. g. d. g.)

Il est impossible dans une annonce de donner une idée complète des avantages extraordinaires de cette merveilleuse invention. Cet appareil justifie entièrement sa vogue; il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude, et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, ou peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Le résultat qu'on obtient par l'usage de ce nouveau rasoir est tellement extraordinaire qu'il est certain qu'il remplacera partout l'ancien système; il suffit de l'avoir essayé une fois pour ne plus vouloir se raser ni se laisser raser par d'autres procédés.

Ne pas confondre avec des appareils similaires, qui n'ont aucun des avantages du rasoir américain.

Pour le recevoir **franco**, *envoyer* **5 fr. 50** *en un mandat-poste, à* **M. MICHEL**, *37, r. des Solitaires, Paris.*

CARNAVAL DE 1882.

Costumes de bals et travestis chez Mme Jeanne, chaussée de Haecht, 14, à des prix exceptionnels de bon marché.

LA GRANDE

FABRIQUE PARISIENNE

29, RUE MADELEINE, 29

se recommande pour ses

CHAUSSURES ANGLAISES et son grand assortiment de **CHAUSSURES DE SOIRÉES ET BAL**

Prix exceptionnels.

DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE DE L'ÉPOQUE

Ce CAFÉ DE DATTES se vend en détail chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique, en boîte de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 k. au prix de fr. **3-75** le kilog., boîte comprise.

POUR LA VENTE EN GROS

S'adresser aux bureaux du *The Belgian Date Coffee C^o^ (Limited)*, boulev. du Nord et rue de Malines, 35, Bruxelles.

Bruxelles, le 29 juillet 1881.

VOTRE PRODUIT a une saveur agréable et il ne laisse rien à désirer sous le rapport hygiénique. Il active la digestion sans irriter les nerfs et il tient l'esprit dispos sans le priver de sommeil. En un mot, il mérite d'être adopté par tout le monde, sans en excepter les personnes nerveuses.

(Signé) D^r^ GUILLERY,
Professeur à la Faculté
et Chirurgien des Hôpitaux, etc., etc.

Bruxelles, le 31 août 1881.

Où le café et le thé sont sévèrement proscrits, votre CAFÉ DE DATTES est un moyen précieux à employer pour remplacer ces substances chez les personnes atteintes de névroses diverses. Son goût agréable rend son usage facile aux palais les plus délicats.

(Signé) D^r^ CAREME,
Médecin de la Maison du Roi.

Bruxelles, le 2 septembre 1881.

Votre CAFÉ DE DATTES, tout en ayant les qualités du *Coffea Arabica*, convient parfaitement aux personnes dont le système nerveux est irritable.

(Signé) D^r^ CORTEN,
Médecin de l'Hospice Ste-Gertrude, etc., etc.

Bruxelles, le 1^er^ septembre 1881.

Je me plais à déclarer que votre CAFÉ DE DATTES ne contient aucun principe agissant sur le système nerveux; il n'entrave aucunement le sommeil; comme goût, il est excellent.

(Signé) D^r^ MARTHA,
Médecin des Hospices de Laeken, etc., etc.

Bruxelles, le 2 septembre 1881.

Le CAFÉ DE DATTES, tout en possédant les qualités du café ordinaire, n'en a pas les inconvénients; il n'irrite nullement le système nerveux.

(Signé) D^r^ HANAU.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — 1882 **N° 9** 1er Avril

SOMMAIRE

Baiser	MAX WALLER.
La fin du Luth.	CHARLES GROS.
Jane	PAUL LAMBER.
Pot-Bouille et l'Abbé Constantin	JACQUES ARNOUX.
Epiphaneia.	HIPPOLYTE DEVILLERS.
Bête de somme	ARTHUR JAMES.
LES LIVRES : Avant l'Hymen	Δ
— Ce que l'on dit des Femmes. — Les Hommes. — Un Sermon après le Bal	A. O.
— Le Lierre	Δ
REVUE DE LA QUINZAINE : L'avenir des Établissements belges en Afrique.	»
— Conférence à l'Université de Bruxelles	M. V.
— Quatrième Concert populaire	CHARDEL.
— Liége. Deuxième Concert du Conservat.	A. ORTH.

Le Numéro : 20 cent. — Étranger : 25 cent.

BUREAUX :

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission
Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

GAND — BELGIQUE — ANVERS

G. Vauthier, 13, rue Longue de la Monnaie | R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

TOURNAI — BRUGES

V. Devorède chez Vasseur-Delmée, libraire | Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

HUY — NAMUR

Bur. de la *Gazette de Huy*, r. de l'Applée, 5 | Auguste Vierset, 5, rue du Président

Alost, Charleroi, Louvain, Mons, Tongres, Thuin, Verviers

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande.*

PRIX DE L'ABONNEMENT . . . . . 8 Francs

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

BOITE AUX LETTRES

Plusieurs de nos abonnés se plaignent de ce qu'on leur présente sans cesse des quittances alors qu'ils sont depuis longtemps en règle avec la caisse. Cela provient de ce qu'ils se sont fait inscrire chez des libraires et ont en outre rempli des bulletins de souscription lesquels sont adressés directement à l'Administration. Nous n'y pouvons rien.

Bruyère. — Beaucoup d'intention dans votre « Rêve. » Seulement c'est un peu court et ressemble trop à un devoir de style d'un élève de troisième. Faites plus long et aussi bien, mieux si vous pouvez, pesez chaque phrase, soignez votre style et votre ponctuation et nous serons heureux de vous insérer.

A M. de la Saulx. — Permettez-nous de vous dire d'abord, cher abonné, qu'une œuvre d'aussi minime importance — et, puisqu'il faut être franc — d'un aussi mince mérite que « l'Abbé Constantin » n'a pas droit dans nos colonnes à une appréciation aussi importante et aussi élogieuse que la vôtre. Ensuite votre étude fourmille de répétitions, d'idées qui sont loin d'être justes. Le style, assez saillant en certains passages, est dans d'autres complétement lâche. Pardon de notre brutalité et tout à vous.

G. T. — Comme nous ne tenons nullement à notre réputation d'expert en écriture et que vous nous dites tenir à vos initiales, nous ne voyons aucun inconvénient à faire part à nos lecteurs de votre déni de paternité à l'endroit de la carte postale qu'on sait, et même à vous en féliciter, tout anonyme qu'il soit.

M. de Sivel. — Trois fautes de versification. Dommage. Idée charmante.

O. Richard. — Votre *Gueux* est très bien frappé. Il sera inséré à son tour. D'ici là, travaillez et revenez-nous.

Julio. — Nous insérerons bientôt votre *Houx*, qui est tout à fait drôle. Bravo !

Ed. B. — Que l'histoire soit vraie ou non, la *Conclusion de Gabriel* manque d'intérêt. Quant aux vers *Rêve*, vous paraissez ignorer les règles de la prosodie moderne, qui ne permettent pas de faire rimer *réveillé* avec *adoré*, *soirée* avec *pensée*, *nom* avec *profond*, etc. Avec le sens littéraire que vous possédez, vous devez faire mieux que tout cela et nous espérons bien que vous nous enverrez, avant peu, quelque chose de plus soigné et digne de vous. Veillez à la consonne d'appui. Merci.

Ohimé. — Très faible et très vieux comme sujet. Autre chose, n'est-ce pas?

W. Segroeg. — Des fautes aussi, *Union* a trois syllabes; *à ta bonté, à ta candeur* renferme un hiatus : bon*té à;* au début, les quatre imparfaits, *reflétait, mourait, chuchotait, pleurait* font un détestable effet à l'oreille. Merci quand même et faites mieux.

Domino et Double-Six. — *Brillants* ne peut rimer avec *charmants*, et d'une. Vos vers, harmonieux d'ailleurs, sont d'une formule fort vieillie ; des expressions telles que *aquilon, sage laboureur, coursiers écumants*, etc., ne sont plus de mise aujourd'hui. Un coursier est un cheval, un étalon, une jument, un poulain ou une pouliche. J'appelle un chat un chat, et M. Veuillot un singe, en vers comme en prose. Faites de même ; vous avez une bonne plume ; trempez-la dans de bonne encre moderne, sacrebleu ! Et puis pas de pseudonymes abracadabrants, que diable !

BAISER

O mon premier amour ! ô ma première ivresse !
(A. SCHOLL.)

Il avait fait brûlant ; un soleil torride avait grillé l'herbe et des trombes de poussière avaient tourbillonné dans les arbres ; puis le ciel s'était couvert lentement, de larges gouttes d'eau avaient tacheté la terre durcie ; un long éclair avait zigzagué dans le noir et une masse de pluie chaude s'était abattue dans les chemins, claquant dans les bruyères et faisant grelotter aux feuilles des perles arc-en-ciellées.

Maintenant l'orage avait cessé ; de longs ruisseaux creusaient des sillons dans le sol amolli ; une vapeur blanche, traversée par des stries de lumière d'or, montait dans les branches ; çà et là, un coucou encore transi de frayeur, jetait sa note sauvage dans le grand silence, et nous, serrés l'un contre l'autre, émus par ce calme tiède, nous marchions sans rien dire dans la grande allée odorante. Madeleine penchait sur mon épaule sa jolie tête blonde, et les mèches folles de ses cheveux passaient sur ma joue.

Elle était heureuse ainsi, la romanesque enfant ; les idylles printanières lui remontaient aux lèvres, son œil bleu s'alanguissait rêveur, et son bras qui pressait convulsivement le mien communiquait à mon être tout entier la chaude convoitise de l'amour. Je sentais venir la lutte ; cette fraîche fleur s'offrait à mon feu de jeune ; confiante et naïve, elle se laissait aller à l'âcre ivresse de la passion charnelle ; sans le vouloir, elle éprouvait la brutale jouissance du corps, croyant nager encor dans l'idéal et céleste amour des églogues. Et son front touchait mon front et sa bouche rose cherchait ma bouche, et dans la tranquillité immense de la nuit qui tombait lentement, nous nous donnâmes un baiser, un long baiser !

Tu te souviens de ce baiser, n'est-ce-pas, Madeleine ? Comme moi tu as senti qu'il marquait une étape à notre vie ! il était l'estampille de la plus grande, de la plus belle page de notre existence. Tu as compris, ma blonde ancienne, qu'il était le dernier relai de notre bien-aimé platonisme, que la chair criait déjà sous cette étreinte folle, et moi, j'ai eu peur, j'ai fui cette jouissance inassouvie qui m'étouffait, qui m'étranglait, qui me brisait ; j'ai fui, craignant le pourceau que je sentais assoupi dans moi, et mon premier amour

est resté tout entier dans ce brûlant désir et dans cet ineffable baiser ! . . . . . .

Et pourtant tout chantait amour. Dans la nuit passait un souffle frais tout chargé de l'odeur sauvage des chênes. Les grands arbres balançaient leurs cîmes noires et s'embrassaient dans les hauteurs. Les bruyères semblaient s'animer et se dire, dans un long bruissement, ce que disaient nos âmes, ô Madeleine ! et la lune, tache d'argent dans le large bleu, riait narquoisement de nous ; mais je ne voulais pas, malgré le vertige brisant qui me faisait rouler dans l'énervement énorme de la nature, malgré la fureur d'amour qui me lançait dans la charpente de grands frissons brusques, malgré les désirs brutaux qui secouaient ma cervelle enfiévrée. Je ne voulais pas, je ne voulais pas, c'eût été lâche, lâche!.....

Nous arrivâmes à la lisière du bois, la lumière blafarde de la lune nous enveloppa ; je regardai Madeleine, elle était pâle comme moi.

Nous ne disions rien, émus tous deux ; derrière nous la forêt ne faisait plus qu'une grande masse sombre à la crête illuminée; le vent de la nuit nous frappait au visage ; le rêve s'envola.

C'est dans ce grand bois que j'ai laissé ma première jouissance et mon premier supplice ; et toi, Madeleine, si tu n'as rien senti de cette douloureuse volupté qui m'a torturé pendant cette heure-là, dis-toi en lisant ces pages que j'écris, souvenir au cœur et larmes aux yeux, dis-toi que ton baiser je le sens encor sur mes lèvres, que j'en ai gardé la morsure et qu'au fond de mon être il chante toujours radieusement le hosanna superbe de mes belles amours d'autrefois !

MAX WALLER.

Septembre 1881.

LA FIN DU LUTH

Je sais une fêlure au cœur d'un luth sonore,
Mais elle est bien cachée et le monde l'ignore ;
Jour par jour cependant elle gagne, et le son
Du luth se fait plus sourd, plus sombre sa chanson.
Bientôt il va rester muet, même au génie,
Et ce sera la fin de sa lente agonie. (1)

CHARLES GROS.

(1) Ces quelques vers sont traduits d'une poésie de Tennyson qui pourrait bien avoir inspiré son *Vase brisé* à Sully Prudhomme.

JANE

I

Certaines femmes sont de vivantes énigmes; elles traversent la vie comme des sphinx dont nul ne peut comprendre le secret. Jane Hawbuck était de celles-là; ces femmes attirent les hommes autour d'elles comme la flamme attire les phalènes nocturnes.

Jane était très grande, mince, avec une grâce onduleuse, féline. Une toison de cheveux rebelles, couleur d'or en fusion, tordait ses mèches folles sur son front bas. Elle avait les yeux sombres, pleins d'étincelles, changeants et profonds, de ces yeux qui semblent phosphorescents sous leurs sourcils arqués. La bouche était longue, les lèvres sensuelles, d'un rouge sanglant, encadrant ses dents d'émail avec une expression d'indéfinissable sarcasme, parfois de pitié dédaigneuse.

Elle passait la saison à Ostende, avec sa mère. Sa famille, une des plus riches d'Écosse, l'avait fiancée à Lord Arventower, fils du marquis d'Arventower, d'Arventower-Castle. Il était resté là-bas, la saison des chasses le privant du plaisir d'accompagner lady Jane sur le continent. Le mariage devait être célébré dans la première quinzaine d'octobre. Chaque samedi la jeune fille recevait une lettre armoriée et un bouquet précieux, mais, suivant les racontars de miss Evelina, sa femme de chambre, la lettre était impitoyablement jetée au feu et le bouquet relégué dans la chambre de la soubrette.

II

Qu'il était ennuyeux, à Ostende, ce mois de septembre 1881! Il pleuvait, il pleuvait, il pleuvait toujours! Les baigneurs avaient fui, comme les hirondelles, vers des régions plus chaudes; le vent faisait rage sur les terrasses du Kursaal, et les derniers étrangers qui animaient encore ses solitudes désolées s'étaient peu à peu groupés autour de Jane et de sa mère, mettant en commun leur ennui et leur envie féroce de tuer le temps avec autant d'agrément qu'en comportait la situation. Les jeunes répétaient chaque jour chez lady Hawbuck une comédie qui devait être jouée au premier jour devant les grands-pères aux crânes chauves, les grand'mères en bonnets enrubannés, les papas et les mamans pleins de bienveillance pour les folies de ces grands enfants.

La répétition avait admirablement marché; le régisseur de la scène en faisait bruyamment compliment aux acteurs. « Un peu froid cependant, disait-il; cela ne fait rien, le soir on s'échauffera. » On déplaçait déjà, selon les indications de la brochure, les meubles du petit salon, discutant la position des portes et des fenêtres laissées libres entre les paravents. On s'occupait des costumes, de l'heure du rideau, de l'éclairage de la rampe, de l'interprétation du premier rôle féminin, confié à Jane Hawbuck. Celle-ci, au milieu d'un groupe de flatteurs, soutenait quelque paradoxe abracadabrant, et des fusées d'un rire perlé partaient de toutes parts autour d'elle. La jeune fille partageait

bruyamment l'hilarité générale, mais quelque chose d'un peu forcé sonnait faux dans sa gaîté et ses yeux sombres ne pouvaient se mettre au diapason de la joyeuse insouciance du visage.

Georges Very, charmant garçon, très novice malgré ses vingt-quatre ans et sa grande fortune, avait été tout naturellement désigné pour le rôle de jeune premier; il s'en acquittait, du reste, avec beaucoup de grâce et de finesse. Pour le moment il recevait d'un air distrait les félicitations du régisseur, regardant de côté, d'un air troublé, cherchant à lire sur le visage impénétrable de Jane, car, avec le tact et la divination de l'amour, il avait senti ce que son rire cachait de voulu. La voix rieuse de la Marton du proverbe chuchota même à l'oreille de notre souffleur improvisé : « Regarde donc Georges, mon oncle; il digère mal le refus de sa belle comtesse aux cheveux roux, » et elle scanda tout haut la dernière réplique du rôle de Jane : *Marquis, vous êtes fou, je suis l'heureuse fiancée de Monsieur de Saint-Muir; enterrez votre rêve et venez dîner.*

Georges tressaillit tandis que Jane se taisait brusquement.

III

La scène est éclairée, les acteurs à leur poste. Derrière le rideau fermé les invités arrivent ; on les entend chuchoter, se placer, demander le programme; puis au milieu du froufrou de la soie et des grincements des chaises remuées, la pendule sonne huit heures. La canne du régisseur frappe par trois fois le plancher,... silence.... chut!.... Le rideau se lève, découvrant la scène lumineuse; un oh ! de satisfaction glisse dans le public. Chut!... chut!... On commence !

Les voix, d'abord mal assurées, s'élèvent, et, peu à peu, la timidité disparaît, on s'échauffe et les tirades se suivent, se répondent; les répliques lancées vivement dans un pétillement de malice, les mots se succédant font rouler de gros rires parmi les spectateurs entassés dans la salle. Les scènes rapidement enlevées se déroulent, les entrées, les sorties se pressent, les jupes traînantes s'étalent d'un coup de talon, les éventails s'agitent, les yeux brillent, et le public attentif reste ébloui par ce mouvement, par les taches des habits noirs tranchant vivement sur les satins à fleurs et les dentelles, les ombres glissant sur les paravents. Les interruptions, les dialogues se croisent, arrêtés, repris, abandonnés, interrompus de nouveau.....Mais un grand silence s'est fait : Jane est entrée en scène ; blanche comme une statue dans son étroite robe de satin noir, une touffe de soucis dans ses cheveux piqués de points lumineux, une autre au corsage, elle resplendit d'une beauté étrange, presque fatale. Sa voix s'élève, harmonieuse, les vers vibrent sur ses lèvres ; Georges lui répond, la situation se noue, devient sentimentale, poignante ; quelques mouchoirs se montrent tout à coup dans le public, faisant des masques blancs aux visages des dames. Un frisson passe. Les phrases tombent des lèvres de Georges, brûlantes, pleines de passion contenue; Jane se tait, et comme malgré lui l'aveu d'amour se fait jour, il supplie la comtesse d'avoir pitié. Des sanglots dans la voix, il lui dit évidemment ses douleurs et ses espérances ; d'un ton toujours plus passionné, plus ardent, il avoue son rêve doré, il tombe aux genoux de la jeune femme, couvrant de baisers sa main qu'elle retire brusquement, en

murmurant un « non » glacial, puis, plus doucement, d'un rythme brisé, elle dit la réplique finale : *Marquis, vous êtes fou, je suis l'heureuse fiancée de Monsieur de Saint-Muir, enterrez votre rêve et venez dîner !*

Le rideau était tombé, les applaudissements éclataient, avec des bravos, des cris, des trépignements, les mamans échangeant des impressions au milieu du bruit. Charmant!... Exquis!... Quel joli sentiment!... Et bien joué!... Votre fille a été charmante !... Bravo !... Et les mains battaient, et les pieds frappaient. Le rideau se releva. Georges ramenait Jane par la main, derrière eux les autres se pressaient, s'inclinant. Elle, fixait les yeux vaguement sur la foule remuante ; lui, regardait deux perles liquides glisser lentement sur le fard de sa partner.

IV

Maintenant les acteurs rentraient un à un, redevenus eux-mêmes, les fillettes gardant coquettement le maquillage sur leurs joues de dix-sept ans, se croyant peut-être la beauté plus piquante et l'œil plus vif.

Jane avait pris le bras de Georges, elle étouffait et voulait de l'air. Ils sortirent sous la vérandah. La pluie tombait toujours, clapotant dans les flaques où les candélabres reflétaient leurs lueurs tremblotantes. Plus bas, la mer, invisible dans la nuit, montait avec un murmure doux. Tout se taisait. Quelqu'un passa, sous un parapluie; ses pas résonnèrent sur les briques, puis peu à peu le bruit régulier s'éteignit dans l'obscurité. Tout retomba dans le silence..... Alors Georges brusquement dit : « Jane, vous avez pleuré, pourquoi?... » Elle rit d'un rire strident..... Il reprit : « Vous avez pleuré..... — Eh bien ! oui ! cria-t-elle avec une explosion de passion, oui j'ai pleuré..... » Et comme en rêve elle murmura : « Ne suis-je pas aussi une heureuse fiancée?» Un tremblement la secouait : heureuse... heureuse!... et ses lèvres faisaient siffler l'ironie de cette banale espérance. Georges se leva : « Je vous aime, dit-il, n'épousez pas lord Arventower... » On n'entendit pendant un instant que la pluie sur les briques et le bruissement des flots ; puis d'une voix douce : « Vous m'aimez Georges, vous avez tort..... J'épouserai lord Arventower, il le faut..... Ne me demandez jamais pourquoi, jamais!..... Sur sa famille et la mienne, peut-être sur moi, du sang rejaillirait..... Ne me demandez rien..... J'ai peur du sang..... Il y a des choses fatales dans la vie..... Non, Georges, *vous êtes fou, ne suis-je pas l'heureuse fiancée de lord Arventower ? Enterrez votre rêve et*..... rentrons au salon. »

V

Un mois après, Georges, assis près du feu, tisonne d'un air sombre. On frappe à sa porte : — Entrez. Un valet lui remet un carton plié, sous bande. Georges la déchire et lit : « Arventower-Castle, décembre 14.—Lord Arventower a l'honneur de vous annoncer son mariage avec lady Jane Hawbuck.....» Le bristol a glissé de ses mains au milieu des flammes.....

— Tiens, se dit le valet en refermant la porte, comme il est pâle; c'est une ancienne qui s'est mariée !

PAUL LAMBER.

POT-BOUILLE ET L'ABBÉ CONSTANTIN

I

Émile Zola, poursuivant infatigablement la tâche qu'il a entreprise de flétrir le second empire, dont, scalpel et plume à la main, il a étudié la lamentable décadence, donne aujourd'hui le dixième volume de son histoire naturelle et sociale : les *Rougon-Macquart*. Après la canaille-peuple de l'*Assommoir* et la canaille-coulisse de *Nana*, il a, dans *Pot-Bouille*, son nouveau livre, tenté de décrire le dessous de la canaille-pot-au-feu de la bourgeoisie.

Laissons de côté cette théorie d'hérédité morale que M. Zola admet comme prouvée, alors que la science moderne en soutient à peine l'hypothèse, et examinons seulement l'œuvre artistique que l'auteur de la *Curée* livre aujourd'hui à la critique.

Écrit par la plume qui a produit la *Faute de l'abbé Mouret* et la *Conquête de Plassans*, *Pot-Bouille* devait être un grand et beau livre. On y retrouve la langue carrée, nette, toujours un peu bourgeoise, qui fait le fond du talent d'Émile Zola; mais ici il y a un visible changement de manière; les longues descriptions souvent si grandioses d'*Une page d'Amour* n'existent pour ainsi dire plus dans *Pot-Bouille*. L'auteur se borne à donner quelques indications habilement discernées, quelques coups de pinceau, çà et là, qui posent exactement le milieu.

C'est ainsi que la description de la maison de la rue de Choiseul, où se passe l'action, est un pur chef-d'œuvre. D'un coup, Émile Zola plante le lecteur dans le milieu où il va faire vivre ses types, et cela en trois pages d'un style sobre, très étudié pourtant. Le tableau de cette maison bourgeoise est du plus simple et du plus exact naturalisme.

Il n'en est pas de même, selon nous, du roman lui-même, dont nous n'admettons absolument pas la réalité.

Pour reconstituer un ensemble social, M. Zola a fait ce que font certains artistes maladroits, qui, voulant peindre une Vénus parfaite, copient le bras d'un modèle, la jambe d'un autre, la tête d'un troisième, et donnent une œuvre sans unité dont aussitôt on sent le détraquement. Sous prétexte que, dans la bourgeoisie comme ailleurs, le vice a ses entrées larges par ces portes derrière lesquelles il y a « comme des abîmes d'honnêteté, » M. Zola dépeint dans *Pot-Bouille* une

collection de turpitudes tellement « unanimes, » que nous n'hésitons pas à nier absolument qu'un tel milieu soit possible.

Il suffira, pour le prouver, de citer quelques-uns des personnages du roman, les premiers en scène. D'abord les Campardon : Madame affligée d'une maladie incompatible avec ses droits et ses devoirs, qui envoie son mari chez une *amie*, Mlle Gasparine, pour qu'il déverse chez elle le trop-plein de son cœur ; M. Campardon, qui trouve cela tout naturel ; Mlle Angèle Campardon, une fillette de quatorze ans, amie intime — très intime — de sa femme de chambre Lisa ; Mme Josserand, une virago employant tous les moyens, pas les plus délicats, naturellement, pour placer ses filles ; Mlles Hortense et Berthe Josserand, qu'on nous présente fouillant les poches de leur oncle Bachelard, pour lui extorquer un louis ; Saturnin Josserand, jeune idiot, fou furieux à ses heures ; M. Trublot, renouvelé de Dumolard, et pinçant les cuisinières ; Mme Pichon, une petite bourgeoise dégoûtée, comme Mme Campardon, des matérialités humaines, et qui, tandis que sa petite fille dort à deux pas d'elle dans son berceau, couronne la flamme du jeune et fougueux Octave Mouret, fraîchement débarqué de Marseille... le reste à l'avenant. Tout ce petit train-train vicieux s'exécute dans la même maison ; Zola-Asmodée y a soulevé le plafond de toutes les chambres et dans chacune il a trouvé une ignominie ou une promiscuité. Au grand jamais on ne nous fera admettre que cela soit vrai. Cette réunion fortuite de saletés n'existe *comme telle* ni à Paris ni à Rome, et, si la bourgeoisie a ses abominations — et certes elle les a au même degré que le peuple ou la haute,—elle n'est pas à ce point déchue que, dans un quelconque hôtel à cinq étages de Paris, il n'y ait pas à trouver, de la cuisine au grenier, un seul être présentable.

Les théories d'Émile Zola sont les nôtres ; comme lui nous admettons que tout ce qui est vrai peut se dire — chaque livre étant destiné à son public spécial, — mais l'ensemble de ce qu'il raconte dans *Pot-Bouille* est faux, et dès lors l'auteur se mentait à lui-même et à ses théories en l'écrivant.

Comme tous les autres épisodes des *Rougon-Macquart*, ce livre restera pourtant. Il est marqué d'une observation consciencieuse ; on y trouve foule d'aperçus exacts, basés sur d'exacts documents. M. Zola les a mal réunis, voilà tout. De plus, comme *Madame Bovary*, *Pot-Bouille* aura recueilli, une fois de plus, cet irrécusable document : la bêtise humaine. A ce roman seront éternellement attachés, comme à un pilori ridicule, les noms de l'infortuné Duverdy et de son avocat Rousse (de l'Académie). Puissent ces deux végétations

de la chicane pousser en paix sous l'égide de maître Pinard, procureur impérial!

II

Si nous avons rapproché, au risque de commettre une cacophonie littéraire, ces deux titres : *Pot-Bouille* et *l'Abbé Constantin*, de Ludovic Halévy, c'est tout simplement, d'abord parce qu'ils ont paru en même temps, l'un dans le *Gaulois* et l'autre dans la douce *Revue des Deux-Mondes;* ensuite, parce qu'ils ont chacun le même défaut, à rebours.

Dans *Pot-Bouille* tous les personnages sont mauvais, dans *l'Abbé Constantin* ils sont tous bons, mais bons à manger, immensément bons, métaphysiquement bons. L'abbé, quel brave homme! et son neveu Jean, quelle pâte! et les deux Américaines qui ont hérité des millions de Monte-Christo! et Madame de Lavardens, et Paul, jusqu'à Paul de Lavardens, le gommeux, bons, archi-bons, à tel point qu'on est intimement persuadé, en fermant le livre, que M. Ludovic Halévy doit être la crème des hommes, que M. Buloz est le plus bienveillant des directeurs, et que toute la France, depuis M. Grévy jusqu'à M. Margue, est une pépinière de cœurs d'or. C'est une orgie de bonté; il n'y a pas jusqu'à Pauline, la servante du curé, qui, contrairement à toutes les traditions, ne soit bonne comme du pain.

M. Halévy ne s'est cependant pas mis en frais pour trouver du neuf ; ses deux Américaines, qui sont beaucoup plus riches que M. de Rothschild, compliqué de tous les Oppenheim, semblent descendre en droite ligne de la plume filandreuse de M. Cherbuliez ; le beau lieutenant campagnard rappelle vaguement le Bernard de *Mademoiselle de la Seiglière;* Paul de Lavardens ressemble à tous les viveurs qui traînent depuis cinquante ans dans les romans du faubourg Saint-Germain — Feuillet, Sandeau et Ce, — et l'abbé Constantin, c'est l'éternel curé de village que nous connaissons. En un mot, tout le livre a ce grave défaut de donner l'impression du « déjà lu » ; j'ajouterai que, voulant peut-être protester contre la description parfois trop longue du roman moderne, M. Halévy s'est abstenu d'en donner la moindre trace. Aucun de ses personnages ne vit ; je ne les vois pas; cet abbé Constantin est-il grand ou petit, gras ou maigre? on ne me le dit pas, tout au plus sais-je qu'il est vieux et qu'il a des cheveux blancs, attributs un peu vagues. Ainsi du lieutenant, du beau lieutenant, disais-je tantôt ; mais je ne sais pas s'il est beau, il est peut-être très laid; quant aux Américaines — vous savez bien les Américaines avec des mines d'argent inépuisables, — M. Halévy veut bien nous dire

qu'elles ont des cheveux magnifiques, qu'elles sont belles et qu'elles ont toutes les vertus. Voilà ; j'espérais trouver un tableau ; je vois une toile et dessus une soutane, une perruque jaune, un sabre d'artillerie et un monocle ; c'est peu !

Résumons : ce livre n'est ni plus mauvais ni meilleur que ceux que nous offre habituellement M. Buloz ; c'est toujours la vieille école qui, avec un nouvel homme de talent, essaie de se raccrocher à l'idéalisme, cette branche cassée. Rien d'humain, rien de vrai, rien d'artistique. C'est gentil tout au plus. On essaie de faire un succès à cet *Abbé Constantin*, qui a la rare chance de pouvoir être donné aux petites filles dont on coupe le pain en tartines — il est tellement faux qu'il est à peine dangereux, — mais ce succès ne peut être sincère et je crois bien qu'on ne l'a fait que pour échauffer un peu la bile de ce pauvre Octave.

JACQUES ARNOUX.

EPIPHANEIA

A Madame Edmond Adam.

Quel désir assouvi par la possession,
Quelle réalité peut égaler le rêve ?...
Quel est le jour présent qu'une déception
Visitant le foyer n'assombrisse et n'achève ?

Quel est le ciel d'été, chef-d'œuvre sidéral,
Auquel pour nous complaire il ne manque une étoile,
Et quelle forme humaine a comblé l'idéal
D'un Phidias amoureux de la Beauté sans voile ?

Quel espace infini, par la raison formé,
Ou quelle profondeur du regard traversée
Que n'élargisse encor la nuit d'un œil fermé...
Tout l'Incommensurable étant dans la pensée !

Quel est donc le baiser qui, fût-il attendu
Depuis un siècle entier, ne mente à sa promesse,
Et ne laisse après lui tout l'Être confondu,
Et de tant d'impuissance et de tant de détresse ?

— Si même quelque élu — nouveau Pygmalion ! —
En sa pensée intime ébauchant sa statue,
Pouvait donner un corps à son illusion,
A l'image par lui d'idéal revêtue :

Son ivresse d'un jour ferait son désespoir,
Car d'inconnu, sans cesse, ayant l'âme obsédée,
Toujours insatiable, et bien avant le soir,
Lâche, il mépriserait la forme possédée !

HIPPOLYTE DEVILLERS.

BÊTE DE SOMME

I

A travers la nuit sombre le train filait à toute vapeur, et les arbres qui bordaient la route, semblaient, revêtant les formes les plus bizarres, fuir pleins d'effroi l'approche de la machine qui ronflait là-bas, crachant des torrents de fumée. Des points rouges, lanternes de fermes et de cabarets, se montraient çà et là, et le silence qui planait, immense, s'interrompait parfois seulement pour écouter les tinc, tinc, tinc, s'échappant des bureaux du télégraphe.

— Enfant, tu m'aimeras toujours?...

— Toujours!...

Et, blottis dans le fond d'un coupé de première classe, étroitement serrés l'un contre l'autre, ils regardaient machinalement disparaître les ombres des paysages ; puis, fermant à demi les yeux, ils s'abandonnaient à une sorte de rêveuse somnolence, tandis que la flamme de la lampe fumait mélancoliquement.

Et maintenant devant eux défilaient, semblables aux verres coloriés d'une lanterne magique, les mille tableaux qui leur rappelaient l'histoire de leur passé : leur première rencontre, dans une soirée chez des amis communs ; leurs premiers aveux ; les promenades, le dimanche, au boulevard ; la demande en mariage, et puis au milieu de ce panorama poétique, quelques points noirs faisaient tache : le contrat, la tailleuse, le notaire, le bourgmestre, le curé. Ensuite la cérémonie, les regards des badauds, le repas de noces, les pleurs de la belle-mère et les sourires des garçons d'honneur.....

Mais la corvée était terminée ; l'avenir seul se présentait à eux ; la félicité éternelle, le paradis terrestre avant le serpent.....

Soudain, la locomotive respira bruyamment ; un coup de sifflet se fit entendre qui se perdit dans les lointains de la nuit. Des lumières, ici, là, partout, disséminées dans la campagne comme des étoiles dans le ciel, des files de wagons poussiéreux, des képis galonnés, des voix criardes alternant avec les beuglements des bestiaux emprisonnés dans leurs compartiments, le bruit des portières s'ouvrant avec fracas. Ils étaient arrivés.

Émus, osant parler à peine, ils quittèrent la gare, et dans les rues étroites de la petite ville déserte, ils s'enfoncèrent bientôt.

Et à l'heure où les boutiquiers mécontents de la journée pestaient, en soufflant leur bougie, contre les misères de la vie et le prix des denrées, ils avaient gagné leur hôtel.

— Toujours?

— Toujours...

II

Certes — personne n'avait jamais cherché à le contester — Mademoiselle Lucie Podard n'était pas un parti à dédaigner. Elle possédait cette beauté qui

fait que les gens, dans la rue, se retournent pour dire : « Elle n'est pas mal, cette petite-là ! » De plus —et ceci était l'essentiel — elle avait quelque bien. Sa mère, veuve d'un représentant d'une importante maison de commerce, avait, à force d'économies amassées Dieu sait comme, mais toujours en tout bien tout honneur, fait élever sa fille dans un des meilleurs pensionnats de la ville. L'anglais, le dessin, le piano depuis la méthode de Czerny jusqu'à la Rhapsodie hongroise n° 2 inclusivement avaient occupé l'enfance de Lucie ; ses dix-huit ans sonnés, elle revint chez sa mère, broda, lut des romans, et songea naturellement à se marier. Créature étrange d'ailleurs, passionnée comme Carmen et... capricieuse comme elle, une héroïne de drame de cape et d'épée perdue dans un milieu bourgeois.

Bon nombre de soupirants se présentèrent — la dot était convenable, nous le savons, — mais l'un était trop petit, l'autre trop grand, le troisième louchait et le quatrième parlait du nez.

Un jour, Antoine Justin se rencontra avec Lucie. Il avait 28 ans, une moustache noire, une taille moyenne, ne bégayait ni ne louchait point, et de plus avait le droit de s'asseoir sur un rond de cuir, au ministère. Deux mille deux cents francs d'appointements, des espérances, un petit avoir et de l'amour tout plein : tel était son bilan.

Après quelques tasses de thé, ils s'aimèrent. La moustache d'Antoine était si belle et la chevelure blonde de Lucie si abondante et si soyeuse !... Bref, au bout de quelques mois d'une cour assidue, un employé de l'hôtel de ville inscrivit, en belle ronde, les noms, prénoms, professions, domiciles des deux nouvelles victimes du sacrifice universel.

III

— Y songes-tu ? je ne puis pourtant pas aller à ce dîner, mise comme la fille d'un cocher de fiacre...

— Ma chère amie, tu dois comprendre...

— Que je suis la femme d'un fonctionnaire et qu'il ne convient pas que je paraisse dans le monde éternellement vêtue de ma robe de visites de noces.

— Lucie, notre budget est bien maigre...

— Tu oublies que ma mère m'a constitué une dot...

— Qui sert à subvenir à nos besoins.

— Mais cette pie-grièche de Jeanne n'est que la femme d'un employé à quinze cents, et vois quelles toilettes elle porte...

— Qui ne sont sans doute pas payées... et puis je te ferai observer...

— Que tu ne m'aimes plus. Ah ! c'est bien mal...

— Quoi, tu pleures !

— Mais oui !... après six mois de mariage.

— Lucie !

— Je le dirai à ma mère...

— Oh ! va, ma mignonne, sécher tes larmes ; voici un gros baiser pour te consoler... et va te commander la robe dont tu as si grande envie.

— Ah ! que tu es bon...

— Tu sais bien que je ne puis rien te refuser... Bah! je chercherai à gagner plus d'argent.

— Que vas-tu faire?

— Laisse-moi réfléchir...

IV

Le balancier de la pendule et la flamme de la lampe avaient entonné un long duo. Au dehors peu de bruit: des pochards trébuchaient, égrenant, entre deux hoquets, les couplets d'une chanson des rues, et les chevaux éreintés entraînaient avec lenteur les voitures de place vers l'écurie.

Dans la chambre, le feu s'est éteint; seul un homme travaille penché sur son bureau. Ici, des paperasses, des mémoires de fournisseurs, des dictionnaires, des bouts de papier sur lesquels des chiffres s'alignent comme des soldats rangés en bataille. Sa main court, fiévreuse, et la plume qui toussotte, pleure des larmes d'encre, et tratch, tratch, tratch.

— Ding, ding, répond la pendule.

Et la lampe qui va s'éteindre, soupire dans le coin.

Et toujours la main feuillette les bouquins, le papier se noircit, se noircit...

— Ding, ding, ding!

— Mon Dieu! déjà trois heures! murmure le pauvre homme. Pourvu qu'on soit content de mon travail; cette traduction était d'un difficile... mais cette chère Lucie aura son collier de perles.

V

— Cette toilette, madame, vous sied à ravir.

— Monsieur, vous me flattez.

— Pardon, madame, je ne flatte que votre tailleuse... à moins que votre goût n'y soit pour quelque chose.

— Oh! Monsieur, vous êtes trop aimable.

— Je ne dis jamais que la vérité, madame.

L'orchestre préludait; les couples enlacés esquissaient leurs premiers pas.

Elle se laissait aller au plaisir de la danse; oh! cette valse était-elle entraînante! et cette atmosphère toute chargée de parfums enivrait la foule joyeuse.

La valse finissait. Au bras de son danseur, Lucie se promenait.

— Heureux Antoine, murmura-t-il...

Et étonné lui-même de son audace, il rougit légèrement, et demanda pardon tout bas. Elle fit semblant de n'avoir rien entendu du tout; mais elle éprouvait une joie secrète: une femme tient toujours à un compliment, dût ce compliment vouer son mari aux flammes de l'enfer.

— Oui, madame, je connais Antoine depuis mon enfance; nous avons partagé le même banc au collége et plus tard les mêmes joies et les mêmes peines, quand nous sommes entrés dans la vie pour de bon. Depuis un an nous nous étions perdus de vue; je comprends la raison de cette disparition momentanée, maintenant qu'il m'a présenté à vous, madame.

. . . . . .

— J'espère, mon cher Albert, que tu me feras le plaisir de venir me voir ; tu sais mon adresse.

— Sois tranquille ; tu recevras ma visite bientôt.

. . . . . .

Et quand les deux époux se trouvèrent au fond de la voiture :

— Tu t'es bien amusée, Lucie ?

— Certainement, mon ami, ce bal était très-animé. Et toi, qu'as-tu fait ?

— Oh ! moi ! tu sais, j'ai dû terminer mon travail ; je n'ai pu arriver que fort tard, tu l'as vu...

— Ce qui ne t'a pas empêché de me présenter des cavaliers... A propos, ce blond, comment s'appelle-t-il ?

— Albert Durand.

— Oui, c'est cela !

— Un bien gentil garçon.

— Tu trouves ?

— Mais oui.

La voiture s'arrêta.

(*A suivre.*) ARTHUR JAMES.

LES LIVRES

AVANT L'HYMEN, par S.-H. CLÉMENCY.— 1 *vol. Paris, Cinqualbre.* Prix : 1 fr.— M. Clémency aime Henriette, c'est évident. Henriette est très jolie, cela n'est pas douteux, puisque d'après son adorateur qui a le talent de dire les choses d'une façon tout-à-fait neuve, elle a un cou d'*albâtre*, une main mignonne et coquette, des cheveux d'*ébène*, des yeux *bleu d'azur*, un front *pur et blanc*, une fine taille *faite au tour* et une *grâce enivrante*. Voilà assurément un ange digne d'inspirer un poète et de faire éclore un chef-d'œuvre avant l'hymen et plusieurs après. Eh bien ! c'est curieux ! les vers de M. Clémency (S.-H.) n'ont pas le sens commun. Expliquez cela comme vous voudrez.

Δ

CE QUE L'ON DIT DES FEMMES.— LES HOMMES.— UN SERMON APRÈS LE BAL. Causeries humoristiques en vers, par M. L. SPRINGUEL. — 1 *volume. Imp. Degrace. Huy.* —On dirait, en lisant ces fantaisies en vers, que le poète s'est fait tout petit et que, logé dans un cœur de femme, il en a noté les battements. Ses vers ont quelque chose de sautillant et de moqueur ; ils cachent une philosophie profonde qui sourit mais qui pense, qui chante mais qui rêve, et l'on est tout triste en arrivant au bout du livre et l'on dit : déjà !

A. O.

LE LIERRE, poésies par OCTAVE GILLON. — 1 *vol. Bruxelles, Lejèvre.* Prix : 3 fr. — Georges Rodenbach, le Coppée belge dont le vers charmeur nous a bercé récemment de son exquise mièvrerie, disait en entamant sa conférence que la Belgique a été longtemps et est encore le pays de l'indifférence littéraire. Les œuvres passent sur nous sans que nous tournions la tête, et l'oubli les enterre.

Aujourd'hui, cependant, une réaction très visible se déclare ; on dirait que la mouche de l'orgueil national pique « ces bons Belges » et que la décentralisation s'opère.

C'est ce qui nous engage à tirer du coffret aux reliques un recueil bien peu connu et plein cependant de choses délicates, que publiait il y a deux ans un de nos jeunes poètes, Octave Gillion.

Le recueil intitulé *le Lierre* est rempli de strophes bien frappées et toutes vibrantes de vie, de cette vie moderne qui seule peut encore sauver la poésie du poncif et de la fadeur.

Si votre cœur ne connaît pas
Son cou, son mollet, ses appas,
Son haleine,
Vous la connaissez, vous buissons,
Vous les oiseaux, vous les chansons,
Toi, la plaine!
Je l'aime, car je suis souvent
En suprême extase devant
La traîtresse,
Et je l'étreins dans son corset
De libellule blanche et c'est
Ma maîtresse.

Quelques pièces, *les Meurt-de-faim*, par exemple, ont la vigueur âpre de certains morceaux de Richepin.

D'autres, inspirées visiblement de Coppée, chantent doucement les intimités des petits, animées par le rire des enfants humbles.

Tout cela est de bonne et forte littérature. Δ

REVUE DE LA QUINZAINE

L'Avenir des établissements belges en Afrique, par M. Ad. Burdo ; conférence donnée le 23 mars à la Société Belge de Géographie. — C'est sous un aspect absolument nouveau que M. Ad. Burdo, l'explorateur bien connu, nous a exposé cette question toujours intéressante des expéditions belges en Afrique.

L'exploration par la côte orientale, a-t-il dit, est bonne au point de vue purement scientifique, mais les caravanes y rencontrent de continuelles entraves tant de l'apathie des indigènes, des marécages et des morsures des terribles mouches tsé-tsé, que des attaques des Rougas-Rougas, bandits qui infestent la contrée, et ce qui est possible pour les expéditions qui n'ont qu'un but purement civilisateur, ne l'est plus pour les expéditions commerciales, qui ont à sauvegarder leurs marchandises et à les faire parvenir aux endroits où les échanges doivent se faire. Une autre route plus logique, plus pratique surtout, s'ouvre, celle de la côte occidentale, par le Niger et le Bénué. Là les obstacles s'aplanissent et le fleuve portera le voyageur au cœur même de cette Afrique, d'où il pourra faire rayonner ses opérations.

Voilà, croyons-nous, l'idée fondamentale de la très intéressante conférence de notre compatriote, qui a su pendant une heure captiver ses auditeurs par l'intérêt puissant de la question qu'il traitait et le charme qu'il a su y mettre.

Δ

Une Conférence à l'Université de Bruxelles.— M. Adolphe Prins, l'éminent professeur, a donné, le mardi 21 mars, une intéressante conférence dans la salle académique de l'Université de Bruxelles.

L'orateur avait pris pour thème : *De l'organisation sociale et politique dans les Communes du moyen-âge*, thème actuel assurément, le moyen-âge servant aujourd'hui de texte à de vives discussions.

A côté des historiens qui ne se lassent pas de l'attaquer et de le décrier, il s'est formé une école dont l'érudition s'emploie à le réhabiliter. Cette école, assez brillamment représentée à l'Université de Bruxelles, a trouvé chez M. Prins un disciple convaincu.

On s'explique sans peine la défaveur dont, au commencement du siècle, était entouré le moyen-âge. Les hommes qui firent la Révolution et ceux qui suivirent immédiatement, avaient présent à l'esprit le souvenir des abus qui désolaient l'ancien régime. Ce régime avait conservé jusqu'à la fin une foule d'institutions surannées, encombrantes, ruineuses, et qui devaient leur origine au moyen-âge.

Cette époque, jugée de la sorte, sur des institutions perverties et superflues, paraissait appeler une destruction totale et définitive. On oubliait seulement que ces institutions avaient eu jadis leur raison d'être et leur beauté; qu'elles reposaient, pour la plupart, sur un principe admirable dont l'imprudent sacrifice laisse, dans la société nouvelle, un vide menaçant.

Il s'agit du principe de solidarité qui, au moyen-âge, donna naissance aux corporations de toute nature, et dont nous apprécions pleinement l'utilité en constatant à quel point il fait défaut à la société moderne.

Comme l'a fort bien dit l'orateur, l'entière liberté individuelle, que nous revendiquons aujourd'hui comme un de nos titres de gloire, n'est bien souvent que l'égoïsme mal déguisé. La société dit à l'homme : « Marche et travaille, aucun but n'est trop élevé pour ton ambition. » Ce conseil est excellent pour les forts, pour les habiles ; il n'est qu'une dérision pour les faibles, pour les infirmes, pour la généralité des hommes. Il n'en était pas de même au moyen-âge. L'individu n'était pas jeté seul au milieu de la vaste et indifférente société. Si infime qu'il pût être, il trouvait, dans la corporation, des amis pour le soutenir et le protéger. La corporation était pour l'homme une étape intermédiaire entre la famille et l'État; c'était un champ ouvert aux affections naturelles aussi bien qu'aux ambitions légitimes.

A côté de l'utilité morale que présentaient les corporations, n'oublions pas les services qu'elles rendirent aux arts, à l'industrie, à la politique. En réunissant et concentrant des forces, sans cela disséminées, elles contribuèrent dans une large mesure au progrès de la civilisation. Le système monarchique et centralisé, dans son désir de tout niveler, commit donc une lourde faute en laissant dépérir, ou en détruisant d'antiques institutions si méritoires à tant de titres.

La conclusion de l'orateur, on la devine : il est profitable d'étudier le moyen-âge et peut-être ne serait-il pas mauvais de lui emprunter en les adaptant aux exigences modernes, quelques-unes de ses institutions, pour les opposer, comme une digue, à l'égoïsme qui nous ronge.

Nous avons essayé de résumer en quelques lignes cette substantielle conférence. Il ne nous appartient pas d'entrer dans une discussion plus approfondie et d'exposer les objections qui nous viennent à l'esprit. Elles sont nombreuses pourtant et peuvent, en définitive, se réduire à cette seule observation : en admettant que vous ayez fait de la commune, au moyen-âge, un portrait qui n'est pas flatté, n'est-ce pas, après tout, le portrait d'un régime défunt et que nulle force humaine ne réveillera jamais ni pour

l'ensemble, ni même dans ses parties ? Cet esprit d'étroite association, comment le réintroduire dans la mouvante démocratie d'aujourd'hui ? Quelle forme lui donner — car c'est là le côté pratique et essentiel de la question — pour qu'il produise des résultats durables ?

Quoi qu'il en soit, l'examen de ces questions reste pour le penseur d'un haut intérêt et d'une évidente utilité. Il présente en outre un charme grave lorsqu'il trouve, comme chez M. Prins, un interprète éloquent, dont l'émotion communicative vous enveloppe et vous entraîne mieux que ne le pourrait faire une déduction habile d'arguments rigoureux.

M. V.

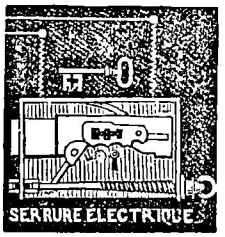
Quatrième Concert populaire consacré à l'audition d'œuvres de Richard Wagner. — L'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, qui ouvrait le concert, débute par un foudroyant éclat d'orchestre. L'auteur tire au début un parti extraordinaire de l'accord de quinte nue, sonorité qui prend un aspect étrange et fait frissonner. Mais le même procédé d'orchestration, étant ensuite constamment employé avec une abondance de trémolos et de chromatiques, finit par fatiguer et l'on attend jusqu'à la fin une douceur qui ne vient pas. Par contre, trop de teintes douces dans l'Introduction de *Tristan et Iseult :* page étrange, sorte de gémissement coupé d'accords dissonants, admirablement orchestrée mais un peu filandreuse. Superbe comme coloration, cette fougueuse conception la *Chevauchée des Walkyries ;* les nombreux applaudissements qu'elle a fait bruire s'adressaient autant à M. Joseph Dupont et à son orchestre qu'à l'auteur. Ce morceau demande, en effet, une exécution aussi irréprochable qu'énergique pour être bien appréciée. La marche funèbre pour la mort de *Siegfried* (Gœtterdaemmerung) a beaucoup de caractère. C'est certes un des meilleurs morceaux de cette partie des *Niebelungen.* M. Blauwaert nous a chanté d'une façon convenable la romance de l'*Étoile (Tannhäuser) ;* mais il a fort bien dit la scène finale : *Adieux de Wotan* (Walküre), page superbe empreinte d'une allure sauvage et qui se termine par d'exquises suavités orchestrales. La *Marche des Nobles* du *Tannhäuser* (chœurs et orchestre) est d'un éclat et d'une pompe superbes, dans la sonorité spéciale du *si* naturel majeur. Le rythme y a des allures chevaleresques, franches, robustes. D'une originalité incontestable, encore, l'Introduction des *Maîtres Chanteurs ;* quelle trouvaille heureuse que cette valse et quelle science dans l'orchestration ! Mais pourquoi appelle-t-on cela une valse? Le *Défilé des Métiers* est très drôle ; on dirait même par moments une plaisanterie musicale, très belle et très savante en tous cas. Ce concert, qui nous a permis d'apprécier dans ses phases diverses, un des plus grands remueurs d'harmonie depuis Beethoven, est digne des plus beaux temps des Concerts populaires. Encore un effort et qu'on nous donne une salle convenable !

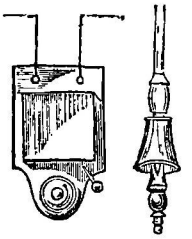
CHARDEL.

Liége.—Deuxième Concert du Conservatoire. — M. Radoux, après le succès négatif de Mlle Breidenstein, avait une revanche à prendre ; il l'a prise éclatante en nous faisant entendre Mlle Warnots, dont le fin talent a longtemps charmé les habitués de la Monnaie ; son succès a été vif, et il eût été plus grand encore sans le voisinage de la poignante symphonie dramatique de Berlioz : *Roméo et Juliette.* Tout a été dit, dans ces derniers temps, sur ces belles pages tout empreintes du grand talent, méconnu dans son temps, de Berlioz. Cette œuvre superbe a trouvé à Liége une exécution digne d'elle. L'orchestre ici a cette qualité : le respect profond des moindres intentions du maître, et, si la musique est une langue universelle, on la parle fort bien au Conservatoire de Liége. Nous englobons dans un même éloge le directeur, les solistes et les chœurs.

A. ORTH.

Bruxelles. — Société Générale d'Imprim., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.





Nouveaux appareils de sûreté contre VOL et INCENDIE, pour Bijoutiers, Changeurs, Banques, Châteaux, Appartements, etc. — Appareil tout placé avec sonnette électrique, depuis 20 francs. — Nouveaux porte-voix à échos avec membrane répercutrice, fonctionnant jusqu'à 2,000 mètres, accusant même les conversations à voix basse, et permettant à l'ingénieur, assis dans son bureau, de suivre la marche du travail à l'intérieur des mines ; au chef d'établissement de se tenir au courant — *de auditu* — de ce qui se passe chez lui, etc., etc.

Pour les commandes, s'adresser à M. CERPAUX, constructeur-mécanicien, breveté, Boulevard du Nord, 54, Bruxelles.

MADAME LESY

Maîtresse-Accoucheuse de première classe

Reçoit tous les jours les Dames malades, stériles ou enceintes qui désirent la consulter.

REÇOIT DES PENSIONNAIRES

27, RUE BRICHAUT, 27

Schaerbeek, lez-Bruxelles.

LIBRAIRIE
A. CHRISTIAENS FILS

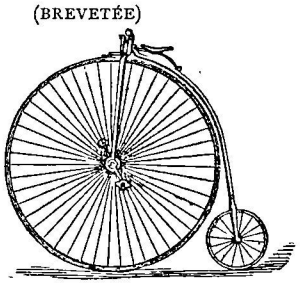
38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

MANUFACTURE
DE
VÉLOCIPÈDES
(BREVETÉE)

L. NOISET
Avenue de la Reine, 192
BRUXELLES



AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien

11, rue de la Putterie, 11

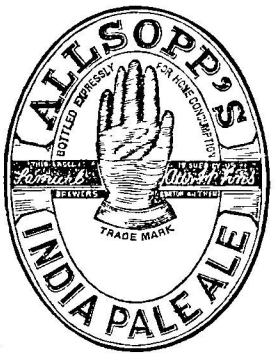
PRÈS RUE MADELEINE

—

Jumelles de théâtre, campagne et marine, — Atelier spécial pour les réparations.

ALLSOPP'S

PALE ALE — BURTON ALE
DOUBLE STOUT
en fûts et en bouteilles



AGENT

Alfred DELAY

29, Quai au Foin

BRUXELLES.

DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE DE L'ÉPOQUE

Ce CAFÉ DE DATTES se vend en détail chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique, en boîte de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 k. au prix de fr. **3-75** le kilog., boîte comprise.

POUR LA VENTE EN GROS

S'adresser aux bureaux du *The Belgian Date Coffee C° (Limited)*, boulev. du Nord et rue de Malines, 35, Bruxelles.

Bruxelles, le 29 juillet 1881.

VOTRE PRODUIT a une saveur agréable et il ne laisse rien à désirer sous le rapport hygiénique. Il active la digestion sans irriter les nerfs et il tient l'esprit dispos sans le priver de sommeil. En un mot, il mérite d'être adopté par tout le monde, sans en excepter les personnes nerveuses.

(Signé) Dr GUILLERY,
Professeur à la Faculté
et Chirurgien des Hôpitaux, etc., etc.

Bruxelles, le 31 août 1881.

Où le café et le thé sont sévèrement proscrits, votre CAFÉ DE DATTES est un moyen précieux à employer pour remplacer ces substances chez les personnes atteintes de névroses diverses. Son goût agréable rend son usage facile aux palais les plus délicats.

(Signé) Dr CARÊME,
Médecin de la Maison du Roi.

Bruxelles, le 2 septembre 1881.

Votre CAFÉ DE DATTES, tout en ayant les qualités du *Coffea Arabica*, convient parfaitement aux personnes dont le système nerveux est irritable.

(Signé) Dr CORTEN,
Médecin de l'Hospice Ste-Gertrude, etc., etc.

Bruxelles, le 1er septembre 1881.

Je me plais à déclarer que votre CAFÉ DE DATTES ne contient aucun principe agissant sur le système nerveux; il n'entrave aucunement le sommeil; comme goût, il est excellent.

(Signé) Dr MARTHA,
Médecin des Hospices de Laeken, etc., etc.

Bruxelles, le 2 septembre 1881.

Le CAFÉ DE DATTES, tout en possédant les qualités du café ordinaire, n'en a pas les inconvénients; il n'irrite nullement le système nerveux.

(Signé) Dr HANAU.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Aremberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — 1882 **No 10** 15 Avril

SOMMAIRE

Poésies
Le Faust de Gœthe. . . . . ***
Exposition des Aquarellistes . . . . . M. V.
Bête de somme . . . . . ARTHUR JAMES.
LES LIVRES : Les scrupules de Bernus. . . . Δ
— La nouvelle poésie des bêtes . . "
— La richesse de la Muse. . . . . "
— Conférences de M. Th. Bost . . A. OLANDRE.
— Les heures de soleil . . . . . Δ

Le Numéro : 20 cent. — Étranger : 25 cent.

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

BUREAUX :

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission
Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

BOITE AUX LETTRES

Un abonné, à Liége. — Permettez-nous de croire, cher malcontent, que l'or est toujours aussi pur qu'au premier jour, et nos théories aussi, par cette bonne raison que les opinions de nos Rédacteurs n'engagent en rien les nôtres, ainsi que le dit un avis répété dans chaque numéro : *La* Jeune Belgique *offre la plus large hospitalité à tous, etc... Toutes les opinions sont personnelles aux Rédacteurs.* Quand donc Jacques Arnoux dit : *Les théories de Zola sont les nôtres,* il exprime une opinion personnelle : cela se prononce *miennes,* mais cela s'écrit *nôtres,* pour peu qu'un auteur ait de modestie. Vous trouvez *ridicule* l'éreintement de Cherbuliez et de Halévy. Il est probable que si vous nous envoyiez un de ces quatre matins un éreintement de Zola, cela ne serait point du goût de Jacques Arnoux, simple abonné comme vous, et cependant nous le publierions pour peu qu'il fût bien écrit et pensé. Qu'en pourrez-vous conclure, sinon que nous tenons à rester fidèles à cette autre phrase de notre programme : *La* Jeune Belgique *ne sera d'aucune école.* Pour nous, Monsieur, nous estimons que la libre discussion peut seule produire la lumière; nous ne vous trouvons pas ridicule de ne point partager les opinions de tel ou tel de nos Rédacteurs, mais bien d'appliquer ce mot à ceux qui ne partagent pas les vôtres. Ces choses-là, quand on les crache en l'air, le plus souvent elles vous retombent sur le nez.

L. M., à Besançon. — Reçu votre envoi de vers. Merci. Tout cela est plein de fraîcheur avec je ne sais quelle saveur de terroir qui convient à merveille aux palais blasés par le piment de nos faiseurs à la mode. Nous publierons tout, si pourtant vous nous garantissez l'inédit. Quant au *Bouquet surpris,* ignoriez-vous donc que nous l'avions publié dans notre numéro du 1er février? Un mot encore : nous n'insérons que les abonnés. Si vous ne l'êtes pas, mettez-vous en règle. Bien confraternellement à vous.

C. F., à Bordeaux. — Vos *Sonnets virils* nous conviennent à merveille. Seulement, nous ne publions que de l'inédit; tâchez donc de nous en conserver la primeur. Même remarque au sujet de l'abonnement et bien à vous.

J. B., à Paris. — Reçu vos envois. Merci. L'*Infidèle* paraîtra dans notre prochain numéro.

V. d'Artagnan. —

Hélas! vos vers sont poitrinaires,
Ils chancellent, ils vont tomber,
On dirait qu'ils vont succomber.
Un peu de nerf! mille tonnerres!

Quand on se nomme d'Artagnan,
Ce n'est pas pour faire nian, nian;
Vos vers ont des pâleurs d'opale,
Morbleu! du vin et pas d'eau pale!

Stéphane. — Bravo! cette fois est la bonne. Vos triolets, d'une exquise fraîcheur, passeront sans faute dans l'un des numéros de Mai. C'est pleins de confiance que nous vous disons : Courage et à l'œuvre!

F. F., à Toulon (Var). — Merci de tout cœur pour votre bonne lettre substantielle. Rien de ce que vous nous envoyez ne peut malheureusement convenir à la *Jeune Belgique,* qui ne publie que de l'inédit. Nous attendons les vers promis et parlerons dans notre prochain numéro de *Molière et Montespan.*

Ajax. — Il y a beaucoup de fraîcheur dans votre nouvelle; il y en a même un peu trop. Le public d'aujourd'hui, à tort ou à raison, désire qu'on lui serve des plats un peu plus assaisonnés; et pour lui plaire, l'œuvre que vous offrez est décidément d'une saveur un peu fade.

H. M., à Rochefort (France). — On est très étonné ici de votre long silence. Votre *Bal* a été publié. On vous a écrit et vous persistez à faire le mort.

H. B., à Paris. — Nous n'avons jamais fait allusion qu'aux articles que vous-même citez. Il n'y a pas le moindre farceur sous roche et nous publierons très prochainement de vos vers. Envoyez-nous vos ouvrages. Nous vous promettons de bonnes études. (2 ex. s. v. p.) Quant à la dédicace, c'est un fort beau morceau, mais la *Jeune Belgique* ne publie rien que d'absolument inédit. Tous nos regrets donc et b. à v.

E. B. — Certes non, la *Jeune Belgique* ne craint pas les innovations, mais lorsqu'on veut innover — c'est-à-dire en remontrer aux autres, — ne pensez-vous pas qu'il faille être sûr de soi? Or, rosée, pensée; serein, chemin; mousse, pelouse, ne riment que peu ou prou. Et cependant il y a dans tout ce que vous nous envoyez, je ne sais quel feu de jeunesse, quel entraînement poétique qui nous font bien augurer de l'avenir. Au revoir donc et b. à v.

POÉSIES

Le Renouveau, saison des amoureux et des poètes — c'est tout un — a amené dans nos parages des volées entières de ces gentils oiseaux. Nous avons pensé qu'il serait cruel à nous de les tenir prisonniers par ces beaux jours, eux les goulus d'air et de lumière, et nous leur avons donné la volée toute large à travers nos feuillets. Vous donc, les gens graves, vous les moroses de la prose, vous les pauvres d'amour, pour cette fois, arrière : voici l'Amour qui passe !

A. G.

ORGIE

Les prés, les bois sont en goguette,
Les oiseaux sont en habit noir;
La nature, fraîche et coquette,
Se cambre devant son miroir.

Les moinillons sont tous en fête,
Ils sont tout fiers, les innocents;
Ils ont des hochements de tête
Avec de petits cris perçants.

Là-bas le ramier « fidèle »
Aime... avec une rare ardeur ;
Le bouvreuil fait sur l'hirondelle
Des attentats à la pudeur.

La tulipe montre sa gorge
— Riche beauté sur le retour, —
Pendant qu'un frêle rouge-gorge
Lui débite des mots d'amour.

Et les blés — bacchantes lascives —
S'enlacent bercés par le vent,
Et les pâquerettes pensives
Prennent des poses de couvent.

La brise baise le bois sombre
Avec de doux bruissements,
Et partout on entend dans l'ombre
L'écho des longs embrassements.

Et tandis que la haute-gomme
De la nature rit ce soir,
Dans ce coin noir il faut voir comme
Les pissenlits font le trottoir.

SIEBEL.

RENOUVEAU

Sais-tu bien que je t'aime plus
Dans ce printemps qui nous fascine ;
Que mon amour reprend racine
Comme au bon temps où tu me plus?

Dans l'unanime renaissance
De tout ce qui chante et fleurit,
Mon cœur t'évoque et te chérit
Plus fort — comme après une absence!

Je me souviens des premiers soirs,
Des rendez-vous en pleine rue,
Quand ma tendresse était accrue
Par un baiser sur tes gants noirs.

J'étais hanté, perdu, que sais-je!
Et pour t'avertir de mes vœux
J'aurais même écrit des aveux
Sur le feuillet blanc de la neige!

Car il neigeait! c'était l'hiver!
Et notre amour large et sincère,
Comme une plante mise en serre,
Très lentement s'était ouvert.

Mais aujourd'hui qu'Avril s'avance
Dans les gloires blondes du jour,
La nature avec notre amour
Est d'une étroite connivence.

15 Avril 1882.

Dans la printanière saison
Mon caprice se renouvelle,
Et le vent parfumé révèle
Toute une jeune floraison.

Au soleil nouveau refleurissent
Les fleurs sortant des vérandahs,
Et comme au jour où tu cédas
Mes sens reconquis te chérissent ;

Si bien qu'aujourd'hui tout autour
De tes lèvres chaudes et roses,
Des baisers qui fleurent les roses
Rajeunissent l'ancien amour !...

GEORGES RODENBACH.

VIERGE ET FLEUR

Il est dans notre gai village
Une enfant au divin visage ;
Au fond des bois pleins de fraîcheur,
Je sais une céleste fleur.

L'enfant a le nom de Claudine,
Elle est belle comme une ondine ;
La fleur, c'est celle de Rousseau,
La pervenche du renouveau.

Je retrouve dans la fleurette
Les doux yeux bleus de la fillette ;
De Claudine le regard pur
Me rappelle la fleur d'azur.

Quand me sourit la vierge blonde,
De gaîté mon âme s'inonde ;
Et devant la pervenche épris,
Je suis par un charme surpris !

O chère enfant, belle adorée !
Astre des bois, fleur préférée !
O ravissantes sœurs, à vous
Mes chants et mes vœux les plus doux !

Sur vos hautbois, gars du village,
Chantez Claudine au fin corsage ;
Linots, rossignols et pinsons,
Jetez à la fleur vos chansons !

Vers l'enfant pleine d'innocence
Volez, rêves de l'espérance ;
Beaux papillons couleur de feu,
Caressez le calice bleu.

A la vierge que tout sourie,
Bonheur, rayonne sur sa vie !
De la pervenche va, zéphir,
Baiser l'étoile de saphir.

Si quelque pleur dans ton œil brille,
Qu'il soit de joie, ô jeune fille !
Rosée, au pétale charmant
Pose à chaque aube un diamant.

Et toi, que la nature immense
Avec amour exalte, encense,
Toujours, toujours, bénis, Seigneur,
La vierge et la petite fleur !...

LOUIS MERCIER.

MON RUISSEAU

C'est un petit ruisseau qui rêve sous les branches,
Un ruisseau babillard, au murmure divin,
Qui coule lentement, de ravin en ravin,
Près du grand bois profond émaillé de pervenches.

Les filles du pays s'y baignent, les dimanches ;
Mais l'écolier qui passe y chercherait en vain
Ou nymphe à demi nue, ou Naïade, ou Sylvain,
Et jamais il ne vit que ses baigneuses blanches.

Tel qu'il est, moi je l'aime, et j'y rôde souvent !
Car une ville sombre est comme un noir couvent,
Et la lutte me lasse, et la lutte me brise ;

Aussi je te reviens, athlète fatigué,
Je te reviens toujours, mon ruisseau toujours gai,
Et toujours je me berce aux parfums de la brise.

CHARLES FUSTER.

CHATEAU

C'est un château gothique au flanc d'une montagne.
Vieilles comme le temps, mais solides, les tours,
Auxquelles on arrive avec mille détours,
Étendent leur grande ombre à toute la campagne.

Quand dominait là-haut un baron de Bretagne,
C'était — on s'en souvient — un nid d'hommes-vautours ;
Mais une fois, lassés, bouviers et fiers pastours
Brûlèrent le seigneur, ses fils et sa compagne.

Il court sur le château des récits surprenants,
On conte qu'il s'emplit de quatre revenants
Lorsque minuit résonne à la prochaine église.

Les bergers d'alentour ni même les enfants
N'osent venir auprès des murs gris où la bise
Par instants fait tonner les guerriers olifants.

ALFRED POUTHIER.

AU BALCON

Je regarde souvent, lorsque le ciel s'azure
Et que l'air se fait doux, au balcon du voisin
Déserté tout l'hiver, se pencher un essaim
De jeunes filles sœurs à la blanche figure.

Blondes toutes les trois, elles ont sur le sein
Un nœud rose toujours, et dans la chevelure
Un nœud bleu, ce qui fait leur plus belle parure,
Et, chastes, les ferait adorer par un saint !

L'une ou l'autre parfois se baissant plus, la brise
Agite en la frôlant quelque boucle qui frise
Et qu'un geste charmant replace sur le front.
Et quand j'écoute bien, j'entends leur voix naïve
Dont la vibration argentine m'arrive
Ainsi qu'un chant lointain auquel le cœur répond.

LOUIS DE CASEMBROOT.

TORPEUR

A Camille Schwingrouber.

Le cœur a quelquefois des caprices étranges,
Il semble qu'un bandeau s'étende sur les yeux ;
L'azur qui, dans le ciel, éparpille ses franges,
N'est qu'un mur de prison, sombre et mystérieux !
Notre rêve, altéré, se débat, furieux,
Honteux de nos torpeurs, écœuré de nos fanges,
Tentant, en vain toujours, ses essors glorieux
Vers l'Éden idéal où rayonnent les anges !...
La tristesse sans cause étreint, de ses plis lourds,
L'âme que l'adorée aux grands yeux de velours,
Malgré ses chers baisers, ne peut plus rendre gaie ;
Et pendant qu'au dehors éblouit le printemps,
Le poète, traînant sa lyre fatiguée,
Ne sait plus en tirer que des sons attristants !...

FERDINAND HUART.

AVRIL

Allons cueillir la violette
Qui croît à l'ombre du buisson
Où le linot fait sa toilette.
O printemps, exquise saison
Des fleurs, des nids et des caresses !
O jours de rêve et de chanson !
Le soleil verse ses tendresses
En baisers d'or sur les champs verts,
Les bois profonds ont des ivresses.
Avril fait la nique aux hivers
Tandis que la brise embaumée
Me dit tout bas de jolis vers,
Des vers pour vous, ma bien-aimée.

FRÉDÉRIC BATAILLE.

LE FAUST DE GŒTHE

A J. Barbey d'Aurevilly.

Peu connaissent Gœthe : chacun sait qu'il a existé, à une époque qu'il ne saurait préciser, un homme surnommé l'Olympien de Weimar, que cet homme a écrit une tragédie intitulée *Faust* et que cette tragédie a servi de thème à Gounod pour créer le plus bel opéra peut-être qui existe. Pétrifiés par un respect et une admiration qu'ils ont trouvés dans le lait de leur mère, d'aucuns comparent Gœthe au grand Shakespeare, sans se douter de l'énormité qu'ils avancent, et, souvent sans avoir jamais lu l'auteur pour lequel ils ont cette vénération innée, acceptent paupières closes le fétichisme du siècle.

Depuis plus de dix ans le moment est venu d'écorner un peu les gloires imméritées que l'Allemagne, consciente de son infériorité littéraire, a eu le talent de surfaire au point de se mentir à elle-même et à toute une génération.

La littérature abstruse et brumeuse, l'enseignement maladroit qui dissèque le détail sans comprendre la philosophie de la science, les connaissances arides et sèches, produits de l'analyse exagérée, cet ensemble sous lequel on sent le fer, a fait de ce peuple lourd le foyer d'où sont sortis ces types de savants ridicules des vaudevilles, qui semblent nés d'un tonneau de bière et d'une paire de lunettes d'or.

L'orgueil insensé de l'Allemagne, cet orgueil pédant du dominateur par la force brutale, s'est accru lors des victoires de M. Krupp, à tel point que les puissances commencent à s'émouvoir de cette épée qui sans cesse au-dessus de leurs têtes tournoie ; mais à présent que par la coalition des esprits contre cette immense brutalité teutonne, forte mais lourde, le monde dort plus calme, que moins subjugué par le canon, cet argument sans réplique, il est à même de juger plus sainement, plus librement surtout cette nation antipathique, on commence à voir, en la comparant au pays qui la touche, combien ses lauriers sont desséchés et ses orgueils illégitimes.

La chose est frappante lorsqu'on examine sans parti pris d'admiration l'œuvre énorme de celui que l'Allemagne considère comme son plus grand écrivain, lorsqu'on analyse ce *Faust,* son chef-d'œuvre, que l'on nous offre comme ce qui a été écrit de plus admirable en littérature.

* * *

Un curieux et remarquable ouvrage de critique rétrospective est certes l'étude que publiait, il y a deux ans, sur *Gœthe et Diderot* ce

catholique hystérique dont parle Émile Zola : Barbey d'Aurevilly. Bien que nous n'admettions absolument pas que l'impartiale critique puisse jamais s'abriter derrière un drapeau quelconque, surtout si ce drapeau est constellé de fleurs de lys, nous avouons que jamais travail ne nous a paru plus juste ni plus courageux que celui de Barbey d'Aurevilly. Il faut en effet se sentir bien sûr de soi pour oser le premier porter la main sur une idole aussi indiscutée que l'Olympien de Weimar. Malgré son opinion intime, on se sent aux prises avec l'erreur de tout un siècle et l'on hésite à donner le coup de marteau de l'iconoclaste. Ce coup, Barbey d'Aurevilly, un type de pourfendeur excessif, de matamore littéraire se moquant fort des piaillements et des rires, l'a donné de toute sa force de convaincu. Il a bien fait et ceux qui comme nous liront son œuvre, dont la logique s'enchaîne irrésistiblement, fermeront ce vaillant livre avec le doute, sinon la conviction.

* * *

« Toute la manière de procéder à jamais de Gœthe est, dit Barbey d'Aurevilly, dans ces deux mots : remaniement et traduction ; *Faust* n'est que cela. » Dans cette tragédie qui n'est pas une tragédie, dans ce roman qui n'est pas un roman, ni un drame, ni un poëme, ni une comédie, mais un mélange désordonné, sans lien ni suite de tous les genres littéraires que l'on connaît et d'une foule que l'on ne connaît pas — heureusement, — dans ce *Faust* enfin, il n'y a rien qui dénote le génie, le grand génie qu'a cru y découvrir Mme de Staël.

« Méphistophélès, écrit l'auteur de *Corinne*, conduit Faust dans la société des jeunes gens de toutes les classes, et subjugue de différentes manières les divers esprits qu'il rencontre. *Il ne les subjugue jamais par l'admiration mais par l'étonnement.* » De même Gœthe a subjugué son siècle : l'incohérence a passé pour de la liberté de génie et l'imbroglio pour de la profondeur. Au premier abord cette lecture *étonne*, et, trompé sur son sentiment, on admire ; on admire comme l'épicier, parce que l'on ne comprend pas, parce que cela est profond ; oh ! oui, c'est profond, tellement qu'on s'y perd et qu'on crie au secours. C'est une de ces lectures tuantes qui vous assomment de leur immense ennui somnifère, qui vous aplatissent de tout le poids énorme de leur érudition allemande, et j'oserais dire que s'il y a au monde des patients qui par acquit de conscience ont lu le premier *Faust*, il n'y en a pas cent qui aient lu le second et certes pas un qui l'ait compris !

« Il est reconnu, dit Gérard de Nerval, que *Faust* renferme certains passages, certaines allusions que les Allemands eux-mêmes ne

peuvent comprendre.» Qui donc le comprendra, ce *Faust* si nébuleux, sinon les Allemands, et que signifie cette littérature hiéroglyphique dont l'auteur s'est bien gardé de donner la clé, parce qu'apparemment il l'avait perdue? Comme Cicéron à Lucullus, l'Olympien dit gravement : *Piscis hic non est omnium*, ce poisson n'est pas pour tout le monde, et il oublie d'ajouter : parce qu'il est d'avril! Et pour qui est-il donc? Gœthe ne voulait-il avoir pour lecteurs que ses confrères les dieux de l'Olympe ou espérait-il qu'un Œdype renaîtrait pour déchiffrer ses énigmes?

On s'est laissé prendre à cela, et ici je constate ce fait universellement connu que la plupart du temps plus une œuvre est « profonde » plus on l'admire. « C'est bien beau, » dit-on d'un air convaincu, et les sincères ajoutent timidement : « Oui c'est bien beau, bien beau, mais cela se lit difficilement, on n'en doit prendre que peu à la fois... »

Comme des mauvaises drogues !

***

Mme de Staël, malgré la grande admiration qu'elle professe pour Gœthe, semblait pourtant avoir une arrière-pensée, comme une intuition de son erreur, comme un pressentiment de la fausse route dans laquelle son grand esprit s'engageait, lorsque, parlant de *Faust*, elle concluait : « La pièce de *Faust* cependant n'est pas un bon modèle. Soit qu'elle puisse être considérée comme l'œuvre du *délire de l'esprit* ou de la *satiété de la raison*, il est à désirer que de telles *productions* ne se renouvellent pas; mais quand un génie tel que Gœthe s'affranchit de toutes les entraves, la foule de ses pensées est si grande que de toutes parts elles dépassent et renversent les bornes de l'art. »

Ces quelques mots nous semblent presque un aveu. Oui *Faust* est bien l'œuvre du délire de l'esprit, l'œuvre d'un homme grisé par l'encens, dont la tête s'affole et qui, étourdi par l'orgueil que lui soufflent les masses, se croit un immortel et prophétise.

Car s'il fut jamais sur le globe un orgueilleux, c'est bien cet Allemand dont on a voulu faire un dieu. Pour ne prendre qu'un exemple de cet orgueil insensé qui hantait Gœthe jusque dans ses erreurs, que je vous rappelle ces mots qu'il prononçait en 1823, à propos de sa *Théorie des couleurs* : « N'ai-je pas lieu d'être fier, moi qui, depuis vingt années, puis me rendre ce témoignage que le grand Newton et avec lui tous les grands mathématiciens, tous les sublimes calculateurs sont dans une erreur absolue au sujet de la question des couleurs, tandis que *seul, parmi tant de millions*

d'hommes, je connais la vérité sur ce grand phénomène de la nature. »
Malheureusement le pauvre Gœthe se trompait une fois de plus et Tyndall a prouvé avec une modération tout anglaise que cette fameuse *Théorie des couleurs* était échafaudée sur des bases fausses et que Newton vivait encore.

N'est-ce pas Gœthe aussi qui, dans son flegme imperturbable et lourd avec lequel il jugeait tout ce qui n'était pas lui, disait de Victor Hugo : « C'est un beau talent, mais il est tout-à-fait engagé dans *la malheureuse direction romantique* de son temps, ce qui le conduit à mettre à côté de beaux tableaux les plus intolérables et les plus laids. Ces jours-ci j'ai lu *Notre-Dame de Paris*, et il ne m'a pas fallu peu de patience pour supporter les tortures que m'a données cette lecture. *C'est le livre le plus affreux qui ait jamais été écrit!!!* »

Voilà le fond de l'homme; revenons à l'œuvre, et transcrivons encore ces outrecuidantes paroles de l'Olympien : « Le *Faust* est un sujet incommensurable et *tous les efforts que l'esprit ferait pour le pénétrer entièrement seraient vains*. Il faut se rappeler que la première partie *est sortie d'une situation d'esprit un peu trouble et obscure*. Mais cette obscurité même attire les hommes et ils se fatiguent pour l'éclaircir comme ils font pour tous les problèmes *insolubles*. » Admirez la naïveté avec laquelle Gœthe constate que le premier *Faust* est sorti d'une situation d'esprit « un peu trouble et obscure. » Et le second ? grands dieux !

(La suite prochainement.)

EXPOSITION DES AQUARELLISTES

L'aquarelle est, depuis quelques années déjà, en possession de la faveur publique et cette faveur est assez explicable. Dans l'art nous aimons surtout une impression vivement ressentie et facilement rendue. L'aquarelle, qui n'est pas faite pour les savantes combinaisons de la peinture à l'huile, se prête merveilleusement à un travail léger, rapide, improvisé. Notre assertion va peut-être sembler bizarre, et pour nous prouver qu'une aquarelle est, autant qu'un tableau à l'huile, susceptible d'un haut degré d'achèvement, on nous opposera probablement quelques œuvres fort remarquées de l'exposition actuelle. Ces œuvres, dues pour la plupart à des artistes italiens, nous sommes loin d'en contester le mérite ; il s'agit simplement de savoir si elles restent dans la ligne que, selon nous, doit suivre l'aquarelle. Franchement, nous ne le pensons pas. Le rôle de l'aquarelle n'est pas de rivaliser avec la peinture à l'huile.

Quelque admiration que vous inspire la dextérité d'un aquarelliste, elle s'affaiblira, presque à coup sûr, si vous placez son œuvre en regard d'un vrai tableau. L'aquarelle s'atténuera, se couvrira de reflets métalliques, et vous avouerez que cette peinture, toute de surface, ne réussira jamais, comme la peinture à l'huile, à reproduire la réalité et pour ainsi dire la *substance* même des choses.

Ces réserves faites, nous sommes tout disposés à rendre hommage à l'étonnante habileté des artistes italiens.

Ils sont là une douzaine pour qui le métier n'a plus de secrets. MM. *Cipriani*, *Bartolini*, *Maccari*, *de Dominicis*, *Ncavone*, *Joris*, *Tarenghi*, d'autres encore, sont des noms bien connus du public bruxellois. Ce qui prouve d'ailleurs à quel point ces artistes prennent leur art au sérieux, c'est qu'en aucun sens ils n'admettent une défaillance. La correction du trait, l'étude des physionomies les préoccupent au même degré que l'exécution ou le coloris. Ces mérites divers se trouvent réunis dans la *Partie d'échecs* de M. de Tommasi. C'est une œuvre d'une exécution puissante et d'un esprit étincelant. La figure du cardinal, toute railleuse d'une ruse italienne, est inoubliable. M. de Tommasi trouve un rival sérieux en M. *Skarbina*. Celui-ci peût-être a moins d'éclat, moins de verve, mais sa couleur offre quelque chose de plus délicat et de plus profond. Nous recommandons notamment aux amateurs son *Étude de plage* et son *Portrait de M^me^ D.*, la première de ces deux œuvres spirituellement composée et toute baignée de lumière, l'autre d'un travail plus concentré et ne laissant rien à désirer au physionomiste.

Le rare mérite de ces œuvres est de nature à faire hésiter les théories que nous avons émises en commençant ; les envois de M. *de Albertis*, en revanche, ne peuvent que les confirmer. Ce sont les aquarelles les plus vraiment aquarelles du salon. Ajoutons qu'il n'en est point de meilleures. Figurez-vous une collection de petites taches toutes vibrantes de lumière, mais si adroitement agencées qu'on y trouve des palais de marbre se découpant sur un ciel bleu, des uniformes chamarrés, des panaches ondoyants, des chevaux au galop, et tout cela d'un dessin merveilleusement précis : c'est inexplicable et c'est charmant.

Ne quittons pas le midi de l'Europe sans parler du *Baptême en Espagne*, par M. *Llovera*, œuvre spirituelle et d'une couleur délicate, mais bien apprêtée dans l'ensemble, et, somme toute, assez peu vécue.

En passant d'Italie en Hollande, nous quittons le soleil pour le brouillard. Ne nous en plaignons pas. Le brouillard, pour qui sait le comprendre, a des charmes exquis, et M. *Mauve* le comprend admirablement. Il excelle à peindre cette atmosphère grise et pourtant lumineuse qui fait la mélancolique séduction des paysages septentrionaux. Cette mélancolie, on la retrouve, mais plus assombrie encore et légèrement tragique, dans les marines de M. *Mesdag ;* on la retrouve enfin chez les peintres d'intérieur qui s'inspirent de M. *Israëls*. Celui-ci a fait école. A cela, rien d'étonnant ; M. Israëls est un artiste d'une personnalité rare et son portrait de M. Stortenbeker nous rend encore témoignage de sa supériorité. Parmi ceux qui, de près ou de loin, subissent son influence, citons M. *Neuhuys* et surtout M. *Artz*. Sa *Vieille Femme de*

Scheveningue est empreinte d'une émotion contenue et d'une dignité simple, qualités qui retiennent et attachent plus encore qu'elles ne frappent au premier abord. Un peintre allemand, M. *Breitbach*, nous offre également une *Tête de vieille femme* toute souriante d'une paisible honnêteté. L'exécution est malheureusement pénible et méticuleuse. Mentionnons enfin, parmi les exposants hollandais, MM. *Startenbeker*, *van de Sande Backhijzen*, *van Everdingen*, dont les paysages se recommandent par une poésie aimable et par un calme bienfaisant.

Les aquarellistes belges ne sont pas indignes de leurs concurrents étrangers. S'ils n'ont pas la haute virtuosité des Italiens, non plus que le charme intime des Hollandais, ils possèdent certaines qualités originales, personnelles, et qui suffisent à les classer très honorablement. Leurs principaux mérites sont un entrain joyeux, une verve facile qui a beaucoup de choses à dire et qui les dit sans phrase. Cette clarté et cet abandon ne vous paraissent-ils pas des qualités aimables et bien dignes de la peinture belge ? Nous nous permettrons de parler sommairement de quelques-uns de ces artistes. Non pas qu'ils soient inférieurs aux autres, il s'en faut de beaucoup, mais ils ont acquis ailleurs une réputation assez étendue pour qu'une aquarelle de plus ou de moins, en dépit de tout son mérite, n'ajoute rien à leur gloire. Il est bien clair, par exemple, que la *Jeune Fille dans les Dunes* de M. *Hermans* est fort distinguée ; mais il est non moins clair que nul ne s'avisera de juger d'après cela l'auteur de l'Aube ou de Circé. Ces réflexions peuvent s'appliquer aux œuvres fort remarquables de ce vigoureux coloriste : M. *Pierre Oyens*, de même qu'aux œuvres de MM. *Hennebicq*, *Roelofs*, *Van Moer*, *Van Seben;* MM. *Albert* et *Julien De Vriendt* (car il est impossible de les séparer) nous arrêteront un peu plus longtemps. MM. De Vriendt ont la fortune rare d'avoir eu l'occasion de rajeunir leur talent. Sans rompre complétement avec la Renaissance flamande, ils nous donnent le résultat de leurs explorations en Orient. Sur les rives du Jourdain comme aux bords de l'Escaut, ils sont restés ce qu'ils étaient, de vrais Flamands, par la richesse de leurs couleurs et par l'honnêteté de leur exécution. Cette honnêteté flamande n'exclut pas la noblesse, et les Orientaux à turban que nous présentent MM. De Vriendt ont tout-à-fait grand air. Un autre artiste qui nous intéresse vivement est M. *Mellery*. C'est assurément l'un des plus parfaits dessinateurs que nous possédions. Son trait, à la fois expressif et pur, se plie sans effort au drame et à l'anecdote familière. (Voir *au Tir à l'arc au berceau.)* Il est de plus tellement personnel qu'entre mille dessins vous reconnaissez immédiatement les siens. La couleur de M. Mellery malheureusement, ou plutôt sa totale absence de couleur le fera également reconnaître. N'est-il pas triste que dans un pays où de tout temps l'on a si bien peint, un artiste de la valeur de M. Mellery ne puisse acquérir ce clair-obscur qui répandrait sur ses œuvres la chaleur qui leur manque?

Comme nous l'avons dit plus haut, ce qui nous intéresse le plus dans le salon actuel, ce sont les aquarellistes proprement dits. Nous entendons par là les artistes qui, en dépit de leurs incursions dans le domaine de la peinture à l'huile, font néanmoins de l'aquarelle l'objet de leurs prédilections. Ils y

mettent plus de sincérité, plus de conviction que les peintres proprement dits, lesquels regardent un peu l'aquarelle comme une distraction que l'on se permet dans un moment d'aimable abandon. Parmi ces aquarellistes de cœur et d'âme, mentionnons en première ligne, M. *Uytterschaut;* son habileté est prodigieuse. Pas un coup de pinceau qui ne porte, et c'est là, comme on sait, le dernier mot de l'art pour un aquarelliste. M. Uytterschaut a ce mérite presque au même degré que le Français M. *Harpignies*, dont la réputation, à cet égard, est devenue proverbiale. Cette extrême sûreté a quelque chose d'effrayant. On se prend à redouter qu'elle ne devienne de la dureté et que l'inspiration perde un peu à n'être jamais retardée par les difficultés de l'exécution.

M. *Stacquet*, avec moins d'adresse, est peut-être plus gracieux, plus poétique, plus printanier. Et puis, il comprend si bien les environs de Bruxelles. Nous ne connaissons pas d'artiste qui en donne une plus fidèle impression. MM. *Hubert* et *Pecquereau* retrouvent leur succès habituel, l'un dans ses chevaux d'un dessin si nerveux, l'autre dans ses paysages. M. *Hoetericks*, dans son *Vieux Paris*, reste l'un de nos impressionistes les plus pittoresques et les plus lumineux.

M. *Lanneau* enfin est un peintre qui traduit avec éclat et moelleux, peut-être avec un peu trop de vigueur, la grâce fuyante d'une touffe d'œillets ou d'un bouquet de reines-marguerites.

M. V.

BÊTE DE SOMME

VI

Des rentes, juste assez pour ne pas devoir « faire quelque chose »; de l'esprit, juste assez pour ne pas paraître bête; des relations un peu dans tous les mondes; habitué des premières, beau parleur; Bébert pour les amis, Albert Durand dans les actes authentiques.

Il avait commencé à faire son droit, comme tout le monde, et ne l'avait pas achevé, comme beaucoup d'autres; avait été dans la bureaucratie, histoire de ne pas rester inoccupé, mais il avait fini par trouver qu'il valait mieux encore flâner tout le jour en fumant des cigarettes.

Il vint faire visite à son ami Antoine que le hasard avait replacé sur son chemin; il revint, et même très souvent.

Et, dans son cabinet de travail, Antoine écrivait, écrivait, bâclant des articles pour des journaux et des traductions pour MM. Pierre et Paul.

Mais Lucie avait toujours des fleurs à son corsage, elle avait toujours des pralines à croquer.

VII

— Il y a un an.
— Déjà !
— Oh ! que tu es gentil !
— Ces brillants te plaisent?
— Comment donc ! ils sont adorables.
Un superbe bouquet était là, sur la table...Comme Antoine regardait, étonné :
— Cela, dit négligemment Lucie, c'est un cadeau de M. Durand.
— Ah !

VIII

Monotone, paisible, rarement traversée d'un incident, leur vie conjugale s'écoulait... Et les jours succédaient aux jours sans que rien vînt troubler leur tranquillité...

Ce calme, il l'aimait : Lucie y tenait moins ; c'était un tempérament fougueux, avide de tapage et d'émotions fortes ; elle bâillait tout le temps, lisant les romans-feuilletons ou réprimandant la servante... Et dans les heures si longues de l'absence de son mari, elle se surprenait souvent à rêver... à quoi ? Elle ne le savait pas elle-même.

Lui trouvait dans cette existence un charme indéfinissable ; cette régularité automatique lui plaisait : le déjeûner rapidement avalé, le matin, puis la besogne bureaucratique, enfin l'heure de la délivrance, le retour au logis.

Il aimait cette table, avec sa nappe blanche sur laquelle s'étalaient deux couverts, et très souvent il songeait... quand donc y en aurait-il un troisième ? Et son imagination lui faisait entrevoir des légions de petites fourchettes et de mignonnes cuillers se rangeant auprès des autres...

Il aimait ce pot-au-feu modeste au menu invariable, il y découvrait chaque jour une saveur nouvelle, et parfois il se demandait ce qu'il pourrait souhaiter encore... La fortune ? A quoi bon ! ses ressources étaient restreintes, mais son ardeur au travail était si grande...

IX

— Le ministre ne te donnera donc jamais de l'avancement ? Tu ne te remues pas assez !

— Je t'assure que je me suis mis en quatre ; mais, tu comprends, il faut du temps.

— Et des protections ? Tu n'as pas même un bout de ruban...

— Je travaillerai, répondit-il.

Et il baissa la tête et réfléchit longtemps.

X

— Qui veut des Métalliques ?
— Du 4 1/2 ?
— Affaires splendides, mon cher !
— A la Corbeille !

La Bourse regorge de monde ; il fait là-dedans un tapage assourdissant ; les cris des financiers alternent avec le chassé-croisé des bonjours ; on échange des saluts, on conclut des marchés.

Et dans cet océan humain, dans le tohu-bohu, au milieu des vociférations, un homme se promène fiévreux, s'informe, se démène...

— Qui veut des Métalliques ?

XI

Le budget était mal équilibré ; c'était un fait : un soir qu'il passait en revue son livre de dépenses, il s'aperçut avec terreur que les dettes criaient ; la modiste et la couturière surtout se montraient d'une exigence!... Il fallait bien payer, pourtant. Et il paya, c'est-à-dire il dut emprunter.

Seulement, il maigrissait à vue d'œil, il était surmené ; et tandis qu'il se penchait sur son bureau, il se sentait comme des déchirements dans la poitrine ; il comprit bien que la machine se détraquait... C'était trop à la fin, la besogne du bureau, les travaux littéraires et la spéculation...

Eh bien, oui ! il s'était lancé dans le tourbillon ; il brûlait sa vie...

Deux fois, il avait gagné cinq cents francs à la Bourse, la veine arrivait, et bientôt il voyait le moment où Lucie ne devrait plus attendre une occasion pour se parer des bijoux qu'elle aimait tant.

XII

Un jour, au dîner, il arriva tard, très-tard ; il s'assit, donna un froid baiser à sa femme, et mangea silencieusement.

Il était de sa nature peu communicatif, mais ce soir, il ne desserra pas les dents.

A la fin, impatientée, agacée, Lucie s'écria brusquement :

— Eh bien ! qu'est-il donc arrivé ?

Il répondit faiblement : — Rien, et continua à manger. Lorsque le repas fut terminé, il se leva : — Je suis indisposé, dit-il, qu'on me fasse du thé ; cela ira mieux demain !

Il alla se coucher, et longtemps il pleura.

Il avait perdu cinq mille francs à la Bourse ! cinq mille francs ! presque tout leur budget de l'année.

Que dirait Lucie, elle qui comptait s'acheter une pelisse ?

Et, en bas, pendant ce temps, Lucie et Albert s'entretenaient à voix basse.

XIII

Le médecin vint, vieux praticien à l'air sceptique... il hocha la tête et prescrivit une potion.

La fièvre s'installa au chevet du malade et ne le quitta plus.

Le délire arriva, et au milieu de discours incohérents, entrecoupés de sanglots, on entendait vaguement ces mots : Lucie, Bourse, bijoux !...

Une vieille servante était là... Lucie se sentait trop faible pour remplir le rôle de garde-malade.

Les notes des fournisseurs, les mémoires du pharmacien se mirent à pleuvoir ; mais tout fut payé.

Le médecin vint plus souvent.

Puis, un soir, le malade étendit les bras, cria une dernière fois : Lucie ! et poussa un dernier râle. Ce fut tout.

— Il s'est usé trop tôt ! dit le docteur en s'en allant.

XIV

Des hommes sont venus prendre le corps dans une boîte jaune à clous dorés. Et, là bas, dans une voiture couverte de draperies funèbres, ballottant de ci, bailottant de là, le cercueil s'éloigne.

XV

— Vrai, le deuil te va bien, Lucie.

— Tu trouves ! et avec un geste de coquetterie féminine, elle secoua ses boucles d'oreille de jais...

Il s'était assis, et pendant quelques instants le silence régna.

— J'ai bien souffert, dit-elle enfin.

— Et moi ! moi qui ai dû me priver du plaisir de te voir, pendant plus de six semaines...

. . . . . .

— Des notes, toujours des notes, dit-elle en remuant des montagnes de papiers bleus et blancs ; vois !

Il regarda machinalement : service funèbre, porteurs, pharmacien, marbrier.

Il tira de sa poche quelques louis :

— Voici, dit-il.

Et, lâche, elle lui laissa payer le tombeau de son mari.

ARTHUR JAMES

LES LIVRES

LES SCRUPULES DE BERNUS, par ÉMILE LECLERCQ. 1 *vol. Bruxelles, Office de Publicité.* Prix : 3 fr. — Curieux livre d'une couleur belge très prononcée mais comme embaumée par une sorte de bourgeoisisme. M. Leclercq est un nom ; depuis des années qu'il écrit, il a donné à notre littérature une suite d'œuvres sérieuses de demi-teinte et que l'on ne sait dans quel genre classer. *Les Scrupules de Bernus*, roman très naturaliste comme fond, est peut-être d'une forme un peu lâchée, un peu terne, et déjà en dehors de nos exigences modernes. Autrefois M. Leclercq eût marché de pair avec Chamfleury ; aujourd'hui tous deux sont en arrière du mouvement. Cela ne les empêche pas d'avoir leur place large et brillante dans l'histoire littéraire, et la Belgique compte M. Leclercq au nombre de ses ouvriers solides.

LA NOUVELLE POÉSIE DES BÊTES, par FRANÇOIS FABIÉ. 1 *vol. Paris. Librairie des Bibliophiles.* Prix : fr. 2-50.

J'ai mis le nom de mon vieux père
En tête de mes premiers vers ;
A ta mémoire, pauvre mère,
Je veux que ceux-ci soient offerts.

Ils ne sont pas meilleurs, je pense,
Ni plus mauvais que leurs aînés :
Écrits à deux ans de distance,
C'est du même amour qu'ils sont nés.

Car j'ai voulu rester fidèle
A nos plateaux, à nos grands bois ;
Ma poésie est l'hirondelle
Qui toujours niche aux mêmes toits.

Je voudrais continuer à transcrire ces beaux vers simples, de cette simplicité que comprenait si bien Brizeux. Tout le livre de M. Fabié est dans cette note douce toute de cœur et de contemplation. Le poète aime la nature en vrai poète, non de ces larmoyeurs qui se pâment et sanglotent, mais de ces sensibles qui comprennent la grande beauté de la terre. Écoutez encore ce fragment que j'enlève aux *Bœufs*, le morceau maître du livre ; le poète s'adresse à ses amis à l'œil doux :

Un maquignon viendra de la ville prochaine
Qui de ses gras ciseaux vous marquera les flancs !
La corde à votre cou remplacera la chaîne
Et les pâtres feront place aux bouchers sanglants.

Sous le maillet de plomb frappant entre vos cornes,
Vous sentirez soudain se ployer vos genoux,
Et la mort brusquement fera vitreux et mornes
Vos yeux auparavant si profonds et si doux !

. . . . . .

On vous vénérerait si vous étiez farouches,
Si vous faisiez la guerre au lieu de labourer,
Si vos cornes perçaient les vaincus, si vos bouches
S'habituaient, au lieu de paître, à déchirer !

Quoi donc ! ignorez vous, ô bêtes, que nous sommes
Ici-bas en deux camps ennemis partagés,
Et qu'il faut que les bœufs aussi bien que les hommes
Soient parmi les mangeurs ou parmi les mangés ?

Tout dans la *Nouvelle poésie des bêtes* est dans le goût de ces bons vers qui coulent de source sans se heurter jamais ; il y a là une grande œuvre digne de toute admiration

LA RICHESSE DE LA MUSE, poème par JACQUES MADELEINE. 1 *vol. Paris, Léon Vanier.* Prix : 1 fr. — Cy un parnassien, un orfèvre, un jongleur de rimes, musicalant sa pensée et l'étoilant d'un diadème, un banvillien dansant sur la corde roide du rythme et faisant avec son maître le saut du tremplin lyrique.

Jacques Madeleine glorifie la Muse, sa belle maîtresse au sein de marbre, et prosterné devant elle, il chante :

Et c'était toi, c'était celle qu'on attendait,
La Belle, la Très Chère et la Toute Divine,

Et notre porte au large et que rien ne gardait
Pour toi s'ouvrit avec l'élan que l'on devine.
Et tu fis ton entrée en reine : un hosanna
Triomphal retentit quand sur les dalles blanches,
Ton petit pas avec cadence résonna,
Car tu te balançais galamment sur tes hanches.

Ne cherchez dans cette poésie l'amour ni l'idéal; n'y cherchez pas davantage la vie, vous y trouverez de l'orfèvrerie, des ors et des ivoires incrustés, des rimes richissimes s'emboîtant mélodieusement dans la gamme des strophes et chantant sur la théorbe l'immuable beauté de la Forme.

Δ

CONFÉRENCES de M. TH. BOST.—*Bibliothèque Gilon, Verviers.*—M. Bost, ancien pasteur protestant de Verviers, est un esprit libéral et tolérant, ce qui ne l'a pas empêché d'être en butte aux imprécations des doux représentants de Jésus-Christ. Il enseigne une morale dont il a le droit d'être fier et qui certes vaut mille fois mieux qu'une certaine morale dont je craindrais de parler. M. Goblet d'Alviella, dans une préface fort éloquente, a tracé, mieux que je ne pourrais jamais le faire, les caractères de cet écrivain modeste mais plein de mérite : « En prenant connaissance de ces pages, où vibre un sentiment si profond de la dignité et de la liberté humaines, où l'amour de l'humanité se concilie avec une foi inaltérable au progrès, et la morale la plus haute avec l'énergique condamnation des préjugés et des abus, plus d'un lecteur s'étonnera peut-être d'apprendre qu'elles ont pour auteur..... un ministre du culte. Mais il y a prêtre et prêtre, comme il y a religion et religion. Il y a des cultes où le prêtre, s'imposant comme intermédiaire entre Dieu et l'homme, prêche le sacrifice de la raison et l'abandon de la conscience sur les autels d'une Église hostile à toutes les libertés modernes. Il y en a également où le prêtre se présente simplement comme le délégué des fidèles, chargé non de leur dicter leurs croyances, mais de les assister de ses prières et de ses conseils. Telle est la religion de M. Bost. »

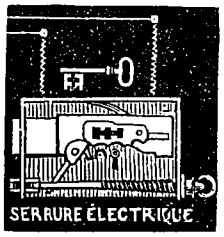
A. OLANDRE.

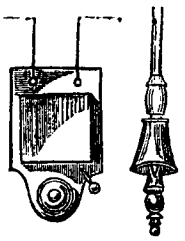
LES HEURES DE SOLEIL, poésies (1854-1879), par JULES BAILLY. 1 *vol. Paris, Ghio*, 1880. Prix : 6 fr. — M. Jules Bailly, un soldat déjà ancien du bataillon poétique de notre Belgique, n'y va pas de main morte quand il s'y met. Tubleu! Cinq cents pages serrées, compactes de vers, c'est effrayant et je dois dire que cela m'a effrayé tout d'abord, et puis j'ai lu une pièce, deux, trois, dix, vingt, passant de l'austère et large alexandrin au courant vers de huit, et j'ai été tout ébouriffé d'arriver si tôt à la table des matières.

M. Jules Bailly a le vers acile; on sent qu'il ne reste pas des heures à héler une rime qui ne vient pas; cette facilité même est cause que le poète laisse assez souvent échapper des négligences prosodiques qui font tache : oubli de la césure dans l'alexandrin, rimes pauvres ou jumelles (*paternel* et *maternel*, p. 347), etc. A côté de cela certaines pièces du livre ont une puissante envolée et tintent sonorement. Le poète a des affinités évidentes avec Joseph Autran, un poète à peine mort et oublié déjà. C'est la même note un peu pâle, souvent privée de ce montant qui tire la strophe de sa monotonie de plain-chant, mais il y a chez M. Jules Bailly une virilité juvénile pleine de charme; son œuvre est d'un poète de race et survivra.

Les élèves des écoles spéciales organisent, au bénéfice de la caisse de secours des mineurs, un concert que nous ne pouvons trop recommander à nos lecteurs liégeois et auquel M. *Jeno Hubay*, le nouveau professeur du Conservatoire de Bruxelles, prêtera le concours de son jeu surprenant.

Bruxelles. — Société Générale d'Imprim., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.





Nouveaux appareils de sûreté contre VOL et INCENDIE, pour Bijoutiers, Changeurs, Banques, Châteaux, Appartements, etc.— Appareil tout placé avec sonnette électrique, depuis 20 francs. — Nouveaux porte-voix à échos avec membrane répercutrice, fonctionnant jusqu'à 2,000 mètres, accusant même les conversations à voix basse, et permettant à l'ingénieur, assis dans son bureau, de suivre la marche du travail à l'intérieur des mines ; au chef d'établissement de se tenir au courant — *de auditu* — de ce qui se passe chez lui, etc., etc.

Pour les commandes, s'adresser à M. CERPAUX, constructeur-mécanicien breveté, Boulevard du Nord, 54, Bruxelles.

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

—

Fonds de Magasins

—

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par G. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

LIBRAIRIE
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*

L'âge n'est pas un obstacle.

AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien

11, rue de la Putterie, 11

PRÈS RUE MADELEINE

—

Jumelles de théâtre, campagne et marine, — Atelier spécial pour les réparations.

MADAME LESY

Maîtresse-Accoucheuse de première classe

Reçoit tous les jours les Dames malades, stériles ou enceintes qui désirent la consulter.

REÇOIT DES PENSIONNAIRES

27, RUE BRICHAUT, 27

Schaerbeek, lez-Bruxelles.

MANUFACTURE

DE

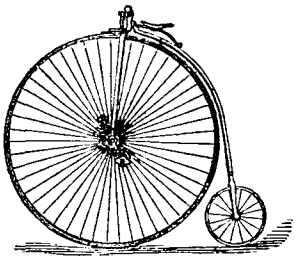
VÉLOCIPÈDES

(BREVETÉE)

L. NOISET

Avenue de la Reine, 192

BRUXELLES



CAISSE SYNDICALE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : UN MILLION DE FRANCS

Boulevard Anspach, 45, Bruxelles

LISTE DES SERVICES DE LA CAISSE SYNDICALE

1° Exécution des ordres de Bourse ; 2° Achat et Vente de fonds publics belges et étrangers ; 3° Change, Achat de monnaies anciennes et étrangères ; 4° Encaissement des coupons ; 5° Renseignements sur toutes les valeurs, Versements sur titres, Libérations, Échanges, Souscriptions.

CORRESPONDANCE QUOTIDIENNE DE LA CAISSE SYNDICALE

La *Caisse Syndicale* publie chaque jour une Correspondance donnant les principaux cours de la Bourse et contenant sous le titre : LA PHYSIONOMIE DU MARCHÉ, une appréciation exacte et rapide de la situation.

La *Caisse Syndicale* envoie, *à titre gratuit*, pendant un mois, sa **Correspondance quotidienne** à toute personne qui en fait la demande.

AGENCES :

LOUVAIN : 1, Rue Juste-Lipse. — BINCHE : 47, Rue de la Gaîté.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — N° 11 — Tome Ier — 1er Mai 1882

SOMMAIRE

Poésies	
Contes sylvestres	AUGUSTE LAVALLÉ.
CHRONIQUE DE PARIS : Françoise de Rimini à l'Opéra	FERNAND LEBORNE.
Exposition du Cercle Artistique.	M. V.
LES LIVRES : Pot-Bouille	Δ
— Le Récit du Grand-Père	"
— Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains.	"
REVUE DE LA QUINZAINE : Le *Mefistofele* d'Arrigo Boïto	MAX WALLER.
Première représentation de la *Part du Feu*	" "
Liége. Troisième Concert Populaire . .	CH. M.

Le Numéro : 20 cent. — Étranger : 25 cent.

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

GAND
57, Rue des Champs, 57

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

VERVIERS — BELGIQUE — NAMUR

G. Andelbrouk, 56, r. Pont-Léopold (HODIMONT) | Auguste Vierset, 5, rue du Président

TOURNAI — BRUGES

V. Devorède, chez Vasseur-Delmée, libraire | Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

HUY — ANVERS

Bur. de la *Gazette de Huy*, r. de l'Applée, 5 | R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

Alost, Charleroi, Louvain, Mons, Tongres, Thuin, Verviers

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la Revue Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande.*

PRIX DE L'ABONNEMENT . . . . . **8** Francs

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

BOITE AUX LETTRES

H. W. — Votre lettre nous a fait plus de plaisir que vos vers. Comment, avec les opinions avancées que vous avez, tombez-vous ainsi dans l'ornière de la poésie tendrotte et pâle ? — *Pars, rapide messagère. — Perce le faible zéphir, etc.* — Cela est vieux comme Millevoye et l'*Almanach des Dames*. Avec la meilleure volonté du monde la *Jeune Belgique* ne peut donner dans ce genre.

A. D. — *M. de Sivel.* — Vos vers ne manquent pas d'allure, mais nous n'insérons rien d'anonyme. Libre à vous de prendre un pseudonyme dans la Revue, mais, personnellement, nous tenons à savoir à qui nous avons affaire. Et puis, êtes-vous abonné ? Si vous ne l'êtes pas, mettez-vous en règle.

L. B., à Alexandrie. — Reçu votre mandat. Merci.

C. F., à Bordeaux. — Décidément notre exigu format prolongerait trop longtemps la publication des *Sonnets virils*. Mais envoyez-nous toujours de ces beaux vers simples que vous savez si bien faire. Quant à l'abonnement, nous comprenons cela. Merci.

Notl., à Bruxelles. — Merci pour votre chaleureuse sympathie. Notre prochain numéro vous donnera toutes les explications désirables.

O. Rich., à Verviers. — Disciple de Richepin et de Bouchor, salut ! Tout cela est bien frappé, sauf quelques mots trop visiblement jetés là pour la rime. *Zingaris* passera dans le prochain. Vous avez quelque chose *là*, mais de grâce, pas de négligence.

F. M. (Ille-et-Vilaine). — Votre intéressant conte, sans valoir celui que nous avons publié, est d'une lecture facile et attachante. Nous le publierons, sans oublier cependant que vous nous devez mieux.

C. G., à Cluny. — Merci pour votre lettre et vos envois, mais vous ne nous ôterez pas de la tête que vous ne puissiez faire et n'ayez fait bien mieux que tout cela.

Ajax. — Vous croyez que votre nouvelle plairait au public ? Nous persistons à n'être pas de votre avis. Merci pour le compte-rendu, mais cela regarde notre correspondant. Adressez-vous à lui.

O. H., à Ixelles. — *Aramis.* — Vous êtes vraiment trop modestes. Vos œuvres ne sont pas sans mérite, et si nous pouvons leur trouver une petite place dans nos feuillets, nous tâcherons de la leur garder.

Jean d'Or. — Votre fragment philosophique n'est pas mal, mais l'idée en est si peu originale (voir Monologue de Faust) que nous préférons pour votre début à la *Jeune* attendre quelque chose de plus digne de vous.

POÉSIES

TRIOLETS DE MAI

A Georges Rodenbach.

Aux champs ce sont de grandes fêtes :
Amour et Mai rentrent vainqueurs
Et, pour célébrer leurs conquêtes,
Aux champs ce sont de grandes fêtes.
La sève qui monte les têtes,
Met en passant l'amour aux cœurs.
Aux champs ce sont de grandes fêtes :
Amour et Mai rentrent vainqueurs.

Cupido frappe à chaque porte :
Le cœur-écho répond tic-toc;
Bébé joufflu de mine accorte,
Discret, il frappe à chaque porte.
Mais si vous n'ouvrez, il l'emporte
A grands coups de taille et d'estoc.
Cupido frappe à chaque porte :
Le cœur-écho repond tic-toc.

Te souvient-il, ma brune ancienne,
Des belles amours d'autrefois
Des premiers mots par la persienne?
Te souvient-il, ma brune ancienne,
Du long baiser qui te fit mienne,
Un soir, dans la tiédeur des bois ?
Te souvient-il, ma brune ancienne,
Des belles amours d'autrefois ?

Quand nous avons vingt ans, quoi, Jeanne,
Quoi, ce serait fini d'aimer
Et tu voudrais nous mettre en panne,
Quand nous avons vingt ans ? Dis, Jeanne,
A nos amours ouvrons la vanne :
Le bateau tient toujours la mer,
Et nous avons vingt ans ! Non, Jeanne,
Non, ce n'est pas fini d'aimer !

ALBERT GRÉSIL.

MORS — AMOR

Laisse ta tête blonde en mes bras reposée,
Inerte, dans la paix de notre amour vainqueur,
Et, comme un lis penché dont la tige est brisée,
Incline doucement ton front blanc sur mon cœur.

La nuit profonde vient; tout dort, et la nature
Semble faire partout silence autour de nous,
Afin d'entendre mieux l'adorable murmure
De nos soupirs confus et de nos baisers fous.

Restons ainsi longtemps, toujours, ma bien-aimée,
Oubliant, oubliés de la terre et des cieux !
A tout désir humain mon âme s'est fermée,
Puisque j'ai contemplé l'infini dans tes yeux.

1er Mai 1882.

Mon univers, c'est toi : toi, ma joie et ma vie,
L'orgueil de mon présent et de mon avenir ;
Je n'ai pas d'autre but ; toi seule est mon envie,
Mon dieu ; tu m'appartiens... Le monde peut finir !

Le ciel peut me frapper ici : je m'abandonne,
Calme, sans volonté, sans force, aux coups du sort,
N'aspirant plus à rien qu'aux baisers que me donne
Ta chère bouche rose, ô mon divin trésor !...

Mais que dis-je ? Je suis cruel et je blasphème,
Mon bonheur est si grand et j'ai peur de souffrir...
Je suis lâche... Pardonne, oh ! pardonne ; je t'aime,
Vois-tu, je t'aime tant que je voudrais mourir !

LUCIEN SOLVAY.

L'HOMME DE L'ÉGLOGUE

A Camille Lemonnier.

Pousse dru, comme bonnes graines
Dans les terreaux épais et gras !
Mon gars, au tronc des jeunes chênes,
Mesure ta jambe et ton bras !

Enfant, tandis que dans la classe,
Où grouille un tas de polissons,
Le magister pédant ressasse
Ses rudimentaires leçons ;

La sueur inondant de perles
Ton front, avec d'autres gamins.
Pour dénicher les jeunes merles
Mets en sang tes pieds et tes mains.

Entraîné dans cette tapée
De faunes, gorgé de raisin,
Achève ta blouse râpée
Aux pièges à loups du voisin.

Ou, vous postant entre les saules,
Près des marais bordés de joncs,
Arrêtez, aux coups de vos gaules,
Les grenouilles dans leurs plongeons.

Mène, plus tard, dès l'aube bleue,
Le troupeau de taureaux beuglants,
Chanteurs solennels dont la queue
Bat la mesure sur leurs flancs.

Enfin, dans sa fleur le fruit germe,
C'était le printemps, c'est l'été;
Le sang bouillonne sous le derme,
Aux ardeurs de la puberté.

Au retour des champs tu te joues
De la fille du métayer,
Cruel, tu lui pinces les joues;
Tu l'aimes et la fais crier.

Mais l'opulente créature,
Dans son désir inconscient,
Prend plaisir à cette torture;
Elle exulte tout en criant.

Car dans ta casquette et ta blouse,
Avec ta main rude au toucher,
Tes sabots imprégnés de bouse,
Ta brutalité de vacher;

Ton peu d'argent, ta pauvre mise,
Ta bouche large et ton nez court,
Tes grands yeux bruns et ta peau bise,
Ton parler dur, ton geste lourd ;

Bien pris du mollet et du râble,
Tes haillons bridant sur la chair,
C'est toi le mâle désirable
Pour cette femelle au teint clair.

Oui, la fraîche fille de ferme,
Que tu lutines en passant,
Sait déjà que ton corps est ferme,
Et l'aura deviné puissant.

Elle ignore le grand mystère,
Mais autour d'elle l'herbe croît,
En sève ressort de la terre
La semence que le sol boit.

Elle se dit, la tendre blonde,
Qu'il faut aux vierges, aux sillons,
Le gars viril qui les féconde :
Des épis d'or, des enfants blonds.

Le gars à l'ardeur primitive,
Au désir farouche et dormant,
Qui devienne, pour l'œuvre vive
De la nature, un instrument.

Arrive le jour de la foire :
Dansant, buvant, toujours à deux,
Ils s'en iront par la nuit noire
Et sous les feuillages ombreux.

L'air chaud de juin les enveloppe,
Les parfums de la fenaison,
Plus subtils que l'héliotrope,
De leur pudeur auront raison.

Pourtant elle lutte. Il la presse.
— Ah ! je te mords si vous osez !
Mais sa griffe est une caresse,
Ses morsures sont des baisers.

Triomphant, il la tient pâmée.
Ils ne savent plus ce qu'ils font !
Seuls des soupirs sous la ramée
Troublent le silence profond.

Et ce gars, le semeur austère,
Vierge de tout contact malsain,
Féconde tes guérets, ô terre !
O fille ! féconde ton sein.

Poussez drus, comme bonnes graines
Dans les terreaux épais et gras,
Fleurs de paysans, jeunes chênes,
Les dignes garçons de mon gars !

GEORGES EEKHOUD.

MANNEKEN-PIS (*)

La fillette en cheveux par moi longtemps suivie
Vint s'arrêter auprès de l'impudent gamin,
Ce cher bronze qui n'a de libre qu'une main...
Elle admirait son geste et paraissait ravie.

Ce qu'elle attendait là n'était point l'omnibus !
— Très jeune, une de ces exsangues fleurs du vice
Se dressant pour les cœurs naïfs, comme un rébus.
« Viens ! » lui dis-je, prenant sa taille de novice,

« Viens, je veux te mener par les cafés-concerts,
Où tout en écoutant rossignoler des airs,
A longs traits nous boirons le lambic des dimanches. »

L'enfant entrelaça les deux mains dans ses manches
Et, rêveuse, levant ses longs yeux de lapis,
Sans répondre, écouta pleurer Manneken-Pis.

THÉO HANNON.

(*) Ce sonnet fait partie d'un volume de croquis bruxellois que l'éditeur KISTEMAECKERS publiera en octobre prochain, sous le titre : *Au Pays de Manneken-Pis*.

LE CHASSEUR DE LOUPS

Depuis que dans la sapinière,
Claudine, je te vis passer,
L'amour en mon âme si fière,
L'amour est venu se glisser.

Dans les forêts où je m'enfonce,
Ta blonde image me poursuit,
Et c'est ton nom que je prononce
Dans mes rêves de feu, la nuit.

Perdu d'étranges rêveries,
Je vais errant, je ne sais où,
Et les pâtres dans les prairies
Disent de moi que je suis fou !

Et quand le soir, dans ma chaumière,
Seul, je rentre songeant à toi,
Des larmes brûlent ma paupière,
Je pleure sans savoir pourquoi.

Suivant notre usage champêtre,
Avant l'aube du premier mai
J'avais posé sur ta fenêtre
Le blanc cerisier parfumé.

Mais que ma peine s'est accrue !
Et comme mon cœur fut brisé,
En retrouvant, jonchant la rue,
Mon pauvre bouquet refusé !

Je sais que je n'ai rien pour plaire :
Dès mon jeune âge, hélas ! je cours
Par les bois — et je ne sais faire
Ni compliments ni beaux discours.

Et puis, farouche est ma figure ;
J'ai le teint sombre, l'œil ardent...
Et toi, si jolie et si pure,
J'ose t'adorer cependant !

Aux malheureux on te dit bonne ;
Je viens donc aussi réclamer
Ton amour ainsi qu'une aumône :
Ne veux-tu pas un peu m'aimer !

Si ton âme avait ce courage,
Oh ! le brutal chasseur de loups,
A la voix rude, au cœur sauvage,
Comme un enfant deviendrait doux !...

LOUIS MERCIER.

RONDELS D'AVRIL

I

C'était le premier Avril
Et l'Amour chantait famine.
Dans le bouton l'étamine
Baisait déjà le pistil.

Les oiseaux rentraient d'exil,
Cœur content, joyeuse mine :
C'était le premier Avril
Et l'Amour chantait famine.

Elle avait dit « Oui ! »... Subtil,
Vers le bois je m'achemine,
Et mon roman se termine...
— Quoi ! déjà ? mais qu'advint-il ?
— C'était.. le premier Avril.

II

Vive l'amour ! c'est Germinal,
C'est le moment de s'aimer ferme !
Dit le coq, sultan de la ferme,
Tout fier sur son fumier banal.

C'est bien fait : au froid hivernal
Le bon Dieu vient de mettre un terme ;
Vive l'amour ! c'est Germinal,
C'est le moment de s'aimer ferme !

Le printemps sort de l'arsenal,
Où, tout l'hiver, il les renferme,
Ses armes... Sous mon épiderme
Court quelque chose d'infernal...
Vive l'amour ! c'est Germinal !

JULES DE BAUGNIES.

CONTES SYLVESTRES

Le Loup

Sur le coup de deux heures, le chemin qui monte vers les hauteurs du sud s'emplit subitement d'une cohue bruyante formée de toutes les vaches et de toutes les génisses du hameau.

Des hommes et des filles les menaient vivement, à grands cris et à grands coups. Les grosses bêtes, pourchassées et ahuries, trottaient avec des meuglements de détresse et des temps brusques de galop, vidant en éclaboussures les mares des ornières sous le piétinement lourd de leurs larges sabots. Parfois une lanière, lancée à tour de bras, s'enroulait, crispée et sifflante autour d'un fanon et le mordait. Les retardataires se ruaient en avant, entraient comme des coins, violemment, au centre du troupeau qui se gonflait, oscillait et crevant s'étalait le long de la route, dans les fossés et dans les labourés. Alors les hommes et les filles se précipitaient dans la mêlée, avec des jurons et des appels jetés à plein gosier ; les bâtons de cormier noueux s'abattaient en une cadence furieuse au creux des panses et sur les plats des cuisses et l'ordre se rétablissait, tant bien que mal.

Pour voir passer cette débandade, le berger qui gardait ses bêtes à la lisière du bois, se retourna, sinistre et grave sous la hideuse tête de loup laissée à la dépouille de fauve qui lui servait de manteau.

C'était un beau garçon souple, brun, nerveux, la barbe frisée, les cheveux noirs, l'œil grand et sombre. Peu communicatif par nature, il était devenu taciturne par suite d'une surdité presque complète qui l'avait pris dans ses premières années. On l'appelait le *Warda*, c'est-à-dire le gardeur, parce qu'on ne lui savait pas de nom réellement. Le fermier qui l'avait trouvé, puis élevé par charité, l'occupait encore maintenant à cause de son infirmité.

Lorsque le défilé fut fini et que toute cette confusion eut disparu au premier tournant de la route, il siffla son chien qui était maigre, énorme, avec une expression féroce dans le regard, et lui fit pousser les moutons dans la même direction.

Il marchait en tête, lentement, à une bonne distance de la troupe des bestiaux, qui marquait son passage par de grandes trouées dans les branches mortes. Des bruits traînaient jusqu'à lui, épars et assoupis sous le couvert presque dépouillé. C'était en automne, et les

premières bises ayant secoué les arbres et glané les feuilles comme des fruits mûrs, il y avait à terre des épaisseurs molles de détritus que les pieds éventraient et d'où montaient par bouffées tièdes les odeurs fades et lourdes de la putréfaction. Les troncs s'étageaient sur les pentes rudes dans des enchevêtrements de cimes qui veinaient de noir le bleu pâle et fané du ciel. La température était douce ; le soleil mettait dans l'air des moiteurs pénétrantes et la lumière blanche que versait l'espace descendait dans les branches, s'égouttait à travers la ramure et filtrait jusque dans les grandes herbes jaunes et sèches plaquant le sol çà et là.

Puis, tout à coup, dans la forêt une clairière s'ouvrit, immense, piquée de distance en distance, irrégulièrement, de hêtres gigantesques, de chênes crevassés, qu'à la dernière année la hache des bûcherons avait épargnés à cause de leur belle venue. Au fond des grands trous béants où avaient plongé les longues racines des souches, la terre se montrait grisâtre, mélangée de feuilles noires et de brindilles cassées menu. Des éclats de bois dédaignés par la main des pauvresses se pourrissaient sous les touffes d'un gazon couché, autour des pattes d'arbrisseaux qui hérissaient le sol de leurs déchirures tranchantes. La clairière, profonde et lumineuse, se mélancolisait de la haute silhouette des arbres dont les branches, sèches et nues, s'étendaient vers le ciel avec des supplications calmes et persévérantes.

Les vaches et les génisses s'y précipitèrent et, se dispersant, y paissèrent jusqu'à la tombée des premières grisailles, avec un bruit sourd et continu de mâchoires remuées gloutonnement. Parfois des souffles bruyants et chauds passaient en fumées blanches par les naseaux dilatés quand deux des grosses bêtes, l'œil furieux, le front bas, la corne en avant, se disputaient une poignée d'herbe plus verte et moins coriace.

Vers le soir le troupeau rassemblé, non sans peine, reprit le chemin de l'étable. Il venait de rentrer sous bois lorsqu'une fillette maigre, nerveuse, brune, la mine délurée, déjà grandelette, dit au garçon qui marchait à côté d'elle :

— Fais semblant de rien. Il y a la Marie-Jeanne qui est restée en arrière, toute seule. Tu ne sais pas pourquoi ?

L'autre dit non ; alors elle ajouta :

— Je vais te le dire. Michel, tu sais, le grand blond qui est garde-chasse ? Il a rôdé tout le temps autour de nous. Eh bien, c'est le bon ami à la Marie-Jeanne et elle veut lui parler.

Puis, vers la lisière, les moutons étant encore à brouter, machina-

lement, sous l'unique garde du chien qui s'était couché et avait allongé sa tête mince sur ses pattes crottées, la fillette reprit :

— Tiens, le Warda est dans le bois. La Marie-Jeanne aura deux amoureux. Seulement elle en a peur de celui-là. T'as jamais vu comme il la regardait, quand elle passe près de lui ? On dirait qu'il va la manger.

Sous le couvert, Marie-Jeanne, la belle-fille, était restée et sa chair grasse et blanche avait un reflet pâle et mat dans les ombres qui s'épaississaient. Et Michel, le beau garçon rieur et jovial, aimait à caresser de sa grosse moustache les joues fraîches de son amoureuse ; bien plus encore, il raffolait de ces baisers qu'il allait prendre souvent — trop souvent ! — à pleines lèvres dans le petit creux formé au bas de la gorge opulente par la naissance des seins et qu'il savourait longuement — trop longuement, disait la bonne fille, qui en avait le cœur tout bouleversé.

Sous le couvert la solitude s'emplissait d'un silence infini et la nuit, profonde et souveraine, s'abaissait lentement sur la forêt. Dans les faîtes immobiles, de temps à autre et sans cause apparente, des frissons courts entrelaçaient les rameaux par leurs pointes avec des froissements de fleurets ; des frissons doux et pâmés se glissaient sous la peau de la jeune fille.

— Michel est bien long à venir, murmura-t-elle.

Et peureuse malgré la certitude qu'elle avait de son voisinage, elle se blottit contre un large tronc, se faisant toute petite, fouillant l'obscurité de ses deux grands yeux bleus où flottaient des inquiétudes vagues. Puis un craquement partit derrière elle, sec comme le bruit d'une branche morte écrasée net, et Marie-Jeanne, dont le sang fit un tour en une seconde, se retourna, plus émue encore, une rougeur ardente sur tout le visage.

Dans le taillis qui, en face d'elle, se hérissait de ronces, elle ne vit rien d'abord.

Puis un mouvement se fit, quelque chose se dessina au fond d'une trouée.

Des feuilles tombées des arbres pendaient aux ronces, en manteau d'arlequin : la chose disparut. Elle devait cependant ramper avec une lenteur prudente. Le craquement ne se renouvela pas, mais les tiges droites des coudriers, parfois heurtées au pied, se secouèrent et cliquetèrent avec des bruits vagues de leurs cimes élégantes s'effilant dans les bistres du ciel. Enfin, au bord de la trouée noire, une tête parut, longue, poilue, brune, hideuse.

Marie-Jeanne regardait, l'œil agrandi par une angoisse atroce.

Cette chose approchait toujours et laissait voir dans l'ombre de deux orbites profonds, deux prunelles qui brûlaient, phosphorescentes et féroces.

Tout à coup, d'un soubresaut, la forme se souleva et la tête se montra en plein sous ce qui errait encore de lumière à travers les chambres.

Et Marie-Jeanne reconnut une tête de loup.

Alors, affolée, avec un effort terrible de sa poitrine écrasée, elle clama, désespérée, comme une biche qui brame aux abois :

— Michel, Michel...

Personne ne répondit et l'appel, étouffé dans un milieu sans échos, alla se perdre dans l'implacable silence de la solitude.

La bête, muette et lourde rampait.

Puis au moment où le cou tendu, la mâchoire pendante, elle se pelotonna sur elle-même, prête à bondir, un coup de feu éclata, derrière le tronc d'arbre auquel Marie-Jeanne s'était acculée.

La bête s'affaissa, avec un cri rauque et sourd.

Michel, qui s'était glissé en tapinois pour surprendre son amoureuse, allait achever l'animal de la crosse quand la tête, dans un dernier tressaillement, tomba sur l'épaule, découvrant la face convulsée et sinistre du Warda.

AUGUSTE LAVALLÉ.

CHRONIQUE DE PARIS

Françoise de Rimini à l'Opéra

Décidément, depuis quelques années, l'Opéra n'a pas la main heureuse ; après les chutes retentissantes de *Polyeucte* et du *Tribut de Zamora*, deux opéras dépourvus de couleur et de vérité dramatique, voici qu'il nous donne *Françoise de Rimini*, ouvrage destiné à rejoindre sans doute dans l'oubli, ses tristes devanciers. Toutefois, si la musique de ces œuvres a donné matière à de nombreuses critiques, il ne faut pas oublier que les livrets sur lesquels les musiciens ont écrit leurs partitions, sont des plus misérables, celui de *Françoise* notamment est remarquablement mauvais. Nous ne nous arrêterons pas à l'œuvre de MM. Barbier et Carré, ces maîtres-ès-arrangement. Tous les journaux ont raconté en long et en large ce poème de *Françoise de Rimini*, tiré du Dante d'abord, de Silvio Pellico ensuite ; c'est l'éternelle histoire qu'on sait par cœur des amours malheureuses de Francesca et Paolo. Parlons de la musique, qui seule nous intéresse ici.

M. Ambroise Thomas est assurément un des musiciens les plus forts de l'école française. Il sait son métier comme pas un : je n'en veux pour preuve que la façon artistique dont sont construits la plupart des récits de *Françoise de Rimini*, ainsi que la scène des Damnés et la Marche nuptiale. Mais le savant directeur du Conservatoire de Paris est-il possédé du génie qui enfante les œuvres immortelles ? Je laisse à d'autres le soin de répondre à cette question. Pour ma part ce que j'aime le plus dans M. Thomas, c'est non-seulement sa science profonde, mais encore la poésie qu'il a su mettre dans le cours de plusieurs de ses ouvrages, notamment dans *Mignon* et dans *Hamlet* et même dans *Françoise de Rimini* où l'auteur a trouvé la note vraie pour le *duo des Ames* et la principale scène du dernier acte; seulement, de même qu'il ne suffit pas de sentir et de rendre ses sensations dans la langue de Lamartine et de Musset pour être un grand poète, de même le musicien, qui n'a pour noter ses impressions que des effets sans personnalité marquée, n'arrivera jamais à produire une œuvre qui défie et la mode et le temps.

Depuis la *Courte-Échelle* qui fut son début à l'Opéra-Comique, M. Thomas a abordé tous les genres ; il a sacrifié à la gaîté française avec le *Caïd* qui tient la première place au milieu de ses nombreux ouvrages légers ; il a pleuré tendrement avec Mignon et a gémi avec le sombre Hamlet. Eh bien! dans aucune des phases de sa longue carrière, je ne trouve une note qui soit bien à lui et qui fasse qu'en entendant sa musique, on puisse dire aussitôt : c'est du Thomas. La seule chose qui le caractérise, c'est précisément cette couleur sombre et terne jusque dans la passion qu'on a reprochée à *Hamlet*, et qui ne peut cependant pas être prise pour de la personnalité, puisqu'elle ne parvient même pas à lui faire éviter les réminiscences. *Françoise de Rimini* dont nous avons surtout à nous occuper ici, en est une preuve évidente. Dès le début, l'entrée de Virgile est marquée par une phrase qu'on dirait écrite de la main de Gounod dont M. Thomas subit souvent l'influence; le chœur des damnés, page assurément capitale de la partition, a dû être inspiré par le souvenir de la sublime fonte des balles de *Freyschütz;* le trio patriotique du premier acte : « Italie, Italie... » et le chant de guerre de Paolo, sur un accompagnement de pas redoublé, font songer à Donizetti; le finale du premier acte et la plupart des ensembles sentent les procédés italiens, ceux de Verdi en particulier; le chœur des pages, très-gracieux pourtant, aurait pu figurer dans un ouvrage d'Auber, l'abominable air de Francesca, à la fin du deuxième acte, dans n'importe quelle opérette où les mouvements de galop sont en faveur...

Il y en a donc un peu pour tous les goûts, excepté cependant pour les musiciens qui reprochent avec raison à cette partition un manque absolu d'unité et d'originalité, deux choses indispensables à la vie d'une œuvre artistique. C'est pourquoi je doute bien que *Françoise* puisse jamais se relever de l'accueil qui lui a été fait le soir de la première; or, comme cet opéra est bâti d'après la coupe italienne et comme toutes ses romances et anciennes formules n'ont pu le sauver du naufrage, je crois voir là un signe de la lassitude du public à l'égard de ce genre auquel il s'était laissé prendre grâce à l'éblouissant

manteau dont le génie de certains maîtres avait recouvert sa nudité. Ce qu'il faut maintenant, ce n'est plus une suite illogique de morceaux de concerts qui entravent l'action et ne servent qu'à faire briller le chanteur, ce qu'il faut, c'est le drame, celui dont Gluck nous a indiqué la voie dans ses immortels chefs-d'œuvre. Et de même que dans une comédie de caractères les hors-d'œuvre ne sont pas de saison, de même dans un opéra aucun des morceaux qui arrêtent la marche de l'action, ne doit trouver grâce. Non pas qu'il faille bannir à tout jamais ce qu'on est convenu d'appeler la mélodie, il faut simplement la réserver pour le moment où la situation la demande ; ainsi ménagée, elle n'en brillera que d'un éclat plus vif. C'est ce que Wagner a admirablement compris et ce que M. Thomas ne me paraît même pas soupçonner. Et cependant on prétend que le premier manque de mélodie ; mais comparez donc la plupart de ses duos d'amour, soit de *Lohengrin*, soit de *Tristan*, soit des *Walkyries*, à celui de Francesca et de Paolo! Chez l'un la phrase monte et grandit, chez l'autre elle n'aboutit pas ; l'un nous élève vers l'infini, l'autre nous laisse dans notre calme et ne nous ouvre même pas le moindre horizon ; l'un peint des caractères, l'autre fait chanter des artistes. Dans *Françoise*, Malatesta qui devrait faire contraste comme Friederich dans *Lohengrin* ou même Amonasro dans *Aïda*, soupire des airs qui, s'ils étaient écrits pour ténor, pourraient tout aussi bien être chantés par Paolo dont le caractère est absolument opposé. Quand nous avons un ensemble comme le trio du deuxième acte, Francesca, Ascanio et Guido dont les sentiments diffèrent absolument, se rencontrent plus d'une fois et ne se gênent nullement pour chanter à l'unisson.

Je crois que l'auteur ne se préoccupe souvent que de l'effet à produire sur le gros public, et c'est ainsi que je m'explique la présence dans son ouvrage de contre-sens fréquents dans les airs et les récits, et notamment d'une marche nuptiale d'une couleur pastorale, alors que nous assistons au mariage de Malatesta et de Francesca dans la ville de Rimini. J'en citerai comme preuves encore l'interrogatoire de Guido au deuxième tableau et surtout le milieu de l'air de Paolo au dernier acte où, rappelant le combat dans lequel il a failli perdre la vie, le jeune homme chante ses malheurs sur un gracieux dessin d'orchestre. Or, quand un ouvrage manque de sincérité artistique et qu'il n'a pas pour y suppléer certains éclairs qui parviennent parfois à faire croire au génie, je ne vois pas ce qui pourrait en rester. Rossini a écrit un chef-d'œuvre, que, malgré tout, nous revoyons toujours avec admiration ; seulement, si *Guillaume Tell* paraît devoir résister au temps plus que beaucoup de partitions italiennes, c'est qu'à côté de choses regrettables dans la forme, ce maître y a tracé des caractères tels que le cœur seul, vivifié par le génie, peut en créer. La forme change, sans quoi le progrès serait un vain mot, mais le sentiment réel restera toujours, parce que la vérité demeure.

L'interprétation de *Françoise de Rimini*, sans être extraordinaire, m'a paru satisfaisante. M. Sellier a une voix fort puissante et fort étendue dont il ne sait malheureusement pas toujours se servir à propos. M. Lassalle a pu faire valoir son grand talent de chanteur dans un rôle où les effets ne manquent pas.

Au deuxième acte, il a dit à merveille la gracieuse mais peu personnelle mélodie en *ré* : « Je t'aime, je t'adore ». Mlle Caroline Salla qui a débuté à Bruxelles, il y a quelque dix ans, possède un timbre de voix agréable. Son succès a été assez contesté, à cause surtout de sa méthode défectueuse et de son jeu peu dramatique. Elle a réussi à souhait les demi-teintes du *duo du livre*, jolie page musicale que j'ai négligé de signaler, mais dans les passages de force et d'énergie, elle a beaucoup fait regretter la Krauss. Je crains bien que si *Françoise* ne tient quelque temps l'affiche, son séjour à l'Opéra ne soit pas de longue durée, car je ne vois guère, dans le répertoire, un rôle où elle puisse briller. Mlle Richard a composé son rôle de page avec un soin extrême ; elle chante et joue en véritable artiste. La chose est assez rare aujourd'hui pour être remarquée ; aussi est-ce de tout cœur que nous mêlons nos applaudissements à ceux du public. Mlle Mauri est une danseuse incomparable, personne ne l'ignore aujourd'hui ; les tours de force qu'elle a accomplis avec une grâce extrême dans le ballet de *Françoise*, ont remporté le plus vif succès.

L'orchestre qui dans l'œuvre de M. Thomas se borne à un accompagnement bien nourri et assez intéressant, a été convenable, mais rien de plus. Les chœurs marchent avec ensemble et les jeunes filles du Conservatoire qui montaient pour la première fois sur les planches de l'Opéra, ont fait plaisir dans la scène des pages.

Les costumes et les décors ne laissent rien à désirer ; mais aussi quoi d'étonnant, lorsqu'on dépense, à l'Académie de musique, près de 400,000 francs pour monter un ouvrage ?

FERN. L.

EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE

(PREMIER ARTICLE)

Le Cercle Artistique de Bruxelles n'a rien négligé pour rendre l'exposition actuelle aussi complète, aussi attrayante que possible ; et, de l'avis unanime, ses efforts n'auront pas été vains. De nombreux artistes ont répondu à son appel. Quelques-uns d'entre eux, d'une réputation déjà solidement établie, se rencontrent avec des émules plus jeunes et dont le succès d'aujourd'hui est d'un bon augure pour l'avenir de l'école belge.

Saluons parmi les premiers, un peintre anversois qui n'a pas, jusqu'à présent, participé aux réunions du Cercle. Nous voulons parler de M. *Henri de Braekeleer*, de ce merveilleux coloriste qui, mieux que personne en Belgique, semble avoir conservé le secret de ces riches tonalités dont reluisent, aujourd'hui encore, les vieux tableaux hollandais. L'exposition néerlandaise ouverte en ce moment même nous révèle, une fois de plus, le culte sincère et profond que les maîtres d'autrefois professaient pour le coloris. Les peintres actuels,

avec leurs tons brouillés, piquants ou amortis, sont loin, pour la plupart, de cette opulence et de cette bonne foi. Les artistes hollandais, et après eux M. Henri de Braekeleer, ont ce rare avantage d'être aussi complètement, aussi naïvement peintres qu'on peut le désirer. A leurs yeux, la peinture se suffit à elle même. Ne leur demandez pas une savante mise en scène, un esprit raffiné, il n'est pas certain qu'ils vous comprendraient. Leur âme, ils la font passer toute entière sur leur palette. Aussi leur palette est-elle inimitable. Voyez plutôt le *Ménétrier* de M. de Braekeleer : ce qui vous frappe, c'est une manche rouge se détachant sur un mur blanc. Ce n'est rien, dira l'ignorant; c'est excellent, répondra le vrai connaisseur. Dans le choix, dans la combinaison de ce rouge et de ce blanc, il entre autant d'originalité, autant de sincère émotion qu'il n'en est besoin, par exemple, pour la composition d'un poëme, d'une symphonie ou d'un tableau d'histoire.

Le seul artiste qui, dans le domaine de la couleur pure, puisse rivaliser avec M. de Braekeleer, c'est M. *Alfred Verwée*. Dans ses deux tableaux du Cercle, il s'est surpassé lui-même. Ces animaux d'un si puissant modelé, le satin bleu du ciel, le torrent de lumière humide qui traverse le paysage, tout contribue à vous donner l'impression d'un coin de vraie nature, arraché par l'artiste aux campagnes de la Flandre et qu'il nous offre dans son relief et dans sa gloire. Un critique moins bienveillant se hâtera d'ajouter qu'un des tableaux de M. Verwée. ne perdrait rien de son mérite si le dessin était à la fois plus élégant et plus correct. Une vache ne peut que gagner à posséder une tête plus solidement établie entre les deux épaules.

Nous faisons un grand mérite à M. Verwée d'avoir plongé ses animaux dans une véritable atmosphère. Cette intime harmonie fait un peu défaut à l'œuvre de M. *De Pratere*. Les chiens sont superbes, d'un dessin irréprochable, d'une physionomie expressive, dignes en tous points de M. De Pratere. Mais ils se détachent du paysage qui les entoure au point de lui ôter toute importance. Il semble que cette atténuation soit voulue; M. De Pratere craint sans doute qu'un paysage plus étudié, n'enlève aux animaux qu'il y place la valeur prépondérante qu'ils doivent y conserver.

MM. *Pierre* et *David Oyens* sont tous deux des coloristes convaincus. Et dans la couleur ils aiment mieux la force que la grâce. Ne cherchez pas dans leurs œuvres de fines dégradations de tonalités, des pénombres délicatement fouillées. Leur vigoureux pinceau ne se prête pas à ce travail recherché. Il suffit à MM. Oyens de quelques touches rapides indiquant les divers plans d'ombre et de lumière et se bornant à accuser le relief des choses. Il est vrai que ce relief est prodigieux. M. David Oyens a peut-être fait aussi bien, jamais, pensons-nous, il n'a fait mieux que son tableau intitulé : *à la Campagne*. M. *Impens* est un coloriste moins puissant, et peut-être moins naturel. Son goût l'entraîne de préférence vers les effets de couleur plus curieux et plus rares. Sa *Bohémienne au tambourin* est une œuvre intéressante où il y a de l'attrait, du savoureux et un peu de recherche. On se souvient du succès obtenu au dernier salon par le *Rossini enfant* de M. *Meerts*. Cet artiste continue la route qu'il avait bien commencée. Ses facultés sont heureusement équilibrées. Son œuvre se distingue par une cou-

leur saine, par une exécution large et soignée, par un esprit qui ne manque ni de bonhomie ni de finesse. Aux œuvres de cette nature est réservée la qualification de «bon tableau.» Il en est d'autres, pleines de lacunes et d'imperfections et qui néanmoins font dire qu'elles sont belles et très belles.

Un pareil éloge peut-il être décerné au tableau de M. *Jan Verhas ?* La question est délicate. M. Verhas est-il un artiste d'une rare distinction ? Assurément. Comprend-il les enfants comme peu de peintres les ont compris? Tout le monde le reconnaît, et nul ne songe à lui disputer le premier rang en cette matière. Comme preuve, allez revoir dans le tableau du Cercle cet enfant d'une attitude si charmante et si aristocratique. Est-il enfin coloriste expérimenté ? C'est notre avis. Mais alors, qu'est-ce donc qui fait que son tableau ne nous charme pas absolument ? Nous allons essayer de le dire. Nous avons plus haut hasardé cette opinion que les peintres hollandais devaient une grande partie de leur mérite à leur entière naïveté. Or, M. Verhas est beaucoup trop peu naïf, il ne l'est même pas du tout. Un artiste hollandais ayant à faire le tableau que nous offre M. Verhas, n'aurait eu d'autre souci que de reproduire fidèlement l'impression que lui faisait éprouver la nature. Ceci ne suffit pas au fantaisiste M. Verhas. Sa préoccupation n'est pas de rapprocher de la nature le tableau qu'il va faire ; elle consiste avant tout dans le désir de ramener et, en quelque sorte, de réduire la nature à l'effet particulier que l'artiste a en vue. Et M. Verhas, qui est un raffiné du pinceau, trouve probablement que des bleus amortis, des verts atténués, des jaunes éteints, donneront à son tableau un caractère de suprême élégance. Ces tons habilement triés, il les combine donc avec un art infini, assez sûr de lui pour les mettre tous en pleine lumière et pour repousser dédaigneusement les secours de l'ombre ; enfin, pour donner à son œuvre un dernier cachet de bizarrerie, il n'admet dans un paysage qu'une mince bande de ciel bleu destinée uniquement à donner plus de saveur à l'ensemble. L'œuvre, curieuse, mérite d'être vue, et pour tout dire, en un mot, il n'y a que M. Verhas qui ait été capable de la faire.

M. Frédéric, dont le nom, hier encore, était assez ignoré, vient d'appeler l'attention par son triptyque : la *Légende de saint François*, l'un des succès du salon actuel. M. Frédéric est surtout un artiste d'une rare intelligence. La banalité le blesse et en aucun sens il ne lui donne prise. Tout dans son tableau, et le choix des trois paysages, et le pensif visage du Saint, jusqu'à la forme bizarre et piquante du triptyque, tout est destiné à raviver notre intérêt. Ce n'est certes pas un tort. Au milieu de la foule d'œuvres banales produites quotidiennement, on est tout heureux d'en rencontrer une qui décèle chez son auteur un esprit curieux, un sincère désir de trouver quelque chose de neuf. Mais c'est également cette habileté, cette intelligence qui nous effrayent un peu. Il nous semble que chez un jeune artiste surtout, un certain abandon est une qualité précieuse, et l'abandon n'a rien d'exagéré chez M. Frédéric. Sa couleur est volontairement amortie, l'exécution est trop minutieuse; bref le tout manque un peu de verve. Cette opinion, son petit tableau : *le Repos*, la confirme encore. Les têtes sont bien dessinées, pleines de caractère, mais la touche est décidément mesquine.

Cette largeur qui fait encore défaut à M. Frédéric, il pourra sans doute l'acquérir. Quoi qu'il en soit, son heureux début lui impose de grands devoirs, car il est un de nos artistes dont le public va le plus curieusement suivre les progrès.

M. V.

LES LIVRES

POT-BOUILLE, par ÉMILE ZOLA. 1 *vol. Paris, Charpentier.* Prix : fr. 3-50. — *Pot-Bouille* a paru, rallumant la guerre. Albert Wolff, dans le mauvais français dont seul il a le secret, est tombé sur le livre, de toute sa faiblesse d'aigri, qui, jaloux d'avoir été l'an dernier éclipsé par Émile Zola à la tribune du *Figaro*, épanche aujourd'hui sa bile et bonde trois colonnes de sa prose épileptique. Venant d'un critique indifférent, nous aurions compris cette grosse colère. Nous-même, arrivé à la dernière page du dixième volume des *Rougon-Macquart*, nous avons été écœuré par la réalité empestée de cette œuvre cruelle. Nous avons eu une révolte de dégoût; cela est trop horrible, cela n'est pas vrai, cela n'est pas naturaliste. Vous qui écrivez cela, vous mentez.....

Eh bien, non! On n'invente pas ces ignominies, elles existent, elles grouillent dans l'immense dépotoir parisien; le second empire a répandu sa fiente dans la bourgeoisie, tout est infecté, saturé d'odeurs fortes de sentine; comme la charogne de Baudelaire, cette société ouvre sa plaie immonde au soleil et le romancier qui veut décrire, qui a décidé de continuer jusqu'au bout son *étude des déchéances fatales d'une époque*, qui consent à faire revivre avec la couleur intense de sa plume d'artiste, cette ordure qu'il a touchée du doigt; qui accepte la tâche ingrate qu'il s'est dévolue, n'hésite pas, fouille l'immondice, y plonge les mains avec l'insouciance du carabin et montre, avec une horreur de lui-même peut-être, mais avec l'implacabilité du justicier, l'abomination qu'il a vue. Il met sous le nez de son public la peinture de ces choses et crie aussi haut qu'il peut, la bouche amère encore des absinthes humaines : Regardez-vous. « Toutes les baraques se ressemblent. Au jour d'aujourd'hui, qui a fait l'une a fait l'autre. C'est cochon et compagnie. »

Oh! nous ne voulons pas conseiller la lecture de ce livre. Il faut être ou très fort, ou très pur, ou très dégradé pour ne pas garder la tache de ce vice débordant qui suinte, qui empeste, qui asphyxie; nous ne voulons même pas l'analyser; pas une page n'en est propre; c'est infect, c'est sali, c'est dégoûtant, cela poisse aux doigts; cela écœure la pensée, cela souille les yeux, cela imprègne le cerveau de puanteur forte, mais c'est toujours écrit par Émile Zola, un des plus grands écrivains du siècle et — tant pis si l'on hurle — c'est beau.

Δ

LE RÉCIT DU GRAND-PÈRE, par GEORGES VICAIRE. — 1 *vol. Paris. Berger-Levrault et Cᵉ.* Prix : fr. 0-50. — Le *Récit du Grand-Père* est de la famille de ces poèmes-à-dire que Coppée et Bergerat ont mis à la mode depuis l'année terrible. Celui-ci est un souvenir d'Alsace plein d'émotion simple, et raconté en bons vers. Comme le vieillard son héros, on sent que M. Vicaire est un soldat qui se souvient.....

Et qui garde toujours la France dans son cœur;
Français vaincu plutôt que Prussien vainqueur!

Δ

GŒTHE, SES PRÉCURSEURS ET SES CONTEMPORAINS, par A. BOSSERT. 1 *vol. Paris, Hachette.* Prix : fr. 3-50. — Ce livre nous arrive précisément au moment où nous donnons sur Gœthe un travail de longue haleine. Il nous intéresse doublement donc. Quoique couronné par l'Académie française, l'ouvrage de M. Bossert est excellent ; plein d'aperçus très exacts, il donne un tableau habilement groupé de la littérature et de la philosophie contemporaines de l'Olympien. Les pages où l'auteur parle de Herder et de Caroline Flaschland sont on ne peut plus attachantes ; le livre tout entier d'ailleurs est, outre son originalité de vues, intéressant au possible. Tout ce que nous disons là est bien sincère, puisque à presque toutes les pages où il est question des ouvrages de Gœthe et particulièrement de *Werther* et des *Affinités électives*, nous sommes absolument aux antipodes des opinions littéraires de M. Bossert. Pourquoi, par exemple — et ceci nous chiffonne fort — n'est-il pas question de *Faust* dans tout le livre ? M. Bossert a-t-il voulu l'oublier ???

Δ

REVUE DE LA QUINZAINE

Le « Mefistofele » *d'Arrigo Boïto*. — Nous avons eu le plaisir d'assister, le jeudi 19 avril, à la répétition générale de cet opéra, chez M. Michotte, le dilettante bien connu. L'exécution a été aussi parfaite qu'elle pouvait être, réduite qu'était l'œuvre aux allures paisibles de la musique de chambre.

Au premier abord, ce qui frappe dans le *Mefistofele*, c'est le pillage parfois criant qu'a fait le maestro dans les grandes œuvres connues. Presque à chaque page de la partition, une phrase bien nettement accusée vient rappeler Wagner, Gounod, Auber, Massenet, Donizetti, voire même Offenbach et Lecoq ! Tout cela est supérieurement arrangé, avec des recherches harmoniques très subtiles, des hérissements de notes, des changements de tons brusques, sur la légende de *Faust et Marguerite*. C'est à la fois très travaillé et très facile à comprendre, au rebours de la musique wagnérienne que Boïto a voulu imiter à plusieurs endroits. Le chœur des esprits célestes (prologue), qui ouvre l'opéra, semble copié de Schumann ; il est d'un « excelsior » superbe, de même que l'air de Faust : *Al soavo raggiar di primavera...* qui renferme des douceurs parfois un peu poncives de musique italienne. D'une suavité exquise est aussi la première romance de Marguerite : *Cavaliero illustre e saggio.*

Tout ce qui dans le *Mefistofele* est d'arrangement et de science, est admirable ; les chœurs, dont les entrées sont supérieurement amenées, sont tous largement conçus avec des détaillements inouïs.

Boïto, qui, à l'heure qu'il est, est un des premiers poètes d'Italie, n'a pas, ainsi que Berlioz et Gounod, pris uniquement pour thème la légende de Marguerite ; s'inspirant de Gœthe, il a dans *Mefistofele* introduit l'épisode d'*Hélène* et celui de la mort de Faust. Le libretto d'Arrigo Boïto est rempli de vers superbes que M. Michotte, l'amateur-impresario de l'œuvre italienne, a très habilement traduits en prose rythmique française, en attendant probablement que le temps lui permette de la rimer.

Les amateurs qui ont interprété chez M. Michotte l'opéra de Boïto, s'en sont parfaitement tirés. M. Ernest V. D... a été admirable dans son rôle de Faust. De sa superbe voix émue, vibrante et comme mouillée, il a enlevé avec une vigueur et une facilité incomparables sa partie, la plus belle d'ailleurs de l'œuvre.

Le rôle de Méphistophélès est moins uniformément bon; le compositeur qui, en somme, n'est vraiment parfait que lorsqu'il reste italien, a voulu donner à son démon le caractère diabolique que Berlioz a si admirablement saisi dans sa *Damnation de Faust ;* mais il n'a pas frappé juste et son démon n'a, au lieu de la note mordante et comme phosphorée de Berlioz, que des saccades voulues, parfois grotesques. M. Aug. D. a réussi par l'expression même de son chant à rendre l'ironie qui manque à la musique ; de sa large et savante voix de baryton il a interprété puissamment le rôle ingrat qui lui était dévolu. La toute gracieuse Madame Zb... s'est adorablement incarnée dans la figure exquise de Marguerite. Elle a dit son doux air : « *Cavaliero illustre...* etc. » très simplement, mettant dans sa pure voix des candeurs ravissantes. Madame T..., d'une voix plus savante mais moins tendre, a enlevé avec un brio incroyable les récitatifs compliqués et les romances de sa part de rôle.

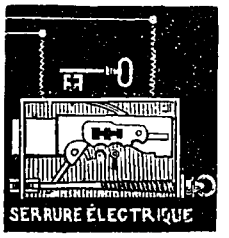
Il faudrait pour bien juger le *Mefistofele* l'entendre avec l'orchestre et le prestige du décor ; espérons que la Monnaie imitera Bologne et Londres, et nous donnera l'an prochain l'œuvre d'Arrigo Boïto. M. WALLER.

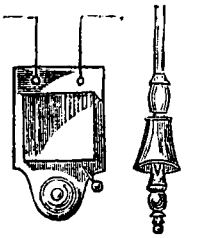
N. B. — Nous apprenons que l'exécution n'a pas moins bien réussi que la répétition. M. Aug. D... indisposé a été remplacé par M. Blauwaert qui, au pied levé, a enlevé fort bien le rôle de Méphistophélès.

Théâtre du Parc.—Vendredi 16 *avril* 1882. *Première représentation de la* Part du Feu, *comédie en un acte de A.-H. Leclerc.* — Une pièce belge qu'ont enlevée avec beaucoup de brio les excellents acteurs du Parc. Très fine et spirituelle, cette comédie est écrite avec une rare légèreté de plume et nous regrettons que la place nous manque pour la détailler. Qu'il nous suffise de dire combien elle nous a charmé par sa vivacité et son esprit. M. W.

Liége.—Troisième Concert Populaire. — La *great attraction* de la soirée était la première exécution d'une œuvre nouvelle de l'abbé E. Raway, notre jeune compositeur. Aussi a-t-on écouté avec assez d'inattention l'ouverture de la *Flûte enchantée*, bien enlevée par l'orchestre; le 3e *Concerto* pour piano de Litolff, par M. Thyssen, un brillant élève de notre conservatoire ; une mélodie, *Mignon*, chantée par Madame Vercken, qui n'est pas une inconnue pour le public liégeois ; elle a une voix vibrante et sympathique de contralto ; quelques-unes de ses notes du médium sont fort belles, mais on sent trop bien la préoccupation de la méthode, au détriment de la chaleur et du sentiment. Arrivait ensuite le « clou » du concert : la *symphonie* de M. Raway. Cette œuvre est l'aînée des *Scènes Hindoues :* c'est la première production de l'abbé-compositeur. Depuis quatre ans déjà il l'étudiait, la polissait, la remaniait ; et enfin il la soumit à l'auditoire des Concerts Populaires, juge impartial et éclairé, mais impitoyable. La première partie, le *Scherzo*, obtint un grand succès. Cette musique bizarre, martelée parfois, hérissée de difficultés, dénote une rare entente de l'harmonie. Mais, hélas ! la seconde partie, la *Romanza appassionata*, d'une longueur extraordinaire, laissa le public complétement froid. L'œuvre est un poème symphonique, un poème d'amour. Le *Scherzo* initial marque la naissance et le grondement sourd de la passion fermentante ; elle éclate dans la *Romanza ;* elle crie, elle commande, puis elle pleure, dans un admirable solo de violon. La fin est un chant de victoire : la masse orchestrale tout entière se lance dans une danse effrénée ; et le dernier accord, puissant, sonore, assourdissant, est un véritable hurlement de volupté. L'œuvre vit, elle palpite, elle déborde d'amour. Monsieur l'abbé, que diable êtes-vous allé faire dans cette galère ? CH. M.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.





Nouveaux appareils de sûreté contre VOL et INCENDIE, pour Bijoutiers, Changeurs, Banques, Châteaux, Appartements, etc.— Appareil tout placé avec sonnette électrique, depuis 20 francs. — Nouveaux porte-voix à échos avec membrane répercutrice, fonctionnant jusqu'à 2,000 mètres, accusant même les conversations à voix basse, et permettant à l'ingénieur, assis dans son bureau, de suivre la marche du travail à l'intérieur des mines ; au chef d'établissement de se tenir au courant — *de auditu* — de ce qui se passe chez lui, etc., etc.

Pour les commandes, s'adresser à M. CERPAUX, constructeur-mécanicien breveté, Boulevard du Nord, 54, Bruxelles.

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

—

Fonds de Magasins

—

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par G. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

LIBRAIRIE
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*

L'âge n'est pas un obstacle.

AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien

11, rue de la Putterie, 11

PRÈS RUE MADELEINE

—

Jumelles de théâtre, campagne et marine, — Atelier spécial pour les réparations.

MADAME LESY

Maîtresse-Accoucheuse de première classe

Reçoit tous les jours les Dames malades, stériles ou enceintes qui désirent la consulter.

REÇOIT DES PENSIONNAIRES

27, RUE BRICHAUT, 27

Schaerbeek, lez-Bruxelles.

MANUFACTURE

DE

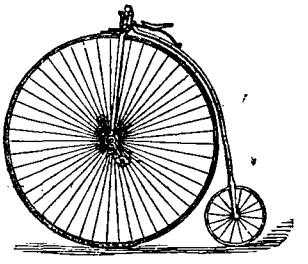
VÉLOCIPÈDES

(BREVETÉE)

L. NOISET

Avenue de la Reine, 192

BRUXELLES



DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE

DE

L'ÉPOQUE

NON EXCITANT

Recommandé par les Sommités Médicales

En vente chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique : en boîtes de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 kilog. au prix de fr. 3-75 le kilog. boîte comprise. Pour le gros, s'adresser THE BELGIAN DATE COFFEE Cº (LIMITED), boulevard du Nord et rue de Malines, 35, à Bruxelles.

CAISSE SYNDICALE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : UN MILLION DE FRANCS

Boulevard Anspach, 45, Bruxelles

LISTE DES SERVICES

1º Exécution des ordres de Bourse; 2º Achat et Vente de fonds publics belges et étrangers; 3º Change, Achat de monnaies anciennes et étrangères; 4º Encaissement des coupons; 5º Renseignements sur toutes les valeurs, Versements sur titres, Libérations, Échanges, Souscriptions.

CORRESPONDANCE QUOTIDIENNE

La *Caisse Syndicale* publie chaque jour une Correspondance donnant les principaux cours de la Bourse et contenant sous le titre : LA PHYSIONOMIE DU MARCHÉ, une appréciation exacte et rapide de la situation.

La *Caisse Syndicale* envoie *à titre gratuit*, pendant un mois, sa **Correspondance quotidienne** à toute personne qui en fait la demande.

AGENCES :

LOUVAIN : 1, Rue Juste-Lipse. — BINCHE : 47, Rue de la Gaîté.

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — **N° 12** — Tome Ier — 15 Mai 1882

SOMMAIRE

POÉSIES :	Hoc erat in votis.	CHARLES FUSTER.
—	Primevera	STÉPHANE.
—	Au nommé Printemps.	CH. METTANGE.
Le Faust de Gœthe		***
En Province		MAX MARC.
Exposition du Cercle Artistique		M. V.
Lettre perdue		J. DESTRÉE.
REVUE DE LA QUINZAINE :	Concert des Elèves des Écoles spéciales. . .	SPECTATOR.
Les Livres		A. ORTH. — Δ

Le Numéro : 20 cent. — Étranger : 25 cent.

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

GAND
57, Rue des Champs, 57

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

BELGIQUE

VERVIERS
G. Andelbrouk, 56, r. Pont-Léopold (HODIMONT)

TOURNAI
V. Devorède, chez Vasseur-Delmée, libraire

HUY
Bur. de la *Gazette de Huy*, r. de l'Applée, 5

NAMUR
Auguste Vierset, 5, rue du Président

BRUGES
Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

ANVERS
R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande.*

PRIX DE L'ABONNEMENT . . . . . 8 Francs

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance.

Il ne nous reste plus que **8** *collections complètes de la* Jeune Revue *qui a précédé la* Jeune Belgique ; *elles sont en vente au prix de* 5 *fr.*

Nous possédons en outre un certain nombre de numéros divers en vente au prix de 25 *centimes.*

ABONNEMENTS SEMESTRIELS (1er Juin — 15 Novembre) . . 2 Fr.

BOITE AUX LETTRES

Ignotus. — « *Brave du jour d'orage les flots tumultueux.* » Alexandrin de 13 pieds !

Ignatemon l'Ostendais. — Pseudonyme impossible. Vers assez gracieux, mais un peu trop naïfs. Beaucoup de chevilles; vous n'êtes pas encore rompu au métier. Ayez donc le courage de déchirer cent pages avant d'en publier une, et que cette *une* soit bonne.

Ballon. — Idem. Idem. Idem. Trois fois idem, et courage.

C. F., à Bordeaux. — Du temps, voilà tout ce que nous vous demandons, du temps et de la patience. Avec cela, nous publierons tout ce que vous nous envoyez et qui est charmant.

Jean Poche. — On dirait une amplification de rhétorique, très-bien faite mais très-ennuyeuse comme toutes les amplifications de rhétorique. Vous écrirez bien, mais, de grâce, prenez des sujets moins usés.

M. de Sivel. — Merci. Nous voilà éclairés. A nous maintenant de tenir notre promesse. Il y a une telle différence en mieux entre vos deux envois que nous ne pouvons que vous engager à travailler encore : progrès oblige et vous êtes en bonne voie. Votre abonnement ferait en effet double emploi; mais il y a vos amis avec qui la *Jeune Belgique* lierait volontiers connaissance. B. à V.

Lire dans la *Revue critique* les *Illusions musicales*, étude sur Wagner et le Wagnérisme, par Johannès Weber, du *Temps*. Bureaux : 50, rue des Bernardins ; rédacteur en chef : Émile Max. — La *Revue Critique* ouvre ses colonnes aux *Jeunes*. En vente dans tous les kiosques.

MEMENTO. — SIX NOUVELLES, par L. HYMANS. 1 *vol. Office de Publicité.* Prix : fr. 3-50.

— LA JEUNE GARDE, par VAST-RICOUARD. 1 *vol. Paris, Ollendorff.* Prix : fr. 3-50.

POÉSIES

HOC ERAT IN VOTIS...

Avoir, au bord du fleuve, une simple maison,
Une humble maison blanche, et presqu'une chaumière,
Et dans ton calme exquis, ô Nature première,
Y vivre jusqu'au bout, de saison en saison ;

Oui, comme ces heureux que charme la raison,
Moi, robuste fermier, et toi, blonde fermière,
Caresser nos enfants, notre douce lumière,
Tenir les yeux là-haut, ainsi qu'en oraison...

Ah ! ce serait exquis ! Mignonne, que t'en semble ?
S'aimer, s'aimer toujours, rester toujours ensemble,
Voir les autres partir sans en être envieux ;

Vivre calmes et purs, avec la foi chrétienne,
Mourir dans un baiser, ma main serrant la tienne...
Ah ! si nous le pouvions ! Mais nous sommes trop vieux.

CHARLES FUSTER.

PRIMEVERA

Voici le retour du printemps :
Au bois allons rêver, ma belle;
Le triste hiver a fait son temps :
Voici le retour du printemps.
A l'amour nul cœur de vingt ans
Ne demeure à présent rebelle,
Et puisque voici le printemps
Au bois allons rêver, ma belle.

Cherchons les paisibles sentiers
Pleins de fraîcheur et de mystère,
A l'ombre des chênes altiers
Cherchons les paisibles sentiers :
Et là, rêvons des jours entiers,
Étrangers tous deux à la terre,
En suivant les petits sentiers
Pleins de fraîcheur et de mystère.

Car de l'amour c'est la saison
Et le mois des vives fleurettes.
L'oiseau gazouille sa chanson,
Car de l'amour c'est la saison ;
Bouvreuil, rossignol et pinson
Chantent gaîment leurs amourettes;
Car de l'amour c'est la saison
Et le mois des vives fleurettes.

Chantons aussi le renouveau
Qui rend nos âmes amoureuses
Et qui grise notre cerveau,
Chantons aussi le renouveau
Qui met au cœur un sang nouveau
Et l'emplit d'ardeurs généreuses,
Et célébrons le renouveau
Qui rend nos âmes amoureuses.

STÉPHANE.

AU NOMMÉ PRINTEMPS

Le nommé Printemps, tu m'agaces !
On n'entend parler que de toi.
Mes deux oreilles en sont lasses
Et je viens te le dire, moi !
Mon vieux, tu deviens monotone ;
Va, tu peux te taire : il est temps,
Car ton fausset grêle fredonne
Ce que tu chantais à vingt ans.

Salut, ô saison tendre et douce,
Printemps, saison des nouveaux nids,
Époque où reverdit la mousse
Au pied des grands arbres brunis ;
Printemps, signal du renouveau
(Un mot que voudrait, ma parole,
Avoir inventé mon cerveau :
Il eût gardé le monopole).

Toi que le poète chérit,
Saison que l'amoureux adore,
Que tout humain sensé bénit ;
Toi qui tous les ans fais éclore
Tant de fleurs et de bourgeons verts
Sur les arbres, tant d'amourettes
Dans les cœurs, tant de mauvais vers
Dans la cervelle des poètes !

Printemps, époque des amours ;
Toi qui vers la forêt profonde,
Par le charme de tes beaux jours,
Conduis les amants loin du monde,
Et puis, qui là haut rassemblant
Les gros nuages trouble-fête,
En guise de réfrigérant
Les leur fais crever sur la tête !

Printemps par-ci, Printemps par-là !
Air pur, ciel bleu, verte nature,
Et cætera, et cætera...
Voilà des siècles que ça dure
Et que dans chaque dialecte,
Dans tous les pays et les temps,
Tout poète qui se respecte
Immole des vers au Printemps.

Ça ne finira donc jamais ?
Vante la jeunesse éternelle !
Suis-je plus jeune quand je mets
Une redingote nouvelle ?
Moi, j'en change au moins tous les ans,
Tour à tour grise, noire ou crême ;
Toi, comme ces vieux paysans,
Tu conserves toujours la même.

Du bourgeois gras, bête et parvenu,
O Printemps, c'est toi le vrai type :
Les jours passent, à son insu,
Entre un broc de bière et sa pipe.
Le lendemain est le jumeau
Du jour d'avant. Il suit son frère,
Passe, grave comme un chameau,
Meurt entre la pipe et la bière :

C'est un chapelet sans paters.
Quand le bourgeois a bu sa pinte,
Toi, quand sont vidés les hivers,
Tu passes ta robe reteinte,
Te pavanant dans ses plis verts ;
Lui, dans son vieux manteau se loge ;
Tous deux réguliers, calmes, fiers,
Comme le tic-tac d'une horloge.

Et vous n'eûtes jamais désir,
Nul des deux, de changer de vie :
Manger, fumer, boire et dormir,
Oncque il ne sentit d'autre envie.
Toi, je te hais, Printemps, bourgeois,
Mécanique, poltron qui n'ose
Point ne pas venir une fois,
Ni revenir jaune ou bien rose !

CH. METTANGE.

LE FAUST DE GŒTHE

(Suite)

Tous ceux qui ont fait une étude de Gœthe et de ses œuvres savent que l'auteur n'a pas puisé dans son cerveau l'idée de *Faust*. La donnée s'en trouvait dans « l'*Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, grand magicien, avec son testament et sa vie espoventable*, » œuvre de Widman (1587) traduite en français par Palma Cayet et publiée en 1674 par Clément Malassis. Toute la légende reproduite par Gœthe s'y retrouve.

« Gœthe n'a pas *inventé* le monologue de Faust, au début de la première partie du drame : il l'a pris tout indiqué dans celui que l'on voudra des *Faust-Marionnette*. Gœthe n'a pas *inventé* la scène où le naïf écolier vient consulter Méphistophélès déguisé sous la robe et la barbe de Faust : elle est manifestement en germe dans le *Faust* d'Augsbourg. Gœthe n'a pas *inventé* la scène de la taverne d'Auerbach, et si l'esprit fort du *Faust* de Cologne ne s'appelle pas Altmayer, il n'en est pas moins échaudé par l'artifice de Méphistophélès, comme dans le *Faust* du poète. Il est même assez curieux de noter que, si Gœthe ne le foudroie pas, comme dans le *Faust* de Cologne, c'est qu'il a mieux aimé retourner du drame jusqu'à la légende et visiblement mettre en scène le passage que voici : « *Lors il leur fit venir sur la table une vigne avec ses grappes de raisin, dont un chacun prit sa part.* Il commanda puis après de prendre un couteau, de le mettre à la racine comme s'ils eussent voulu couper, néanmoins ils n'en purent venir à bout... *Lors ils s'arrêtèrent tous et se tinrent l'un l'autre par le nez et un couteau dessus.* Quand donc puis après ils voulurent, ils purent couper les grappes. » Faut-il continuer l'énumération ? Gœthe n'a pas *inventé* la scène du Brocken ; elle est déjà dans plusieurs des pièces populaires : on cite notamment la version de Strasbourg. Gœthe n'a pas *inventé* l'apparition de Faust et de Méphistophélès à la cour de l'Empereur : elle était d'autant plus connue qu'elle présentait aux montreurs de marionnettes l'occasion d'égayer de quelques tours de magie blanche l'émouvante représentation. Gœthe enfin n'a pas inventé cette évocation d'Hélène, dont l'acte dans la seconde partie de *Faust* marque, comme on le sait, le point culminant de la mystique du poème : Hélène figure dans toutes les versions du drame populaire ; elle figure dans la légende ; elle figure enfin « plus belle que la soirée

vêtue de la beauté de ses milliers d'étoiles; plus brillante que Jupiter quand il apparut en flammes à la malheureuse Sémélé; plus adorable que le monarque de la mer dans les bras de la capricieuse Aréthuse, « dans le *Faust* anglais de Christophe Marlowe » (1).

Certes, il serait insensé de contester à l'écrivain le droit de prendre pour thème une légende sur laquelle il brodera son drame; tous nos grands écrivains classiques et romantiques l'ont fait ; mais pas à ce point que l'on puisse trouver dans chaque scène un fragment pris à différentes sources ; ce procédé est de la mosaïque, ce n'est pas de l'art.

***

La non-originalité de l'ouvrage étant constatée, essayons d'étudier la façon dont le poète allemand a accommodé la légende.

Et d'abord touchons du doigt le manque d'unité qui fait de tout cet ouvrage une suite désordonnée et bizarre de coqs-à-l'âne et d'extravagances.

Faust s'ouvre par un *Prologue sur le théâtre*, dans lequel le directeur, le poète dramatique et le personnage bouffon font chacun leur petite dissertation sur l'art, les décors et les spectateurs. Le directeur — toujours les mêmes! — essaye de démontrer que le moment est venu de faire de l'argent :

> . . . . . *la foule,*
> *Qu'avec cris et tumulte elle vienne au grand jour*
> *De nos bureaux étroits assiéger le pourtour*
> *Et que notre caissier, tout fier de sa recette,*
> *Ait l'air d'un boulanger dans un jour de disette.*
> *Mais qui peut opérer un miracle si doux ?*
> *Un poète, mon cher, et je l'attends de vous.*

Là-dessus le poète monte sur ses grands chevaux, déclare net que la foule « insensée » n'est pas à la hauteur de la situation et que l'or est une chimère. La scène continue; total six pages. Vient alors un second prologue non moins récréatif, qui se passe dans le ciel. Les anges Raphaël, Gabriel et Michel font une petite causette pour se communiquer leurs mutuelles découvertes, à savoir : que « le soleil résonne sur le mode antique », que « la terre tourne incroyablement vite » et que « la mer bat les rochers. » Après ce petit bavardage de gamins ailés, les trois anges se taisent et le diable Méphistophélès entre en scène, tape sur le ventre du bon Dieu et lui parle platement

(1) BRUNETIÈRE : « Lieu-commun sur l'invention ; » *Revue des deux Mondes* t. 49, 15 Janvier 1882.

et familièrement, en lui demandant pardon de « la liberté grande, » comme le petit Suisse au chevalier de Grammont : « Pardonne si je m'exprime avec moins de solennité ; je crains bien de me faire huer par la compagnie, mais le pathos dans ma bouche te ferait rire assurément, *si depuis longtemps tu n'en avais perdu l'habitude.* »

Voilà un bon Dieu qui dans son temps a ri d'un franc et joyeux rire et qui avec l'âge est, d'après ce bon Méphisto, devenu morose, splénétique et hypocondriaque. Où est dans tout cela la sublime, la large conception du mal abîmé et rampant devant le bien, et comment un homme de génie eût-il pu rabaisser ces deux incarnations scéniques de Dieu et du Démon, au point de faire de l'un un vieillard cacochyme et de l'autre un mauvais et plat farceur?

(La suite prochainement.)

EN PROVINCE

C'était convenu, arrêté, on donnerait un souper.

Puisque la famille Droguetout avait offert un bal, on ne pouvait être en reste avec elle, et Mme Nécamus avait compris son devoir. Il est vrai qu'elle eût pu se dispenser de rendre la politesse qu'on lui avait faite, puisque, en définitive, les Pipripeaux, les Radigras et les Happesou en avaient usé de la sorte. Mais Mme Nécamus était une femme du monde, tandis que les autres..... Peuh ! de petites gens, quoi ! Bref, après de mûres délibérations et de nombreux calculs, le souper avait été décidé ; car, si l'on avait parlé d'abord d'un bal, on avait bientôt reconnu que nulle fête n'offre autant d'éléments de distraction qu'un bel et somptueux repas.

Et comme cela poserait les Nécamus dans l'opinion du monde ! Les voisins qui, le lendemain, contempleraient sur le pavé, devant leur porte, les écailles d'huîtres et les débris de volailles que leur domestique y aurait jetés le matin, gloseraient bien un peu sur leur compte, mais quels saluts à l'occasion ! Pensez donc, des gens qui mangent des huîtres, qui croquent des poulets, ça ne boit pas de l'eau claire ! Et alors, c'est donc que M. Nécamus a une cave, qu'il est riche, que c'est une autorité, qu'on lui doit des égards ! Tout bien pesé, la chose fut résolue.

En outre, Mme Nécamus avait un projet. Au bal Droguetout, un jeune et brillant officier, M. Raoul de Nerval (un joli nom !) avait paru remarquer particulièrement Zénobie. Malheureusement la jeune enfant n'y avait pas pris garde, et, malgré les œillades significatives de sa mère et les coups d'éventail qu'elle en recevait quand elle passait à sa portée, elle avait été fort maladroite et avait raté son placement.

Il fallait une revanche ! Le souper offrait une occasion superbe : on inviterait le jeune officier. Puis Mme Nécamus prit *Zénobie* en particulier, et lui donna tous les conseils que son cœur de mère jugea indispensables. « Je t'ai placée entre M. Happesou, l'agent de change, et lui. Tu comprends ma pensée ? M. Happesou ne te parlera guère : ton père l'entretiendra d'affaires de Bourse, et pendant ce temps tu auras toute liberté de te montrer aimable avec ce jeune homme. — Bien, maman ! — Surtout ne parais pas sotte : un homme déteste cela. Du reste, tu as été assez longtemps en pension au Sacré-Cœur pour pouvoir soutenir avec honneur une conversation aimable. — Certes, maman ! — S'il te parle de sentiments tendres..... sois pudique, réservée, indécise, mais surtout pas revêche : il m'a l'air fort timide. — En effet, maman. — ..... Et, si tu étais amenée à parler de nous, n'oublie pas que ton père vient d'acheter, Grand'Rue, une maison qu'il a payée quarante-deux mille francs. Tu m'entends ? — Oui, maman !..... »

..... Enfin le grand jour fut là ! Quelle émotion pour cette pauvre dame Nécamus, sur qui pesait toute la responsabilité de la fête ! Quelle agitation, quels soucis, quels tracas ! Il y avait à s'occuper de l'office d'abord ! On avait loué une cuisinière, il est vrai, mais ces gens-là doivent être surveillés. Ça est larron comme des pies. Ainsi, au dîner du préfet, on racontait en ville qu'il y en avait une qui avait emporté une oie entière sous son tablier ! Et puis le beurre, les œufs, les épices que ça gaspille ; et, Dieu merci, Mme Nécamus savait le prix de ces choses-là. Ensuite la toilette de *Zénobie* réclamait ses soins. La chère âme s'était décolletée. Très peu, il est vrai ; non point par disette d'attraits, mais par raffinement de coquetterie. En effet, un corsage légèrement ouvert excite par le mystère charmant dont il entoure ce qu'il semble ne révéler qu'à regret. Il y avait des rubans à nouer ; des fleurs à lui placer sur sa jupe, dans ses cheveux ; une traîne dont il fallait régler les plis ; mille choses enfin pour lesquelles rien n'égale une mère. On ne pouvait pas oublier non plus ce bon M. Nécamus, qui ne trouvait ni son col, ni ses manchettes. Ah ! les hommes, comme ça manque d'adresse pour les choses de ménage ! Il fallait tout lui aligner, par ordre d'emploi, sur le lit : ici son pantalon, là son gilet, plus loin son habit. Et puis dans l'intervalle les boutons de chemise qui sautent et qu'il faut recoudre ! C'était à y perdre la tête !.....

..... L'heure solennelle arriva. La famille Nécamus, parée comme une châsse, semblable dans son épanouissement à une trinité de pagodes chinoises, se rendit au salon dont les dorures brillaient de l'éclat des bougies allumées, et attendit les invités. Le vieux Jérôme, le jardinier, affublé d'un costume de valet loué chez la fripière du coin, avait reçu l'ordre d'annoncer les convives.

..... Un coup de sonnette retentit ! M. Nécamus, qui s'était assis, se releva vivement et vint se placer à la droite de sa chère moitié. Celle-ci, lançant un regard rapide au miroir qui lui faisait face, rajusta un nœud mal tourné, tandis que *Zénobie*, par un savant rond de jambes, ramenait sa traîne derrière elle. Puis tous les trois, esquissant un radieux sourire, tournèrent les yeux vers la porte et attendirent. Mais au lieu d'un invité, ce fut Jérôme qui entra. — Qu'y a-t-il? demanda madame désappointée. — C'est le pâtissier, madame.

— Eh bien ? — Eh bien ! il a oublié l'heure de la glace, et il vient la demander. — Oh ! l'imbécile ! s'écria madame, qui, furieuse, allait compromettre sa dignité en se lançant dans une série d'invectives qui lui étaient familières.

Mais un second coup de sonnette arrêta subitement le flot d'injures qui lui montait aux lèvres. — Neuf heures, Jérôme, fit-elle de sa voix la plus digne. Allez vite, on a sonné. — Cette fois c'étaient des invités. Jérôme annonça : Monsieur, Madame Happesou et le *p'tit* ! — Mme Nécamus devint pourpre ! Mais l'agent de change et sa femme eurent la délicatesse de paraître n'avoir rien entendu. Quant au « *p'tit*, » un gamin de quinze ans, il lança un regard courroucé au vieux jardinier, qui ne comprit pas pourquoi le moutard avait l'air vexé. Après eux vinrent les Pipripigneaux, les Radigras, les Pitanchard, et les Drogue tout. Bientôt le salon fut plein de monde qui causait, riait, admirait les trois tableaux de M. Nécamus — des plats d'épinards achetés au rabais, — vantait son goût, sa délicatesse, et payait en flatteries le souper qu'on attendait. Cependant Mme Nécamus était nerveuse : le jeune officier n'arrivait pas ! Aurait-il mal compris l'invitation ? ou bien serait-il empêché ? Non, ce n'était pas admissible, car il eût fait prévenir. Et pourtant l'heure avançait, et, comme sœur Anne, la chère femme ne voyait rien venir !

Tout-à-coup la sonnette retentit ! Mme Nécamus tressaillit et, poussant Zénobie du coude, elle lui souffla : Attention !! Dressée au commandement, la candide jeune fille baissa modestement les yeux et prit une attitude gracieuse et réservée. Hélas ! une déception cruelle l'attendait : Jérôme parut, tenant un pli à la main. Mme Nécamus s'élança : — Qu'est-ce encore ? — C'est le planton de M. de Nerval qui vient d'apporter ceci. D'une main tremblante la pauvre mère ouvrit la lettre, mais soudain, pâlissant affreusement, elle se laissa choir sur une chaise. — Ah ! la douloureuse nouvelle ! s'écria-t-elle. — On l'entoura. — Qu'y a-t-il, chère madame, qu'y a-t-il ? — Monsieur de Nerval vient de se fouler le pied !!.....

A ce moment les portes de la salle à manger s'ouvrirent, et un domestique annonça que le dîner était servi.

MAX MARC.

EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE

(SECOND ARTICLE)

Nous avons parlé, dans notre précédent article, d'un certain nombre de peintres, coloristes décidés et qui, dans l'étude de la nature, s'attachent de préférence au relief et à la solidité. M. *Mayné*, lui aussi, est coloriste, mais dans un mode différent. La solidité ne le séduit guère. Ce qui le charme, ce sont les tonalités affaiblies et les délicats reflets qui, dans une chambre, naissent d'un jour tamisé. Il y a dans son talent de la finesse et de l'émotion. M. Mayné

aurait tort cependant d'éviter trop soigneusement une vigueur qui, sans doute, lui paraît matérielle. Il y a dans la nature autre chose que des reflets. Que diriez-vous, en musique, d'une symphonie charmante dont le public ne pourrait ouïr que les échos ?

M. *Meunier* a remporté un vif succès avec ses « Mineurs. » Cet artiste, depuis quelques années déjà, consacre son talent à nous décrire les diverses industries qui font la richesse de notre pays. Cette direction spéciale lui permet de donner carrière à son talent mélancolique et légèrement tragique. Ses mineurs sont en effet nobles et tragiques. Peut-être ne sont-ils pas aussi naturels qu'on a bien voulu le dire.

M. *de Lalaing* a fait un cheval qui n'est pas un cheval ordinaire. Il ne se contente pas d'être bien peint et habilement dessiné ; cette pauvre bête, étendue au pied d'un rempart, sur un terrain noirci et sous un ciel obscur, proteste à sa façon contre les injustices de la guerre. Le tableau a du mérite. Avec une donnée très simple il vise à l'effet dramatique et l'atteint. La mort est une triste chose, et M. de Lalaing trouve, sans doute, qu'elle conserve de sa grandeur, même chez un quadrupède.

Les « Chiens » de M. *Van den Eycken* sont d'une intention plus familière. M. Van den Eycken les groupe avec esprit et les peint avec conscience. L'esprit est fait pour amuser le public, la conscience sera certainement appréciée des amateurs.

Les paysagistes sont abondants au Cercle, sans être encombrants. Il en est de médiocres, il en est un grand nombre d'estimables, il en est plusieurs enfin qui sont décidément d'un mérite distingué. M. *Coosemans* est un de ces derniers. Ce qu'il aime avant tout, dans la nature, ce sont les aspects sévères, un peu âpres. Il s'échappe de ses tableaux une saine et fidèle poésie exprimant à merveille le charme de la nature automnale. Les paysages de M. *Chabry* sont peut-être les meilleurs du Salon. L'artiste a magistralement interprèté les bords du Nil. Une vaste plage déserte, coupée au loin par l'humide indigo du fleuve, des maisons blanches à l'horizon, et, se déployant sur le tout, l'immensité du ciel, il ne lui en faut pas davantage pour composer une œuvre en tous peints remarquable. M. *Heymans* est avant tout un coloriste lumineux. Il aime passionnément la lumière, il l'aime trop. Cette lumière qui, chez d'autres paysagistes, se borne à éclairer la surface des objets, les pénètre au contraire dans les tableaux de M. Heymans et les transperce au point de les dissoudre, de les anéantir. Son œuvre n'en reste pas moins l'une des meilleures et des plus curieuses qu'il nous ait données iusqu'à ce jour.

MM. *Rosseels*, *Baron*, *Bouvier*, *Van der Hecht*, *Quinaux*, *Montigny*, d'autres encore que nous regrettons de devoir citer aussi rapidement, maintiennent leur réputation. Mentionnons parmi les artistes plus jeunes M. *Courtens*, une vue de Termonde, d'une impression juste et poétique,et les jolies aquarelles deM. *Cassiers*.

Le Salon nous offre quelques bonnes natures mortes, notamment celles de M. *Hubert Bellis* et de M^lle^ *Georgette Meunier*.

L'exposition du Cercle contient une certaine quantité de portraits, elle en contient quatre d'un haut mérite. Ces quatre portraits sont dus à

MM. *Sacré*, *Cluysenaar* et *Hermans*. M. Sacré a fait le portrait d'une jeune femme en robe noire. Les vêtements sont traités avec largeur et moelleux, sans pourtant que l'œil s'y attache avec trop d'insistance. L'intérêt rest concentré sur la tête fine, blonde, aristocratique, à laquelle on ne peut tout au plus reprocher qu'un modele un peu faible. M. Cluysenaar nous donne un portrait d'homme, plein de vigueur et de vie, et, en outre, un délicieux portrait d'enfant, qui, dès l'ouverture du Salon,a mérité tous les suffrages.La figure de la petite fille,figure moderne,expressive,nous allions dire mobile,est vue de face et en pleine lumière. La tête s encadre dans un grand chapeau vert et le contraste de ces tonalités est des plus heureux. La couleur de M. Cluysenaar, souvent un peu ténue, a des réussites charmantes dans ce portrait, où il s'agissait avant tout d'éviter les empâtements et tout ce qui aurait pu alourdir la physionomie. M. Hermans est de tous nos artistes celui qui a le plus de caractère. Il n'est point d'œuvre si minime, sortant de son atelier, qui ne porte l'empreinte de son rare talent. Cette distinction se révèle une fois de plus dans le portrait de Mme H.Les vêtements les accessoires sont traités avec une négligence voulue. La tête est superbe, peinte avec une filiale affection, et l'attitude toute entière est digne d'un portrait historique.

Il y a encore d'autres bons portraits à l'exposition,entre autres celui qu'expose M. *Charlet*. L'exécution est encore un peu sèche, la couleur un peu dure ; mais l'exécution pourra s'assouplir, les couleurs pourront se fondre. M. Charlet, dans ce portrait, de même que dans un petit tableau d'accessoires, étudie fidèlement la nature et la serre de très près. Que dire de M. *Khnopff* ? Ses amis prétendent que ses tableaux sont baignés par une fine atmosphère grise. Ceci est exagéré. Ses tableaux sont gris, en effet, mais ils manquent d'atmosphère. Et pourtant ils sont loin d'être sans mérite. Prenons, par exemple, l'un de ses deux tableaux (celui qui n'a pas de fond rouge). La naïveté de la composition, naïveté inconsciente ou voulue, peut faire sourire au premier abord. Elle n'empêchera pas M. Khnopff de communiquer à son portrait une singulière expression de vérité et d'intimité. C'est beaucoup, et bien des artistes, virtuoses plus brillants, n'ont pas ce mérite au même degré que M. Khnopff. Citons, encore, les tableaux finement modelés de M. *Agneeooeno* l'Italienne de M. *Lefèbvre*, un peu lourde d'exécution mais dans la tête a du caractère et de la vigueur, enfin les études de Mme *Philippson* et de M. *Ringel*.

La statuaire n'apporte qu'un assez faible contingent à l'exposition du Cercle. Il est vrai que la qualité, à certains égards, est de premier choix ; nous voulons parler des bustes de MM. *De Vigne* et *Desenfans* ; nous voulons surtout parler du buste de la reine par M. *Vinçotte*. Ce buste est un chef-d'œuvre (c'est un mot qu'il faut parfois oser dire.) Ce n'est plus là le buste officiel, impersonnel,vide de sens et tel qu'on le rencontre dans les gares de chemins de fer ou dans les expositions de philanthropie; c'est une œuvre vécue, profondément sentie, où le passage se fait sans effort du réel dans l'idéal.Ce buste, disons-nous, est une œuvre idéale; ce qui ne signifie pas qu'elle ne soit point vraie. Le but de l'art est précisément d'éliminer ce qui n'intéressera jamais personne pour s'attacher exclusivement à quelques caractères fondamentaux

qui seuls restent doués pour l'homme d'un intérêt permanent. Les grands artistes se sont tous conformés à cette loi. Aussi leurs œuvres (et ce sera le cas pour le buste de M. Vinçotte) sont-elles les seules qui soient faites en définitive pour leur survivre et pour durer. M.V

LETTRE PERDUE

Vous souvient-il, cousine, de ce beau soir d'automne où nous revînmes seuls, délicieusement seuls, des antiques ruines du Château-Noir ? Quand je vous ai revue dernièrement toujours aussi ravissante que jadis, dans votre loge des Bouffes, penchée curieusement vers la scène, auprès de votre mari — car vous êtes mariée maintenant, belle cousine, — tout a disparu pour moi : le lumineux étincellement du théâtre, la foule, le spectacle, mon lointain voyage, tout, pour faire place au radieux souvenir de cette longue allée de vieux ormes par laquelle nous revînmes un soir, votre bras doucement appuyé à mon bras, vers le château de grand'mère. Vous souvient-il, cousine ? Il y a longtemps de cela, près de cinq ans. Nous étions jeunes alors, bien jeunes, presqu'enfants, et nos vacances s'écoulaient joyeuses là bas, au fond de la Bretagne, dans le vieux castel de grand'mère. C'était une de ces vieilles bâtisses du siècle passé, dont les hauts pignons blanchis à la chaux tranchaient crûment sur le vert sombre des grands arbres qui l'entouraient. Et grand'mère, l'excellente femme, comme elle était bonne pour nous ! Comme elle vous aimait ! Sa bonté s'ingéniait en moyens de nous distraire.

Les vacances allaient finir. Vous alliez retourner dans votre famille, le monde avec ses bals et ses fêtes vous attendait ; moi, je vous quittais, j'allais au loin achever mes études. C'était le dernier jour!

Le soleil luisait étincelant sur la campagne bretonne. Les vertes prairies, la forêt sombre, tout semblait revivre d'une vie nouvelle. Les feuilles d'automne prenaient sous les chauds rayons, mille teintes diverses qui se fondaient harmonieusement dans l'ensemble du paysage. Grand'mère, voyant le temps si beau, proposa une excursion aux ruines du Château-Noir. C'était un peu loin, mais on irait en char à bancs, on emporterait des vivres. Nous étions ravis. Je vous vois encore applaudissant de vos mains mignonnes et embrassant follement la bonne vieille pour la remercier.

Les préparatifs furent bientôt faits et l'on partit. Nous étions nombreuse compagnie. Et la joyeuse bande riait, charmée de votre entrain et de votre gaieté. Oh! la délicieuse promenade! Vous souvient-il ?...

Vous étiez assise près de moi et nous regardions ensemble la campagne verdoyante, les paysans bretons qui passaient, les grasses vaches qui broutaient dans les prés ou qui se couchaient, nonchalantes, se laissant caresser par les chaleurs du soleil, les grands arbres aux feuilles rouges, jaunes, brunes, qui découpaient leurs silhouettes sur l'horizon bleuté, et pendant que le vieux François, tout fier de conduire tant de rieuse jeunesse, faisait claquer son fouet sur ses chevaux, nous nous laissions envahir par un doux et ineffable bien-être, dans le charme délicieux de cette splendide journée d'arrière-saison.

Et le bon festin que l'on fit là bas, sur la mousse, dans les ruines du vieux manoir ! Puis, pendant que les parents se reposaient, nous nous mîmes à courir à travers les murailles, les taillis, les fossés. Vous étiez infatigable. Si bien que quand il fallut rejoindre les autres, nous nous trouvâmes seuls, près d'un ruisseau qui murmurait doucement, au milieu de grands arbres sévères, sans savoir par où nous diriger. Nous criâmes vainement, point de réponse! Alors vous souvient-il, cousine, comme vous êtes venue, adorable, un peu confuse et rougissante, me dire : « Cousin, nous sommes perdus ! voulez-vous me reconduire ? « Et vous vous êtes appuyée à mon bras, et moi, ému, saisi de je ne savais quel trouble, je vous ai répondu : « Je veux bien, cousine. »

Et nous nous sommes mis à chercher un chemin ; après avoir erré quelque temps, nous sommes arrivés à une grande allée tout droite, plantée de vieux ormes, déjà sombre malgré les rayons rougeâtres du soleil couchant, et alors, nous avons marché plus doucement, serrés l'un contre l'autre, sans rien dire. Et ce silence était plus éloquent que les plus longs discours ! Aucune parole humaine n'eût su rendre les sentiments qui étaient en nous, dans l'alanguissement exquis de cette soirée d'automne! Un trouble inconnu arrêtait le son sur nos lèvres; et vos regards, si gais et si mutins tout à l'heure, étaient devenus de je ne sais quelle douceur grave et sérieuse, en se noyant dans les miens. Un ravissement intérieur nous possédait, et quand, au bout de l'allée, apparut dans le crépuscule, la blanche maison de grand'mère, vous eûtes un soupir et ce seul mot : « Déjà! «

Le lendemain, je partis et mon absence dura cinq ans. Je n'ai point encore osé vous rendre visite depuis mon retour, cousine, tant j'ai peur que les années ne vous aient changée, tant je crains de perdre quelque chose de la délicatesse de ce premier souvenir! Et point n'est besoin que je vous connaisse telle que vous êtes maintenant, car jamais je n'oublierai cette longue allée de vieux ormes par laquelle nous revînmes un soir, votre bras doucement appuyé à mon bras, vers la maison de grand'mère ! Vous souvient-il, cousine ?

J. DESTRÉE.

REVUE DE LA QUINZAINE

Concert de bienfaisance donné au Théâtre royal, par l'Association des Élèves des Écoles spéciales. — Concert magnifique et certes un des plus beaux que l'on ait eus à Liége. Pensez donc : entendre en une même soirée Mlle Moriamé, Mlle Dyna Beumer, M. Jeno Hubay et la Légia ; et cependant, la salle était loin d'être bondée comme elle aurait dû l'être. Depuis quelque temps, le public liégeois semble dédaigner tout ce qu'organise la jeunesse universitaire ; pourquoi ? *that is the question.* Heureusement, si le concert n'a pas réussi au point de vue pécuniaire, au point artistique ça été un triomphe d'un bout à l'autre. Mlle Moriamé a déployé ses plus grandes qualités : un mécanisme superbe joint à une excellente méthode. Son jeu souple se prête avec une égale facilité aux effets dramatiques comme aux nuances délicates et légères : avec cette conscience de l'artiste qui ne laisse rien échapper, elle étudie les moindres détails avec une application soutenue et une minutieuse attention. Elle a exécuté, outre le Concert-Stuck de Weber, la *Rhapsodie hongroise, n°* 8, de Liszt, la *Berceuse* de Chopin et la *Gavotte* de Dupont, son digne maître. Le succès de Mlle Dyna Beumer n'a pas été moins grand : sa voix si douce et si tendre, ses petites notes perlées ont obtenu leur succès habituel, et le public, charmé, enchanté, n'a pas voulu la laisser partir avant de l'avoir encore entendue une fois dans le *Crépuscule*, une des plus jolies romances de Massenet. Vous le dirai-je? le jeu de M. Jeno Hubay ne me plaît guère : il a un superbe mécanisme, une grande désinvolture, mais il lui manque le « je ne sais quoi » qui forme le grand artiste. La Légia a, elle aussi, recueilli d'amples applaudissements après les différents chœurs qu'elle a chantés à la perfection. Nos félicitations aux organisateurs de ce concert et, comme eux, nous regrettons qu'il n'ait pas produit plus forte recette.

SPECTATOR.

LES LIVRES

IL FAUT DES ÉPOUX ASSORTIS, par AUGUSTE LAVALLÉ, nouvelle traduite de l'allemand, d'Emmy de Dincklage, 1 *vol. Liége.* — Voici une œuvre très curieuse que M. Lavallé a traduite avec une rare perfection. C'est l'histoire des amours ultra-romanesques d'un poète hongrois de trente-un ans avec une Allemande sentimentale de quarante-cinq. Comme spécimen de la littérature werthérienne, arriérée d'un siècle, de la blonde Allemagne, rien n'est plus intéressant. C'est un document que M. Lavallé a bien fait de traduire et qui, grâce à sa langue très pure, se laisse lire et charme.

PYRAME ET THISBÉ, par AUGUSTE LAVALLÉ, nouvelle traduite de l'allemand, de Wilhelm Jensen. 1 *vol. Liége.* — Autre nouvelle, bien allemande aussi, mais humoristique en même temps et rappelant vaguement l'*Oncle Benjamin* de Claude Tillier. Il y a là une figure de vieux pédagogue, Knipstroh, très-finement dessinée, de même que celle de l'oncle Roderich. Wilhelm Jensen, un musicien plutôt qu'un romancier, a trouvé un interprète excellent dans la plume délicate de M. Lavallé.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES FRANÇAIS CONTREFAITS EN BELGIQUE, dans le format in-32 et connus sous le nom de *Éditions Laurent*, par ARTHUR

BOITTE. Prix : 2 fr. — Ce minuscule volume tiré seulement à 500 exemplaires est uniquement destiné aux bibliophiles qui possèdent ou qui veulent posséder complète cette jolie *Collection Laurent* qui faisait prime à l'âge d'or de la contrefaçon. C'est une bibliographie exacte et consciencieuse que l'on ne peut assez recommander aux amants du *livre*, cette maîtresse qui ne trompe pas.

SOLFÈGE DES ÉCOLES PRIMAIRES, conforme au programme officiel, par CH. MIRY et H. DE CASEMBROOT. 1 *broch. Namur, Ad. Wesmael-Charlier.* — M. de Casembroot, collaborateur de la *Jeune Belgique*, est un poète essentiellement moral. Les vers de son *Solfège*, appropriés à la circonstance, c'est-à-dire à la musique simple et gracieuse de M. Miry, peuvent être mis entre les mains des jeunes vierges les plus candides et des enfants les moins précoces. Les mères n'auront pas à craindre la démoralisation envahissante du naturalisme moderne. Le prix Montyon, s. v. p.

CATALOGUE ILLUSTRÉ DU SALON (1882), par F.-G. DUMAS. 1 *vol. Bruxelles, Ch. Rozez.* Prix : fr. 3-50. — Rappeler à ceux qui les ont vues, les œuvres les plus remarquables du Salon et en donner une idée globale à ceux qui n'ont pas fait le voyage, tel est le but de ce volume, le sixième de la série. L'ouvrage de M. Dumas contient environ 400 reproductions par la gravure, d'après les dessins originaux des artistes. Certaines ne sont que des esquisses donnant les lignes principales du tableau, d'autres sont finies avec une délicatesse rare, les unes en noir, les autres dans la teinte douce de la sanguine. On ne saurait assez encourager l'auteur et l'éditeur, qui mènent avec tant de soin et de régularité une œuvre aussi complexe. A l'heure qu'il est, certains volumes de la collection ont doublé de valeur ou sont introuvables : c'est dire que le succès du nouveau volume est assuré.

MOLIÈRE ET MONTESPAN, par FRANÇOIS FABIÉ. Comédie en un acte, en vers, représentée pour la première fois au Troisième Théâtre Français le 15 janvier 1879.

Petite fleur au bleu corsage
Que je connus dès mon berceau,
En revoyant ton doux visage,
Je pense aux joncs de mon ruisseau.
Veux-tu qu'en amoureux fidèles
Nous revenions dans ces prés verts ?
Libellule, reprends tes ailes,
Moi je brûlerai tous mes vers
Et nous irons sous la lumière
D'un ciel plus frais et plus léger
Chacun dans sa forme première,
Moi courir et toi voltiger !

Celui qui a écrit ces vers et ceux si beaux que nous avons cités de la *Nouvelle poésie des bêtes* (voir notre numéro du 15 avril) ne pouvait que réussir dans la comédie en vers. Dans *Molière et Montespan*, Fabié fait parler Molière comme Molière eût parlé et c'est un tour de force qui fait de sa pièce un petit chef-d'œuvre digne de servir de lever de rideau au *Misanthrope* ou aux *Précieuses* avec Coquelin et Samary.

A L'ATELIER, par A. GOBIN. 1 *vol. Paris, Oilendorff.* Prix : fr. 3-50. — Un volume de nouvelles fantaisies, de celles qui se racontent au café sous la tombée du jour. Quelques-unes sont des plus intéressantes ; malheureusement la langue en est tellement pauvre, le style si lâché que ce livre ne peut être classé parmi les œuvres d'art de la litté-

rature moderne. M. Gobin a imaginé des sujets qui, traités par un vrai styliste, se fussent prêtés à de brillants coups de plume. Tels quels ils plairont à ceux qui préfèrent l'action pure et simple aux broderies modernes. C'est un bon repas de cuisinière bourgeoise, ce n'est pas le régal délicat du Vatel artiste.

L'ESPAGNE (Impressions et Souvenirs), 1880 et 1881, par A. ESCHENAUER. 1 *vol. Paris, Ollendorff.* Prix : fr. 3-50. — Ce n'est plus l Espagne de Théophile Gautier que nous décrit M. Eschenauer, l'Espagne dans laquelle on fait des châteaux et qui éveille immédiatement des idées de brigands, de navajas, de sombreros et d'une foule d'autres belles choses en *as* et en *os*, l'Espagne des éventails et des mantilles, des sérénades et des Andalouses « à l'œil fripon, » des senoras Amacqui, des Don Paëz et des Etur de Guadasse. C'est l'Espagne moderne gouvernementale, politique. Inutile de dire que M. Eschenauer y a décrit une course de taureaux. En résumé, c'est un livre très intéressant, écrit dans un style sobre et que voudront lire tous ceux qui ont voyagé *tralos-montes* et beaucoup d'autres qui ne connaissent de l'Espagne que le noble signor Hernani, défenseur de l'honneur castillan, et le vénérable Cid campéador du romancero.

SOUVENIR A LA VAGUE, par AUGUSTE BARRAU. Prix : fr. 0-25. — TENTATION, poëme. Prix : fr. 0-40. *Paris.* — Voici deux poëmes que nous recommandons à ceux qui aiment les strophes d'un jet facile et large. M. Barrau quiest le directeur et principal rédacteur d'un excellent journal mensuel de Vendée, le *Maraîchin* (3 fr. par an. Bureau : G. Rabrau, à Challans (Vendée), a l'étoffe des bons poètes. Nous l'attendons à une œuvre plus considérable dont nous serons heureux de saluer le succès.

LE PROFESSEUR CRAC, par FÉLIX DES ARDENNES. Comédie en un acte mêlée de chant. Musique de J.-M. d'Archambeau. 1 *vol. Liége.* — Cette petite comédie sans grandes prétentions a son intérêt par ses rapports avec les expériences récentes du professeur Hansen. Destinée à blaguer le magnétisme animal, elle le fait inoffensivement et sur un tour assez drôle.

NOTES DE VOYAGES : LE SALZKAMMERGUT, par EMMANUEL DESOER. *Bibliothèque Gilon.* — M. Em. Desoer suit dans ses notes de voyage un système tout différent de celui qu'a suivi M. Du Bois. Alors que ce dernier nous dit ce que l'on peut voir, alors que son livre est un guide certain, M. Desoer nous raconte ce qu'il a vu, et peut-être que, si l'on suivait son livre à la lettre, on serait complétement désenchanté. Puis, M. Desoer vise souvent à l'esprit, et malheureusement le but est rarement atteint. La lecture de son livre n'est cependant pas dépourvue de charmes. On nous trouvera peut-être un peu difficile, mais n'oublions pas que noblesse : oblige M. Desoer, avocat-général, n'est pas le premier venu, et l'on est en droit de lui demander plus qu'à un débutant.

LES MATINALES, par GUILLAUME STANISLAUS. 1 *vol. Liége, E. Decq.* Prix : fr. 2-50. — J'ai toujours une grosse peur lorsque j'ai à rendre compte d'un ouvrage, belge et je le découpe lentement avec la crainte de n'y trouver rien qui vaille ou peu. Et lorsque le livre est bon, que je ne suis pas obligé ou d'en dire du mal ou de lui décerner un humble brevet d'estime, lorsque sous l'œuvre il me semble découvrir l'homme, l'artiste, l'ému, le sanguin, le Belge, je suis tout joyeux et il me prend des envies d'aller serrer la main à l'auteur si c'est un jeune, et d'aller me mettre sous son aile si c'est un ancien. C'est ainsi qu'en lisant *les Matinales*, j'ai de loin envoyé un bonjour à M. Stanislaus que je n'ai pas l'honneur de connaître. Son vers a des allures faciles, carrées, franches, sauvageonnes dans lesquelles détonnent parfois des rimes qui crient misère à côté d'autres qui roulent

sur l'or. Ce n'est pas savant et cela charme, ce n'est pas beau, c'est joli; ce n'est pas grand, c'est mignon :

Quand l'aube, avec coquetterie,
Se met du fard et du carmin,
Pour nous jouer cette féerie
Qu'on applaudit chaque matin,
Alors seulement le poète
S'éveille en moi dans les sentiers,
Quand j'ai des rayons sur la tête
Et quand j'ai des fleurs sous les pieds!

Parfois une comparaison inattendue vous arrête par sa puissance spéciale, étrange, outrancière :

Et la mer en phosphorescence
Paraît être un énorme bol,
Une coupe inouïe, immense,
Où flambent des vagues d'alcool.

Certaines pièces des *Matinales* ont un large souffle lyrique; nous ne citerons que : *Pour les inondés*, *Paysage crépusculaire*, *Le Soir*, et une masse d'autres que nous avons dégustées lentement et en toute admiration.

POEMES D'AUVERGNE, par GABRIEL MARC. 1 *vol. Paris, Charpentier.* Prix : fr. 3-50. — M. Gabriel Marc a voulu faire pour son pays d'Auvergne ce que Brizeux a fait pour la Bretagne, Mistral, Aicard et Daudet pour la Provence, Jules Breton pour l'Artois : évoquer le sol natal et en faire revivre les légendes dans la forme large de l'épopée. Gall comme les héros qu'il chante, il a voulu lui aussi entonner le bardit national et peindre en ses vers les plaines et les montagnes aimées. M. Marc s'est mesuré là avec un sujet rude qui l'a terrassé, mais dans la lutte où il succombe il a lancé quelques accords puissants qu'il serait injuste de méconnaître.

La note générale est moyenne ; le livre manque de couleur, ce n'est ni mauvais ni bon... on pourrait s'en passer, mais l'ayant, on le garde.

ROBESPIERRE (Aperçus sur la révolution française), par HIPPOLYTE BUFFENOIR. *2e édition.* 1 *vol. Paris, E. Dentu.* Prix : 2 fr. — Les théories du « Contrat social » nous ont toujours semblé pernicieuses en bien des points et Robespierre, qui faisait son évangile politique de l'œuvre de Jean-Jacques, n'est pas du tout notre idole. « Il ira loin, car il croit tout ce qu'il dit », avait dit Mirabeau lors du 17 juin ; mais l'histoire n'a-t-elle pas prouvé le contraire et peut-on vraiment admirer celui qui prétendait qu' « en révolution on ne va jamais aussi loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va » ? Il faut croire que oui, puisque M. Hippolyte Buffenoir vient de faire avec une sincérité incontestable, une apologie du fougueux Robespierre. Pas plus que des goûts et des couleurs, il ne faut discuter des sympathies. Le livre du poète dont les vers sont déjà bien connus en France nous semble écrit avec une rare sobriété. Dans l'essai dramatique qui forme la seconde partie du volume, M. Buffenoir esquisse en de beaux vers vigoureusement frappés, des tableaux révolutionnaires largement conçus et évoquant avec une réelle puissance l'époque tourmentée qu'ont vécue nos pères. Toute l'œuvre mérite d'être lue sans parti-pris, intéressante qu'elle est à tous points de vue.

CHARDONS ET MYOSOTIS : *Une Lecture imprévue, Propos décousus,* par LOUIS TRIDON. — 1 *vol. Paris, Ghio.* Prix : 3 fr. — Edgar Poë et Baudelaire n'ont

pas fait école et la raison en est facile à saisir, c'est que tous deux avaient un tempérament spécial, paroxyste, et comme infiltré de haschisch ; de ce tempérament sont nés les *procédés* de ces deux étranges. M. Louis Tridon, l'auteur des *Chardons et Myosotis*, a attrapé les procédés, mais n'a pas le tempérament. Chez lui on sent que tout est d'art, que tout est voulu, cherché, mais jamais, même dans ses pages les plus excessives, les plus spleenétiques, il n'atteint à ce « frisson nouveau » dont, à propos des *Fleurs du Mal*, parle Victor Hugo.

Cela n'était pas nécessaire d'ailleurs pour créer œuvre viable. Parmi les « Petits poëmes en vers » qui font la première partie des *Chardons et Myosotis*, il y en a d'exquis comme forme rythmique ; je ne citerai que le Pantoum *(Paysage Indien)*, la pièce à répétition finale du premier vers; *Volupté*, imitée de Baudelaire; le rondel *Bonheur d'être aimé* et l'acrostiche *Amie et Maîtresse*, qui sont autant de fines pièces ciselées avec amour par un sincère artiste. J'arrive au clou du volume : *une Lecture imprévue*, sorte de poëme en prose que l'auteur intitule en sous-titre : *Pathologie mentale* et sur lequel il met en épigraphe ce mot de Grymalkin, dans *Macbeth* : « Horrible est le beau, beau est l'horrible. » C'est le récit fiévreux d'un homme qui, frappé tout à coup de folie furieuse, se livre avec des raffinements féroces au plus hideux des crimes, cela est détaillé avec la lucidité épouvantable des hallucinés; il y a là une véritable puissance d'horreur, dont on se repose en lisant la troisième partie du volume de M. Tridon : *Propos décousus*. Ici l'auteur, à l'exemple de Poë, se livre à des théories cosmogoniques et philosophiques des plus curieuses et sur lesquelles malheureusement nous ne pouvons nous étendre. Δ

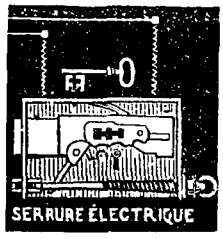
LES IDÉES D'UN VIEUX RAT, par PAUL COMBES. *Bibl. Gilon.* — La meilleure recommandation que nous puissions faire de ce charmant ouvrage, c'est de rappeler qu'il est signé de la même plume qui a écrit *Bleu de Ciel et Pervenchette*, le ravissant récit qui court encore dans tous les souvenirs. M. Paul Combes est en train de faire sa trouée, et quelques nouvelles comme celle-ci lui auront bien vite taillé la petite place fort respectable, ma foi, qui lui revient au soleil des lettres. Il est curieux de rencontrer dans le présent conte des idées très justes sur différentes questions sociales, qu'on ne s'attendrait pas à voir si bien traitées par un vieux rat.

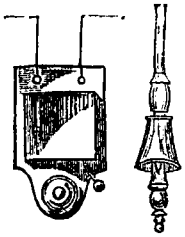
A TRAVERS L'ITALIE, par ALBERT DUBOIS. *Bibl. Gilon.* — M. AlbertDubois, qui depuis nombre d'années collaborait à l'*Excursion*, où ses récits de voyage lui ont fait une véritable réputation de touriste et de conteur, s'est enfin décidé à offrir un volume au public, dont jusqu'à ce jour il semblait avoir une peur bleue. M. Albert Dubois est un voyageur endurci et, qui plus est, grand observateur ; aussi n'avons-nous qu'un reproche à adresser au charmant récit que vient d'éditer M. Gilon, c'est de négliger un peu trop le côté : mœurs et caractères. Pour le reste, c'est un excellent *vade-mecum* de voyageur, pratique, concis et, qualité plus rare encore, plein d'esprit et de bonne humeur.

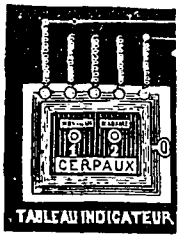
CONTES D'UN APOTHICAIRE, par PAUL COMBES. *Bibliothèque Gilon.* — Est-ce donc là ce qu'on devait attendre de M. Combes, après la publication de son petit chef-d'œuvre *Bleu de Ciel et Pervenchette?* Les *Contes d'un Apothicaire* (pourquoi d'un apothicaire ?) ne sont pas dignes de leur auteur. Pour cette fois, nous nous tairons, mais nous n'oublierons pas que M. Combes nous doit une revanche, et une revanche éclatante.

ALBERT ORTH.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSART.







Nouveaux appareils de sûreté contre VOL et INCENDIE, pour Bijoutiers, Changeurs, Banques, Châteaux, Appartements, etc.— Appareil tout placé avec sonnette électrique, depuis 20 francs. — Nouveaux porte-voix à échos avec membrane répercutrice, fonctionnant jusqu'à 2,000 mètres, accusant même les conversations à voix basse, et permettant à l'ingénieur, assis dans son bureau, de suivre la marche du travail à l'intérieur des mines ; au chef d'établissement de se tenir au courant — *de auditu* — de ce qui se passe chez lui, etc., etc.

Pour les commandes, s'adresser à M. CERPAUX, constructeur-mécanicien breveté, Boulevard du Nord, 54, Bruxelles.

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

Fonds de Magasins

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par G. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

LIBRAIRIE
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*

L'âge n'est pas un obstacle.

AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien

11, rue de la Putterie, 11

PRÈS RUE MADELEINE

Jumelles de théâtre, campagne et marine, — Atelier spécial pour les réparations.

MADAME LESY

Maîtresse-Accoucheuse de première classe

Reçoit tous les jours les Dames malades, stériles ou enceintes qui désirent la consulter.

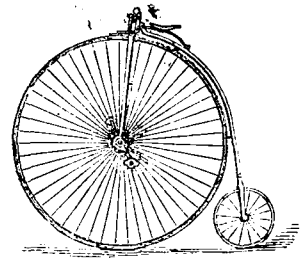
REÇOIT DES PENSIONNAIRES

27, RUE BRICHAUT, 27

Schaerbeek, lez-Bruxelles.

MANUFACTURE
DE
VÉLOCIPÈDES
(BREVETÉE)

L. NOISET
Avenue de la Reine, 192
BRUXELLES



DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE

DE

L'ÉPOQUE

NON EXCITANT

Recommandé par les Sommités Médicales

En vente chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique : en boîtes de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 kilog. au prix de fr. 3-75 le kilog. boîte comprise. Pour le gros, s'adresser THE BELGIAN DATE COFFEE C° (LIMITED), boulevard du Nord et rue de Malines, 35, à Bruxelles.

CAISSE SYNDICALE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : UN MILLION DE FRANCS

Boulevard Anspach, 45, Bruxelles

LISTE DES SERVICES

1° Exécution des ordres de Bourse; 2° Achat et Vente de fonds publics belges et étrangers; 3° Change, Achat de monnaies anciennes et étrangères; 4° Encaissement des coupons; 5° Renseignements sur toutes les valeurs, Versements sur titres, Libérations, Échanges, Souscriptions.

CORRESPONDANCE QUOTIDIENNE

La *Caisse Syndicale* publie chaque jour une Correspondance donnant les principaux cours de la Bourse et contenant sous le titre : LA PHYSIONOMIE DU MARCHÉ, une appréciation exacte et rapide de la situation.

La *Caisse Syndicale* envoie *à titre gratuit*, pendant un mois, sa **Correspondance quotidienne** à toute personne qui en fait la demande.

AGENCES :

LOUVAIN : 1, Rue Juste-Lipse. — BINCHE : 47, Rue de la Gaîté.

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — N° 13 — Tome Ier — 1er Juin 1882

SOMMAIRE

Ballade de Boutique	LA DIRECTION.
Conte du Paradis	GUSTAVE DROZ.
Chronique de Paris.	ALFRED POUTHIER.
Le Faust de Gœthe *(Suite)*	***
Tenez-vous droite, Mademoiselle	MAX WALLER.
POÉSIES : En Barque	CHARLES GROS.
Aux Flamandes de Rubens	ÉMILE VERHAEREN.
— Houx et Anémone	JULES DE BAUGNIES.
— Sonnet	LOUIS DE CASEMBROOT.
Causerie littéraire	M. W.
Les Livres.	G. A., L. B., Δ A. ORTH.

Le Numéro : 20 cent. — Étranger : 25 cent.

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

GAND
57, Rue des Champs, 57

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

BELGIQUE

VERVIERS
G. Andelbrouk, 56, r. Pont-Léopold (HODIMONT)

NAMUR
Auguste Vierset, 5, rue du Président

TOURNAI
V. Devorède, chez Vasseur-Delmée, libraire

BRUGES
Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

HUY
Bur. de la *Gazette de Huy*, r. de l'Applée, 5

ANVERS
R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

ABONNEMENTS SEMESTRIELS (1er Juin — 15 Novembre) . . 2 Fr.

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande.*

PRIX DE L'ABONNEMENT . . . . . 8 Francs

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance. Tous les livres doivent être adressés à Max Waller, 81, rue de la Madeleine, Bruxelles.

A partir du 1er Juillet, la JEUNE BELGIQUE adopte les prix suivants :

Un an . . . . . fr. 5 | Six mois . . fr. 2-50

Le Numéro : 25 centimes

Ceci, bien entendu, ne s'adresse qu'aux abonnés qui nous viendront après le 1er Juillet 1882. Pour les autres, ces dispositions exorbitantes ne prendront cours qu'à la date des réabonnements. Pendant un mois la JEUNE BELGIQUE maintient encore ses anciens prix. Retardataires, qu'on se le dise !

Il ne nous reste plus que quelques collections sur hollande. Le 1er juillet, le prix en sera porté à 10 francs.

Il ne nous reste plus que quelques collections complètes de la Jeune Revue *qui a précédé la* Jeune Belgique ; *elles sont en vente au prix de 5 fr.*

Nous possédons en outre un certain nombre de numéros divers en vente au prix de 25 centimes.

BOITE AUX LETTRES

F., à Toulon. — Envoyez aussi longues pièces que vous voulez, si elles ne sont vraiment bonnes que longues, cela va de soi. Gratias et à bientôt.

H. M., à Rochefort. — Reçu votre envoi et votre bonne lettre. Merci. Répondrons par la poste.

W. Fr., à Namur. — Vous qualifiez vous-même vos vers, c'est pâle, très pâle, trop pâle. Donnez à votre muse quelques coups de cravache, le sang lui viendra.

Régor, à Huy. — Le travail sur Gœthe sera signé à la dernière page ; vous pourrez alors le satiriser à votre aise, mais ne le jugez pas sur les six premières pages ; il sera toujours temps plus tard de hurler là où il braît, selon vous.

Ballon. — Pour que l'Élégie se fasse pardonner sa vieillesse, elle doit avoir des perfections extrêmes que vous n'avez pas obtenues. Travaillez ferme et nous revenez.

M. de Sivel. — Hélas ! voilà le printemps fini et l'heure a sonné de mettre un frein à la furie rimailleuse qui nous menace de toutes parts. Patience donc, vous n'êtes pas le seul à attendre. D'ici là, travaillez, votre muse adolescente ne pourra qu'y gagner, et la *Jeune Belgique* aussi.

Stéphane. — Très forte votre sextine, mais ses qualités surpassent ses charmes ; cela est d'une lecture monotone, comme celles de M. de Grammont, d'ailleurs.

H. De V., Grand-Montrouge. — Merci mille fois, votre nouvelle excellente passera dans la prochaine livraison, si toutefois le sujet est admis par le comité.

Ch. F., Bordeaux. — Pas de mauvaise plaisanterie, n'est-ce pas ? Vos *Sonnets virils* que vous nous donnez pour inédits ont paru dans les *Muses Santones*. Dites-nous bien vite ce qu'il faut penser de vos autres envois et qu'on ne vous y reprenne plus.

Eugène T. — Very good, nous insérerons évidemment une au moins de vos poésies, mais à l'avenir soignez davantage.

P. P. W. — Beaucoup d'imagination, mais la fô...orme, soignez la forme !

BALLADE DE BOUTIQUE

A nos lecteurs.

Viens à notre aide, ohé, la rime !
Expliquons bien à nos lecteurs
La décision grandissime
Dont nous nous avouons auteurs ;
La chose est assez conséquente
Pour qu'on y joigne un boniment :
Nous haussons notre abonnement.
C'était trop peu, trois francs cinquante !

Notre nouveau chiffre est sublime :
Cent sous. *Zut pour les détracteurs !*
Puis, c'est un chiffre qui s'imprime,
Puis, c'est simple pour les facteurs,
C'est monnaie austère et clinquante,
C'est rond, ça sonne, et puis, vraiment,
Ayez donc un bon mouvement :
C'était trop peu, trois francs cinquante !

La Jeune Belgique *à la cime*
De la gloire aspire. Menteurs
Ceux dont la calomnie abîme
Ses jeunes lauriers enchanteurs ;
Bon sens, esprit, grâce piquante,
Elle a tout ça, sans compliment !
Mais son prix ! non ! là ! carrément,
C'était trop peu, trois francs cinquante !

ENVOI

Lectrice, épouse, mère ou tante,
Lecteur, cousin, beau-père, amant,
Déclarez-le unanimement :
C'était trop peu, trois francs cinquante ! (1)

LA DIRECTION.

(1) Voir la note ci-contre, à la couverture.

CONTE DU PARADIS

Saint Pierre regarda au loin en abritant ses yeux de sa large main et, n'ayant vu personne sur la route, il rentra dans le Paradis dont il referma la porte avec soin. Puis il se coucha sur la mousse sainte, toute parfumée des senteurs de Dieu, et s'endormit.

Il rêvait qu'il était à la pêche, comme autrefois, au bord de Génésareth, et il retroussait déjà ses larges manches pour tirer les filets, lorsqu'il fut réveillé par des sons harmonieux semblables à ceux qu'exhale une coupe de pur cristal lorsqu'un insecte la frôle en passant.

— On a touché à la porte du Paradis, murmura le patriarche en se frottant les yeux. Qui donc est là?

— C'est moi, saint Pierre, c'est moi, la petite Madeleine.

— La petite Madeleine... Est-ce une fauvette qui gazouille de la sorte?

— Non, saint Pierre, c'est une petite fille.

— Eh bien, ma petite fille, il faut heurter aux portes et ne pas gratter comme une souris.

—Ton heurtoir est trop haut, saint Pierre, je ne peux pas le toucher.

— C'est vrai, pensa le bon saint, le heurtoir est un peu haut pour les petits enfants. Je mettrai demain un tabouret tout proche, afin qu'ils puissent heurter sans peine... Et il ouvrit la porte.

Alors la fillette fit une belle révérence et tendit son petit bec rose pour que le vieux pêcheur l'embrassât. Elle était en toilette de nuit, toute mignonne, fort éveillée; ses yeux brillaient sous ses cheveux en désordre et, tout en serrant sa poupée de ses deux petits bras, elle cherchait à relever les longs plis de sa chemise qui l'empêchaient de marcher. De sorte qu'elle avait cette allure un peu gauche d'un caneton né de la veille que le vent aveugle et veut faire chavirer.

— Quel âge as-tu, mon petit ange?

— Je sais pas, saint Pierre, on ne m'a pas encore dit.

Il la souleva de terre en souriant, l'enveloppa dans sa grande tunique azurée, et lui prenant ses deux petits pieds nus :

— Ils sont tout froids, ma fille, attends un peu que je les réchauffe.

Et il les embrassait, ces deux jolis petits pieds, tout en caressant la fillette, qui gesticulait et éclatait de rire, parce qu'elle était chatouilleuse et que la grande barbe blanche balayait son visage.

Cependant, la voyant de si belle humeur, saint Pierre, lui aussi, se mit à rire, et d'une façon tellement sonore que la porte d'or en tinta, de sorte qu'au bout d'un instant ils en avaient tous deux les larmes

aux yeux. C'est ce qui arrive souvent lorsqu'un vieux grand-papa fait des bêtises avec ses petits-enfants.

Le saint, ayant retrouvé son sérieux, reprit bientôt :

— Tu sais, mon petit ange, que les poupées n'entrent pas au Paradis ?

— C'est pas une poupée; c'est ma fille. Elle ne peut pas entrer parce qu'elle n'a pas été sage, dis, saint Pierre? Oh! elle est bien méchante, ça c'est vrai, et elle tourmente beaucoup ses parents; mais lorsqu'on l'aura fouettée jusqu'au sang, elle pourra entrer?

— Elle a donc commis de gros péchés?

Madeleine fit signe que oui, d'un air grave, et se soulevant jusqu'à l'oreille du patriarche, elle murmura tout bas, tout bas en grand mystère :

— Elle fait toujours pipi au lit... voilà. Puis avec animation : — Nous allons lui donner le fouet. Veux-tu tenir la vilaine petite fille pendant que je vais chercher une grosse verge. Vois-tu comme elle pleure ? Voulez-vous vous taire, mademoiselle?... Mais, saint Pierre, tu lui mets la tête en bas et tu lui fais bobo avec ton gros pouce!

— Elle se calme... elle se calme.

Mais à l'air dont saint Pierre dit cela, Madeleine vit bien qu'il n'était pas content, et qu'il allait fouetter de toutes ses forces. Alors elle s'arrêta, baissa les yeux et rougissant beaucoup :

— Tu sais, saint Pierre, c'est pour rire ; faut pas la fouetter ; elle n'a jamais été méchante. D'abord elle ne peut pas, puisqu'elle est en bois!... C'est moi qui ai été méchante... c'est moi qui ai... qui ai fait p...

— Au lit?

— Oui, saint Pierre.

— Ça t'arrivait souvent?

— Oui, saint Pierre.

— Mais maintenant c'est fini pour toujours?

— Peut-être. Moi je veux bien.

— Eh! ma pauvre petite Madeleine, que vas-tu faire tout à l'heure, lorsque nous arriverons auprès de la bonne vierge Marie et qu'elle dira devant tout ce monde : « Je sais qu'il y a ici quelqu'un qui n'est pas sage, qui fait... hum! hum! »

— Eh bien, saint Pierre, tu sais pas? tu répondras que c'est toi.

GUSTAVE DROZ (1)

(1) Du Droz, lecteur, du Droz !

CHRONIQUE DE PARIS

La Foire au Pain d'épices

Pour te célébrer dignement, ô foire supercoquentieuse, il faudrait avoir reçu d'une toute-puissante et toute bonne magicienne le souffle inextinguible de Borée et la trompette tonitruante de la Renommée. Mais aujourd'hui les choses sont bien changées : les fées aux ailes d'or, Myr, Lysidice, Euryale, Mignonne, la tendre Ooh qui inspire les chansons, la fée Om trônant sur une minuscule chaise d'or vert, toutes les fées enfin du temps jadis, au langage de miel, aux lèvres de rose, dorénavant claquemurées par un doux Lyrique, ne veulent, pas même un instant, quitter leurs prisons parfumées, tapissées et tendues d'étoffes rares, ni venir visiter les mortels splénétiques, afin de les réjouir et de leur alléger la lourde vie. Seule la méchante fée que Banville a dédaignée comme maussade et revêche personne, n'étant retenue par aucune cage dorée, arrive au baptême, pareille avec son nez crochu, son dos qui se voûte et sa canne recourbée, à une perruche de sinistre présage juchée sur le perchoir. Pas un désir irréalisable qu'elle n'inspire aux hommes, ainsi prendre la lune avec les dents et attendrir les étoiles. Pourtant bénie soit la vieille aux yeux gris, à l'aspect repoussant, qui chevrotte et tremblotte, trois fois bénie ! Elle m'a dès le plus tendre âge mis aux mains une lyre harmonieuse en guise de jouet ; mais revenant trop vite, helas ! sur ce bon mouvement, elle a donné à l'instrument une voix menue, menue, et les cordes d'un métal diabolique me font saigner les doigts et le cœur. Mais bah ! tant pis si au milieu de tes fracas, de tes tonnerres la voix menue se perd comme un ruisselet dans un fleuve, tant pis si tes fanfares couvrent ma musique : il me suffit qu'un ou deux m'entendent et m'écoutent d'un esprit bienveillant, et ne serait-ce pas encore un bonheur suprême que chanter pour soi seul ?

Maintenant assez préludé pour assouplir la voix et délier les doigts ; je veux être tout entier maintenant à ta louange, ô foire non pareille !

Longtemps avant de te voir on te devine, et l'on te désire déjà comme une femme qu'on sait belle et qu'on va bientôt rencontrer ; du plus loin tu évoques vaguement aux oreilles le bruit d'une mer fouettée doucement par le vent ou les clameurs d'une foule, agitée par la colère ou le plaisir. Et à mesure que l'on approche, tandis que les pieds se tordent entre les pavés et à chaque pas sont heurtés, on sent de plus en plus sa pauvre tête meurtrie, cassée, broyée sans relâche. Les tympans crevés, les pieds en compote, qu'est cela ? on va, on va. Tout le long du faubourg Saint-Antoine, — saint délicieux, qui comprit ta grandeur, ô cochon ! — les marchands de pain d'épices font florès. Il y a des étalages posés à même le trottoir et poussiéreux comme vous pensez ! Encore un peu plus loin un épicier délaissant en cette occurrence son couvre-chef ordinaire, sorte de casquette Louis XI, a coiffé son crâne d'un superbe bonnet normand ; dans sa trompe de métal qui n'a pas les tristesses du cor, il appelle

les acheteurs et se démène de la plus drolatique façon d'un bout à l'autre de l'estrade sur laquelle il a à grand'peine monté son bedon. Il crie tant qu'il peut et si fort que le pompon de son casque à mèche vole au vent : on dirait de loin la queue d'un caniche en belle humeur. Et l'on monte toujours plus froissé, mais plus résolu que jamais; la foule devient plus épaisse à mesure qu'on approche de la *Foire promise* et seuls l'atteindront ceux qui, sortant de leur bénignité, joueront des coudes sans vergogne.

***

Tout craque, tout pète, tout renifle! Enfin, c'est la foire et, pour donner une idée du hourvari qui vous assourdit alors, il faudrait inventer quelques mille et une onomatopées. Par intervalle aux mélopées comiques et même burlesques, à la voix éraillée des pîtres, aux musiques des chevaux de bois, au cri-cri du tourniquet des *banquistes* se mêle le rugissement d'un fauve qu'un dompteur cravache, ou le sifflet aigu des machines à vapeur qui fonctionnent au-devant des baraques scientifiques. Sur les tréteaux, des ballerines dont tous les soleils ont cuit et recuit les visages et passé les oripeaux; des musiciens moustachus, barbus ou glabres, bottés jusqu'au ventre, soufflent à perdre haleine dans le cuivre, ou battent à toutes baguettes la gémissante peau d'âne des tambours. Mais, hélas! les queues-rouges ont perdu la science du lazzi ou peut-être ne l'ont-ils jamais apprise : ils débitent d'un air lamentablement niais des plaisanteries montrant la corde; sous couleur de parade, leur vraie fonction est de recevoir bénévolement les coups de pied au cul du barnum; mais les musiciens ne sont plus convaincus et soufflent sans enthousiasme : ils ont vendu leurs *coups de langue* à raison de cent sous par jour; et puis les ballerines, les bateleurs, tous ces bohémiens qui aspirent au repos, ont perdu la passion du voyage sans haltes et sans fin. Les baraques des saltimbanques sont loin des tentes d'antan; le mot de Jules Vallès n'est que trop vrai : elles ont maintenant des côtes de bois et une échine de fer. Il n'est plus d'Ompdrailles ni de Loyal Espagnol; passée et trépassée la belle valeur, finis les homériques combats des arènes : les lutteurs, freluquets sans nerfs, ou paquets de chair avachie, hideux à voir avec leurs faces simiesques, *tombent* traîtreusement ceux qui ont relevé leur défi : ces héros ont des compères! Les somnambules extra-lucides, gardées par je ne sais quelles mégères, grenadiers de vertus ou fleurs de sorcellerie, sont toutes-puissantes : il perdrait son temps quiconque songerait à chercher dans les yeux flétris et assez souvent pochés à coups de poing, de ces devineuses d'énigmes, la profonde clarté de ceux qui ont entrevu, ne fût-ce qu'un instant,

L'empire familier des ténèbres futures.

La foire s'embourgeoise : il n'y a plus de saltimbanque, homme ou femme, qui n'ait dans un coin de son mouchoir ou au fond de son bas, des piécettes blanches, voire jaunes, qu'il compte dans l'ombre, se grisant de leur cliquetis. La foire s'en va. Mais n'importe! cela pète, cela craque, renifle, éternue, assourdit; cela suffit!

ALFRED POUTHIER.

LE FAUST DE GŒTHE

(Suite)

Arrive enfin la première partie de la tragédie proprement dite et la première scène : *Nacht, La Nuit.*

Faust seul dans son laboratoire débite d'une voix lugubre son grand monologue philosophique dont l'idée se résume dans ces deux vers de Victor Hugo :

A quoi bon, jeunes gens qu'à ce bagne on condamne,
Devenir bachelier puisqu'on peut rester âne ?

ou dans ces six mots : plus l'homme étudie, moins il sait.

Le docteur considère alors le signe du macrocosme et invoque l'esprit de la terre, qui aussitôt lui apparaît dans une flamme rouge et dit : « Qui m'appelle? »

FAUST

Effroyable vision !

L'ESPRIT

Tu m'as évoqué. Ton souffle agissait sur ma sphère et m'en tirait avec violence. Et maintenant.....

FAUST

Ah ! je ne puis soutenir ta vue !

. . . . . .

L'ESPRIT

Dans l'océan de la vie et dans la tempête de l'action, je monte et je descends, je vais et je viens ! Naissance et tombe ! Mer éternelle, trame changeante, vie énergique, dont j'ourdis, au métier bourdonnant du temps, les tissus impérissables, vêtements animés de Dieu !...

Vous le voyez, la clarté commence !

Finalement le docteur Faust visiblement effrayé laisse partir l'Esprit, et, au moment où celui-ci disparaît, Wagner, le disciple du docteur, entre en scène vêtu d'une robe de chambre et d'un bonnet de nuit. Le vieillard et le jeune bachelier s'engagent alors dans une discussion philosophique sur le même sujet que le premier monologue de Faust : l'inanité de la science. C'est déjà du rabâchage ; heureusement Wagner, s'apercevant que son maître n'est pas du tout à la conversation, s'éloigne et le docteur continue seul une énorme dissertation désolée et désolante, pour en arriver à cette conclusion

que les mondes inconnus le réclament, que la vie lui pèse et qu'il veut mourir. Il va porter à ses lèvres une coupe empoisonnée, lorsque le son des cloches de Pâques se fait entendre et, répondant à leurs voix d'airain, le chœur des anges entonne dans les espaces l'hosanna de la résurrection : *Christ ist erstanden! Christ est ressuscité.*

FAUST

. . . . . .

Ces chants précédaient les jeux aimables de la jeunesse et les plaisirs de la fête du printemps ; le souvenir tout plein de sentiments d'enfance m'arrête au dernier pas que j'allais hasarder. Oh ! retentissez encore, doux cantiques du ciel ! Mes larmes coulent, la terre m'a reconquis !

On voit par ce court résumé (qui représente cinquante-deux pages de texte) combien il y a dans toute cette partie de ce qu'on nomme vulgairement du « remplissage. » La dernière scène, la seule nécessaire et la seule dramatique, n'avait pas besoin d'être précédée des deux fatigants prologues, non plus que de la grotesque scène de l'Esprit. Là déjà commence l'ennui qui pèsera sur toute l'œuvre. Dans un ouvrage de ce genre, écrit ou non pour les planches, l'action ne peut être entravée par ces digressions inutiles et délayées à outrance et nous verrons bientôt que, dans *Faust* comme dans les autres livres de Gœthe, l'action ne tient pas le quart de l'œuvre ; ce serait admissible encore si les digressions se reliaient à l'œuvre ; mais chez Gœthe elles arrivent sans raison, elles ne sont amenées par rien et l'action reste jambe en l'air jusqu'au moment où il plaît au poète de la reprendre, ce qui lui plaît rarement, hélas!

***

Donc nous venons d'entrer dans le drame, Faust commence à nous intéresser ; la joie de la résurrection pascale l'a arraché à la mort; la scène se ferme sur ces mots : « la terre m'a reconquis, » mots qui sont suivis d'une reprise du chœur des anges. Que va faire le docteur ? Attendez ! la digression ennuyeuse va reprendre avec la scène suivante : *Vor dem Thor, Devant la porte de la ville;* scène villageoise, l'inévitable, avec des bourgeois qui se promènent contre le décor du fond.

PLUSIEURS OUVRIERS COMPAGNONS

Pourquoi allez-vous par là ?

D'AUTRES

Nous allons au rendez-vous de chasse.

LES PREMIERS

Pour nous, nous gagnons le moulin.

UN OUVRIER

Je vous conseille d'aller plutôt vers l'étang.

UN AUTRE

La route n'est pas belle de ce côté-là.

TOUS DEUX ENSEMBLE

Que fais-tu là, toi ?

UN TROISIÈME

Je vais avec les autres.

Très intéressant, comme vous voyez; total trois pages, au bout desquelles on voit enfin arriver Faust et Wagner. Ils dissertent, et Faust établit une comparaison entre la résurrection du Christ et la sortie des bourgeois qui, tirés de leurs sombres logis — pourquoi sombres ? — ressuscitent au soleil de la campagne. Des paysans vont lui faire un compliment et se mettent à danser en chantant sur l'air du tra. Total six pages.

Puis Wagner :

Que considérez-vous avec tant d'attention ?

FAUST

Vois-tu ce chien noir errer au travers des blés et des chaumes ?

WAGNER

Il ne me semble offrir rien d'extraordinaire.

FAUST

Considère-le bien ; pour qui prends-tu cet animal ?

WAGNER

Pour un barbet.

FAUST

Remarques-tu comme il tourne en spirale, en s'approchant de nous de plus en plus? Et si je ne me trompe, il traîne derrière ses pas une trace de feu.

Bref Faust se fait suivre par le barbet, rentre en ville et se retire avec l'animal dans son cabinet d'étude. Là il adresse un discours (naturellement) au chien pour lui apprendre qu'au commencement étaient le verbe, l'esprit, la force et l'action, lorsque soudain le barbet s'enfle à vue d'œil, ouvre une mâchoire énorme et devient grand « comme un hippopotame. »

Écoutez alors la scène sublimo-grotesque qui suit :

ESPRITS (dans la rue)

L'un des nôtres est prisonnier ! Restons dehors, et qu'aucun ne le suive ! *Un vieux diable* s'est pris ici, comme un renard, au piége ! Attention ! Voltigeons à l'entour, et cherchons à lui porter aide ! N'abandonnons pas un frère qui nous a toujours bien servis.

FAUST

D'abord, pour aborder le monstre, j'emploierai la conjuration des quatre.

Ici Gœthe va prouver à son public qu'il connaît son Flamel sur le bout des doigts. Le lecteur ne comprendra pas, cela ne fait rien.

Que la salamandre s'enflamme !
Que l'ondin se replie !
Que le sylphe s'évanouisse !
Que le lutin travaille !

Qui ne connaîtrait pas les éléments, leur force et leurs propriétés, ne se rendrait jamais maître des Esprits.

Vole en flamme, salamandre !
Coulez ensemble en murmurant, ondins !
Brille en éclatant météore, sylphe !
Apporte-moi tes secours domestiques,
Incubus ! Incubus !
Viens ici et ferme la marche..... etc., etc., etc.

Ouf !

Enfin, après de violents efforts, Méphistophélès se décide à sortir de sa peau de barbet et se montre en habit d'étudiant.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Je salue le savant docteur. Vous m'avez fait suer rudement.

Et moi donc!

FAU

Qui es-tu ?

L'étudiant déclare son titre de diable, et, après une longue conversation nébuleuse — très nébuleuse, — Faust signe de son sang le pacte qui le lie à Satan et lui accorde, en échange de son âme, la jeunesse, la vie, la sève.

Tout cela est très-médiocrement intéressant et l'on attend toujours Marguerite, qui ne vient pas et qui ne viendra pas avant trente pages! *(A suivre.)*

« TENEZ-VOUS DROITE, MADEMOISELLE »

Voici ce que, sous la rubrique « Lettre de Bruxelles », nous avons lu dans le nº 19 (13 Mai) de la *Vie Moderne*, qui est aujourd'hui le meilleur journal illustré de France. L'article est signé : *Marguerite Van de Wiele :*

« On a énormément parlé de notre littérature, ces temps derniers. Nous avons des sociétés littéraires, des revues littéraires, des journaux où on ne discute que belles-lettres ; même, des gens fort patients s'occupent à établir notre *Bibliographie nationale*, comme qui dirait un dictionnaire des auteurs belges classés par ordre alphabétique ; nous avons eu un congrès littéraire, suivi d'un très grand nombre de banquets littéraires et de fêtes littéraires.

» Voilà bien, avec le centenaire de Henri Conscience, de quoi prouver qu'il y a une littérature en Belgique, et, pour sûr, à l'étranger, chez les Chinois, par exemple, qui, j'en jurerais, ne lisent ni le français des bords de la Meuse, ni le flamand des bords de l'Escaut, mais où le bruit de toute la cuisine littéraire faite dans ce petit pays a dû s'entendre vaguement, on sait, à n'en pas douter, que les Belges, avec M. Henri Conscience comme chef de file, sont d'une belle force à la plume.

» Peut-être que, dans un temps donné, ce rêve-là aura pris corps, se sera réalisé ; on ne se remue pas ainsi sans arriver à produire mieux que du bruit, enfin !...

» Pour le quart d'heure, je ne vois guère, moi, en fait d'écrivains, que quelques jeunes qui se mangent entre eux et quelques vieux qui les regardent : tous, beaucoup plus célèbres, à la vérité, par ce qu'ils auraient pu faire ou ce qu'on croit qu'ils feront un jour, que par ce qu'ils ont fait.

» Oh ! je n'irai pas plus loin, je n'ai garde de discuter ; on se moquerait de moi, et on aurait raison ; je n'ai rien de ce qu'il faut pour cela : ni l'importance, ni la gravité ; et puis, Dieu sait à quelle conclusion j'aboutirais !... Non, je veux seulement vous montrer ma Belgique se battant les flancs, criant si haut qu'elle a une littérature, si haut, si haut qu'elle en vient à se le persuader très profondément. Et tous les moyens lui sont bons : dans sa naïveté de petit monde indépendant qui a des prétentions, lorsque les noms de romanciers ou de poètes lui échappent, — cela arrive quelquefois, pensez, il y en a tant ! — elle s'en va chercher les éditeurs, fût-ce au fond de la province, les montre de face et de profil, répétant : « Qu'on ose dire que nous n'avons pas de littérature, voilà un éditeur ! »

» Alors, si l'éditeur, pendant le cours de sa carrière, a publié cent volumes, tout de suite une fête, une manifestation, sa photographie dans un cadre de lauriers d'or. (1)

» Ne croyez pas que j'invente à plaisir ou que j'exagère si peu que ce soit. Un journal est là, sur ma table, qui me convie très-gracieusement à une manifestation organisée en l'honneur d'un monsieur, de Poperinghe ou d'ailleurs, peu importe, qui, après dix ans, et subventionné par le gouvernement pour faire cela, se propose d'envoyer à l'imprimerie le centième numéro de la collection de livres à bon marché qu'il édite.

» Dire que cet ensemble d'ouvrages, de genres et d'ordres différents, a eu un succès fou serait mentir ; dire qu'il y a là-dedans un chef-d'œuvre serait imprudent : le dernier n'est pas venu encore ; dire qu'ils font prime en librairie ou que le plus favorisé a dépassé deux éditions de mille serait le comble de la légèreté... ; dire que cette entreprise

(1) Il est question ici de M. Gilon et de la Bibliothèque Gilon qui a précisément édité le *Roman d'un Chat* de Mlle Vipérine.

littéraire, qui a du bon en soi, a enrichi ses collaborateurs, ou son éditeur seulement, serait extravagance pure : on paye aux auteurs 50 francs par édition de mille exemplaires et le prix du volume est de 0 fr. 60 centimes. Misère ! Si on les vendait, au moins, mais on les distribue, ces livres, on les jette au nez des amateurs de conférences populaires, on en accable les tombolas, les bibliothèques publiques, les souscripteurs aux concerts de charité.

» En somme, cette chose-là est bien la plus médiocre absolument, qui soit... et à tous les points de vue.

» Mais voilà, cent, c'est un nombre glorieux ici ; on est arrivé à cent volumes. Péniblement ? qu'importe, les cent y sont. Henri Conscience avait écrit cent romans lui, cet éditeur en a publié cent... vive lui ! Il lui faut sa photographie, un banquet, une sérénade. Eh ! bien, moi, pendant qu'on y est, je propose d'en faire autant pour les cent collaborateurs parce qu'ils sont cent.

» Maintenant, qui niera que nous ayons notre littérature nationale, nous autres ? — Pas moi. »

C'est avec une stupéfaction grande que nous avons lu ce factum aimable et supérieurement spirituel. La petite personne qui l'a écrit s'est probablement dit que ses compatriotes, bons belges, bonne pâte, mais pas forts, étaient d'une civilisation trop arriérée pour lire la *Vie Moderne*, qu'un journal où Elle daigne prodiguer les perles de sa plume, est trop relevé pour la lourdaude nation qui a donné le jour à la gracieuse correspondante de ce journal, et que jamais Sa prose suave ne tomberait sous les yeux de ses concitoyens nigauds. Un pauvre plumitif, cependant, qui a le malheur d'être belge, a découvert les lignes où Mlle Van de Wiele fait vibrer sa fibre patriotique, et se permet de lui faire remarquer timidement que ce qu'elle fait n'est pas propre, mais là, pas du tout!

Et d'abord, posons en quelques mots le « cas » de Mlle Van de Wiele ; ce sera vite fait, le bagage littéraire de la jeune transfuge étant relativement — non, pas relativement — léger.

Voilà une jeune fille gracieuse et jolie, qui, au sortir de pension, se sent attirée vers les lettres et écrit un roman. Ce roman, c'est *Lady Fauvette*, et l'auteur de *Lady Fauvette* avait vingt ans, l'âge de toutes les grâces et de toutes les séductions. *Lady Fauvette* prend aussitôt les proportions d'un petit événement littéraire. Les journaux poussent le livre, en insistant sur l'âge de l'auteur, et immédiatement la petite Marguerite devient la chérie du public belge. Sa renommée ne passe pas la frontière, notre enfant est bien à nous, notre adorée est toute nôtre ; son petit talent de pensionnaire, nous l'enflons, nous en faisons un génie presque, et la jeune « Corinnette » qui se figure que « c'est arrivé, » parce que, en vérité, c'est arrivé comme arrivent les caprices du public, reprend sa douce plume, toute étonnée de son facile succès, et écrit, pour la Bibliothèque Gilon, le *Roman d'un Chat*. Dame ! ici le succès diminue très-considérablement; les comptes-rendus des journaux sont encore aimables ; il semble que l'on se soit donné le mot : « Soyons indulgents, laissons ses illusions à l'enfant. » Un seul de ces finauds journalistes hasarde avec un petit rire goguenard, masqué de candeur : « que Mlle Van de Wiele, qui connaît l'enfance, nous la peint si bien que l'on croirait qu'elle aussi est encore enfant. » Après ce *Roman d'un Chat*, qui ne fait de mal à personne, l'adorée

donne à la *Revue de Belgique*, plus tard à la *Bibliothèque Belge* de M. Parent, *les Frasques de Majesté*, encore un petit roman enfantin dont Mlle Van de Wiele prend le sujet dans un des chapitres du *Petit Chose* de Daudet. Ici la presse se tait. La chère favorite n'est décidément pas très forte; et puis, elle déserte son pays; et puis, sa simplicité sympathique s'envole; et puis, elle entre à la *Vie Moderne*, où elle écrit des correspondances anti-bruxelloises; et puis, elle mord vipérinement les mains qui l'emmaillotaient naguère...

Hélas! cela se voit tous les jours, et nous rappelant ce mot brutal, mais mérité, que disait le *Figaro*, à propos des *Mémoires de Madame de Rémusat* : « Je n'aime pas les domestiques qui disent du mal de leurs maîtres », il nous semble que nous pourrions dire ici : « Je n'aime pas les fillettes qui disent du mal de leur berceau. »

Il est vrai que cela ne ferait rien du tout à Mlle Van de Wiele ; nous sommes ici « quelques jeunes qui se mangent entre eux, quelques vieux qui les regardent; » Elle plane au-dessus de ces petits belges, tenant d'une main *Lady Fauvette*, de l'autre le *Roman d'un Chat*, son roman à elle, gracieuse chatte qui cache ses griffes ; Elle est en dehors de nos vulgarités, de nos espérances, de nos combats; Elle trône, Elle domine, Elle règne sur la littérature moderne.....

Enfant gâtée ! chère enfant gâtée! Ni les grands yeux de la sous-maîtresse, ni les remontrances de Madame la Directrice n'auront désormais prise sur toi. Tenez-vous droite, Mademoiselle, et ne salissez pas vos doigts d'encre. Nous ne voulons plus de votre petite littérature simplotte et naïve, nous ne vous aimons plus, méchante ; vous avez vingt-trois ans aujourd'hui, vous êtes grande; allez en paix, mignonne . . . . . .

Moralité

Les petites pensionnaires à qui l'on fait de petites ovations, deviennent de grands bas-bleus dignes des grandes huées.

MAX WALLER.

POÉSIES

EN BARQUE

Au fil de l'eau s'en va la barque, et sous l'avant,
L'écume rejaillit, cependant qu'à l'arrière,
Un sillage profond et sans cesse mouvant
Creuse comme une plaie au flanc de la rivière.

Et le sang du soleil coule, coule à plein bord
Dans cette plaie étrange et rouge qui murmure ;
Mais le sillon ouvert se referme à mesure
Sur les ondes bientôt calmes comme d'abord.

Et moi, qui sens à flots saigner d'âpres morsures,
Au hasard du courant, sans souci d'où je vais,
Inerte, je regarde, et je pense aux blessures
Que le temps ni l'oubli ne fermeront jamais !

CHARLES GROS.

AUX FLAMANDES DE RUBENS

Au grand soleil d'été qui fait les orges mûres
Et qui bronze vos chairs, pesantes de santé,
Flamandes, montrez-nous votre lourde beauté,
Débordante de force et chargeant vos ceintures.

Sur des tas de foin sec et jaune, étalez-vous!
Vos torses sont puissants, vos seins rouges de sève,
Vos cheveux sont lissés comme un sable de grève,
Et nos bras amoureux étreignent vos genoux.

Laissez-vous adorer au grand jour, dans les plaines;
Lorsque les vents chauffés tombent du ciel en feu,
Qu'immobiles d'orgueil au bord de l'étang bleu,
Dans l'air torride, autour de vous trônent les chênes.

Au temps où les taureaux fougueux sentent venir
L'accès du rut, la rage affolante, hagarde;
Lorsque dans les vergers des fermes on regarde
Les jeunes étalons, le cou tendu, hennir;

Lorsque l'immense amour dans les cœurs se décharge,
Lorsqu'ils s'ouvrent au souffle intense de la chair,
Comme s'enfle la voile aux assauts de la mer,
Aux assauts galopants d'un vent qui vient du large;

Telles, avec vos corps d'un éclat éternel,
Vos beaux corps glorieux, riches en chair fleurie,
Nous vous adorons tous, femmes de la patrie,
Qui concentrez en vous notre idéal charnel.

ÉMILE VERHAEREN.

HOUX ET ANÉMONE

Sous une touffe de houx
Pâlissait une anémone ;
On eût juré quelque nonne
Gémissant sous les verroux.

Moi, je me glisse à genoux
Pour délivrer la mignonne,
Quand le houx, Dieu me pardonne !
Me crible les mains de coups.

Amoureux, c'est votre histoire.
Vous allez chantant victoire
Dès qu'une belle a souri ;

Mais, surgissant derrière elle,
Quelqu'un vous cherche querelle :
C'est le père... ou le mari !

JULES DE BAUGNIES.

SONNET

Une enfant belle comme un charme
M'avait fait cadeau d'un bouquet
Formé de roses, de muguet
Et de violettes de Parme.

Enlacé d'un nœud bleu-gendarme
Tout embaumé qui vous musquait,
Il était suave et coquet :
Des parfums à griser un carme !

Ces fleurs sont depuis très longtemps
Toutes sèches, mais le printemps
M'en offre d'autres chaque année.

La jeune fille que j'aimais
Est morte, pauvre fleur fanée
Qu'on ne me rendra plus jamais.

LOUIS DE CASEMBROOT.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

MARGUERITE, par ALEXANDRE HURÉ, 1 *vol. Paris, Librairie des Bibliophiles. Eau-forte de Flameng.* Prix : 2 fr. — UN ABIME — L'ADOLESCENCE ET L'AGE MUR, par Mme ÉDOUARD LENOIR. 2 *brochures.* Prix: 1 fr. — UN GRAND ARTISTE, par XAVIER DE REUL. *Bibliothèque belge illustrée.* — EXPLORATIONS D'UN JEUNE NATURALISTE, par P. FRANCOTTE.

En feuilletant récemment le dernier volume de critique d'Émile Zola : *Une Campagne*, nous avons été frappé par ces mots qui donnent la note exacte de ce que doit être la critique : « Vous avez un écrivain à juger. N'écoutez pas ce qu'on a pu écrire sur lui; ne tenez pas compte de l'opinion courante. Seule la critique qui dit la vérité, toute la vérité, prend une puissance énorme et décisive. » Ces quelques mots nous ont engagé à instituer à la *Jeune Belgique*, sous cette nouvelle rubrique : *Causerie littéraire*, une série d'articles réguliers et signés, prenant sur nous la responsabilité des idées parfois un peu révolutionnaires qui s'y trouveront. Certes, quoique nos opinions personnelles soient franchement naturalistes, nous n'oublions pas qu'équitablement il faut éviter de partir des convictions d'école et que ce poncif est éternellement vrai quoique prud'hommesque : le talent n'a pas d'école et toutes les écoles ont leurs talents. A côté des esprits positifs qu'attirent les réalités humaines, on est parfois surpris de rencontrer des natures contemplatives éprises des idéalités romantiques ; la *Marguerite* de M. Huré en fait foi ; c'est un poème en prose écrit dans une langue très pure où passent des harmonies. Le thème en est vieux comme l'amour et comme la tombe. C'est l'idylle de deux jeunes gens qu'un matin de printemps rassemble, qu'un soir de mort sépare, et cette éternelle idylle est toujours aussi douce, aussi mélancolique qu'au premier jour. Enchâssée dans la perfection typographique du maître imprimeur Jouaust, précédée d'une ravissante eau-forte, poétique et gracieuse comme le livre, de notre compatriote Léopold Flameng, la prose de M. Alexandre Huré charme le lecteur comme l'enveloppe en charme le bibliophile. Nous ne dirons pas tant de *Un Abîme* et *l'Adolescence et l'Age mur*, deux poèmes, en vers ceux-ci, où le sympathique auteur des *Fleurs de Cyprès* n'a pas été à la hauteur de ses premières œuvres; du désespoir, très bien, mais pas trop, de grâce ! Mme Lenoir a la larme systématique et voulue, nous semble-t-il, et l'auteur de *Napoline*, dont elle procède, savait mieux qu'elle éviter par des échappées printanières, la monotonie du chagrin perpétuel à laquelle Mme Lenoir n'échappera pas si elle continue sur ce ton où elle excelle mais où elle fatigue.

***

Quel est ce grand artiste dont M. de Reul veut parler et sur lequel il brode un livre ? Tout bonnement la pluie ou mieux l'eau, l'eau fécondante et l'eau meurtrière, l'eau qui arrose et l'eau qui saccage, l'eau qui glisse dans les gazons et l'eau qui bondit meurtrière des hauteurs alpestres, l'eau des mers et des fleuves, l'eau des ruisseaux et des sources, l'eau des chutes et l'eau des geysers, l'eau des glaciers qui soulève et charrie les roches et l'eau de l'océan dont l'imposante immensité stupéfie l'homme. Voilà le sujet qu'a traité M. de Reul sur le ton clair et facile de la science familière; de même, M. Francotte étudie la nature sous une autre de ses multiples faces, dans son *Exploration d'un jeune naturaliste* ou Étude élémentaire de la nature par l'observation directe. Ce seul sous-titre dit ce qu'est le livre, où M. Francotte dissèque avec ses jeunes lecteurs les organismes inférieurs : zoophytes, vers, asthropodes, échinodermes, mollusques, ainsi que les vertébrés.

M. W.

LES LIVRES

LA JEUNE FRANCE, 12 *fr. par an, revue mensuelle. Rédacteur en chef :* ALBERT ALLENET. *Bureaux :* 4, *rue Furstenberg, Paris*. — Depuis longtemps déjà nous avions l'intention de recommander à nos lecteurs cette excellente revue dont — toutes proportions gardées — nous sommes le pendant en Belgique. Le moment est venu ; la *Jeune France* vient d'entrer dans sa cinquième année et n'a plus à craindre les plongeons forcés que lui fit faire en 1862, je pense, l'autorité impériale. Dirigée par un excellent écrivain, Albert Allenet, l'organe de la jeune littérature française possède un comité littéraire composé de Jules Claretie, Alphonse Daudet et Mario Proth, et compte dans sa rédaction des noms comme : Jean Aicard, Paul Arène, Paul Bert, J. Boulmier, Léon Cladel, François Coppée, Jean Destrem, Paul Demeny, Charles Frémine, L. Laurent-Pichat, Henri de Lacretelle, Leconte de Lisle, André Lefèvre, André Lemoyne, Camille Pelletan, Sully-Prudhomme, Gustave Rivet, Maurice Rollinat, H. Tolain, Léon Valade, etc. Voilà pour le solide. Outre ces noms choisis qui sont la garantie de l'avenir, la *Jeune France* ouvre largement ses portes aux inconnus, aux débutants, aux jeunes, et leur offre une place au panthéon des célébrités qui la composent. Désormais elle marche de pair avec les grandes revues de France ; elle a la foi, — la vraie, celle des forts.

Quant à la couleur littéraire, la *Jeune France*, quoique moderniste et jeune, n'a pas voulu entrer dans la large voie réaliste qui — d'après nos plus profondes convictions — fera la grande gloire de notre temps, mais elle a Daudet qui est, pour ainsi dire, la borne démarcatrice des deux écoles et, grâce au ciel, n'a aucune promiscuité coupable avec les douçâtres et les faiblasses de la *Revue des Deux-Mondes*. Elle a la vigueur, le nerf, le corbleu, et prend pour divise : *Ad augusta !* All right, forwards !

Δ

LES PROTESTANTS — COTE-A-COTE, par ÉD. ROD. 1 *vol.* Prix : fr. 3-50.

M. Édouard Rod est un des fervents du naturalisme. Il débutait, il y a trois ans, par une étude enthousiaste sur l'*Assommoir*, et, l'an dernier, il dédiait à Émile Zola son premier roman. Le second paraît aujourd'hui avec ce titre général : *Les Protestants*, qui semble en faire le premier d'une série. Il a pour objet la peinture d'un coin peu connu de notre société contemporaine. Les mœurs protestantes, avec leurs intolérances de secte longtemps persécutée et leurs pratiques rigoristes, voilà ce que décrit M. Rod, qui les connaît.

M. Rod est un esprit sérieux et solide que la vérité séduit. Ce qui l'a attiré vers l'école naturaliste, c'est, je suppose, la recherche âpre et passionnée du vrai qui la caractérise. Il n'a, en effet, pris d'Émile Zola ni le style ni la méthode. Si je devais lui trouver un patron parmi les écrivains naturalistes, je penserais à Stendhal — avec les nuances que nécessite du reste tout rapprochement littéraire. L'auteur de *Côte-à-Côte* me semble en effet avant tout un psychologue.

Son roman est l'histoire très simple d'un homme élevé par une mère rigoriste, et laissé dans l'ignorance totale de la femme. Le mariage l'émancipe, et, en cherchant à jouir de ce qui reste de sa jeunesse, il roule jusqu'aux amours de la rue. Puis, le sang calmé, il tombe dans l'embourgeoisement matrimonial du pot-au-feu.

Comme intrigue et comme affabulation, ce n'est ni bien neuf ni bien compliqué. Nous sommes du reste habitués à chercher l'intérêt d'une œuvre dans la vérité de l'observation et la lucidité de l'analyse. Sous ce rapport, le roman de M. Rod a de quoi nous satisfaire. Ses personnages sont vrais en général, sans rien d'absolu ni de conventionnel. Son Georges

Maillange est habilement décrit avec ses hésitations et ses perplexités bien déduites.

Sous le rapport du style, M. Rod se sépare absolument de la petite bande des soirées de Médan. Il n'est rien moins qu'un ciseleur. Sans avoir pour la phrase le beau mépris d'un Stendhal, il cherche moins à traduire les faces multiples de la sensation qu'à rendre nettement et avec clarté l'idée qui le préoccupe. Esprit sérieux, ai-je dit, sa phrase va droit son chemin sans s'attarder à des combinaisons de rythme, de mélodie et de couleur ; son style est fait de logique et de clarté. G. A.

LES MÉMOIRES D'UN GALOPIN, par ARMAND SYLVESTRE. 1 *vol. Paris, Paul Ollendorff.* Prix : fr. 3-50.—Vous ne vous imaginez pas, cher lecteur, ce que M. Armand Sylvestre a dépensé d'esprit dans ce livre ; j'avais depuis longtemps déjà fini la lecture de ses *Mémoires d'un Galopin* que je riais encore à gorge déployée. Voilà certainement un livre appelé au plus grand succès, et que je recommande à ceux qui sont atteints d'une noire mélancolie : ils n'auront pas ouvert le livre de quelques instants qu'on les verra déjà se dérider et élargir la boucle de leurs hauts-de-chausses. M. Arm. Sylvestre est un Gaulois de la bonne race.

HARA KIRI, par HARRY ALIS. 1 *vol. Paris, Paul Ollendorff.* Prix : fr. 3-50. — M. Harry Alis est allé chercher son héros au Japon. Taïko Fidé, fils du vieux Samouraï Taïho-Maga, ne s'amusant guère là-bas, a jugé bon de venir à Paris. En compagnie du prince Ko-Ko comme ces dames l'appellent, nous passons en pensée dans toutes les couches sociales, depuis la guinguette du coin de rue jusqu'au salon princier, et partout nous assistons aux scènes les plus cocassement amusantes.

Le prince épouse, malgré le refus des parents de la jeune fille, Mlle Solange de Maubourg, dont il est idéalement amoureux ; mais peu après le mariage, sa jeune épouse lui est enlevée. D'abord inconsolable comme tous les maris, il finit par se replonger dans les amours d'un jour ou plutôt d'une nuit, et enfin, les fonds lui faisant complètement défaut, il va se tuer à la porte d'une de ses maîtresses infidèles.

M. Harry Alis, très bon observateur, a fait là une excellente peinture de mœurs, et nous conseillons la lecture de son nouvel ouvrage aux amateurs d'émotions légères.

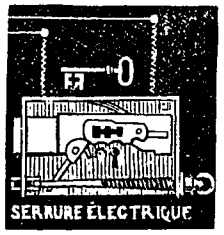
ALBERT ORTH.

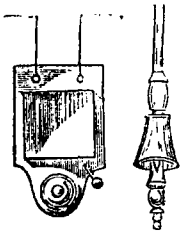
COMME UNE FLEUR, par RHODA BROUGHTON ; traduit de l'anglais, préface de *Gustave Droz.* — Nell et sa sœur Dolly sont les seuls enfants du dernier descendant d'une antique et noble lignée, qui, dépourvu de fortune, est harcelé par des créanciers impitoyables. Nell est pleine de tendresse pour son vieux père, Dolly ne rêve que luxe et grandeurs. Nell trouve un jour sur son chemin le capitaine Mac-Grégor, ils s'aiment et se jurent une fidélité éternelle. Dolly, l'ambitieuse, veut que sa sœur épouse Sir Hugues, vieux lord repoussant, mais possesseur d'une immense fortune. Pour arriver à son but, elle brouille les deux amants en interceptant leurs lettres, et persuade à sa sœur que le seul moyen de sauver leur père est d'épouser Sir Hugues, qui relèvera la splendeur de leur maison. Nell la croit et s'unit au vieux lord ; son père meurt quelques jours après et elle se voit condamnée à passer sa vie avec un homme qu'elle ne peut supporter. Son amant vient pour lui reprocher sa perfidie, mais ils découvrent l'infamie de Dolly. L'amant va mourir aux Indes et Nell, après avoir pardonné à sa sœur, meurt de consomption *comme une fleur atteinte par le vent du Nord.*

Ce livre est parsemé de remarques fines, de spirituelles saillies, de jolies comparaisons surtout. Le premier amour avec ses joies, ses tourments et ses folies y est bien décrit, et l'on est doucement ému par ce simple dévouement d'une jeune fille qui sacrifie son amour à son père, et remplace la vengeance par le pardon.

L. B.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.





Nouveaux appareils de sûreté contre VOL et INCENDIE, pour Bijoutiers, Changeurs, Banques, Châteaux, Appartements, etc.— **Appareil tout placé avec sonnette électrique, depuis 20 francs.— Nouveaux porte-voix** à échos avec membrane répercutrice, fonctionnant jusqu'à 2,000 mètres, accusant même les conversations à voix basse, et permettant à l'ingénieur, assis dans son bureau, de suivre la marche du travail à l'intérieur des mines ; au chef d'établissement de se tenir au courant — *de auditu* — de ce qui se passe chez lui, etc., etc.

Pour les commandes, s'adresser à M. CERPAUX, constructeur-mécanicien breveté, Boulevard du Nord, 54, Bruxelles.

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

Fonds de Magasins

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par G. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

LIBRAIRIE
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*

L'âge n'est pas un obstacle.

AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien

11, rue de la Putterie, 11

PRÈS RUE MADELEINE

Jumelles de théâtre, campagne et marine, — Atelier spécial pour les réparations.

MADAME LESY

Maîtresse-Accoucheuse de première classe

Reçoit tous les jours les Dames malades, stériles ou enceintes qui désirent la consulter.

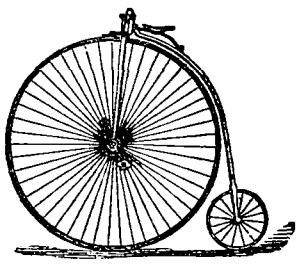
REÇOIT DES PENSIONNAIRES

27, RUE BRICHAUT, 27

Schaerbeek, lez-Bruxelles.

MANUFACTURE
DE
VÉLOCIPÈDES
(BREVETÉE)

L. NOISET
Avenue de la Reine, 192
BRUXELLES



DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE

DE

L'ÉPOQUE

NON EXCITANT

Recommandé par les Sommités Médicales

En vente chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique : en boîtes de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 kilog. au prix de fr. 3-75 le kilog. boîte comprise. Les boîtes vides sont reprises au prix de 10 centimes pièce. Pour le gros, s'adresser THE BELGIAN DATE COFFEE Co (LIMITED), boulevard du Nord et rue de Malines, 35, à Bruxelles.

COURT SAINT-ÉTIENNE

EAU MINÉRALE ARSENICALE NATURELLE

SOURCE DE L'HOSPICE

(Température, 10° centigdes)

Adoptée par les Hôpitaux civils de Bruxelles

MÉDAILLE D'OR EXPOSITION INTERNATIONALE BRUXELLES 1880

EMPLOYÉE :

1° Dans les maladies chroniques des voies respiratoires et digestives, bronchites, asthmes, coqueluche, pertes d'appétit ;

2° Affections rhumatismales et goutteuses ;

3° Dans toutes les névralgies ;

4° Contre les affections de la peau ;

5° Dans tous les cas où il s'agit de rendre au sang la richesse et la force au système nerveux.

EN GROS : **16** bouteilles, fr. **12** } sur wagon
30 " " **20** } à
50 " " **30** } Court.

S'adresser : *Compagnie des Eaux Arsenicales*, à Court-Saint-Étienne (Brabant).

DÉTAIL : Toutes les Pharmacies et Dépôts d'Eaux minérales.

Hôtel GÉRARD, à Court-Saint-Étienne. Pension, 5 francs

Brochure explicative avec certificats de médecins gratis et franco sur demande affranchie

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — N° 14 — Tome Ier — 15 Juin 1882

SOMMAIRE

Le Faust de Gœthe *(Suite)* . . . . . ***
Passage de Zingaris . . . . . OCTAVE RICHARD.
La Tante Poulain . . . . . HIPPOLYTE DEVILLERS.
NOS ÉCRIVAINS : Octave Pirmez . . . . . ALBERT GIRAUD.
Causerie littéraire . . . . . MAX WALLER.
LES LIVRES : Poésies, Rimes d'amour ; Pour ces Dames ; Paris moderne . . . . . Δ
Douleurs et Joie du Peuple . . . . . A. ORTH.

Le Numéro : 20 cent. — Étranger : 25 cent.

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

VERVIERS — G. Andelbrouk, 56, r. Pont-Léopold (HODIMONT)

TOURNAI — V. Devorède, chez Vasseur-Delmée, libraire

HUY — Bur. de la *Gazette de Huy*, r. de l'Applée, 5

BELGIQUE

NAMUR — Auguste Vierset, 5, rue du Président

BRUGES — Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

ANVERS — R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

Correspondant pour la France. — Grandhantz-Loiseau, 33, Avenue d'Orléans, Paris

ABONNEMENTS : Fr. 3-50 par an. — ÉTRANGER, le port en sus

Les Abonnements partent du 1er Décembre de chaque année

ABONNEMENTS SEMESTRIELS (1er Juin — 15 Novembre) . . 2 Fr.

Il est tiré de chaque numéro de la Revue Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande.*

PRIX DE L'ABONNEMENT . . . . . 8 Francs

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance. Tous les livres doivent être adressés à Max Waller, 81, rue de la Madeleine, Bruxelles.

La JEUNE BELGIQUE forme, par an, un volume d'environ 400 pages avec couverture et Table des matières.

La réimpression des articles publiés par la Jeune Belgique *est autorisée, à la condition toutefois d'indiquer la source.*

La Jeune Belgique *offre la plus large hospitalité aux* Jeunes.

A partir du 1er Juillet, la JEUNE BELGIQUE adopte les prix suivants :

Un an . . . . . fr. 5 | Six mois . . fr. 2-50

Le Numéro : 25 centimes

Ceci, bien entendu, ne s'adresse qu'aux abonnés qui nous viendront après le 1er Juillet 1882. Pour les autres, ces dispositions exorbitantes ne prendront cours qu'à la date des réabonnements. Pendant un mois la JEUNE BELGIQUE maintient encore ses anciens prix. Retardataires, qu'on se le dise !

Il ne nous reste plus que quelques collections sur hollande. Le 1er juillet, le prix en sera porté à 10 francs.

BOITE AUX LETTRES

C. P. — Quel farceur vous faites ! *Amer* a été publié à Bordeaux ! ô récidiviste ! *Fatalité* aussi a paru dans les *Muses Sautonos*, ne vous déplaise ! Bien à vous tout de même et merci pour la bonne propagande que vous nous promettez là-bas....

M. de Sivel. — Franchement nous préférons *Sita*, qui paraîtra prochainement.

Exspecto, à Liége.— Voilà des vers faciles et harmonieux, mais ce refrain leur donne tout l'air d'une romance et l'alexandrin est un peu lourd pour ce genre léger. Autre chose, n'est-ce pas ?

Régor, à Huy.— Merci de tout cœur pour le charmant article que vous nous consacrez. Inutile de vous dire que la *Jeune Belgique* vous est toute large ouverte à vous et à vos amis. B. à v.

L. Chevrier. — *Maestitia* est une bonne page, écrite dans une langue harmonieuse et bien moderne avec une orgie démesurée de qualificatifs. Nous publierons certainement l'un de vos envois, mais le diable est de loger tout le monde dans nos petits feuillets. D'ailleurs, travaillez encore : soyez plus sobre dans la description, moins dans l'action. C'est un conseil d'ami.

L. B. — Vous trouvez notre nouveau prix d'un bon marché dérisoire — entre nous, vous avez rudement raison, — mais que demandons-nous : vivre, et vivre accessibles à tous, aux *jeunes* surtout, qui ont souvent plus de bonne volonté au cœur que d'argent au gousset ; c'est pourquoi, tout en restant « à la portée de toutes les bourses. »

Nous adoptons un chiffre rond :
Cent sous, et c'est pour rien encore
(Tous nos lecteurs en conviendront);
En adoptant ce chiffre rond,
Nous pourrons relever le front
Sans que la honte nous dévore,
Nous adoptons un chiffre rond :
Cent sous, et c'est pour rien encore.

LE FAUST DE GŒTHE

(Suite)

Pendant que Faust va se préparer pour le voyage qu'il doit faire avec son diabolique compagnon, Méphistophélès revêt la toge académique du docteur et reçoit la visite d'un jeune écolier qui vient lui demander quelques conseils. Il a avec le jeune homme — un parfait nigaud — une longue conversation, dans laquelle il lui démontre toujours la même chose : que la science est un vain mot; ensuite il le congédie, après avoir écrit sur l'album de l'écolier la sentence de « son cousin le serpent », comme il l'appelle : *Eritis sicut Deus scientes bonum et malum.* Entretemps, Faust rentre; Méphistophélès le prend dans son manteau et ils s'envolent dans les espaces.

Ici il nous serait peut-être très-agréable de suivre ces deux personnages auxquels désormais nous nous intéressons; mais Gœthe ne juge pas que ce soit nécessaire et il nous fait assister à une nouvelle réunion populaire, d'étudiants cette fois. — C'est la scène connue de réputation sous le titre de *La cave d'Auerbach à Leipzig*. Gœthe, l'Allemand, la tête carrée, le buveur de bière, est dans son élément : le trivial. Quelques étudiants lampent force verres :

BRANDER

Tu ne mets rien sur le tapis, pas une grosse bêtise, pas une petite saleté.

FROSCH (lui versant un verre de vin sur la tête)

En voici des deux à la fois.

BRANDER

Double cochon !

SIEBEL

A la porte ceux qui se fâchent ! qu'on chante à la ronde à gorge déployée, qu'on boive et qu'on crie : oh ! eh ! holà ! oh !

Les aménités continuent, lorsque Brander obtient le silence et chante la *Chanson du Rat*, trois strophes, pas même drôles, sur un rat qui s'est introduit dans une cuisine et qui, réfugié dans le four, est grillé par une maritorne.

Entrent Faust et Méphistophélès au milieu de l'orgie; le diable se moque un peu des buveurs et leur chante pour les calmer la *Chanson*

de la Puce. Vous allez voir comme elle est spirituelle : je la cite telle que l'a traduite Gérard de Nerval :

I

Une puce gentille
Chez un prince logeait ;
Comme sa propre fille
Le bonhomme l'aimait,
Et — l'histoire l'assure —
Par son tailleur un jour
Lui fit prendre mesure
Pour un habit de cour.

II

L'animal, plein de joie
Dès qu'il se vit paré
D'or, de velours, de soie
Et de croix décoré,
Fit venir de province
Ses frères et ses sœurs
Qui par ordre du prince
Devinrent grands seigneurs.

III

Mais ce qui fut le pire,
C'est que les gens de cour,
Sans en oser rien dire,
Se grattaient tout le jour.
Cruelle politique !
Quel ennui que cela!
Quand la puce nous pique,
Amis, écrasons-la!

Franchement il ne fallait pas aller jusqu'aux enfers pour trouver cela, et pour une chanson de diable, c'est une diable de chanson, qu'on l'avoue!

Après cet effort d'esprit, Méphistophélès offre à boire du vin de son crû. Pour cela il fait des trous dans la table et il s'en échappe des flots de nectar que les étudiants dégustent en claquant la langue. Tout à coup Siebel laisse tomber de son gobelet à terre quelques gouttes de liquide qui s'enflamment. Fureur. Ils s'élancent sur Méphistophélès qui, avec de grands gestes, dit :

Tableaux et paroles magiques,
Par vos puissants enchantements,
Troublez leurs esprits et leurs sens.

Immédiatement Brander et ses compagnons hallucinés se prennent, qui par le nez, qui par l'oreille, en se figurant qu'ils cueillent les raisins dorés d'une vigne fabuleuse. Méphistophélès et Faust se retirent.

Ah! Marguerite va paraître? — Pas du tout. Gœthe va maintenant frapper son premier grand coup : la scène des *sorcières (Hexenküche)*, la scène de l'insenséisme, du galimatias moyen-âge, avec les inévi-

tables marmites dans lesquelles grouillent des serpents, et les traditionnels manches à balai.

Cette scène de sorcellerie est suprêmement grotesque, et grotesque à la façon de Gœthe, c'est-à-dire trivialement, platement, brutalement. Méphistophélès qui posait tantôt chez Faust pour le savant, expert *de omni re scibili et quibusdam aliis*, est ici d'une ignorance déplorable. Tout l'étonne chez ses commères les sorcières, comme s'il venait à leur sabbat pour la première fois :

MÉPHISTOPHÉLÈS

Dites, à quoi sert ce crible ?

LE CHAT (le ramasse)

Il rend l'âme visible aux yeux. Ne serais-tu pas un coquin ? On pourrait t'y reconnaître.....

MÉPHISTOPHÉLÈS (s'approchant du feu

Qu'est-ce donc que cette coupe ?

LE CHAT ET LA CHATTE

Il ne connaît pas le pot, le pot à faire la soupe !... Vit-on jamais un pareil sot ?

Pendant ce temps, Faust aperçoit dans un miroir enchanté le visage d'une femme merveilleusement belle. Méphistophélès interrompt brusquement l'extase du tendre docteur, pour dire une grosse malice, et le charivari des animaux recommence, tandis que la sorcière arrive enfin par la cheminée en aboyant :

Au ! Au ! Au ! Au !
Damnée bête ! maudit cochon !
Tu répands la soupe
Et tu rôtis ma peau.
Maudite bête !

Puis apercevant les deux intrus :

Que vois-je ici ?
Qui peut entrer ainsi
Dans mon laboratoire ?
A moi mon vieux grimoire,
A vous le feu.
Vos os vont voir beau jeu.

Elle plonge l'écumoire dans la marmite et lance des flammes après Faust, Méphistophélès et les animaux. Ceux-ci hurlent, Méphisto-

phélès se fâche. Cette scène très longue se termine par des incantations grotesques, des sortiléges, dont finalement le docteur Faust sort rajeuni et ingambe.

***

Nous avons lu attentivement cette célèbre scène, immédiatement après celle, si sobre, si puissante, du premier acte de *Macbeth*. Dans Shakspeare, pas un détail qui choque, pas un mot qui détonne :

PREMIÈRE SORCIÈRE

Quand nous réunirons-nous maintenant toutes trois ? Sera-ce par le tonnerre, les éclairs ou la pluie ?

DEUXIÈME SORCIÈRE

Quand ce bacchanal aura cessé, quand la bataille sera gagnée ou perdue.

TROISIÈME SORCIÈRE

Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE

En quel lieu ?

DEUXIÈME SORCIÈRE

Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE

Pour y rencontrer Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE

J'y vais, Grymalkin !

LES TROIS SORCIÈRES (à la fois)

Paddock appelle. — Tout à l'heure ! — Le beau est horrible ! L'horrible est beau. Volons à travers le brouillard et l'air impur ! (Elles disparaissent.)

Shakspeare s'est gardé ici de la mise en scène gothique, qu'un Gœthe seul avec sa lourdeur allemande pouvait adopter. Ici tout le fond du théâtre est d'une simplicité grande : « un lieu découvert, tonnerre, éclairs, » rien de plus ; on se figure aussitôt la scène : une nature morne avec des profondeurs noires, des végétations crispées, un ciel sans lueur, et, au milieu, ces trois sorcières bizarres se répondant par quelques mots presque mystiques et dans lesquels frissonne une malédiction. Et plus tard, lorsqu'après la victoire des armées de Duncan, les généraux Macbeth et Banquo paraissent suivis de leurs

soldats, au milieu de la plaine de bruyère, le génie du tragique anglais arrive à des hauteurs sublimes. Tout est grand ici : le décor, le défilé des hommes de guerre sous le rayonnement rouge du soleil couchant ; puis tout à coup, se dressant devant les vainqueurs, toujours les trois sorcières impassibles :

PREMIÈRE SORCIÈRE

Salut, Macbeth ! salut à toi, thane de Glamis !

DEUXIÈME SORCIÈRE

Salut, Macbeth ! salut à toi, thane de Cawdor !

TROISIÈME SORGIÈRE

Salut, Macbeth ! salut à toi qui seras roi !

Et ici ces sorcières ne sont pas un hors-d'œuvre, un ballet goguenard intercalé, comme dans *Faust*, sans raison d'être. Les sorcières de Shakspeare sont nécessaires, leur prédiction est le pivot de tout le drame, le point de départ des crimes de Macbeth. Dans Gœthe, la nuit sabbatique arrive on ne sait pourquoi ; elle entrave la marche de l'action, comme la plupart des scènes délayées qui la précèdent.

***

Nous sommes arrivés, avec les derniers mots de la *Hexenküche*, à la fin de la première partie du premier *Faust*, c'est-à-dire à la moitié de la partie « jouable » de l'œuvre. On y constatera facilement ce que nous disions plus haut : que non seulement rien ne s'y tient solidement, rien ne s'y enchaîne, mais encore qu'il n'y a là qu'un exposé de la pièce; qu'arrivé à la moitié du drame, nous ne sommes pas encore entré dans l'action; que jusqu'ici aucun des personnages n'est parvenu à nous attacher à sa personnalité dramatique, à nous tenir à la poigne de son incarnation scénique.

Maintenant seulement va apparaître l'héroïne qui, en somme, par l'intérêt brut qu'elle inspire, joue un rôle bien plus important que le héros surhumain et nébuleux qui donne son nom au drame. Gretchen, la blonde naïve, Gretchen la femme, l'éternel féminin allemand, est le seul personnage qui intéresse dans *Faust;* elle est le seul être qui, dans toute la pièce, ait des attaches avec la terre, ait un côté vraiment humain; pourquoi faut-il que la première fois que nous la voyons, Méphistophélès vienne encore mettre sa triviale figure dans une scène qui eût tant gagné à être purement naturelle ?

(A suivre.)

PASSAGE DE ZINGARIS

Ils sont passés, ils sont venus,
Demi-nus,
Hideux, ne craignant des gendarmes
Que leurs armes;
Exposant avec crudité,
Dans leur huileuse nudité,
Leurs chairs, leurs pendantes mamelles
De femelles.

Ils demandent, l'œil en dessous,
Des gros sous.
A ne voir que leur sale mine,
La vermine
Semble vous courir sur la peau.
Le chef est dans son oripeau
Comme un roi, portant plein d'airs dignes
Ses insignes.

Liés aux chevaux, des enfants
Triomphants,
Heureux, la figure éveillée,
Mais souillée,
Laissent voir leurs dents, les gamins!
Ces futurs rôdeurs de chemins
Attendrissent les bonnes âmes
Et les femmes.

Les hommes tirent après eux,
Paresseux,
De grands ours bruns bien moins féroces
Que leurs rosses,
Des chevaux maigres et morveux,
Mais qui vont d'un pas sûr, nerveux,
Traînant les affreuses mégères
Et les mères.

Parmi ces profils de corbeaux,
En lambeaux,
Comme une perle dans la fange,
Un bel ange
Fixe ses deux yeux ingénus
Sur vous, et montre ses seins nus
A vous faire crever d'ivresse,
La traîtresse.

Ils sont passés, ils sont venus,
Inconnus,
Fuyant au-devant des gendarmes,
Sans alarmes.
On les a chassés sans merci :
Ils sont, eux, partis, sans souci,
Cherchant pour mendier leurs croûtes
D'autres routes.

OCTAVE RICHARD.

LA TANTE POULAINE

I

Jacques B..., frise la quarantaine; c'est un réaliste de talent qui a déjà décroché sa deuxième médaille et brosse avec assez de crânerie des paysages qu'il vend bien. Si Jacques est resté garçon, ce n'est pas par principe, mais par insouciance; il n'a jamais songé à arranger sa vie; comme ses amis la lui ont faite, il l'a vécue. Un peu rêveur, d'une nature délicate, il s'abandonne volontiers à l'impression du moment, rarement durable. Il a cette paresse de vouloir qui fait les poètes, et que, du reste, il aime.

La mère de Jacques était morte en le mettant au monde, et son père l'avait suivie de près. Une sœur de sa mère, la tante Poulaine, restée fille, le prit et

l'éleva ; mais il resta toujours en lui un peu de cette tristesse douce, inconsciente, commune à ceux-là qui n'ont pas eu les baisers de la vraie mère. L'absence de gaieté est pour l'enfant ce qu'est l'absence de soleil pour la plante. Comme la lumière donne la couleur, la joie donne la santé. Jacques aimait à peindre des falaises battues, des pointes déchirées ; des grèves désolées, crépusculaires.

Quand la tante Poulaine prit son neveu, elle était marchande dans un gros bourg des environs de Rouen, où l'enfant était né. On lisait sur l'enseigne de la boutique proprette et bien achalandée : « Mademoiselle Poulaine, couturière, » et au-dessous : « Lingerie et mercerie. » Les mardis, jours de marché, il fallait la voir, la brave fille, un peu contrefaite, aller, venir, et faire au départ de chaque cliente une lente révérence suivie d'un « salut madame ! » dit avec l'accent traînard et chantant des Normands. Il y avait en elle un besoin constant d'activité. Quand elle se chargea du petit, ce fut un prétexte pour se dépenser doublement, veiller plus tard, prendre une ouvrière de plus, et dire à tous : « C'est qu'à présent il faut travailler pour deux. »

Jacques fut mis en nourrice dans le voisinage, à St-Pair.

Mademoiselle Poulaine payait grassement. Au retour, élevé par sa tante, par les apprenties, par les voisines, il fut un peu à tout le monde jusqu'au moment où, ses neuf ans sonnés, il entra au collége de Rouen, qu'il ne quitta qu'après y avoir passé son bachot. Il avait dix-huit ans ; sa tante, qui le rêvait avocat, l'envoya à Paris, faire son droit,.... il fit de la peinture ! La vieille fille se fâcha bien un peu, mais comme tout ce que voulait Jacques était bien, elle lui servit une pension raisonnable et le jeune homme bûcha ferme ; il étudia chez un de nos maîtres paysagistes dont il conserve encore un peu la touche, et perça.

II

Pendant les dernières années que Jacques passa au collége, la tante Poulaine avait pris à demeure chez elle la fille d'une amie pauvre ; Madeleine était pour elle une compagnie et une aide. Aux vacances, que Jacques passait toujours à Duclair, c'étaient d'interminables promenades, des courses folles à travers champs d'où l'on revenait avec des brassées de fleurs.

Quelquefois la tante disait, grondant un peu : « Quand Jacques est ici, Madeleine ne travaille guère, » mais Madeleine était de la maison et aussi l'enfant gâtée. Madeleine appelait Jacques : Monsieur Jacques ; — lui, disait : Madeleine, ma chère Madeleine. Quand le collégien retournait à Rouen, il embrassait son amie sur les deux joues, et pendant quelques jours Madeleine était bien triste et travaillait bien tard. Quand Jacques partit pour Paris, ce fut pire : Madeleine eut un gros chagrin et pleura. Lui, était heureux ; il promit de venir souvent et tint parole pendant quelques années. C'était chaque fois un renouveau, un printemps de courte durée pour Madeleine ; mais peu à peu Jacques vint moins et fut plus réservé avec elle, et cela sans affectation, ce qui doubla sa peine, car elle sentit bien qu'il lui échappait. Elle avait pourtant espéré,... enfin ! jamais un mot ne lui était échappé et jamais Jacques ne

pourrait se douter du beau rêve qu'elle avait fait. Elle ne lui en voulait pas,... il ne savait pas! puis il deviendrait célèbre et elle serait heureuse! Enfin il arriva que la tante Poulaine, qui n'entendait rien aux choses du cœur, maria Madeleine à un gros mercier de Rouen, M. Sauve; c'était pour elle un beau parti. Quand Jacques apprit ce mariage il eut comme une déception, un mouvement de jalousie, puis peu à peu il se raisonna : « Suis-je bête, et pourquoi cette bonne Madeleine ne se marierait-elle pas? » C'est la simple histoire de chaque jour : une esquisse d'amour, le jeune homme s'en va, oublie; la jeune fille demeure, épouse un brave homme, devient bonne mère et reste honnête femme,... seulement, par un jour triste, après un ennui, à quelque anniversaire, une petite larme toute discrète, vite essuyée, tombe sur l'ouvrage ou sur le livre.

Ce ne fut plus que par hasard, et chez sa tante, que Jacques revit Madeleine devenue Mme Sauve. Il ne l'appela jamais « madame, » mais toujours : « ma bonne Madeleine; » — et beaucoup d'années se passèrent, et la tante Poulaine se fit vieille.

III

Il y avait dix ans que Jacques B... habitait tout en haut de la rue Lepic, à côté du Moulin à la Galette; il lui plaisait de voir loin et d'être venté. Il aimait sa butte Montmartre comme le bourgeois son marais, et disait volontiers : « Je vais peu à Paris. » Sans le savoir, il avait des habitudes, car il est entendu que les artistes n'ont pas de manies; depuis des années il descendait régulièrement dîner à sept heures au cabaret de *la Puce qui boite*, en compagnie d'un aquafortiste, Ribert, un garçon d'esprit avec qui il causait, et d'un rapin inepte, *Voit-tout-Vert*, fort au trictrac, avec qui il jouait. Voit-tout-Vert avait un petit revenu qui lui servait à manger peu, à boire beaucoup et à acheter pour trois ou quatre francs des toiles vierges qu'il revendait trente sous à son brocanteur habituel après les avoir verdurées. « Laissez faire le temps, vieux filou, c'est la fortune de vos enfants, ça! » disait-il; et quand l'Auvergnat trouvait l'avenir de sa progéniture suffisamment assuré, Voit-tout-Vert l'appelait ingrat et passait à un autre. Voit-tout-Vert ne causait jamais peinture avec Jacques : un bourgeois, ce Jacques, qui avait un sentiment; est-ce que la nature a un sentiment?... lui, Voit-tout-Vert, ne peignait qu'au printemps, c'était un principe, et il faisait *tel quel*, l'avenir était là... faire *tel quel!* Jacques! un coloriste qui dans ses grèves vous avait des tons... pourquoi?... la mer est verte!

Ils s'acharnaient au jeu jusqu'à une heure du matin, puis remontaient la butte ensemble. Voit-tout-Vert et Ribert demeuraient aussi sur le Mont. Cette habitude aurait pu durer des temps; pour la rompre, il n'a fallu qu'un mot bête dit à une heure pénible.

En décembre dernier, un soir, comme tous les soirs, que les dés allaient leur train, un rougeaud garçon d'une douzaine d'années fit irruption dans le cabaret. C'était le fils du concierge de Jacques.

« Bonsoir, monsieur Jacques, papa m'a dit d'vous apporter ça tout de suite, que c'était pressé. » Et l'enfant soufflait, tendant un papier bleu.

Jacques ouvrit cette dépêche qui n'était pas rédigée dans le grossier style nègre d'usage, une femme l'ayant signée ; il lut :

« Monsieur Jacques B.... — La tante Poulaine est morte subitement ce matin, j'arrive de Rouen et suis près d'elle, venez vite, vite, — Madeleine. »

Il fut abasourdi et relut deux fois, comme quelqu'un qui n'est pas bien sûr.

« Qu'est-ce qu'il y a donc ? » dit Ribert inquiet.

— Mes amis, c'est ma pauvre tante qui est morte, il faut que je parte à l'instant,... Ribert... il y a un train de nuit pour Rouen, n'est-ce pas ? »

Jacques, qui n'avait peut-être jamais parlé de sa tante à ses amis, dit cela tout pâle ; et des larmes roulaient dans sa gorge.

Ribert comprit seulement que son ami perdait un être cher ; « je t'accompagne chez toi, » dit-il, « remontons ! »

Voit-tout-Vert qui gagnait, fit une grimace : diable de dépêche ! et comme Jacques prenait son chapeau : « Hérites-tu, au moins ?... »

Jacques fut un instant sans répondre, pris d'une envie de le gifler, mais dans un gros sanglot qui lui échappa :

« Pauvre imbécile, va ! » Ce fut la dernière fois qu'ils se parlèrent.

(A suivre.) HIPPOLYTE DEVILLERS.

NOS ÉCRIVAINS

OCTAVE PIRMEZ

> Les cygnes qui, dans leur grâce dédaigneuse, fendaient de leur poitrine les eaux sombres des fossés en faisant ployer les roseaux, nous disaient en leur mutisme: « Nous sommes toute blancheur et cependant toute obscurité, toute fierté, et tout mystère. Ainsi votre vie, ô rêveurs ! »
>
> RÉMO.

Octave Pirmez étant Belge, c'est la critique française qui a dû nous apprendre l'existence de l'écrivain et son talent. C'est par l'étranger que nos plus hautes intelligences nous sont dénoncées. Sainte-Beuve et Jules Janin hier, Taine et Saint-René Taillandier aujourd'hui, ont salué le rêveur éloquent des *Jours de solitude*, et le penseur subtil des *Heures de philosophie*. Chez nous, la presse quotidienne le connaît à peine, — et le gros du public l'ignore.

Il me semble que si je protestais contre cette indifférence du journalisme, Octave Pirmez m'en voudrait. Ce doux est aussi un hautain. Il se contente du suffrage des esprits altiers, — avance d'hoirie sur la gloire. Il est une preuve de cet axiome, qui, — souvent médité, calmerait bien des colères et susciterait bien des orgueils : — on a toujours la popularité qu'on mérite.

***

La philosophie d'O. Pirmez n'a rien des puérilités scolastiques. Il ne continue pas cette science de pédant, sèche comme du bois mort ; cette science

qui s'abstrait de la conseillante nature, et qui, d'un syllogisme, veut exprimer la vérité ; science pleine de vide et de hargne, se hérissant, au moindre doute, de dilemmes et de subtilités. Il repousse aussi la philosophie chagrine d'un La Rochefoucauld, philosophie de rancune, qui veut se venger de la Fronde et et de Mme de Longueville, et dont chaque maxime semble viser des amitiés abolies. — Au contraire, O. Pirmez se rapproche davantage de saint Augustin et de Vauvenargues. Du second, il rappelle l'âme généreuse et fière, la tendresse inquiète ; et du premier, le panthéistique éblouissement. Comme Vauvenargues, c'est dans le cœur qu'il cherche sa divine psychologie. Comme saint Augustin, il croit entendre, à travers les forces telluriques, le souffle égal et l'invisible présence d'un Dieu. Volontiers, dans ses audaces de langue et de pensée, il dirait aussi : *Le* ciel *est une créature intelligente.* (1) Et il a pris pour épigraphe d'un de ses soliloques : *In illo vivimus, movemur et sumus.* (2) — Mais O. Pirmez ne traduit pas seulement la nature, mais l'homme. Il lui verse l'universel amour et l'universelle pitié qu'on amasse dans les solitudes. Et jamais de colère contre les mauvais : l'emportement rapproche les distances. O. Pirmez, comme La Rochefoucauld, excelle à trouver nos secrets mobiles, mais pas avec l'arrière-pensée d'excuser son égoïsme par celui des autres. Il ne veut pas insulter l'homme, mais le guérir. Cette immense espérance dont parlait Musset traverse le moraliste encore, et tourné vers le ciel idéal, il regarde la place où triompheront les nouveaux soleils !

Dans *Rémo*, Pirmez ne voulait écrire que l'histoire d'un frère ; — il a écrit l'histoire de la jeunesse contemporaine. Ici O. Pirmez se rapproche de Châteaubriand : Rémo, c'est René,— mais René soixante ans plus tard, dans une société différente. O. Pirmez l'a repris où Châteaubriand l'avait laissé. — René n'est pas un caractère d'exception. Il incarne la génération du commencement de ce siècle, admirablement. L'ancien régime qui s'écroule, l'action impossible, l'épopée rouge de quatre-vingt-treize ont produit René. Aux adolescents d'alors, il restait l'absorbante nature ; et ils y apportaient la mélancolie qui se dégage des choses mortes. Telle fut la maladie de Châteaubriand et de Lamartine.

Mais bientôt s'élève une cité nouvelle. Le peuple a fait la Révolution contre la noblesse : la bourgeoisie en profite. Le corps social devient un ventre. L'utile est Dieu. L'action redevient la règle ; mais elle a pour but la jouissance immédiate. L'âme, la beauté, l'idéal, — cela ne se monnaie pas. Un peu de science positive, beaucoup de routine, un athéisme pratique sous une religiosité de calcul, l'honneur jeté bas comme une loque, et la lutte pour la richesse, — au bout. Dans une civilisation pareille, évoquez une âme droite comme une épée, une imagination orageuse, un cœur avide de se partager entre les hommes, un esprit curieux des raisons dernières : Rémo. Cet esprit qui recherche les matrices de la science, — sera inutile. Cette volonté qui se rue au bien, — dangereuse ! Et le malheureux, rencontrant à peine quel-

(1) Saint Augustin.
(2) Saint Paul.

ques âmes jumelles, se débattra dans l'indifférence ou dans la haine, jusqu'au jour où la vie se dérobe sous lui.

Dans toute notre littérature belge, certes il n'est pas d'étude plus poignante que *Rémo*. Quelle tendresse vibre dans ces pages où l'homme d'action est raconté par l'homme du rêve ! Quelle superbe et douloureuse humanité ! Comme on se retrouve dans l'absent, et comme on se retrouve dans celui qui reste !

***

Dans les *Jours de Solitude*, dans les *Feuillées* et dans les *Heures de Philosophie*, O. Pirmez accuse parfois les vives pénétrances d'un grand critique. Il défend admirablement Hugo, le Hugo des *Contemplations*, contre les commentateurs à courte vue. — Et quelle intelligence de la littérature moderne dans ce passage des *Feuillées* :

« Parce que tel romancier n'a pas un but moral, il ne faut pas conclure » que son œuvre soit inutile. Certains écrivains sont comme des porte-voix » de la nature. Ils ne méditent pas, ne raisonnent pas ; ils peignent le monde » dans sa vitalité. Ils ressemblent à ces grands fleuves qui roulent vers l'océan » leurs flots soulevés et ne les emploient ni à fertiliser les plaines, ni à » porter les navires marchands. Ils viennent témoigner de la puissance des » instincts de l'homme, et de la vigueur de son talent. Ils représentent » la jeunesse, la santé, la vie. Mais s'ils ne nous expriment ni sentiments » intimes, ni pensées abstraites, ils éveillent ces sentiments et ces pensées. » Leurs livres, c'est la nature même mise en pages ; ils sont inspirateurs » comme elle. »

Je me retiens pour ne pas nommer Émile Zola.

O. Pirmez, dans ses relations de voyage en Italie, se distingue aussi par un sentiment très-juste des primitifs : Cimabué, le Giotto, Lippo Memmi, Thaddéo, Angelo Gaddi. Comme il a réalisé dans son style la grâce chaste des longues robes tombantes, la chair spirituelle des vierges martyres, les regards blancs d'extase, le spasme divin secouant les corps graciles, et l'outre-mer du ciel, où dans une gloire descendent les anges aux palmes vertes !

***

On le voit, cet observateur intime, ce psychologue est aussi un descriptif. Ses tableaux de nature démontrent qu'il a l'œil du peintre. Ses paysages d'Italie ont de belles limpidités ; le vent s'y joue, et les couleurs vivent. Les phrases ont des attitudes de bas-reliefs et leurs musiques sont douces comme la chanson de l'air italien : *una melodia dolce correva per l'aer luminoso.*

Mais à ces perspectives de Pouzzoles, de Sorrente et d'Ischia, je préfère encore d'O. Pirmez, les descriptions mélancoliques des pays du Nord. Les obscures tendresses des forêts, les froides lumières blanches, les soleils gelés, tout se traduit dans un infini grandiose. Et dans cette nature, je ne sais quelle horreur mystérieuse qui vient du silence vaste et du frémissement dodonien des arbres.

Le style d'O. Pirmez est net, serré, d'une clarté de cristal dans les maximes philosophiques; ample, coloré, sculptural dans les descriptions et d'une sublime simplicité dans les dernières pages de *Rémo*. Les *Feuillées* ont toutes les qualités de la langue du XVIIme siècle, et parfois les opulences du XIXe. Souvent des tours de phrase sur lesquels s'aiguise la pensée, comme sur une meule. Souvent aussi des comparaisons frappantes, qui chantent longtemps dans les mémoires. Tel est le passage des *Jours de Solitude* : « Les nues abaissées formaient à l'horizon une forêt de brume, et les bateaux à voile latine qui fendaient les eaux semblaient des charrues d'argent labourant des steppes ondoyantes. » Et cette autre phrase encore : « Cette plante penchant dans une attitude maladive, sa haute tige velue et rameuse au-dessus du marécage, dont les fleurs sont d'un rouge livide, et les baies noires et luisantes comme les prunelles de l'effraie, c'est la belladone. »

***

Ne semble-t-il pas fatal qu'un écrivain de cette force demeure ignoré de la foule ? Comme Alfred de Vigny et Leconte de Lisle, M. Pirmez est un aristocrate d'intelligence. Comme eux, c'est un isolé volontaire, qui attend. Il fait penser à ces moines anciens qui passaient leur vie sur un stèle, aux *météores* de l'Orient. Un poète belge, Émile Van Arenbergh, s'adressant à l'auteur de *Rémo*, développe admirablement l'image :

Sur ta haute colonne, ô poète stylite,
Tu t'es enseveli tout vivant dans le ciel ;
Et, comme toi, plongeant au mystère éternel,
Là-haut, Sirius semble un cœur d'or qui palpite.

En ton subtil éther respirent seuls les forts ;
Et le soir, dans les airs comme obscurcis de cendre,
Tu sens un froid de tombe autour de toi s'épandre,
Et tu crois voir monter la poussière des morts.

En vain l'immensité te couvre de son ombre ;
Son silence te parle, et dans la voûte sombre,
Par les trous des soleils tu vois Dieu resplendir.

Tandis que, secouant les astres dans ses voiles,
La nuit, comme un pêcheur, émergeant du nadir,
Traîne ses noirs filets, tout écaillés d'étoiles.

M. Pirmez reçoit souvent, du public lettré, de semblables témoignages d'admiration. Retiré dans sa vallée d'Acoz, feuille à feuille l'écrivain augmente son œuvre. Il reçoit là-bas l'inspiration des choses familiales. Il accorde son âme avec l'âme des sylves. Et le soir, quand les cygnes rident la paix des étangs, ils doivent lui dire en leur mutisme : « Nous sommes toute blancheur et cependant toute obscurité, toute fierté et tout mystère. Ainsi votre vie, ô rêveurs ! »

ALBERT GIRAUD.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Torquemada, drame de Victor Hugo, 1 vol. Paris, Calmann-Lévy, 6 fr.
Thérèse Monique, par Camille Lemonnier, 1 vol. Paris, Charpentier, fr. 3-50.

I

Torquemada

Torqueo, tordre, torture, Turrecremata, *Torquemada*, nom superbe dont la prime syllabe éveille des visions horribles de supplices, dont la désinence a des douceurs de mélodie.

C'était vers 1484, sous le règne de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle de Castille. L'Espagne, dans bien des provinces, était un mélange de chrétiens, de juifs et de mahométans (Maures). On voyait de ces derniers, après avoir embrassé la religion romaine, retourner aux croyances de leurs ancêtres, d'autres refuser de renier leurs dieux. La contagion était menaçante et constituait un danger pour la liberté, pour la nationalité de l'Espagne et surtout pour sa foi qui, incrustée dans ses superstitions et ses erreurs, se courbait aveugle devant la cour de Rome. François d'Albescola, dit Sixte IV, était mort, remplacé au trône de Saint-Pierre par l'incestueux et criminel Alexandre VI Borgia. Depuis 1480, l'Inquisition régnait hideuse, emplissant l'Espagne de la fumée humaine des bûchers, et le monde de l'horreur de ses immenses forfaits.

L'histoire a deux thèses possibles pour expliquer l'hécatombe et Torquemada : *Sans doute* le trône papal se sentit chanceler dans la poussée des païens qui envahissaient l'Espagne, apportant avec eux les idées de liberté et d'émancipation religieuse; *peut-être* le trône espagnol, occupé par un roi illuminé, voulut-il glorifier l'Eglise et Dieu, sauver de la mort éternelle les frères égarés et, les purifiant par la flamme terrestre, leur épargner la flamme de l'au-delà...

« Le bûcher sur la terre éteint l'enfer dessous. » C'est cette dernière thèse qu'a prise Victor Hugo dans son drame, que nous considérons comme un de ses plus purs chefs-d'œuvre dramatiques. Il ne légitime pas l'Inquisition, il l'excuse par sa sincérité ; il présente Torquemada, le grand inquisiteur, comme une âme religieuse qu'emplit un amour immense de l'humanité :

Terre, au prix de la chair, je viens racheter l'âme ;
J'apporte le salut, j'apporte le dictame,
Gloire à Dieu! joie à tous! Les cœurs, ces durs rochers,
Fondront. Je couvrirai l'univers de bûchers,
Je jetterai le cri profond de la Genèse :
Lumière! et l'on verra resplendir la fournaise!
Je sèmerai les feux, les brandons, les clartés,
Les braises, et partout, au-dessus des cités,
Je ferai flamboyer l'autodafé suprême,
Joyeux, vivant, céleste! — O genre humain, je t'aime!

L'inquisiteur, figure sublime, n'est donc pas répulsif; au contraire. Ce Torquemada est couronné d'une auréole, c'est un mystique ; il a la vision de l'enfer qu'emplissent les tortures et les cris de ses frères; il souffre pour eux, la pitié le secoue et le bûcher qu'il rallume sans cesse apporte la paix à son cœur saignant. C'est ainsi qu'il rayonne presque lorsqu'il s'écrie : « O fête ! ô gloire ! ô joie admirable ! » et que s'étourdissant dans son divin crime, il fait monter au ciel comme un hosanna son long monologue, ses paroles d'extase

élevées, radieuses, en des vers comme jamais auparavant Victor Hugo n'en a écrit. Ici le poète laisse aller son verbe grondant, s'incarne dans chacun de ses héros, dans Torquemada, et partageant sa démence horrible et magnifique, trouve dans son génie formidable des accents qui persuadent, qui enthousiasment, qui font presque aimer l'Inquisition qu'il conçoit. Nous ne croyons pas que jamais on puisse jouer *Torquemada*. Pas un comédien, même des meilleurs de la maison de Molière, ne saurait porter le poids de ce rôle dont la lecture seule fait frissonner et pâlir. La scène du tombeau, dans le prologue, est unique. Cette descente froide du moine dans le caveau de mort, cette implacabilité morne de l'Eglise personnifiée dans l'évêque de la Seu d'Urgel, toute cette scène lugubrement belle n'a pas sa pareille. De même, le dialogue entre Torquemada et François de Paule, scène symbolique de l'humanité combattant l'intolérance. D'un côté, l'Eglise catholique ambitieuse de la puissance universelle et de la domination des âmes, employant tous les moyens, le fer, la poix, le bûcher, l'eau, tous les éléments, pour courber la raison humaine à la tyrannie du dogme, et disant :

.....Je veux sur la terre
Allumer l'incendie énorme et salutaire.
Père, rien de meilleur jamais ne se réva.
Et j'entends dans ma nuit Jésus qui me dit : Va !
Va, le but t'absoudra pourvu que tu l'atteignes !
Je vais. . . . . . .

De l'autre côté, c'est l'Eglise universelle, l'Eglise humaine de l'amour et du pardon, François de Paule, c'est Victor Hugo lui-même qui parle, c'est le génie de la pitié suprême, le grand aimant, et d'une voix douce et consolante il crie aux humains :

.....L'homme est sur terre
Pour tout aimer. Il est le frère. Il est l'ami.
Il doit savoir pourquoi s'il tue une fourmi.
Dieu de l'esprit humain a fait une aile ouverte
Sur la création, et, sous la branche verte,
Dans l'herbe, dans la mer, dans l'onde et dans le vent,
L'homme ne doit proscrire aucun être vivant.
Au peuple un travail libre, à l'oiseau le bocage,
A tous la paix. Jamais de chaîne, Point de cage.
Si l'homme est un bourreau, Dieu n'est plus qu'un tyran.
L'Évangile a la croix ; le glaive est au Koran.
Résolvons tout le mal, tout le deuil, toute l'ombre,
En bénédiction sur cette terre sombre.
Qui frappe peut errer. Ne frappons jamais. Fils,
Hélas ! les échafauds sont d'effrayants défis.
Laissons la mort à Dieu. Se servir de la tombe !
Quelle audace ! L'enfant, la femme, la colombe,
La fleur, le fruit, tout est sacré, tout est béni,
Et je sens remuer en moi cet infini
Quand jour et nuit, rêveur du haut de cette cime,
Je répands la prière immense dans l'abîme.
Fils, toujours pardonner et toujours espérer,
Ne rien frapper, ne point prononcer de sentence,
Si l'on voit une faute, en faire pénitence,
Prier, croire, adorer. C'est la loi, c'est ma loi !

On le voit, Victor Hugo continue à plaider pour l'ère humanitaire : travail pour tous,

abolition de la peine de mort, fraternité des peuples; et plus loin, quoique le drame ne date pas d'aujourd'hui, il demande grâce pour les juifs qu'on persécute, jetant son cri dans le cri de réprobation du monde moderne.

Malgré cela, nous ne croyons pas que *Torquemada* soit un drame à thèse. Il n'a pu être autrefois ni aujourd'hui, dans la pensée de Victor Hugo, de donner une excuse réelle à l'une des plus grandes abominations de l'histoire. Il a voulu faire un chef-d'œuvre et il a compris ce que pouvait devenir entre ses mains la figure mystique, enthousiaste brûlante du frère inquisiteur; dès lors la vérité historique lui importait peu; seul l'art l'a guidé, et de cette volonté servie par ce génie est sortie cette œuvre, une des plus sublimes de notre siècle.

II

Thérèse Monique

Ceci est notre livre à nous, les jeunes. C'est le poème de nos vingt ans, avec ses tendresses et ses douceurs. C'est l'idylle que tous nous avons chantée dans l'éclosion intime des choses bêtes et suaves du cœur. *Thérèse Monique*, ce livre écrit autrefois, est tout demi-teinte et intimité. L'action, simple, se déroule dans une petite ville de province, à Louvain, au milieu de cette bourgeoisie terne et comme assoupie dans ses maisons blanches aux petits rideaux que soulève parfois un doigt de vieille fille, de la bourgeoisie trottinante avec ses papotages, ses mesquineries, ses tendresses naïves. Celui qui raconte son histoire, un étudiant neuf à qui le printemps et la curiosité font jeter ses gourmes, se lie à une cabotinette gentille qui l'aime par fusées, le trompe, le quitte. Brusquement déserté, il retrouve dans l'amour chaste de sa cousine Thérèse Monique une occupation à son cœur qui déborde de sève et de foi. *L'autre* revient au milieu de l'idylle bourgeoise, l'étudiant veut résister, mais trop faible il reprend la chaîne ancienne. Thérèse Monique en meurt.

Cela est raconté de cœur, d'impression fraîche rappelant Mürger, mais Mürger moins le fard, moins la sentimentalité fausse. Je l'ai dit, c'est l'histoire où tous se retrouveront ceux qui ont laissé aller leur jeunesse à la délicieuse dérive de leur âme qu'appelait à grands cris la mystérieuse révélation des choses.

Cette figure de Thérèse Monique, dont le nom même évoque un frôlement de robe virginale, m'inquiète; autour d'elle flotte une mysticité de madone; il semble que l'auteur n'ait pas voulu la dessiner entièrement et laisser dans un nimbe cette silhouette troublante et délicate. Oh ! ce n'est pas du Lemonnier que nous connaissons; ce livre est une fraîcheur qui passe dans l'âpreté farouche des œuvres telle que *Le Mort*, c'est une brise qu'a voulu respirer l'ouvrier en sortant un instant de sa forge, c'est le rose sur lequel le peintre broyeur de rouge a voulu reposer ses yeux. Thérèse Monique, le rocailleux et superbe Cladel l'a bien dit, complète Lemonnier. C'est une réelle étude, presque une autobiographie faite avec une pensée d'artiste qu'a tamisée un cœur. Puisse-t-elle réconcilier l'auteur avec le sexe blond et rose qu'effrayèrent les horreurs du *Mort* et les brutalités du — baissez les yeux — du *Mâle*. Amen.

MAX WALLER.

N. B. Viennent de paraître d'abord la 2e édition du très littéraire et remarquable Recueil de poésies d'Emile Valentin : *Les Nationales* (1 vol. Namur, Godenne. 7 fr.); les *Fleurs éparses*, d'un délicat poète Elie de Biran (1 vol. Paris, G. Fischbacher, fr. 3-50); les *Fleurs poétiques*, premier bouquet de la Société poétique méridionale (1 vol. Aignan, 3 fr.); *Ayez pitié !* (contre la Vivisection. 1 vol. Lausanne, Imer et Payot, 5 fr.); *L'Ecuyère* (mœurs parisiennes) par Alain Bauquenne (1 vol. Paris, Ollendorff; fr. 3-50); *Pochades*, par G. Jeanneret (1 vol., Bruxelles. Boitte, rue de l'Hôpital. Fr. 0,50).

LES LIVRES

POÉSIES — RIMES D'AMOUR, par EDW. SANSOT. 2 *broch.* Prix : fr. 0-75. — Depuis longtemps nous avions à signaler à nos lecteurs ces deux plaquettes de M. Sansot, le sympathique directeur de la *Revue poétique méridionale* et de l'*Album de Sonnets*, deux publications menues remplacées aujourd'hui, par un organe unique *Le Rossignol* qui, si l'on en juge par le premier numéro, promet de chanter longtemps sur la littérature. Les deux brochures de M. Sansot sont trop minces pour que l'on puisse juger d'une façon décisive le talent de son auteur, mais il a le vers facile et sait d'une plume très souple accommoder sa pensée délicate et gracieuse.

POUR CES DAMES ! Tel est le titre fort alléchant d'un volume de nouvelles parisiennes de VAST-RICOUARD, que viennent de mettre en vente les éditeurs Marpon et Flammarion.

Ce dernier ouvrage de l'auteur de tant d'œuvres célèbres, piquera d'autant plus la curiosité, que le romancier en vogue s'y révèle dans un genre nouveau, celui du conte, et du conte nullement naturaliste, mais pétillant d'esprit et d'observation parisienne.

Une ravissante eau-forte et de jolies vignettes de Kauffmann illustrent l'ouvrage.

PARIS MODERNE, 8 *francs par an, revue bi-mensuelle. Bureaux :* 19, *Quai Saint-Michel* (*Léon Vanier, éditeur*). — Nous avons parlé récemment de la *Jeune France*. Voici une autre revue, d'un genre tout différent et qui semble faite pour la compléter.

Paris Moderne est l'organe des Parnassiens; dirigée par un disciple de Banville, bon tisseur de rimes, Jacques Madeleine, elle porte à ses sommaires les noms de Leconte de Lisle, Catulle Mendès, Des Essarts, Millet, de Hérédia, Dirckx, Valade, Bourget, en un mot, de tous les favoris de l'élégant éditeur du passage Choiseul. Fidèle à ses principes lyriques, qui dans cette circonstance sont aussi les nôtres, *Paris-Moderne* ne manque pas une occasion pour démolir — c'est bien facile — les bon-sensistes, les eunuques du vers, qu'ils se nomment Déroulède ou Bornier ; ces articles iconoclastiques signés Mercutio, sont pétris de verve ; ajoutez à cela d'excellentes chroniques artistiques et littéraires, et vous comprendrez l'hommage que nous rendons à la très remarquable revue de Jacques Madeleine. Δ

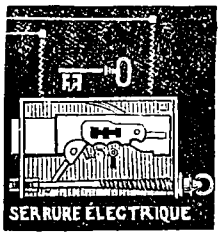
DOULEURS ET JOIE DU PEUPLE. 1 *vol. Bibliothèque Gilon.* — MM. Elseni et Gheury ont eu la main plus heureuse que M. Leysemuer, dans le choix de nouvelles à traduire de Pierre Geiregat. Celles qu'ils nous offrent, sans être merveilleusement traduites, sont cependant d'une lecture attachante, grâce au talent de leur auteur qui a déployé une rare souplesse de plume dans la peinture de ces scènes populaires.

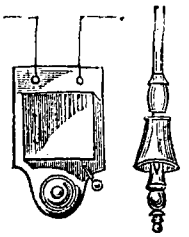
M. Gilon va publier le centième volume de son excellente bibliothèque.

C'est de tout cœur que nous adhérons à la manifestation qui s'organise en l'honneur du vaillant éditeur; l'attaque récente qu'il a essuyée de la part d'une petite fille dont il a publié les élucubrations innocentes et naïves, nous en fait un devoir que nous remplissons en toute sympathie.

ALBERT ORTH.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.





Nouveaux appareils de sûreté contre VOL et INCENDIE, pour Bijoutiers, Changeurs, Banques, Châteaux, Appartements, etc.— Appareil tout placé avec sonnette électrique, depuis 20 francs. — Nouveaux porte-voix à échos avec membrane répercutrice, fonctionnant jusqu'à 2,000 mètres, accusant même les conversations à voix basse, et permettant à l'ingénieur, assis dans son bureau, de suivre la marche du travail à l'intérieur des mines ; au chef d'établissement de se tenir au courant — *de auditu* — de ce qui se passe chez lui, etc., etc.

Pour les commandes, s'adresser à M. CERPAUX, constructeur-mécanicien breveté, Boulevard du Nord, 54, Bruxelles.

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

—

Fonds de Magasins

—

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par G. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

LIBRAIRIE
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*

L'âge n'est pas un obstacle.

AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien

11, rue de la Putterie, 11

PRÈS RUE MADELEINE

—

Jumelles de théâtre, campagne et marine, — Atelier spécial pour les réparations.

MADAME LESY

Maîtresse-Accoucheuse de première classe

Reçoit tous les jours les Dames malades, stériles ou enceintes qui désirent la consulter.

REÇOIT DES PENSIONNAIRES

27, RUE BRICHAUT, 27

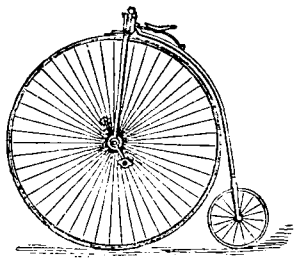
Schaerbeek, lez-Bruxelles.

MANUFACTURE
DE

VÉLOCIPÈDES

(BREVETÉE)

L. NOISET
Avenue de la Reine, 192
BRUXELLES



DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE

DE

L'ÉPOQUE

NON EXCITANT

Recommandé par les Sommités Médicales

En vente chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique : en boîtes de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 kilog. au prix de fr. 3-75 le kilog. boîte comprise. Les boîtes vides sont reprises au prix de 10 centimes pièce. Pour le gros, s'adresser THE BELGIAN DATE COFFEE Co (LIMITED), boulevard du Nord et rue de Malines, 35, à Bruxelles.

ALLSOPP'S

PALE ALE — BURTON ALE
DOUBLE STOUT
en fûts et en bouteilles

AGENT

Alfred DELAY

29, Quai au Foin

BRUXELLES.

RÉVOLUTION

dans l'art de se raser

RASOIR

Américain (Brev. s. g. d. g.)

Il est impossible dans une annonce de donner une idée complète des avantages extraordinaires de cette merveilleuse invention. Cet appareil justifie entièrement sa vogue ; il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude, et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, ou peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Le résultat qu'on obtient par l'usage de ce nouveau rasoir est tellement extraordinaire qu'il est certain qu'il remplacera partout l'ancien système ; il suffit de l'avoir essayé une fois pour ne plus vouloir se raser ni se laisser raser par d'autres procédés.

Ne pas confondre avec des appareils similaires, qui n'ont aucun des avantages du rasoir américain.

Pour le recevoir **franco**, *envoyer* **5 fr. 50** *en un mandat-poste, à* **M. MICHEL**, *37, r. des Solitaires, Paris.*

ABONNEMENT A LA LECTURE

au Mois et au Volume.

Vve SACRÉ, 33, rue de la Putterie.

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — N° 15 — Tome Ier — 1er Juillet 1882

SOMMAIRE

André Theuriet . . . . . CHARLES METTANGE.
La Tante Poulaine *(Suite)* . . . . . HIPPOLYTE DEVILLERS.
Oisillons . . . . . AUGUSTE VIERSET.
Le Faust de Gœthe *(Suite)* . . . . . ***
Les Illusions . . . . . OCTAVE GILLION.
CHRONIQUE DE PARTOUT : Mons — Exposition des Beaux-Arts . . ***
— Le Caveau verviétois (concours). ***
L'abondance des matières nous force à ajourner la *Causerie littéraire.*

Le Numéro : 25 cent. — Étranger : 30 cent.

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

BELGIQUE	
VERVIERS G. Andelbrouk, 56, r. Pont-Léopold (HODIMONT)	NAMUR Auguste Vierset, 5, rue du Président
TOURNAI V. Devorède, chez Vasseur-Delmée, libraire	BRUGES Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a
HUY Bur. de la *Gazette de Huy*, r. de l'Applée, 5	ANVERS R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

ABONNEMENTS : Un an. . . Fr. 5 | Six mois. . . . Fr. 2-50

ÉTRANGER, le port en sus

L'année commence le 1er Décembre. — Le semestre le 1er Juin.
Les abonnés nouveaux reçoivent les numéros parus.

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* UN SEUL sur papier du Japon.

PRIX DE L'ABONNEMENT { Sur Hollande. . . . . 10 Francs. / Sur Japon. . . . . 20 »

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance. Tous les livres doivent être adressés à Max Waller, 81, rue de la Madeleine, Bruxelles.

La Jeune Belgique *forme, par an, un volume d'environ* 400 *pages avec couverture et table des matières.— La réimpression des articles publiés par la* Jeune Belgique *est autorisée, à la condition toutefois d'indiquer leur source. Les articles des abonnés seront mûrement examinés et insérés s'il y a lieu.*

Il ne nous reste plus que quelques collections complètes de la Jeune Revue *qui a précédé la* Jeune Belgique; *elles sont en vente au prix de* 5 *fr. Nous possédons en outre un certain nombre de numéros divers en vente au prix de* 25 *centimes.*

Nous publierons dans notre prochain numéro un chapitre *resté inédit* de THÉRÈSE MONIQUE, le beau roman de Camille Lemonnier, récemment édité par Charpentier, à Paris.

BOITE AUX LETTRES

Notre collaborateur Auguste Lavallé prépare en ce moment, pour une grande revue allemande, un important travail sur le mouvement littéraire en Belgique ; il prie nos littérateurs de bien vouloir lui communiquer leurs œuvres, 7, rue du Port, à Argenteuil-lez-Paris.

Lire le *Midi littéraire* paraissant le jeudi, 5, rue Bassano, Paris. 8 fr. par an. Principaux collaborateurs : Frédéric Bataille, Charles Fuster, Frédéric Michel, Joseph Reumenille, Charles Buet, Albert Savine, Jacinto Verdeguer.

G. D. V. S. — Il y a réel progrès dans la seconde édition de votre « Boutade. » Néanmoins, dans votre intérêt même, nous attendrons que vous débutiez dans nos colonnes par un coup plus brillant. Merci pour l'abonné et bien à vous.

H. de V., Grand Montrouge. — Nous recevrions avec plaisir le *Biographe*, cher ami.

Serenia. — Êtes-vous abonné? C'est, comme vous savez, la première condition à remplir pour quiconque veut voir sa prose ou ses vers insérés dans la *Jeune Belgique*.

E. Kamos. — Mais, malheureux, vous n'êtes pas abonné !

ANDRÉ THEURIET

I

Tout le monde, aujourd'hui, se mêle plus ou moins de littérature. Bien peu n'ont pas pris parti dans cette querelle fameuse — et décisive — de l'idéalisme et du naturalisme. Mais cette diffusion énorme de la langue écrite est semblable à la propagation des ondes que produit une pierre jetée dans un étang. C'est-à-dire que, à part les premiers cercles : les spécialistes, la netteté et la justesse des idées, la base solide des convictions s'affaiblissent graduellement, jusqu'à ce qu'on arrive à ceux qui s'enveloppent des opinions d'autrui, et ce sont les plus nombreux. De la sorte se sont glissées et accréditées une foule d'erreurs essentielles et de notions fausses, presque impossibles à déraciner.

De même qu'à tout et hors tout propos, on s'applique de « l'éminent » et de « l'honorable », ainsi, à tort et à travers, on a gratifié beaucoup d'écrivains de dénominations fantaisistes. Sur un livre, une phrase, un mot, on a préjugé leurs opinions ; on les a classés à leur insu, malgré eux bien souvent. Les « éminents » eux-mêmes, mais ceux-là consciemment, ont donné le mauvais exemple. Ainsi Zola, qui, quoi qu'il en dise, est le grand-prêtre du naturalisme, Zola a trouvé bon de se fabriquer deux pères putatifs : Balzac et Stendahl.

Le roman étant aujourd'hui la principale forme littéraire, il serait intéressant de prendre une à une les personnalités marquantes et successives qui le représentent, de déterminer leurs affinités avec les deux écoles, en les soumettant au creuset d'une analyse minutieuse, en un mot, en employant à leur égard la méthode expérimentale, si chaleureusement recommandée par l'école naturaliste.

André Theuriet m'a paru merveilleusement propre à ce genre d'expérience. Il constitue un excellent sujet. Je l'ai soumis à une série d'épreuves, et ce sont leurs résultats que je vais consigner.

Si jamais on a pu dire que la littérature est le reflet de l'époque, c'est certainement au XIXe siècle. La crise sociale intense qui secoue cette époque colossale a son contre-coup dans la littérature moderne. Comme lui, elle bascule, tâtonne, avec de vagues échappées lumineuses dans le lointain de l'avenir. Les théories économiques et sociales les plus échevelées se sont fait jour ; et, à leur suite, à corps perdu, se sont lancées les théories littéraires et artistiques. Cependant, du sein de ce fouillis se dégagent, dominants, indéniables, carac-

téristiques, deux faits: l'évolution scientifique et l'horreur de la convention.

La première a donné naissance an naturalisme, mais la seconde peut revendiquer une large part dans cette paternité. En effet, le romantisme n'a été qu'un précurseur. Déjà avec Alfred de Musset s'élève cette génération de blasés qui se perpétue et s'étend incessamment, et à laquelle, hélas ! nous appartenons. Loin de moi de regretter le bon vieux temps. Je constate simplement que, aujourd'hui, à vingt ans, nous sommes vieux. Nous connaissons tout. Tout nous laisse indifférent. Et, si j'ose me servir d'une comparaison vulgaire, mais frappante, nous ressemblons à ces Anglais qui ont le sens stomachique émoussé, et qui, comme une espèce de pierre philosophale, recherchent sans cesse le comble du condiment. Dès lors s'est développé chez nous ce goût du bizarre, de l'inconnu, en même temps que ce dédain, souvent outré, pour ce que nous laissons derrière nous. Et de fait, de nos jours, une œuvre ne vit que par l'originalité. « A bas la convention ! » tel est le cri de guerre du moment. A-t-on assez raillé les harangues officielles, les discours de circonstance, ce style *qu'académique on nomme !* Aussi, rien ne nous frappe plus, rien ne nous plaît plus que ce qui a une caractéristique puissante, un cachet de neuf, de *pas encore ;* en un mot, ce qui est original.

De là cette variété prodigieuse de personnalités, de types remarquables surtout dans la littérature. Chacun sent qu'il doit être soi, et il veut l'être : le succès en dépend. On comprend à quels excès peut conduire cette théorie, poussée à ses dernières conséquences, comme elle l'a été. La réaction contre le conventionnel, comme toute réaction, a dépassé les bornes. L'original a trop souvent fait place au monstrueux, et les timorés les ont confondus dans une égale terreur. Beaucoup ont forcé la note : ils ont voulu sortir quand même de l'ordinaire, du *poncif*, pour employer un terme cher à la nouvelle école.

Certains cependant, que je considère comme les vrais naturalistes, ont mis sur leurs œuvres leur empreinte personnelle mais naturelle. Et parmi eux je range Theuriet. Ne vous récriez pas : Theuriet, un poète, naturaliste ! Ces deux mots ne hurlent-ils pas de se voir accouplés ?—Certes, Theuriet est un poète ; il est avant tout, toujours et partout un poète. Mais puisqu'il faut le répéter sans cesse, croit-on que naturaliste soit nécessairement synonyme de sale et de repoussant ? Croit-on que pour être naturaliste, il suffise de tremper toujours et de parti pris sa plume dans la boue ? N'y a-t-il donc que le laid dans la nature et le monde ? N'est-il pas aussi absurde de nous faire voir tout en noir que tout en rose ? L'un se promènera avec sa

maîtresse, la main sur le cœur et les yeux au ciel, et il soupirera « le Lac. » L'autre ira, taciturne, le front vers la terre; et il s'arrêtera pour hurler « la Charogne. » N'y a-t-il rien pour combler l'abîme entre l'idéalisme pleurnicheur de l'un et la matérialité sombre de l'autre ?

Il me paraît impossible d'admettre, comme fait Zola, que désormais les beaux jours de la poésie sont finis, que l'avenir est aux mains exclusives des savants. Je ne comprends guère le rôle étrange qu'il assigne aux poètes, de tambours marchant à la tête de l'armée scientifique pour l'enthousiasmer, de bouffons chargés de dérider pendant quelques instants par leurs extravagances le front des penseurs. Nous savons que les poètes, les vrais, ont été et seront toujours les courageux et les avancés. Le chantre des *Châtiments* n'est-il pas l'orateur de 1849 et le proscrit de 1852 ?

Non, la poésie ne deviendra pas scientifique. Elle ne jouera pas le rôle indigne d'elle que M. Zola veut lui faire apprendre. Ce mouvement, cette tendance scientifiques que signale Zola, j'ai beau chercher comment ils s'appliquent à la poésie, je ne le découvre pas, à moins qu'ils ne soient représentés par les poèmes bigornes de M. Richepin, ou par les impressions érotiques de certains blasés. Mais alors, la poésie naturaliste est un non-sens. Au contraire, à notre époque sceptique, c'est une chose remarquable que la recrudescence de la poésie, non pas faussement sentimentale, mais vraie et naturelle. A part Victor Hugo, ce colosse de la poésie, il n'y a plus de grand maître qui déteigne sur une école entière. Chacun boit dans son verre. Mais comme en définitive, poète ou non, l'on est de son siècle, il faut forcément en suivre les goûts. Eh bien, comment ce même public, après avoir dévoré *Nana* et l'*Assommoir*, peut-il encore trouver du charme à de petits poèmes gracieux comme le *Chemin des Bois ?*

Si j'étais adversaire du naturalisme, je dirais que c'est la réaction produite par l'excès du dégoût. Mais j'aime mieux chercher autre part la cause de cette anomalie. La littérature qu'on appelle « d'imagination » se resserre de jour en jour dans un cadre plus étroit. Le roman naturaliste, la peinture sociale la remplace. Paul de Kock, Montépin, Gaboriau et autres écriveurs à la ligne recrutent une clientèle fidèle chez les portières et les petites pensionnaires en rupture de surveillance. Le public lettré et intelligent ne prend plus aucun intérêt à ce genre. Or, les œuvres naturalistes, qui prédominent de jour en jour davantage, sont de véritables travaux, des études sociales souvent pénibles, après lesquelles l'esprit aime à se détendre et à se récréer. Où cherche-t-il ce repos ? Non certes dans

ces œuvres dites d'imagination, dont le vide sonore vous agace; non dans une poésie qui ne serait que la préface ou la répétition de ce qu'il vient de quitter. C'est dans la poésie digne de ce nom, simple et naturelle, qui est l'écho du cœur, et que sont capables de comprendre et d'apprécier le réaliste forcené et l'idéaliste pur.

Voilà comment un poète peut être naturaliste.

II

Il m'a fallu ce préliminaire un peu long pour créer le milieu dans lequel se meut mon *sujet*. Ce fut en l'an de grâce 1833 et dans la bonne ville de Marly-le-Roy qu'André Theuriet fut mis pour la première fois en contact avec ce milieu que nous venons de dépeindre. Heureusement il fut longtemps sans en ressentir l'influence. Son éducation et son enfance toute entière passée à la campagne, au milieu de ce beau pays Messin, contribuèrent autant que son caractère lui-même à développer et à originaliser son génie.

André Theuriet fit ses études au collége de Bar-le-Duc. Il ne fut pas du nombre de ces précoces qui, encore en rhétorique, accouchent d un avorton de drame ou de tragédie, et publient ces œuvres que plus tard ils voudraient n'avoir jamais tirées du portefeuille. A. Theuriet se recueillit plus longtemps. A 24 ans, il commença timidement à glisser ses délicates bluettes dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce sont tous ces petits poèmes, où André Theuriet, romancier et poète, se retrouve tout entier, qui, réunis, formèrent le *Chemin des Bois*. Là déjà la personnalité de l'auteur se détache avec vigueur. Nature simple et franche, mais rêveuse et concentrée, passionnée et nerveuse, André Theuriet, élevé au milieu des forêts, devait aimer la forêt. Et, de fait, il l'aime d'un amour immense et profond comme la forêt elle-même. C'est qu'il l'a comprise ; c'est qu'elle est pour lui, pour l'initié, une amie intime, et une amie d'enfance. Elle lui a livré tous ses secrets ; elle lui a dévoilé tous ses mystères. Elle a pour lui des voix et des paroles inentendues des autres. Là où les profanes n'aperçoivent rien, lui découvre des merveilles, des trésors enfouis. Tous ses sens se sont affinés par ce contact perpétuel avec la grande nature. Il lui faut sa forêt à lui ; et quand, par hasard, il s'égare dans la grande ville, à ses pas s'attache un parfum pénétrant de pousses fraîches et de feuilles mortes. Mais, s'il chérit la forêt, ce n'est pas d'un amour absorbant, égoïste, comme l'amour humain. C'est plutôt l'admiration d'un artiste, d'un connaisseur. Il nous dit à tous : Venez dans ma

forêt ; venez y rêver ; venez y chercher un abri contre le monde, vous y enivrer de senteurs aromatisées et d'air pur. C'est bon, c'est sain. — Voilà ce qu'il nous répète dans ses deux poèmes et ses vingt romans. Heureux lui, le génie des hautes et sombres forêts de l'Argonne ; car la cognée n'a pas encore abattu des cantons entiers de son sanctuaire pour les convertir en vulgaires champs de sainfoin ou de pommes de terre ! Car les bûcherons, dont il écoute avec recueillement les haches faire tressaillir les combes lointaines, ne sont encore pour lui que les fidèles de son temple.

La forêt est l'élément essentiel, vital, de l'œuvre de Theuriet. La forêt est le décor nécessaire de son drame. Elle est le témoin, souvent même le complice de ses personnages. Mais aussi, quelle scène vaste et superbe ! Comme elle se prête au sombre appareil du crime aussi bien qu'aux furtifs rendez-vous d'amour ! Or, sous ce rapport, A. Theuriet est un maître régisseur. En deux coups de plume, ou plutôt en deux coups de pinceau, la scène est là, sous nos yeux, prête à recevoir les personnages. Et, chose admirable, elle se transforme à chaque instant, sans jamais fatiguer nos yeux par cette variété successive et infinie de tons verts. Mais quel art pour les graduer ! quelle fine observation des nuances ! Tout ici se touche sans se confondre ; et je ne puis comparer ces deux charmants petits poèmes, *le Chemin des Bois* et *le Bleu et le Noir*, qu'aux deux ailes irisées d'un splendide papillon. C'est petit, mignon, ciselé ; c'est mièvre parfois ; c'est toujours vrai. On se sent rafraîchi et ému par cette poésie simple et réconfortante ; mais on s'élève avec le poète, quand, dans le conte de *Sylvine*, il prêche la sainteté du travail :

Le travail !... Comprends-tu maintenant les mystères,
Les vertus de ce mot aux syllabes austères ?
Comprends-tu qu'il n'est rien de plus grand qu'un devoir,
Et que l'oisiveté seule nous fait déchoir ?
Tes pères ont gagné leur nom avec l'épée ;
La terre avait besoin alors d'être trempée
D'une sueur de sang, et c'était travailler,
En cet âge de fer, que de bien batailler.
Leur épée aujourd'hui par la rouille est ternie.
Prends un outil ! — Pour vaincre au combat de la vie,
L'homme n'est plus forcé de répandre le sang
Et le plus humble outil vaut l'épée à présent.

Mais Theuriet ne touche pas souvent à la corde austère du penseur et du moraliste. Il y a plutôt en lui du Théocrite. Chaque pièce est une petite idylle, délicieusement encadrée. Car, dans Theuriet, tout n'est pas absorbé par la matière, par l'arbre. Il n'imite pas ces

paysages, beaux par leur régularité et leur vérité, mais qui laissent froid, parce que la vie et la chaleur y manquent. Il soigne richement le décor, mais il sait que ce n'est qu'un accessoire. Aussi, partout chez lui, la vie déborde. Or, la vie, c'est l'amour. La femme est indispensable dans l'œuvre de Theuriet. Comme une blanche apparition, il nous la montre, se glissant dans la pénombre de la forêt. Et comme l'amour aux bois a une bien autre saveur que nos journalières passions de boudoir ! Combien la femme peut y être plus femme, mystérieuse et fantasque, adorablement capricieuse, et farouche comme une biche surprise ! Quiconque a eu un idéal, n'a-t-il pas rêvé de l'entraîner sous les grands bois, à la vesprée, et d'aller ainsi à l'infini, sous les vertes ramures des chênes, en mettant une basse de baisers aux roulades du rossignol ? C'est cette femme idéale des bois qu'a chantée André Theuriet, et involontairement, on suit le poète quand il l'évoque dans son *Désir d'Avril :*

En plein bois, dans la profondeur
Où tremblent les lumières vertes,
Les muguets à l'exquise odeur
Balancent leurs grappes ouvertes.
Les muguets blancs m'ont enivré,
Et la voix du ramier qui chante
Au fond de mon cœur enfièvré
A mis un désir qui fermente.
Les blancs muguets couleur de lait
Et leur haleine parfumée
Ont évoqué dans la forêt
Ton cher fantôme, ô bien-aimée.
Tes bras ont leur douce pâleur,
Tes yeux sont verts comme leur tige,
Et, comme leur exquise odeur,
Tes baisers donnent le vertige.
Parmi le bois mélodieux
Qu'Avril embaume et renouvelle
Oh ! de ta lèvre et de tes yeux
Goûter la caresse éternelle !...

Tout en publiant un grand nombre de romans et en écrivant un drame en un acte et en vers, *Jean-Marie*, qui est resté au répertoire, André Theuriet ne délaissa pas la poésie. Après la grande débâcle de 1870, il eut, comme les autres, son accès de chauvinisme. Nous n'avons pas à nous en plaindre, puisque c'est à cela que nous devons ces quelques pièces sobres et énergiques, réunies sous le titre de : *Aux Avant-Postes*. Le poète est à Paris ; il esquisse brièvement quelques épisodes du siége. Il abandonne un instant sa forêt chérie, pour *la Consigne*, *la Chambrée* et *la Diane*. Mais avec quelle ivresse il retourne vers elle, après la guerre :

Les mois sanglants, les sombres mois
Sont passés ; l'automne embaumée
Est de retour ; et dans nos bois
Nous revenons, ma bien-aimée !

Le Bleu et le Noir contient encore une autre pièce militaire : *les Paysans de l'Argonne*, souvenir de 1792. C'est grand et émouvant, avec autant d'énergie et de mouvement que la *Bénédiction* de

F. Coppée. Le poète patriote raconte avec indignation le viol sacrilége de ses forêts lorraines, et le châtiment terrible des envahisseurs.

A. Theuriet a le mérite d'avoir créé un genre. Mais il demeurera unique dans ce genre, car il est original. Il faut, pour comprendre la forêt aussi profondément, une organisation d'élite, fine et complexe comme la sienne. Il faut de plus, pour la chanter, une voix comme la sienne. André Theuriet restera le poète de la forêt.

(*A suivre.*) CHARLES METTANGE.

LA TANTE POULAINE

(Suite)

V

Lorsque le train s'arrêta à Rouen il était près de trois heures du matin. Depuis Paris, Jacques, tassé dans un coin de première, semblait sommeiller ; en réalité il était plutôt absent, insensible aux choses, par ce fait que sa pensée, rapide, le précédait.

La diligence de Duclair ne partait qu'à sept heures ; Jacques ne l'attendit pas et s'en alla à pied, nuitamment ; il lui fallait quatre ou cinq heures pour faire cette route qu'il connaissait tant. Autrefois, quand il était collégien, — comme c'était loin déjà! — il venait avec le courrier, quelquefois à pied, et ces jours là, il apportait à Madeleine une grosse botte de grandes marguerites des prés et de mauves cueillies dans les roches du Câtel. Aujourd'hui, tout était gelé. En haut de la côte de Canteleu, un des plus beaux points de vue de France, l'immense étendue lui apparut triste, froide, nue, désolée comme sa vie ; et il songea que sous cette terre dure tout un travail de germination préparait un nouveau printemps, tandis que pour l'homme chaque jour qui vient pèse sur ses lendemains et les précipite.... pauvres nous !

Quand il entra chez la tante Poulaine Jacques avait épuisé ce qu'il y a de bon dans une peine, ce que j'appellerai l'égoïsme du chagrin ; l'heure n'était plus aux larmes qui font du bien, au souvenir aimé des jours enfuis, à cette doucereuse mélancolie, non sans charme pour le voyageur qui refait tristement la route connue. — .... La morte était là, couchée, peu changée, la face découverte et parcheminée. Madeleine était assise près d'elle. Jacques, sans un mot, ôta son chapeau et tendit la main à Madeleine qui la serra. La réalité se faisait brutale. Un voisin, le père Pierre, était à Rouen pour les lettres ; sur les dix heures il les apporta. On fit les bandes et Jacques s'offrit, mais il ne savait pas les noms. Il se sentit gêné d'être inutile, et Madeleine qui le comprit, lui donna des commissions. Toutes les démarches étaient faites et le service était pour le lendemain. A midi on déjeuna; Madeleine avait

fait une grosse omelette; chacun avait faim, ayant beaucoup marché ou déjà veillé. L'après-midi passa vite, et madame Sauve, supposant bien que Jacques n'entendait rien aux affaires, lui en parla. Alors il la supplia d'agir en son nom et comme pour elle, de faire une bonne action, de donner le fond à quelque brave fille : il pensait à la Madeleine d'autrefois, et il dit à madame Sauve qu'il se sentait en ce moment bien plus étranger qu'elle chez la morte. La nuit vient vite à cette époque; à quatre heures on alluma, c'était triste, la boutique était fermée. Il faisait froid ; madame Sauve prit un châle dans la vieille armoire en chêne aux grandes portes pleines et cintrées du haut, toutes fleuries de sculptures en plein bois. Il y a des meubles qui sont des amis. Madeleine dit : « Monsieur Jacques, vous voulez bien que je garde cette armoire ?... c'est un bon souvenir pour moi. » Jacques se détourna pour pleurer.

C'est à peine si l'on dîna. Le jour, la mort pèse moins. Tous les préparatifs terminés, il était dix heures ; on se sépara. Le père Pierre dit : « Allons... du courage ! à demain ; j'aurais pu rester,.... enfin, je suis là en face et ne dormirai guère; au moindre besoin appelez-moi,.... allons... bonsoir. » C'était un brave cœur!

VI

Madeleine et Jacques s'arrangèrent pour passer la nuit. Un peu de neige tombait au dehors. Madame Sauve mit dans les flambeaux deux bougies neuves. Jacques fit du feu dans le petit salon contigu à la chambre mortuaire, et s'y tint. Il fut convenu avec Madeleine qu'il la remplacerait jusqu'au matin auprès de la morte quand il aurait pris un peu de repos. Il poussa la porte et chacun resta chez soi. De repos, il n'en put prendre. Cette mort le frappait plus encore qu'il n'aurait pensé ; elle remuait tout son être, et le trouvait sans force, désarmé. Une fois seul, sa pensée vagabonda. Il allait et venait dans le salon, sans pouvoir tenir en place, mais à pas de loup, pour ne pas être entendu par madame Sauve.

La pendule marquait déjà minuit ; les heures vont toujours, elles ! Comme c'est lugubre, une fin ! La porte était restée entre-bâillée et Jacques à tout moment s'en approchait, bien doucement, pour regarder M^me^ Sauve qui lisait des prières dans un gros livre, et, de temps en temps, trempait une petite branche de buis dans de l'eau bénite pour en asperger la morte. Souvent aussi, une larme mouillait le vieux bouquin.

Jacques, peureux, timide, n'osait déranger Madeleine; et toujours ramené par je ne sais quelle attirance à l'entre-bâillement de cette porte, il la regardait, le cœur serré. La lumière des bougies estompait le pâle visage de Madeleine qui lui sembla jeune encore, jeune comme autrefois ! Les larmes lui allaient bien, et versées pour la tante Poulaine, elles entraient droit au cœur de Jacques. Une peine indéfinissable, presque un désespoir s'empara de lui : oui, tout lui échappait... la tante Poulaine morte !... Madeleine, perdue ! tout sombrait, tout son passé s'en allait, le laissant seul. Ah ! comme alors il pensa que l'homme est fou de ne pas aimer quand l'amour s'offre à lui, quand il a vingt ans ; car il devait y avoir un secret entre Madeleine et lui... un secret ?

mieux que cela peut-être, toute une vie heureuse... Pourquoi n'avait-il pas épousé Madeleine ?... le savait-il ?... et il sentit qu'à présent son isolement allait lui peser davantage. Que ne pouvait-il rayer quinze ans de sa vie !... Et, cloué là, à cette porte, il en arriva à ne plus voir que la vivante, que Madeleine, qui, devant lui, belle toujours, priait. Alors comme une révolte, une envahissante et chaude bouffée de jeunesse monta en lui, et il s'éloigna la gorge sèche.

VII

Jacques avait ouvert la fenêtre toute grande, et depuis longtemps y demeurait, accoudé. Les étoiles, ces « paisibles veilleuses, » se détachaient blanchâtres, voilées, sans éclat. C'était une nuit obscure, une nuit triste. La maison de la tante Poulaine donnait sur la campagne ; à droite, le Câtel, une côte abrupte, aride, où par places poussent des touffes d'épineux genévriers bas et rabougris ; en haut du Câtel le cimetière, où demain l'on enfouirait la pauvre vieille fille... En face, de grandes étendues sombres avec, par files, de hautes et droites silhouettes d'arbres, se détachant en noir intense dans la transparence sombre de la nuit. C'étaient les grandes prairies arrosées par la Sainte-Austroberthe, une eau vive, claire, rapide, bordée de grands peupliers. Il faisait bien obscur, et cependant Jacques les revoyait pleins de soleil, ces prés, et tout parsemés de ces mêmes fleurs dont il se plaisait à orner les beaux cheveux de Madeleine, autrefois, quand elle avait seize ans, et qu'ils couraient dans les grandes herbes, follement, se regardant les yeux dans les yeux, troublés. Bien souvent, après une chaude pluie de baisers, ils auraient pu signer sous le ciel bleu le libre contrat des oiseaux ; il n'en fut rien pourtant, et Madeleine se croyant coupable disait à Jacques : « Il ne faut pas le dire à notre tante ! », elle disait : « notre tante ! »

La neige tombait plus drue, et Jacques regardait ce linceul s'étendre sur son passé. A Paris,il songeait bien peu à Madelcine; ici, tout la faisait revivre,puis elle était là ; qui sait ?... au fond de son âme, peut-être gardait-elle comme en un reliquaire l'intime souvenance de leurs prémices d'amour !... Oui, cela devait être, cela était ; il le comprenait, il le sentait à présent, Madeleine l'aimait toujours, religieusement, saintement !... Là, sous les arbres, rien n'est changé; pourquoi son cœur le serait-il ? Sa tête se trouble; les flocons de neige tissent un voile de vierge, un voile de mariée pour son amie, pour Madeleine! Le jour va paraître dans quelques heures : il a toujours vingt ans,... la tante Poulaine dort bien fort... chut... n'a-t-il pas cru qu'elle était morte ?... le fou ! C'est demain dimanche, comme ils vont courir les champs avec Madeleine, avec sa fiancée !....

La porte grinça, Jacques eut un frisson et se détourna, brusquement.

« J'ai froid ! » dit madame Sauve en entrant, plus livide que la morte qu'elle quittait.

VIII

Jacques avait tout oublié. Effrayé, il ferma la fenêtre. Madeleine s'était jetée sur le canapé, devant la cheminée dont le feu était éteint. Elle restait là,

muette, inerte, glacée; Jacques crut qu'elle allait mourir et il eut peur; alors, fiévreux, il l'enveloppa dans son manteau et lui réchauffa les mains dans les siennes. Il la déchaussa et mit ses pieds froids dans une vielle chancelière à la tante Poulaine ; puis, à la hâte et de tout le bois qui restait, il fit un grand feu qu'il attisa de son souffle.

Angoisseux, sans prononcer une parole, il attendit aux pieds de Madeleine, une heure peut-être, épiant. Enfin, peu-à-peu le sang revint au visage de Madeleine et ses joues se colorèrent de petites plaques roses. Elle renaissait, elle était sauvée ! En rouvrant les yeux, elle vit Jacques à ses genoux, tout en larmes, et doucement lui dit, se méprenant : « Elle nous aimait bien... pauvre tante ! »

— Oui ! fit-il sans savoir, et il se mit à sangloter, la tête enfoncée dans les jupes de Madeleine, et elle, lui caressant les cheveux de la main : « Monsieur Jacques, mon ami... voyons ! »

Il se releva et s'assit à côté d'elle. Le feu flambait. Elle le consola ; et tous deux restèrent ainsi longtemps, l'un près de l'autre, dans un bien-être presque extatique.

A l'oreille de Mme Sauve, Jacques murmurait : « Madeleine ! tout nous quitte,... pourquoi vivre !... Je voudrais qu'en cet instant la mort nous prît tous deux... on est jeune, on aime !... le bonheur passe, on le laisse aller !... folie. »

— C'est vrai, soupira Madeleine, bien bas, comme en rêve.

— Madeleine... qui va m'aimer à présent? Puis, timidement : « Toi, n'est-ce pas ? les grandes prairies là-bas sont à nous, et nous sommes toujours jeunes... Madeleine, tu n'as jamais aimé que moi, dis ?... et je t'aime ! tu le sais, nous nous aimons ! ... Nous avions fait un vilain rêve, vois-tu ! tout ment, la vie est bonne, elle est à nous... je t'aime ! »

Jacques lut comme un reproche dans le regard noyé de Madeleine, mais il lui ferma les yeux sous des baisers ; et si ces deux êtres maintenant tremblaient encore, c'était de fièvre. Ils n'offensaient pas la pauvre morte ; comme la flore de mai qui rit sur les morts qu'elle recouvre, ils l'oubliaient. De quel étrange limon sommes-nous pétris ? Certes, au cours de sa vie habituelle, Mme Sauve eût coudoyé Jacques chaque jour sans émotion aucune ; mais les larmes aiment à se noyer dans d'autres larmes amies ; mais de la mort se dégage comme une enivrante réaction vitale, un besoin d'inconnu, une envie troublante de nier cette mort. Puis l'amour n'est-il pas aussi une sorte d'agonie qui a son outrance ?

. . . . . .

Dans la chambre de la morte il se fit comme une petite trépidation de lumière, les bougies s'éteignirent dans un dernier grésillement, et l'éternel sommeil de la délaissée se continua dans le noir. Dans l'autre chambre il faisait maintenant une chaleur lourde, et le feu qui recommençait à baisser, de temps à autre s'éveillait pour envelopper d'une clarté brusque ces deux êtres qui demeuraient là, plongés dans l'ineffable remembrance des amours anciennes, muets, les mains enlacées, comme extasiés.

Et l'âme de la bonne tante Poulaine dut tressaillir de joie, voyant que chez elle le printemps était encore.

HIPPOLYTE DEVILLERS.

OISILLONS

Vous dont l'aile est si gracieuse
Qu'un ange en deviendrait jaloux,
Troupe vive et capricieuse,
Petits oiseaux, d'où venez-vous ?

— Nous venons des rives lointaines,
Pleins d'espérance et de gaîté,
Chercher dans vos bois et vos plaines
Une franche hospitalité.

Sous les sentiers, dans les bocages,
Laissez-nous suspendre nos nids,
Nous vous paierons par nos ramages
Sur les églantiers rajeunis.

Quand sur les ramures fleuries
Vous accourez au rendez-vous,
Dans vos intimes causeries,
Petits oiseaux, que dites-vous ?

— Demandez à la jeune fille
Ce qu'elle répond chaque soir
Lorsque sous la verte charmille
Près d'elle un amant vient s'asseoir;

Nous parlons des roses nouvelles,
Des plaisirs ravissants du jour,
Et nous sentons battre nos ailes
Sous mille caresses d'amour.

Puisque cette amoureuse ivresse
Rend vos gazouillements si doux,
Dans nos bois revenez sans cesse,
Chers petits oiseaux, aimez-vous.

Tandis que dans le nid de mousse
Que la brise balance encor
Le petit joyeux se trémousse
En voulant prendre son essor,

Petits oiseaux, sous cet ombrage
Revenez chanter chaque jour
Et que les échos du feuillage
Répètent vos baisers d'amour !

AUGUSTE VIERSET.

LE FAUST DE GŒTHE

(Suite)

Nous croyons inutile de résumer les scènes les mieux connues de la *Rue (Strasse)*, du *Soir (Abend)* dans la chambre de Marguerite, où, seule, elle chante en se déshabillant la ballade du *Roi de Thulé;* la scène de *la Promenade (Spaziergang)*, où Méphistophélès a avec *Faust* une conversation fort peu intéressante sur l'écrin de bijoux donné à Gretchen ; la scène de la *Maison de la voisine (Der Nachbarin Haus)* où Méphistophélès flirte avec la vieille Marthe ; celle de la *Rue (Strasse)*, nouveau dialogue inutile des deux complices ; celle du *Jardin (Garten)*, la seule vraiment poétique, où la naïve Gretchen écoute la douce musique des paroles que *Faust* lui murmure à l'oreille, et où, cueillant une marguerite, *liebt mich, — nicht—liebt mich — nicht*, elle jette le cri radieux de son amour triomphant :

Il m'aime! où la première phrase émue et pathétique de la pièce fait enfin sortir le spectateur de son ennui énorme :

Oh! ne frémis pas. Que ce regard, que ce serrement de main te disent ce qui ne peut s'exprimer : s'abandonner l'un à l'autre tout entiers et jouir d'une béatitude qui ne doit pas finir! Jamais. La fin en serait le désespoir. Non! point de fin, point de fin!

Hélas! après cette poésie, perle rare perdue dans le galimatias gœthique, recommence la serinette philosophique dialoguée par Faust et Méphistophelès au milieu des forêts et des cavernes *(Wald und Hœhle)*, et là encore, sous prétexte de diabolisme, le faux diable de Gœthe revient avec ses plaisanteries gros-sel qui, je le répète, n'ont rien, absolument rien de diabolique ; on croit, en les lisant, entendre un de ces étudiants allemands à la tête carrée, à l'esprit paralysé par la bière, au geste gauche ou trivial, essayer dans sa langue la raillerie française, gauloise plutôt, qui, dans sa bouche épaissie, prend des lourdeurs inattendues et choquantes. On a hâte de quitter cette scène où passent des relents aigres de choucroute, pour arriver à la chambre de Marguerite où, assise à son rouet, elle pleure son repos perdu et sa joie envolée, au *jardin de Marthe (Marthen's Garten)* où, seul avec Gretchen, Faust oublie la terre et son pacte, pour se livrer tout entier à la passion candide qui, dans son cœur blasé, met des aubes radieuses de pureté et d'amour, où la jeune fille, là l'incarnation des fois primitives, demande à celui qu'elle aime s'il croit en Dieu. Et ici pourtant encore le Gœthe-Faust ennuyeux revient, implacable, et, devant cette enfant qui l'interroge, rentre dans sa défroque de pédant pour répondre par des subtilités savantes, à celle qui, aux dépens de sa belle érudition, devrait absorber son cœur. En ce tableau où Faust devait être — et n'être que cela — l'homme aimant, l'humain, l'expansif, le fou d'amour, la main froide et lourde du poète vient encore arrêter l'élan de l'âme, au profit d'on ne sait quelle rhétorique ridicule, et cette scène qui devait être la scène symbolique de l'amour universel, devient entre les mains de l'Olympien balourd, la scène symbolique du pédantisme professoral.

***

Nous arrivons, après la scène médiocre du *Lavoir (Am Brunnen)* et celle des *Remparts (Zwinger)*, où Gretchen porte des fleurs aux pieds de la *Mater dolorosa*, au moment où un nouveau personnage entre en scène, le frère de Marguerite : Valentin. Ce soldat bien allemand dit, devant la porte de sa sœur, un monologue dans lequel il fait l'éloge de la « chère petite Margarete » d'autrefois, pour maudire celle qui désormais a été souillée par Faust. A ce moment,

celui-ci s'approche avec Méphistophélès qui, sur la guitare, chante sous les fenêtres de la belle une sérénade goguenarde, la seule un peu satanique du drame :

Au point du jour, que fais-tu ici, Lieschen, devant la porte de ton bien-aimé? Que le destin s'accomplisse. Tu y entreras vierge, mais vierge tu n'en sortiras point.

Prends garde ! Est-ce tout ? Alors bonne nuit ! Pauvres, pauvre êtres! Que le larron ne te touche, mignonne, que la bague au doigt.

Au moment où Méphistophélès achève dans un éclat de rire sa railleuse chanson, Valentin s'avance, met flamberge au vent, et, après quelques passes, tombe mortellement frappé par l'épée diabolique de Faust. Marthe et Marguerite mettent la tête à la fenêtre, des gens accourent pour relever le mourant. Celui-ci aperçoit Gretchen qui, brisée d'angoisse, se précipite vers lui, et, se relevant, il l'accable de tout son mépris de soldat, et la foudroie de la plus sanglante des injures, puis meurt sur ses mots de haine et de fureur.

On pourrait rapprocher cette scène dans laquelle l'honneur a le rôle odieux, sous la figure de Valentin, de cette scène plus humaine de *Marion Delorme* où Didier en prison maudit celle qu'il a crue pure, qu'il a aimée pure, et dans laquelle tout à coup il a découvert la courtisane, la perdue. Ici encore c'est la malédiction implacable qui s'abat sur une tête de femme coupable, mais, lorsque le dernier moment est arrivé, que le bourreau appelle le condamné, qu'il va mourir, Didier regarde attendri cette femme abîmée à ses pieds, et alors jaillit ce cri profondément humain qui est le plus sublime mouvement du drame :

Hé bien, non! non! mon cœur se brise! c'est horrible!
Non, je l'ai trop aimée! il est bien impossible
De la quitter ainsi. Non, c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé.
Viens, oh! viens dans mes bras : je vais mourir! je t'aime!
Et te le dire ici, c'est le bonheur suprême!

Un Gœthe n'aurait pas trouvé cela !

La scène de la mort de Valentin, évidemment différente de celle de Hugo en ce sens que dans l'une le frère maudit, dans l'autre l'amant, cette scène est une des plus malheureuses de *Faust* et comme la monstruosité énorme de toute l'œuvre.

Celle de l'*Église (Dom)* vient immédiatement après, mais avec le manque de tact que nous trouvons à chaque pas chez l'auteur, cette scène, qui pouvait être si grandiose, tient à peine une page dans *Faust*. Il y avait là à faire clamer le remords immense de la faute

commise, à agrandir, dans l'admirable décor de la grande nef gothique avec ses mystérieux recoins, la voix vibrante de ce remords; Gœthe ne l'a-t-il pas saisi ou ne s'est-il pas trouvé de force à traiter magistralement cette scène énorme? Il n'en était pas capable, et, non content de la restreindre à une mise en scène plus imposante que l'action qu'il y a mise, il la termine par ces mots ridicules dans la bouche de Marguerite accablée et défaillante : « Voisine, votre flacon!!! » Cela est un comble.

***

Voici maintenant la seconde scène de sorcellerie, le sabbat, *la nuit de Walpurgis*. Ici nous renonçons à suivre le poète dans les ténèbres de sa mystique. C'est dans la *Walpurgisnacht* qu'il commence à divaguer sans frein ni borne, au gré de sa fantaisie lourdaude. Là ce ne sont pas Méphistophélès et Faust seulement qui divaguent, mais tout un monde grotesque de follets, de gnomes, de sorcières et d'animaux fantastiques.

UNE VOIX

La vieille Baubo vient derrière;
Place au cochon, place à la mère!

CHŒUR

L'honneur et le pas aux anciens:
Passe la vieille et tous les tiens;
Le cochon porte la sorcière
Et la maison vient par derrière.

SORCIÈRES (chœur)

Maint balai se brise ou s'arrête,
L'enfant se plaint, la mère pète.

Inutile de continuer, n'est-ce pas? Il y a vingt pages ainsi avec des entassements de personnages hétéroclites, de sentences incompréhensibles dites par un général, un ministre, un parvenu, une sorcière revendeuse, Proctophantasmist, la Belle, le Hérault, le Directeur du théâtre, Obéron, Puck, Ariel, Titania, un petit couple, un voyageur curieux, un orthodoxe, un artiste du Nord, un puriste, une matrone, un maître de chapelle, une girouette tournée d'un côté, Xéniès, Hennings, Musagète, le ci-devant Génie du temps, une grue, un mondain, un danseur, un dogmatique, un idéaliste, un réaliste, un supernaturaliste, un sceptique, les souples, les embarrassés, les follets, une étoile tombée, les massifs ...., un vrai galimatias, un fouillis, une

cacophonie de personnages qui arrivent là on ne sait pourquoi. Si! pour débiter des axiomes tels que :

Les dévots trouvent dans la foi
Toujours un puissant véhicule
Et sur le Blocksberg, croyez-moi,
Se tient plus d'un conventicule;

si cela ne vous suffit pas, le *puriste* vous apprendra que « des sorcières qu'on voit céans il n'en est que deux de poudrées, » et le *ci-devant Génie du temps* que « les braves gens entrent partout, » que « le Blockberg est un vrai Parnasse », et qu' « il faut prendre sa perruque par un bout. »

Vous avez compris? Non. Et moi non plus, et l'Allemagne non plus, et Gœthe non plus, et personne ne comprendra jamais cet amas informe d'absurdités voulues, d'extravagances cherchées et amoncelées dans son œuvre folle par un olympien de rencontre. On ne sort pas de là étourdi ni émerveillé, on n'en sort ni étonné, ni effrayé, ni frissonnant, on en sort abruti et comme assommé par une maison qui vous tombe sur le crâne. Et quelqu'un aura le front d'appeler cela beau? Allons donc! Ceux-là seuls l'oseraient qui ne l'ont pas lu et c'est ce qui me fait comprendre enfin pourquoi Gœthe est si universellement admiré !

(*A suivre.*)

LES ILLUSIONS

Sur l'album de Mlle A. V.

« Je n'ai plus, disiez-vous, d'illusions; le temps
En a fui sans retour. » Aussitôt je vis luire,
Comme un contraste heureux et frais, votre sourire
Plein de l'illusion où plongent vos vingt ans.

Ne dites pas cela, car ce qu'en vous on aime,
C'est la foi, ferme encor, qu'ici bas tout est bien,
C'est le charme sans fiel qui s'ignore lui-même,
C'est l'avenir qui s'ouvre où le passé n'est rien.

La désillusion vient parfois à son heure,
A l'heure des chagrins, des rides sans espoir;
Elle n'a pas encor touché votre demeure;
Vous êtes à l'aurore, elle ne vient qu'au soir.

Au soir, quand tout est froid, quand tout vous abandonne
Sans aucun être aimé qui vous dise : C'est moi !
Et que le cœur glacé n'a plus qu'une madone
Dans un coin, pour prier — s'il lui reste la foi.

Vous n'en êtes pas là, car le sort vous enchante,
Votre cœur bat paisible aux heures du sommeil,
Votre réveil est doux et votre gaîté chante,
Comme un pinson parmi les jours pleins de soleil.

Semez-les sagement à travers votre vie,
Ce tas d'illusions qui sècheront vos pleurs,
Comme un de ces sentiers qui longe une prairie,
Et dans tout son parcours s'est entouré de fleurs.

OCTAVE GILLION.

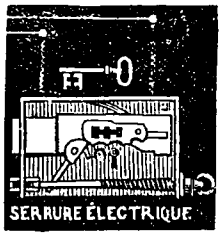
CHRONIQUE DE PARTOUT

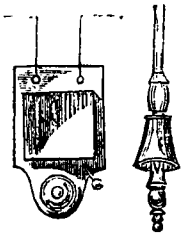
MONS. — *Exposition des Beaux-Arts.* — Près de six cents œuvres ! Pour une ville comme Mons, cela compte. Hélas ! dans ce grand nombre peu sont de bonnes œuvres, beaucoup sont même de mauvaises actions. Mais n'oublions pas que nous sommes en province ! Ce qui frappe quand on entre dans ce salon, c'est le tableau de M. Bourlard, *Portrait équestre de S. M. Léopold Ier*. Ce tableau occupe une notable portion de l'Exposition. C'est tout ce qu'on en peut dire de bon. Chers Montois, dont je vois les mines allongées, je suis en vérité désolé de toucher à votre idole ; mais regardez moi ce cheval, sa position invraisemblable, sa robe chocolatée, sa structure si peu ordinaire ! Le *portrait d'homme* (portrait de M. Bourlard lui-même, s. v. p.) n'est-il pas aussi prétentieux que la suscription même du catalogue ! Ne parlons pas du *Christ* et du *paysage* du même. Bornons-nous à dire qu'il est regrettable qu'un peintre aussi connu qu'Ant. Bourlard expose des œuvres inachevées ou si violemment fausses de ton. Il serait impossible de faire une analyse détaillée du salon, dans le court espace qui nous est réservé. Aussi nous bornerons-nous à citer les marines de Bouvier qui sont de ses meilleures, et celles de F. Musin, les très-bons paysages de Asselberghs, Crabbe, Bossuet, Staquet, un tableau historique de valeur, de M. Le Brun. Les fleurs de Mlle Devigne sont bien vraies, bien sincères. Bonnes aussi celles de Mme Jungbluth et de Robbe. Louis Devillez, sans conteste, tient la première place dans la classe de sculpture. Charles Brunin a exposé ses *Pigeons de St-Marc* bien connus. Danse représente la gravure avec ses excellents élèves Lenain, Greuse et Dujardin. Pour finir, citons les aquarelles de Mmes Rolin et Danse, de Titz et d'Uyterschaut.

***

Le *Caveau Verviétois* ouvre un quatrième concours littéraire. La section accessible à tous les littérateurs belges ne comprend qu'une seule catégorie pour la poésie française. Le premier prix consistera en une médaille en or de 200 francs. Les pièces devront être envoyées avant le 1er mars 1883 à M. Karl Grün, rue Saint-Laurent, 11, à Verviers.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSART.





Nouveaux appareils de sûreté contre VOL et INCENDIE, pour Bijoutiers, Changeurs, Banques, Châteaux, Appartements, etc.— Appareil tout placé avec sonnette électrique, depuis 20 francs. — Nouveaux porte-voix à échos avec membrane répercutrice, fonctionnant jusqu'à 2,000 mètres, accusant même les conversations à voix basse, et permettant à l'ingénieur, assis dans son bureau, de suivre la marche du travail à l'intérieur des mines ; au chef d'établissement de se tenir au courant — *de auditu* — de ce qui se passe chez lui, etc., etc.

Pour les commandes, s'adresser à M. CERPAUX, constructeur-mécanicien breveté, Boulevard du Nord, 54, Bruxelles.

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

—

Fonds de Magasins

—

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par G. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

LIBRAIRIE

A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*

L'âge n'est pas un obstacle.

AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien

11, rue de la Putterie, 11

PRÈS RUE MADELEINE

—

Jumelles de théâtre, campagne et marine, — Atelier spécial pour les réparations.

MADAME LESY

Maîtresse-Accoucheuse de première classe

Reçoit tous les jours les Dames malades, stériles ou enceintes qui désirent la consulter.

REÇOIT DES PENSIONNAIRES

27, RUE BRICHAUT, 27

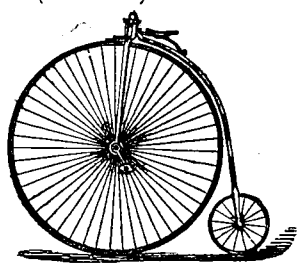
Schaerbeek, lez-Bruxelles.

MANUFACTURE
DE

VÉLOCIPÈDES

(BREVETÉE)

L. NOISET
Avenue de la Reine, 192
BRUXELLES



DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE

DE

L'ÉPOQUE

NON EXCITANT

Recommandé par les Sommités Médicales

En vente chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique : en boîtes de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 kilog. au prix de fr. 3-75 le kilog. boîte comprise. Les boîtes vides sont reprises au prix de 10 centimes pièce. Pour le gros, s'adresser THE BELGIAN DATE COFFEE C° (LIMITED), boulevard du Nord et rue de Malines, 35, à Bruxelles.

ALLSOPP'S

PALE ALE — BURTON ALE
DOUBLE STOUT

en fûts et en bouteilles

AGENT

Alfred DELAY

29, Quai au Foin

BRUXELLES.

RÉVOLUTION

dans l'art de se raser

RASOIR

Américain (Brev. s. g. d. g.)

Il est impossible dans une annonce de donner une idée complète des avantages extraordinaires de cette merveilleuse invention. Cet appareil justifie entièrement sa vogue; il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude, et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, on peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Le résultat qu'on obtient par l'usage de ce nouveau rasoir est tellement extraordinaire qu'il est certain qu'il remplacera partout l'ancien système ; il suffit de l'avoir essayé une fois pour ne plus vouloir se raser ni se laisser raser par d'autres procédés.

Ne pas confondre avec des appareils similaires, qui n'ont aucun des avantages du rasoir américain.

Pour le recevoir **franco**, *envoyer* **5 fr. 50** *en un mandat-poste, à* **M. MICHEL**, 37, *r. des Solitaires, Paris.*

ABONNEMENT A LA LECTURE

au Mois et au Volume.

Vve SACRÉ, 33, *rue de la Putterie.*

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — N° 16 — 1er Volume — 15 Juillet 1882

SOMMAIRE

Thérèse Monique.	CAMILLE LEMONNIER.
Élégie	EDOUARD LEVIS.
Hypothèse psychique	HENRI NIZET.
Le Faust de Gœthe *(Suite)*	***
La Couveuse	F. FABIÉ.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE	MAX WALLER.
— —	A. ORTH.

Le Numéro : 25 cent. — Étranger : 30 cent.

Se trouve chez les principaux Libraires et Marchands de Journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

VERVIERS
G. Andelbrouk, 56, r. Pont-Léopold (HODIMONT)

TOURNAI
V. Devorède, chez Vasseur-Delmée, libraire

HUY
Bur. de la *Gazette de Huy*, r. de l'Applée, 5

BELGIQUE

NAMUR
Auguste Vierset, 5, rue du Président

BRUGES
Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

ANVERS
R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

ABONNEMENTS :

Un an. . . . . Fr. 5 | Six mois. . . . Fr. 2-50

ÉTRANGER, le port en sus.

L'année commence le 1er Déc., le semestre le 1er Juin. Les abonnés nouveaux reçoivent les numéros parus.

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* UN SEUL sur papier du Japon.

PRIX DE L'ABONNEMENT { Sur Hollande. . . . . 10 Francs. / Sur Japon. . . . . 20 »

La Jeune Belgique *forme, par an, un volume d'environ* 400 *pages avec couverture et table des matières.— La réimpression des articles publiés par la* Jeune Belgique *est autorisée, à la condition toutefois d'indiquer leur source. Les articles des abonnés seront mûrement examinés et insérés s'il y a lieu. Toutes les opinions sont personnelles aux rédacteurs.*

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance. Tous les livres doivent être adressés à Max Waller, 81, rue de la Madeleine, Bruxelles.

BOITE AUX LETTRES

Stéphane. — Comprenez donc qu'il nous est impossible d'entamer des discussions avec nos correspondants à seule fin de leur prouver les défauts de leurs articles. Nous vous avons signalé comme d'un mauvais effet les trois adjectifs accolés dans ce vers :

De sa main robuste, habile, exercée.

Vous nous opposez que de grands poètes en ont accolé jusqu'à six. Mon Dieu, Monsieur, c'est possible; que de peintres ont accolé trois, quatre et même six ânes dans un pré, et pourtant les uns ont fait des chefs-d'œuvre et les autres n'ont réussi qu'à commettre d'abominables croûtes. Après cela, libre à vous de croire que vous avez fait un chef-d'œuvre. Quant à votre nouveau sonnet, infiniment meilleur que le précédent, nous lui reprochons surtout la banalité usée de l'idée. Impossible de vous recevoir maintenant, pour cause de villégiature. A plus tard donc et b. à v.

Plateneus. — Cela est publiable.... tout au plus.

J. de Falaise.—Jamais peut-être nous n'avons aussi vivement regretté l'exiguité de notre format, qu'en lisant vos belles strophes si largement empreintées d'un souffle libéral et patriotique. L'œuvre cependant nous a paru inégale : à côté de vers bien frappés, il y en a d'autres qui sentent l'huile et le poncif. Cordiale poignée de main, et n'oubliez pas que notre devise forcée est : court et bon.

Iv. G. — Comme cela se trouve ! nous comptions précisément vous offrir d'être des nôtres. Jugez si vous êtes le bienvenu : notre rêve — en bonne voie de se faire réalité — serait de grouper autour de notre drapeau tous les jeunes de talent. *Anatomie* sera du prochain numéro.

H. Petit. — Encore une fois, nous ne publions que les abonnés. Si vous ne l'êtes pas, mettez-vous en règle. A bientôt donc.

A. F., à Castelnaudary. — Il sonne agréablement, ce *Croquis agreste*, mais vous pouvez mieux et vous le ferez pour nous, n'est-ce pas? Quant à l'échange, nous l'acceptons avec grand plaisir.

M. de Sivel. — Réjouissez-vous, *Sita* a enfin vu le jour. Cordiale bienvenue donc à notre nouveau rédacteur et en avant pour la *Jeune Belgique!* Votre dernier sonnet *libre* n'est pas mal, mais *Sita* vaut mieux.

Régor. — Franchement, votre sonnet vaux mieux. Il sera publié en même temps que la dernière partie du Faust, soit en août. Mais il est bien entendu que l'auteur se réserve d'y répondre sans que cela doive nuire en rien à nos bonnes relations.

THÉRÈSE MONIQUE (1)

(UN CHAPITRE INÉDIT)

. . . . . .

Le capitaine et sa femme étaient les seuls de la famille qui se permissent de parler librement des Calas ; ils les voyaient une fois tous les ans, le premier janvier, par convenance. Les autres cousins, au contraire, les fréquentaient régulièrement, avec une sorte de dévotion respectueuse ; car il paraissait possible à chacun d'eux d'hériter, tôt ou tard, de leur grande fortune. Aussi étaient-ils reconnaissants aux Huygens (2) du peu d'empressement qu'ils témoignaient pour les Calas. Eux, du moins, ne leur feraient pas concurrence.

Cette maison des Calas avait l'apparence d'un couvent. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient grillées de barreaux de fer rouillés ; de lourds volets de bois fermaient celles de l'étage. Et de haut en bas, un grand silence régnait. Toute l'habitation n'était pas également occupée du reste, les dames Calas s'étant accommodées de cinq chambres, du côté de la cour.

A droite et à gauche de cette cour, s'alignaient les anciennes brasseries, très-élevées et percées de lucarnes, avec d'immenses toits en tuiles, où s'ouvraient sur de petits balcons en bois des portes-fenêtres, garnies de poulies. Tout cela fort délabré : les gouttières pendaient le long des bâtiments, tordues par le soleil et le vent ; par places des trous noirs béaient dans le toit, montrant les charpentes à nu. A force de s'égoutter à ras des maçonneries, les eaux de pluie avaient fini par creuser des rigoles dans la brique. De la mousse verte poussait sur la moisissure des bois, et à toute la partie inférieure des murs, de grandes taches humides s'étendaient, d'un jaune huileux. Entre les joints du pavement, une herbe haute et droite s'ébouriffait.

Un des côtés de la cour, celui qui faisait face à l'habitation, était clos par un mur treillissé de vignes, que coupait dans son milieu une porte à claire-voie, à demi pourrie et laissant passer par ses ouver-

(1) Rien n'est plus curieux que de suivre la genèse d'une œuvre littéraire. *Thérèse Monique*, avant d'être livrée à la publicité, contenait de longues pages descriptives d'une observation très puissante et minutieuse que Camille Lemonnier supprima lors de la publication du livre et qu'il nous permet aujourd'hui de tirer de son tiroir aux trésors. Nous ne pouvons l'en remercier avec assez d'effusion.

(2) Dans le manuscrit primitif, les Crepels s'appelaient Huygens.

tures un fouillis de ronces et d'orties. Des lilas noueux se tordaient par-dessus, mêlés par le bout des branches aux vignes.

Personne ne pénétrait dans ce jardin encombré de végétations, dans une poussée folle qui avait envahi les parcs et les sentiers. Le sol, par endroits, avait des rougeurs de vieille rouille, notamment le long des murs où le soleil ne pénétrait pas. Partout ailleurs les hautes herbes pointaient, étouffant le pied des pommiers, des poiriers et des cerisiers. Une mêlée éclatante de boutons d'or, de giroflées sauvages, de coquelicots criblait de lueurs les dessous verts, où rougissaient en juin les débris d'un parterre de rosiers. Une statue de pierre, sans bras, tordait au milieu des végétations sa face excoriée, comme par une lèpre. Et cette sauvagerie, peuplée l'été de papillons et d'oiseaux, exhalait des bouffées de senteurs âcres. Tout au bout, derrière un mur en ruines, coulait la rivière.

Par hérédité, les Calas étaient brasseurs. Un renom s'était longtemps attaché à leurs bières de Louvain : cent ouvriers travaillaient aux brasseries. Calas, le père, étant mort, les femmes n'avaient pas continué à brasser. La grande industrie des ancêtres était morte avec les hommes, laissant après elle, aux mains des trois cousines, des richesses en terres et en immeubles, de quoi alimenter un train de seigneur.

Elles vivaient, au contraire, dans la lésine, ayant horreur de l'apparat, avec l'indifférence la plus complète de leur maison, qui lentement s'écroulait, dans un désastre croissant. Un certain M. Preker, maître des pauvres du quartier, gérait leurs propriétés, dont elles ignoraient le nombre. Et cet homme, dans la famille, était haï autant que redouté.

Je n'oublierai jamais la première visite que je leur fis.

Une sonnette à pomme de cuivre rouillée pendait de guingois au bout d'une tringle tordue ; il fallait la tirer trois ou quatre fois de suite, très fort, avant de la faire bouger. On entendait alors dans la cour comme un son lointain de cloche fêlée. Au bout de quelques instants, une clef tournait dans la serrure, les verrous étaient tirés, et par la porte entr'ouverte à demi, la figure du vieux Pierre se présentait au jour de la rue.

C'était un petit homme chétif et toussotant, l'oreille dure. Il clignait des yeux pour mieux voir et mettait la main derrière son oreille quand on lui parlait. Sa face chagrine ne se déridait qu'à la vue d'un parent des Calas : le coin de sa bouche remontait alors doucement, comme s'il eût essayé de sourire, et sa prunelle s'allumait d'une clarté rapide. Le vieux Pierre aimait ses maîtres, avec l'instinct indestructible de la bête : il y avait bientôt quarante ans qu'il

les servait. Et un peu de cette invariable tendresse s'étendait à nous, les parents ; il faisait partie de notre famille, nous faisions partie de la sienne. Il détestait M. Preker.

— Ah ! c'est vous le fils de M. Ridder, me dit-il d'une voix émue, quand je me fus annoncé. J'ai bien connu monsieur votre père. Il venait quelquefois du temps de M. Calas. Oui, je me souviens.

Il secoua la tête.

— Cela ne va plus, monsieur, dit-il.

— De quoi parlez-vous ? qu'y a-t-il ?

— Ce qu'il y a, monsieur Stéphane? Je m'en vais vous le dire ; il y a que notre vieille dame baisse de moment en moment : elle a eu deux attaques la nuit précédente.

— La famille le sait-elle ?

— Comment voulez-vous qu'elle le sache, tant que M. Preker est ici ? Il me surveille de près. Croyez-moi, cet homme a son idée. Je ne sais pas laquelle, mais il en a une. Les demoiselles ont peur de lui. Il faut avertir la famille. Montez, monsieur Stéphane. Ah ! je suis bien content de vous avoir dit ce que je pensais.

Au même instant, une voix cria d'en haut :

— Pierre ! avec qui causez-vous ?

Et par-dessus la vieille rampe sculptée de l'escalier, une tête se montra, en colère.

— C'est lui, c'est M. Preker, me dit Pierre à voix basse.

Je me nommai. M. Preker vint aussitôt à moi en se courbant et me fit monter.

Dès qu'on avait pénétré dans la maison, un air glacé qui montait des caves et des magasins faisait éprouver la sensation d'un linge mouillé, jeté sur de la chair en sueur. Une odeur de vieux brassins demeurée dans la pierre se mêlait à l'odeur de la colle des papiers de tenture, détrempée par l'humidité. Dans les chambres inoccupées, ces papiers pendaient jusqu'à terre, laissant voir des bouts de tenture ancienne. Les plafonds, dans toute leur largeur, étaient fendillés de petites lézardes, au bord desquelles le plâtre s'écaillait, comme une coque d'œuf pilée. Des éclats de plâtre blanchissaient les coussins des chaises et le plancher.

— Veuillez attendre un instant, me dit M. Preker après m'avoir fait pénétrer dans une sorte de petit parloir de couvent, obscur et sans meubles, je vais annoncer votre visite aux demoiselles Calas.

Il revint un moment après, me fit traverser un long couloir, puis ouvrant une porte :

— C'est ici, me dit-il.

Je me trouvai dans une vaste chambre, au milieu de laquelle deux femmes se tenaient debout, m'attendant. Comme je m'inclinais, un peu hésitant :

— Ce sont les demoiselles Calas, me dit M. Preker, avec un sourire obséquieux.

— Cousines.....

Et je leur tendis la main ; mais ni l'une ni l'autre n'eurent l'air de s'apercevoir de mon mouvement.

Elles me montrèrent une chaise. Je m'assis. Je remarquai seulement alors une masse humaine, tassée dans un fauteuil, au milieu de la chambre. Tout à coup cette masse s'agita, avec des cris rauques.

— C'est notre mère, me dit l'une des cousines.

Puis toutes deux se rassirent et je pus observer à l'aise ce triste intérieur.

Un vieux papier de tenture, gras à hauteur d'appui, avec une bordure de roses en bouquets, représentait une colonnade sur fond de ciel bleu. Dessous, le lambris, peint en blanc et taillé en rinceaux, comme les portes et le plafond, était criblé d'une foule de petits trous de vers, et dans les coins, de trous plus larges creusés par les souris. Un parquet de bois de couleur formait des dessins géométriques, étoilé d'une rosace dans le milieu. De vieux rideaux de Perse, mangés par le soleil, pendaient aux fenêtres, par-dessus de petits rideaux de mousseline, fixés à des tringles de cuivre, le long des carreaux inférieurs. Un peu de vent qui venait d'une vitre bouchée de papier, agitait l'étoffe de temps en temps. Les fenêtres, d'ailleurs, étroites et basses, répandaient un jour pâle dans la chambre, où la nuit devait commencer à deux heures, les après-midis d'hiver.

Au centre de la pièce, une énorme table à coulisses repliées, couverte d'une toile cirée éraflée ; sous la table, une natte en paille tressée, défaite par places ; six chaises garnies de coussins en crin ; près de la fenêtre, un fauteuil à roulettes, avec oreillettes en cuir, et devant le fauteuil une petite table en bois peint : c'était tout l'ameublement.

La cheminée avait une glace encadrée de palissandre, de laquelle sortait, à droite et à gauche, parmi des touffes de buis bénit, la bordure noire d'un amas de lettres de « faire part. » Près de la glace, des portraits de prêtres et de religieuses, lithographiés ou daguerréotypés, au nombre de quinze, pendaient à des clous, dans des cadres de baguettes d'or. Une pendule en marbre noir, à garnitures de cuivre, servait de socle à un petit Christ en bronze,

d'un travail précieux, auquel on voyait se gonfler les veines du front. Des deux côtés de la pendule il y avait, sous des globes, des statuettes de la Vierge, entourées de fleurs en papier, dans de la soie et des dentelles. De petits saints en cire, à chair rose, agenouillés ou debout, des crucifix, des chapelets, des livres de prières couvraient le marbre de la cheminée. Une bouteille à grosse panse, remplie d'eau bénite, jetait une lueur claire sur le mur, dans l'un des retours de la cheminée. Du reste, ni ornements, ni tableaux. Le papier de tenture étalait à nu sa colonnade, masquée en quelques endroits seulement par une lithographie du Saint-Père, une image coloriée du Sacré-Cœur de Jésus, un très vieux bois représentant la figure du Christ avec une indication d'indulgences en texte gothique, une gravure de la Vierge, bordée d'un cadre de papier découpé à jour, et finalement un petit bénitier en porcelaine.

De tout cela, tombait quelque chose de glacé et de funèbre.

(*A suivre.*) CAMILLE LEMONNIER.

ÉLÉGIE

Sous le saule pleureur à l'aspect triste et sombre,
Qui me rappelle, hélas! ton nom cent fois chéri,
Sita, je viens pleurer, sous l'égide de l'ombre,
Et chasser de mon cœur l'inconstance et l'oubli.

Car je te suis fidèle, ô femme bien-aimée
Que mon être enivré poursuivait de ses vœux,
Et nulle autre que toi sur ma tête penchée
Ne saurait plus calmer les larmes de mes yeux.

Je ne donnerai plus sur ta bouche tremblante
Un de ces longs baisers qui faisaient mon bonheur,
Quand le soir revenu ma lèvre palpitante
De ta lèvre effleurait la riante couleur.

L'amour qui sur ta tombe en ce grand jour dépose
L'immortel souvenir que t'a voué mon cœur
Y portera souvent une fleur fraîche éclose,
Emblème d'amitié, symbole de douleur.

EDOUARD LEVIS.

HYPOTHÈSE PSYCHIQUE

A Camille Lemonnier.

Le malemploi d'une fortune bourgeoise, la solitude, les oisivetés dissolvantes, les bricolages et les flemmes avaient saccagé sa jeunesse. En un corps de populacier, sa force se fût conservée et grandie, mais l'ennui, la satiété, irrémédiables, l'avaient émacié, vieilli.

Ce qui tuait cet homme, c'est qu'il manquait de passion. Nul enthousiasme, nul élan fiévreux ne le poussait jamais. Les paresses l'engourdirent d'une torpeur stupide, l'apathie égoïste des cerveaux creux et des cœurs secs le rongea. Un besoin ressenti, une nécessité soufferte l'eussent réveillé peut-être, mais la léthargie de son matériel nonchaloir pesa sur lui, l'animalisa à un désintérêt suprême. Il ne comprenait pas les bons côtés de la vie et se croyait très malheureux. La mysanthropie acheva de l'isoler, l'aigrit ; et son être entier dégringola au fond d'un gouffre d'embêtements subtils et de désespérance ignorée.

Des déambulations infinies promenèrent son chagrin. Il marcha, la barbe longue, l'œil mat, la joue câve, sénile et courbé. Et parfois, dans ses mauvais jours, aux endroits écartés, à l'heure mélancolique où s'allument les premiers réverbères, se surprit à sangloter le long des rues désertes, en proie à l'aveulissement idiot qui annihile tous les efforts, inutilise toutes les vaillances.

Il avait trente ans.

Parmi cet abandon de soi, cette indifférence où il végétait, une révolte le souleva. D'une saccade brusque, il se secoua, décidé à en finir.

Alors, il s'adressa à l'alcool. Mais il ne sut pas boire : une tristesse inexorable s'empara de lui devant son verre, plein ou vide. La honte des soûleries secrètes, les gorgées qui angoissent le gosier, entonnées brutalement et de mauvais gré, le pourchas de l'oubli fugitif le fatiguèrent et l'abrutirent.

Il essaya des femmes. Mais il était devenu ours : ni les guilledous attendris, ni le plaisir des caresses grossières ne le satisfirent. Endurci, insensibilisé par l'ivresse, plus un désir ne le chauffait ; rien ne le soulagea.

Pourtant son esprit resté lucide s'effarait, entrevoyant dans le noir de son dégoût monter peu à peu l'épouvantement de la folie. Il en eut assez ; c'était trop bête, à la fin. Irrésistiblement, sa tête se perdait au milieu de ces misères sans guérison. Une lourdeur l'écrasa, broya ses épaules.

Et, sous ce crâne, un vertige valsa. Ainsi que le refuge, l'idée du suicide s'ouvrit, toute large, apporta au désespéré l'encouragement vague de quelque chose de meilleur, semblable à ce sommeil interminable et doux vainement cherché dans le vin.

***

Une fois ce germe planté, ce fut la monomanie. Le projet naquit, se développa, mûrit. Et partout il le portait avec lui, le polissant, le mijotant voluptueusement, comme une œuvre de délivrance et de paix. D'abord des doutes,

des craintes futiles l'avaient arrêté, mais maintenant il y pensait sans répugnance, habitué à la compagnie de cet hôte que son cerveau hébergeait.

Pendant trois jours il battit la banlieue, au hasard, saisi d'un accès subit, songeant aux moyens. Et cette idée si séduisante de loin apparaissait hideuse et atroce dès que l'imagination lui donnait une forme. Jeter là son fardeau, s'étendre par terre et dormir eût été facile, mais voilà que le fardeau s'attachait à son échine, et, torturé par le spleen, il se figurait qu'on l'avait condamné à des courses perpétuelles à travers l'aridité d'une plaine immense. Comment il avait vécu depuis sa sortie de la ville, personne n'aurait pu le dire : il avait marché, marché toujours. Ses tempes battaient, ses genoux plièrent.

Vers la brune, il chancela, s'engagea dans une route qui commençait, titubant, montré par des paysans qui chuchotèrent, à l'aspect du rôdeur déguenillé et boueux.

La campagne pelée s'élevait en côteau, couturée par un chemin de fer que la route enjambait d'un viaduc énorme. Arrivé là, la vue des parapets bas, en maçonnerie, qui s'offraient comme des siéges, tenta le malheureux. Il s'assit machinalement, les jambes ballant sur le vide, heureux du bonheur bête de reposer son éreintement. Son regard erra.

Des cultures à l'infini, irisées par le soleil à l'horizon, carrelaient le pays, le découpaient en échiquier colossal. Un sentier passait, une rangée d'arbres ourlait le lointain d'une bande de verdure coupée ci et là par un toit de tuiles. Les maisons des faubourgs s'étageaient, surpassées d'un haut monument au sommet encore pailleté de lumière. De grandes casernes, l'air sévère d'un hôpital ou d'une prison, découpaient le bleu pâle du ciel grisaillé par l'obscurité naissante. Puis se dressait le chalet minuscule d'une station de village et, rapetissés par l'éloignement, des personnages fourmillaient autour du chef, dont la casquette écarlate semblait une fleur vive. Et les rails couraient, se rapprochant les uns des autres, tantôt brillants, tantôt sombres, jusqu'à ce que la voie fourchât, dérobée derrière une colline.

L'homme regardait, sinistre, la poitrine gonflée de sanglots, assailli par les remembrances du passé. Une larme coula. Il demeurait immobile, harcelé de souvenirs et de regrets.

Au-dessous de lui, les ténèbres faisaient une tache noire. La nuit tomba.

Brusquement, tout au bout de la ligne, un train déboucha, panaché de fumée. La lanterne rouge brillait fantastiquement, et c'était une chose étrange, ce feu qui avait l'air de s'avancer seul à travers l'espace.

En le voyant, l'homme, soudain résolu, étreint à la gorge par la rancœur d'une existence ratée, s'était dressé debout, maigre silhouette sur le ciel pur, le visage tordu par une grimace d'agonie. Le pas d'un soldat attardé dont les éperons tintèrent, trancha ses dernières hésites.

La locomotive glissait, anhélante, lancée à toute vapeur, venait juste à lui.

— Ohé là-bas ! que faites-vous ?

Le cri se noya dans le fracas métallique et le rugissement du convoi, tandis que le soldat, accouru, mâchant un sourd : nom de Dieu ! se penchait désespérément, tâchait de percer les bouillons de la fumée blanche qui tourbillonnait autour du pont.

HENRI NIZET.

LE FAUST DE GŒTHE

(Suite)

Nous n'avons plus que quelques scènes encore pour arriver au terme de notre première étape. Celles-là sont connues. Ici c'est Faust errant dans la campagne avec Méphistophélès qu'il accable de tout le poids de sa fureur; plus loin les deux compagnons que le pacte a rendus inséparables, galopent, dans l'assombrissement du crépuscule, le galop infernal du remords ; Faust a obtenu du démon la délivrance de Marguerite emprisonnée pour infanticide. Il entre dans le cachot où, secouée par la fièvre, Gretchen gît en proie aux terreurs de la mort proche. Elle ne reconnaît pas son amant et crie grâce, croyant voir son bourreau. Peu à peu sa raison s'éveille, elle entend son nom prononcé par une voix aimée; elle bondit vers Faust :

C'est toi ! oh ! redis-le encore ! c'est lui ! lui !

Son amant veut l'entraîner avec lui hors de la prison ; elle résiste ; hallucinée, elle revoit son enfant mort. A ce moment Méphistophélès paraît :

Sortez ou vous êtes perdus ! Que de paroles inutiles ! que de retards et d'incertitudes ! Mes chevaux s'agitent et le jour commence à poindre.

MARGUERITE

Qui s'élève ainsi de la terre ? Lui ! lui ! chasse-le vite ; que vient-il faire dans ce saint lieu ?.... C'est moi qu'il veut.

FAUST

Il faut que tu vives !

MARGUERITE

Justice de Dieu, je me suis livrée à toi !

MÉPHISTOPHÉLÈS (à Faust)

Viens ! viens ! ou je t'abandonne avec elle sous le couteau !

MARGUERITE

Je t'appartiens, père ! sauve-moi ! Anges, entourez-moi, protégez-moi de vos saintes armées !... Henri ! tu me fais horreur !

MÉPHISTOPHÉLÈS

Elle est jugée !

VOIX (d'en haut)

Elle est sauvée.

MÉPHISTOPHÉLÈS (à Faust)

Ici ! à moi !

VOIX (du fond, qui s'affaiblit)

Henri ! Henri !

Les feux de bengale fulgurent, la lumière électrique se pose incertaine sur l'apothéose et le rideau se baisse au milieu des frénétiques trépidations de l'Allemagne en délire. Gœthe est sacré Olympien. Courbez-vous !

Que l'on ne croie pas que nous voulions enlever à Gœthe un très immense talent d'arrangeur. La scène finale du drame est largement conçue, et belle.

Mais est-elle suffisante à racheter le reste ? Cent fois non.

*
* *

Le second *Faust* s'ouvre, et ici j'hésite à poursuivre pas à pas cette étude que je voudrais dépouiller de tout parti-pris de dénigrement ; la trame incohérente de *Faust* va devenir de plus en plus inouïe, bouffonne, insensée. La tête va se perdre dans les nébulosités excessives d'une mystique où pèse le faix des divagations les plus étranges. Et lorsque l'on songe que jusqu'ici nous n'avons vu que le commencement, que nous ne sommes pas encore entré au cœur de la seconde époque du drame, que nous vivons toujours la légende poétique de Faust et Marguerite, on se demande jusqu'où va aller l'effort fabuleux de la cervelle allemande qui a produit ces insanités. On ose à peine croire qu'un homme puisse laisser aller ainsi à la dérive ses conceptions et ses idées, puisse céder au déraillement insensible qui le conduira à la grande catastrophe de la pensée humaine sombrant dans le délire.

La profondeur factice de Gœthe ne ressemble pas aux mysticités de ces étranges qui n'ont fait que subtiliser leur pensée et la resserrer dans des formules complexes, il est vrai, mais que l'on déchiffre aisément, lorsqu'on s'est incarné dans la personnalité de l'écrivain ; ici, sauf quelques allusions locales que des notes explicatives éclaircissent, les réticences du poète sont tout à fait insaisissables, et certaines de ses pages rappellent ces propos incohérents dont parle Monselet :

« Il y a des combinaisons dont le soulèvement peut se sous-

entendre sans nuire à l'austérité des fonctions illusoires, et, au point de vue de subrécargues, c'est une opposition dont un arrêt devrait interdire la volatilisation... » etc., etc.

Le second *Faust* est tout dans cette note folle ; la mystique s'ennuage de plus en plus, les scènes de pénombre s'entassent, noyées dans une sorte de panthéisme obscur dont on ne déchiffre pas l'énigme.

« Le pacte infernal signé entre Faust et Méphistophélès, nous dit Gérard de Nerval, ne s'est ni accompli ni dénoué entièrement dans le premier *Faust* de Gœthe. Lorsque Méphistophélès rappelle à lui le docteur, au moment où Marguerite va marcher au supplice, le lecteur a pu supposer que l'âme de Faust tombait au pouvoir du démon, pendant que celle de Marguerite s'élevait au ciel emportée par les anges. Le sens se trouve complet ainsi, mais il restait pourtant à l'auteur le droit de continuer la vie fabuleuse de son héros et de mettre en œuvre le reste de la légende populaire dont il s'était écarté dans l'épisode de *Marguerite*. » (1).

Personne évidemment ne contestera à Gœthe le droit qu'il avait de reprendre son Faust et de lui faire continuer ses étranges aventures avec le démon ; mais, à ce compte-là, il n'y a aucune raison pour qu'un ouvrage cesse, et je me demande pourquoi il n'y a pas alors un troisième *Faust*, un quatrième *Faust*, un cinquième, un centième *Faust*, une avalanche, une cataracte, un fleuve de *Faust*, tour à tour gais, tristes, frivoles, profonds, des *Faust* pour les grandes personnes et des *Faust* abrégés en gros caractères pour les enfants, des *Faust-Baedeker* et des *Faust-Conty*, des extraits de *Faust*, des carrés de Faust pour caramels et des bandes de Faust pour mirlitons bleus. Dame ! « il reste toujours à l'auteur le droit de continuer ! » Nerval l'a dit.

Et Gœthe a usé de son droit ; il a taillé à pleines mains dans son droit, il en est sorti cent pages : le *Faust* de Babel.

***

Ici le héros de l'Olympien vole d'extase en extase ; d'abord étendu sur des gazons en fleurs, il est bercé par des Elfes diaphanes qui lui chantent des romances célestes. C'est toute la poétique mise en scène, pleine d'azur idéal, du songe d'une nuit d'été.

(1) Gœthe avait réellement l'intention d'écrire un troisième *Faust*, qui eût fait de son œuvre une trilogie ainsi distribuée : I Moyen-âge *(Faust et Marguerite)*, II Antiquité *(Hélène)*, III Temps modernes (?).

Plus loin, et sans qu'on sache pourquoi, c'est une cour impériale au Moyen-âge. Le fou de l'empereur est mort. Méphistophélès se fait admettre à sa place. Le Conseil se met à discuter les affaires d'État. On y parle de la corruption universelle ; les généraux déclarent que les troupes ne sont pas soldées, le trésorier que les caisses sont vides : charivari. Méphistophélès s'offre pour tirer l'empire de peine. Entretemps, vive la joie ! C'est un intermède dans le genre de la nuit de Walpurgis, après lequel tout le monde est heureux, l'empire étant tiré de sa pauvreté par l'esprit inventif de Méphistophélès, qui a donné le conseil de... je vous le donne en cent, en mille, comme Madame de Sévigné ? De faire un emprunt, à l'instar anticipé de John Law ! Tout simplement ! On escompte des lettres de change, on émet des billets au porteur, et l'empire est sauvé !

Et Faust, que devient-il dans tout ceci ?

? ? ?

***

Nous sommes à présent dans une galerie sombre où le docteur explique à Méphistophélès qu'il est dans un extrême embarras : « Le maréchal et le chambellan me poussent, dit-il, l'Empereur veut que cela se fasse sur-le-champ.. Il veut voir Hélène et Pâris, le modèle des hommes et celui des femmes ; il veut les voir en figures humaines. »

Telle est la déplorable ficelle qu'a trouvée Gœthe pour rattacher, tant bien que mal (mal), le premier *Faust* au second et amener, sans trop écorner la logique, l'épisode d'Hélène. Il est difficile, pensons-nous, d'en trouver une plus balourde et plus maladroite.

Il s'agit à présent, pour obéir à l'Empereur, d'évoquer Hélène, et naturellement l'occasion est trop belle pour négliger les incantations, les grands moyens, les vieux clichés.

Et alors commencent des tours de magie blanche, après lesquels Faust, armé d'une clef qui doit lui ouvrir la porte derrière laquelle il trouvera Hélène, disparaît dans le troisième dessous.

***

Faust est dans le vide ; il invoque les *mères* « qui règnent dans l'espace sans bornes, éternellement solitaires, sociables pourtant, la tête environnée de la vie active, mais sans vie. »

Suit une scène fantasmagorique au bout de laquelle Faust tombe par terre stupéfié ; puis d'autres, dans la chambre d'étude du docteur, dans le laboratoire de Wagner, où se fabrique Homunculus, pour en arriver à un nouvel intermède — il y avait longtemps — destiné, dit Ner-

val, à faire pendant à la nuit de Walpurgis ! Ici seulement c'est un sabbat antique : la nuit du Tartare, au milieu de laquelle Méphistophélès et Faust passent portés sur un manteau magique. Plus loin, Faust se trouve aux rives du Péneios, où il rencontre Chiron, sur le dos de qui il monte pour traverser le fleuve et arriver aux champs de Cynocéphale, où Rome vainquit la Grèce. Là, Chiron donne à Faust un cours d'histoire fabuleuse sur Jason, Orphée et Achille. Faust le tire de ses parlottes séniles pour le ramener à la question : Hélène. Il cherche Hélène, il lui faut Hélène et il se moque fort de Jason et de la toison d'or, d'Orphée et d'Eurydice, d'Achille et de son talon. Chiron vexé le prend pour fou et l'envoie à la fille d'Esculape, Manto, qui promet au docteur sa haute protection. Cette jeune personne le mène alors vers l'antre obscur de Perséphone, au pied de l'Olympe, pendant que, de son côté, Méphistophélès flirte avec des stryges, lamies ou goules du royaume des ombres.

Voici enfin Hélène, entourée du chœur antique. « Beaucoup admirée et beaucoup blâmée, je suis Hélène ; j'arrive du bord où nous venons de débarquer, etc. » On croirait entendre une femme géante disant dans des formes helléniques : « Fille des bien-grimpants Tyroliens, je suis la jeune personne annoncée à la porte. Ma jambe mesure autant ; j'ai dix-huit ans selon mon âge ! »

***

Bref, tout bouleversé encore par les stupéfiantes insanités qui, depuis que nous avons ouvert *Faust*, n'ont cessé de nous assaillir, nous tombons en pleine mythologie, en plein homérisme. Ο Κεφαλη μου! O ma tête !

Voici Hélène, la blonde Hélène, fille de Jupiter et de Léda, sœur de Pollux et de Castor, Hélène, l'irrésistible amie du beau Pâris, convoitée par les deux Ajax, Podalire, Machaon, Patrocle, Ménélas, Diomède et le sage Ulysse (oh ! versions grecques d'antan !).

Bavarde comme une femme, la volage épouse de Ménélas parle pendant six pages, jusqu'au moment où arrive la vieille Phorkyas, qui raconte la guerre de Troie et finit par se disputer vivement avec le chœur.....

Plus loin je ne comprends plus.

Les scènes se suivent et se ressemblent : toutes inouïes ; finalement Faust meurt, échappant au démon. « Le ciel pardonne l'âme de Faust, régénérée, et recueillie par les esprits bienheureux : et

l'auteur semble donner pour conclusion que le génie véritable, même séparé longtemps de la pensée du ciel, y revient toujours comme au but de toute science et de toute activité. » (1)

(A suivre.)

LA COUVEUSE

Ce ne sont pas ses œufs toujours
Qu'elle couve, la chère bête !
Elle s'est parfois mis en tête
De rester fille et sans amours.

Mais son pauvre cœur se lamente
De n'avoir personne à chérir,
Quand il sent tout bas se flétrir
La tendresse, sa fleur charmante.

Elle va gloussant, se plaignant,
A travers la cour qui fourmille,
Cherchant partout une famille
A qui donner ce cœur saignant.

Or, la voyant triste et rêveuse,
Le fermier, dans un coin bien noir,
Met vingt œufs sous son aile, un soir,
Et la vierge devient couveuse.

Elle couve vingt jours, un mois,
Sans ennui, sans répit, sans trêve,
A ses futurs enfants en rêve
Causant parfois à demi-voix.

Un jour, — ô merveille ! ô surprise ! —
Les œufs s'animent sous son sein :
Dindonneau, caneton, poussin,
Chacun sort du cachot qu'il brise.

Elle est mère ! On l'est par le cœur :
Et qui donc aimera plus qu'elle ?
La voilà traînant sa séquelle,
Le cou gonflé, le port vainqueur.

Malheur au chat qui veut s'ébattre !
Au dogue couché dans la cour,
Au jars, à la lune, à l'autour !
L'humble poule est prête à combattre.

Elle est surtout prête à jeûner,
De l'aurore à la nuit en quête,
C'est pour ses fils qu'elle becquète ;
Elle amasse, mais pour donner.

Puis, la nuit, elle donne encore
La douce chaleur de son sein
A tout ce turbulent essaim
Pour qui, le jour, elle picore...

Et ce sont des ingrats pourtant,
Qui, grandis, se moqueront d'elle,
Et s'en iront, — troupe infidèle, —
Qui vers le bois, qui vers l'étang,

Raillant tout haut la vieille fille,
Et ses craintes, et ses discours,
Tandis qu'elle erre au fond des cours,
Toujours aimante, et sans famille.

Elle ne se rebute point :
Elle élève d'autres couvées,
Qui s'en vont, à peine élevées,
Et la laissent au même point.

L'âge vient, la plume s'envole,
Le cœur saigne et ne peut mourir...
— Voilà ce que tu dois souffrir,
Sublime maîtresse d'école !

F. FABIÉ.

---

(1) Gérard de Nerval.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I

Le nommé Carrance

En France et de par le monde entier, il y a deux grandes catégories de journalistes les propres et les malpropres, et deux sortes de publications : les revues ordinaires et les *organes de concours*, ceux-ci habituellement dirigés par des marchands d'orviétan, des vendeurs de thériaque et des négociants en vessies pour illuminations. Capital social très stable et à l'abri des krachs : *la bêtise humaine.* L'opération financière des *organes de concours* est assez simple et toujours très lucrative. Voici : je prends un Monsieur quelconque que nous nommerons Evariste Carrance, commandeur d'un ordre exotique de Saint-Marin ou du Pélican bleu et officier d'Académie, titre mystérieux dont les initiés seuls peuvent saisir toute la grandeur. Le Carrance dirige un journal anti-littéraire et mensuel : *La Revue Française, organe des Concours poétiques du Midi de la France*, et imprime un beau jour en tête de son journal la circulaire suivante :

« *Nous avons choisi ce titre aimable et charmant pour le vingt-huitième volume de notre œuvre :* LA MUSE GAULOISE. *Poètes, gaulois d'autrefois et d'aujourd'hui, petits-fils des enfants du gui, des bardes sacrés, des trouvères inspirés, des troubadours amoureux, fils des Victor Hugo, des Lamartine et des Musset, la lice est ouverte et la Muse gauloise vous attend.* » Et en avant la musique ! les rhétoriciens, les naïfs, les coquecigrues arrivent, papillons attirés par ce quinquet, pour collaborer à la *Muse gauloise* (titre aimable et charmant) qui leur ouvre ses pages. Les jeunes épiciers, les droguistes en herbe, les clercs de notaire et les calicots candides quittent qui sa cassonnade, qui son sel de soude, qui son grattoir, qui son madapolam, revendiquant par des vers péniblement expectorés leur droit à la succession littéraire des Hugo, des Lamartine et des Musset.

La circulaire poursuit : *Toutes les pièces, couronnées ou non, seront publiées* (cela donne une idée du gâchis qui en résulte) *et réunies en deux magnifiques volumes de plus de* 800 *pages.* Jusqu'ici, au point de vue des jeunes jobards, c'est exquis ; cy la pilule dont l'or précède :

« CONDITIONS DU CONCOURS : *Envoyer franco avant* telle date *les manuscrits; joindre au manuscrit, en un mandat-poste, le montant de l'insertion calculé à raison de dix centimes la ligne;* 2° *Souscrire pour un exemplaire au moins* (au moins est bon !) *aux deux volumes de la* MUSE GAULOISE, *qui se vendront* 6 *francs.* »

C'est tout ; en admettant que chaque gobeur donne 60 vers et que chaque page compte un minimum de 30 lignes, le Carrance recueille de ses 400 souscripteurs la modeste somme de 2,400 francs. Franchement ce n'est pas assez. Aussi les 400 souscripteurs prenant chacun un exemplaire de l'aimable et charmante *Muse Gauloise*, le Carrance empoche-t-il encore 2,400 francs, ce qui fait au total 4,800 francs; déduisons 1800 francs de frais d'impression, restent 3,000 francs ; ce concours est le 28e, multipliez 3,000 par 28 et vous constaterez que vingt-huit mille volumes d'insanités courent le monde, que des foules d'ignares ont donné dans le panneau, mais qu'Evariste Carrance, commandeur de l'ordre de la Carotte visible et d'autres lieux, a encaissé 84,000 francs destinés à le dédommager de ses peines et à nourrir sa progéniture.

Eh bien ! cela est *légal*, mais c'est absolument ignoble et répulsif, et nous sommes heureux de dire franchement ici ce que pensent tous ceux qui ont le souci de la dignité littéraire. Nous ne connaissons pas l'industriel et n'avons eu aucun rapport avec lui ; ce que nous en disons n'a d'autre but que de sauvegarder les intérêts de nos lecteurs.

Tout ceci à propos d'une élucubration que vient de nous adresser le nommé Carrance, sous forme d'une brochure de huit pages dont la moitié est occupée par le résultat des concours, l'autre moitié par une complainte intitulée *Héna, la Vierge de l'Ile de Sen, Bardit gaulois* et dédiée *Aux collaborateurs de la Muse Gauloise !!!* Je ne vous parlerai pas de ce bon bardit gaulois... Je sais ce que j'en pourrais faire ; Carrance en a produit beaucoup de la même pâte ; il a même écrit des romans qui ressemblent autant à de la littérature « qu'une chièvre coëffée de nuict ressemble à une damoiselle. » Il y aurait beaucoup à dire encore sur cet aimable marchand de poésie au rabais ; je préfère citer encore une certaine dame ou demoiselle Claire Carrance, sa sœur sans doute, qui donnait récemment avec une aisance et une compétence parfaites le compte-rendu d'un livre intitulé : *Des causes de l'impuissance chez l'homme.* Cela m'a paru malpropre, ce qui d'ailleurs est une opinion toute personnelle.

Là-dessus j'allume une cigarette pour chasser les miasmes.

II

L'Écuyère, d'Alain Bauquenne. — L'inauguration du salon de la *Chronique*. — La *Plage*. — La *Semaine de Paris*. — Les *Libérateurs*, de Joseph Fabre.

Le but du style si subtilement ouvragé qu'ont adopté les auteurs modernes ne peut être évidemment que de donner à la description une plus grande intensité de *rendu*. Les néologismes, les harmonies du vocable sont créées pour faire passer dans l'œil et l'esprit du lecteur l'impression qu'a ressentie l'auteur et amener ainsi un réel avatar de la pensée. Il arrive que certains romanciers méconnaissent ce mobile et ciselent, torturent, retournent leur langue, n'ayant en vue qu'une originalité de style qui fatigue et agace. C'est ce qu'a fait un écrivain de talent, M. Alain Bauquenne, dans son volume l'*Écuyère*. Outre que ce roman par son sujet éveille aussitôt une comparaison avec les *Frères Zemganno*, ce qui ne lui est pas précisément favorable, il faut pour le lire jusqu'au bout une tension d'esprit bouleversante. Citons-en seulement la première phrase : « Sous la pluie radiante des lustres, la salle coquettement redorée flambait, pareille à ces lanternes de musée, faites de glaces, pleines de précieuses choses allumées de soleil, émaux champlevés sortis de gemmes, châsses mosaïquées, orfévreries, étoffes lourdes et lamées, toute la desserte riche d'une abbaye morte.» Les descriptions de l'*Écuyère* sont toutes dans ce style habile, peut-être, mais voulu, dont l'effet ne répond pas à la complexité. L'ouvrage est d'ailleurs intéressant, ne fût-ce que par sa triste actualité. Il arrive précisément à l'heure où meurt piétinée par un cheval la toute gracieuse Émilie Loisset, dont la *Chronique* expose le portrait dans sa nouvelle salle de dépêches. Et puisque nous arrivons à parler de cette innovation bruxelloise, rappelons la soirée du 1er juillet, où le fin orateur Eugène Robert a inauguré par un discours exquis le salon de la *Chronique*, ce «journal spirituellement honnête et honnêtement spirituel». Cette solennité intime avait un caractère si cordial, qu'involontairement on se tendait la main, oublieux des estafilades et horions de métier. Après la conférence du député de Bruxelles, Delmée le Tournaisien, un des riches types de la Presse, a chanté d'une voix chaude des couplets drôles dont le refrain a dû vibrer jusqu'à Malines.... et, le champagne aidant, on s'est séparé l'œil vif, dodelinant de la tête et barytonnant du... reste.

Le même jour paraissait à Gand un nouveau journal hebdomadaire en juillet et septembre et quotidien en août, dirigé par nos sympathiques collaborateurs Georges Rodenbach et Émile Verhaeren, sous ce titre : *La Plage*. A côté de la liste des étrangers d'Ostende et Blankenberghe, les jolies baigneuses y trouveront la littérature délicate des jeunes plumes, des nouvelles posées sur une pointe d'aiguille, des chroniques

légères, parfois indiscrètes, et des rimes folles comme vos frisettes blondes, belles ! Ainsi la mer appelle les femmes, et la plage appelle la *Plage*.

Soyons plus graves en parlant de la *Semaine de Paris*, encore une nouveauté de printemps, dirigée par Niboyet, ancien consul général, s'il vous plaît, plus connu comme écrivain sous le pseudonyme de Fortunio qu'il partageait avec Théophile Gautier. la *Semaine de Paris*, comme tous les journaux nouveaux, comble sans doute une lacune, elle le dit du moins, et l'on est absolument stupéfié par le nombre incommensurable de lacunes qui ont été comblées avec la même désinvolture. N'importe! la *Semaine de Paris* soit la bien-venue; un clou chasse l'autre, un journal chasse une lacune ; et puis ce diable de Hannon y écrit des chroniques bruxelloises et c'est amusant de voir le sérieux de ce boulevardier, farceur, bon zig, qui se momifie pour ne pas trop rire, car M. Niboyet est devenu tellement grave qu'un peu plus il demanderait à notre Gaulois de signer Théodore, Théophile, Théocrate, Théobromure ou Théologie Hannon, plutôt que ce gentil *Théo* qui fait venir de coupables pensées ; la *Semaine de Paris* (journal universel) se publie chez l'éditeur Lalouette et l'on doit s'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction à M. Lejay ; voilà des noms ailés qui jurent fort avec l'austérité du journal ; il est vrai qu'ils promettent de nombreuses plumes et s'engagent au besoin à avoir bec et ongles. Elle annonce la publication d'un roman posthume et inédit de Caroline Gravière et d'une série de souvenirs des Ardennes de notre excellent collaborateur Auguste Lavallé.

Il me reste à signaler au lecteur un volume de M. Joseph Fabre : *Les Libérateurs*, qui vient de paraître chez Ch. Delagrave. C'est l'histoire de ceux qui depuis les temps anciens ont aidé à secouer les oppressions des tyrans ; tous y sont depuis Harmodius et Aristogiton jusqu'à Guillaume Tell, le cauchemar des touristes. M. Fabre, dans un style très simple et élégant, raconte sous forme d'épisodes les faits de Julius Brutus, de Thrasybule, Pélopidas, Timoléon, des Machabées, de Spartacus, Caton, etc. C'est un livre excellent et d'une haute morale. MAX WALLER.

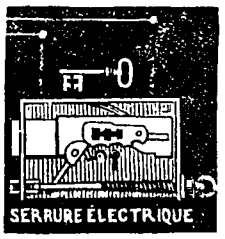
N.-B. — *Après deux ans d'amour*, par Marin Dubois. Paris, Auguste Ghio, éditeur, galerie d'Orléans, Palais-Royal. 1 vol. in-12, 3 francs. On se souvient du succès de *Deux ans d'amour*, du même auteur; voilà un second roman, bien amusant, bien parisien, bien troussé et naturaliste comme il convient. Il y a de la passion, de l'observation et de la morale dans ce joli roman, ce qui ne se trouve plus que rarement réuni aujourd'hui.

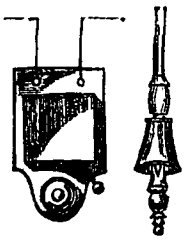
(Communiqué.)

Signalons encore les *Causeries sur la littérature de province*, par M. Lacoste.

BIBLIOTHÈQUE GILON: *Les Histoires de Tante Juliette*, par Mme DEROS ; *De Hambourg à Chicago* : Souvenirs d'un émigrant, par M. KOURSBY ; *Le Mont-Cenis et le St-Gothard*, par LOUIS HYMANS. Ces trois petits livres, les derniers parus dans la Bibliothèque, forment une série qui donne bien le caractère véritable de la voie à suivre par M. Gilon : le conte, les notes de voyage et les questions économiques. Tous trois sont écrit avec talent : *Les Histoires de Tante Juliette*, un peu enfantines cependant, ont cette simplicité qui se remarque dans tous les ouvrages de Violette. Les souvenirs de M. Koursby, un nouveau venu à la Bibliothèque Gilon, méritent d'être lus par tout le monde ; ceux qui rêvent d'aller faire fortune en Amérique, après la lecture de ce livre, y regarderont à deux fois avant de s'embarquer, et quant à ceux qui comptaient rester chez eux, ce ne sont certes pas les souvenirs d'un émigrant qui les feront changer d'avis. Le volume de M. Hymans, également un nouveau venu parmi les collaborateurs de M. Gillon (chose étonnante pour un homme dont la prose a été imprimée dans presque tous les journaux belges), ne fera pas trop mauvaise figure dans les bibliothèques. Le livre est d'actualité et chacun y trouvera son profit. A. ORTH.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.





Nouveaux appareils de sûreté contre VOL et INCENDIE, pour Bijoutiers, Changeurs, Banques, Châteaux, Appartements, etc.— Appareil tout placé avec sonnette électrique, depuis 20 francs. — Nouveaux porte-voix à échos avec membrane répercutrice, fonctionnant jusqu'à 2,000 mètres, accusant même les conversations à voix basse, et permettant à l'ingénieur, assis dans son bureau, de suivre la marche du travail à l'intérieur des mines ; au chef d'établissement de se tenir au courant — *de auditu* — de ce qui se passe chez lui, etc., etc.

Pour les commandes, s'adresser à M. CERPAUX, constructeur-mécanicien breveté, Boulevard du Nord, 54, Bruxelles.

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

Fonds de Magasins

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par G. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

LIBRAIRIE
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*

L'âge n'est pas un obstacle.

AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien

11, rue de la Putterie, 11

PRÈS RUE MADELEINE

Jumelles de théâtre, campagne et marine, — Atelier spécial pour les réparations.

MADAME LESY

Maîtresse-Accoucheuse de première classe

Reçoit tous les jours les Dames malades, stériles ou enceintes qui désirent la consulter.

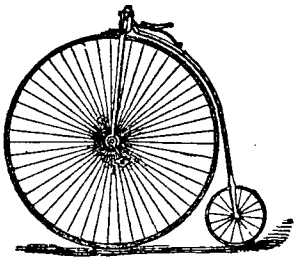
REÇOIT DES PENSIONNAIRES

27, RUE BRICHAUT, 27

Schaerbeek, lez-Bruxelles.

MANUFACTURE
DE
VÉLOCIPÈDES
(BREVETÉE)

L. NOISET
Avenue de la Reine, 192
BRUXELLES



DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE

DE

L'ÉPOQUE

NON EXCITANT

Recommandé par les Sommités Médicales

En vente chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique : en boîtes de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 kilog. au prix de fr. 3-75 le kilog. boîte comprise. Les boîtes vides sont reprises au prix de 10 centimes pièce. Pour le gros, s'adresser THE BELGIAN DATE COFFEE Co (LIMITED), boulevard du Nord et rue de Malines, 35, à Bruxelles.

ALLSOPP'S

PALE ALE — BURTON ALE
DOUBLE STOUT

en fûts et en bouteilles

AGENT

Alfred DELAY

29, Quai au Foin

BRUXELLES.

RÉVOLUTION

dans l'art de se raser

RASOIR

Américain (Brev. s. g. d. g.)

Il est impossible dans une annonce de donner une idée complète des avantages extraordinaires de cette merveilleuse invention. Cet appareil justifie entièrement sa vogue; il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude, et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, on peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Le résultat qu'on obtient par l'usage de ce nouveau rasoir est tellement extraordinaire qu'il est certain qu'il remplacera partout l'ancien système; il suffit de l'avoir essayé une fois pour ne plus vouloir se raser ni se laisser raser par d'autres procédés.

Ne pas confondre avec des appareils similaires, qui n'ont aucun des avantages du rasoir américain.

Pour le recevoir **franco**, *envoyer* **5 fr. 50** *en un mandat-poste, à* M. MICHEL, 37, *r. des Solitaires, Paris.*

ABONNEMENT A LA LECTURE

au Mois et au Volume.

Vve SACRÉ, 33, rue de la Putlerie.

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — No 17 — 1er Volume — 1er Août 1882

SOMMAIRE

Thérèse Monique *(fin)*. . . . . CAMILLE LEMONNIER.
Prêter des livres. . . . . JACQUES MADELEINE.
André Theuriet *(fin)* . . . . . CHARLES METTANGE.
Anatomie . . . . . IWAN G.
Mon Carton . . . . . G. B.
Coin de Forêt . . . . . LOUIS MERCIER.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE . . . . . MAX WALLER.

Nous publierons dans notre prochain numéro la fin de l'étude sur le FAUST DE GŒTHE.

Le Numéro : 25 cent. — Étranger : 30 cent.

Se trouve chez les principaux libraires et marchands de journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue du Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

VERVIERS — G. Andelbrouk, 56, r. Pont-Léopold (RODIMONT)

TOURNAI — V. Devorède, chez Vasseur-Delmée, libraire

HUY — Bur. de la *Gazette de Huy*, r. de l'Applée, 5

BELGIQUE

NAMUR — Auguste Vierset, 5, rue du Président

BRUGES — Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

ANVERS — R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

ABONNEMENTS :

Un an. . . . . Fr. 5 | Six mois. . . . Fr. 2-50

ÉTRANGER, le port en sus.

L'année commence le 1er Déc., le semestre le 1er Juin. Les abonnés nouveaux reçoivent les numéros parus.

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* UN SEUL sur papier du Japon.

PRIX DE L'ABONNEMENT { Sur Hollande. . . . . **10** Francs. / Sur Japon. . . . . **20** »

Il ne nous reste plus que quelques collections complètes de la Jeune Revue *qui a précédé la* Jeune Belgique; *elles sont en vente au prix de* 5 *fr. Nous possédons en outre un certain nombre de numéros divers en vente au prix de* 25 *centimes.*

La Jeune Belgique *forme, par an, un volume d'environ* 400 *pages avec couverture et table des matières.— La réimpression des articles publiés par la* Jeune Belgique *est autorisée, à la condition toutefois d'indiquer leur source. Les articles des abonnés seront mûrement examinés et insérés s'il y a lieu. Toutes les opinions sont personnelles aux rédacteurs.*

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance. Tous les livres doivent être adressés à Max Waller, 81, rue de la Madeleine, Bruxelles.

Le travail sur *le Faust de Gœthe* vient de paraître chez Rozez. Il est en vente au prix de 2 francs.

BOITE AUX LETTRES

F. H., Paris. — Mais, confrère, tout cela est d'un faible à mourir! Où donc aviez-vous la tête en écrivant cette chlorose?

Segroeg. — N'avez-vous rien d'autre en portefeuille? Votre rondeau redoublé choque un peu par la multiplicité des imparfaits, qui le sont (imparfaits). Et des fautes!

G. Nescilius. — Très bien, mais la « flanelle entr'ouverte » est un peu forte pour nous.

Edouard Roural. — Très original. Passera. Merci.

Fr. M., Paris. — La *Dernière Aventure* est sur le marbre, elle passera certainement dans le prochain numéro. Quant à l'autre conte, il vous a été depuis longtemps renvoyé.

Ch. D. — Mais vous vous trompez de porte, cher rédac. C'est de la littérature de faits-divers que vous nous envoyez là. Votre *cas*, très drôle d'ailleurs, n'est pas du tout le nôtre.

THÉRÈSE MONIQUE

(UN CHAPITRE INÉDIT)

(Suite)

Etendue dans son fauteuil, la vieille Mme Calas tournait un chapelet dans ses doigts, la figure inclinée sur l'épaule. Des lambeaux de châles qui l'entouraient, on ne voyait sortir que sa tête et ses mains, la tête, très-petite et recouverte d'un bonnet blanc, les mains adipeuses, gonflées de veines molles et pendantes. Du fond des orbites, des yeux bleu-faïence, très-ouverts et hagards, fixaient dans l'air des choses invisibles. Ses joues ballottaient. Elle remuait les lèvres avec rapidité et marmottait des paroles confuses, sur le ton de la prière.

La pauvre vieille dame était idiote depuis deux ans, avec des retours obstinés vers la religion. La nuit, elle poussait des hurlements, pensant à l'enfer, ou bien elle priait avec une sorte de délire furieux.

Pierre avait raison : ma vieille cousine déclinait. Il y avait, dans la manière dont elle était tassée au fond de son fauteuil, un affaissement extraordinaire. Le cou ne supportait plus la tête, qui vacillait entre les épaules, et les jambes étaient frappées de paralysie. Par moments, elle riait, laissant longtemps la bouche ouverte, ou bien elle fronçait les sourcils et se mettait en colère ; et continuellement ses ongles jaunes grattaient et tâchaient d'attirer les couvertures qui l'enveloppaient. Une odeur fétide s'échappait des étoffes mouillées, sous elle.

A la grande table étaient assises les demoiselles Calas, en robe noire à plis droits, un fichu noir autour du cou, et collés au crâne, de petits bonnets noirs, retenus sous le menton par un mince ruban. Elles avaient devant elles des morceaux de drap de couleurs variées qu'elles découpaient en rondelles. Ces rondelles, qu'elles cousaient ensuite, l'une sur l'autre, par le milieu, et auxquelles elles attachaient des cordons, avaient la forme des scapulaires. C'étaient en effet des scapulaires que fabriquaient les demoiselles Calas.

Je n'ai jamais su exactement l'âge de mes cousines, et il eût été difficile de le deviner, sous la chair laiteuse et boursoufflée qui les vieillissait. Les mains étaient grasses, avec des ongles courts et de travers, toujours mouillées d'un peu de transpiration dans la paume.

Les pieds, inclinés en dedans, se carraient dans des bottines sans talon, qui baillaient à la semelle. Elles avaient la taille plate, sans gorge, les épaules fuyantes ; et la robe, très-longue de corsage, montait jusqu'au menton rigidement. De dessous leurs bonnets sortaient des cheveux d'un blond flave qui plaquaient sur le front et se ramassaient derrière en chignon, laissant la nuque à nu. La lèvre rouge et pendante, le nez fondant et gros, les oreilles sortantes, leurs yeux roulant, vides, sans regard, sous leurs grands fronts ronds, luisants, elles allaient, la tête baissée du côté de l'épaule, traînant les pieds, tout d'une pièce, affaissées en elles-mêmes.

J'ai rarement vu quelque chose de plus froid et de plus morne que cet intérieur de maison : la vie semblait s'arrêter au seuil, chassée par l'hébêtement et la mort. On n'y entendait que les cris rauques de l'idiote et les marmottements de deux vieilles filles, livrées à la prière du matin au soir, machinalement. Leurs cœurs, sans passion, n'étaient pour rien dans leur dévotion ; elles manquaient d'ardeur, et la ferveur qu'elles montraient était surtout composée d'imbécillité.

Tous les matins, les demoiselles Calas assistaient à la messe basse ; elles se levaient au point du jour et demeuraient en prières jusqu'au moment d'aller à l'église. Elles y arrivaient généralement avant l'heure. On les voyait passer dans l'ombre grise du matin, les yeux baissés, tenant dans leurs mains des chapelets et de gros livres d'heures. Leurs pieds glissaient sans bruit à terre, dans des bottines à peine lacées. Elles portaient des vêtements grossiers, de bure le plus souvent, qui se plissaient épaissement, et sous leur chapeau, elles gardaient leurs petits bonnets de taffetas. Elles avaient la pointe du nez rouge, par les matins de bise.

A l'église, elles se mettaient dans le chœur, où elles avaient des chaises, marquées à leur nom, et elles y restaient immobiles, la tête dans les mains, ou bien égrenant leur rosaire, avec ferveur. De dessous leurs robes, sortait le plat des semelles. Leurs bouches remuaient, faisant trembler les joues, et on entendait le sifflement des mots, tantôt lent, tantôt précipité. Elles priaient sans reprendre haleine.

Les dernières, elles demeuraient à l'église, faisant chaque jour les stations de la croix, s'agenouillant aux chapelles, s'humectant d'eau bénite à tous les bénitiers. Les fidèles, un à un, s'en allaient, rendant le temple à la solitude : le glissement de leurs souliers continuait à traîner le long des tableaux sacrés, mêlé au grincement des chaises que rangeaient les femmes de service.

En mai, elles payaient les cierges et les fleurs des autels; les jours de procession, elles garnissaient les reposoirs. La Vierge de leur

paroisse avait un trousseau auquel elles avaient travaillé, et qui était d'une somptuosité extraordinaire. Elles avaient acheté un Enfant Jésus en cire, la tête ceinte d'un bandeau d'or véritable. Elles avaient aussi orné une chapelle du haut en bas, acheté le calice, les candélabres, le pupître en cuivre, la nappe en fine application, les tableaux et les trophées. Elles venaient de commander à Bruxelles une bannière velours et satin, aux emblèmes du Sacré Cœur de Marie. C'étaient de saintes filles.

Deux fois le mois, le curé de la paroisse confessait la vieille Mme Calas et lui apportait le sacrement. La pauvre idiote riait ou se lamentait, ne comprenant plus rien aux choses sacrées. Quelquefois elle entrait en fureur ; il fallait lui ouvrir la bouche de force et la violenter, par piété. Pendant la cérémonie, les deux sœurs, agenouillées, priaient pour l'âme de leur mère. C'était M. Preker qui dans ces moments aidait Mme Calas.

M. Preker était une sorte de familier, respectueux et humble en public, tranchant et despote dans le secret de la maison, d'ailleurs indispensable. Voilà vingt ans bientôt qu'il gérait les biens des Calas, et il avait fait sauter les deux sœurs sur ses genoux, quand elles étaient de petites filles. Jamais sa complaisance ne s'était trouvée en défaut un seul instant. L'appelait-on, il arrivait avec une soumission humble qui ne se démentait pas. Quand la pauvre Mme Calas avait besoin de quelqu'un pour n'importe quelle besogne, elle songeait à M. Preker. Et M. Preker était toujours là, caressant et faisant ce qu'on voulait.

Petit à petit, cette docilité était devenue plus puissante que la domination : l'humilité chrétienne qu'il y mêlait, en la faisant valoir, lui donnait une sorte d'autorité évangélique. Il paraissait irrésistible aux yeux d'une femme naturellement faible, et qu'il frappait à la fois de terreur et d'admiration. Un jour, sans avoir paru le désirer, il devint le maître, un maître violent et doux. C'était un homme pliant comme l'acier, sans éducation, discret et sobre. Il en était arrivé à donner un certain vernis de politesse humble à ses manières, naturellement vulgaires. Sa face plate et large, aux yeux voilés, s'amollissait d'onction quand il souriait en pinçant sa bouche, comme un vieux comédien. Il avait une sorte de tonsure naturelle au sommet du crâne et glissait plutôt qu'il ne marchait, avec une ondulation féminine des hanches, où perçait l'habitude des sacristies.

Quant à moi, je ne me trompai pas un instant sur le personnage : le nez pâteux et bénin, le menton fuyant, les pommettes ressortan-

tes, la bouche mince, l'œil jaspé de fibrilles jaunes, ainsi que chez les félins, me montrèrent, sous le masque, le despotisme rampant et lâche d'un homme expérimenté dans l'art de la patte de velours. Il était d'une dévotion scrupuleuse, pratiquait avec austérité et montrait énormément de religion, surtout dans les petites choses. Cette rare piété avait contribué, pour une grande part, à fanatiser la vieille Mme Calas, très-dévote aussi, et qui le consultait sur ses cas de conscience, comme un directeur subjuguant et adorable qui la conseillait et lui montrait le chemin du salut. Ils étudiaient ensemble les périls de son âme, il lui inspirait des repentirs mêlés de terreur, et elle sentait sa raison se perdre et se sauver dans les mains de cet homme. La pauvre dame était, comme ses filles, d'une nature sensuelle, mais sans amour, molle et poltronne : elle avait été élevée très religieusement au couvent, par une famille où presque tous les garçons et les filles avaient embrassé les ordres. Sa ferveur, contrariée par une certaine concupiscence, s'était irritée, affolée sous la pression de M. Preker; plus tard, quand l'âge eut affaibli les ressorts, déjà vacillants de son intelligence, les terreurs et les remords s'emparèrent d'elle, et l'imbécilité commença. Du fond de son idiotisme, la vieille cousine ne reconnaissait plus même l'homme qu'elle avait redouté et aimé. J'ai su un jour, par le vieux Pierre, qu'il la battait, quand ils étaient seuls, et elle se lamentait, poussant de petits cris aigres-doux.

Les deux demoiselles Calas n'osaient rien dire : il était le maître, et elles en avaient peur. Faibles et dévotes, elles avaient été nourries au sein de sa domination; elles avaient vu leur mère ployer comme un roseau, sous sa douceur asservissante.

Et puis, bien qu'il fût vieux à présent, c'était un homme. C'est-à-dire, la crainte de leur conscience en même temps que l'attraction confuse de leurs sens. Leur virginité exigeante et bourrue se révoltait et se charmait d'avoir un maître : elles le haïssaient et l'aimaient.

M. Preker gérait leur fortune consciencieusement, la considérant un peu comme la sienne. On disait que ses revenus s'étaient augmentés d'année en année; il avait commencé par bâtir deux ou trois maisons, et maintenant il possédait en toute propriété deux rues qui s'allongeaient de jour en jour un peu plus.

M. Preker était, pour mes cousines, comme une sorte de dragon, préposé à la garde des trésors de la maison, il défendait l'accès de l'héritage; on sentait qu'il tirait à lui, lentement, morceau par morceau, cette fortune qui faisait la convoitise de la famille. On le

détestait et on le ménageait. On avait pour lui toutes les politesses : peut-être aurait-on besoin de lui un jour. Et une vague intrigue, compliquée de méchanceté et de douceur, se nouait ainsi autour des trois femmes, en un multiple enlacement.

CAMILLE LEMONNIER.

PRÊTER DES LIVRES

Prêter des livres, cela constitue une de mes plus grandes souffrances, et que mes meilleurs amis ne m'épargnent pas. Bien mieux ! par une épouvantable ironie, eux seuls peuvent me l'infliger. Le moyen de leur refuser cela, à moins de passer pour un être égoïste et ridicule ? Parfois même, à défaut de la volonté, le courage manquerait et l'on se trouverait absurde de ne pas gagner un admirateur à ce qu'on admire, et méchant, de refuser un plaisir qu'on a si vivement ressenti. Calcul généreux alors, mais mauvais calcul, car celui qui prête des livres n'en emprunte jamais, soit par une discrétion généralement incomprise, soit par crainte de se voir immédiatement demander le même service, — ou tout simplement par ce que celui qui emprunte n'a rien et qu'on ne saurait rien lui emprunter.

Or, prêter des livres est une action décidément pénible et sotte.

AXIOME. — *Le livre prêté n'est jamais rendu.*

Et ceci se fait de la meilleure foi du monde. Le livre d'un ami se perd avec une facilité inconcevable. Ou bien, après l'avoir longtemps désiré, obstinément demandé, obtenu à grand peine, la joie de cette conquête suffit : on ne trouve plus le temps de le lire, on traîne, on n'y songe plus. On le lit enfin, et l'on se dit qu'il faut le rendre : on se dit cela très-sérieusement. Mais l'occasion ne se présente pas ; on juge inutile de se déranger pour si peu ; on craint de s'en embarrasser, et d'en embarrasser ensuite son ami, quand on sait le rencontrer dans la journée. Lorsqu'on va voir son ami, on oublie le livre ; lorsque cet ami vient vous voir, souvent dans un espoir secret, on croit qu'il serait peu poli de le lui rendre au lieu d'aller le lui remettre, tandis que lui, croit qu'il serait peu poli d'en parler. On le garde, on l'a mis d'abord bien en vue, pour ne pas l'oublier; mais il s'abîme à cette place, et surtout il gène ; on le met dans quelque coin où on le perd de vue. Et les mois se passent, et le jour arrive où on n'ose plus le rendre, et où la victime n'ose plus se plaindre. Cette fois, c'est fini !

AXIOME. — *Le livre prêté, lorsqu'il est rendu, n'est rendu que taché ou détérioré.*

Le livre d'un ami se tache et se détériore avec une facilité inconcevable, nous voulons le croire, effet d'un excès de précaution ou d'une aimable négligence pour une chose à laquelle on ne tient qu'incidemment. Et puis, on ne prête de livres qu'à ceux qui n'en ont pas : or, ceux-là ignorent complètement et naïvement les soins attendris, vigilants, incessants, auxquels les livres ont droit et dont ils ont besoin; enfin, celui qui n'a pas de livres n'a pas de chez-soi. Et puis, il est

peut-être une fatalité pour punir les imprudents et les ingrats : ceux qui prêtent.

Lorsque le livre est sali ou abîmé d'une façon apparente, il n'en est dès lors plus question. Lorsque le mal n'est pas visible au premier abord, la trahison n'est que plus noire : le désastre ne se découvre que lorsqu'il n'est plus temps de récriminer, et l'on retombe plus profondément dans le désespoir, après la première joie du retour de l'enfant prodigue.

Axiome. — *Le livre prêté, lorsqu'il est rendu, en tout cas, n'est rendu qu'après avoir subi cette dégradation lente, mais meurtrière, qui résulte de toute lecture et de tout usage.*

Un livre n'a qu'une existence, comme un homme, *habent sua fata*. Il ne peut servir qu'un nombre de fois indéfini, mais limité. S'il sert une fois à un autre, c'est une fois de moins qu'il vous servira, à vous. Ceci est élémentaire : n'ayez pas le courage de négation de Pierrot, et prêtez votre plume ; ou bien vous ne pourrez plus vous en servir, ou bien elle vous sera d'un usage moins facile et moins long. Or, il semble juste et honnête que ce soit vous qui écriviez avec votre plume.

Ajoutons qu'on a besoin du livre immédiatement après l'avoir prêté. On ne se doutait pas qu'il fût si utile et si familier. Absent, on le regrette ; un autre en jouit insolemment et tout à loisir, sans se presser. Parti d'hier, on a quelque chose à y chercher ; on étend le bras pour le prendre à la place accoutumée : il n'est plus là !

Axiome. — *Le livre prêté, qui n'est pas rendu ou qui est rendu dans un triste état, est à tout jamais perdu et ne se remplace pas.*

1°. Le livre est facile à retrouver. — Bien ! mais on ne le rachètera pas. Il est bête et inutile de payer deux fois la même chose et ceci soit dit, non par avarice, mais par logique. Puis la curiosité, le besoin de nouveau l'emportent : on achètera le voisin, celui qu'on n'a pas lu, qu'on ne connait pas, celui qu'on aurait acheté en effet sans la catastrophe.

2°. Le livre fait partie d'un ouvrage, d'une série. — On a le tourment d'avoir une chose incomplète, dépareillée, ou dont une partie est indigne des autres. Si l'on se décide à racheter neuf volumes, à cause du dixième, on a alors une chose complète, et, en outre, une chose incomplète, dont on ne peut pas se débarasser à moins d'un meurtre.

3°. Le livre est rare, introuvable. — Le désespoir alors n'a plus de bornes. Ou bien, il faut perdre une chose unique ; ou bien l'avoir dans un état inavouable. Et chaque fois qu'on jettera les yeux sur cette richesse devenue ignoble, la tache infâme, la déchirure sanglante causera une angoisse toujours plus poignante.

Il est à remarquer que nous n'incriminons nullement ceux qui empruntent des livres. Ceux-là sont jugés et condamnés, sans appel. Et la sentence classique :

Adspice Pierrot pendu
Qui hunc librum n'a pas rendu,

n'est certainement pas trop rigoureuse pour ceux qui ne rendent pas, et tombe fatalement sur ceux qui empruntent. Voyez quelle responsabilité terrible pour une âme bien née ! Et notez que nous ne parlons pas des voleurs de livres, de ceux qui n'empruntent que pour ne pas rendre : cette monstruosité existe!

Nous voudrions seulement entasser les raisons irréfutables dont chaque amoureux de livres pourra s'armer et qui lui permettront de repousser toute attaque. Nous voudrions que cet article, grossi de nombreuses remarques et d'arguments invincibles, fut imprimé en un petit volume tiré à l'infini, mis dans chaque bibliothèque, et qui en serait le premier et le seul livre qu'on pût prêter, — et cela à la première réquisition et pour en prévenir d'autres.

Mais nous entassons ici toutes ces raisons, banales, et tous ces axiomes, qui ont traîné partout, pour préparer et pour couvrir une dernière raison qui est la seule, et la voici:

Lorsque nous prêtons un livre, ce n'est jamais sans un serrement de cœur, un sentiment de haine et de jalousie atroce. Est-ce la mortelle inquiétude de savoir ce qu'il deviendra, et quand il reviendra? Sans doute, mais cela n'est rien encore.

Un livre, poème ou roman, court le monde par centaines ou milliers d'exemplaires. N'importe! il nous semble que l'exemplaire que nous possédons est le seul qui existe. Et certes oui, ce poème est à nous, à nous seul. Il nous a procuré une somme de jouissances qu'il nous semble que nul autre n'ait eues, et qui nous donne une très-immense supériorité. Donc, il faudra perdre cette supériorité, de notre propre consentement, et donner aux autres ces jouissances adorables? Eh bien! non; et si c'est égoïsme vil et basse jalousie, avouons tout hautement: quelle passion n'est pas exclusive et féroce?

Et puis, cet exemplaire, c'est le nôtre ; lire les autres, ne nous donnerait pas la même émotion. Celui-là nous l'avons souvent lu, dans les heures de joie comme dans les heures de tristesse. Nous avons pénétré toutes ses coquetteries, nous connaissons toutes ses douceurs et tous ses caprices. Le prêter, ce serait livrer de doux, d'exquis secrets que nous devons être seuls à savoir. A chaque page où nous avons rêvé, nous avons (sans toucher une plume), écrit quelque chose d'intime que nous croyons livrer à des regards indiscrets, moqueurs, nous qui n'avons jamais raconté notre premier aveu, notre dernière parole d'amour.

Nous avons façonné ce livre à notre usage, à notre nature, à notre âme. Il s'ouvre plus facilement, de lui-même, à cette page aimée; cette cassure nous dit quelque chose ; il y a ici une marque, là un vague parfum, qui rendent ce livre unique pour nous. Et nous nous exposerions à ce qu'il s'ouvrit à une autre page, trahissant, l'infidèle, l'empreinte d'un autre esprit, le contact d'une autre main! Et nous serions dépaysés par de nouvelles particularités, et nous sentirions, à chaque page où notre pensée seule se reposait, le viol d'une pensée qui n'est pas à nous, la trace d'un regard qui n'est pas le nôtre!

Lorsque le livre nous revient, nous ne l'ouvrons pas, pour ne pas voir les souillures qu'il rapporte ; et quelquefois nous ne l'ouvrons plus, comme nous repousserions la maîtresse indigne qui reviendrait. Ce ne serait plus elle, et ce n'est plus lui. Il est défloré, avili, sali, comme un livre qui aurait traîné dans un cabinet de lecture, (pouah! l'écœurante pensée!) Comme une femme qui aurait traîné je ne veux dire où.

Il est une pudeur dans le monde! Prêter son livre, cela me semble aussi infâme que de prêter sa femme.

JACQUES MADELEINE.

ANDRÉ THEURIET

(Suite)

III

Ce que Theuriet a fait en poésie, il l'a fait aussi pour le roman. Je veux dire qu'il est le créateur du roman forestier. A. Theuriet vint tôt à Paris. Mais, sur sa nature sensitive, les impressions reçues, et surtout les impressions d'enfance, devaient rester ineffaçables. Il arriva donc, jeune, confiant, avec toutes ses illusions littéraires et sa vigueur provinciale, et il se lança dans le tourbillon affolé. Mais il eut l'énergie de ne pas se laisser entraîner. Il dut d'abord être déconcerté, et sans doute, il hésita un instant avant de s'engager dans sa voie. En entrant dans ce monde nouveau, si différent de celui qu'il venait de quitter, si rempli de séductions pour lui, plein de jeunesse et de talent, il dut être tenté, peut-être même à son insu de brûler ce qu'il avait adoré et de se laisser aller au courant, mais cette crise dut être de brève durée. Avec une perspicacité rare, ou plutôt avec cet instinct qui ne trompe jamais dans les heures solennelles, André Theuriet avait déjà pressenti la veine qu'il lui fallait exploiter. Il se sépara de tous les autres.

Le naturalisme comme doctrine, n'était pas né encore. La querelle entre les gilets rouges des romantiques et les perruques poudrées des classiques se calmait insensiblemrnt. Vigny, Gauthier, Hugo étaient dans toute leur gloire et traînaient une longue suite de disciples. Theuriet se tint à l'écart. Il sentait qu'il y avait en lui mieux qu'un sectaire littéraire. Il était tourmenté de regrets nostalgiques. La vie bruyante et factice de la capitale l'étourdissait, mais lui laissait de vagues aspirations vers les jours calmes de sa première jeunesse. Il se plut à évoquer ces souvenirs. Il donna un corps à toutes ces pensées, à tous ces rêves qui l'assaillaient, et il créa à nouveau, pour nous et pour lui, ce fortuné coin de monde qu'il nous a fait connaître et aimer.

De là, dans ses romans, cette familiarité, cette bonhomie qui nous charment. On sent que le conteur est chez lui. C'est avec un abandon plein de volupté qu'on se laisse conduire par un tel guide à travers les montagnes et les sentiers dont il sait les moindres détours. Tous ces lieux, chers au romancier, nous deviennent familiers : nous connaissons aussi bien que lui Juvigny, avec sa grande rue mal pavée qui monte, Vivey, Auberive et l'Espailleraie. Chose étrange, nous

ne nous fatiguons pas de voir reparaître, dans ses divers romans, la même scène avec d'autres personnages. Au contraire nous sommes heureux de rencontrer ces lieux bien connus, comme on retrouve avec plaisir de vieux amis.

C'est d'ailleurs dans le choix des endroits qu'André Theuriet a déployé le plus d'habileté. Il a le coup-d'œil de l'artiste, et il juge d'emblée où il doit établir son chevalet. Point de danger qu'il nous montre le même paysage deux fois sous la même perspective. C'est cette variété incessante et multiple de tableaux et de descriptions que nous admirons le plus dans Theuriet. La faculté descriptive, telle est certainement sa qualité maîtresse ; il empoigne la nature en artiste, en peintre. Toutes ses descriptions pourraient être mises sur toile. On voit les plans s'aligner, les contours se dessiner ; puis le coup de pinceau final, le trait pictural. Certaines d'entre elles sont admirables de brièveté et d'entrain, et font songer aux fines créations du crayon de Grévin.

D'autres sont soignées et finies: pas un détail qui manque, mais tous ont leur utilité. Theuriet ne décrit pas pour décrire, comme fait souvent Balzac. Il a l'air de jeter en passant ces pastels d'après nature ; mais tous sont les cadres nécessaires où il va resserrer l'action.

Et pourtant, sans remarquer la convenance et la nécessité de sa description, on lui a reproché d'en abuser. C'est là un défaut — si défaut il y a — qui lui est commun avec la grande école naturaliste du siècle, et qui n'est pas le seul point de contact qu'il ait avec elle. Mais il s'en faut que chez lui et chez elle cette abondance procède de la même cause. Dans les œuvres réalistes, la description est essentielle. « Le romancier naturaliste, dit E. Zola, ne raconte plus ; il expose. » Qu'est-ce que *le Nabab*, qu'est-ce que *les Rois en exil*, si ce n'est une galerie de tableaux ? Pourquoi dans l'*Assommoir*, cette débauche de description et ces 150 pages consacrées à nous peindre un festin populaire, sans nous faire grâce d'un détail ? Aussi, conséquent avec son système, Zola dit que le roman n'a plus besoin d'une action.

Sans nous arrêter à discuter cette théorie, nous répéterons que dans Theuriet, la description n'a pas des visées aussi hautes. Chez lui l'action est au premier plan, et la description n'est traitée que comme accessoire. Mais c'est elle qui donne à l'œuvre la vie et la vérité. Supposez que le drame, au lieu de se passer dans les contrées forestières du Barrois, se joue dans la banlieue de Paris ; le charme sera détruit. Et comment l'auteur pourrait-il nous faire connaître autrement le lieu de la scène? Mais, voilà: aujourd'hui, l'on va droit

au but. On est habitué à voir des drames en dix lignes dans les faits divers des journaux. On veut savoir la fin, et on saute tout ce qui arrête. Quant aux descriptions naturalistes, on les lit mieux, parce que, jusqu'ici, elles ont presque toutes offert l'attrait du croustillant. Mais les gourmets littéraires, les amis de l'art pour l'art, ceux-là ne reprocheront jamais à Theuriet la profusion de ses peintures. Ils les savoureront, si je puis ainsi dire, à petite gorgées, trait par trait. Naturellement, ils finiront par y démêler certains procédés, certaines répétitions ; mais c'est alors qu'ils verront le mieux combien elles sont profondément vraies.

Cette vérité naît surtout de la puissance d'observation d'André Theuriet. Comme Alph. Daudet, Theuriet est un rêveur, un contemplatif. Il me semble quelquefois le voir, dans sa forêt, au pied d'un chêne, étendu sur la mousse, le menton dans ses mains, les yeux perdus dans les profondeurs vertes. Il pense, il écoute. Son oreille tendue saisit des bruits presqu'imperceptibles. Et dans sa tête, ces mille sons divers qui remplissent les bois : le bourdonnement des mouches, le chant des oiseaux, le vent qui bruit doucement, les feuilles qui planent et tombent, tout cela s'harmonise en un accord d'une suavité infinie. Aussi, exercé et rendu difficile, André Theuriet garde-t-il un profond respect des nuances. Il les aperçoit et les observe avec autant de justesse et de finesse dans ses personnages que dans la nature.

IV

André Theuriet n'a jamais opéré d'évolution littéraire. Je veux dire qu'il s'est tenu, en pratique (1) du moins, en dehors de toute école, de toute secte. Il est lui, et se suffit. Mais si son œuvre a certains caractères du genre nommé idéaliste, elle en a d'autres qui la rapprochent des œuvres naturalistes. Ses derniers romans surtout : *La Revanche du Mari* et *Rose-Lise*, témoignent de cette connexité. Dans les autres elle est moins saillante. L'enveloppe extérieure recouvre parfois l'idée-maîtresse et semble plus importante qu'elle. Mais toujours l'action est d'une simplicité remarquable. Point de ces intrigues compliquées, de ces imbroglios inextricables des romans-feuilletons, se terminant invariablement par une reconnaissance, un coup de pistolet ou un mariage. Ce qui semble étrange,

(1) Nous disons *en pratique*, car dans ses conférences, M. A. Theuriet s'est souvent constitué le pourfendeur de notre grande école moderne.

c'est que Theuriet, à son insu, sans doute, met en pratique les doctrines d'Emile Zola. Il ne crée pas des abstractions. Il ne prend pas son héros au moment où il quitte le sein de sa nourrice, pour ensuite le pétrir à sa guise, et en faire, ou un franc chenapan, ou un modèle de vertus, le tout pour la plus grande édification du lecteur. Non. Il compose son milieu, et il y jette ses personnages, bons ou mauvais, ou mixtes, ce qui arrive le plus souvent ; car c'est encore la moyenne qui domine dans ce pauvre genre humain si calomnié. Puis, une fois là, il les laisse se débrouiller. Il leur donne peut-être un coup d'épaule de temps en temps. Mais le plus souvent il se contente de les suivre, de les observer et de consigner.

Ici encore, sa force est dans l'observation et l'analyse. Cette faculté d'application, exercée sur la nature, et ainsi développée, il l'a étendue à ses semblables. Né à Paris et privé pendant son enfance des plaisir silvestres, Theuriet fût devenu un fin moraliste ou un humouriste piquant. Ce qu'il a le mieux étudié, et ce qu'il connaît le mieux, c'est l'éternel féminin. Je ne dirai pas qu'il connaît le cœur de la femme, science impossible, mais il l'a sondé et exploré, et il en a noté au passage une foule de nuances délicates. Aussi ses caractères de femmes ne sont-ils si attachants que parce qu'ils sont si intimement vrais. Ce qui le prouve, c'est que parmi celles que nous connaissons, nous en trouvons toujours quelqu'une que nous pourrions mettre à la place du type créé par Theuriet. Sous ce rapport, de tous les caractères féminins de Theuriet, *Berthe Fontenille*, dans le *Filleul du Marquis*, est le plus admirablement tracé. *Sauvageonne* dans un autre genre, est remarquable aussi. C'est une peinture vivante de cette crise décisive par où passe l'enfant avant de devenir femme, et où fermentent tous les germes, bons et vicieux. André Theuriet n'est pas un adorateur quand même, un fanatique de la femme. Il charge quelquefois ses personnages mâles de lui dire des vérités assez désagréables. Le rôle qu'il lui attribue n'est pas toujours le plus beau, mais c'est toujours, visiblement ou non, le rôle principal. Là encore, A. Theuriet a bien vu. Le proverbe vulgaire : « Cherchez la femme! », est d'une application constante. Nous avons beau nous regimber contre cette tyrannie du sexe faible ; nous avons beau la nier même : il nous mène et nous mènera toujours. A nous l'apparence ; à elles la force vraie. Comme dans la vie réelle, la femme domine dans les romans d'André Theuriet. Mais plusieurs sont coulées dans le même moule. C'est pourquoi Raymonde est la sœur aînée de Sauvageonne; Berthe Fontenille celle de Rose-Lise ; Hélène celle de Rosine.

Les caractères masculins au contraire sont bien plus variés. Mais

ils sont non moins réels et non moins attachants. Certes, dans les tragédies classiques, dans les comédies convenables et les romans comme il faut, nous admirons naïvement ces héros tout d'une pièce, mettant leur devoir au-dessus de tout, voire au-dessus de leur amour. Mais ils nous écrasent. Nous savons trop bien qu'ils n'ont existé et n'existeront jamais. Nous aimons mieux qu'on nous montre à nous, comme nous sommes, franchement, avec nos défauts et nos qualités; et nous nous intéressons bien plus vivement aux tourments d'un pauvre diable tenté, hésitant et succombant, en qui nous nous reconnaissons. Les personnages de Theuriet sont humains, sont possibles, et c'est une qualité qui n'est pas si commune qu'on pourrait le croire. Ils s'agitent devant nous; ils font illusion; ils vivent. Et puis, l'air pur et vif des montagnes a agi sur eux. Ce sont, pour la plupart, des natures franches, tout en dehors, se laissant deviner, analyser, et berner.

André Theuriet, quoique poète, a donc le sens du réel. É. Zola estime assez dédaigneusement que ce sens du réel ne peut s'acquérir et s'exercer qu'à Paris (1). J'imagine qu'il n'a jamais lu attentivement Theuriet. Et puisque nous nous occupons des rapports du romancier lorrain avec le naturalisme, relevons une de ces affirmations hautaines du porte-voix de l'école. D'après lui, ou une œuvre est franchement, complètement naturaliste, dans le sens ordinaire ; ou elle est indigne de ce nom. Le roman, ou serait un cours de médecine et d'anatomie sociales, ou sinon devrait être rangé parmi ces œuvres hybrides, vestiges des anciennes erreurs et destinées à disparaître. A ce compte les livres de Theuniet appartiendraient â ce genre bâtard, et leur titre de romans serait une usurpation.

On voit où conduit cet exclusivisme littéraire.

Je crois avoir montré — et ceci résume — que A. Theuriet est un rêveur dont les pieds s'appuient sur le monde réel français, et dont la tête touche aux cimes les plus hautes de ses forêts. Son œuvre n'a pas ces prétentions exorbitantes du roman moderne. Il nous raconte ce qu'il a vu, il nous dit ce qu'il pense, simplement, sincèrement. Il nous charme. A nous de tirer la moralité de ses romans.

Est-ce à dire que tout dans Theuriet soit sacrifié à la frivolité et au désir de plaire? Je ne le crois pas. Je crois que dans chacune de ses œuvres il y a une idée plus ou moins développée. Cette intention apparaît surtout dans *Les Mauvais Ménages*. Mais il ne l'annonce pas à cor et à cris; Il ne descend pas dans l'arène comme

(1) Du Roman.

Dumas fils et Sardou pour rompre des lances en faveur d'une thèse ou d'un paradoxe quelconques. Il la glisse pour ainsi dire entre les lignes; et elle nous frappe d'autant plus que nous ne nous attendions pas à l'y trouver. On pourrait, à ce point de vue, établir une comparaison intéressante entre le *Fils naturel* de A. Dumas, et le *Filleul du Marquis*, de Theuriet. Dans le premier de ces ouvrages, qui n'est qu'un plaidoyer, comme d'ailleurs toutes les pièces de Dumas, nous ne pensons que par l'auteur. Au contraire, c'est quand nous avons fermé *le Filleul du Marquis* que nous commençons seulement à réfléchir. Nous déduisons nous-mêmes la conséquence, et ce produit personnel est bien plus ineffaçable que l'impression causée par la pensée exprimée d'autrui.

Pour qu'un roman mérite ce beau titre de réaliste, il doit avant tout s'abstenir d'enseigner doctoralement et de prêcher. Une parabole convainct souvent mieux qu'un sermon. Toute œuvre vraie, forte et naturelle, toute œuvre qui laisse une impression bonne, vivifiante et morale, faite d'horreur ou de sympathie, toute œuvre réelle enfin, est une œuvre vraiment naturaliste. Et c'est ce naturalisme, sainement compris, et auquel, malgré ses exagérations, Emile Zola rend souvent justice, qui compte André Theuriet parmi ses adeptes.

Mais ce sens du réel, indispensable à tout romancier, ne suffit pas. C'est, entre les mains du sculpteur, la matière sans instrument pour la travailler. Cet outil nécessaire, c'est l'expression personnelle, c'est-à-dire l'originalité. Tout ne consiste pas à ressentir : il faut savoir exprimer. Il faut savoir marquer ses œuvres de son cachet à soi; et peu d'écrivains ont appliqué le leur avec autant d'énergie qu'André Theuriet. L'originalité de Theuriet, bien moins éclatante que d'autres, mais plus profonde, restera unique. La teinte uniforme répandue sur toute son œuvre, et qui partout ailleurs serait ennuyeuse, est un trait saillant de cette originalité. Et même, on est étonné, lorsque dans *la Fortune d'Angèle*, par exemple, l'écrivain sort de son domaine habituel pour gagner la capitale. On veut aspirer dans l'œuvre entière, cette senteur forestière, bonne et fortifiante. L'écrivain s'efface. Nous ne voyons que le silvestre, le rêveur, qui nous peint ce qu'il sent, dans un langage parfois d'une négligence voulne, mais qui est bien à lui, qui est admirablement approprié à l'homme et au sujet. André Theuriet est un sincère, et ne l'est pas qui veut. Il se met tout entier dans son œuvre. Il s'est confondu avec elle. Il l'a vécue, littéralement. Voilà pourquoi elle porte l'empreinte de son individualité. Elle est originale, donc elle vivra.

CHARLES METTANGE.

ANATOMIE

Dans la rue, au théâtre, au bal, je décompose
Les visages. Toujours j'y retrouve le Mal
Qui sous les teints cuivrés, la graisse ou la chlorose
Découpe en grimaçant un profil d'animal.

La brute qui végète au fond de l'âme impose
Au galbe lentement son aspect bestial.
L'être humain se dissout et se métamorphose
En chien, en bouc, en porc, en hyène, en chacal.

L'Avarice, le Vol, la Ruse et la Luxure
Sous le faux vernis des civilisations
Trahissent lâchement notre ignoble nature;

Les muscles vigoureux et les carnations
Superbes font aux os d'inutiles toilettes,
Où transparaît l'horreur intime des squelettes.

IWAN G.

MON CARTON

Il est tout en haut de l'armoire
Le fameux carton de dessin,
De vieux rubans de laine noire
Ferment ses coins de cuir chagrin;

Près du rifflard en toile verte,
Notre fidèle compagnon
Dont la toiture au large ouverte
Aux champs nous servait de maison;

Quand on soupait dans la campagne,
Ecoutant le chant de l'oiseau,
Et n'ayant là pour tout « Champagne »
Que l'onde claire du ruisseau.

Il est caché dans la poussière
Avec ses joyeux souvenirs,
L'âcre senteur de la bruyère
Et les frais baisers des zéphyrs.

Ouvrons: ce croquis me rappelle
Le sentier étroit et poudreux
Où s'en allaient vers la chapelle
Les mignonnettes aux doux yeux.

Et celui-ci: la ferme agreste
Où sifflotait un gros fermier,
En sabots blancs et brune veste,
Chassant le coq au poulailler.

Il me semble qu'il s'en exhale
L'odeur des foins, l'odeur des bois.
Ainsi qu'un bouquet sec et pâle
Qui tombe en poudre entre les doigts,

Vous êtes là, chaudes journées,
Matins brumeux, soirs irisés,
Cachant sous vos teintes fanées
L'enivrement des jours passés.

G. B.

COIN DE FORÊT.

Sous les saules au long feuillage
Je sais perdu dans la forêt,
Rempli de parfums et d'ombrage,
Un petit coin d'Éden secret.

Dans cette oasis inconnue,
Parmi les fleurs et les chansons,
Jaillissant d'une roche nue,
Un ruisseau rit dans les cressons.

Il s'en va joyeux et rapide
Ainsi qu'un saphir transparent,
Brisant son flot, cristal humide,
A tous les cailloux en courant....

Avec ses eaux couleur d'étoile,
Sous la futaie en sombre arceau,
On dirait quelque fraîche toile
Ou de Corot ou de Rousseau.

Au bord de ses rives charmantes,
Sous les panaches des iris,
Dans l'odorant fouillis des menthes,
Luit l'œil bleu des myosotis.

A ses ondes seuls viennent boire
Les chevreuils au lever du jour,
La couleuvre au reflet de moire
Et les ramiers brûlants d'amour...

Et dans les joncs, ce sont les merles
Lançant leurs sifflets tout à coup,
Ainsi qu'une grêle de perles
Pour faire taire le coucou...

Mais pendant que moqueur s'obstine
A chanter l'insipide oiseau,
Toujours rit la source argentine,
Toujours fuit le petit ruisseau...

Si tu ne crains pas, ma gentille,
Pour tes brodequins si jolis,
Pour tes volants et ta mantille
Les mille épines des taillis ;

Loin de la ville où se querelle
Sans relâche un monde indiscret,
Un dimanche, nous fuirons, belle,
Dans cet adorable retrait.

Là, de pervenches, d'anémones,
De muguets chers aux amoureux,
Tu rempliras tes mains mignonnes
Et couronneras tes cheveux;

Ou bien, cachés sous quelque saule,
Par un rideau de liserons,
Ton front penché sur mon épaule,
Notre Musset *nous relirons....*

LOUIS MERCIER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Jules Fabien, par Pierre Lano. 1 vol. Paris, Ollendorff, fr. 3-50. — *Fiancés !* par H. Rabusson. Idem. — *Artistes et Bourgeois*, par Germain Picard. 1 vol. Paris, Derenne, 2 fr. — *Mary l'Institutrice*, par F. Wagener. 1 vol. Liége, Pierre, fr. 0-25. — *Le Carnaval de l'Honnêteté*, par F. Rouquette. 1 vol. Paris, Ghio 3 fr.

Les Travers d'un grand Peuple, par B. Poitevin. 1 vol. Paris, Ghio, 5 fr. — *Sans-Façon*, par G. Boisson. 1 vol. Paris, Ollendorff, 3 fr. — *Érostrate*, par Duplessis. 1 vol, Paris, Ollendorff, fr. 3-50. — *Les Aveux*, par Paul Bourget. 1 vol. Paris, Lemerre, 3 fr.

L'espace restreint qui nous est réservé nous empêchera de parler longuement de l'admirable roman de M. Lano, *Jules Fabien*. Ce livre, qui, malgré son originalité, rappelle *Madame Bovary*, *Son Excellence Eugène Rougon* et *Numa Roumestan*, est digne de figu-

rer à côté de ces trois chefs-d'œuvre. Il y là une observation puissante, une science profonde du drame vital, servis par un style sobre et serré. M. Lano a planté solidement son héros, le grand homme, le tribun, puis, l'étudiant largement, créé un type nouveau qui vivra à côté des grandes incarnations du réalisme. Il a créé aussi cette figure naïve et sympathique du mari, Lacroix, non le « Charbovari » qui ne voit point sa honte parcequ'il est niais, mais l'homme de cœur qui ne la voit point parce qu'il est bon et qu'il aime : « Ah! bra» ves gens, braves gens ! vous êtes ridicules, oui, dans votre rôle de Dandins amoureux. » Mais combien vous êtes sublimes dans vos saintes affections et dans votre foi, vierges de » toute sale pensée ; combien vous êtes grands dans cette ruine de votre existence, dans » cet émiettement de votre cœur, auxquels travaillent les mains sacriléges que vous pres» sez. Comme l'ordure se traine bas et comme vous êtes haut ! — Comme je comprends le » coup de couteau qui, dans un jour de détresse, tombe de votre bras, et s'abat sur la peau » de ces bêtes en rut qui bavent des baisers sur votre lit, qui vous haïssent et que vous » aimez ! » M. Lano est l'inconnu d'hier, mais *Jules Fabien* est une révélation si parfaite que la littérature naturaliste peut tout attendre de lui. Sans doute son nom ne resplendira pas tout de suite, on tue les hommes avant de les glorifier ; le public préfère encore à l'œuvre vraie les douceurs d'un *Abbé Constantin* ou les purulences de la *Marquise*, mais le jour de la réaction approche, et les œuvres saines seront les pyramides autour desquelles seul le sable est balayé.

Le livre de M. Henry Rabusson nous ramène à la réalité des feuillettades modernes. *Fiancés !* dont le titre est bien mal choisi, puisqu'il suffit à donner le dénouement du roman, est un thème neuf peut-être, mais invraisemblable ; c'est au demeurant un poème mélancolique écrit en belle prose et qui laisse un charme.

D'un troisième genre est le recueil où M. Picard a réuni deux nouvelles humoristiques troussées de chic et parfois très drôles. Il y a là un rêve de peintre impressionniste qui fera rêver les Raffaëlli et Forain de l'avenir. Par exemple, que M. Picard me permette de trouver maladroite cette phrase : « Tel Amilcar, dans les plaines deCarthage, luttait contre les mercenaires soulevés, *si nous en croyons M. Flaubert, créateur de l'hystérique Madame Bovary et de la soporifique Salammbô*». A bas les pattes, Monsieur Picard, on ne touche pas à Flaubert !

Nous regrettons de ne pouvoir, à cause de son caractère politique, faire autre chose que signaler le poème de M. Félix Wagener : *Mary l'Institutrice*, qui mérite l'attention ; quant au *Carnaval de l'Honnêteté* de M. F. Rouquette, nous n'insisterons pas. Sauf que ce roman est très mal pensé, très mal écrit et très répulsif, c'est un pur chef-d'œuvre.

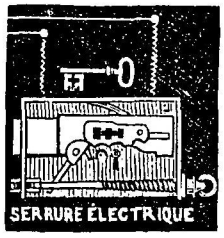
MAX WALLER.

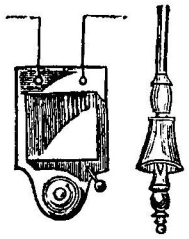
N.-B. — Dans notre prochaine Chronique nous parlerons du volume de Paul Bourget: *Les Aveux*.

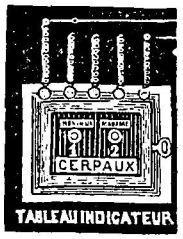
Viennent de paraître chez Ollendorff : *Sans-Façon*, poésies à l'emporte-pièce et très réussies de M. L. Boisson, *Érostrate*, poésies lyriques de M. Duplessis. M. W.

MEMENTO. — *Les Travers d'un grand Peuple*, par M. B. POITEVIN, Paris, A. Ghio, 5 francs. — Diable, allez vous vous écrier, voilà un volume de haute politique ! Pas du tout, lecteur ami, ce grand titre cache un roman, vivant, émouvant, spirituel, plein d'observation, d'humour et d'honnêteté. Point du tout, belle lectrice, ce beau roman vous fera pleurer tantôt de joie, tantôt d'attendrissement, et vous ne voudrez pas le quitter avant la fin. C.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.







Nouveaux appareils de sûreté contre VOL et INCENDIE, pour Bijoutiers, Changeurs, Banques, Châteaux, Appartements, etc.— Appareil tout placé avec sonnette électrique, depuis 20 francs. — Nouveaux porte-voix à échos avec membrane répercutrice, fonctionnant jusqu'à 2,000 mètres, accusant même les conversations à voix basse, et permettant à l'ingénieur, assis dans son bureau, de suivre la marche du travail à l'intérieur des mines ; au chef d'établissement de se tenir au courant — *de auditu* — de ce qui se passe chez lui, etc., etc.

Pour les commandes, s'adresser à M. CERPAUX, constructeur-mécanicien breveté, Boulevard du Nord, 54, Bruxelles.

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

—

Fonds de Magasins

—

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par G. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

LIBRAIRIE

A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

---

10 LEÇONS

POUR RÉFORMER MAUVAISES ÉCRITURES

P. LORY-DE LAET, Calligraphe

8, *rue de l'Impératrice, Bruxelles.*

L'âge n'est pas un obstacle.

AU GRAND PINCE-NEZ

DRATZ, fils, Fabr.-Opticien

11, rue de la Putterie, 11

PRÈS RUE MADELEINE

—

Jumelles de théâtre, campagne et marine, — Atelier spécial pour les réparations.

MADAME LESY

Maîtresse-Accoucheuse de première classe

Reçoit tous les jours les Dames malades, stériles ou enceintes qui désirent la consulter.

REÇOIT DES PENSIONNAIRES

27, RUE BRICHAUT, 27

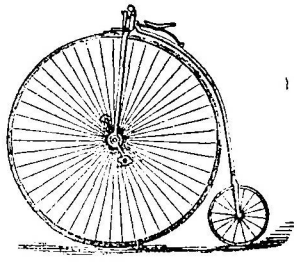
Schaerbeek, lez-Bruxelles.

MANUFACTURE
DE

VÉLOCIPÈDES

(BREVETÉE)

L. NOISET
Avenue de la Reine, 192
BRUXELLES



DATE COFFEE

(CAFÉ DE DATTES)

LE LUXE

DE

L'ÉPOQUE

NON EXCITANT

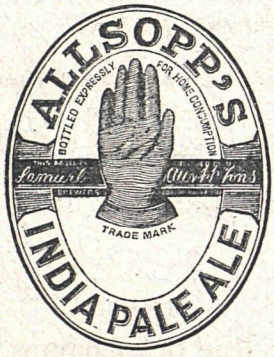
Recommandé par les Sommités Médicales

En vente chez les principaux négociants en denrées coloniales et épiceries de la Belgique : en boîtes de fer-blanc de 1 kilog. et 1/2 kilog. au prix de fr. 3-75 le kilog. boîte comprise. Les boîtes vides sont reprises au prix de 10 centimes pièce. Pour le gros, s'adresser THE BELGIAN DATE COFFEE Cº (LIMITED), boulevard du Nord et rue de Malines, 35, à Bruxelles.

ALLSOPP'S

PALE ALE — BURTON ALE
DOUBLE STOUT

en fûts et en bouteilles



AGENT

Alfred DELAY

29, Quai au Foin

BRUXELLES.

RÉVOLUTION

dans l'art de se raser

RASOIR

Américain (Brev. s. g. d. g.)

Il est impossible dans une annonce de donner une idée complète des avantages extraordinaires de cette merveilleuse invention. Cet appareil justifie entièrement sa vogue; il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude, et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, ou peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Le résultat qu'on obtient par l'usage de ce nouveau rasoir est tellement extraordinaire qu'il est certain qu'il remplacera partout l'ancien système ; il suffit de l'avoir essayé une fois pour ne plus vouloir se raser ni se laisser raser par d'autres procédés.

Ne pas confondre avec des appareils similaires, qui n'ont aucun des avantages du rasoir américain.

Pour le recevoir **franco**, *envoyer* **5 fr. 50** *en un mandat-poste, à* **M. MICHEL**, 37, *r. des Solitaires, Paris.*

ABONNEMENT A LA LECTURE

au Mois et au Volume.

Vve SACRÉ, 33, *rue de la Putterie.*

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

2me Année — **No 18** — 1er Volume — 15 Août 1882

SOMMAIRE

Le Faust de Gœthe, *(fin)*. . . . . MAX WALLER.
Étoile du soir . . . . . HÉLÈNE SWARTH.
La dernière aventure. . . . . FRANCIS MELVIL.
Spleen . . . . . FRÉDÉRIC BATAILLE.
Correcteur! . . . . . JOHN KEAT.
Comme la mer. . . . . CHARLES FUSTER.
Rondeaux . . . . . EUGÈNE TAVERNIER.
Chronique littéraire. . . . . MAX WALLER.

Le Numéro : 25 cent. — Étranger : 30 cent.

Se trouve chez les principaux libraires et marchands de journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue du Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

CORRESPONDANTS

VERVIERS — G. Andelbrouk, 56, r. Pont-Léopold (HODIMONT)

TOURNAI — V. Devorède, chez Vasseur-Delmée, libraire

HUY — Bur. de la *Gazette de Huy*, r. de l'Applée, 5

BELGIQUE

NAMUR — Auguste Vierset, 5, rue du Président

BRUGES — Lucien Paucheun, place Malleberg, 11a

ANVERS — R. Nieuwenhuys, rue Terlist, 37

ABONNEMENTS :

Un an. . . . . Fr. 5 | Six mois. . . . Fr. 2-50

ÉTRANGER, le port en sus.

L'année commence le 1er Déc., le semestre le 1er Juin. Les abonnés nouveaux reçoivent les numéros parus *Il est tiré de chaque numéro de la* REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* UN SEUL sur papier du Japon.

PRIX DE L'ABONNEMENT { Sur Hollande. . . . . **10** Francs. / Sur Japon. . . . . **20** »

Il ne nous reste plus que quelques collections complètes de la Jeune Revue *qui a précédé la* Jeune Belgique; *elles sont en vente au prix de* 5 *fr. Nous possédons en outre un certain nombre de numéros divers en vente au prix de* 25 *centimes.*

La Jeune Belgique *formie, par an, un volume d'environ* 400 *pages avec couverture et table des matières.— La réimpression des articles publiés par la* Jeune Belgique *est autorisée, à la condition toutefois d'indiquer leur source. Les articles des abonnés seront mûrement examinés et insérés s'il y a lieu. Toutes les opinions sont personnelles aux rédacteurs.*

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance. Tous les livres doivent être adressés à Max Waller, 74, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

Le travail sur *le Faust de Gœthe* vient de paraître chez Rozez. Il est en vente au prix de 2 francs.

BOITE AUX LETTRES

A. Sw. Fleurus. — *Le professeur Crac* doit être en vente chez l'éditeur à Liége, non chez nous. A vous.

Ch. F. Bordeaux. — Vous voilà servi, cher poète.

Eug. G. Besançon. — Votre nouvelle ne nous sourit guère, cher rédac, il y a là des répétitions de mots, des phrases faibles, en un mot une très-grande négligence de style. Faites-nous mieux ou permettez-nous de châtier votre nouvelle et de fignoler votre texte. Les tirages à part coûtent peu de chose ; pour fixer un prix, il faut savoir s'il vous faut une couverture avec titre.

Lilaeux, Ipres, — Non, cher confrère, cela n'est pas assez bon. La dernière strophe a 4 rimes masculines, la sixième deux hiatus et une cheville, et patati et patata. Bloquez ferme. A vous.

M. M. — Vieux style, trop de circonlocutions, trop de floches. Émondez-moi tout ce branchage et empoignez le taureau par les cornes, non par la queue.

J. de B. — Mauvais sonnet, très mauvais. Venant de vous, impardonnable.

Iwan G. — Parfait, mais y a-t-il une suite qui traite la partie musicale ? si oui, envoyez.

LE FAUST DE GŒTHE

(Fin)

Nous voici à la fin de notre travail. Nous n'ignorons pas que les Allemands ou les germanophiles qui nous liront hausseront avec dédain les épaules et nous jetteront au visage ce mot de profond mépris : « vous n'avez pas compris *Faust* », sans se douter peut-être que c'est précisément là le grand reproche que nous faisons à Gœthe. Je ne puis admettre qu'on donne comme chef-d'œuvre universel un livre incompréhensible, car, je ne saurais assez le répéter, ce n'est pas de la profondeur que nous trouvons dans *Faust*. Gœthe n'y est pas *étrange*, il y est out au plus extraordinaire et surtout extravagant.

Je ne sais qui a dit : « Il y a deux sortes de galimatias, le simple et le composé ; le simple : celui que le public ne comprend pas ; le composé : celui que l'auteur lui-même ne comprend pas. » Le galimatias de Gœthe est composé...

De même Alphonse Karr dit très finement dans ses *Guêpes :* « Il y a deux sortes de paradoxes : le premier se fait en affirmant le contraire de toute opinion reçue, seulement *parceque* c'est une opinion reçue ; le deuxième se fait en affirmant ou en niant une chose, *quoique* l'on se trouve en opposition avec une opinion reçue. » Si notre travail est un paradoxe, qu'on le classe dans la seconde catégorie.

Mme de Staël disait : « Il y a dans *Faust* une puissance de sorcellerie, une poésie de mauvais principe, un enivrement du mal, un égarement de la pensée, qui font frissonner, rire et pleurer tout à la fois ».

Eh bien ! je le déclare, je n'ai, en lisant cette tragédie, ni ri, ni pleuré, ni frissonné. Aucune scène de l'œuvre n'est touchante, spirituelle ou lugubre.

La délicieuse figure de Marguerite, qui seule eût pu provoquer une émotion, est à peine esquissée ; cette figure, je ne le nie pas, est exquise, et si l'on s'étonne de la voir si belle et si radieuse dans l'œuvre sèche et maussade de Gœthe, on s'expliquera cette antithèse lorsqu'on saura que, comme création, elle date de la jeunesse du poète. « Gœthe, dit Blaze de Bury, avait à peine vingt-deux ans (1771) lorsqu'il publia les premiers fragments de *Faust*, un petit volume qui contenait l'introduction, moins quelques pages, et presque toutes les scènes de Marguerite. Il y a là toute cette passion si naïve, si pure,

si allemande, si pleine de grâce et de volupté: la rencontre dans la rue, la promenade dans le jardin et les marguerites effeuillées, tout le caractère de la jeune fille, *le seul peut-être auquel il n'ait jamais touché depuis:* Et cela se conçoit: Gœthe, lorsqu'il écrivit les premiers fragments de *Faust*, s'il ne pouvait encore pressentir les grandes figures du docteur et de Méphistophélès, était plus que jamais dans l'âge de produire Marguerite, création toute de jeunesse et de sentiment, presque lyrique. » Le poète, en effet, était jeune et poète alors; seulement, au matin de sa gloire, il avait lâché la bride à son cœur et fait déborder, dans cette idéale conception de la vierge allemande, la jeune ivresse de sa poétique imagination. C'était en 1771, à l'heure où, lié déjà d'amitié avec Herder, ce philosophe pâle et mélancolique, il avait encore en lui cette poésie originale qui faisait alors le fond de la jeunesse allemande. Alors il a créé Marguerite de son âme plus que de sa plume, et, sur ce thème de la femme, cet être qui, comme la rose de Jéricho, a besoin qu'une larme l'humecte pour qu'elle s'entr'ouvre à la lumière, il a serti, avec l'or de ses émotions fraîches qui, sous le soleil d'Allemagne, dans ce pays où la légende du Nord met un nimbe d'idéalité au cœur qui y passe, la virginale effigie de l'éternelle Gretchen. Ce n'est pas dans Faust qu'il faut la voir, cette ombre blanche de vierge; on doit la détacher de l'œuvre apocalyptique de l'Olympien, comme on détacherait une madone pure d'un grimoire ou d'un missel jauni, et l'on trouvera alors, dans ce seul type qui enveloppe en lui toute une aurore de candeur passée, à côté des rêveries d'un vieillard blanchi par l'orgueil, la jeunesse, l'adorable jeunesse d'un poète mort. Marguerite, la vierge d'Ary Scheffer, de Paul Delaroche, de Kaulbach, est belle à cause de ce reflet de virginité qui fait d'elle l'image de tout un monde de poésie et d'amour. Comme image c'est adorable, et pour la créer, Gœthe n'avait qu'à évoquer à ses yeux encore brillants la jeunesse allemande dont il faisait partie.

Et ici je n'ai plus qu'à laisser parler Barbey d'Aurevilly :

« En elle-même, Marguerite est peu de chose. Ce n'était pas là un type difficile à trouver, une révélation, une découverte. Non, c'est la jeune fille primitive, cueillie aisément à la surface et au courant de la nature humaine, l'être élémentaire sur lequel les femmes de toutes les sociétés et de toutes les civilisations sont bâties et travaillées.

» Quant au personnage de Méphistophélès, le *Deus ex machina* de la pièce de *Faust*, dont le nom même n'appartient pas à Gœthe, certes il n'était pas de force à l'enlever! Et c'est ici le sujet qui a terrassé Gœthe. Le diable lui a rendu, à Gœthe, le coup de pied

dans le ventre qu'il reçut, dit-on, autrefois de saint Michel. A part un ou deux traits dans deux ou trois conversations, le Méphistophélès du *Faust* de Gœthe n'est pas du tout, en effet, le grand diable qu'on a dit qu'il était. Demandez plutôt aux connaisseurs en diables ! Ce n'est qu'un diable allemand. »

Eh bien ! ce n'est pas même un diable allemand, ce n'est pas un diable du tout, attendu que la première qualité pour faire un diable, c'est d'être diabolique, et qu'on ne calomnie pas Méphistophélès, je l'ai déjà dit, il ne l'est pas du tout. Il ne me fait pas peur, ce diable qui fait frissonner Mme de Staël ; je me trouve même très bien en sa compagnie, c'est pour moi un bon *Fuchs* bien bête et bien savant qui, entre sa dixième et sa douzième chope, s'est, pour faire une bonne farce, affublé d'un maillot rouge et d'un toquet à plume de coq.

***

Que *Faust* soit un drame ou un poème philosophique, notre opinion est la même. Si c'est un poème philosophique, il est absolument impossible d'en dégager la synthèse, l'idée-mère, le but métaphysique.

Admettons un instant que Méphistophélès soit ici l'incarnation du scepticisme humain ; il ne le représente absolument pas ; il ne suffit pas en effet de jeter un rire sardonique dans le bien et le beau pour avoir une puissance mauvaise. Le scepticisme a des gouffres plus profonds et plus effrayants qu'un plissement de lèvres, et, pas plus comme sceptique que comme démon, Méphistophélès, que l'auteur de *Corinne* dit être « le méchant par excellence », n'a le fond malsain d'un don Juan ou d'une lady Macbeth.

La philosophie allemande est de nature très abstraite. Leibnitz a des pages d'une profondeur telle que l'on perd parfois la tête dans ses raisonnements ; *la Critique de la raison pure*, de Kant, est souvent d'une obscurité si grande que les Allemands très lettrés seuls peuvent la saisir entièrement, mais la doctrine du philosophe se détache de ces livres d'autant plus nette et plus claire que le fond en est plus obscur, et, si l'étranger n'en saisit pas exactement le sens et la nuance de chaque mot, il se fait une idée bien exacte de la tendance et des conclusions de l'œuvre. Dans Gœthe, jamais ne se produit pareil effet ; lorsqu'on a fermé le livre, on a la tête toute bouleversée par un chaos de mots et de pensées qui s'entre-choquent dans le brouillard d'un panthéisme amoindri et étouffé ; il n'en jaillit pas l'éclair qu'on attend, et Mme de Staël, qui nous offre à tout moment

des aveux d'autant plus précieux qu'ils viennent d'une admiratrice sincère et d'une profonde intelligence, convient que « il ne faut chercher dans *Faust, ni le goût, ni la mesure, ni l'art* qui choisit et qui termine ; mais, si l'imagination pouvait se figurer *un chaos intellectuel*, tel que l'on a souvent décrit le chaos matériel, le *Faust* de Gœthe devrait avoir été composé à cette époque ».

Dans *aucune* des traductions de Gœthe que j'ai consultées, les traducteurs ne m'ont prouvé, par leur préface, leurs commentaires ou leur texte même, qu'ils avaient compris le second *Faust*. C'est ainsi que Gérard de Nerval, qui a admirablement traduit le premier, tout en restant très obscur dans les périodes obscures de l'œuvre allemande, a renoncé à poursuivre sa tâche dans *Hélène*, et son travail s'y borne à une simple analyse, un sommaire des scènes chaotiques que, pas plus que nous, il n'a comprises. C'est, nous semble-t-il, pour un traducteur de la force de Gérard, un aveu d'impuissance qu'il est bon de signaler ; et ceux qui connaissent cette partie du *Faust* du jeune romantique, savent combien il a torturé sa pensée et même son style, pour donner une certaine unité à une œuvre qui, en elle-même, en manquait totalement, et échapper au ridicule qui devait fatalement rejaillir de ce fait de traduire d'une langue dans une autre un ouvrage que l'auteur lui-même n'est pas bien sûr de comprendre.

De même, Henri Blaze de Bury, qui, dans son long et remarquable essai sur Gœthe, adore l'Olympien sans restriction, et prétend être arrivé, à force d'étude, à saisir l'énigme de sa mystique, s'arrête net à certaines pages, et, épuisé, pose sur la feuille blanche un immense point d'interrogation. Malgré cela, Henri Blaze ne se rebute pas, il cherche, dans son admiration parfaite, une excuse et dit, sur un ton illuminé d'extatique : « Il me semble que ce doit être pour le génie une auguste volupté que de donner ainsi libre carrière à toute son inspiration et d'en arriver un jour à ne plus choisir, *à ne plus émonder avec la faucille de la raison l'arbre touffu de ses idées*. La critique, qui refuse avec obstination à des hommes de la trempe de Gœthe et de Beethoven, *le droit de divaguer un jour à leur manière*, est évidemment pédante et ridicule. » (1) N'est-ce pas que de telles sentences n'ont pas besoin de discussion ?

***

« L'admiration pour Gœthe, dit Mme de Staël, est une espèce

(1) Henri Blaze de Bury, *Faust*. Paris, Michel Lévy. 1 vol. illustré de Tony Johannot. 1847 (p. 4).

de confrérie dont les mots de ralliement servent à faire connaître les adeptes les uns aux autres. Quand les étrangers veulent aussi l'admirer, ils sont rejetés avec dédain, *si quelques restrictions laissent supposer qu'ils se sont permis d'examiner les ouvrages qui*, etc., etc. »

C'est sur cette phrase, qui est plutôt d'un complice que d'un admirateur, que nous avons songé à écrire ce travail impertinent. Nous ne nous faisons pas d'illusion sur l'effet qu'il produira, un effet de pitié. Peu importe ; mais à ceux qui *ont lu Faust* et qui l'admirent, à ceux qui, sincèrement, trouvent dans cette œuvre détraquée, extravagante, parfois monstrueuse, le grand art, la large et sereine philosophie, le reflet d'une imagination saine ; à ceux qui, pour justifier leur idolâtrie, ne se reposent pas uniquement sur un culte qui date de près d'un siècle et que personne, jusqu'à Barbey d'Aurevilly, n'avait songé à renverser, à ceux qui, prosternés devant leur Zeus et n'osant lever les yeux sur la statue qu'ils vénéraient, n'ont pas vu que ce marbre reposait sur un piédestal chancelant, à ceux-là nous crierons toujours : Que ceux qui ont compris *Faust* se lèvent... et l'expliquent !

MAX WALLER

ÉTOILE DU SOIR

Sur le frais gazon
Flotte à l'horizon
La brume.
Au ciel déjà noir
L'étoile du soir
S'allume.

Comme un diamant
Au rayonnement
Splendide,
Tu verses tes feux
Dans les gouffres bleus
Du vide.

Es-tu le clou d'or
Qui soutient encor
Le temple ?
Es-tu le flambeau
Que l'amant du beau
Contemple ?

Pour te voir il faut
Que notre œil bien haut
S'élève.
Ne nous dis-tu pas :
— La vie ici-bas
Est brève ?

Dans le haut séjour
Etoile d'amour
Qu'on aime,
Vénus, dans le ciel
Mets ton immortel
Poëme !

Étoile du soir,
Etoile d'espoir !
O flamme
Dont chaque lueur
Met une blancheur
Dans l'âme !

Symbole divin
Que déchiffre en vain
Le sage !
L'homme n'a qu'un jour;
La terre est un court
Passage.

Et vers l'infini
Dont il est banni
Aspire
L'être chancelant
Qui passe et, tremblant,
Expire.

Problème ignoré !
Espoir adoré,
Fidèle,
Ta sœur est la foi,
Viens et conduis-moi
Près d'elle !

HÉLÈNE SWARTH.

LA DERNIÈRE AVENTURE

S'il est en histoire un fait avéré, c'est l'enlèvement de don Juan Tenorio par la célèbre statue. Dans le siècle sceptique où nous vivons, on peut nier que César ait conquis les Gaules, ou que Christophe Colomb ait découvert l'Amérique ; mais la triste fin du maître de Sganarelle est un de ces événements que les plus éhontés n'oseraient mettre en doute, une vérité aussi indiscutable que la guérison des écrouelles par les rois de France, ou l'apparition de Notre-Dame de Lourdes.

Cependant — et ceci prouve une fois de plus qu'avant d'écrire l'histoire, il faut s'être bardé le cœur de ce triple airain qu'Horace attribuait au premier navigateur, — cependant, dis-je, j'ai eu entre les mains un manuscrit dont l'auteur niait formellement la catastrophe qui, selon les écrivains les plus recommandables, mit fin aux fredaines du trop illustre libertin. Cet auteur, qui a gardé l'anonyme, sans doute à cause des histoires égrillardes dont il s'est fait le narrateur, mais qui, j'ai de fortes raisons de le croire, appartenait à l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur, affirme que le bruit de ce miracle fut répandu par don Juan lui-même, et n'était qu'un stratagème habile pour échapper, non seulement au légitime ressentiment des frères et des maris dont il avait endommagé l'honneur, mais encore et surtout aux poursuites que la très sainte Inquisition allait diriger contre lui, non pour ses mauvaises actions, mais pour ses mauvais principes. Selon mon bénédictin, Sganarelle reçut de don Juan le double de ses gages pour accréditer la légende du Convive de pierre, et ce valet hypocrite et menteur s'acquitta si bien de sa tâche, qu'avant peu, personne ne douta plus que don Juan n'eût partagé, au rebours, il est vrai, le sort d'Hénoch et de Romulus, en quittant ce monde sans passer par la petite porte désagréable du tombeau.

Pendant ce temps — toujours selon mon bénédictin, — don Juan, maudit de quelques-unes, pleuré en secret par le plus grand nombre, abandonnait pour jamais le doux ciel des Espagnes, franchissait les Pyrénées, et venait briller à la cour de France. On était alors au début du règne de François Ier ; Paris s'enivrait d'amour et de gloire, et les femmes étaient si peu farouches que l'exilé ne regretta pas longtemps sa patrie. — C'est toujours mon bénédictin qui parle ; je serais au désespoir que de telles assertions me fussent attribuées. Chacun sait du reste que l'époque où florissait la maison chevaleresque et voluptueuse des seconds Valois a été la plus éclatante de la monarchie française, et qu'en dépit des ambitieux efforts du Roi-Soleil, le charme vainqueur de leurs tournois et de leurs fêtes n'a jamais été atteint par la race épaisse et un peu campagnarde d'Antoine de Bourbon. Don Juan, dont le roi seul connut le secret, prit un nom de marquis ou de duc italien, et poursuivit à Paris le cours de ses conquêtes grenadines et sévillanes.

On conviendra que cette émigration, et cette métamorphose digne d'Ovide, sont marquées au coin d'une extrême invraisemblance. Il est cependant avéré

que, vers le temps où don Juan fut victime de sa facilité à admettre les gens à sa table, on vit paraître à la cour de France un seigneur étranger, jeune encore et de mine haute et fière, dont personne ne connaissait l'origine. Ce seigneur qui, dit-on, ressemblait fort à l'époux de la chaste dona Elvire, paraissait l'avoir pris à la fois pour patron et pour modèle. Comme don Juan, il était beau, amoureux et brave; comme don Juan, il était adoré de toutes les femmes; comme lui enfin, après avoir mis à mal une foule de dames et de vierges de toute condition, il finit d'une façon cruelle. C'est cette fin que je veux essayer de vous raconter d'après le manuscrit du bon père.

Selon lui, la cour de France devint le théâtre des galantes aventures du bel étranger, et, quoique le temps passât pour lui comme pour le reste des hommes, il ne semblait prendre aucun souci de la fuite des années. Nul ne savait son âge, et il avait sans doute oublié lui-même la date de sa naissance. Après mille et mille conquêtes, il se croyait aussi jeune que le jour où il avait cherché ou rencontré sa première aventure, et les femmes, nous l'avouons à regret, ne travaillaient pas à détruire ses illusions. Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque où, en rémission de ses péchés d'amour, le roi François Ier commença à faire pieusement brûler les hérétiques, don Juan poursuivait si audacieusement les dames de la cour que, malgré l'aimable indulgence des mœurs du bon temps, il eut vingt-cinq duels dans le cours de la même année. Vingt-quatre fois il coucha son adversaire sur le carreau; mais, à la vingt-cinquième affaire, il reçut d'un certain marquis de Piennes un magnifique coup d'estoc qui le cloua sur son lit pendant six mois bien comptés.

Aussitôt qu'il put marcher et reparaître à la cour, don Juan, sans se sentir aucunement touché de cet avertissement de la Providence, ne songea qu'à reprendre sa vie de débauches et de galanteries. Son goût pour la marquise de Piennes était tout-à-fait passé, et ses yeux libertins se fixèrent sur une jeune fille qui venait de faire son entrée dans le monde royal. Elle se nommait Renée de Simiane, et sa beauté de seize ans éclipsait les plus fières déesses de la cour, où triomphait alors la célèbre Diane de Poitiers. Don Juan devint donc éperdûment amoureux de la ravissante Simiane; et, les femmes ne l'ayant pas accoutumé à de longues résistances, il se promit qu'avant huit jours, quinze au plus, un nouveau nom serait porté sur la fameuse liste. Mais, à son inexprimable surprise, la belle Renée parut rester absolument insensible à ses hommages; tous ses efforts pour toucher le cœur de la dédaigneuse enfant restèrent infructueux, et don Juan dut s'avouer enfin qu'il ne réussirait que par la surprise ou la violence. Ce n'était pas la première fois qu'il avait recours à de pareils moyens, et il s'en était toujours bien trouvé, ses soi-disant victimes n'ayant jamais manqué de lui témoigner, dès le lendemain, une vive gratitude de la façon cavalière dont il les avait conquises.

Il fallait du reste qu'il se hâtât, car on parlait beaucoup du prochain mariage de Mlle de Simiane avec le jeune comte de Lorraine, de qui, disait-on, elle était fort amoureuse. Don Juan n'avait plus Sganarelle, ce modèle des valets étant, par parenthèse, mort des suites d'une indigestion, peu de mois après la disparition de son digne maître. Don Juan faisait donc ses affaires lui-même, et elles

n'en étaient pas plus mal faites. Il ne lui fut pas difficile de corrompre la suivante de la belle Renée. Cette fille lui livra sans aucun remords la clef de la chambre de sa maîtresse, et s'en alla souper avec son galant, en riant de l'aventure, et de la fâcheuse surprise qui, le soir des noces, attendrait le beau comte de Lorraine.

Don Juan compta les heures avec une fébrile impatience. Enfin, lorsqu'il jugea que la nuit était assez obscure, et que tout le monde dormait dans le château, il sortit sans bruit de son appartement, paré, coiffé et parfumé comme pour un bal et muni d'une épée solide, car la charmante Renée avait un oncle et un frère qui ne passaient pas pour entendre la plaisanterie. Il pénétra dans le jardin, ouvrit une petite porte qui donnait sur un escalier dérobé, traversa un long corridor, souleva une moelleuse portière, et se trouva enfin dans la chambre à coucher de la séduisante rebelle.

Renée de Simiane était plongée dans le doux et profond sommeil de l'adolescence. Une veilleuse posée sur une table épandait sa sereine et paisible clarté sur la belle fille endormie. La couverture négligemment rejetée à ses pieds et ses vêtements de nuit dérangés ou entr'ouverts laissaient apercevoir dans une nudité mythologique, ses bras, ses épaules, sa gorge pure, et peut-être bien quelque chose de plus. A cette vue, don Juan, brûlé de désirs, se sentit possédé d'une joie implacable et féroce. Celle qui l'avait bravé lui était enfin livrée sans défense ; nul ne pouvait la secourir ; elle était bien en son pouvoir, et à la volupté allait se joindre le plaisir ineffable de la vengeance. Déjà il se précipitait sur elle, lorsqu'une apparition effrayante l'arrêta dans son élan. Au pied du lit il vit tout à coup surgir un vieillard dont le seul aspect le glaça d'une superstitieuse terreur. Ce n'était pas l'un de ces ancêtres, beaux encore sous leurs cheveux blancs, et dont l'irrémédiable décadence n'inspire qu'une vénération presque religieuse, mais un spectre affreux et blafard, aux traits sillonnés de rides, aux chairs flasques et terreuses, aux paupières glabres et sanglantes, aux cheveux rares et grisonnants sur un crâne parsemé de creux et de bosses étranges. Un hideux sourire, plein d'instincts animaux et farouches, illuminait ses yeux obscènes et mettait à nu ses gencives édentées. Pour la première fois de sa vie don Juan eut peur et recula devant quelqu'un ou quelque chose. Il essaya pourtant de vaincre sa terreur, et porta la main à la garde de son épée. Horreur ! le spectre imita ce geste ; il l'imita de telle sorte qu'une idée effroyable traversa le cerveau de don Juan. Il hésita une seconde, puis il étendit la main vers le spectre : avec une épouvantable précision le spectre étendit la main vers lui. Alors le malheureux, sachant, à n'en pouvoir douter, à quelle apparition il avait affaire, prit, dans un transport de désespoir et de fureur, son épée par la lame, et, frappant devant lui avec le pommeau, fit sauter en éclats une grande glace placée près du lit de la belle dormeuse.

Au bruit, Renée s'éveilla en sursaut. En apercevant un homme dans sa chambre à cette heure de la nuit, son premier mouvement fut de croire à un voleur, et d'appeler à l'aide ; mais, avant qu'un cri fût sorti de ses lèvres, elle reconnut l'infortuné vieillard, et comprit le motif qui l'amenait près d'elle. Il y avait un si ridicule et si prodigieux contraste entre le gnôme disloqué et gro-

tesque qui avait été don Juan, et l'entreprise qu'il avait osé concevoir et qu'il n'eût sans doute pas menée à bon terme, que la belle Simiane n'eut plus la moindre envie de se fâcher, et qu'au contraire elle partit d'un formidable éclat de rire ; d'un éclat de rire si retentissant. si jeune, si sauvagement impitoyable, que le malheureux, chancelant sous la honte et perdant la tête, s'élança hors de la chambre et s'enfuit de toute la vitesse que lui permettait sa décrépitude. Il s'enfuit éperdu, traversa le jardin, et se réfugia dans sa chambre où, seul, dans une obscurité profonde, en proie à un paroxysme de rage désespérée, ses valets l'entendirent se heurter la tête contre les murailles et éclater en sanglots convulsifs.

. . . . . .

Le lendemain don Juan avait disparu, et jamais on ne le revit à la cour de France. Aucun chroniqueur n'a été assez heureux pour retrouver ses traces, et un voile impénétrable s'étend sur les derniers jours du trop persévérant séducteur. Cependant, un vieux médecin qui vécut vers la fin du seizième siècle et dont le nom m'échappe, parle dans ses mémoires d'un pauvre idiot, extrêmement âgé, qu'on avait jeté dans un hospice, quoiqu'il prétendît avoir été grand d'Espagne et l'amant de mille et trois princesses, sans compter une quantité fabuleuse de paysannes et de bourgeoises. Ce malheureux, dont l'esprit s'obscurcissait de plus en plus, languit pendant plusieurs années, et s'éteignit dans une profonde misère, le jour même où Montgommery donna au roi Henri II ce fameux coup de lance qui précipita la décadence des Valois et la ruine de l'ancien monde.

FRANCIS MELVIL.

SPLEEN

A GUSTAVE VINOT

Rien ne peut me guérir du mal qui me rend sombre,
Ni la sainte amitié, ni le dévouement pur,
Ni le devoir voulu que j'accomplis dans l'ombre,

Je suis dans ce désert comme un épi trop mûr
Oublié du faucheur, et dont chaque grain tombe
Au moindre vent qui vient balayer mon azur.

Mon cœur n'est pas si fort qu'une aile de colombe,
Tout point noir à mon ciel me paraît un vautour,
Dans le berceau qui rit je sens naître une tombe.

Mon rêve est sans objet, mon espoir sans retour,
Et si je lutte encor jusqu'à l'heure dernière,
C'est pour un vague honneur plus vide que l'amour.

Pour un néant plus vain que ma vaine prière ! !

FRÉDÉRIC BATAILLE.

CORRECTEUR!

Aujourd'hui pour la première fois, je suis entré dans l'atelier où j'ai obtenu la place de correcteur.

C'est une grande salle allongée, couverte d'un vitrage, comme une serre. Au milieu, deux rangées de casses adossées et au fond cinq presses qui marchent avec un bruit de charrette de brasseur ; le tiroir des presses sort, entre, va, vient régulièrement roulant sur ses rails, tandis que les courroies qui s'élèvent obliquement vers l'arbre, tournent sans fin avec une oscillation lente, et le tiroir avance toujours et recule, éternellement. Des filles perchées sur un tabouret présentent du papier aux griffes de la presse, un rouleau tourne, la feuille disparaît, une autre est happée. Cette machine a l'air d'un monstre, elle me fait peur.

Les ouvriers, les *typos*, debout devant leurs casses, composent avec un mouvement d'automate, sans parler; les petits apprentis vous passent entre les jambes et vont chercher de la bière pour les assoiffés.

De temps en temps une margeuse fredonne une chanson monotone qu'accompagnent dans le fond les conducteurs et les gamins, et la chanson s'enfle en bourdonnant, bête et traînarde, jusqu'au moment où un éclat de voix arrête le chœur, qui se tait effrayé.

M. Loutard, le contre-maître, m'a donné une place au fond, près des marbres. Il m'a présenté à mon confrère Malicot, un charmant garçon très-chauve qui se pique de beau langage et qui a la manie de mâcher sans cesse de la centaurée. « C'est bon pour l'estomac, dit-il. »

Malicot me passe des épreuves à corriger : CAHIER DES CHARGES : *Pavage à exécuter sur la route de Namur à Bruxelles par Waterloo, sur une longueur de* 160 *m. dans la traverse de Sombreffe.*

Cela m'a pris deux heures à corriger. Il est vrai que comme intérêt brut, c'était folâtre.

Malicot m'a appris ce que c'est qu'un bourdon, une espace, un cadratin, un lingot, une galée et une forme. Ces notions sont très utiles.

Aujourd'hui le patron a fait le tour des ateliers ; c'est un petit vieux tout gris, à l'air grincheux. Il a daigné me dire que mon épreuve était bien corrigée.

Je le savais. Je ne suis pas modeste de nature. La modestie est la vertu des sots ; ils ont conscience de leur valeur.

Il fait triste à l'atelier ; il pleut dehors et les vitres ruissellent.

Malicot est parti. Il a mangé trop de centaurée.

Son pupitre est désert et dessus se prélasse une épreuve de l'*Histoire contemporaine* de A. P... Cette épreuve m'attire ; j'ai envie de la prendre. Mais M. Loutard m'a regardé. Il arrive. Horreur ! il m'a donné douze folios de chiffres, des chiffres mal imprimés avec un nimbe noir qui fait papilloter les yeux. J'en ai pour trois heures. C'est horrible. J'ai peur de me transformer en chiffre, de m'arrondir en **6**, de me hacher en **4**, de me couleuvrer en **8** ; je deviens arithmométrique, je sens des vertiges, les lobes de mon cerveau s'en vont ; je les vois s'envoler sous forme de **0 0 0 0 0**, comme des ronds de fumée.....

Malicot est revenu ; il corrige la *Revue du Nord* et mâche de la centaurée (pour l'estomac). Heureux homme ! il a lu presque entièrement un article de M. X... sur les *Améliorations des chemins de fer brabançons*, sans compter un chapitre complet d'un roman de Zénaïde Fleuriot — romancier de grand talent, assure-t-il. — Moi, je ne rêve qu'un ouvrage complet à corriger ; ne fût-ce que trois pages, mais que cela ait un commencement et une fin ! Je n'ose plus ouvrir un livre ; je crains de n'y voir que des coquilles et des *lettres bloquées;* et puis il me semble qu'au plus palpitant du livre, il y aura une coupure nette et.... des annonces de pastilles anti-asthmatiques.

Il y a une corde qui pend au-dessus de mon pupitre. A quoi sert cette corde ? Pourquoi est-elle là ? Elle m'agace, elle a l'air de me défier, je la couperai....

N. B. — Il s'y est pendu.

JOHN KEAT.

COMME LA MER

Au poète Fernand Iasc.

Comme la mer qui hurle en frappant son rivage,
L'amour, l'amour farouche, est terrible et sauvage
Dans l'ombre de nos cœurs tremblants;

Comme la mer nacrée où chante la sirène,
L'amour prend quelquefois une douceur sereine,
Après ses longs plaisirs sanglants ;

Comme la mer lugubre où se brisent les vagues,
L'amour, même en sa fleur, est plein de sanglots vagues ;
Comme elle il est toujours amer ;

Comme elle il a ses cris de détresse bénie,
Et l'amour, ce grand mot d'où naquit le génie,
L'amour est saint comme la mer !

CHARLES FUSTER

RONDEAUX

A. J. Mathieu.

I

Pauvre Boileau, ce siècle brise
Les images de bien des dieux :
Ta gloire, en nos temps oublieux,
Ta gloire, hélas! on la méprise;
On te trouve fastidieux.

Ta verve glace et paralyse,
Dit-on; dans tes vers ennuyeux
Jamais un mot d'amour qui grise,
Pauvre Boileau!...

Le siècle d'une voix précise
T'a dit ton fait; Banville attise
Contre toi la haine; et les vieux
Pions, seuls trouvant ta Muse exquise
Déplorent l'humaine sottise,...
Pauvre Boileau!!...

II

« Je t'aime bien, belle nature, »
Disais-je naguère; « les fleurs,
» Les brises, les oiseaux siffleurs,
» L'ombre épaisse de la ramure
» Endorment mes âpres douleurs.

» O Poésie! amante sûre
» Qui viens répandre dans les cœurs
» Les flots de ton ivresse pure,
« Je t'aime bien! »

Maintenant géante structure
Des monts, poésie et verdure
N'ont plus pour moi d'attraits vainqueurs...
Irma, divine créature,
A toi seule, à toi je murmure :
« Je t'aime bien!... »

EUGÈNE TAVERNIER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Au Pays du Kirschwasser, par Fernand Gueymard, avec une préface de Camille Lemonnier. 1 vol. Bruxelles, Office de Publicité. Fr. 3-50. — *Le Pays des Sapins*, par H. Hoornaert. 1 vol. Bruxelles. J. Albanel. Fr. 3-50. — *Les Aveux*, par Paul Bourget. 1 vol. Paris, Lemerre. 3 fr. — *Le Faust de Gœthe*, par Max Waller. 1 vol. Bruxelles, Rozez. 2 fr. — *Régor for ever.* — *Refrains politiques sur la patrie*, par J. Henderickx. 1 vol. Bruxelles, Parent et Cie. 1 Fr. — *M. Nautet.* — *L'Art moderne.* — *Les femmes comme il en faut*, par E. Villemot. 1 vol. Paris, Ollendorff. Fr. 3-50. — *Les Épaves*, par A. Thalasso. 1 vol. Paris, Ghio. Fr. 2-00. — *Insomnies*, par le même. 1 vol. Paris, Ghio. 2 Fr.

I

Que j'admire ceux qui, en voyage, ont assez de volonté pour écrire chaque jour leurs impressions, noter leurs souvenirs, évoquer les visions de la journée! pour se mettre, le soir, sur un coin de table quelconque, à l'auberge, à griffonner des notes détaillées, alors que l'on serait si heureux d'éteindre sa bougie et de rêver, en s'endormant, à ce qu'on a vu.

M. Fernand Gueymard a eu cette tenacité; son livre est composé de lettres écrites ainsi à sa sœur au soir le soir; c'est une œuvre d'écrivain et d'homme d'esprit. Avec lui, j'ai, pendant deux heures, voyagé d'une façon exquise à travers le beau pays de Bade et

cette Forêt-Noire dont les contes de Hauff disaient naguère à nos crédules cervellettes de si terribles choses. Peut-être y a-t-il dans le style de M. Gueymard un brin d'affèterie qui en fait le meilleur exemple de la littérature d'amateur, certaines tournures de phrases un peu vieillotes, et une trop grande profusion de détails, mais le livre est d'une lecture facile et panachée qui plaît.

La préface du *Pays du Kirschwasser* est écrite par notre cher maître Camille Lemonnier; il est inutile de dire que c'est un petit bijou.

Et voyez comme c'est commode de voyager dans son fauteuil: de la Forêt Noire où je laisse M. Gueymard, je me transporte en pleine Norwège, *au Pays des sapins*, avec M. Hoornaert; je traverse des places à noms baroques dans le genre de celui des allumettes suédoises; j'escalade des pics, je franchis des abîmes, je rencontre les spectres d'Ordener et de Han d'Islande et en quelques minutes je suis apte à vous expliquer ce que c'est que le *Voringfos*, *l'Eidfjord*, *le gaard de Skjægedal* et une foule d'autres choses en *vord* ou en *djœr*.

II

Les Aveux, que M. Paul Bourget avait primitivement intituler *Confiteor*, viennent de paraître chez Lemerre, et le poète en est déjà presque célèbre. Il y a dans son vers tant d'âme et une si grande science poétique dont on ne sent point l'effort, que Paul Bourget se place d'emblée côte à côte avec les autres délicats du passage Choiseul. Souvent il a l'allure de François Coppée, mais la note est plus forte et la facture souvent plus nerveuse. Lisez *Nuit d'été :*

O nuit, ô douce nuit d'été qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose.

O nuit, ô douce nuit d'été qui sur les mers
Alanguis le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

O nuit, ô douce nuit d'été qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent les formes blanches.

O nuit, ô douce nuit d'été qui parles bas,
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante!

Nous quittons à regret ces charmantes strophes pour parler de nous-même qui avons eu l'outrecuidance de faire paraître en brochure notre insolente étude sur *le Faust de Gœthe*. Elle nous a valu une foule de lettres indignées dont nous détachons cette poésie où la fine plaisanterie gauloise s'unit à l'harmonie rythmique. Elle est signée *Régor;* souvenez-vous de ce nom.

SONNET

DÉDIÉ AU CRITIQUE DU « FAUST DE GŒTHE »

—

Le baudet d'une verdurière
S'arrêta devant un hôtel
Où l'on buvait des brocs de bière
Aux accords de « Guillaume Tell ».

On entendait un air de flûte....
L'animal dit: « Entrons en lutte. »
La flûte chante: « A mes Amours! »

L'orchestrion dans la lumière
Etincelait, comme un castel
Que dore une lueur dernière
De ce bouffi « l'astre immortel! »

Hi! han!! hi!! han!!! Mais le chant monte
Au ciel! et l'âne plein de honte
Se tait. — Le chant montait toujours.

Cela est presque drôle et nous pardonnons volontiers à M. Régor sa boutade satirique; toutefois, pour le punir, nous donnerons à nos lecteurs l'ébahissante poésie qu'il nous a

priés *très-sérieusement* autrefois de publier et qu'il intitule : *Notre enfant*. Inutile de dire que M. Régor dédie cette perle à sa femme :

Comme nous t'aimerons, comme tu seras fière
De l'avoir à ton sein, à son heure première ;
Comme je t'aimerai d'en être fière ainsi !
Pour ce bonheur, femme, merci !

Que je travaillerai ! que j'aurai de courage
En songeant que le soir, en quittant mon ouvrage,
A notre humble foyer, vous m'attendrez tous deux :
Je serai doublement heureux !

En te disant maman, « *avecque sa voix d'ange,* »
Il t'ouvrira le ciel, mais un ciel sans mélange :
Tu ne vivras qu'en lui ! — Je serai triomphant
Dans le bonheur de notre enfant !

Il ne sera pas riche en venant sur la terre,
Mais nous l'aimerons tant ! — Puis moi, qui suis le père
J'aurai bien plus de force en voyant ton amour
Rayonner dans notre séjour !

Je le rêve adorable et, soit garçon ou fille,
Il me dira papa, *je lui dirai* Camille.
Puis parfois nous jouerons... et — dois-je l'avouer ? —
Moi, je voudrais déjà jouer !

J'aurai bien soin de toi, ne crains rien, je t'adore
Je veux être pour toi « ta mère » et plus encore :
Je veux que ton mari soit aussi doux qu'aimant
Et que tu l'aimes vivement !

Ton enfant ! mon enfant ! comme je le désire !
Je l'attends ! qu'il te vienne !... Ah ! c'est un vrai délire !
Que le fruit de l'amour, si longtemps espéré,
Même en ton sein soit adoré !

O Régor ! je suis vengé.

Dans le même boisseau nous mettrons les hilarants *Refrains politiques sur la Patrie*, de M. J. Henderickx. A ceux qui aiment à rire, à se gausser, à s'esbaudir, nous recommandons beaucoup ce livre où se prélassent et gambadent des alexandrins de quatorze pieds : « *Le bien le plus précieux, c'est la libre conscience,* » ou bien : « *La discussion libre assainit la conscience.* » Vrai ! c'est excessivement drôle et M. Henderickx a fait là une suite de très bonnes charges pour blaguer les vers de trompettes et d'allumeurs de réverbères.

III

C'est vraiment curieux. Il y a en Belgique un tas d'inconnus, qui ne comptent pas, dont l'opinion est aussi indifférente au public qu'une borne à un caniche, qui ont un droit que personne ne leur conteste : celui de se taire, qui sont droguistes ou sous-chefs de bureau, sans qu'âme qui vive y trouve à redire qui n'ont en littérature qu'un *surnom*, *Louis*, par exemple, et qui *lâchent* de temps en temps un article plus ou moins — moins — bien écrit, pour démontrer que nous ne pouvons pas avoir de littérature nationale. Ils blessent injustement nos écrivains, ils ravalent nos efforts, ils nient les résultats obtenus, ils font œuvre ténébreuse de faux frère, ils ne sont agréables à personne et sont désagréables à beaucoup, n'importe ! du haut de sa redingote, le sous-préfet de Brard et Saint-Omer les contemple, et, d'un ton hargneux, ils introduisent, au sanctuaire respectable de la *Revue de Belgique*, par exemple, une étude gravement intitulée :

Des difficultés d'une littérature nationale.

C'est ce qu'a fait M. F. Nautet dans le numéro du 15 juillet 1882 de cette Revue.

Je ne connais pas M. Nautet, son honorable nom n'a jamais été prononcé devant moi, il serait grand-duc et membre du Sénat ou marchand de boules de gomme rue des Renards, que j'ignorerais absolument et sans le moindre regret sa très respectable existence, s'il n'avait eu la malheureuse idée de donner à la *Revue de Belgique*, pour laquelle j'ai, comme les jeunes Spartiates, le respect dû aux têtes chauves, cet article inutile et faux.

Notez d'abord qu'il n'est pas très clair, cet article ; cependant nous y avons compris

ceci qu'il ne peut y avoir de littérature nationale en Belgique, parce que il n'y existe pas de langue nationale, et que, tant que nous écrirons en *bon* français, nous n'aurons ni originalité ni caractère. M. Nautet niera sans doute aussi la littérature américaine, sous prétexte que les Yankees parlent anglais !

Comme raisonnement, c'est un peu la tour de Pise de la logique.

Nous n'avons plus qu'à adopter le flamand, projet très ancien, inventé, paraît-il, par Guillaume de Nassau. Allons ! M. Lemonnier ! faites-nous *un Mâle* en flamand, zelle ! et vite, ver mille ! et toi, Hannon, des buveuses de phosphore en flamand, et vous, grand de Coster, sortez de la tombe où vous ont mis les Nautet, pour traduire en flamand votre admirable poëme ! mangeons du *waterzoei*, jouons du *rommel-pot*, buvons de la *bruin bier* et écrivons tous, jeunes et vieux, en flamand.

Un comble, c'est que le produit de M. Nautet prend place précisément à cette *Revue de Belgique*, qui prétend être créée depuis quatorze ans pour prouver qu'il y a une littérature nationale, qui a publié successivement Émile Leclercq, Max Sulzberger, Van Bemmel, Caroline Gravière, Lucien Solvay, Dommartin, Vautier, Camille Lemonnier, Pergameni, Xavier de Reul, Harzé, Maus, De Linge, Marie Nizet, qui n'a pas publié Edmond Picard, Octave Pirmez et d'autres. C'est là que M. Nautet vient donner à tous ces noms une gifle dont la meilleure partie tombe sur quelqu'un qui ne l'a pas volée.

Après des digressions savantes qui allongent très considérablement son article, M. F. Nautet dit en concluant : « S'il m'était permis de donner un conseil aux jeunes littérateurs, je leur dirais de se battre afin qu'on s'attroupe.... »

Eh bien! oui, nous nous battrons, sans pour cela demander des conseils à M. Nautet ; nous nous battrons contre les eunuques qui envient notre virilité, contre les vieux genoux qui convoitent nos crinières, contre les cancres qui dénigrent les Belges, contre les coquecigrues qui se figurent que nous avons une cuisse de poulet en guise de plume, nous inscrirons nos grands noms passés et présents sur nos édifices ; mais nous nous battrons surtout, et ici c'est à vous que je m'adresse, Monsieur Nautet, contre ceux qui s'acharnent à nier notre existence.

IV

Coq-à-l'ânons.

Depuis plus d'un an l'*Art moderne* vit d'une vie intense, sans cesse à l'affût des choses nouvelles et tournant la tête, sans crainte qu'ils ne l'éblouissent, vers les étincellements du progrès. « L'art, a-t-il dit, est le contraire de toute recette et de toute formule. L'art est l'action éternellement spontanée et libre de l'homme sur son milieu, pour le transformer, le transfigurer, le conformer à une idée toujours nouvelle. »

A partir du jour où M. Edmond Picard écrivait ce manifeste, l'*Art moderne* devint une autorité en Belgique. Plus savant peut-être que l'*Artiste* auquel il succédait, plus large que le *Journal des Beaux-Arts*, il devait apporter à sa critique cet esprit d'indépendance qui est une force. Rarement il a des complaisances, ne puisant ses jugements que dans un goût parfait, toujours judicieux. L'*Art moderne* est anonyme; les articles n'en sont pas signés, ce qui en décuple l'autorité; la critique ainsi faite lui donne une teinte mystérieuse derrière laquelle on découvre parfois le trait du chef à des phrases plus élégantes, à des remarques plus profondes, à des subtilités plus grandes; mais l'artiste critiqué par cette revue sent qu'il est aux prises avec un juge réel, impartial, compétent, épris des sublimités de l'art, et d'autant plus sévère qu'il est inconnu.

Toutes les études artistiques ou littéraires qu'a publiées jusqu'ici l'*Art moderne*, répondent bien à son titre, et le journal de M. Picard devait reprendre la devise de l'*Artiste* : « Naturalisme et Modernité ». C'est ainsi qu'il a donné de si parfaites études sur Hippolyte Boulenger, Courbet, Portaels, sur Conscience, Littré, Daudet, Flaubert, Hugo,

Pirmez, où toujours l'auteur anonyme prouve qu'il possède cette chose indéfinissable : le don.

Depuis longtemps nous avions à rendre cet hommage au journal d'art le meilleur qui soit en Belgique et à l'écrivain hors pair qui le dirige.

MAX WALLER.

— Aux lecteurs qui aiment la philosophie gaie, la belle humeur toujours en train et les histoires féminines d'une saveur vraiment parisienne, nous recommandons le nouveau livre d'EMILE VILLEMOT : *Les Femmes comme il en faut*. En tête du volume figure une dédicace : *A la Femme comme il faut* — qui est un galant et délicat hommage que l'écrivain a cru devoir faire rendre tout d'abord aux femmes honnêtes par celles qui ne le sont pas.

Un joli dessin de Luigi Loir illustre la couverture. *Les Femmes comme il en faut* sont appelées à avoir un succès égal à celui des *Bêtises du Cœur*.

***

— *Les Épaves*, par ADOLPHE THALASSO. — Des vers, encore des vers, des sonnets, des pièces d'actualité, — oui, mais pleins de jeunesse, de foi, d'amour et de fraîcheur. L'auteur croit encore à quelque chose, à la femme, aux printemps, aux caresses, aux aveux dérobés, aux larmes tremblantes aux coins des cils noirs, aux fièvres des vingts ans. Tout cela est frais, coquet, élégant, embaumé et chatoyant comme un pastel de Boucher: que demander de plus au poète qui nous amuse une heure ?

***

— *Insomnies*, poésies, par ADOLPHE THALASSO. — Les sonnets, les pièces de cette plaquette, tourmentés comme le titre l'indique par le spleen des rêveries nocturnes, ne manquent ni d'énergie ni d'originalité; l'auteur y chante beaucoup l'amour, encore l'amour, toujours l'amour : heureux privilège de la jeunesse en fleur qui fait passer une heure agréable au lecteur. De plus, l'impression est faite avec un luxe, une recherche qui rendent cette plaquette digne de figurer dans la bibliothèque des bibliophiles les plus délicats.

***

— *Les Gouailleuses*, poésies, par PIERRE INFERNAL. — Plaquette économiquement imprimée qui ne manque pas d'originalité. M. Infernal *ne l'est pas*, et nous le soupçonnons fort de s'être bien battu les flancs pour avoir l'air cynique. Il a trouvé cependant des chûtes de strophes très-heureuses et son livre a un très spécial caractère.

***

REVUE MENSUELLE.

—*La Tribune littéraire*, directeur : PAUL BOISSERIE, Grand'rue, Bergerac, (Dordogne) Principaux collaborateurs : Frédéric Bataille, Hippolyte Buffenoir, L. J. Béor, Charles Fuster, etc.

***

LA LUMIÈRE

SCIENCES. — ARTS. — LITTÉRATURE. — MORALE. — *Révélations et expérimentations du nouveau spiritualisme*. — Revue mensuelle, 5 francs par an, Boulevard Montmorency, 75, Paris.

NEMO.

Bruxelles. — Société Générale d'Imprimerie, de Distribution et d'Affichage, 1, rue d'Arenberg.

CIRAGE JACQUOT ET JAGQUAND. Vente en gros aux mêmes prix et conditions qu'à Paris, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

PLUS DE COPEAUX. Propreté, économie, allume-feu sans pareil. On allume 40 fois son feu pour 15 centimes; le paquet de 40 feux, 15 cent. Le demander chez tous les épiciers, droguistes, etc. Seuls dépositaires pour la Belgique et la Hollande, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

AUX HALLES CENTRALES, rue de l'Evêque, 14, à Bruxelles. — Ce restaurant, avantageusement connu pour la modicité de ses prix et sa cuisine bourgeoise, rappelle au public que l'on peut toujours y trouver, pour 1 fr., un dîner on souper composé de : 1 potage, 2 plats viande et légumes. — Pension : 70 francs.

CAPITAUX A PLACER EN 1er ET 2e RANG, A 4 1/2 ET 5 %. — ACHAT NUES-PROPRIÉTÉS ET RENTES VIAGÈRES.
S'adresser J. HUET, boulevard du Nord, 17, Bruxelles.

Restaurant du SPORT, 68, BOULEVARD DU NORD, BRUXELLES. Ouverture le 21 mai par Ad. COUCOGNE, ex-maitre d'hôtel des premières maisons deBruxelles et d'Ostende.
Dîners à prix fixe et à la carte. Vins des meilleurs crûs. Service soigné.

LIBRAIRIE

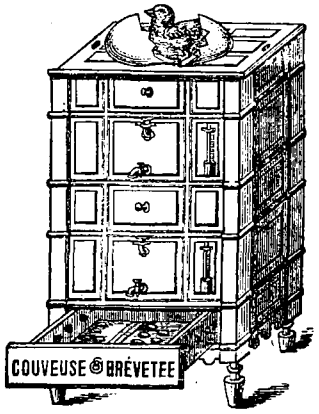
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

Gouveuses artificielles brévetées
seul propriétaire
F. BAUDOUX
168, Boulevard du Hainant, Bruxelles.



Couveuses depuis 110 francs.
Eleveuses depuis 35 francs.

Fonds de Magasins

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par G. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

GUÉRISON

CERTAINE ET RADICALE

de toutes les affections de la peau, des *plaies* et des *ulcères variqueux* qui sont souvent considérés comme incurables par les plus célèbres médecins. — Ce traitement ne dérange nullement du travail, il est à la portée des plus petites bourses, et dès le 2e jour produit une amélioration très sensible. S'adresser à M. LENORMAND, médecin-pharmacien à TOURNAN *(Seine-et-Marne, France)*. Consultation par correspondance.

GRAND ARRIVAGE
DE
CHAUSSURES ANGLAISES

en tous genres, pour hommes, aux prix incroyables de

Fr. 12-50, bottines ordinaires
» 15 », » de luxe

vernis, cuir ou étoffe, avec boutons, lacets ou élastiques

ALLEZ POUR VOUS CONVAINCRE A

THE ENGLISH BOOT DEPOT

21, Boulevard du Nord, 21
près la Gare du Nord (1er étage)

CONCURRENCE IMPOSSIBLE

Rien de commun avec la Chaussure Américaine.

DATE COFFEE

Ce café, tant recommandé par les médecins les plus célèbres de tous les pays,

NE COUTE PLUS RIEN

Son prix est remboursé par des billets que vous pouvez *immédiatement utiliser comme argent comptant.*

En vente chez les principaux négociants de la Belgique, en boîtes de fer-blanc, au prix de fr. 1-50 et 1-88 le 1/2 kilog, boîte comprise. Les boîtes vides seront reprises à raison de 10 centimes pièce. — Pour le gros, s'adresser à THE BELGIAN DATE COFFEE C° (Limited), 35, rue de Malines, Bruxelles.

A LA BASCULE

Ancienne Maison HEYMANS, hameau de Vleurgat (Uccle)

2 et 4, coin de la chaussée de Waterloo, près du bois de la Cambre

RÉOUVERTURE

DE L'ESTAMINET-RESTAURANT

par Ferdinand VANDERRIVIÈRE

Grande salle de 200 couverts pour banquets, dîners de noces et fêtes de sociétés. — On prend des pensionnaires.

Chambres et quartiers garnis et non garnis à louer. — Ecurie et remise pour chevaux et voitures. — Prix très modérés.

FABRIQUE D'APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

45, RUE DES CHANTEURS

PRÈS LA GARE DU NORD, BRUXELLES

G. SCHOONJANS

Lustres, Suspensions, Candélabres, Girandoles, Lanternes, Pendules, Objets d'art, etc. — Foyers à gaz. — Fourniture de compteurs. — Placement de tuyaux.

SEULE MAISON

EN BELGIQUE

où l'on fabrique spécialement le

POSTICHE d'homme

Dernière perfection et du plus grand naturel

TOUPETS & PERRUQUES

de 10 à 100 francs

Ouvrages artistiques en cheveux,

Bijoux, Cadres, Souvenirs, etc.

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, Bruxelles.

NOUVELLE DÉCOUVERTE

(Le Pogonotome)

RASOIR MÉCANIQUE

Toute personne peut se servir de ce rasoir sans aucune crainte de se couper

Agent général : TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, Bruxelles

PRIX : fr. 5 et 7-50 avec lames de rechange *(Remise au commerce)*

RASOIR ANGLAIS de Sheffield

Garantis à l'épreuve

Tout rasoir peut être échangé jusqu'à entière satisfaction de l'acheteur, sans rétribution.

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — **No 19** — 1er Volume — 1er Septembre 1882

SOMMAIRE

Résurrection . . . . . ALBERT GIRAUD.
Les Inconstances . . . . . FRÉDÉRIC BATAILLE.
Nos Poètes. Georges Eeekhoud . . . . . MAX WALLER.
Soleil Couchant . . . . . FERDINAND HUARD.
Conjungo . . . . . MAX MARC.
Demande . . . . . FRÉDÉRIC BATAILLE.
Une amourette . . . . . ÉDOUARD RONVAL.
Chronique littéraire. . . . . MAX WALLER.

Le Numéro : 25 cent. — Étranger : 30 cent.

Se trouve chez les principaux libraires et marchands de journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue du Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

ABONNEMENTS :

Un an. . . . . Fr. 5 | Six mois. . . . Fr. 2-50

ÉTRANGER, le port en sus.

L'année commence le 1er Déc., le semestre le 1er Juin. Les abonnés nouveaux reçoivent les numéros parus.
Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* UN SEUL sur papier du Japon.

PRIX DE L'ABONNEMENT { Sur Hollande. . . . . 10 Francs.
Sur Japon. . . . . 20 »

Les ouvrages dont il nous est envoyé un exemplaire sont annoncés ; ceux dont il nous est envoyé deux exemplaires, analysés. Il est fait exception à cette règle pour les ouvrages d'une certaine importance. Tous les livres doivent être adressés à Max Waller, 74, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

AUX LECTEURS

La *Jeune Belgique*, arrivée à un succès auquel nous ne nous attendions pas, étant données ses fougues de langage et d'opinions, ses fusées révolutionnaires qui devaient fatalement blesser certains lecteurs dans leurs idées littéraires, aspire à se transformer encore et vient demander un conseil et un vote à ses excellents et sympathiques abonnés.

Il s'agirait, pour nous, de paraître *une seule fois par mois* sans diminuer notre contenance, en l'augmentant même, c'est-à-dire sous forme de livraisons de 40 pages. Cela nous permettrait de donner des œuvres de longue haleine sans les scinder outre mesure, comme nous avons été forcés de le faire avec nos 16 modestes petites pages. Malgré cet accroissement de volume qui ne s'arrêtera pas là et que nous espérons continuer en raison de notre succès, le prix de l'abonnement resterait le même qu'auparavant (5 fr. par an) et nos lecteurs auraient 96 pages de plus au bout de l'année.

Nous prions tous ceux de nos abonnés qui jusqu'ici nous ont poussés, de vouloir bien nous faire savoir par carte-correspondance ce qu'ils préfèrent ou du *statu quo* ou du nouveau projet qui serait mis à exécution à partir du 1er décembre 1882 (c'est-à-dire du 2e volume). La majorité statuera.

Nous pouvons annoncer dès maintenant, pour cette époque, la publication d'un petit roman de jeunesse d'Émile Zola : *Naïs Micoulin*, ainsi que d'études littéraires sur Victor Hugo, Daudet, Champfleury, Flaubert, Zola, Cladel, etc.

Nous continuerons toujours à publier les ouvrages des jeunes, des inconnus d'hier, des croyants, des amis.

LA RÉDACTION.

IDYLLES MODERNES

RÉSURRECTION

C'est le boudoir d'il y a dix ans, le même, — un peu fané. Le rose Pompadour des tentures a blanchi. Les ganses des rideaux ont éteint leurs lumières d'argent. Dans les trumeaux, sous des festonnées de fleurs, les glaces au tain humide réfléchissent les objets comme dans un brouillard. Sur son piédouche de nacre, pose la pendule Céladon, les aiguilles arrêtées sur l'heure de l'adieu. Deux vases de jaspe au long col s'élancent aux coins de la cheminée, dominant la silencieuse hilarité de magots chinois, dont les grimaces attristent. Sur les panneaux s'enguirlande une poursuite de petits Amours. La poussière donne aux toiles la mélancolie des choses délaissées. Les Cupidons peints, ralentissant leur course, semblent mener le deuil blanc d'un de leurs frères, — amour de chair, celui-là, — nourri de baisers et de mignardises, et mort un jour entre nous deux, il y a dix ans, dans ce boudoir.

Alors *elle* était belle, heureuse, adorée. Son âme avait aimanté mon âme. Elle sollicitait comme une énigme. Ses yeux glauques, profonds, invitants, — à la fois lumineux et sombres, avaient un changeant mystère. D'une boréale blancheur, sa peau ne s'avivait pas aux pommettes. Une luxuriante chevelure blonde coiffait d'or fluide sa tête pâle. Elle s'entourait des étoffes qui flattaient son teint, et sa toison flave semblait éclore de sa robe neigeuse, comme d'un lys blanc — une étamine fauve.

Son amour était de glace comme son corps ; mais de cette glace polaire si froide qu'elle fait l'illusion d'une brûlure. Ses dédains attiraient comme des avances. Ses refus étaient encore des caresses, — charme étrange, insaisissable et pénétrant de cette passion hivernale. Et lentement, aux tiédeurs d'Avril, avait battu le cœur de la fille de givre ; et toutes ces virginités d'hermine, toutes ces blancheurs de banquise subissaient enfin le dégel rose du baiser.

Alors, s'éternisait le tête-à-tête, dans l'intimité du boudoir. C'était une églogue moderne, — sur un sofa. Sa parole ailée volait au ciel de la fantaisie, mignonne, pépiante et colorée comme un oiseau-mouche. Je lui lisais les vers amoureux de Sully-Prud'homme et de Coppée, tandis que sur l'exquise édition Lemerre, tamisé par les ramages des rideaux, le soleil jouait en fleurs de lumière. Puis, un

jour, secouant notre kief, un départ brusque, un adieu balbutié, une séparation qui devait durer un mois, — qui dura dix ans.

Et maintenant, je la revois par hasard, presque vieille. Sa robe feuille-morte s'attendrit des mélancolies d'Octobre. Son buste aux florentines cambrures, épaissi par l'âge, a perdu la sveltesse de son jet, l'attache délicate du cou, la ligne harmonieuse des épaules. Aux tempes, se plisse une patte d'oie. Les fossettes deviennent des rides. Rouges, les paupières clignotent sur des yeux sans regard. La peau laiteuse est couperosée. Le pourpris des lèvres bleuit. La chevelure blonde, aux annelures d'or, fonce et paraît brune. Autrefois chaud et bien posé, son contralto a des notes tremblées d'ancien virginal. Honteuse d'être ainsi déchue, elle se roidit. D'un ton dégagé, elle récite une banalité mondaine. Mais la voix s'étrangle, mouillée de pleurs. Et nous nous retrouvons, la main dans la main, sur le sofa. Nous parlons de notre amour avec une douceur recueillie, — comme on parle des aimés qui sont morts. Comme il est berçant, le rappel des choses ! Nous revivons tout : le nonchaloir des divans ; l'inassouvie contemplation de nous-mêmes ; l'égrènement perlé des rires ; l'envoi apparié de nos fantaisies, et, — dans les pays artificiels, sous un ciel rose, à travers les prairies idéalement vertes, nos recherches de l'inconnu, ce trèfle à cinq feuilles. Puis, l'exil et ses rancœurs, l'absence et ses lancinantes blessures ! Ce boudoir, elle l'a clos de ses mains fébriles, le soir de l'adieu. Elle a défendu d'y jamais entrer. Comme relique d'amour, elle a voulu emporter sa robe blanche, la préférée. Et quand elle a perdu l'espoir du retour, elle a renfermé la toilette dans un coffre d'ébène, oblong et noir comme un cercueil, et, navrée, il lui a semblé qu'elle s'ensevelissait elle-même.

Le jour baisse, le soleil sombre à l'horizon, et le boudoir s'obscurcit. De tous ces souvenirs remués s'exhale un parfum troublant, comme d'un vieux sachet d'ylang-ylang. Une tendresse nous pénètre, et je prie la pauvre ridée de remettre la robe d'autrefois.

Elle me sourit tristement et s'éloigne.

Je reste seul. Il me semble que j'ai rêvé. Le temps s'est arrêté il y a dix ans, comme la pendule.

Tout à coup, — un pas léger retentit, et dans l'encadrement noir de la porte, vague, une forme pâle apparaît.

Un dernier rayon de soleil perce les rideaux, et lui fait un sillage de lumière. Et comme elle s'avance, un cri m'échappe. Sa taille s'est affinée. Son buste a repris la désinvolture rythmique de la jeunesse. Au front, aux tempes, plus de rides. S'éclairant d'elle-même, la peau éblouit. Les yeux, bleus et verts, attirent, noient. Et sur les lames

blanches de la robe, et sur le grain blanc des épaules, se tord puissamment la lourde crinière fauve, — que le soleil couchant poudre d'étincelles.

Et tu m'es rendue, ô mienne ! Une clarté qui vient de toi, plus intense que celle du jour, illumine. Le boudoir revit et s'emparadise. Les tentures rosissent comme des chairs ; les glaces se renvoient de claires images ; la pendule sonne ; les magots grimacent un éclat de rire ; les argents et les ors chantent leur gamme luisante ; et les petits dieux des panneaux, las de leur deuil blanc, dans un fouillis d'ailes et de carquois, se précipitent. Tout fête la résurrection. Tu m'es rendue. Absence, exil, vieillesse, — mensonges ! Et l'amour seul est vrai, l'amour enjouvence, l'amour divinise ! D'un souvenir, il rajeunit. Une larme humecte les feuilles mystiques du passé, et les feuilles jaunes ont une reverdie ! — Tels s'épanouissent dans la mort, d'eau pure arrosés, les pétales secs de la fleur de Jéricho.

ALBERT GIRAUD.

LES INCONSTANCES

IMITÉ DE GRÜN

Une jeune fille est la fleur éclose
Qui met son parfum dans l'air printanier.
— Est-il jardinier
Qui n'ait cultivé jamais qu'une rose ?

Ses doux yeux d'azur, clairs comme un soleil,
Viennent réjouir le rêve de l'homme.
— Est-il astronome
Qui ne lorgne au ciel qu'un astre vermeil ?

Sa bouche est la coupe au dessin sévère
Où le doux nectar garde sa saveur.
— Est-il un buveur
Qui boive toujours dans le même verre ?

Ses pieds gracieux, couple familier,
Vont dans les sentiers où pousse le hêtre.
— Est-il chasseur piètre
Qui n'ait jamais pris au bois qu'un ramier ?

Son cœur est la source aux fraîches délices
Où boit l'amour jeune avec passion.
— Est-il papillon
Qui n'ait effleuré plus de vingt calices ?

FRÉDÉRIC BATAILLE

NOS POÈTES

I

GEORGES EEKHOUD

Lorsque l'été revient avec ses éparpillements de rayons, ses parfums subtils, ses chants radieux, ses vies intimes qu'autour de soi l'on sent bruire, il semble que l'on soit plus porté que jamais à lire et à goûter les bons vers ; ils sont comme l'accompagnement intellectuel du renouveau physique et l'esprit pour les comprendre a subi la préparation latente de la nature. C'est sous cette influence uave que nous relisions récemment les poésies du poète Anversois Georges Eekhoud.

Nous avons été frappé par ces vers simples, faciles qui marquent cependant la première étape du talent du poète, puisqu'ils étaient écrits en 1874 :

L'automne allait venir... sur les hallliers touffus
Apparaissaient déjà des tons bruns et confus ;
Le rouge cramoisi montait au vert des haies;
Les sapins exhalaient de sauvages senteurs,
L'air était tiède et pur ; les bleuâtres lueurs
D'un beau ciel recueilli tombaient sur les futaies.

Les oiseaux chantonnaient, joyeux, à l'unisson,
Sautillant, voletant de buisson en buisson,
Secouant au soleil leur aile pétulante ;
Dans les prés veloutés ruminaient les grands bœufs,
Un placide regard contenu dans leurs yeux,
Les jarrets repliés et la tête branlante.

Parfois, au bord du champ, un jeune campagnard,
Un bouvier attentif, fort et viril gaillard,
Débordant de santé, plein de sève et de vie,
Debout, coude appuyé sur le bâton noueux,
Vous regardait passer sur le chemin poudreux,
Distrait de sa chanson ou de sa rêverie.

Puis à mesure que nous avancions : — plus loin,
Les toits de chaume verts et les meules de foin,
Le puits et ses deux seaux suspendus à leurs chaines,
Les poules coquetant sur les fumiers en tas,
Les bambins, gros joufflus qui se parlent tout bas,
Accourus sur le seuil ou cachés sous les chênes. (1)

Seules ces quatre strophes donnent la note du poète. Tout y est sobre ; la description ne recherche ses effets que dans la simplicité même ; ni trucs ni

(1) *Myrtes et Cyprès*, 1 vol. Paris, librairie des Bibliophiles, 1877 « Calmpthout ».

ficelles, mais une touche nette obtenue par des moyens primitifs et rendant plus que toute autre l'exactitude du détail et la poésie tranquille de la grande nature. Cette sobriété qui fait sa force, Georges Eekhoud s'est attaché à la parfaire encore, à enchâsser dans un nombre restreint de strophes un nombre infini de tableaux qui se déroulent rapidement et donnent l'impression d'ensemble, l'unité picturale. Jamais Eekhoud n'a mieux obtenu cet effet que dans une pièce récente : *l'Homme de l'Églogue*, publiée par la *Jeune Belgique*, où son vers rend la nature sauvage et presque homérique de l'homme primitif de nos campagnes :

Oui, la fraîche fille de ferme
Que tu lutines en passant,
Sait déjà que ton corps est ferme,
Et t'aura deviné puissant.

Arrive le jour de la foire ;
Dansant, buvant, toujours à deux,
Ils s'en iront par la nuit noire
Et sous les feuillages ombreux.

L'air chaud de juin les enveloppe,
Les parfums de la fenaison,
Plus subtils que l'héliotrope,
De leur pudeur auront raison.

Pourtant elle lutte ; il la presse.
— Ah ! je te mords si vous osez !
Mais sa griffe est une caresse,
Ses morsures sont des baisers.

Et ce gars, le semeur austère,
Vierge de tout contact malsain,
Féconde tes guérets, ô terre !
O fille ! féconde ton sein.

Poussez drus comme bonnes graines
Dans les terreaux épais et gras,
Fleurs de paysans, jeunes chênes,
Les dignes garçons de mon gas !

N'est-ce pas que le poète a fait passer dans son vers la sève et la vigueur de son sujet? c'est lui l'homme de l'églogue qui, touchant du pied la terre flamande, jette au vent rude de nos plaines les notes rauques de son chant; c'est lui le gas d'Anvers, le renfermé, le brutal qui fait jaillir sa force; qui exhale son haleine pure comme les brises champêtres, qui dit son pays parce qu'il l'aime, parce qu'il le sent.

***

Georges Eekhoud a deux genres qu'il affectionne surtout. C'est d'abord la poésie fugitive brodée sur une pensée frivole ou triste. C'est ensuite le poème d'une plus large envolée dans lequel il devient le fils direct de Musset. Ce poème, il l'esquisse dans les *Myrtes et Cyprès* sous le titre de *Guzman*, il le poursuit dans les *Zigzags poétiques* sous le titre de *Nina*, il l'achève enfin dans les *Pittoresques* avec *La Guigne*. Tous trois, ces poèmes sont de la famille de *Don Paëz*. C'est le drame éternel de la femme fatale de Shakespeare et de Byron, « perfide comme l'onde », aux yeux noirs dont les profondeurs ont des cruautés brûlantes.... Ces yeux cerclés et sombres semblent hanter le poète ; il les étudie, les fixe et fait sortir de leur fascination ces beaux sujets de poèmes moitié espagnols, moitié flamands, ayant pour fond le port d'Anvers et pour personnages le Castillan ou l'Italien farouche et le marinier de l'Escaut. Dans *Guzman* le drame s'achève à Barcelone, dans *Nina* et dans *La Guigne*, la scène se passe dans la ville de Rubens.

Lorsque Georges Eekhoud écrivit *Nina* (*Zigzags*), son outil poétique n'avait pas encore toute sa sûreté de pointe, toute sa netteté de touche ; ce n'est qu'avec les *Pittoresques* et la *Guigne* qu'il parvient à pétrir le vers, à le modeler au moule

de sa pensée, à l'assouplir tout en lui infusant une force vive et chaude. Il y a un souffle puissant dans ce drame qui commence par une idylle d'amour, dans ce Veloureux, le héros flamand...

un grand et fort garçon,
Musculeux, bien en chair, aux yeux bleus, au teint rose.
Homère eût dit Hercule et la Bible Samson.
Chez lui rien de subtil, rien de notre névrose,
Un sang riche et vermeil ; mais le siècle de prose
Faisait de cet antique un manœuvre maçon.

C'est l'homme, c'est le mâle, le *Farnèse* aux biceps de fer, l'*Ompdrailles*, le *Cachaprès*, qui s'entortille au cotillon d'une *Glu* faite de boue et de chair, de sang et de feu, d'une *Guigne* dont les fibres ont des tressauts d'amour. Puis un soir de carnaval où, bras contre bras, le *Veloureux* et sa « bonne amie » sont entrés au bal public, *elle* la Guigne quitte son homme pour un « blond godelureau. » Il veut la reprendre, tonne et cogne ; la police l'arrête, le pauvre...

L'églogue avait failli devenir épopée.
Il se laissa conduire à travers le remous ;
Son cœur se détendait comme sa main crispée...
Des larmes l'oppressaient ; il redevint très doux ;
Il tremblait comme un fût de colonne sapée,
Car dans son désespoir se noyait son courroux.

Puis on le relâche, et un jour, longtemps après, lorsque brisé par sa désespérance il a crispé son cœur dans l'alcool dévorant, un jour que le dos cassé, hâve, il manie sa barque, un couple se présente pour faire une promenade sur l'Escaut; le Veloureux a tressailli, cette femme c'est elle, la Guigne, cet homme, son amant.... mais il se tait, non reconnu :

Il ramait en cadence et toujours loin du bord.
Retournons, a dit la pâlot blond, il est tard....
Il est même trop tard ! lui répond le brave homme.

Il étreint la gorge du gandin, la tord, et fait chavirer la barque : victime et bourreau tombent. Mais l'amour est resté au fond du cœur de l'Hercule ; il veut sauver la Guigne, nage vers elle, la prend en ses bras, la dépose épuisé sur la berge....

Bonheur ! elle vivait. Alors à pleine voix
Il se mit à crier : « Au secours ! » par trois fois.
Non loin du fleuve était une pauvre chaumière
Dont les gens se levaient avec de la lumière
Et l'on voyait courir des torches dans les bois...
A genoux, le maçon récitait sa prière.
L'aube venait. Déjà s'éveillaient les oiseaux ;
Les chevaux de labour soufflaient par les naseaux.
Pour la dernière fois son regard triste et tendre
Enveloppa la Guigne.... On arrivait. Attendre
Pouvait tout différer.... Il gagna les roseaux
A reculons.... et seul il se laissa descendre...
La mouette au poisson a disputé ses os.

Eekhoud ne s'en est pas tenu au poème, il a son drame aussi ; c'est *Tanchelin*, un poème dramatique plutôt, dans lequel il a fait revivre sa ville natale. *Tanchelin* est une œuvre d'allure gothique ; de l'école allemande, elle rappelle parfois *Faust*, parfois certaines toiles d'Albrecht Dürer. La scène se passe donc dans le *Burg* d'Anvers, au commencement du XII^e^ siècle. *Tanchelin* rentre dans le cadre de l'épopée philosophique ; la figure de l'hérétique y est admirable de sérénité ; plus tard lorsque cet homme vierge s'est laissé prendre aux yeux fascinants de la Sélimah, lorsque Walter Garz, ce Méphistophélès nouveau, tente l'homme de bien.....

. . . . . *Pour le faire pécher,*
Pour que de chute en chute il aille trébucher,
Voluptueux d'abord, puis criminel, infâme,
Aux portes de l'enfer où j'attendrai son âme,....

lorsqu'il va succomber enfin, la voix de sa mère le réveille de son cauchemar mauvais :

. . . . . *Pauvre enfant ! songe à l'éternité !*
Repens-toi si tu veux retrouver une mère.

TANCHELIN (se redressant)

Qu'entends-je ?

WALTER

C'est de Dieu la raillerie amère;
Maudis-le, Tanchelin,...

TANCHELIN

Non ! je ne maudis plus,...
Mère, pardonne-moi ! Pardonne-moi, Jésus !

WALTER

Il m'échappe.... et l'enfer attendait cette proie,... (Il disparaît.)

LA VOIX DE GENEVIÈVE

Pour un pécheur sauvé dans le ciel que de joie !

Cette scène est superbe.

Nous n'avons pas l'espace nécessaire pour analyser ce drame fort en couleur et en vie. Heureux si nous avons pu rendre justice à l'un de nos meilleurs poètes qui, comme bien d'autres, n'est pas assez connu en Belgique. La route de M. Eekhoud est bien nettement tracée ; il doit jeter bas sa cape espagnole et renoncer à sa dague de Tolède pour adopter l'étude flamande où il a trouvé la perfection, l'étude consciencieuse de nos agrestes taillés à la hache dans le sol patrial ; c'est là que triomphera son grand talent si profondément humain et si bellement national.

MAX WALLER.

SOLEIL COUCHANT

A Henry Icke junior
à Amsterdam.

Le soleil descendait auprès de Courbevoie,
Dans le grand ciel tendu d'or, de pourpre et d'azur;
Autour de moi déjà, tout devenait obscur,
Plein de l'apaisement que le soir nous envoie :

— J'aime quand la nuit vient, il semble qu'on revoie
Les formes du passé, sous un reflet plus pur;
Le rêve, à ce moment, tombe comme un fruit mûr,
Dans le cœur assouvi que la volupté noie.

Près des concerts d'été j'allais traînant mes pas,
Poursuivi par des chants qui ne me troublaient pas,
Quand, soudain, mon regard, pris d'une peur subite,

Vit briller devant moi, dans les clartés du soir,
Un œil, un œil immense, épouvantable à voir,
Et dont l'Arc-de-Triomphe était l'étroit orbite!...

FERDINAND HUARD.

CONJUNGO

Je m'étais voué au célibat. Non pas que la vie conjugale eût quelque chose de déplaisant pour moi. Bien au contraire, les charmes du foyer domestique m'avaient toujours séduit, et j'enviais, au fond de l'âme, le bonheur de mes amis mariés. Je les voyais, rentrant le soir dans leurs nids riants et gais, trouvant leurs pantoufles chauffées, leurs grogs prêts sur la table et leurs petites femmes aimantes, adorables, qui leur nouaient autour du cou leurs bras blancs et dodus en les baisant bien fort dans la barbe. Oh ! oui, je m'imaginais bien la douceur exquise de ces caresses féminines, de ces prévenances délicates, de ces mille soins divers dont j'eusse aussi pu être l'objet. Mais je n'osais pas tenter l'aventure.

Pourquoi ! Ah ! dam, n'allez pas rire de ma crédulité, car je vous jure que je ne suis pas naïf, et cependant il y a de ces choses qui vous serrent le cœur malgré vous.

Un jour, à la foire de Bruxelles, une somnambule m'a prédit que si je me mariais, je serais..... ce que ni vous, ni moi ne tenons à devenir. Oh ! ne vous moquez pas, cela m'a trotté par la tête pendant bien longtemps. Ce n'eût pas été la première fois, du reste, qu'une prédiction semblable se fût réalisée, et je vous affirme que je ne me sentais nulle envie de braver mon destin.

Comment, après cela, me mariai-je : voilà une chose qu'il m'est bien difficile de vous expliquer, par la raison que je ne l'ai jamais comprise.

Accusez-en, si vous voulez, la versatilité humaine, la faiblesse de la chair, style biblique, les défaillances du cœur ou les beaux yeux de ma femme, vous aurez trouvé peut-être les coupables, sans éclairer un point qui, pour moi, reste toujours un insondable mystère.

Voilà bien l'instabilité de nos projets. J'avais pris des résolutions héroïques concernant l'avenir. Jamais, oh ! jamais, je ne me serais laissé prendre dans les lacs du mariage, et il a suffi que je rencontrasse ma femme, une après-midi de juillet, sur la plage à Ostende, pour que toutes mes volontés s'évanouissent comme une fumée légère dispersée par le vent. Je m'étais juré de rester libre, et niais comme les phalènes qui se brûlent les ailes à la flamme d'une bougie, je passai docilement sous le joug de l'amour.

Car je devins amoureux à lier ! Du reste, ma femme était bien la plus délicieuse créature qu'il fût possible d'imaginer, avec son petit nez rose troussé d'une chiquenaude, ses yeux fripons où il y avait un mélange délicieux de douceur et de malice, et les petits frisons dorés que la brise agitait sur son front, comme des papillons lutinant une fleur.

Je fis ma demande, que l'on agréa tout de suite ; il paraît que, de mon côté, j'avais aussi produit une impression favorable.

Bref, après des fiançailles de trois mois, on nous conduisit devant le maire. La cérémonie fut d'une longueur désespérante. Je n'ai jamais été plus nerveux que ce jour-là. Toutes ces gens qui nous regardaient sous le nez, avec des mines insolemment curieuses, m'horripilaient au suprême degré. Et puis les compliments des invités, les larmes de la belle-mère, les sermons du beau-père, et au repas de noce, les toasts auxquels il faut répondre : ah ! sandieu, quelles épreuves ! Au café, ma femme et moi, nous nous enfuîmes. J'avais retenu un coupé à la malle des Indes ; nous nous y installâmes, la locomotive siffla et le train fila vers la Suisse, où allait luire sur nous la plus douce des lunes de miel. Pendant un mois nous menâmes une vie folle. Des amis complaisants nous avaient tracé un itinéraire qui nous renseignait les villes à voir, les lacs à traverser, les montagnes à gravir ; par surcroît de précautions je m'étais muni d'un Baedeker, d'un Joanne et d'un Conty : mais nous ne sortîmes pas de Bâle, et les deux promenades que nous y fîmes furent, à notre arrivée, de la station à l'hôtel, et au départ, de l'hôtel à la station. Aussi, pourquoi donc nous avait-on donné une si bonne chambre ?

Quand nous revînmes à Bruxelles, nous trouvâmes notre petit hôtel délicieusement paré : mes beaux-parents avaient été généreux. Nous nous installâmes dans notre nid, nous rendîmes quelques visites aussi ennuyeuses qu'obligatoires, puis nous nous engageâmes résolûment dans la vie conjugale : ma femme prit la direction de sa maison, tandis que je retournai à la Bourse.

Tout marcha bien durant quelques mois, et dans le cercle de nos relations on nous citait comme des modèles d'époux assortis. Ma femme était d'une remarquable douceur ; moi, j'avais le caractère emporté, vif, et de cette opposition de tempérament résultait une harmonie parfaite dans notre ménage.

Mais, pour mon malheur, le hasard me conduisit certain soir à la kermesse de Bruxelles, où, dans la foule des baraques alignées sur le boulevard, je reconnus tout à coup celle de la somnambule qui m'avait prévenu de ce que vous savez. Le cœur me bondit dans la poitrine, et tous les doutes affreux que cette prédiction avait plantés dans mon esprit s'emparèrent à nouveau de moi. Je me traitai d'idiot, d'imbécile, de coquecigrue, sans qu'aucune des injures que je me prodiguai ne réussît à me rendre la tranquillité que venait de détruire cette funeste rencontre. Puis aux craintes terribles qui m'étreignirent, se mêlèrent les remords tardifs que m'inspirèrent les écarts de ma jeunesse, et dans mon imagination affolée apparurent soudain les maris dont jem'étais gaussé jadis, qui, la tête baissée, à la façon des cerfs combattants, semblaient me menacer de la peine du talion !

Ce jour-là je fus d'une humeur de dogue. Je rentrai chez moi, me mis au lit à neuf heures, prétextant une migraine, et j'attirai la couverture sur mes oreilles en faisant mine de dormir. Mais je ne pus fermer l'œil durant la nuit entière. J'eus des visions affreuses, où il y avait une multitude de myrmidons, dont la tête était ornée de cornes énormes, et qui dansaient autour de moi une ronde effrenéé.

Quand le jour parut, je me levai et m'habillai le plus vite que je pus. Puis j'allai faire un tour de jardin en attendant le déjeuner. Lorsque ma femme descendit, elle s'informa de l'état de ma santé, et me voyant nerveux, me conseilla d'aller rendre visite à une tante qui habitait Boitsfort, pretendant que l'air et l'exercice me calmeraient. Je partis donc à cheval.

Mais voyez comme un homme saisi de méfiance peut être niais. A mi-chemin, l'idée me prit que ma femme m'avait éloigné de Bruxelles dans quelque intention coupable, et mettant ma monture au galop, je revins en ville. Comme si un démon perfide s'en mêlait, je tombai chez moi juste à point pour trouver ma femme attablée avec un de mes cousins, lieutenant d'artillerie, de passage à Bruxelles.

Je fus pris d'une terrible tentation de leur briser les membres à tous les deux, tellement je demeurai convaincu que la somnambule avait touché juste ; mais je sus me contenir, et parus aussi aimable que si la colère n'eût pas grondé dans mon cœur. J'expliquai ma présence en disant que pendant ma promenade j'avais été pris de l'irrésistible envie d'aller voir mes beaux-parents à leur château des Ardennes, et que je revenais préparer ma valise.

Quant à mon cousin, il me raconta comment il était arrivé inopinément chez moi, de retour du camp, et ajouta qu'il partait le soir même pour sa garnison. Vous imaginez bien que je n'en crus pas un mot. Le coquin, de complicité avec ma femme, espérait ainsi endormir mes soupçons. J'avais désormais mon opinion faite à leur égard, et mon plan arrêté.

Quand ma malle fut bouclée, je pris congé de mon cousin et de ma femme de l'air dégagé d'un homme qu'aucune mauvaise pensée n'agite, et me fis conduire à la gare du Nord.

Je laissai mon bagage au dépôt et j'entrai dans un hôtel voisin de la station, où je demandai une chambre. J'y passai toute la journée, arpentant la pièce

d'un pas fiévreux, murmurant des mots sans suite, des blasphèmes, des injures; m'arrêtant pour tendre le poing vers un ennemi invisible ; excitant ma fureur par le tableau que je me faisais des caresses passionnées qu'échangeaient ma femme et mon cousin, ou pleurant comme un enfant à la pensée de mon bonheur détruit. Quand la nuit vint je sortis de l'hôtel et je me dirigeai vers ma demeure.

Ayant toujours sur moi la clé de la porte, je pus entrer sans être entendu, mais comme je mettais le pied sur la première marche de l'escalier conduisant à ma chambre à coucher, je rencontrai la camériste, qui poussa un léger cri en me voyant :

« Monsieur !...

— Pas de bruit, entends-tu, et dis-moi où ils sont ?...

— Quoi, monsieur sait ?...

— Je sais tout !... Où sont-ils ?...

— Madame a dit qu'ils coucheraient dans la chambre de monsieur et de madame. »

Je pensai défaillir ! Dans notre chambre, dans notre lit conjugal !!! A quel degré de cynisme ma femme était-elle donc descendue! Cette pensée me donnait le vertige, comme de contempler un gouffre.

« Madame sera bien surprise, reprit la camériste, car monsieur n'était pas attendu. »

Je regardai la fille : se moquait-elle de moi ?

« C'est bien, lui dis-je, allez vous coucher. »

Elle me souhaita le bonsoir et disparut.

Quant à moi, je gravis rapidement l'escalier, et j'arrivai devant ma chambre à coucher. La porte était entre-bâillée. Avant d'entrer, je voulus voir. Sur la cheminée une petite veilleuse s'éteignait, et sa lumière mourante éclairait faiblement l'alcôve, où je distinguai les formes confuses de deux corps. Ma fureur alors ne connut plus de bornes. Comme un tigre blessé je bondis vers le coquin qui me volait mon honneur, et dans un accès de rage indescriptible, je le saisis par la tête et le lançai hors du lit!

J'allais me précipiter sur ma femme, quand des cris aigus éclatèrent : « Au secours !... A l'assassin !!!... »

Au même instant la veilleuse s'éteignit.

Alors dans l'obscurité commença une lutte folle. Je me sentis saisi à la gorge, tandis que deux mains de femmes me labouraient la tête de coups d'ongles. Je me défendis vigoureusement, lançant au hasard des bourrades qui souvent me dégageaient pendant quelques secondes. La mêlée durait déjà depuis quelques minutes quand, attirés par les cris et le bruit, des domestiques parurent avec de la lumière et se jetèrent entre nous.....

Horresco referens ! Je reconnus alors ma folie, car ceux que j'avais surpris ainsi, c'étaient..... mon beau-père et ma belle-mère !

Ils étaient arrivés quelque temps après mon départ, et ma femme leur avait cédé notre lit . . . . . .

Ma belle-mère ne m'a jamais pardonné ! MAX MARC.

DEMANDE

IMITE DE GRUN

Dis-moi, quand brille au ciel le blanc chœur des étoiles,
Vierges au front serein rayonnant sous leurs voiles,
Lequel de ces soleils s'allume le premier,
Et lequel s'éteint le dernier ?

Dis-moi, quand sur la mer les vagues tourmentées
Roulent, plaintives, l'une après l'autre emportées,
Lequel de tous ces flots soupire le premier,
Et lequel gémit le dernier ?

Dis-moi quand dans un cœur les divines tendresses
Éclosent sous le feu renaissant des caresses,
Lequel de ces amours y fleurit le premier,
Et lequel y meurt le dernier ?

FRÉDÉRIC BATAILLE.

UNE AMOURETTE

Celle que j'aimais — qui m'aimait, —
Oh! je la vois encor — sereine,
Dans ses cheveux le soleil met
Des tons fauves, — d'ocre ou de sienne,

Je la vois encor. — Ses beaux yeux
Où luit toujours un peu de rêve,
Ont la couleur, l'éclat des cieux ;
Ses doigts sont longs, sa bouche est brève.

Un soir d'août sa tête confuse
Sur mon épaule s'inclina,
Et tous les baisers dont on use,
Ma lèvre alors les lui donna.

Les premiers ! car avant, sauvage,
Certain soir que j'avais voulu,
Le cœur battant sous son corsage,
Elle avait dit, l'air résolu,

Qu'elle entendait venir Annette,
Que c'était très mal, qu'il fallait
Prendre garde à sa collerette;
La fière enfin capitulait.

Et je l'adorai. Ce fut elle
Qui m'inspira le goût des vers,
Et d'aller dans les sentiers verts
Piper quelque rime rebelle.

Et sur le violon qui m'a,
Jusqu'à présent, servi de lyre,
Détonnant de plusieurs coma,
Je l'ai chantée avec délire !

Parfois, sous l'archet : bing ! — Crebleu !
La chanterelle était au diable !
Tel l'amour — duo pitoyable —
Finit souvent au beau du jeu.

Souvent quand, vainqueur, on attaque
Le zforzendo le plus viril,
La corde se casse et vous claque
Une cinglade en plein profil :

Notre amitié, grande, éternelle,
Qui dura quatre mois — c'est long ! —
Finit comme une chanterelle
Et comme un air de violon.

EDOUARD RONVAL.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Art est rationnel, par Emile Leclercq. 1 vol. Bruxelles. Lebègue. fr. 3. — *La littérature nationale.* — *La Servante*, par Caroline Gravière, 1 vol. Bibl.Gilon, fr. 0-60. — *Le Chant des Belges*, 1 vol. Bruxelles. Lebègue. fr. 1-50; *Au drapeau*, par J. Seressia. — *Dictionnaire géographique belge*, par C. L. C. Hochsteyn. 1 vol. Bruxelles. fr. 4. — *Dictionnaire géographique européen*, par C. L. C. Hochsteyn. 1 vol. Bruxelles. fr. 4. — Suppléments périodiques, 50 centimes. — *Réveillez Sophie!* par Chavette. 1 vol. Paris. Marpon et Flammarion. fr. 6. — *Le serment religieux en Angleterre.* par Roger de Goey fr. 0.50.

Si le nouveau volume de M. Emile Leclercq n'avait d'autre but que de prouver l'axiome de son titre : *l'art est rationel*, on pourrait accuser l'auteur d'enfoncer une porte ouverte depuis des siècles. Il est incontestable que l'art est rationnel, qu'il se développe logiquement, qu'il a ses causes et que ses évolutions ne sont pas le simple produit du hasard et des fantaisies des artistes, mais qu'elles viennent à leur heure comme toutes choses. Le naturalisme, par exemple, est absolument le résultat logique de notre époque avide de positivité. La fiction pure cède la place au *document*, cette bête noire des idéalistes, de même que la manière, l'exécution, la facture deviennent, dans tous les arts, plus carrées, plus franches, se débarrassent du fion d'autrefois, du lèchage à outrance, et s'efforcent de réaliser ce vœu, qu'exprimait Emile Zola : « Je voudrais que *l'expression* ne dépassât point la *sensation* ». C'est ainsi qu'aujourd'hui l'artiste tente de peindre ce qui est, non ce qui devrait ou pourrait être, et s'il est vrai que l'art est un coin de nature vu à travers un tempérament, s'il est vrai que chaque peintre a sa vision spéciale, au moins s'efforce-t-il, sinon d'abdiquer son tempérament, d'en refréner les fougues au bénéfice de la réalité pure.

Cela est arrivé ainsi parce que cela devait arriver, parce que après les fusées du romantisme, devait venir un art plus reposant et plus sain.

C'est l'historique de toutes ces phases de l'Art, qu'avec une grande érudition et des vues très élevées, trace M. Emile Leclercq.

Tour à tour il envisage, au point de vue de la logique des choses, les fluctuations de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et de la littérature. S'il en a la compétence, il eût dû, pour être complet, consacrer une cinquième partie à la musique, dont la marche concorde si bien avec celle des autres arts, mais c'est œuvre spéciale à faire et M. Leclercq n'a peut-être pas voulu sortir de son domaine, si large déjà.

Il se trompe, par exemple, lorsqu'il aborde la grande et litigieuse question du naturalisme en littérature. « A en croire les naturalistes, dit-il, il n'y a plus rien de naturel que » ce qui est bas et vil. Les parfums sont considérés comme choses idéales; on n'admet plus » que les odeurs. Le rance et le nauséabond ont leurs historiens et leurs poètes. Il n'y a » plus que dans les taudis qu'on trouve des colorations savoureuses; il n'y a plus que chez » les êtres sans conscience, dégradés, pourris dans les vices répugnants, que l'art découvre » des idées neuves et des passions originales à reproduire. L'amour est considéré comme » le contact de deux épidermes, et l'on oublie, en prenant au sérieux ce mot de Chamfort, » la première partie de sa phrase, qui lui ôte tout caractère brutal : « L'amour est l'échange » de deux sentiments... » Du moment qu'on ne se vautre pas dans quelque boue, on n'est » pas vivant. »

Faut-il énumérer les hommes et les œuvres pour détruire ce préjugé? Faut-il citer les Goncourt, Flaubert, Stendhal, Lemonnier, Daudet, Cladel, et tout récemment Edouard Rod et Pierre Lano; faut-il rappeler *la Faute de l'abbé Mouret*, *la Conquête de Plassans*,

une Page d'Amour et la simple annonce du *Bonheur des Dames;* faut-il citer enfin, *Gabrielle Hauzy*, *l'Histoire intime d'un homme*, *Maison tranquille*, *l'Histoire de deux Armurières*, pour prouver à M. Emile Leclercq qu'on peut faire, qu'on fait des œuvres vivantes, *sans se vautrer dans quelques boue?*

Arrivons aux conclusions du livre : « L'art se meut dans le champ des variations « humaines. En dehors de ces variations, de cette activité incessante, il manque de point « d'appui et tombe dans le vide.

« Il est une émanation, un reflet, un écho, une conséquence. L'art est aussi nécessaire « à la nutrition morale de l'homme que l'homme et la nature lui sont nécessaires pour « toutes ses manifestations.....

« Quelles que soient les formes qu'il affecte, l'art est donc toujours rationnel, parce qu'il « est le résultat d'une situation qu'il ne peut créer ni détruire, quoiqu'il aide, dans une « certaine mesure, à créer ou à détruire les situations. »

Tout cela ne pouvait être ni mieux dit, ni plus hautement pensé.

II

Nous recevons la lettre suivante d'un jeune écrivain que nous avons attaqué un peu à la légère dans notre dernière Chronique. Cette lettre est l'explication d'une étude littéraire que nous avons mal comprise ou qui était peu claire en elle-même. Puisque elle n'est pas blessante pour nos écrivains, puisqu'elle ne tend pas le moins du monde à nier le chemin parcouru ou les efforts faits — c'est l'auteur lui-même qui nous l'affirme, — il ne nous reste qu'à regretter de nous être si délicatement mis le doigt dans l'œil, avec cette douce conviction que cela nous arrivera sans doute quelques fois encore :

Paris, ce 20 août 1882.

Monsieur,

On me communique à l'instant un exemplaire de la *Jeune Belgique* contenant une critique de mon étude sur la *Difficulté d'une littérature nationale.*

Je ne vous écris pas pour défendre mon article au point de vue littéraire. Votre appréciation pouvait être sévère. On n'est pas disposé tous les jours : l'article en effet est mal venu et j'ai eu l'occasion, non de le renier, mais d'exprimer mon peu de satisfaction bien longtemps avant son insertion.

Je tiens simplement à vous dire que vous m'avez mal lu. Je n'ai pas écrit que sans langue nationale nous ne pouvions pas avoir de littérature nationale. J'ai voulu démontrer que *parlant le français, nous subissons, plus que tout autre peuple, l'influence de la France.* Ceci ne veut pas dire que nous ne puissons avoir en Belgique des talents originaux. J'ai eu soin de déclarer que la valeur de nos auteurs belges ne prouvait rien en l'espèce. Mais les productions belges ont-elles un caractère spécial, nettement accusé comme la littérature allemande ou la littérature espagnole? Evidemment non. Nos écrivains tout en dégageant leur personnalité, font de la littéraatre française. Votre talent est très français, il n'en saurait être autrement, quant à présent.

J'espère que nous sommes d'accord et que vous voudrez bien rectifier, ou tout au moins insérer ma lettre. Vous le ferez avec d'autant plus d'empressement que je suis jeune, très épris de littérature et surtout pas eunuque. Je suis un peu connu au contraire — pas sous le nom de Nautet — pour avoir la tête près du bonnet. J'applaudis aux efforts de la jeunesse belge et je suis si loin de nier son existence que j'ai remis, il y a quelques jours, à un confrère parisien des notes sur les jeunes écrivains belges, Rodenbach, Giraud, Verhaeren, Waller etc., etc. Ces notes formeront un article qui paraîtra dans le *Réveil* dans e courant du mois.

Un mot encore. Vous faites allusion dans votre article à un écrivain qui n'est pas de notre génération et dont la personnalité est très discutée. Permettez-moi de vous dire qu'on est injuste à son égard. Ce n'est pas le moment d'ouvrir un débat, mais je puis vous affirmer que le critique en question professe des idées très-larges, une grande tolérance et que loin de répudier les jeunes il sait encourager ceux là même qui ne partagent pas ses vues.

Agréez, etc.

F. NAUTET.

III

Caroline Gravière n'est pas morte pour nous. Elle se survit dans ses œuvres délicates où elle a répandu tout le sang de son elle. « Je souhaite, disait Camille Lemonnier quelque temps après la mort de Caroline Gravière, je souhaite que quelqu'un reprenne son œuvre, livre par livre; il y a là l'histoire d'un cœur bien intéressante à faire. Ce cœur appartient au public, puisqu'il s'est publiquement confessé ; rien n'empêche donc qu'on l'étudie dans ses erreurs et dans ses vérités. Mais cette étude devrait avoir pour corollaire l'histoire, non moins curieuse à débrouiller, de ce cerveau si pleinement actif, qui naît à travers une condition bourgeoise, se développe à travers les préoccupations de la famille et arrive à la maturité à travers l'indifférence d'un pays où écrire est presque un vice. » Cette histoire, un jour, un de nous l'écrira, lorsque mis en lumière par le temps qui dégage les ignorances, le grand talent de Caroline Gravière sera mieux compris et mieux apprécié. Il y a dans *la Servante*, qui n'est pour nous qu'un prétexte pour saluer une grande ombre, des pages où vit toute entière la plume subtile de la disparue. Une fois de plus, elle a mis en présence les deux castes ennemies : la noblesse qui tend à s'éteindre et la plèbe qui tend à resplendir. Sans fustiger l'une, elle a rendu hommage à l'autre et dans des lignes toutes chaudes de vie, revendiqué les droits du cœur au dessus des inégalités sociales. Dans trois personnages elle a incarné trois sociétés. La vieille fille Mlle de Meerbeke c'est l'ancienne noblesse qui méprise, le comte de Marcellis, c'est la saine noblesse qui s'éclaire, Lisken, c'est le peuple qui s'élève.

La Servante est un bon et grand livre. Fait de sentiment, il émeut; écrit d'art, il délecte.

*
* *

Au milieu des fanfares cuivrées de nos fêtes populaires, des festivals et des foires, il n'est pas inutile que les lettres rappellent nos gloires patriales et chantent le passé. C'est dans ce but que M. Seressia publiait il y a deux ans *Le chant du Belge* où dans des strophes patriotiques il rappelait à la jeunesse les lueurs de notre liberté : César — Attuatuca — La féodalité — Jacques d'Artevelde — Les Franchimontois — Christine de Lalaing — La Ruelle — Anneessens, etc.

Aujourd'hui il nous adresse des couplets de cantate et un morceau patriotique *Au drapeau* rimé sur la musique de M. F. Felder; ces choses ne peuvent faire que du bien à la jeunesse à qui elles sont dédiées.

*
* *

Peut-être n'est-il pas tout à fait du ressort de la *Jeune Belgique* de parler des deux ouvrages que nous venons de recevoir : *le Dictionnaire géographique belge* et *le Dictionnaire géographique européen*, de M. L. Hochsteyn, mais l'utile intéresse aussi nos lecteurs et nous ne pouvons assez recommander ces recueils, aussi nécessaires aux administrations qu'aux touristes et autres animaux curieux. Ils y trouveront la nomenclature complète des stations ou gares et haltes, des bureaux postaux et télégraphiques situés sur le parcours de

tous les chemins de fer de l'Europe continentale et insulaire, tout cela rédigé, distribué et classé d'après les documents officiels des administrations.

Pour ceux qui, comme nous, n'ont qu'une idée très fantaisiste de la géographie, ces deux livres ne feront pas mal dans un petit coin de bibliothèque où les crasse ignorances seront parfois bien heureuses de les découvrir.

***

Réveillez Sophie ! par Eug. Chavette.

Nous ne connaissions Eugène Chavette que par ses œuvres humoristiques et piquantes, pleines de ce vieil esprit gaulois qui tend à disparaître.

Mais nous ne nous doutions pas que le spirituel nouvelliste était doublé d'un romancier.

Son dernier ouvrage : *Réveillez Sophie !* est un chef-d'œuvre d'intrigues. Les principales scènes se déroulent dans cette terrible Guyane française où le lecteur suit, avec Chavette, les péripéties sans nombre d'une succession d'aventures émouvantes, dont le dénouement se passe à Paris. Les héros de ce roman nous rappellent les plus intéressantes créations de Cooper.

***

M. Roger de Goey nous adresse une très intéressante brochure intitulée : *le Serment religieux en Angleterre*, la reproductton d'une conférence qu'a donnée l'auteur à Bruxelles, à Anvers, à Liège et à Charleroi, successivement, sur ce sujet qui défraie les discussions des gens graves. Écrite dans un sens vraiment libéral, cette brochure fait l'historique de la question avec une grande largeur, presque de la fougue, et nous félicitons vivement M. de Goey de l'avoir conçue et écrite.

MAX WALLER.

***

BIBLIOTHÈQUE GILON : Les deux derniers volumes parus : *Un jeune poëte à Paris*, de RENÉ GANGE, et *Monsieur Thiers* de T. JUSTE, sont tous deux dignes d'être lus. Sans vouloir approuver complètement les idées émises par M. René Gange, le talent à notre avis, devant toujours se faire jour, nous croyons qu'il se pourrait présenter un cas identique à celui de ce jeune poète, mais la chose doit être si rare à notre époque surtout, que l'on a peine à croire à la vraisemblance de son récit qui d'ailleurs est écrit avec beaucoup de facilité et d'élégance. Le style très châtié nous promet, car René Gange doit être jeune, un aimable conteur, plein de verve et d'esprit. L'éloge du talent de M. Juste n'est plus à faire; il nous suffira donc d'annoncer simplement que c'est de Thiers qu'il parle, pour être certain que son nouvel ouvrage aura grand succès.

Notre collaborateur Max Waller, a parlé, dans un précédent numéro, des *Revues de Concours*, ces sangsues littéraires. Le reproche qu'il leur adressait de faire de la littérature (?) à autant le mètre, ne peut certes pas être adressé à la *Revue critique de Paris*, un vaillant journal, rédigé par des jeunes et des vieux. Dans l'avant-dernier numéro le dandy Barbey d'Aurevilly publie une étude inédite : « *Une exposition d'avant garde* » qui a été refusée au *Figaro*, et de temps en temps les Théodore de Banville, les Paul Bourget, les François Coppée, les de Marthod, entr'ouvrent leurs portefeuilles pour y puiser quelque page inédite à l'intention de la *Revue critique*. Voilà comment il se fait qu'actuellement ce journal est un de ceux que nous nous plaisons le plus à recommander. (Rédacteur en chef : ÉMILE MAX, 50, rue des Bernardins, Paris).

ALB. ORTH.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

CIRAGE JACQUOT ET JACQUAND.

Vente en gros aux mêmes prix et conditions qu'à Paris, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

PLUS DE COPEAUX.

Propreté, économie, allume-feu sans pareil. On allume 40 fois son feu pour 15 centimes; le paquet de 40 feux, 15 cent. Le demander chez tous les épiciers, droguistes, etc. Seuls dépositaires pour la Belgique et la Hollande, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

AUX HALLES CENTRALES,

rue de l'Evêque, 14, à Bruxelles. — Ce restaurant, avantageusement connu pour la modicité de ses prix et sa cuisine bourgeoise, rappelle au public que l'on peut toujours y trouver, pour 1 fr., un dîner on souper composé de : 1 potage, 2 plats viande et légumes. — Pension : 70 francs.

CAPITAUX A PLACER

EN 1er ET 2e RANG, A 4 1/2 ET 5 %. — ACHAT NUES-PROPRIÉTÉS ET RENTES VIAGÈRES.
S'adresser J. HUET, boulevard du Nord, 17, Bruxelles.

Restaurant du SPORT,

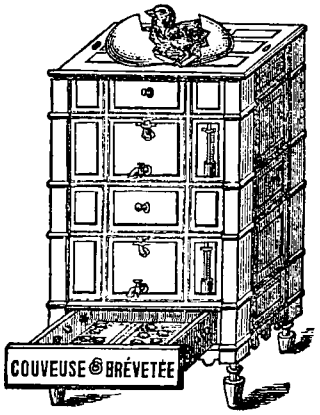
68, BOULEVARD DU NORD, BRUXELLES. Ouverture le 21 mai par Ad. COUCOGNE, ex-maître d'hôtel des premières maisons de Bruxelles et d'Ostende.
Dîners à prix fixe et à la carte. Vins des meilleurs crûs. Service soigné.

LIBRAIRIE
A. CHRISTIAENS FILS
38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

Couveuses artificielles brevetées
seul propriétaire
F. BAUDOUX
168, Boulevard du Hainaut, Bruxelles.



Couveuses depuis 110 francs.
Eleveuses depuis 35 francs.

Fonds de Magasins

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par G. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

GUÉRISON

CERTAINE ET RADICALE

de toutes les affections de la peau, des *plaies* et des *ulcères variqueux* qui sont souvent considérés comme incurables par les plus célèbres médecins. — Ce traitement ne dérange nullement du travail, il est à la portée des plus petites bourses, et dès le 2e jour produit une amélioration très sensible. S'adresser à M. LENORMAND, médecin-pharmacien à TOURNAN *(Seine-et-Marne, France)*. Consultation par correspondance.

GRAND ARRIVAGE
DE
CHAUSSURES ANGLAISES

en tous genres, pour hommes, aux prix incroyables de

Fr. 12-50, bottines ordinaires
» 15 », » de luxe

vernis, cuir ou étoffe, avec boutons, lacets ou élastiques

ALLEZ POUR VOUS CONVAINCRE A

THE ENGLISH BOOT DEPOT

21, Boulevard du Nord, 21
près la Gare du Nord (1er étage)

CONCURRENCE IMPOSSIBLE

Rien de commun avec la Chaussure Américaine.

DATE COFFEE

Ce café, tant recommandé par les médecins les plus célèbres de tous les pays,

NE COUTE PLUS RIEN

Son prix est remboursé par des billets que vous pouvez *immédiatement utiliser comme argent comptant.*

En vente chez les principaux négociants de la Belgique, en boîtes de fer-blanc, au prix de fr. 1-50 et 1-88 le 1/2 kilog, boîte comprise. Les boîtes vides seront reprises à raison de 10 centimes pièce. — Pour le gros, s'adresser à THE BELGIAN DATE COFFEE Co (Limited), 35, rue de Malines, Bruxelles.

A LA BASCULE

Ancienne Maison HEYMANS, hameau de Vleurgat (Uccle)

2 et 4, coin de la chaussée de Waterloo, près du bois de la Cambre

RÉOUVERTURE

DE L'ESTAMINET-RESTAURANT

par Ferdinand VANDERRIVIÈRE

Grande salle de 200 couverts pour banquets, dîners de noces et fêtes de sociétés. — On prend des pensionnaires.

Chambres et quartiers garnis et non garnis à louer. — Ecurie et remise pour chevaux et voitures. — Prix très modérés.

FABRIQUE D'APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

45, RUE DES CHANTEURS

PRÈS LA GARE DU NORD, BRUXELLES

G. SCHOONJANS

Lustres, Suspensions, Candélabres, Girandoles, Lanternes, Pendules, Objets d'art, etc. — Foyers à gaz. — Fourniture de compteurs. — Placement de tuyaux.

SEULE MAISON

EN BELGIQUE

où l'on fabrique spécialement le

POSTICHE d'homme

Dernière perfection et du plus grand naturel

TOUPETS & PERRUQUES

de 10 à 100 francs

Ouvrages artistiques en cheveux,

Bijoux, Cadres, Souvenirs, etc.

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, *Bruxelles.*

NOUVELLE DÉCOUVERTE

(Le Pogonotome)

RASOIR MÉCANIQUE

Toute personne peut se servir de ce rasoir sans aucune crainte de se couper

Agent général : TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, *Bruxelles*

PRIX : fr. 5 et 7-50 avec lames de rechange *(Remise au commerce)*

RASOIR ANGLAIS de Sheffield

Garanti à l'épreuve

Tout rasoir peut être échangé jusqu'à entière satisfaction de l'acheteur, sans rétribution.

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — N° 20 — 1er Volume — 15 Septembre 1882

SOMMAIRE

Le Scribe . . . . . ALBERT GIRAUD.
Jouets . . . . . GEORGES VICAIRE.
Un romancier moderniste : Félicien Champsaur . F. NAUTET.
Ernest d'Hervilly . . . . . COQUELIN CADET.
Décadence . . . . . CHARLES GROS.
Nos POÈTES. — Georges Rodenbach. . . . . MAX WALLER.
Les Vieilles Lunes . . . . . JULES DE BAUGNIES.
CHRONIQUE MUSICALE : — Parsifal . . . . . IWAN GILKIN.

Le Numéro : 25 cent. — Étranger : 30 cent.

Se trouve chez les principaux libraires et marchands de journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue du Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LECTEURS, AU SCRUTIN !

Le poll que nous avons annoncé dans notre dernier numéro, restera ouvert jusqu'au 30 octobre. Le 1er novembre, nous en publierons le résultat. Tous nos lecteurs sont invités à y prendre part. Les nombreuses lettres que déjà nous avons reçues, et auxquelles nous sommes forcés de répondre en bloc, nous ont prouvé combien sont étroits les liens de sympathie qui nous unissent à nos abonnés. Nous voulons qu'ils se resserrent davantage encore. La *Jeune Belgique* doit être une grande famille où chacun a son mot à dire quand il s'agit d'agrandir et d'aménager la maison. Nous avons vu avec plaisir que si notre franchise d'allure en a blessé quelques-uns, la masse des jeunes et des fervents est avec nous.

Nous publierons le 1er octobre, deux sonnets *inédits*, tirés des *Blasphèmes*, le prochain volume de *Jean Richepin*.

BOITE AUX LETTRES

F. B., à Bethoncourt. — Avec grand plaisir, cher poète, nous publierons tout cela. Mais c'est le diable de loger tout le monde dans nos pauvres 16 pages. Un peu de patience, donc. Il y en a tant qui attendent. Tout à vous.

L. Chevrier. — Pourquoi nous peindre sous d'aussi noires couleurs ce pauvre *abandonné* qui n'en peut mais ? Son forfait est, somme toute, très excusable, vu son âge, et je sais peu de gars de 20 ans, à moins d'un saint ou d'un eunuque, qui puissent répondre d'eux en pareil cas.

H. B., à Paris. — *Qu'est-ce que le bonheur ?* est sur le marbre et passera prochainement ; quant à l'*Absence*, franchement, nous aimerions mieux autre chose. Nous attendons curieusement les livres annoncés et vous serrons bien cordialement la main.

Camille. — Avez-vous déjà entendu l'*affreux gémissement d'une morte* ? Eh bien, moi non plus. Il est possible que cela rende *pâle et sombre* mais ce n'est pas prouvé. Abandonnez donc toute cette terreur de convention. A la rigueur, on peut s'appeler Camille et ne pas faire d'imprécations. Vos vers sont bien venus, la rime jouit d'une honnête aisance. Il vous suffira de dire simplement des choses senties et, si vous voulez collaborer à la *Jeune*, de vous y abonner. C'est là une condition primordiale et à la portée de toutes les intelligences.... et de toutes les bourses.

G. D. E. — Je suis sûr que vous êtes de cet avis, cher poète ; eh bien alors, prêchez d'exemple et ne nous forcez pas à répéter cent fois la même chose : nous ne publions que les abonnés. A bientôt donc.

F. M. Ille-et-Vilaine. — Envoyez bien vite la nouvelle annoncée. Nous rêvions précisément de terminer l'année par quelque œuvre de longue haleine.

E. S., à Gand. — Votre aimable rondeau sera du prochain. Mensuelle ou bi-mensuelle, l'augmentation de page sera la même.

Julio. — Nous prenons les *Vieilles Lunes*, les *Triolets d'un Chat*, et vous attendons impatiemment.

Joseph Jezer, à Herstal. — Nous voudrions vous donner mieux qu'un conseil, Monsieur, quelque chose comme une promesse d'insertion. Votre style est assez limpide et harmonieux. Vos vers sont corrects. Pourquoi diable traitez-vous des sujets usés jusqu'à la corde ? N'avez-vous rien de plus neuf dans votre sac ? Positivement il n'y a que les très jeunes pour faire si vieux que cela.

L. B., à Lorient. — Reçu votre bonne lettre et le mandat. Merci.

E. T., à Besançon. — Il sera fait selon votre désir, cher rédac. Cordiale poignée de main.

——

Un nouvel abonné nous adresse le joli bulletin de souscription que voici :

BALLADE AU BOUTIQUIER

I

Quoi ! vous avez eu cette audace:
Augmenter le prix du journal !...
Eh bien ! pour une jeune race
Le tour n'est vraiment pas trop mal !
Votre mesure est convainquante,
Et, ceci soit dit entre nous :
C'était trop peu trois francs cinquante,
Mieux vaut se côter à cent sous.

II

Car une œuvre qui se respecte
Ne doit pas être à bon marché,
Et c'était la rendre suspecte
Que de sortir de ce cliché.....
Mais, qu'elle reste conséquente,
Ne trouvez plus le prix trop doux :
Si c'était peu trois francs cinquante
Ne dépassez pas les « cent sous ».

ENVOI :

Rédacteurs d'humeur trafiquante,
Vous me voyez à vos genoux,
Je ne fus pas du Trois-cinquante,
Mais je viens m'inscrire à cent sous.

JULES GILSON.

RÉPONSE :

Monsieur, la chose est convainquante :
En détrônant le Trois-cinquante
Nous jurâmes de vivre sous
Le règne éternel des Cent-sous.

LA RÈDACTION.

LE SCRIBE (1)

. . . . . .

Jean ouvrit la fenêtre, et regarda.

L'orage imminait. De livides nuées se hâtaient vers le haut ciel d'un argent sale ; et l'agonie céleste, noire et pâle, baignait les choses de ses lumières tristes.

Le long des trottoirs, bruyait la fuite des promeneurs, le claquement des portes, le heurt des tables et des chaises que les garçons de café rentraient.

Un soudain silence éclata sur les toits ombrés par l'ascension des nuages, et dont une ardoise, çà et là, luisait étrangement. Puis, le jour noircit encore. La rue sombra dans l'obscurité, et les flèches de l'Hôtel de Ville, sur l'horizon couleur d'encre, s'enlevèrent blanches.

Brusquement l'averse tomba.

Jean restait accoudé, bayant aux humides musiques de la pluie. Et c'était la chanson, dissonnante et douce, de l'eau qui battait les vitres, de l'eau qui gargouillait dans les plombs, de l'eau qui dansait en bulles sur le pavé, de l'eau soulevée par la rage du vent, et qui repleuvait ailleurs en rafraîchissante poussière.

Jean songeait.

Il venait de tracer : *fin*, au bas de son livre. Sa tête, glorieuse encore de sa victoire sur l'Idée, se calmait sous l'attouchement de la nuit, comme sous un baiser de bouche froide. Une lâcheté physique l'amollissait. L'âme sommeillante, et la chair heureuse, il s'abandonnait à l'intense plaisir de vivre.

La pluie continuait, plus lente, toujours. Son perpétuel égouttis sonnait égal sur les pierres. Et cette monotonie semblait exprimer une fatalité.

A quoi bien écrire, se disait Jean. A quoi bon le travail, le ploi sous une pensée ? Être double, un qui agit, un qui regarde ; un qui adore, un qui ricane, Méphistophélès et Faust ; devenir l'espion, le parodiste de soi-même, perdre la béate et primitive inconscience, à quoi bon ?

Imbécile, qui laisses la chose pour le mot ! Si Pan te sollicite, trempe-toi dans ses énergies, précipite-toi dans son vertige, abdique ton intelligence, pour t'absorber dans la bestiale Nature, mais ne la traduis jamais par la plume, et ne préfère pas, au soleil des cieux, les flammes pâles du Verbe ! A l'action, te dis-je ! Et si tu crois à la

(1) Extrait d'un roman qui paraîtra sous ce titre.

beauté plastique, ne caresse pas le galbe des phrases : flatte la hanche des femmes ! A l'action ! Et si ton cœur palpite aux vaillances guerrières, à l'orgueil des cuivres qui sonnent, — brûle tes poètes, et va-t-en au loin, vers les combats et les voluptés du meurtre, et tue, tue, tue, — jusqu'à ce que ta tête se fende sous l'éclair d'un sabre, et que, le soir, ton dernier regard surprenne le soleil cruel s'allonger sur les cadavres, et lumineux vampire, boire leur sang de ses lèvres d'or ! A l'action, à l'action, te dis-je !

Mensonge ! répliquait Jean, traversé d'une subite révolte. Le mot évoque la chose, — plus belle. Ne nie pas le mot, car tu en as peur. Le mot, c'est du mouvement, du son, de la couleur. Un mot, et comme Rubens, je fouette les airs de la chute furieuse des mauvais Anges ! Ce sont des mots que Don Juan murmurait aux religieuses dans un cloître, et qui chassaient l'amant céleste de leur poitrine vierge ! D'un mot je peins les orients rouges et les enfers phosphorescents. Avec des syllabes nombrées, avec l'amoureux baiser de deux rimes, des mots, des mots, — je figure une femme devant laquelle Praxitèle et Phidias briseraient leurs marbres, et dont le fantôme ferait crier ta luxure ! Un mot suffit au Christ pour changer la face du monde ! Le mot descendit en langue de feu sur les apôtres ! Sans le mot, la chose ne serait pas ; et c'est un mot divin, *Fiat Lux !* qui créa la lumière !

Dompter le mot : être Dieu !

Mais Jean était-il sûr d'avoir asservi le Verbe ? Et le livre achevé, qui posait là, sur la table, possédait-il cette mystérieuse puissance ? Il fallait relire. Mais au moment de saisir les feuillets, une crainte l'envahissait, le clouant sur place.

Enfin, il surmonta son angoisse, ferma la fenêtre, alluma sa lampe, et parcourut le manuscrit.

A la première ligne, il découvrit une réminiscence, et puis une autre, une autre encore. Il éparpillait autour de lui les pages, hagard devant l'écroulement de son rêve. Cette image appartenait à Hugo, ce vers à Leconte de Lisle, cette strophe était jumelle d'une strophe de Baudelaire. Et celui-là surtout se reflétait dans le poëme. Tout à coup Jean se rappela que l'idée-mère de son œuvre était un sonnet des *Fleurs du Mal.* Et pourtant, il conservait un doute. Il relut, derechef. Alors, cédant à l'éblouissante évidence, il demeura penché sur la table, les poings au menton, dans un silence.

Oh oui ! il avait dompté le mot, maintenant ; et il était Dieu, — un Dieu plagiaire. Les strophes imitées lui sonnaient aux oreilles sur un ton qui psalmodiait, interminablement. Et les livres qui dénonçaient

sa faiblesse gisaient là, ouverts, sous la lueur tranquille de la lampe, avec une indifférente ironie.

Dans une rage, il agrippa les volumes. Non ! il n'était pas un plagiaire. Le tempérament de Baudelaire ressemblait au sien. Le poète des *Épaves* exerçait sur lui une diabolique possession, que nul exorcisme ne guérirait. C'était à croire que, par une lugubre mystification d'outre-tombe, Baudelaire guidait la main de Jean quand il écrivait. Non, il n'était pas un plagiaire. Cette œuvre qu'il allait détruire était de lui, bien de lui. Des pages en étaient stylées avant sa première lecture des *Fleurs du Mal*. Et parce que ses sensations correspondaient à celles de Baudelaire, on lui défendait de les traduire, et ses strophes — la chair et le sang de son intelligence, — il n'oserait pas les publier ! Et il renfermerait en lui toute cette vie qui l'étouffait ? Non, il n'était pas un plagiaire. C'était Baudelaire qui le volait !

Et le volume alla briser ses coins en maroquin contre le mur.

Jean ne plierait pas. Il recommencerait demain. Il se souviendrait du Tiepolo, dont la moindre esquisse rappelait le Titien, et qui, pour échapper à l'influence magistrale, se fit une palette si outrée et si furieuse, qu'on frissonne devant la colère de ses tableaux. Lui improviserait un nouvel idiôme, exaspéré, qui témoignât de la perversion de son génie. Il serait le despote des âmes.

Ainsi cette nature extrême se préparait. Pour atteindre au but, il acceptait tout, même la mort.

Tout à coup, il se souvint d'un drame auquel il avait assisté, dans la forêt. Des bûcherons büchaient. L'un d'eux, have et décharné, s'épuisait à cogner un chêne dont la gloire verdoyait sur dans le bleu du ciel. Raillé par les autres, et tremblant la fièvre, le moribond s'arrêtait, quand une nouvelle et plus grossière injure siffla. Alors il se redressa, et de sa cognée, de son corps, de ses cris, déracina l'arbre, sous le poids duquel il s'écrasa, comme un fruit saignant entre les feuilles, les yeux grands. Jean n'avait jamais oublié ce regard.

Eh bien ! lui se précipiterait dans la langue comme le bûcheron dans l'inextriqué des forêts. Et han ! — il se hâcherait un chemin de fauve, au travers des vieilles souches, des troncs rugueux et des branches sonores d'oiseaux. Et han ! — il cognerait devant, derrière, à hue, à dia; et han ! — il férirait les anciens ormes, taillant dans l'ombre verte des trous de soleil; et han ! — roulerait comme un orage au pied du chêne qui l'offusquait, han ! — l'embrasserait, et d'une herculéenne poussée, d'un — formidable et sauvage, s'anéantirait sous l'arbre couché, — bûcheron à la fois victorieux et vaincu !

ALBERT GIRAUD.

LES JOUETS

Les Jouets des enfants sont affaires pour eux,
Ils apprennent la vie en apprenant leurs jeux
Et trop tôt le spleen lourd ploiera leur jeune tête
Sous le premier dégoût de leur première fête.
Lorsqu'à leur tour, plus tard, hommes, ils connaîtront
L'amour et sa douleur, la gloire et son affront,
La vanité profonde innée en toute chose,
Dégoûtés de la femme et blasés de la rose,
Leurs affaires alors leur seront des hochets
Et comme ils avaient fait sur l'eau des ricochets
Ou tourmenté le fil d'un pantin mécanique,
Embrouillant, débrouillant d'une main satanique
Ressorts de passions, intrigues d'intérêts
Ils manigance ront leurs futiles secrets,
Tout pour tuer le temps... Mais nous avons beau faire,
Un jouet valait mieux que la plus grande affaire
Et l'incurable ennui vous ronge à petit feu,
Vous les viveurs de fange et les rêveurs de bleu;
Et je sens dans mes yeux germer de froides larmes
Maintenant après tant de soucis et d'alarmes,
Moi le feu don Quichotte, hélas ! quand je revois
Dans un coin du grenier ma Rossinante en bois.

CHARLES GROS.

UN ROMANCIER MODERNISTE

Selon sa coutume quand il s'agit de littérature, la presse a passé rapidement sur un livre paru il y a quelques semaines. Ce livre mérite pourtant qu'on s'y arrête, puisqu'il a la prétention de jeter les bases d'une religion artistique nouvelle : le *Modernisme*. Nous marchons vite aujourd'hui ; les romantiques vivent encore d'une belle vie ; en cherchant bien on trouverait des classiques encore verts et c'est au moment où le naturalisme atteint seulement à sa maturité que les modernistes entrent en lice. Qu'aurons-nous demain ?

L'apôtre de cette nouvelle religion est un tout jeune homme débarqué à Paris il y a quelques années et qui, par son talent et son audace, s'est fait rapidement un nom parmi la jeunesse littéraire. Jusqu'à présent il n'était guère connu que comme poète et journaliste. C'est d'hier seulement qu'il s'est révélé romancier, en même temps qu'il s'est révélé lui-même, car le héros du roman, Patrice Monclar, c'est l'auteur en personne : Félicien Champsaur. Il se présente au public tiré à quatre épingles et faisant la roue avec une complaisance

qui s'ignore. Mais Narcisse ne mire pas que sa beauté, il veut bien parfois se mettre à nu et nous permettre d'étudier en lui un cas extrêmement curieux de névrose et de malaise intellectuel.

Dans ce livre de 500 pages, l'auteur dépeint également la jeunesse d'aujourd'hui, c'est la *vie de bohème* racontée en d'autres temps et sous d'autres mœurs, avec une liberté de langage, un scepticisme qui, bien qu'ils frisent parfois le cynisme, ne nous déplaisent pas. Le narrateur est convaincu, il ne se soucie pas des hypocrites et il dira « zut » à quiconque lui prêchera la réserve. Cette franchise a son mérite. Toute vérité est bonne à dire, quand c'est une vérité. Nous disons ceci en faveur de la plus grande partie du livre, y compris les passages où Félicien Champsaur raconte ses amours avec une tragédienne célèbre. Nous n'exceptons de cette épisode qu'une page, la dernière, qui est mauvaise et maladroite. Ce jeune poète qui cherche à se signaler aux dames comme le dernier représentant de l'amour, qui joue volontiers les don Juan dont il n'a ni la séduction ni la galanterie, et qui de l'amour n'a que l'amour-propre, a dépassé les bornes en déshabillant, au grand jour, une femme qui ne s'était déshabillée que pour lui seul..... et quelques autres. A cette insulte la femme a dû pleurer de rage et Méphisto a peut-être regretté son indiscrétion. Mais le but était atteint, car M. Champsaur avait un but en salissant une idole : il voulait mettre à exécution des idées pratiques sur la façon de conquérir la gloire. Eu égard au nombre considérable de blasés, d'indifférents et d'imbéciles qui courent le monde, il est utile de forcer la note. Celui qui écrit un roman honnête — honnête dans le sens de convaincu — risque fort d'être obligé de lancer plus d'une œuvre avant d'attirer l'attention ; c'est bien long et bien naïf. Il faut être fort aujourd'hui et frapper à grands coups pour secouer l'indifférence littéraire. C'est pourquoi M. Champsaur a donné deux titres à son livre : l'un en petits caractères, *Paris*, le titre du naïf ; l'autre en grosses lettres, DINAH SAMUEL, le titre de l'homme fort. Sous le premier, il fait une étude comme tout le monde peut en faire une, moyennant quelque talent ; mais c'est insuffisant, paraît-il, pour le succès; sous le second il étudie peu et dévoile beaucoup. Il eût pu en ajouter un troisième : *Mes amours*, un bon tiers du volume étant consacré à ses aventures amoureuses, celles qu'il eut à Grivedesvignes et celles qu'il eut à Paris. Il les raconte en quelques pages, pour la plupart très littéraires et très savoureuses, avec des dialogues à la Théophile Gauthier et des élégies à la Mürger, mais du Gauthier modernisé et du Mürger délayé et diffus. Et, si malgré de réelles et solides qualités de style, M. Champsaur ne parvient pas à nous charmer, c'est qu'il aime en y mettant bien des façons et pas assez de chaleur. L'amour vrai nous paraît plus simple et moins maniéré.

Néanmoins, malgré ces critiques et quelques autres que je formulerai plus loin, *Dinah Samuel* est un beau livre. C'est le livre de la jeunesse, d'une jeunesse qui souffre parce qu'elle est très faible, qui blague tout, qui se grise d'un semblant de force et qui pourtant, par un sentiment de fierté très louable, ne veut embrasser aucune doctrine ni s'enrégimenter dans aucun mouvement. Pas de romantisme, pas de naturalisme, pas de rhétorique. « Un peu de satire s'il » vous plaît, d'ironie, de philosophie et si la phrase n'est pas cadencée, faisant

» ses pointes, comme une ballerine, — zut. » Voilà bien des choses, mais comment faire des pointes quand on est si chancelant et si malade ? Quant à l'ironie, la phrase cadencée et la philosophie, ni Alphonse Daudet, ni Théophile Gauthier, ni nos littérateurs philosophes n'ont attendu la venue du messie du Modernisme pour en doter leurs œuvres.

Dans son beau rêve d'indépendance, le jeune apôtre répudie sa nourrice, le naturalisme, dont il a sucé le lait un peu fort pour sa chétive nature. Ses maîtres, ceux qui ont essayé de lui apprendre à voir juste, sont de vulgaires théoriciens et bien qu'il ne veuille pas de théories, il en professe une dont la paternité ne lui sera enviée par personne. Le Modernisme, c'est le *personnalisme*. Et vous allez voir que la découverte de cette religion a cette grande utilité surtout, d'indiquer l'âge de l'auteur, qui a vingt-trois ans.

D'abord, ce mot de personnalisme n'est pas clair. Les dictionnaires ne sont pas d'accord, Larousse donnant comme définition : *action de tout rapporter à soi; vice de celui qui est personnel*, et Raymond indiquant un sens différent : *action de piquer ou d'injurier*. M. Champsaur peut avoir donné au mot personnalisme une signification spéciale qu'il ne définit pas. Pourtant les deux interprétations lui sont applicables. Comme homme, le jeune romancier rapporte, en effet, très volontiers tout à lui. Mais cela ne saurait être une théorie d'art ; l'observateur qui ne mettrait en scène que lui-même et ceux qui vivent dans son milieu, rétrécirait le champ de l'observation. D'un autre côté, dans son rôle d'écrivain, M. Champsaur justifie parfaitement la définition du *Dictionnaire général : action de piquer* ; Dinah Samuel et la plupart des jeunes artistes qu'il présente au lecteur en savent quelque chose. Ceci ne saurait être non plus considéré comme un principe raisonnable. S'il entend par personnalisme l'action de l'écrivain qui s'incarne dans ses héros, on peut lui répondre qu'Alexandre Dumas fils n'a jamais fait rien d'autre et que pas un, parmi ses personnages, ne renie son auteur, tous portent la même marque de naissance, tous sont très bavards, très raisonneurs, depuis la fillette jusqu'au vieillard ; et le public, étant lassé de tous ces Alexandre Dumas fils, il est impossible que M. Champsaur recommande à la jeune génération d'adopter l'esthétique démodée du fécond dramaturge.

Enfin, nos écrivains naturalistes font également du personnalisme en ce sens qu'ils choisissent et mettent en scène des personnages réels, généralement connus du public. On se borne à déguiser les noms : François Bravay s'appellera Bernard Jansoulet, le prince d'Orange le prince d'Axel et Mme Delaunay deviendra Mme Bovary. Ce système, qui a l'avantage de rendre l'exemple plus frappant, n'est pas neuf et par ce fait seul on ne peut le classer parmi les principes du Modernisme, car M. Champsaur ne veut marcher sur les traces de personne. L'intention est louable, encore devrait-on la taire et laisser au lecteur le soin de dégager lui-même l'originalité du romancier. On n'est pas original tous les jours et comme on voudrait l'être, et la preuve, c'est que le Modernisme, de quelque façon qu'on l'examine, n'est que du naturalisme mal réussi. La meilleure façon de devenir personnel, on pourrait l'indiquer aux artistes en leur conseillant de se soustraire à toute influence, de ne rien étudier,

de ne rien lire, de ne rien observer; d'aller dans une île où il n'y aurait ni villes, ni théâtres, ni bibliothèques, ni musées et de n'en sortir qu'à vingt ans avec du génie et le personnalisme. Assurément ils feront original. Celui qui ne suivrait pas ce judicieux conseil en serait réduit, si l'envie lui prenait un jour de créer une religion artistique, à imiter un certain Champsaur, grand-prêtre du Modernisme, qui ne put, en son temps, former une école nouvelle qu'en empruntant ses principes à d'autres, qui recommanda à ses disciples d'étudier « la maladie moderne » que Zola, Flaubert, de Goncourt avaient étudiée avant lui, et qui, ne voulant pas de théorie, formula une théorie tout de même, dont la seule originalité était d'en manquer. Je sais bien que par originalité M. Champsaur entend la nuance. Mais y a-t-il deux styles et deux palettes semblables ? Ce serait en tous cas une naïveté impardonnable de la part d'un sceptique et d'un fort que de baser une théorie sur une règle immuable, une condition même d'existence. Sans la personnalité, plus ou moins accusée, l'artiste dans toutes les écoles n'existe pas.

Aussi le Modernisme, s'il n'est pas le naturalisme, pourrait-il bien n'être que le *blaguisme*, un scepticisme dégénéré, la religion de quelques esprits très intelligents, très blasés, très malades et pas *très forts*. Cette religion vague, qui repose sur des données vagues, indéfinies, c'est la religion du doute, non du doute fruit de l'étude, mais du doute ignorant.

N'est-ce pas en effet par ignorance que Félicien Champsaur s'attribue des principes qui ne lui appartiennent pas ? Est-ce sérieusement qu'il écrit : « Le but n'est pas certes d'amuser une génération *revenue de tout, parfois sans y être allée*, dégoûtée de tout, de l'amour, parfois sans l'avoir connu, mais de montrer dans un tableau fidèle comme en un miroir, à quel point nous en sommes? » Cette théorie appartient-elle à M. Champsaur ? Les naturalistes seraient-ils allés la lui voler à Grivedesvignes, quand il était sur les bancs du collége, il y a quelque dix ans ? Et voyez-vous ce jeune homme *revenu de tout* à 23 ans ! Certes, on revient de bien des choses ; l'âge, le frottement de la vie, l'usure des sentiments, la vue qui s'affaiblit, la monotonie du spectacle humain pour qui a perdu la sensibilité, paralysent des esprits jadis fougueux et ardents. Ont-ils raison ? Le progrès, entretenu par des intelligences jeunes ou en maturité, ne dément-il pas bien des opinions séniles ? A la vérité, M. Champsaur ne l'ignore pas, mais ses idées flottent à tous les vents, son méphistophélisme est d'un bon diable, il consent parfois à prêter l'oreille à la voix des anges et il ne demanderait pas mieux, dit-il, que de croire et d'aimer.

Qui l'en empêche ? Les vrais naïfs, les seuls faibles sont ces jeunes qui, ayant effleuré chaque idée, n'ont pas la vue assez perçante pour distinguer le mince rayon de justice et de vérité qui se dégage, dès à présent, des brumes de l'ignorance humaine. Félicien Champsaur n'affirme rien, il est en plein doute ; tantôt il s'affaisse dans la négation de tout, par moments il se relève. Le spirituel boulevardier crache de dégoût sur le boulevard où il s'est corrompu et qui pourtant lui a donné son bagou et sa verve. Il voudrait croire à la Justice et à l'Amour et il s'écrie : « Quel Jésus derechef viendra nous donner la foi qui sauve ! » Puis il retombe. Il parcourt le quartier Latin et Montmartre au bras

d'une amie; il se grise des propos de brasseries; une lâcheté le prend : il ne faut pas paraître naïf, il faut être fort, très fort, ne pas se laisser démonter et blaguer ferme. Malgré tout, après ses folies, l'inquiétude le ressaisit. En revenant de Montmartre, au moment de goûter l'amour, dans une minute d'isolement qui le précède, il repasse dans son esprit les propos qu'il a entendus, toutes les théories, toutes les idées, tous les paradoxes qui ont été lâchés, qui lui plaisent par leur allure débraillée, leur audace, leur sans-façon et auxquels il ne manque hélas ! que la chaleur, la vraie chaleur de la jeunesse. Malheureusement le contrôle l'ennuie, il ne le poursuit guère ; il aime mieux reprendre son ricanement parce qu'il en retire un profit immédiat, une réputation d'esprit fort et que surtout c'est moins embêtant. Ses désespérances n'en sont que plus fortes; à ne pas approfondir les idées, il n'en sent pas, tout au fond, le charme consolant ; il n'y puise pas la vraie force, il pense péniblement parce qu'il ne pense pas juste. Il devient enfin lugubre et désespéré.

(*La fin au prochain numéro.*) F. NAUTET.

ERNEST D'HERVILLY

Celui-ci est prince des fantasques, grand-duc des délicats et roi des japonistes. A lui vraiment le pompon pour l'imprévu et pour la cabriole littéraire ; c'est le plus laborieux ouvrier humoriste que je connaisse. Il a des tas de volumes derrière lui, et l'on couvrirait une partie du Champ-de-Mars avec ce qu'il a écrit dans les journaux depuis quinze ans ; ce serait là une Exposition gaiement universelle, car il a choisi ses sujets dans tous les pays du monde. Ses deux paradis sont le Japon et l'Angleterre. Ch. Dickens (qu'il sait par cœur) lui a donné la passion des études d'intérieur où le réalisme et la simplicité émue se développent à leur aise ; les ciels enfumés de l'Angleterre, la Tamise colossale, les amazones qui passent légères et *confortables* sur des chevaux fiers d'être anglais, les babys et leur précoce amour du roastbeef l'ont charmé, et il a mis dans un joli volume de vers, intitulé le *Harem*, un *High Life* qui fixe les traits de la vie élégante anglaise.

Dans le *Parapluie* joué dernièrement à l'Odéon, il a déclamé une demi-heure avec une verve britannique en faveur de ce meuble qui est sa passion. D'Hervilly est un vrai père pour son parapluie, il a dû aimer les parapluies au berceau, il ne fume que des cigares de Manille, parce qu'ils ressemblent à des bouts de parapluies ; si vous voulez le désoler, vous n'avez qu'à dire devant lui *riflard* ou *pépin*, vous verrez s'allonger sa tête, composée d'un front, de deux yeux, d'un nez et d'une bouche. Seulement d'un front si haut qu'on a envie d'y coller de grandes affiches, de deux yeux, d'un bleu matinal, d'un

nez de voyageur, d'une bouche bien dessinée et de deux favoris si gigantesques que les pointes peuvent se cacher dans le gilet de leur propriétaire. Il est vraiment favorisé !

D'Hervilly est mince, et toujours très boutonné (quoiqu'il n'aime pas l'escrime). Par un beau temps, de très loin, quand il est avec son parapluie, on croit voir deux parapluies qui s'avancent. Il marche comme un cerf, et s'il rencontre son ami Philippe Burty (autre japoniste), alors ils *japonisent* ensemble et parlent tous deux du Japon en hommes qui seraient nés à Yeddo, et qui n'auraient jamais quitté Yoko-Hama. D'Hervilly et Burty nous racontent le Japon, non pas en poètes renseignés qu'ils sont, mais en Japonais japonisant et *japonophobes*. La *Belle Saïnara* est la pièce japonaise la plus réussie du théâtre contemporain.

J'ai créé le rôle de kami de la *belle Saïnara* dans les salons de l'éditeur Charpentier. Ce *kami* m'a très fatigué, car je me tenais toujours tordu en tire-bouchon — et de temps en temps il fallait avoir l'air féroce d'un Japonais qui vient de tuer vingt monstres avant son déjeuner. Que de courbatures m'ont coûtées ces études de contorsions et de férocité ! Oui, Paul, les quelques jours qui ont suivi la *première*, quand j'allais dans le monde, je me tenais en potence, c'était très laid en habit noir. On croyait que j'étais malade.

Poète d'une très grande finesse, il a prouvé qu'il avait le don du théâtre dans le *Magister* joué au Théâtre Français, dans le *Bonhomme Misère*, le *Docteur sans pareil* et la *Soupière*.

Il adore les plaisanteries à froid, il a écrit à ses heures de doute un *Manuel du gêneur* qui a son prix. Sa joie est d'entrer au restaurant et de dire à la femme qui ouvre les huîtres : « Bonjour *Marennes !* » L'été, son rêve serait de se déchausser dans un café, de demander un siphon et de se le vider sur les pieds en criant : « Mes pieds sont brûlants. »

D'Hervilly a la frénésie des chats, il y en a dans beaucoup de *ses histoires divertissantes*, mais surtout dans une où il a fait un tableau d'une table d'hôte de prêtres, du côté de Saint-Sulpice : un grand chat tyrannique comme un suisse, la queue en cierge de cathédrale, passe le long des soutanes. Après dîner, au lieu de lire le journal, les ecclésiastiques caressent le chat à tour de rôle, et je me souviens d'un bon vieux vicaire qui n'y a pas encore touché et qui dit à son voisin d'un ton très humble :

« Après vous, le chat, s'il vous plaît !... »

Lisez *les Contes pour les grandes personnes*, *les Armes de la femme*, *les Baisers*, et vous connaîtrez l'humour de cet esprit infatigable.

COQUELIN CADET.

DÉCADENCE

Jadis Reine des Bois, divine enchanteresse,
Diane, les seins nus et les cheveux au vent,
Vivait dans les forêts sauvages, poursuivant
Les sangliers avec des haines de tigresse.

Elle était chaste et fière et si, quand la déesse
Plongeait son corps de lis dans l'onde au flot mouvant,
Quelque mortel osait l'admirer en rêvant,
Le profane aussitôt payait sa hardiesse.

Maintenant, ayant mis au clou son vieux carquois,
Oublié sa pudeur farouche au fond des bois,
Près des Halles madame Hécate tient boutique

Et, vendant son gibier à des prix insensés,
Elle débite sans vergogne à la pratique
Des cuissots de chevreuil plus ou moins avancés.

GEORGES VICAIRE.

NOS POÈTES

II

GEORGES RODENBACH

Georges Rodenbach est une figure spéciale, unique dans l'histoire de notre littérature nationale ; elle se détache avec une diaphanité blanche, une délicatesse subtile, faite toute de grâce et de mièvrerie. Déjà dans *le Foyer et les Champs*, son premier livre, se montre cette légèreté de plume qui effleure, cette morbidesse féminine, cette gracilité exquise qui font le talent de Rodenbach. Comme François Coppée, dont il est impossible de ne pas le rapprocher, il aime les intimités, les scènes de pénombre, les tableautins littéraires où vibre une émotion, où nage une rêverie. Telle cette page de sa première œuvre où, malgré quelques touchantes maladresses, brillent déjà les qualités essentielles du poète ; cela est intitulé *la Vieille Fille :*

Elle est là sur sa chaise, avec un air grognon ;
Coquette, quoique laide, elle porte un chignon
Brun, sur ses cheveux gris ; elle a de riches bagues
Et des lunettes d'or devant ses grands yeux vagues.
Le salon est luisant : un papier bleu d'azur,
Quatre portraits d'aïeux à chaque pan de mur ;
Un parquet tant ciré qu'on y marche avec peine.
Ornant la cheminée un vase en porcelaine

Qu'un vieil adorateur rapporta du Japon.
Sur un bahut de chêne, un paquet de bonbon
Et tout près, un missel couvert de velours rouge.
Elle brode un bonnet pour sa nièce et ne bouge,
Savourant le rythmique et paisible ronron
Du petit angora qui dort dans son giron.

Mais dans ce petit recueil où le poète essaie ses ailes, il n'avait pas encore de formule décisive ; ce n'est qu'avec les *Tristesses* (1879), qu'il écrivit en partie à Paris entre les longues visites qu'il faisait au n° 12 de la Rue Oudinot, à l'auteur du *Passant*, que Rodenbach donna la vraie note de sa nature.C'est dans ce livre qu'il enchâssa la touchante pièce du *Coffret* dont les strophes voltigent dans les souvenirs :

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde dans un tiroir secret de sa commode
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive !

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées.
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque ton front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux.... que la mèche soit blanche !

Plus loin c'est une scène flamande, *Infamie éternelle*, triste élégie d'amour moderne, avec le désespoir mélancolique des cruels délaissements ; plus loin encore les *Lions*, la tristesse des fauves qui regrettent les salles des déserts et l'immensité des plaines de soleil ; et devant ces fauves qui dans leurs rugissements affaiblis ont des sanglots, le poète compare.....

Ces fiers lions, c'est nous, les poètes captifs,
Qui rêvons du pays idéal où naguère
Notre âme s'est ouverte aux bonheurs primitifs,
Et qui sommes comme eux en risée au vulgaire !

Nous aussi, nous avons de superbes mépris
Pour la foule raillant nos royautés tombées ;
Mais quand nous rencontrons d'autres frères meurtris,
Nous confondons nos pleurs et nos têtes courbées !

Avec la *Mer élégante*, Georges Rodenbach entre dans des routes inexplorées

où son tempérament délicat devait fatalement le conduire. Il y donne une suite d'aquarelles aux couleurs vives, ruisselantes de soleil, parfumées des senteurs marines. Il découpe d'une main d'artiste des silhouettes adorablement élégantes qui se détachent avec un chatoiement sur l'horizon immense. Le frou-frou des robes claires alterne avec le clapotement doux des vagues, le bruit sec des éventails, avec le chant mélancolique des brises ; les voix perlées des femmes se mêlent à la voix rude des mariniers et tout cela vit de la vie ensoleillée des plages à la mode, avec des couleurs légères de pastel. C'est mignard, c'est ailé, c'est brillant, c'est vécu surtout et le poète a justifié ce mot de Balzac qu'il prend pour épigraphe de son livre : « L'oisif mène la vie élégante ; l'artiste la crée parce qu'il la sent.» Rodenbach est un artiste. Le livre, pour être parfait, eût dû être illustré par un Watteau habile à dessiner les femmes blondes qui relèvent d'un doigt effilé leur robe blanche, ou par un Boucher maître ès-art de *laver* les amours aux fesses roses dont les yeux bleu-pâle ont des douceurs tendres, dont les membres dodus appellent les gros baisers qui claquent.

Toutes ces femmes sont adorablement mièvres
Découpant sur les flots leurs profils amaigris
Où rayonne en tons vifs la rougeur de leurs lèvres
Sur la mate blancheur de la poudre de riz.

On croirait sur du sucre en poudre voir des fraises,
Si bien qu'on les voudrait goûter à belles dents,
N'étaient ces yeux bistrés plus luisants que des braises
Qui vous effraient de loin avec leurs feux ardents.

Et les strophes continuent tour à tour folâtres et tristes, gardant toujours eur harmonie de clavecin et leur fraîcheur exquise ; et le livre se ferme sur ces beaux vers où le poète revit ses tristesses :

Seul notre amour est mort ! Tout mon courage tombe !
Pour se quitter si tôt, fallait-il tant s'aimer?
Je sens là dans mon cœur un vide.... c'est sa tombe !
Mais le ver de l'oubli n'y pourra l'entamer !

Quand les vierges d'Egypte étaient mortes phthisiques,
On conservait leurs corps imprégnés de parfum,
Et j'ai de même, aux sons de funèbres musiques,
Embaumé ta mémoire, ô mon amour défunt!

J'ai tissé chaque vers comme une bandelette,
Pour le garder intact et pour t'éterniser ;
Pauvre amour! Dors en paix dans ta blanche toilette,
Reçois mes derniers pleurs et mon dernier baiser.

C'est sous cette impression de tristesse que l'on ferme ce keepsake des plages, et l'on est tout reconnaissant au poète rêveur qui la communique.

MAX WALLER.

LES VIEILLES LUNES

RONDEL

Ils vont où vont les vieilles lunes,
O mes belles, tous vos serments,
Et c'est le sort de vos amants
De finir par des infortunes.
Parmi vous en est-il d'aucunes
Qui ne nous causent des tourments ?
Ils vont où vont les vieilles lunes,
O mes belles, tous vos serments.
Femmes noires, blondes ou brunes,
Comme de trop vieux vêtements
Qui vous gênent, vos sentiments,
Tous,— sauf peut-être vos rancunes,
S'en vont où vont les vieilles lunes.

JULES DE BAUGNIES.

CHRONIQUE MUSICALE

PARSIFAL

Festival Sacré, par Richard Wagner.

La coupe sept fois bénie, où le Sauveur, en la Cène suprême, versa aux hommes comme un vin de salut, son *sang éternel* à boire, recueillie par Joseph d'Arimathie, fut apportée par une troupe d'anges à un saint nommé Titurel. Celui-ci, possesseur de la Lance qui perfora le côté du divin crucifié, fonda à Montsalvat, en Espagne, un ordre de Chevalerie pour honorer les précieuses reliques. Ce sont les chevaliers du Saint-Graal, car tel est le nom de la coupe béatifiante. A Titurel, devenu vieux, succéda, en ses fonctions de pontife-roi de l'ordre, son fils Amfortas. Voilà ce que disent les anciennes légendes du Saint-Graal.

Écoutez une autre légende encore. Quand le Christ, le corps en plaies, gravissait la montagne maudite, fléchissant sous le poids de la monstrueuse croix, la reine qui baisa sur un plat saignant la tête de Jean-Baptiste, insulta le Dieu mourant par un long éclat de rire. Et depuis ce jour, implacablement secouée d'un rire satanique, aspirant au bien et faisant le mal, erre de monde en monde, *Hérodiade*, qui cherche un rédempteur.

***

Voici maintenant le drame.

Au bord d'un étang, dans l'épaisse et religieuse forêt qui entoure le château de Montsalvat, dorment Gurnemanz, le plus ancien chevalier du Graal, et deux jeunes écuyers. C'est le lever du jour. Sur le burg les trompes sacrées sonnent le réveil. Gurnemanz secoue ses compagnons, et tous trois, tombant à genoux, font l'oraison matinière. Tout à coup de la campagne lointaine accourt, emportée sur un cheval sauvage, une femme bizarre. Sa

robe est relevée par une ceinture en peau de serpent; sur son front cuivré roulent les torsades de sa chevelure noire. Elle tend à Gurnemanz une fiole pleine d'un baume exotique, pour Amfortas ; puis, lasse, elle se jette sur le sol et s'endort. Cependant un cortège de chevaliers et d'écuyers porte la litière où gémit Amfortas, le roi-pontife du Graal, dévoré par une plaie affreuse, que rien ne peut guérir. Dans les eaux bienfaisantes du lac il va chercher un soulagement, mais la guérison, hélas! la mort seule la lui donnera! — Prends toujours ceci, lui dit Gurnemanz, en lui donnant le baume. En vain Amfortas veut remercier Kundry, elle éclate d'un rire farouche et repousse Amfortas, qui s'éloigne emporté sur sa litière.

Restés seuls, les écuyers et Gurnemanz s'entretiennent de Kundry. Si elle est si fidèle et si intrépide, dit l'un des jeunes gens à Gurnemanz qui la défend contre leurs injurieux soupçons, — qu'elle aille chercher la Lance perdue!

— Hélas! repart tristement le vieux chevalier, c'est interdit à tous.... O Lance sacrée, je l'ai vue brandie par la main la plus perverse !.... et Gurnemanz narre la tragique aventure. « Du sanctuaire du Graal, à cause de sa vie impure, demeura à jamais exclu le magicien Klingsor. Pour se venger il créa sur la montagne un jardin merveilleux où croissent comme des fleurs, des femmes diaboliquement belles. C'est là que dans les charnelles voluptés il s'efforce d'attirer les chevaliers du Graal pour en faire, par le péché, ses esclaves. Un jour, armé de la sainte Lance, Amfortas voulut anéantir ce fléau d'enfer. Une femme terrifiante de beauté l'ensorcela. Ivre d amour, il tomba dans ses bras et laissa choir l'arme divine.... Soudain un cri effroyable.... quand Gurnemanz arrive, Klingsor disparaît, emportant le fer sacré, et le roi-pontife, frappé de sa propre lance, se traîne, le flanc brûlé d'une blessure qui ne veut pas se fermer.... Un jour, devant le sanctuaire désolé, Amfortas s'était prosterné, implorant un signe de pardon : c'est alors que du Saint-Graal, surnaturellement illuminé, jaillit cette prophétie : « *Attends mon élu, l'être pur et candide, instruit par la compassion.* »

A peine Gurnemanz a-t-il achevé son récit que des cris tumultueux retentissent. Des écuyers apportent un cygne sauvage qu'a frappé au vol une flèche mortelle; d'autres amènent le coupable, Parsifal. Réprimandé, puis interrogé par Gurnemanz, le jeune homme répond avec la naïveté la plus absolue. Il ne sait ni d'où il vient, ni où il va, ni comment il se nomme. Ne serait-il pas l'être pur et candide élu par le Graal ? Tandis qu'il parle, l'orchestre résonne l'étrange prophétie. Aussi, laissant s'endormir d'un magique sommeil sous un buisson, Kundry, subjuguée par une influence ténébreuse (où l'orchestre indique le motif redoutable de Klingsor), — Gurnemanz guide Parsifal vers le temple du Graal. Le décor glisse lentement de gauche à droite. Une divine sonnerie de cloches verse dans l'air sa foi sonore.... Soudain les trompettes clament le thème tout-puissant du Graal. C'est le temple, avec, sous la haute coupole, les tables nappées de blanc et préparées pour le repas mystique. Les chevaliers, et les jeunes garçons, en de sublimes cantiques, glorifient le pain et le vin, la chair et le sang divins, la foi et l'amour. Malgré l'horrible douleur que verse en sa chair pécheresse la vue du Graal de toute pureté, Amfortas officie et élève la coupe sacrée sur laquelle, du haut de la coupole, tombe un flamboiement de pourpre. « As-tu compris ce que tu viens de voir? » demande Gurnemanz à Parsifal. Et sur sa réponse négative, il le met sans façon à la porte : « Ne t'avise plus de tirer les cygnes ; reste avec tes pareils, les oisons. » Et la toile tombe sur les derniers accords des hymnes.

Acte deuxième. — Sombre, terrible, tour à tour éclatant et sourd, formidable et dissimulé, l'orchestre développe le thème de Klingsor. Nous voici dans la tour du redoutable magicien. Entouré de tout l'appareil de sorcellerie, il évoque Kundry et lui ordonne, malgré ses larmes, de séduire Parsifal. En vain elle se débat et refuse d'accomplir sa

mission abominable : la tentatrice qui fut jadis Hérodiade, et qui récemment a perdu Amfortas, est contrainte d'obéir. Elle disparaît, et la tour s'abîme avec le magicien, faisant place à un jardin paradisiaque, où luxuriante se développe une végétation des tropiques, aux fleurs gigantesques, aux lianes emmêlées, traversées d'oiseaux jaseurs. Parsifal a franchi la muraille. Aussitôt accourt un essaim de jeunes filles négligemment vêtues, qui l'entourent, le caressent, et se disputent en riant ses mains, ses regards et ses paroles. Dans sa candeur.... extraordinaire, Parsifal les repousse; elles fuient, se moquant du pauvre simple. Mais une voix délicieuse appelle Parsifal; et le jeune homme interdit aperçoit dans un buisson une femme d'une beauté surhumaine, pleine d'une incomparable grâce en ses légers vêtements d'Orientale. C'est Kundry. Avec une douceur suprême, lui parlant de sa mère, morte en le bénissant, l'adorable pécheresse attire Parsifal et appuie un long baiser sur ses lèvres.

Brusquement il se relève. A la flamme de ce baiser son sang s'embrase. Dans son cœur il sent brûler la plaie dévorante qui ronge le cœur d'Amfortas. « La blessure, la blessure, s'écrie-t-il; elle brûle en mon cœur..... ici est l'incendie, le désir ardent, le désir terrible ! » Et partageant la souffrance du roi du Graal, par la COM-PASSION, il voit, il comprend. Dans une effrayante vision, il contemple les souffrances d'Amfortas, expiant devant le Graal son sacrilége.... Son esprit lucide recompose la scène de la séduction du héros : « Oui, cette voix, c'est ainsi qu'elle l'appelait. Et ce régard souriant, je le reconnais. Ces lèvres, c'est ainsi qu'il les vit frémir. C'est ainsi qu'elle pencha la tête, — ainsi que fièrement elle la releva... Et ce baiser !... Arrière, corruptrice ! Loin de moi à jamais ! »

Et sa mission divine lui apparaît : c'est lui qui par son invincible vertu doit sauver Amfortas.

Mais Kundry, brisée de douleur et de passion, tente de l'attendrir. Ah ! si le cruel est un sauveur, compâtissant aux douleurs des autres, qu'il la rachète donc, elle aussi, de sa terrible malédiction. Jadis elle a vu le Sauveur divin, et elle a ri. Depuis, riant toujours d'un irrémédiable rire, partout elle Le cherche pour lui offrir son expiation. En Parsifal elle a cru Le reconnaître. Et la voici à ses pieds pâmée d'amour.

— Enseigne-moi le chemin qui mène chez Amfortas, dit le héros, impassible.

Aux cris de fureur poussés par Kundry, Klingsor accourt, armé de la Lance divine. Mais le jeune homme s'en empare, et trace dans l'air le signe de la croix. Aussitôt les murs magiques s'écroulent, le jardin se dessèche, et au milieu des fleurs fanées gisent mourantes les belles jeunes filles. Jetant à la Pécheresse une ultime parole d'espérance, Parsifal disparaît à travers les décombres.

Acte troisième. — Dans la sainte forêt de Montsalvat, c'est la merveilleuse fête du printemps; c'est aussi la douloureuse fête chrétienne du Vendredi-Saint. Gurnemanz, vieux et brisé, retrouve sous un buisson Kundry, qui sort douce et affligée de son sommeil surnaturel. Puis voici un chevalier à l'armure noire. « Ote tes armes, crie Gurnemanz ; n'outrage pas le jour du Sauveur. » Le chevalier obéit, c'est Parsifal, apportant la Lance reconquise. — « O Grâce ! rédemption ! miracle ! » s'écrie le vieillard. — Et il narre à Parsifal qu'Amfortas, vaincu par la croissante douleur, n'a plus voulu remplir son saint ministère. Privés de leur mystique nourriture, les chevaliers du Graal ont perdu leurs forces ; déjà Titurel est mort.

Les cloches sonnent les funérailles. Le paysage change comme au premier acte. Dans les galeries du temple passent de longues files de chevaliers en deuil, escortant le cercueil de Titurel. Ils pénètrent dans le temple et y rencontrent d'autres chevaliers qui accompagnent la litière d'Amfortas et la châsse de Graal. Une dernière fois, pour les funérailles de son père, le coupable pontife veut officier. Mais vaincu par la douleur il refuse, il se débat,

et ordonne aux chevaliers de lui donner la mort. C'est alors que Parsifal le touche avec la sainte Lance : « Sois guéri, racheté et sauvé ! » Et tandis que Kundry, repentante, meurt à ses pieds, — au milieu des chevaliers agenouillés Parsifal monte sur l'autel et élève majestueusement le Graal, qui resplendit dans un surnaturel incendie de pourpre.

***

Dans *Parsifal* Wagner conserve et accentue le système musical de *Tristan et Iseult* et des œuvres subséquentes. Plus d'airs, de duos, de quintettes, de cavatines, de récitatifs : rien que la déclamation notée, la tragédie en musique, — une mélopée qui serre rigoureusement le texte du poème, sa prosodie, son accent pathétique. La musique proprement dite est réservée à l'orchestre. Elle se compose d'un certain nombre de thèmes appropriés chacun à un personnage, à une situation, à un sentiment déterminés ; ils se font entendre chaque fois que ce sentiment, cette situation, ce personnage reparaissent dans le drame ou y font sentir leur influence.

Au point de vue musical *Parsifal* est un chef-d'œuvre. Rien de plus splendide que l'ouverture. D'abord, entonnée à l'unisson par les instruments de bois et les instruments à cordes, se déroule la phrase de la communion : « Prenez mon sang au nom de notre amour ; prenez mon corps en mémoire de moi. » Chacun des deux membres de la phrase est aussitôt repris par les hautbois et les trompettes, sur une série d'accords ascendants. Soudain les cuivres clament le thème religieux du Graal. Puis les divers instruments chantent tour-à-tour le motif de l'hymne : « la foi vit, la colombe plane. » Et de nouveau, sur un trémolo de contrebasse et de violon, les bois, les violoncelles et les clarinettes reprennent à tour de rôle, avec des altérations mineures, la prière de la communion, brisée et reprise alternativement. Bientôt se font entendre les thèmes de la douleur et de la plaie d'Amfortas ; une dernière fois, alanguie, énervée, reparaît l'adoration initiale, qui peu à peu s'amoindrit et va se perdre dans les registres élevés.

Le premier acte renferme plusieurs passages de la plus superbe beauté ; citons les deux récits de Gurnemanz, la réprimande qu'il adresse à Parsifal, le récit de ce dernier, la marche de Gurnemanz et de Parsifal au son des cloches, et toute la scène suivante dont la musique est incomparable. C'est peut-être la plus belle page religieuse que l'on ait jamais écrite. Le second acte d'un bout à l'autre est un pur chef-d'œuvre, avec son prélude qui développe sombrement le thème de Klingsor, — puis l'évocation de Kundry par le magicien, — le chœur exquis des jeunes filles-fleurs, — le duo tragique de Kundry et de Parsifal. Il faut étudier en détail cette scène colossale. Quels doux et mélancoliques accents quand Kundry narre au héros la mort de sa mère Herzeleide ; et quand au baiser de la sirène, le feu de la chair s'allume dans le cœur de Parsifal, qui comprend soudain les douleurs d'Amfortas et sent la même blessure saigner en sa poitrine, — avec quel terrible éclat reviennent les anciens thèmes ! Et quelle terreur plus effrayante encore quand haletante, Kundry, l'antique Hérodiade, évoque ce jour lugubre où, sans pitié, à la face du plus doux des Martyrs, elle éclata d'un rire insultant ! — Le troisième acte me paraît inférieur. Certes il y a des beautés dans les récits de Parsifal et de Gurnemanz, mais il faut attendre la « merveille du Vendredi-Saint, » la divine renaissance du printemps, — pour retrouver les fortes impressions des premiers actes. On a reproché au second tableau de reproduire la seconde partie du premier acte trop longuement et sans renforcer l'effet. Il y a peut-être du vrai dans cette critique. Toutefois la scène n'est pas assez longue pour produire l'ennui, et elle établit dans la pièce une unité saisissante. Le drame se termine par la reprise triomphale des extatiques prières, que rien ne viendra désormais troubler.

IWAN GILKIN.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

CIRAGE JACQUOT ET JACQUAND. Vente en gros aux mêmes prix et conditions qu'à Paris, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

PLUS DE COPEAUX. Propreté, économie, allume-feu sans pareil. On allume 40 fois son feu pour 15 centimes; le paquet de 40 feux, 15 cent. Le demander chez tous les épiciers, droguistes, etc. Seuls dépositaires pour la Belgique et la Hollande, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

HERNIES, Guérison radicale en trois mois de temps, 12000 certificats. Les cas les plus difficiles sont traités avec succès. Maladies des femmes, de matrice, etc, sont guéries sans pessaire Soulagement immédiat. *Une dame diplômée est attachée à l'établissement.*

J. WAERSEGERS, bandagiste des hôpitaux et de l'armée, commandeur et chevalier de plusieurs ordres pour service rendus à l'humanité, 35, *place Verte*, ANVERS.

CAPITAUX A PLACER EN 1er ET 2e RANG, A 4 1/2 ET 5 %. — ACHAT NUES-PROPRIÉTÉS ET RENTES VIAGÈRES.

S'adresser J. HUET, boulevard du Nord, 17, Bruxelles.

Restaurant du SPORT, 68, BOULEVARD DU NORD, BRUXELLES. Ouverture le 21 mai par Ad. COUCOGNE, ex-maître d'hôtel des premières maisons de Bruxelles et d'Ostende.

Dîners à prix fixe et à la carte. Vins des meilleurs crûs. Service soigné.

LIBRAIRIE

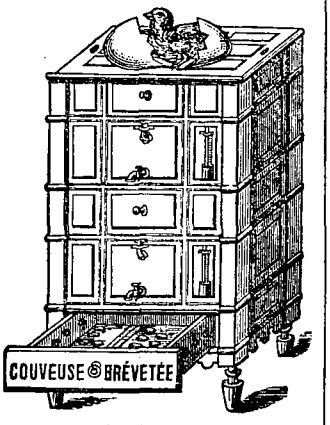
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

Couveuses artificielles brevetées
seul propriétaire
F. BAUDOUX
168, Boulevard du Hainant, Bruxelles.



Couveuses depuis 110 francs.
Eleveuses depuis 35 francs.

Fonds de Magasins

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par J. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

GUÉRISON

CERTAINE ET RADICALE

de toutes les affections de la peau, des *plaies* et des *ulcères variqueux* qui sont souvent considérés comme incurables par les plus célèbres médecins. — Ce traitement ne dérange nullement du travail, il est à la portée des plus petites bourses, et dès le 2e jour produit une amélioration très sensible. S'adresser à M. LENORMAND, médecin-pharmacien à TOURNAN *(Seine-et-Marne, France)*. Consultation par correspondance.

GRAND ARRIVAGE
DE
CHAUSSURES ANGLAISES

en tous genres, pour hommes, aux prix incroyables de

Fr. 12-50, bottines ordinaires
» 15 », » de luxe

vernis, cuir ou étoffe, avec boutons, lacets ou élastiques

ALLEZ POUR VOUS CONVAINCRE A

THE ENGLISH BOOT DEPOT

21, Boulevard du Nord, 21
près la Gare du Nord (1er étage)

CONCURRENCE IMPOSSIBLE

Rien de commun avec la Chaussure Américaine.

DATE COFFEE

Ce café, tant recommandé par les médecins les plus célèbres de tous les pays,

NE COUTE PLUS RIEN

Son prix est remboursé par des billets que vous pouvez *immédiatement utiliser comme argent comptant.*

En vente chez les principaux négociants de la Belgique, en boîtes de fer-blanc, au prix de fr. 1-50 et 1-88 le 1/2 kilog, boîte comprise. Les boîtes vides seront reprises à raison de 10 centimes pièce. — Pour le gros, s'adresser à THE BELGIAN DATE COFFEE Co (Limited), 35, rue de Malines, Bruxelles.

A LA BASCULE

Ancienne Maison HEYMANS, hameau de Vleurgat (Uccle)
2 et 4, coin de la chaussée de Waterloo, près du bois de la Cambre
REOUVERTURE
DE L'ESTAMINET-RESTAURANT
par Ferdinand VANDERRIVIÈRE

Grande salle de 200 couverts pour banquets, dîners de noces et fêtes de sociétés. — On prend des pensionnaires.
Chambres et quartiers garnis et non garnis à louer. — Ecurie et remise pour chevaux et voitures. — Prix très modérés.

FABRIQUE D'APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

45, RUE DES CHANTEURS
PRÈS LA GARE DU NORD, BRUXELLES

G. SCHOONJANS

Lustres, Suspensions, Candélabres Girandoles, Lanternes, Pendules, Objets d'art, etc. — Foyers à gaz. — Fourniture de compteurs. — Placement de tuyaux.

PLUS DE DOS RONDS

Agent général pour la Belgique de la BRETELLE AMÉRICAINE *Brevetée*

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, Bruxelles

La Bretelle américaine élargit la poitrine, tient les épaules droites, soulage le dos et les hanches en soutenant les jupes et le pantalon, écarte toute tendance au dos rond, produit une libre respiration, renforce la voix et les poumons, et donne un bien-être à ceux qui en font usage. Prix : fr. 3-50, 5, 7-50, 10, 12 et 15. — Plus de Jarretière qui engendre les varices. Nouveau **PORTE-BAS** américain laissant la circulation du sang libre. *Remise au commerce.* — Prix : 2, 2-50, 3, 4 et 5 francs.

Seule Maison en Belgique où l'on fabrique spécialement le

POSTICHE D'HOMME

Dernière perfection et du plus grand naturel
TOUPETS ET PERRUQUES DE 10 A 100 FRANCS
Ouvrages artistiques en cheveux, Bijoux, Cadres, Souvenirs, etc.

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, BRUXELLES

NOUVELLE DÉCOUVERTE (le Pogonotome) **RASOIR MÉCANIQUE.**

Toute personne peut se servir de ce rasoir sans aucune crainte de se couper. —Agent général : TILQUIN, Galerie de la Reine, 5, Bruxelles. — Prix : fr. 5 et 7-50 avec lames de rechange (*Remise au commerce*).

RASOIRS ANGLAIS de Sheffield, garantis à l'épreuve. — Tout rasoir peut être échangé jusqu'à entière satisfaction de l'acheteur, sans rétribution.

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — No 21 — 1er Volume — 1er Octobre 1882

SOMMAIRE

Les Protégés de ma Grand'Mère . . . . . GEORGES EEKHOUD.
UN ROMANCIER MODERNISTE : Félicien Champsaur F. NAUTET.
Le Dernier Jour d'un Condamné . . . . . JEAN TISSERANT.
NOS POÈTES : Théodore Hannon . . . . . MAX WALLER.
Stances à la Mer . . . . . ÉDOUARD LEVIS.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE : — L'Insurgé, par Jules Vallès, etc. . . . . MAX WALLER.

Une erreur s'est glissée dans notre dernier sommaire : *Jouets* a été attribué à Georges Vicaire et *Décadence* à Charles Gros. C'est le contraire qu'il faut lire.

Le Numéro : 25 cent. — Étranger : 30 cent.

Se trouve chez les principaux libraires et marchands de journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue du Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
46, Rue de l'Université, 46

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

ABONNEMENTS :

Un an. . . . . Fr. 5 · | Six mois. . . . . Fr. 2-50

ÉTRANGER, le port en sus.

L'année commence le 1er Déc., le semestre le 1er Juin. Les abonnés nouveaux reçoivent les numéros parus
Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier de Hollande et* UN SEUL sur papier du Japon.

PRIX DE L'ABONNEMENT { Sur Hollande. . . . . 10 Francs. / Sur Japon. . . . . 20 »

AUX LECTEURS

La première année de la *Jeune Belgique* ayant, comme celle de M. de Lamartine, à peu près fini sa carrière, nous avons jugé à propos de consacrer l'anniversaire de notre naissance par un souvenir jubilaire, en publiant un

ALMANACH DE LA JEUNE BELGIQUE

pour l'année 1883.

Cet almanach, édité avec grand soin dans le format de la *Jeune Belgique*, complétera dignement notre premier volume. Il sera illustré par Paul Avril, Alfred Hubert, Mars et Milès et contiendra, outre un calendrier-memento et une revue des principaux événements de l'an 1882, des nouvelles, des poésies, des fantaisies inédites s'appliquant pour la plupart aux mois de l'année. Tous nos lecteurs désireront souscrire à cet album littéraire, dont le prix est fixé à 75 centimes, du moins pour les 200 premiers souscripteurs, et qui paraîtra très prochainement. Dès à présent la souscription est ouverte; il suffit de nous adresser 75 centimes en timbres-poste pour recevoir franc de port l'*Almanach de la Jeune Belgique*, le jour de son apparition.

Le poll que nous avons annoncé dans notre numéro 19, restera ouvert jusqu'au 30 octobre. Le 1er novembre, nous en publierons le résultat. Tous nos lecteurs sont invités à y prendre part. Les nombreuses lettres que tous les jours nous recevons, et auxquelles nous sommes forcés de répondre en bloc, nous ont prouvé combien sont étroits les liens de sympathie qui nous unissent à nos abonnés. Nous voulons qu'ils se resserrent davantage encore. La *Jeune Belgique* doit être une grande famille où chacun a son mot à dire quand il s'agit d'agrandir et d'aménager la maison. Nous avons vu avec plaisir que si notre franchise d'allure en a blessé quelques-uns, la masse des jeunes et des fervents est avec nous.

Nous prions nos lecteurs de remarquer que l'augmentation de pages sera la même, soit que nous nous en tenions au statu quo, soit que la mensualité réunisse le plus grand nombre de voix.

Nous publierons le 15 octobre deux sonnets *inédits*, tirés des *Blasphèmes*, le prochain volume de *Jean Richepin*.

Nous commencerons notre deuxième volume par la publication d'un petit roman de jeunesse d'EMILE ZOLA : *Naïs Micoulin*. Cette œuvre vraie, pleine d'intérêt, d'observation et de saveur, porte déjà l'indéniable empreinte du Maître, sans avoir rien de la crudité de ses derniers romans. Oui, Buloz, la *Naïs Micoulin* de l'auteur des *Rougon*, qui certes n'a pas été écrite pour les petites tartines des pensionnaires, rendrait encore des points pour la moralité, à plus d'un des malsains romans-*Feuilletons* sur lesquels s'étaie ton antédiluvienne *Revue des Deux Mondes;* et ta *Sauvageonne*, ô Theuriet, serait obligée de lui céder le prix de vertu !

A partir de ce jour nos bureaux liégeois sont transférés à la **Librairie polytechnique de MM. Decq et Nirstraez, rue de l'Université, 46, à Liége.**

LES PROTÉGÉS DE MA GRAND'MÈRE

A la mémoire de mon aïeule bien-aimée.

L'avenue Mosselman est cette partie de la chaussée d'Anvers à Malines située entre la rue du Moulin et l'entrée du faubourg de Berchem. Cette jolie " drève „ d'ormes bordée de maisons coquettes et de jardins donnant sur la rue s'appelle aussi avenue d'Herbouville, du nom du préfet des Deux-Nèthes, sous le premier empire, qui entreprit les embellissements de la nouvelle ville d'Anvers. Cet homme, trop oublié des *signors* d'aujourd'hui, convertit entr'autres le sinistre *Galgeveld* ou « champ de la Potence », situé au bout de l'avenue, en un parc boisé qui fut longtemps le rendez-vous des couples amoureux, ceux-ci profitant de l'espèce d'aversion qu'éprouvaient encore les bourgeois timorés pour ces épais ombrages retirant leur sève d'un sol maudit. Est-ce afin de vaincre les répugnances persistantes des promeneurs que les édiles contemporains ont transformé la « Pépinière » de M. d'Herbouville, dont les futaies prenaient le soir une opacité fantastique, en un jardin anglais trop banal, trop riant, trop déboisé pour donner aux fantômes l'envie de s'y promener ? En même temps que l'éclat du gaz, distribué à profusion dans ce square, dispersait les revenants il a mis fin aux tête-à-tête idylliques des vivants.

Pendant ces derniers dix ans l'avenue même a perdu de son ancienne physionomie. Les villas prêtant à ce quartier un cachet *extra-muros* des plus originaux disparaissent une à une. Des hôtels prétentieux viennent s'aligner côte à côte à front de rue; le passant n'est plus caressé par les couleurs et les parfums des jardins d'entrée cultivés un peu à son intention par les anciens propriétaires; les grilles aux délicates ferronneries, les haies odorantes font place aux maçonneries tracées au cordeau pour la plus grande monotonie de la perspective et des rues nouvelles taillent et entament les parcs séculaires sous prétexte de doubler la valeur des terrains mutilés.

Tel qu'il est aujourd'hui ce quartier demeure encore un des plus sains et des plus agréables de la grande métropole belge. C'est de ce côté que ma grand'mère habitait en 187. une modeste petite maison, où je descendais lorsque j'avais des vacances et où je me fixai plus tard les dernières années de la vie de cette sainte femme.

Ce logis n'avait qu'un étage. En bas étaient le salon à deux croisées donnant sur l'avenue, la salle à manger et la cuisine sur le

jardin; en haut deux chambres à coucher et un cabinet où dormait la gouvernante. C'était un asile patriarcal garni de bons meubles en acajou, qui avaient vieilli avec mon aïeule et auxquels je commençais moi-même à m'attacher. Ces reliques reluisaient de propreté et offraient plus d'agrément au visiteur que des mobiliers somptueux d'une valeur uniquement vénale.

Le principal attrait de notre habitation était un jardinet d'une centaine de mètres, plus profond que large, planté de grands arbres, et séparé des enclos voisins par une haie vive; un jardinet un peu sauvage où les branches exubérantes vous barraient le passage. Un sentier unique en faisait le tour, tracé entre la haie et la pelouse. Au fond se trouvait une gloriette, le reposoir favori de « bonne maman. »

Que de distractions nous offrait ce coin de terre! Aux premiers et tièdes effluves d'avril, l'aïeule passait son bras sous le mien et nous faisions à très petits pas le tour du discret domaine; nous nous arrêtions devant les arbustes précoces; ses mains encore potelées et mignonnes faisaient glisser les jeunes rameaux entre les doigts et palpaient avec une joie enfantine les bourgeons séveux. Heureuse de vivre encore une année, elle aspirait ostensiblement l'air du renouveau. Au fur et à mesure que s'accusait la renaissance de la nature nos promenades devenaient plus fréquentes. Bientôt les merles nous annonçaient par des chants de jubilation qu'ils pouvaient se passer des miettes de pain et des boulettes de viande que Siska, la bonne, éparpillait dans la cour. Je cueillais en cheminant les premières violettes pour les offrir a ma grand'mère. Je déployai l'en-cas de soie bleue au-dessus de son front vénérable aussi souvent pour la protéger contre les rayons déjà piquants que contre les averses subites des giboulées. Puis, fleurissaient l'aubépine et les lilas, la symphonie des oiseaux devenait plus nourrie, les bourdons susuraient et les chrysalides rendaient en masse à la liberté leurs prisonniers blancs, marqués de noir comme des parcelles de billets d'amour déchirés. Maintenant on pouvait s'asseoir sous la tonnelle où les enlacements de la vigne folle comblaient peu à peu les jours laissés par le lierre dans le lattis. La chaleur augmentant, on rendait à la pleine terre les fuchsias et les géraniums empotés. L'aïeule s'attardait le soir pour entendre chanter le rossignol; émue elle mettait le doigt à ses lèvres, apaisant ma pétulance. Depuis longtemps les neiges odorantes des pommiers étaient tombées et les premiers bouquets de lilas jaunissaient dans leurs vases; Joost le jardinier venait faucher le gazon que Lô, sa femme, notre commissionnaire, emportait sur une brouette; et la pelouse

était rase comme un velours. Un matin les gros boutons des pivoines éclataient ainsi qu'un feu d'artifice et des bouquets écarlates annonçaient le luxe plus tapageur de l'été. Aussi des parfums plus forts, plus lourds que ceux de mai, chargeaient les brises plus lentes comme prises de langueur. Les seringats et les jasmins saupoudraient l'air de leur poivre. En ce moment la gloriette était noire d'ombre, la vigne avait accompli son œuvre de protection contre les ardeurs de juillet. Les liserons et les capucines, tintinabuleurs des papillons et des sylphes, agitaient leurs clochettes dans la haie touffue et le rhododendron avivait de fleurs pourpre ses massifs sombres. Et ainsi graduellement jusqu'aux maturités à outrance de septembre, le jardin changeait de physionomie. Le vert tendre et translucide des feuillages se jaspait ; puis venaient les piqûres jaunes, les débauches superbes qui finissent par user les frondaisons dans l'or et le vin. Les grosses épeires tendaient leurs toiles et une baguette à la main je détruisais impitoyablement ces ingénieux travaux qui nous disputaient le passage comme à de vulgaires moucherons. L'humidité sortait de terre; flac, floc, les feuilles tombaient, bruissant sous nos pas, et Joost avait peine à entretenir le chemin. Et cela jusqu'à l'hiver qui nous rendait le feu, la lampe à abat-jour où j'avais dessiné des grotesques, le journal longtemps répudié ; le tricot sur lequel l'aïeule s'assoupissait, le ronflement de la bouilloire et le parfum du thé qui la réveillaient. GEORGES EEKHOUD.

(La suite prochainement.)

UN ROMANCIER MODERNISTE *

(Suite et fin)

C'est sous l'empire de la pénible situation d'esprit que j'ai indiquée que Félicien Champsaur écrit une scène très belle et très saisissante. Il imagine Pierrot s'échappant du cimetière suivi de sa Conscience — sa Conscience est toute noire, mais docile et bonne enfant — et s'en allant visiter les bals, le Skating-Ring et l'Opéra. Le carnaval est mort, les rires sont funèbres; le Veau d'or, stupide, trône sur le piédestal où naguère la Gaîté riait de toutes ses dents, d'un rire franc et ininterrompu. Pierrot s'ennuie et se lamente : tout est-il donc fini, n'y a-t-il plus de jeunesse, plus d'amour, plus de gaîté ? Il sort, écœuré. Soudain, sur la place, au milieu d'un rassemblement, il aperçoit une femme dont la distinction, l'aristocratique élégance contrastent avec l'élégance criarde des femmes de conversation bête qu'il vient de voir au bal, mendiant de l'or. Celle-ci réalise son idéal. C'est la célèbre tragédienne, murmure quelqu'un, celle

(*) Voir la livraison de la *Jeune Belgique* du 15 septembre.

dont la beauté est irrésistible, dont la voix est d'or ; celle qui émeut les âmes et fait vibrer les cœurs. Toute la gamme des sentiments nobles, l'amour, l'enthousiasme, l'émotion, elle la parcourt avec une intensité telle que l'on croirait qu'ils se sont tous réfugiés sous cette frêle enveloppe, désertant tous les autres cœurs, toutes les autres âmes, désséchés et vides. Du moins le fait-elle supporter quand, frémissante sur son théâtre, elle déchaîne la passion et allume l'amour. Pierrot la suit jusque dans son alcôve. Elles existent donc encore la beauté et la grâce! Il va les posséder, car la tragédienne est complaisante et sa Conscience, toujours docile — mais peut-être malicieuse et ironique en ce moment, — se tient coite et ne dit mot. Il la déshabille lentement, il lui ôte ses bottines, son corsage, puis encore d'autres bottines et d'autres corsages et quand il a retiré le dernier bas il ne reste rien. Tout, jeunesse, beauté, a disparu ! Il ne reste que de faux cheveux et des vêtements. Du corps, pas un morceau de chair, de l'âme pas un atôme, rien que l'artifice !

Rien ! c'est la note déchirante de ce livre, le sanglot que la jeunesse laisse échapper quand elle ne rit pas de son rire nerveux et quand l'indignation — qui est encore de ce monde heureusement — lui monte au cœur. Rien ! c'est le cri de l'impuissance morale, de l'usure à vingt ans, du malaise physique, des esprits chancelants, pas timides — la timidité étant la virginité intellectuelle. Ce mot *rien* est affreux, il est froid, il est bête ; c'est le cri de la jeunesse pour qui la gomme a du prestige, pour qui le boulevard est l'univers et les brasseries les seuls temples subsistants. Oui, le gommeux, le gommeux stupide et maussade qui fait sonner les louis sur les trottoirs, qui va de l'Opéra à la Bourse, est envié comme l'unique heureux de ce monde. L'or n'est pas seulement l'aide, le moyen, il est tout. M. Champsaur a eu le courage de le dire et l'on doit lui en tenir compte.

Il faudrait pourtant s'entendre. Le cas de M. Champsaur est navrant, digne d'intérêt et d'étude. Au temps déjà lointain où il habitait Grivedesvignes, alors qu'il n'était qu'un bon jeune homme naïf et généreux, il avait, dans une cage dorée, un oiseau mécanique qui chantait avec toute l'expression dont un oiseau artificiel est capable. Un jour, le jeune poète, né au dix-neuvième siècle et partant curieux, s'avisa de démonter l'oiseau ; il lui arracha chaque plume, l'une après l'autre, l'éventra, et ne trouva à l'intérieur qu'un petit sifflet, un ressort rouillé et des morceaux de bois affreusement collés ensemble. Ce fut sa première désillusion. Cet oiseau c'était l'idéal : le dehors superbe, le dedans absolument creux. Pourtant il lui restait pas mal de beaux rêves dans la tête. Il aimait de l'amour dont on aime à vingt ans et il allait le connaître quand une place de pion, lui offerte, l'amena à Paris. Il y vint avec peu d'argent, beaucoup d'ambition, des sentiments candides et la foi en l'amour. Son argent il ne fut pas en peine de le dépenser, ses sentiments candides trahissaient la province ; il le sentit et les refoula; et sa foi en l'amour il la perdit certain soir où, ayant offert son cœur à une ingénue du Luxembourg, l'ingénue lui avait répondu qu'elle l'acceptait moyennant plusieurs bocks et vingt sous pour payer sa blanchisseuse. Ce fut sa seconde désillusion. Heureusement l'ambition lui restait. Il fallait conquérir *Paris*. Il ne jugea pas à propos de se recueillir et de méditer sur les moyens de subjuguer la place avec honneur. Il n'étudia pas le colosse

dans son ensemble ; de la ville studieuse il ne vit que le carrefour tapageur; de la ville artistique il ne vit que le dépotoir; la ville industrielle, il la méprisa; dans la ville du pauvre et du travailleur il visita surtout le *Geuloir* où les rouffla-quettes s'assemblent, et où il se laissa prendre comme une mouche dans une toile d'araignée, ce fut au boulevard. La vie y est extraordinaire, les cafés envahissent la chaussée, les façades des théâtres resplendissent ; sur les trottoirs, des messieurs, en cravate blanche, et des petites femmes, très fardées, circulent. Le spectacle le grisa, l'atmosphère était poudrerizée, l'or sonnait sur les tables et dans les poches, l'ensemble, enfin, était supérieure-ment chic. Ce fut l'impression qui lui resta : c'était *chic!* Dès lors il en savait assez ; ce qu'il fallait conquérir, c'était ce monde désœuvré. Avec une sûreté d'œil remarquable, il comprit de suite avec quelles armes il pourrait vaincre. Ce n'était pas avec le sentiment, l'enthousiasme et la foi, mais avec quelque chose de dur, de froid, de sec comme l'or : l'aplomb. Il en eut et il lui servit. Il pénétra dans les alcôves, eut des duels et fut coté sur le boulevard. Il lut des écrivains sceptiques et les comprit mal, il recueillit toutes les idées et n'eut pas le temps de les approfondir ; puis, une fois son apprentissage de la vie terminé, il fit un livre très littéraire, où l'on retrouve, à chaque page, l'incohérence de ses idées et l'usure de sa remarquable intelligence. La société telle qu'il la rend, c'est la société vue par un œil que l'on croirait brûlé par le gaz et troublé par l'absinthe; son style est plein d'étincelles, mais sa langue est pâteuse. Le champagne qu'il appelle à son aide ne l'égaye pas, il l'énerve ; le premier verre seulement l'émoustille, dans ce court instant il salue la jeunesse et le rire, il évoque Rabelais qui n'était pas malade et Molière qui se portait bien, mais, en fin de compte, il a la bouche amère et jette son cri désespéré : Rien !

C'est par là qu'il conclut. A dix reprises on trouve cette conclusion dans son livre. La gaîté finie, l'esprit de Molière et de Mürger fini, l'honnêteté provin-ciale un leurre, l'amour une marchandise et, tout à la fin, le dévouement au peuple une prodigieuse naïveté. C'est vrai et c'est faux. La constatation est strictement juste, mais la conséquence indiquée ne l'est pas. On ne rejette pas les roses parce qu'elles ont des épines et sur la présence d'un nuage on ne peut conclure à l'extinction du soleil.

Cette désespérance est une faiblesse et une naïveté. Ce n'est pas la théorie de Flaubert qui n'a montré que le néant de l'idéal et de l'éducation sentimen-tale; ce n'est pas celle de Zola qui retourne le fumier afin que dessus grandisse la fleur robuste et plantureuse de la nature ; c'est la théorie du romantisme que l'on chantait il y a quinze ans :

L'Amour en pleurs s'en va le front morose,
L'Amour s'en va peut-être sans retour,
On n'aime plus, aujourd'hui, triste chose :
Hélas ! le vice a remplacé l'amour.

Tout est valet, tout se vend, tout se vautre,
Chaque soleil nous descendons plus bas ;
Une infâmie arrive après une autre :
Nous allons bien, ne nous arrêtons pas.

Ce n'est certes pas riche, mais, valeur littéraire mise à part, c'est bien le même air que l'on retrouve dans *Dinah Samuel*. M. Champsaur refait la chanson en y mettant beaucoup de talent et d'excellentes qualités d'écrivain. La musique en est délicate, recherchée et harmonieuse, mais les paroles sont fausses. L'auteur est dévoyé, ses lamentations font sourire et s'il ne voit pas juste qu'il me permette de lui dire ce qui à mon avis en est la cause. Ce sera ma conclusion.

La génération actuelle se divise en deux branches distinctes : l'une est composée de jeunes gens qui ont reçu le coup de soleil idéaliste et en ont conservé les traces ; ils ne comprennent pas notre monde moderne, qui moins que tout autre étouffe de nobles espérances ; la fermeté de l'esprit positiviste n'est pas faite pour leur esprit fiévreux ; la science et le machinisme, desquels on peut tant attendre, sont des sujets d'étude qu'ils délaissent comme étant trop profonds. Trop intelligents, trop blasés, pas assez gobeurs pour avaler la couleuvre romantique, ils n'osent regretter la flamberge et le sombrero, mais ils chancèlent devant la réalité, ils regrettent le rêve, la fausse et mensongère image dont on a bercé leur imagination aux jours d'enfance ; puis, une fois lâchés dans la vie, ils voient tout de travers, prenant la faiblesse pour la force et la blague pour l'esprit. Qui donc, s'écrient-ils, nous rendra la foi qui sauve ? Hélas ! personne. Ce n'est pas un Messie qu'il leur faut, c'est un médecin. Leur corps est sans vie, usé par l'atmosphère métallique du boulevard, insensible aux joies ordinaires, aux jouissances naturelles, au charme ambiant des choses. La vie, abandonnant le corps, s'est réfugiée dans le cerveau et le cerveau est infecté par le cadavre religieux et le cadavre idéaliste, qui y pourrissent, côte à côte. M. Champsaur est de cette génération, — dégénération vaudrait mieux. Il représente la dégringolade de l'idéal qui, trouvant à la fin le ciel ennuyeux, descend sur la terre, fort embarrassé de ses ailes, qu'il salit en les laissant traîner dans tous les ruisseaux. Ne pouvant plus être ange, il sera diable. Ne pouvant plus cabrioler dans les nues et faire risette dans l'azur, il ricanera comme Méphisto. Hélas ! diable et ricanement sont aujourd'hui peu de chose et Croquemitaine est mort, même pour les enfants.

L'autre génération est composée de jeunes gens sains, sensibles aux manifestations matérielles et qui en ressentent des jouissances ; ils pensent que les temps sont mauvais, que nous manquons d'air, que les rouages de la société grincent et se disloquent et que sur l'emplacement de la machine actuelle, dont le détraquement est proche, on en pourra construire une autre, pas parfaite, mais mieux appropriée aux besoins de l'homme. Ils pensent que l'idéal a dévoyé l'esprit humain, que sa disparition n'entraîne avec elle aucune des conditions matérielles nécessaires à l'existence. Ils croient au continuel développement de la nature, à la force de la matière. Ils aiment la poésie que la terre dégage, l'ombre et la lumière, les campagnes et les villes, l'eau qui coule et l'eau qui dort, les jours d'hiver et les jours de printemps, l'herbe qui croît, la fleur qui meurt, les réveils et les crépuscules, l'amour sans cesse renaissant ; pour jouir et aimer, ils ont l'éternelle caresse de la nature.

F. Nautet.

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ

Par exception, nous donnons aujourd'hui une pochade publiée déjà, il est vrai, mais si peu qu'elle est presque inédite, n'ayant jamais paru que dans un rarissime petit volume — il n'a été tiré qu'à 64 exemplaires — répandu sous le manteau et intitulé : *Le Théâtre érotique de la rue de la Santé*, sans nom d'éditeur. Les pages qui suivent n'ont rien d'érotique ; que les dames ne s'effarouchent : la légende de Jean Hiroux, le criminel blagueur d'Henry Monnier, en a fourni l'idée, et il est plus que probable que le Jean Tisserant qui a signé ces pages, n'est autre qu'Henry Monnier lui-même comme son héros ne fait qu'un avec Jean Hiroux. C'est donc une véritable curiosité littéraire que nous offrons à nos lecteurs.

ACTE PREMIER

La Cour d'assises

LE PRÉSIDENT DES ASSISES. — COUTAUDIER. — LE PROCUREUR DU ROI. — NEZ D'ARGENT. — PIMPRENELLE. — L'AVOCAT D'OFFICE. — LE GREFFIER. — LE PRÉSIDENT DU JURY. — L'AUDITOIRE *(personnage muet)*.

Le président. — Accusé, levez-vous. (*L'accusé se lève*). Vos nom et prénoms ?

Coutaudier (d'une voix enrouée qu'il a durant toute la pièce). Rue de la Huchette.

Le président. — Je vous demande comment vous vous appelez ?

L'accusé. — Ah !... Jean... Jean Coutaudier, né sous le beau ciel de l'Italie.

Le Président. — Accusé, soyez attentif à ce que vous allez entendre.

Le Procureur du Roi. — (Lisant) : — « Le 23 décembre 1843, vers minuit, une patrouille de la force civique heurtait de son pied invincible le corps d'un vieillard encore chaud, d'environ 70 à 71 ans, non loin de ce lieu sinistre où les farouches sectaires de Robespierre firent tomber tant d'innocentes têtes, sans compter les royales, et au sud-est de l'hôtel des immortels invalides ! Une autre patrouille de soldats, défenseurs de la famille, de l'ordre public et de la religion, arrêtait un homme en désordre, et qui semblait fuir, tant son pas était véloce.

On le confronta avec le cadavre, qui ne le reconnut pas ; mais le bon sens des deux caporaux, dont l'un était sergent, aidé d'ailleurs du témoignage des témoins qui... témoignèrent, mirent cet homme à la disposition de la justice, et le cadavre à la Morgue, où il ne fut que trop reconnu par sa famille désolée et indigente, qui porte l'honorable nom, si connu et si justement apprécié, de Chasanguin. »

Le Président. — De plus, en outre, accusé, vous allez entendre les charges qui sont produites contre vous. *(A l'huissier.)* Introduisez le premier témoin. *(Au témoin qui est introduit, avec volubilité.)* Vos nom, prénoms, âge et demeure. Vous jurez de dire la vérité, et au besoin, toute la vérité ?

Pimprenelle. — Je le jure... Jacinthe Pimprenelle, blanchisseuse du Bas-Meudon, 19 ans, émue et pas encore mariée. J'étais allée avec mon cousin Gérome aux Délassements, — lui au parterre et moi au paradis ; même que nous nous sommes perdus... lui en sortant, et moi avec un sapeur-pompier, qui a eu la pudeur de me mettre dans un fiacre toute seule, à preuve qu'il en est descendu près de sa caserne. J'ai pris le chemin de fer de Versailles où je me suis endormie, tant j'étais contrariée... d'avoir perdu mon cousin Gérome, que j'ai retrouvé au Bas-Meudon, le *surlendemain* matin, par l'obligeance d'un lancier

qui m'a remise dans mon chemin toute la nuit par le bois de Meudon ; ce qui fait que je ne reconnais pas bien Monsieur l'accusé que je n'ai jamais vu d'ailleurs.

Le Président (après avoir souri au témoin, et d'un air satisfait). — C'est bien, allez vous asseoir. (*A l'huissier.*) Introduisez un autre témoin. *(Au nouvel introduit.)* Vos nom, prénoms, âge et demeure ? Vous jurez de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité ? Levez la main, pas celle-là... l'autre, la droite.

Le témoin (d'un air rigolo, levant toujours la main gauche). Puisque je n'en ai qu'une !

Le Président (convaincu). — C'est juste.... Vous dites que vous vous nommez ?

Le Témoin. — Mucius Scévola Brancart, dit Nez d'argent.

Le Président (prêtant l'oreille). — Vous dites ? .....

Coutaudier. — Naz.... pif de bog.

Le Président (prêtant encore attentivement l'oreille). — Vous dites ?

Le Président du jury (qui a lu Francisque Michel). — Naz.... pif... bog.... c'est-à-dire trompe ou nez d'argent.

Le Président (satisfait). — Ah ! *(au témoin.)* Dites ce que vous savez.

Nez d'argent. — Si bien puisque nous étions-t-en Italie, pas c'te fois-ci, ni l'autre... la première. Le général Bonaparte qui s'y connaissait aussi, nous fait dire par un de ses amis : « En avant ! » et v'la comme nous avons servi les Autrichiens sur le plateau de Rivoli ! Un an après que je m'suis eu défait de mon bras droit, je suis-t-entré à l'hôtel avec mon fusil d'honneur à la boutonnière. La discipline est encore bien sévère, là ! Faut être rentré de meilleure heure.... sans ça, en revenant de chez mon p'tit n'veu, j'aurais pu empêcher la bêtise qu'est arrivée à c'tincien !.... Mais la discipline est si sévère !... même que je n'sais rien....

Voilà c'que j'sais.

Le Président (satisfait). — C'est bien. Allez vous asseoir.

Nez-d'argent (au président). — Il fait chaud mon col'nel !.... Ous'qu'on touche les quarante sous ?

Coutaudier. — Suivez le grand couloir : vous tombez dans les Pas-Perdus, vous descendez, et en tournant à gauche, vous y êtes.

Le Président. — C'est bien, accusé ! merci de votre obligeance, mais la France sait ce qu'elle doit à ses défenseurs ! *(Avec bonté, au témoin)* Après l'audience, mon brrrave, on vous y conduira. (*A l'accusé*) Accusé, avez-vous quelque chose à objecter contre ces diverses dépositions ?

Coutaudier. — C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! C'est des gens qui me veulent du mal... Je suis une victime politique!... Dans les journées du 27, 28, 29, 5 et 6 juin, 17 et 19 Trançonin, 12 et 13 mai, j'ai moissonné des gendarmes, des gardes-royales, des gardes nationales ; j'ai sacrifié des sergents de ville ; j'ai tutoyé des municipals : j'ai bousculé des réverbères !... On ne m'a rien dit, parce qu'on me craignait;.. et aujourd'hui, on prend le prétexte d'un vieux pour me faire avoir des mots avec le Procureur du roi !... Vous êtes tous des galopins !

Le Président. — Toutes ces raisons, quoique bonnes, sont étrangères à la cause qui nous occupe.

Coutaudier. — La défense n'est pas libre... Je me retire ! (Il se lève : le gendarme le fait rasseoir)

Le Président (avec intérêt). — Non, non, restez, je vous l'ordonne.... je vous en prie. Vous avez un moyen de conjurer peut-être les rigueurs de la loi et de mériter la bienveillance de la Cour : c'est de dire toute la vérité à MM. les Jurés.

Coutaudier (avec cœur). — Mon Président, vous avez l'air d'un bon zig, mais je dois vous dire, dans l'intérêt de la société, que vous êtes cocu.....

Le Président (piqué). — Ça ne vous regarde pas.... mêlez-vous de vos affaires !

Coutaudier (vivement). — Vous vous mêlez bien des miennes ! (*le président paraît foudroyé*) .... Du reste, c'est un flanche ; vous voulez me le mettre — je la connais !... mais comme on ne peut pas condamner un accusé sur ses propres aveux, et comme vous n'êtes pas f.... de vous en tirer, je vous tends la perche !... voilà ce que c'est. (*avec poésie*) Tout reposait dans la nature ; la moucharde au disque de bog avait remplacé Phœbus fatigué, les tonneaux brevetés commençaient à répandre dans les atmosphères un parfum aussi fort que celui de la fleur d'oranger ; la brise du soir se jouait dans ma chevelure, lorsque j'arrivai solitaire et rêveur sur la place de la Révolution.....

Le Président. (fier et doux). — Pardon, pardon, accusé... de la Concorde.

Coutaudier (qui n'a pas écouté le président). — Oui, pour lors, quand je fus sur la place de la Révolution...

Le Président. (agacé mais doux encore). — Concorde !

Coutaudier. — Oui, j'aperçois un grand gosse, bien mis, je l'ai suivi jusqu'au pont-des-Arts... Il cause avec l'invalo, fouille dans ses propres poches, et gagne le pont qui inspire le plus de pitié....

Le Président (doux et curieux). — Comment ?... qui inspire ?...

Coutaudier. — Eh oui ! le plus plaint, puisqu'on dit : plein comme un œuf....

Le Président (avec une joie d'enfant). — Ah !... Oui !... comme un œuf... Pont-Neuf !.... (*Aux juges*). Pas mauvais, pas mauvais du tout !

Coutaudier. — Un gosse qui ne peut pas prendre le pont des Arts !....

Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, M. le Président ?....

Moi, je l'ai laissé continuer sa route, en lui donnant ma bénédiction...

Pour lors, je reviens à la place Louis XV....

Le Président (avec ménagement) — Pardon, accusé.... mais vous affectez, ce me semble, de ne pas savoir le véritable nom de cette place.... Pourquoi maintenant l'appelez-vous la Place Louis XV ?

Coutaudier (gravement.) — Parcequ'on y a guillotiné Louis XVI !

Le Président (satisfait). —Ah !....

Coutaudier. — Pour lors, j'enquille le pont de la Ré.... Louis XV... Concorde ; (*se tournant spécialement vers le président*) Ah !.... et j'arrive sur l'esplanade des invalos !....

Je sentais Morphée qui m'égrugeait des pavots sur les chasses... Qu'est ce que vous auriez fait à ma place, M. le Président ?...

Le Président (d'un air capable). — J'aurais été me mettre en ma couche.

Coutaudier (plus enroué que jamais). — Les opinions sont libres.

Le Président (avec ménagement). — Je ferai observer à l'accusé qu'il ne parle pas très-distinctement, et je l'engage, au nom de la société, à ôter le morceau de... tabac qu'il a dans la bouche.

Coutaudier (hors de lui). — Ma chique !... ôter ma chique !... Jamais !... plutôt la mort !... Mais, vous, monsieur le président, v'là une heure que vous foutez vos pattes dans vot' tabatière, ça m'dégoûte, ça vous fait parler du nez... et j'vous dis rien !... J'garde ma chique !

Le President (aux jurés). — C'est juste... c'est juste...Pardon, accusé ; continuez.

Coutaudier. — Il était... onze heures un quart... ou minuit et demi... au juste. J'aperçois un vieux... redingote verte... Je prie messieurs les jurés de bien remarquer : *redingote verte ! pantalon blanc ! gilet blanc, cravate blanche et cheveux blancs !* Y en a qui disent que j'attendais l'omnibus ; d'autres qui prétendent que je l'ai tué parce qu'il était grêlé... C'est pas vrai... et d'ailleurs n'est pas grêlé qui veut... Je me dis : C'est

un carlisse, c'est un ennemi du gouvernement !... Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, monsieur le président ?

Le Président (digne). — Je l'aurais salué.

Coutaudier. — Moi, j'y ai demandé l'heure... Pour lors, il s'a mis à courir... Un vieux qui veut courir, ça fait suer !... Pour lors, j'lui dis : Va, mon vieux, j'te donne vingt pas d'escort... Je l'atttape, je l'couche, je l'fouille : trente ronds ! Y veut crier... tapage nocturne !... septième chambre !... Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, monsieur le président ? *(Le président paraît embarrassé.)* Moi, j'étais si en colère, que je l'ai tué ; mais je n'lai pas assassiné... c'est un mouvement de vivacité.

Le Président (doux mais incrédule, et avec une certaine indignation). — Comment ! malheureux ! vous dites que c'est un mouvement de vivacité !... et vous lui avez porté onze coups de couteau !...

Coutaudier (indigné). — C'est pas vrai ! c'est pas vrai ! c'est pas vrai ! ! ! j'y en ai donné treize... y en a deux qui ont glissé, c'est pas ma faute !... j'ai été trop vif. (*Avec une sombre amertume*). Treize !... ça devait me porter malheur !

Le Président (chagrin). — Et lui ! lui ! le pauvre vieillard !

Coutaudier (sans réplique). — Il a crié ! !

Le Président (profondément indigné). — Mais, malheureux, il résulte de l'autopsie du cadavre que la victime avait cessé de vivre après le premier coup. Pourquoi, d'après votre propre aveu lui en avoir porté douze autres inutiles ?...

Coutaudier (avec franchise). — C'est donc pas l'intérêt qui m'a guidé !...

Le Président (insistant). — Mais, enfin, pourquoi ?

Coutaudier (souriant). — Ça, c'est une cascade de ma nature : je ne suis pas heureux aux jeux d'adresse ; et vous, monsieur le président !

Le Président (tristement). — Moi non plus.

Coutaudier (aux jurés). — Vous voyez bien !... Pour lors, après la perpétration du meurtre, je le concède, j'ai voulu voir si je mettrais dans le même trou... j'ai jamais pu ! (*Riant*). — Elle est pas mauvaise celle-là, hein ?

Le Président (un moment après). — La cause est entendue. La parole est au ministère public.

Le Procureur du Roi (froid mais terrible). — Je ne dirai que quelques mots. L'obligeance de l'accusé à nous raconter le meurtre dans tous sès affreux détails, me dispense de rechercher les causes, les effets et les motifs qui ont conduit ce bras dès longtemps exercé au crime. Et c'est ici, messieurs, que la morale, sagesse des nations vraies, peut justement faire entendre sa voix prévoyante : que le vice mène fatalement à l'oubli de la vertu : que la paresse, mère de tous les vices, conduit presque toujours les pauvres à la misère et au crime, et que sans ordre on n'arrive à rien... Vous l'avez vu se drapant, j'ose le dire, dans son cynisme dont il s'est fait un manteau de mépris pour l'humanité et pour la société !... Je le recommande à toute votre sévérité. Soyez justes ! soyez humains ! soyez hommes enfin ! Songez que la Société a encore des enfants et des pères, et vous ne me refuserez pas la tête que je vous demande...

L'Avocat d'office (d'une voix de tête, très-aiguë). — Messieurs les jurés, et vous, messieurs de la cour, vous ferez la part du trouble qui m'agite à mon premier début... mais...

Coutaudier. — Allez apprendre à jouer du fifre, mon petit jeune homme ; je ne veux pas être le cadavre sur lequel vous allez essayer vos outils... Je me défendrai moi-même !...

L'Avocat (il veut continuer ; Coutaudier le fait asseoir d'un coup de poing). — Moi...

Coutaudier. — Le législateur, dans sa bienveillante sollicitude, a voulu que tous soye égals. *(Hum.)* Vous demandez ma tête, monsieur le procureur du roi... je regarde vot'

binette, et je comprends votre ambition. On veut m'ôter la vie... on n'en a pas le droit, et je le prouve... Si j'étais t'innocent ?... je ne le suis pas, mais enfin, une supposition ? rappelez-vous Calas à l'Ambigu !... rappelez-vous M. Lacressonnière à la Gaîté, quand il dit : « J'en appelle à l'immortalité ! » Eh bien ! si j'étais t'innocent, pourriez-vous me la rendre la vie ?... vous, monsieur le procureur du roi ?... vous, monsieur le président ?... qui n'êtes pas foutus, à vous deux, d'animer un asticot de vot'vivant... après vot' mort, je n'dis pas... Mais, d'ailleurs, qué tort que j'y ai fait à ce vieux ?... Il avait soixante-dix ou onze ans... Eh bien ! qu'est-ce qui pouvait avoir encore à vivre, à vue de pif ? quinze jours ou trois semaines... Je les rembourse, mais qu'on me foute la paix !

Le Président. — Il n'est pas question de cela.

Coutaudier. — Alors, je demande qu'on me change de gendarme... j'en ai un qui m'infecte considérablement.

Le Procureur du roi (avec force). — C'est encore trop bon pour vous !

Coutaudier (après un silence). — Vous êtes cruel, monsieur le procureur du roi... *(Avec résignation.)* Restez, gendarme, mais ne remuez pas trop, car vous avez l'infirmité des pieds, què c'est çà !...

Le Président. — Accusé, avez-vous encore quelque chose à ajouter pour votre défense ?

Coutaudier (avec dignité). — J'ai à ajouter que la garde nationale m'emm....

Le President (contrarié). — Accusé, je ne puis tolérer de pareilles expressions : elles portent atteinte à la dignité de la cour.

Coutaudier.— J'emm.... la cour ! je respecte messieurs les jurés... quant à vous, monsieur le président, vous êtes un vieux birbe !...

Le Président. — Comment... un birbe !...

Coutaudier. — Oui, vous êtes un vieux ch'noc !...

Le Président (avec bonté). — Accusé, je dois vous avertir, dans votre intérêt, que vous prenez un funeste système de défense, et que vous aggravez votre situation.

Coutaudier. — Monsieur le Président, si jamais le trône des muffles devient vacant, vous aurez des chances. *(Aux jurés)* Y vont me condamner à mort et y dit qu'j'aggrave ma situation ! *(Au président, avec véhémence.)* Vous voulez donc me condamner à seize francs d'amende !... Vous faussez la loi ?... Je n'ai plus rien à dire !

Le Président. — Messieurs les jurés, vous avez entendu l'accusé ; vous avez ouï la brillante parole du ministère public. L'accusé prétend que c'est un moment de vivacité, causé par son amour pour le gouvernement ; monsieur le procureur du Roi croit entrevoir que le mobile de ce crime, ou de ce meurtre, a été l'intérêt vénal... mais je dois à mon impartialité de vous prier de vous retirer dans la salle des délibérations, et d'agir dans l'intérêt de la justice, de la Société et de tout le monde. *(Sortie du jury.)*

Coutaudier. — Je demande à monsieur le Président, qu'en vertu de son pouvoir discrétionnaire, il lui plaise de m'entendre un moment.

Le Président (avec indulgence). — Ce n'est guère l'usage, mais, pour vous... Nous vous écoutons.

Coutaudier. — Pour lors, après la perpétration du... de la chose, j'étais rentré chez moi : je regardais ma pièce de trente ronds.

Le Président (curieux). — A la vue de cet argent mal acquis, qu'éprouviez-vous !

Coutaudier (avec un grand dédain). — De l'emm.....

Le Président (toujours curieux). — Quand vous avez frappé ce vieillard, qu'éprouvâtes-vous ?

Coutaudier (franchement). — De l'emm.....

Le Président (de plus en plus curieux). — Et, dans ce moment où la justice humaine vous atteint, qu'éprouvez-vous ?

Coutaudier (avec la plus grande franchisse). — De l'em-mer-de-ment !...

Le Greffier (annonçant). Messieurs les jurés !...

Le Président du Jury. — Sur mon Dieu et mon âme, oui, l'accusé est coupable.

Le Président (passant sa tabatière d'une main dans l'autre, et visiblement troublé). — Aux termes de l'article 331, le nommé Jean Coutaudier...

Coutaudier (l'interrompant). — Mais je ne suis pas condamné pour viol !... c'est l'article 303 qu'il faut m'appliquer. *(Aux jurés)*. Ça fait l'malin et ça n'sait seulement pas son code !... Oh ! là ! là !...

JEAN TISSERANT.

NOS POÈTES

III

THÉODORE HANNON

Ça ! un homme ! C'est un type. — Ça ! un monsieur ! c'est un zig, un bon zig des rues, mais un être absolument monstrueux, né des promiscuités coupables d'un calembour et d'une gauloiserie, d'un abominable calembour et d'une phénoménale gauloiserie...

D'ailleurs je n'ai plus le moindre respect pour lui depuis qu'il a inventé le comble du ligottage : lier une sauce avec des tuyaux de plomb ! On ne pardonne pas ces incongruités.

Connaissez-vous le type ? il n'est pas beau, ah non ! quoiqu'il se croie adonisiaque ; il s'est bien taillé une barbe à la Vélasquez qui sauve tout, mais le nez ! oh! ce nez, voyez-vous, manque absolument de caractère, c'est une calamité faciale ! Quant au front, un vrai front de caissier : fuyant.

M. Théodore Hannon — en petit comité Théo — fait des vers et des tableaux ; il met beaucoup de couleur dans ses vers et beaucoup d'esprit dans ses tableaux ; quand il ne fait rien, ses amis disent : « Théo dort, » ce qui est idiot. Je vous livre ici quatre rondels qu'il donna en 1879 à l'*Artiste*. C'est du Hannon tout cru; avalez, bourgeois, têtes de pipe, coquecigrues, crétins, lecteurs; je vous dis que c'est du Hannon (de D...!)

I

Pour ne point t'oublier, ma mie,
J'ai fait un nœud à mon mouchoir.
Hélas! donc, pourquoi laisser choir
Cette larme mal affermie ?

A notre tendresse endormie
Je songerai matin et soir :
Pour ne point t'oublier, ma mie,
J'ai fait un nœud à mon mouchoir.

II

Vendeuse de pruneaux de Tours,
Plus douce que sa marchandise,
Je veux que partout on redise
Sa bonté d'âme et ses atours...

Or, qu'on me cherche aux alentours
Une semblable friandise,
Marchande de pruneaux de Tours,
Plus douce que sa marchandise!

Errant sur ta lèvre blêmie
Mon amour, qui ne veut déchoir,
A pris ton corset pour nichoir...
S'il le faut il sera momie,
Pour ne point t'oublier, ma mie.
(Paris, 1878.)

III

Elle portait un madras rose
Et traversait le cours Tourny,
Errant vers le quai rajeuni
Que la Garonne altière arrose.

La cheville nerveuse enclose
Dans le haut brodequin verni,
Elle portait un madras rose
Et traversait le cours Tourny.

Le ciel d'un azur interni
Lui faisait une apothéose....
— Me répondit-elle : « Nenni ? »
Je n'ai rappel que d'une chose :
Elle portait un madras rose.
(Bordeaux, 1879.)

Bref je lui prouvai sans détours
Mon amour et ma gourmandise,
En dévorant la marchandise
Sur sa bouche aux jeunes contours...
Vendeuse de pruneaux de Tours.
(Tours, 1879.)

IV

Sous le ciel bleu la neige au loin
Coiffe de blanc les Pyrénées.
Sur leurs cimes illuminées
Les aigles s'aiment sans témoin.

Des Anglaises dans ce beau coin
Flânent en robes surannées.
Sous le ciel bleu la neige au loin
Coiffe de blanc les Pyrénées.

Fuyant le musc et le benjoin
De ces exotiques bien nées,
Je vais chanter les graminées
Et peindre en l'odorant sain-foin
Sous le ciel bleu, la neige au loin !
(Pau, 1879.)

Parfois ce rieur a des larmes dans la voix, mais lorsqu'il entre en prose, la gaîté revient, Les chroniques que fréquemment Hannon donne à *l'Europe* sont faites de rire. Le styliste capricieux s'y montre. Théo commence sa phrase, une longue phrase emberlificotée... on attend la fin ; comment va-t-il faire pour en sortir ? Ah oui ! une, deux, pif, paf, une ruade, et avec un fin sourire à la plume, il se dégage en disant : « Pas plus malin que ça ! »

En 1876, Théo donnait ses *Vingt-quatre coups de sonnets*, une brochurette de ses primes gourmes, où sa jeunesse, sa gaieté primesautière s'esbattent au grand bonheur des délicats. Nous sommes loin du sinistre Baudelaire dont parfois, ainsi que de Gautier, l'on rapproche Hannon. Baudelaire avait le rictus qui glace, Théo n'a que la gaieté spirituelle qui rigole. S'il fait une danse macabre, on y entend des airs de flûte mêlés à des rires de femmes, non des mièvres, cette fois, mais des folichonnes. Il pince des cancans avec de fous tourbillonnements de jambes. Ce n'est plus Mogador et Pomaré que chante ce Belge, c'est quelque petite drôle, au nez en trompette, aux grandes lèvres qui s'élargissent en cascadant des éclats de rire. Et gai ! Théo qui se fiche de son public suspend en ex-voto son cœur aux seins de Turlurette.

Je ne veux plus aimer que toi, toi seule au monde,
Mignonne pour huit jours, longue trêve aux douleurs ;
Qu'à mon rire ton rire ensoleillé réponde,
Et je boirai, friand, à tes cils les beaux pleurs !

Car je ne crois en rien, hormis en toi, ma mie !
Je ne veux d'autre ciel que le ciel de tes yeux !
Sur tes lèvres sera ma pensée endormie
Jusqu'au baiser charmant et tendre des adieux.

Plus tard, ce sont les *Rimes de joie* qui continuent ce rire mélancolique, mais Théo a cinq ans de plus sur les tempes et dans le cœur, ses sens se sont affinés, — ça stride ! — sa plume s'est assouplie, il a vécu, il a eu ses heures de spleen, de long spleen détesté; puis il a parfait son culte pour la forme étrange, il n'aime plus nos amours, il a des aspirations vers des êtres plus bizarres, vers les squelettes féminins dont les étreintes ont des craquements de crécelles :

Ton corps d'éphèbe, ô femme vraie,
Affole tous mes sens troublés,
Avec ses allures d'ivraie,
Que le vent ploie au cœur des blés.
Il a l'aimant, il a l'étreinte
Inquiétante des serpents,
Et toujours quelque rouge empreinte
Persiste à ses baisers pimpants.

Plus loin il reprend, en le ciselant davantage, son thème de jeunesse :

Je ne veux plus aimer que toi, toi seule au monde,
Sois ma boussole, sois ma joie et ma douleur,
Mes frères m'ont trahi, j'ai sur leur tombe immonde
Mis mon talon — bien fort — sans un cri, sans un pleur.

Je ne crois plus en rien hormis en ta tendresse,
Tout est faux excepté ton sourire joyeux,
Ou la larme qui tremble à tes cils, ô maîtresse!
Je ne veux d'autre ciel que le ciel de tes yeux.

Comparez aux strophes d'autrefois. « Ma mie » est morte, Mignonne n'est plus, Turlurette s'est envolée, et dans ces vers qui tombent un à un comme des perles dans une coupe de bronze, il y a déjà la grande, l'irrémédiable tristesse de l'homme qui rit!

MAX WALLER.

STANCES A LA MER

A Monsieur Charles Bougard.

Encore inspire moi, Mer tant de fois chantée,
Mer que chaque poète exalta dans ses chants,
Dont l'immense surface ardente et tourmentée
Nous cache un affreux gouffre et des tombeaux géants.

Encore inspire moi, Mer bénie et sacrée,
Toi qui belle le jour et sinistre le soir,
Sembles prendre au soleil sa lumière dorée
Et soupirer la nuit un suprême « au revoir ».

Qui donc règle des flots l'éternelle cadence,
Le brutal mouvement, les soupirs effarés ?
Qui donc, le soir venu, dans l'imposant silence
Jette sur leur front clair ces sillons phosphorés?

Qui donc soudainement, au plus fort de leur course,
Peut les faire obéir et revenir sans bruit ?
Qui donc les a vomis, quelle en est donc la source?
Mer, qui donc à son gré t'élève et te conduit ?

ÉDOUARD LEVIS.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Insurgé, par Jules Vallès. — *Les Voix humaines*, par René Asse, 1 vol. Paris, Palay. — *Les Printanières*, par Hélène Swarth. 1 vol. Arnhem, J. Minkman, 4 fr.

Ils sont partis, les Bohèmes de France; ils ont dépouillé leurs gilets à grands carreaux jaunes, leurs larges pantalons à la houzarde et leurs Rubens pointus; ils ont coupé à la mal-content leurs crinières et, prenant du ventre, vendant des denrées coloniales, épousant Jenny l'Ouvrière sous les tonnelles de Montrouge, se sont dit adieu avec un gros sanglot dans la voix; Marcel a bazardé son *Passage de la Mer rouge* à un marchand de couleurs; Colline s'est fait libraire, Schaunard est parti pour les grandes Indes, et Musette, la pauvre! s'est éteinte d'une maladie de ce cœur qu'elle avait trop fait battre.

Peut-être n'a-t-elle pas existé cette belle Bohème de Mürger, cette *éducation sentimentale* dorée, et peut-être a-t-il seul raison, ce Jacques Vingtras enfant, bachelier, communard!

La Nouvelle Revue vient d'achever la publication de l'*Insurgé*, une œuvre écrite à coups de bec, à coups de poing par un artiste que l'on croit voir, dans ses livres, écumer de fureur. L'*Insurgé*, c'est la fin de la trilogie féroce de Jules Vallès, les dernières pages écrites par un ancien Bohème qui s'en fait accroire, qui se gobe encore, sur la misère des jeunes. Cette vie désordonnée doit être vraie; on attendait ce livre, semble-t-il, il devait venir après les douces et illusionnantes *Scènes* de Mürger, après le spleen froid de l'*Education sentimentale*, après les ricanements en fusées de *Manette Salomon*. Avec lui, nous avons complète cette histoire d'une génération au dessus de laquelle plane la grande ombre de Victor Hugo. C'est l'histoire de ces Français dont le sanglot ou le cri de rage se masque sous une boutade, dont les larmes sont séchées par un éclat de rire et dont la misère a des gaîtés, qui ricanent à la faim qui leur hurle au ventre, qui gasconnent aux cinq sous perdus en un coin de gousset, qui blaguent la souffrance attendue du lendemain.

On a tenté de faire revivre la Bohème d'antan; les Hydropathes, les Hirsutes se sont réunis; le cabaret du *Chat Noir* a ouvert ses valves, et aux ailes du *Moulin de la Galette* se sont suspendus les jeunes, pleins de confiance et de foi. L'un d'eux, René Asse, a pris sa bonne lyre de Tolède et, d'une voix émue, mélodié des strophes voltigeantes où il épanche le sang de son cœur et l'amertume de ses désespérances vécues. Toutes ses émotions de jeunesse vibrent dans les *Voix humaines*, et s'il n'a pas toujours une facture très sonore, au moins se donne-t-il lui-même dans ses vers. Ainsi a fait Hélène Swarth; nous connaissions d'elle les *Fleurs du Rêve* qui parurent il y a trois ans bientôt, parfumées de choses douces comme une femme; depuis, la forme s'est affermie au service d'une rêverie blonde et souvent touchante. La tristesse alterne avec les gaîtés de la vierge qui sourit aux fleurs, et l'on songe, en lisant ces strophes, que le poète est un peu comme le rossignol: « Par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef et la cantate du plaisir

est devenue la complainte de la douleur. » Ainsi, Mademoiselle Swarth, comme un chapelet dont chaque grain est un souvenir, égrène dans ses strophes les tristesses passées, après avoir chanté les gaîtés virginales d'autrefois :

Les fleurs sont écloses;
Aux rameaux tremblants
Des pêchers tout roses
Des pommiers tout blancs.

Les jolis bruits d'ailes
Des hôtes fidèles,
Bouvreuils, hirondelles,
Mésanges, pinsons!

Cela crie et jase
Dans l'air qui s'embrase
Où monte l'extase
Avec leurs chansons.

Et, rose et gentille,
Au fond du verger
Une jeune fille
Se met à songer.

Elle songe, la vierge aux doux yeux, que naguère, après les joies d'enfance, sont venues les chagrins de jeunesse et qu'une désillusion, sans doute, est entrée brutalement dans son cœur qui ne demandait qu'à chanter, qu'à aimer; elle songe, la jeune muse, que l'ombre suit la lumière, et des colères passent dans sa voix; elle a aimé celui qui cueille les fleurs fraîchement écloses; hélas, dit-elle:

Une minute après froidement il l'effeuille
Et, la voyant détruite avant la fin du jour,
J'ai compris ce que l'homme ose appeler amour.

Mlle Swarth a souvent des trouvailles fort heureuses, mais nous lui conseillons vivement de sortir de la chlorose poétique, de la littérature aux camélias tant étiolée depuis *Jocelyn*. Qu'elle s'infuse plus de modernité, qu'elle arrive à plus de vigueur. On ne parle plus guère aujourd'hui de muse au regard étoilé, de luth, d'azur, de tout ce bric-à-brac allégorique endormi dans nos greniers, paisiblement. Les poètes, pour vivre aujourd'hui, ont une route bien tracée : rythmer des pensées vraies ; le reste est du *toc* littéraire et il fallait tout le talent de Mlle Héiène Swarth pour échapper à la monotonie des mandolines lakistes.

*
* *

Le *Voltaire* donnera dans la seconde quinzaine d'octobre un roman nouveau de Camille Lemonnier. Il ne nous est pas permis encore d'en dévoiler le titre; disons seulement que l'auteur du *Mâle* a une fois de plus assoupli sa plume à un genre qu'il n'avait guère abordé que dans *Morteroche*. La scène se passe dans les béguinages de Belgique: la vie dévote, le silence des longs corridors, les hallucinations de la solitude, l'ascétisme mystique, l'existence contemplative aiguisée d'hystérie, tel est le fond de l'œuvre, qui une fois de plus fera hurler les vieux et battre des mains les jeunes. — Le *Tour du Monde* continue régulièrement cette fois la *Belgique*; les deux dernières livraisons, magistralement illustrées pas X. Mellery, sont entièrement occupées par une brillante description d'Anvers. — En octobre paraîtra, simultanément à Bruxelles et à Paris, l'œuvre nouvelle de Léon Cladel : *Kyrielle de chiens*, ainsi que la deuxième édition des *Rimes de joie* de Théo Hannon ; bientôt après enfin : *Au pays de Manneken-pis* (Kistemaeckers).

MAX WALLER.

Bruxelles. — Société Générale d'Impr., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSART.

CIRAGE JACQUOT ET JACQUAND.

Vente en gros aux mêmes prix et conditions qu'à Paris, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

PLUS DE COPEAUX.

Propreté, économie, allume-feu sans pareil. On allume 40 fois son feu pour 15 centimes; le paquet de 40 feux, 15 cent. Le demander chez tous les épiciers, droguistes, etc. Seuls dépositaires pour la Belgique et la Hollande, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

HERNIES,

Guérison radicale en trois mois de temps, 12000 certificats. Les cas les plus difficiles sont traités avec succès. Maladies des femmes, de matrice, etc, sont guéries sans pessaire Soulagement immédiat. *Une dame diplômée est attachée à l'établissement.*

J. WAERSEGERS, bandagiste des hôpitaux et de l'armée, commandeur et chevalier de plusieurs ordres pour service rendus à l'humanité, 35, *place Verte*, ANVERS.

CAPITAUX A PLACER

EN 1er ET 2e RANG, A 4 1/2 ET 5 %. — ACHAT NUES-PROPRIÉTÉS ET RENTES VIAGÈRES.

S'adresser J. HUET, boulevard du Nord, 17, Bruxelles.

Restaurant du SPORT,

68, BOULEVARD DU NORD, BRUXELLES. Ouverture le 21 mai par Ad. COUCOGNE, ex-maître d'hôtel des premières maisons deBruxelles et d'Ostende.

Dîners à prix fixe et à la carte. Vins des meilleurs crûs. Service soigné.

LIBRAIRIE

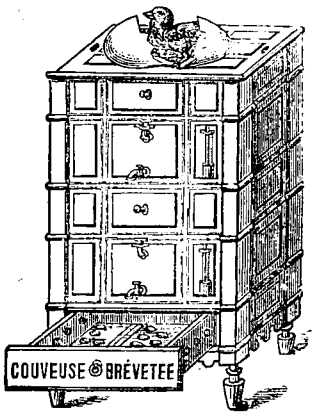
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

Couveuses artificielles brevetées
seul propriétaire
F. BAUDOUX
168, Boulevard du Hainant, Bruxelles.



Couveuses depuis 110 francs.
Eleveuses depuis 35 francs.

Fonds de Magasins

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par J. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

GUÉRISON

CERTAINE ET RADICALE

de toutes les affections de la peau, des *plaies* et des *ulcères variqueux* qui sont souvent considérés comme incurables par les plus célèbres médecins. — Ce traitement ne dérange nullement du travail, il est à la portée des plus petites bourses, et dès le 2e jour produit une amélioration très sensible. S'adresser à M. LENORMAND, médecin-pharmacien à TOURNAN *(Seine-et-Marne, France)*. Consultation par correspondance.

GRAND ARRIVAGE
DE
CHAUSSURES ANGLAISES

en tous genres, pour hommes, aux prix incroyables de

Fr. 12-50, bottines ordinaires
» 15 », » de luxe

vernis, cuir ou étoffe, avec boutons, lacets ou élastiques

ALLEZ POUR VOUS CONVAINCRE A

THE ENGLISH BOOT DEPOT

21, Boulevard du Nord, 21
près la Gare du Nord (1er étage

CONCURRENCE IMPOSSIBLE

Rien de commun avec la Chaussure Américaine.

DATE COFFEE

Ce café, tant recommandé par les médecins les plus célèbres de tous les pays,

NE COUTE PLUS RIEN

Son prix est remboursé par des billets que vous pouvez *immédiatement utiliser comme argent comptant.*

En vente chez les principaux négociants de la Belgique, en boîtes de fer-blanc, au prix de fr. 1-50 et 1-88 le 1/2 kilog, boîte comprise. Les boîtes vides seront reprises à raison de 10 centimes pièce. — Pour le gros, s'adresser à THE BELGIAN DATE COFFEE C° (Limited), 35, rue de Malines, Bruxelles.

A LA BASCULE

Ancienne Maison HEYMANS, hameau de Vleurgat (Uccle)

2 *et* 4, *coin de la chaussée de Waterloo, près du bois de la Cambre*

REOUVERTURE

DE L'ESTAMINET-RESTAURANT

par Ferdinand VANDERRIVIÈRE

Grande salle de 200 couverts pour banquets, dîners de noces et fêtes de sociétés. — On prend des pensionnaires.

Chambres et quartiers garnis et non garnis à louer. — Ecurie et remise pour Chevaux et voitures. — Prix très modérés.

FABRIQUE D'APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

45, RUE DES CHANTEURS

PRÈS LA GARE DU NORD, BRUXELLES

G. SCHOONJANS

Lustres, Suspensions, Candélabres Girandoles, Lanternes, Pendules, Objets d'art, etc. — Foyers à gaz. — Fourniture de compteurs. — Placement de tuyaux.

PLUS DE DOS RONDS

Agent général pour la Belgique de la BRETELLE AMÉRICAINE

(*Brevetée*)

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, *Bruxelles*

La Bretelle américaine élargit la poitrine, tient les épaules droites, soulage le dos et les hanches en soutenant les jupes et le pantalon, écarte toute tendance au dos rond, produit une libre respiration, renforce la voix et les poumons, et donne un bien-être à ceux qui en font usage. Prix : fr. 3-50, 5, 7-50, 10, 12 et 15. — Plus de Jarretière qui engendre les varices. Nouveau **PORTE-BAS** américain laissant la circulation du sang libre. *Remise au commerce.* — Prix : 2, 2-50, 3, 4 et 5 francs.

Seule Maison en Belgique où l'on fabrique spécialement le

POSTICHE D'HOMME

Dernière perfection et du plus grand naturel

TOUPETS ET PERRUQUES DE 10 A 100 FRANCS

Ouvrages artistiques en cheveux, Bijoux, Cadres, Souvenirs, etc.

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, BRUXELLES

NOUVELLE DÉCOUVERTE (le Pogonotome) **RASOIR MÉCANIQUE.**

Toute personne peut se servir de ce rasoir sans aucune crainte de se couper. —Agent général : TILQUIN, Galerie de la Reine, 5, Bruxelles. — Prix : fr. 5 et 7-50 avec lames de rechange (*Remise au commerce*).

RASOIRS ANGLAIS de Sheffield, garantis à l'épreuve. — Tout rasoir peut être échangé jusqu'à entière satisfaction de l'acheteur, sans rétribution.

Bruxelles. — Société Générale d'Imp., de Distrib. et d'Affich., 1, rue d'Arenberg. — J. GOSSAERT.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — N° 22 — 1er Volume — 15 Octobre 1882

SOMMAIRE

Sonnets inédits . . . . . JEAN RICHEPIN.
Les Protégés de ma Grand'Mère . . . . . GEORGES EEKHOUD.
Sonnet . . . . . IVAN GILKIN.
Alphonse Daudet . . . . . F. NAUTET.
RONDEAUX. I. Pour célébrer Charles de Coster
— II. Pour deux Argentières. . . . . ALBERT GIRAUD.
Nouvelles de la Grand'Route : La Rousse . . . MARIUS RÉTY.

L'abondance des matières nous force à ajourner la CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Le Numéro : 25 cent. — Étranger : 30 cent.

Se trouve chez les principaux libraires et marchands de journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue du Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
46, Rue de l'Université, 46

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

ABONNEMENTS :

Un an. . . . . Fr. 5 | Six mois. . . . . Fr. 2-50

ÉTRANGER, le port en sus.

L'année commence le 1er Déc., le semestre le 1er Juin. Les abonnés nouveaux reçoivent les numéros parus

Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier e Holla nde et* UN SEUL sur papier du Japon.

PRIX DE L'ABONNEMENT { Sur Hollande. . . . . 10 Francs. / Sur Japon. . . . . 20 »

BOITE AUX LETTRES

G. D., à Namur. — Excusez notre erreur quant à l'abonnement. Il y a de fort bonnes choses dans votre sonnet et nous le publierions, n'était ce *devant* à la rime, et cet *écarter* répété, n'était surtout le manque de liaison, de transition entre les deux quatrains et les deux tercets.

G. V. à Paris. — Mais ce sont tout bonnement des écrins que vos sonnets, des écrins avec de jolis bijoux dedans : *Avril* paraîtra bientôt.

E. D., à Courtrai. — Remis votre commission à Rozez.

Stéphane. — J'attends votre visite l'un de ces quatre matins, cher rédac. Apportez autre chose, car on dit que nous publions trop de triolets.

J. G., à Ixelles.— 1°) Votre poésie en manque, cher abonné. Cela est absolument trop terre-à-terre. Il ne faut pas sortir de la note comique qui est la votre, sous peine d'être aussi mal à l'aise que la petite *sur son pavé* FAVORI. 2°) La place nous manque pour publier les conditions des concours littéraires qu'on nous prie d'annoncer, mais nous indiquons toujours à qui l'on doit s'adresser. Écrivez à Karl Grün. 3°)Quant à la publication de *Naïs Micoulin*, il nous semble que c'est une vraie bonne fortune et un encouragement pour les *Jeunes* que de voir le Maître venir se mêler à eux, et il faudrait, avouez-le, avoir l'esprit singulièrement tourné pour refuser l'inestimable collaboration d'Emile Zola, sous prétexte qu'il est trop vieux.

Néel. — Votre soudain amour de la lettre moulée n'a rien que d'honnête et de très louable. La *Vieille chanson* est bien écrite, mais le thème est absolument celui de la *Lettre perdue* que nous avons publiée dernièrement.

Geronimo. — Joli et de tour gracieux, mais rappelle trop certaine ballade de Victor Hugo : *Si j'étais, ô Madeleine* ! et bien d'autres pièces imitées de celle-là.

Jacques.— Hélas ! Monsieur — est-ce bien hélas qu'il faut dire ? — le temps est passé des grands vers pompeux et des madrigaux à Sylvie. Bien loin est le benoit 18me siècle : Leconte de Lisle a remplacé l'abbé, et leurs deux Parnasses ne se ressemblent guère. Vous connaissez l'ancien, venez donc voir le nouveau. L'accès en est quelque peu difficile, mais on y est si bien, quand on y est, qu'on n'en veut plus sortir.

Namouna. — Voilà qui est très-bien pour un débutant — car vous en êtes un à coup sûr — et vous avez raison d'être ambitieux. Achetez le *petit traité* de Banville, lisez beaucoup et l'on vous offrira avec plaisir l'hospitalité que vous demandez.

Un grincheux. — Mais, cher abonné, nous ne demanderionst pas mieux que d'être un peu *scientifiques*, mais nous craindrions de n'être que *sciants*, ce qui ne remplirait le but qu'à moitié. Après cela, libre à vous de nous prouver notre erreur en nous envoyant un bon article de sciences.

Nous commencerons notre deuxième volume par la publication d'un petit roman de jeunesse d'EMILE ZOLA : *Naïs Micoulin*. Cette œuvre vraie, pleine d'intérêt, d'observation et de saveur, porte déjà l'indéniable empreinte du Maître, sans avoir rien de la crudité de ses derniers romans. Oui, Buloz, la *Naïs Micoulin* de l'auteur des *Rougon*, qui certes n'a pas été écrite pour les petites tartines des pensionnaires, rendrait encore des points pour la moralité, à plus d'un des malsains romans-*Feuilletons* sur lesquels s'étaie ton antédiluvienne *Revue dès Deux Mondes;* et ta *Sauvageonne*, ô Theuriet, serait obligée de lui céder le prix de vertu !

A partir de ce jour nos bureaux liégeois sont transférés à la **Librairie polytechnique de MM. Decq et Nerstraesz, rue de l'Université, 46, à Liége.**

AVIS

Les personnes qui souscriront dès à présent à notre deuxième volume prenant cours au 1er décembre, recevront gratis les numéros à paraître jusqu'à cette date.

SONNETS

(Extraits inédits du *Livre des Blasphèmes*)

I

Generatio præterit et generatio advenit ; terra autem in æternum stat.

(*Ecclésiaste. — I. 4.*)

L'homme est né de la terre et doit mourir en elle.
A quoi bon espérer ailleurs un autre sort ?
Ainsi qu'un sariguet, il naît, il crie, il sort,
Et regagne aussitôt la poche maternelle.

En vain son cœur au vent du rêve ouvre son aile
Et poussé par l'orgueil comme par un ressort,
Vers l'immortalité tâche à prendre l'essor ;
Car sa mère pas plus que lui n'est éternelle.

Elle disparaîtra moins vite, voilà tout.
Mais le fil de ses jours n'est pas un fil sans bout.
Il lui faudra mourir comme nous, toute entière.

On finit à son tour quand on a commencé,
Et dans la mer sans bord où roule la matière
Des générations de Terres ont passé.

II

Quid est quod fuit ? Idem quod futurum est.

(*Ecclésiaste. — I. 9.*)

Aux caves du grand Tout sont d'innombrables fûts
D'où le vin sans tarir coule à pleine cuvelle.
Le Hasard qui s'en soûle, y fleurit sa cervelle
De rêves infinis, infiniment diffus.

La Forme est un grand arbre aux branchages touffus
Que le vent du possible en tous sens échevèle.
O féconde matière, incessamment nouvelle,
Non, tu ne seras pas toujours comme tu fus !

Que savons-nous de toi, nous, petits, qui vécûmes
Dans une goutte d'eau d'une de tes écumes ?
Ton immuable aspect, c'est notre infimité

Qui d'en bas te le prête et qui nous le suggère,
Mais la Loi que conçoit notre esprit limité,
Éternelle pour nous, est pour toi passagère.

JEAN RICHEPIN.

LES PROTÉGÉS DE MA GRAND'MÈRE

(*Suite*)

Le jardin faisait le grand bonheur de bonne-maman et, lorsqu'elle le visitait en décembre, elle avait pour sa nudité et sa stérilité, pour ses arbres frissonnant dans les bruines, des apitoiements de confident intime. Aussi, que d'heures douces de far-niente et de rêverie, de conversation intermittente, passées sous la tonnelle ! La chère aïeule, après avoir bu son café à gorgées friandes, faisait sa méridienne, les mains jointes reposant sur son estomac. Elle travaillait à peine, l'été, à ces moelleuses paires de chaussettes qu'une grand'mère seule peut confectionner pour ses petits-enfants. A tout instant elle laissait tomber des points, perdait la boule de laine que je retrouvais, cela jusqu'au moment où l'attirail rentrait dans le ridicule. Et alors on se lançait dans des projets d'avenir, trouvant le présent aimable et oubliant les épreuves du passé ! A quatre-vingts ans qu'elle frisait, bonne-maman se portait à merveille. A part sa corpulence et la faiblesse de sa vue je ne lui connaissais aucune de ces infirmités qui rendent les vieilles gens grognons et maussades. Son humeur était excellente ! Plus elle vieillissait, plus elle se montrait même douce, indulgente et généreuse ! Je n'oublierai jamais son visage rose et plein, son menton charnu, l'expression bienveillante de ses yeux bleus, ses lèvres fraîches et souriantes, son front d'ivoire, à peine ridé, que j'embrassais entre les bandeaux de cheveux blancs au risque de chiffonner les guipures et les rubans violets de son bonnet. Ses robes d'une coupe immuable duraient des années ; usées, elles ne portaient pas la moindre tache ! C'était la femme d'ordre par excellence et rien dans sa personne ou son intérieur ne démentait sous ce rapport son origine hollandaise.

Aussi, quelles entreprises importantes que les nettoyages périodiques de la maison ! Grand'mère y présidait elle-même, impitoyable pour toute négligence, mettant encore la main au plumeau, gourmandant et talonnant ses deux subordonnées Siska la servante et Lôke la commissionnaire. La plus complète de ces opérations était celle des Pâques, appelée « le grand nettoyage, » qui durait trois semaines et avait du moins ceci de bon qu'elle faisait prendre en patience à la chère recluse, l'hiver tardant à finir.

Lôke, la commissionnaire, avait vingt ans de moins que mon aïeule et présentait un contraste violent avec sa maîtresse. C'était une petite vieille maigrelette et futée, sèche comme une cigale, le

visage allongé, la peau terreuse, empressée, humble ; une de ces créatures déshéritées auxquelles les privations ont donné un aspect de misère chronique ; pauvresses dont un repas de viande et un vin généreux ne parviendront plus à raviver le sang, qu'une robe neuve et décente n'habillera pas mieux que des haillons !

Lôke était la grande préoccupation de bonne-maman, qui avait pour cette pauvre vieille des bourrades de sœur aînée, mais aussi une sollicitude, un fond de compassion inépuisable. La figure bistrée, la mise piteuse de la malheureuse impatientaient surtout l'excellente femme. Depuis cinq ans que Lô faisait nos commissions et que son mari gagnait des journées de jardinage chez nous, sa physionomie n'avait pas changé. C'était toujours le même air famélique et négligé ! Delà des colères comiques chez bonne-maman, qui n'admettait pas qu'on la récompensât si mal de ses bienfaits.

« Vous êtes noire comme la suie ! » disait souvent à Lô la bonne dame, et Lô de se confondre en protestations ; — ou bien : « Je suis certaine que votre ivrogne de mari boit le vin que je vous envoie. Siska, versez lui un verre que je la voie le vider !... Et votre jupon de laine, où est-il ? » Lô l'avait sur le corps, mais il prenait déjà autour de ses hanches décharnées et de ses maigres fuseaux des plis de vieille défroque.

En apparence Lô était le souffre-douleur de bonne-maman, mais ces rebuffades finissaient par des attendrissements, des distributions de pièces blanches, des envois de vivres, des surprises de vêtements. Et Lô le savait ! Elle avait une peur comique de bonne-maman, mais elle l'adorait.

S'il arrivait que Lô fut malade, sa bienveillante persécutrice ne tenait plus en place. Elle errait comme un chat qui a perdu sa souris, d'une chambre à l'autre, soufflant, en nage, poussant force soupirs, jusqu'à ce que Siska ou moi nous eussions été prendre des nouvelles de la pauvresse.

— Pauvre Lô ! pauvre Lô ! répétait la digne femme. Et il nous fallait porter au plus vite, au fond du quartier populeux du faubourg que la malade habitait, de quoi entretenir un hospice entier.

Dans ces occasions Lôke se faisait remplacer par sa fille Rika.

Rika n'avait que seize ans ; on lui en aurait donné vingt. C'était une grande fille, brune, cambrée, à la poitrine développée, à la croupe puissante, aux membres ronds, aux mains rudes. Elle au moins représentait la vigueur et la vie et bonne-maman se consolait de la stérilité de ses efforts pour donner un regain de fraîcheur à la vieille Lô en songeant que cette belle enfant, dont les chairs pleines

portaient les principes de la santé, profitait mieux de ses bienfaits. Rika avait de grands yeux noirs, des yeux tendres et bénins de biche ; la bouche charnue d'un rouge vif, baignée de moiteur, le nez mince à la naissance, large aux narines, frétillantes comme les naseaux d'une cavale isolée humant le parfum du troupeau lointain, les cheveux de la couleur du bronze antique, longs, tordus en chignon derrière la tête. L'ensemble de la physionomie était inconsciemment provocant. Rika était une de ces beautés populaires qui font à Anvers l'étonnement de l'étranger lorsqu'il parcourt les rues et qu'il se retourne sur une bande d'ouvrières piaillant, le tricot à la main, traînant avec affectation leurs savattes sur le pavé, impudentes, les chairs superbes, semblant dans leur débraillé et leur insouciance de la convention des déesses de Rubens qui se sont encanaillées. Mais si le type de la fille de Lô se rapprochait de celui de ces trieuses de riz et de café, elle n'avait pas leurs allures cyniques. Le regard de Rika semblait supplier, elle s'effaçait, et c'était bien malgré elle qu'on l'admirait. Cette forte fille, qui soulevait des poids comme un débardeur et peinait sans prendre le temps de souffler, rougissait et se troublait lorsque quelqu'un de la maison lui adressait la parole. Elle était blanchisseuse de son état. Lorsqu'elle se croyait seule, elle chantait d'un contralto assez agréable de naïves chansons ; mais qu'une porte s'ouvrît, qu'un pas s'approchât, et elle se taisait effarouchée.

Il arriva que des restaurations durent être faites à notre maisonnette. Lôke, qui était au courant des intentions de ma grand'mère, lui demanda un jour si « Madame ne consentirait pas à employer comme plafonneur *onze* Tony, notre Tony.

— Quoi, notre Tony! votre Tony! Que voulez-vous dire ? fit bonne-maman.

— Oui, Tony... Mais Madame ne sait pas... Qu'elle me pardonne de lui avoir caché... J'ai eu tort, Madame est si bonne...

—Où voulez-vous en venir, Lô? Vous semblez commencer une confession ?...

—Madame ne se fâchera pas alors... *Och God!* nous avons cru bien faire. C'était un petit orphelin, Tony ; gentil comme un saint Jean. Pauvre agneau ! Deux ans, madame... Ses parents morts du choléra en 1864 ! Joost le trouva dans un coin de la chambre, « les hommes des Pauvres » ayant fait emporter le père et la mère. Il riait, et tendait ses menottes, l'innocent!... Nous l'avons pris chez nous. Il a grandi avec la petite... Maintenant il connaît un métier. Madame le mettra-t-elle à l'épreuve?... S'il vous plaît, Madame...

— Comment ! s'écria bonne-maman en affectant un ton bourru.

Mais c'est de la folie ! Vous n'aviez pas même de pain pour votre fille à cette époque et vous vous embarrassiez d'un second enfant ! Qu'est-ce que c'est que ce Ton ! Un gamin rachitique, un pauvre hère sans doute, n'ayant pas plus de sang que vous qui jouiez au riche, au protecteur ! Et vous croyez me l'endosser, cet avorton ? Ma maison n'est pas un hospice... C'est de belle besogne que ce gâcheur me ferait !

Calée dans son fauteuil empire, les pieds sur la chaufferette, Bonne Maman semblait un justicier ; surtout que Lô accroupie à ses pieds, pour épousseter le tapis, se faisait aussi humble que possible, baissant la tête sous la bourrasque.

Et Bonne Maman répétait : « Non, Lô, il n'y faut pas songer, mon enfant !...

Cependant lorsque nous fûmes seuls, après quelques minutes de rêverie, l'implacable me dit d'une voix attendrie : « C'est égal ! voilà de braves gens ! Une digne créature que cette Lô, un peu bibiche, mais une vraie bête à bon Dieu ! Ah ! Charles, quelle leçon ! Décidément il n'y a de charité que chez les pauvres. »

Je connaissais ces revirements chez mon aïeule. Aussi je ne fus pas surpris de trouver un matin, campé sur une échelle, dans la cuisine, un grand diable donnant à la paroi et au plafond de furieux coups de sa brosse trempée de blanc de chaux. Je devinai que c'était *onze* Tony, un beau blond, d'une nature épaisse et douce, au regard intelligent et tranquille, aux yeux d'un vert clair comme un fleuve au repos. La bouche large avait un bon sourire. Les cheveux frisés débordaient de sa casquette et un duvet doré accrochait le jour à sa peau rose et blanche. Ce gars de dix-huit ans, découplé comme un gladiateur, avait fait la conquête de Bonne Maman, qui était revenue s'asseoir auprès de lui. Son accent, ses allures, son rire ouvert devaient plaire à l'excellente femme ennemie des hypocrites et des pince sans-rire.

Le lendemain de l'entrée de Tony, ce fut Rika qui fit les commissions.

On était au mois de juillet. Dans la matinée je me trouvai dans la gloriette au fond du jardin. Caché par les taillis de rhododendrons et les festons des plantes grimpantes, je lisais. Des pas, des éclats de voix me saisirent. Le bruit se rapprocha.

— Non, Tony !... Je ne veux pas ! Méchant garçon ! disait Rika.

— Un baiser ! ou je blanchis tes grosses joues rouges ! faisait Tony.

— Jamais ! Fi, le vilain taquin ! Si tu l'oses...

— Un baiser !

Et sans me voir, Tony poursuivant Rika, ils accoururent du côté de la gloriette. Elle se cachait le visage pour éehapper au conctact du pinceau dégouttant qu'il brandissait derrière elle.

Il la rattrapa. Alors, au lieu de la barbouiller, la poltronne ! il jeta le vilain outil, saisit Rika par la taille, eut raison des mains de la fugitive et l'embrassa longuement, goulûment sur la bouche. Elle s'était défendue mollement et se prêtait maintenant à cette caresse sans plus se débattre. Un moment ils formèrent un groupe adorable sous les branches du pommier : le grand gars, faisant de ses bras un collier à son amie, la pressait contre sa poitrine, et Rika, le visage relevé vers le sien, les yeux fermés, comme pâmée, offrait les lèvres à son baiser. La ligne harmonieuse que formait cet enlacement de deux jeunes corps ! La couleur aussi était merveilleuse : le plafonneur, blond comme l'Evangéliste de Van Dyck ; Rika, bise, hâlée, brune ayant dans ses veines de ce sang impétueux que la soldatesque espagnole infusa férocement il y a trois siècles dans la chair flamande rose et reposée. Pendant le simulacre de lutte Tony avait perdu sa casquette, la natte de Rika s'était défaite et les rayons intenses semblaient crépiter à la tête bouclée du jeune homme, donnaient un reflet fauve de viel or aux tresses sombres de sa compagne.

Si rapide qu'eût été cette scène furtive ma mémoire en a même retenu les diverses phases.

— Ton! eut la force de soupirer Rika, et Ton la lâcha à regret, avec effort. Il ramassa sa coiffure et sa brosse et courut reprendre son travail en sifflant un air des rues. Rika se rajusta, épingla sa torsade et gagna la maison à son tour. Ainsi se quittent deux oiseaux qui viennent de se becqueter. Moi, je ne trahis point cet amoureux mystère, que j'avais épié, de ma retraite, comme un aegipan jaloux. Ce baiser était-il un corrélatif? Je ne pouvais que me livrer à des suppositions.

Ce même jour, Ton ayant terminé sa tâche rassemblait son attirail, nous disait « au revoir, » s'en allait allègrement en battant des entrechats et faisant sonner dans son gousset contre sa cuisse deux pièces blanches du pourboire.

Depuis lors nous remarquâmes que Rika devenait de plus en plus farouche : elle ne chantait plus, même lorsqu'elle se savait seule. Elle apportait cependant plus de recherche dans sa toilette : un ruban de soie rouge ceignait sa rude crinière et des perles fausses de corail avivaient le lobe rosé de ses oreilles.

— Ah Rika ! Rika !

Fille qui se pare
Son amour déclare !

disait l'aïeule en riant. Mais la belle restait confondue sans avouer et sans protester.

(A suivre.)

GEORGES EEKHOUD.

SONNET

Tu sais, ton grand chapeau de paille ? J'en raffole.
Avec ton frais minois enfoncé dans son pli,
Mignonne, c'est un nid exotique rempli
De merveilleux oiseaux blottis dans l'herbe folle.

En chacun de tes yeux paresseux de créole
Palpite un oiseau mouche œillé de lazuli;
Ton fripon nez rose est un grêle bengali :
Sa petite aile ouverte, on dirait qu'il s'envole.

Vibrant avec les mots sonores que tu dis,
Dans l'ardente splendeur de sa pourpre ta bouche
Est pareille au royal oiseau de paradis.

Sa voix rossignolante, ironique et farouche,
Sa voix câline et fausse au charme tout-puissant
M'enivre, et le cruel est rouge de mon sang.

IWAN GILKIN.

ALPHONSE DAUDET

I

Quand un écrivain s'est emparé du public avec autant d'autorité qu'Alphonse Daudet, tout ce qui touche à sa personnalité nous intéresse ; quand l'homme s'est révélé sous les lignes de ses écrits, on éprouve la curiosité de connaître le milieu au sein duquel il a grandi, quelles circonstances ont mûri son talent, quelles influences l'ont guidé. Ces sortes d'examens ont l'avantage précieux de mettre le lecteur en relations plus directes avec l'écrivain, ils facilitent le rôle de la critique et ajoutent à l'intérêt de l'histoire littéraire proprement dite, l'intérêt des aperçus biographiques sans lesquels toute critique est incomplète.

La vie d'Alphonse Daudet, racontée avec beaucoup de discrétion par son frère, ne contient pas de ces détails piquants qui caractérisent le mieux l'artiste. Ernest Daudet, après nous avoir dit que chez l'auteur du *Nabab* l'enfant fut très espiègle et d'une indiscipline rare, élague toute confidence dès qu'il s'agit de l'homme. Les amis, ceux qui ont vécu dans l'intimité de l'écrivain, ne sont guère plus prodigues de révélations que le frère aîné. Alphonse Daudet s'est réservé, il est vrai, la tâche d'écrire lui-même ses mémoires, ou plutôt *l'histoire de ses livres*. Nous avons lu les quelques notices qu'il en a publiées, mais elles aussi sont muettes, et nous devons nous borner, avant d'étudier le littérateur, à

résumer les quelques faits biographiques exposés par son frère, dans un livre récent (1).

***

Alphonse Daudet est aujourd'hui dans sa quarante-troisième année, l'âge de maturité du romancier. Il est né à Nîmes, dans cette riche Provence où les imaginations sont fécondes et les langues déliées. Son père, Vincent Daudet, eut une fille et trois garçons, dont l'aîné mort à vingt-ans, sous-diacre, était doué de sérieuses facultés musicales.

Au moment où celui qui devait être l'auteur de *Numa* vint au monde, le père Daudet occupait une situation brillante. L'enfant, particulièrement précoce et d'une impétuosité extraordinaire, eut une enfance dorée pendant laquelle il reçut une éducation quasi aristocatique et ne connut de souci d'aucune sorte. Il put ainsi développer cette belle insouciance qui, chez les enfants les plus turbulents, est comme une sauvegarde, en ce sens qu'elle les empêche de s'aigrir et d'altérer la générosité naturelle de leur caractère. Mais la fortune de Vincent Daudet ne devait pas tarder à s'effondrer. Quelques années plus tard, de cruelles circonstances le forcèrent à vendre sa fabrique; il dut quitter Nîmes et s'installer à Lyon, où toutes les affaires qu'il entreprit furent infructueuses. En dépit de la gêne dans laquelle il se trouvait, et malgré les conseils de parents, esprits positifs et pratiques, il persista cependant à soigner l'éducation de ses enfants, en qui il avait confiance. Et pourtant Alphonse trahissait des dispositions inquiétantes. Régulièrement, il faisait l'école buissonnière six jours sur dix. Son frère, se faisant son complice, escamotait les bulletins du professeur, ou, si le cadet tardait à rentrer, il guettait sa venue en forgeant des histoires pour le tirer d'embarras et lui éviter quelque correction paternelle. Un jour, Alphonse avait douze ans, il rentra ivre: on lui avait fait boire de l'absinthe! Une autre fois il creusa une mine dans l'armoire aux soutanes d'une église dont il était enfant de chœur et y glissa de la poudre. Une explosion formidable s'en suivit. « Ce fut un miracle qu'il n'y eût pas d'accident. »

Tel était l'enfant. Cœur compatissant, nature généreuse, ayant besoin de se dépenser, des séverités outrées eussent pu le dévoyer. Heureusement, on ne lui montra pas l'échafaud en perspective, on ne lui fit pas perdre le respect de lui-même ni la confiance en ses moyens; on ferma les yeux ou l'on cacha ses escapades. Cette liberté, dont les effets auraient pu être nuisibles chez d'autres, lui fut favorable. Il avait un but dans la vie, il était né artiste et dès lors il était sauvé. Il pouvait trébucher, faire un faux pas; jamais il n'eût pu s'enfoncer trop avant dans quelque voie déshonnête. Il est de ces natures à qui le spectacle des chutes et des entraînements malsains est salutaire. A côtoyer l'abime, elles en calculent mieux la profondeur; après l'excès le dégout est chez elles plus vif et la réaction plus forte. Telles les étoiles s'avivent d'un plus pur éciat en se dégageant d'entre quelques sombres nuages.

Dès l'âge de quinze ans, les deux frères Daudet se proposaient d'embrasser

(1) *Mon Frère et Moi.* (Paris, 1882. 1 vol. Plon et Cie, éditeurs.)

la carrière littéraire. Ils organisaient des représentations, composaient des romans, alignaient des rimes. Par les relations politiques de leur père ils eurent accès dans les bureaux de la *Gazette de Lyon*, où ils reçurent les premiers encouragements. Et à mesure que la situation commerciale du père s'aggravait, ils sentaient se développer plus fortement en eux cet amour de l'art qui soutient, réconforte, rend indifférent au malheur, aussi longtemps que subsiste l'espoir du succès. Pourtant l'avenir était sombre : Ernest avait dû interrompre ses études pour prendre un modeste emploi dans l'administration du Mont-de-Piété, et quand la débâcle finale arriva, elle fut si profonde que Mme Daudet se vit obligée d'abandonner le toit conjugal et de chercher un refuge auprès d'une amie. On vendit meubles et marchandises; Alphonse, âgé de dix-sept ans, fut envoyé comme pion dans un collége d'Alais, tandis que son frère bouclait ses malles et s'embarquait pour Paris afin d'y tenter la fortune des lettres.

La vie est pleine de circonstances bizarres. Du jour où s'achevait la ruine du père, la fortune des enfants commença. Par une chance extraordinaire et bien rare, Ernest Daudet, au lendemain de son arrivée à Paris, entrait dans un journal, par la protection de M. de Pontmartin, avec des appointements de 200 fr. par mois. C'était le bon temps du journalisme; à cette époque tout le monde n'avait pas cette moyenne de talent que tout le monde possède aujourd'hui; les bonnes plumes étaient rares et la voie du scandale, l'aplomb, le toupet, comme on dit vulgairement, n'étaient pas les seuls moyens de prompte réussite.

Pendant qu'Ernest débutait, Alphonse menait au collége d'Alais une existence misérable. On a lu dans le *Petit Chose* les souffrances de cet enfant maître d'études, malmené par des élèves grossiers et méchants qui ne lui pardonnaient ni sa distinction ni son intelligence. Alphonse Daudet y souffrait cruellement. Heureusement son séjour au collége fut de courte durée. En réponse à l'une de ses lettres où il dépeignait plus vivement ses souffrances, son frère lui écrivit de le rejoindre. « Et, tout meurtri, l'oiselet prit son vol pour venir chercher un refuge auprès de l'aîné. »

Dès lors ils ne connurent que le succès. Le hasard, l'heureuse chance les mit en rapport avec toute la jeunesse brillante du temps : Gambetta, Louis Bouilhet, Castagnary, Emmanuel des Essarts, Pierre Véron. Par les relations qu'ils se créèrent, ils furent introduits dans quelques salons littéraires « où Alphonse disait *les Prunes*, *les Cerises*, *Trois jours de vendanges*, des prologues de comédie, vidant généreusement son écrin, sans cesse enrichi, devant les belles dames qui raffolaient de sa bonne grâce, de sa brillante jeunesse, de sa chaude voix de méridional et de sa séduisante beauté. »

On sait le reste. Ernest Daudet, ayant rencontré de Villemessant, lui parla de son frère et de Villemessant, que tous les journalistes condamnent mais que tous les journalistes regrettent, lui ouvrit les colonnes du *Figaro*. Il y écrivit ces nouvelles qui furent si remarquées et qui sont, en quelque sorte, la préface des romans qu'il fit plus tard. Tout lui réussit, jusque la maladie. Une première fois son médecin l'envoya en Algérie, où il acquit cette clarté lumineuse, cette chaude coloration, ce sentiment du pittoresque qui le distinguent. Après

une rechute, on l'envoya en Corse au sein de cette sauvage nature aux maquis inextricables, que Mérimée a si puissamment décrite dans *Colomba*. Enfin, comme si tant de bonheur inespéré ne suffisait pas, le duc de Morny se l'attacha en qualité de secrétaire, vraie sinécure où Alphonse Daudet put désormais travailler à son aise, débarrassé des soucis de l'existence.

***

La vie s'ouvrant toute souriante au jeune écrivain, il ne devait en voir que les sourires. Les luttes de l'humanité, le combat pour l'avenir, ou la théorie renouvelée de l'avortement inévitable et du désenchantement perpétuel, ne pouvaient avoir en lui un solide interprète. Il devait faire œuvre de poète, une œuvre sans tendances déterminées, dédaignant la thèse et ne s'attaquant pas aux redoutables problèmes sociaux. Il n'a pas songé à se servir de ses romans comme d'une chaire du haut de laquelle il dogmatiserait ses contemporains. La tendance d'ailleurs n'est ridicule que si l'on n'y réussit pas et nous en connaissons qui y réussissent. Daudet, cependant, s'est attaché à mettre debout et animées, dans ses livres, des créatures humaines, et il a tenté de les montrer agissant et se mouvant d'après le principe supérieur à l'étude auquel se sont consacrés les romanciers modernes. Ce sont ces efforts que nous voulons analyser de préférence aux imperfections littéraires de son œuvre.

L'étude de la nature humaine exige une impartialité, un désintéressement, une profondeur que A. Daudet n'a pas toujours observés. Des trois qualités qui distinguent les romanciers puissants, l'observation, la description et l'analyse, il ne possède complétement que les deux premières. Il décrit supérieurement, il depeint ses personnages avec une vérité photographique ; il a certaine façon de les saisir et de les montrer tour à tour de côté et de face, en des attitudes si expressives et si naturelles, qu'il est le seul écrivain qui, jusqu'à présent, ait atteint un tel degré d'impressionisme. Mais son œil trop captivé par la surface, s'arrête là et l'analyse lui échappe. Il prend ses personnages dans une situation morale acquise et fixe de laquelle ils ne dévieront pas, soit pour faire quelque chute, soit pour atteindre une sphère supérieure, s'élever ou se purifier. Nous savons comment Emma Bovary tombe, par le concours de quelles circonstances fatales la Gervaise de l'*Assommoir*, après avoir quasi atteint le rang honnête et paisible auquel elle aspire, s'abîme graduellement dans une fange mortelle; mais la déchéance du roi d'Illyrie, qui est la seule étude de décomposition morale tentée par Alphonse Daudet, ne nous est expliquée que superficiellement et n'offre guère d'intérêt. Et pourtant dans toutes ses œuvres, l'auteur, sans abdiquer son originalité, semble vouloir marcher sur les traces de Balzac et de Flaubert.

Je passe rapidement sur *Fromont jeune et Risler aîné*. Sur une donnée qui n'était pas neuve et qui ressemble en bien des points aux *Lionnes pauvres* d'Emile Augier, Daudet a écrit une œuvre honnête, aimable, sans hautes visées, mais d'une émotion très pénétrante. Il s'y maintient dans un genre moyen, très aimé du lecteur ordinaire et sans prétentions naturalistes apparentes. Avec *Jack*, la note se transforme et l'effort apparaît. L'auteur y met en présence deux personnages très discordants de nature. Une jeune femme de

mœurs faciles et dont le passé nous est absolument inconnu, s'éprend d'un certain d'Argenton, poète raté, personnage vaniteux, avec qui elle noue des liens indissolubles. Mais Ida de Barancy, la maîtresse du poète, a un enfant. Dès lors la donnée dramatique est trouvée, une donnée excellente qui permettra à l'auteur d'étudier un cas bizarre de méchanceté : l'amant, jaloux, fera de l'enfant sa victime. Seulement, au lieu de représenter d'Argenton comme un personnage inconscient, obéissant à de mauvais instincts dont il ne se rend pas compte, Daudet compose un être trop exécrable chez lequel on ne trouve aucune humanité; un être qu'il bâtit et fait agir selon les besoins de son intrigue, qu'il rend féroce on ne sait trop pourquoi, si ce n'est pour se donner l'occasion de dépenser cette indignation naïve qui rapetisse son talent, et faire frémir les bonnes âmes au récit de cruautés aussi noires.

Charles Dickens, dans *David Copperfield*, a écrit une histoire semblable. Les situations, celles du commencement du moins, sont absolument identiques et le jeune David qui raconte lui-même sa touchante épopée est presqu'aussi indigné contre son beau-père que Daudet contre d'Argenton. Seulement, il y a une différence à établir. David parle d'après son ressentiment, il ne juge pas, n'analyse pas, il exprime, et l'on comprend que la victime n'embellisse pas le portrait de son bourreau. Avec M. Daudet la situation change. L'auteur s'est imposé la tâche d'étudier avec sincérité la nature humaine, il doit rechercher les causes qui font agir et nous livrer le fruit de son examen. Que peut nous faire l'indignation de M. Daudet ? A quoi sert-elle ? A émouvoir des pensionnaires ? Le mobile est pauvre, d'autant plus pauvre que dans le *Nabab* le romancier opère une brusque volte-face et que de justicier il devient apologiste, sans raison plausible.

C'est par son frère que l'auteur du *Petit Chose* fut amené à écrire le *Nabab*. Ernest Daudet, ayant été le secrétaire du richissime parvenu, raconta à Alphonse les aventures de ce marinier et lui révéla les secrets de cette nature épaisse. Il avait vu Bernard Jansoulet de très près, il fut le témoin de sa débâcle et le dépeignit au romancier avec beaucoup d'indulgence. Alphonse Daudet s'empara avec empressement de ces données et il en fit la belle œuvre que l'on sait. Avec les élans généreux de sa nature, il accepta la tâche pénible de glorifier François Bravais. Il le plaça dans un milieu excellent d'où la conclusion se dégageait d'elle-même : le nabab, malgré ses tripotages, son manque de scrupules, son improbité, était supérieur aux mondains qui le dévalisèrent au moyen de procédés que les lois n'atteignent pas. Mais le personnage n'en est pas plus intéressant, et que d'efforts de la part de l'auteur pour le sauver, le soutenir, le rendre sympathique ! S'il y arrive, c'est en se servant d'un procédé indispensable aux peintres, mais dont on peut discuter l'opportunité en littérature. L'équité des sentiments du nabab n'est évidemment qu'apparente et relative. C'est par la valeur des tons qui l'entourent que sa figure acquiert un certain attrait. Au fond et moralement, il n'a pas même l'excuse de la passion, sa personne se dore des millions qu'il a amassés, le but qu'il poursuit est d'une vanité étroite, égoïste; on se demande si ce nabab moins favorisé par la veine n'eût pas été un obscur et brutal bandit et si Jenkins et de Mora, qui ont, eux, l'excuse d'un

grand amour, ne lui sont pas humainement préférables ? Bien que la réponse ne soit pas douteuse, encore M. Daudet était-il en droit de présenter Bernard Jansoulet sous un jour favorable. Mais quelle valeur donner alors à cette ironie dont il fustige si cruellement certains personnages ? Pourquoi glorifier le nabab qui prête tant au ridicule et qui obtient si justement ce qu'il mérite et s'acharner sur le raté dont les efforts sont stériles ? Tous deux souffrent cependant par la même cause, parce que tous deux veulent sortir de leur sphère intellectuelle, et la seule différence, s'il y en a une, est dans la diversité des mobiles, l'un étant noble, l'autre ne l'étant pas.

Cette contradiction résulte de la sensibilité même de l'écrivain. Il reçoit la direction qu'on lui donne et selon qu'un sujet lui aura été présenté sous un jour favorable ou ridicule il le rendra tel qu'il l'a reçu, sans contrôle. Cette condescendance s'étend à toute chose et nuit beaucoup à son remarquable talent. Inconsciemment ou non, par nature peut-être, Alphonse Daudet reste un timide qui sacrifie au public. La connaissance approfondie de l'homme qu'il a révélée en tant d'endroits faisait espérer une application plus virile de ses moyens et quand il fait dire, quelque part, à l'un de ses personnages : « Ce dont il faut s'occuper c'est des apparences, il n'y a que cela qui compte », il ne se doute pas que précisément les apparences sont le côté frappant de son œuvre. On se sert volontiers de ses romans, de leur aspect honnête, de leur vérité de surface pour les opposer aux productions des esprits hardis qui étudient plus profondément la nature humaine. Personne n'a vu que si M. Daudet obtenait une gamme si tendre, c'était en déguisant ses personnages, en dépeignant d'une plume exquise des enfants, des malades, des souffreteux qui sont bons par la force des choses, ou des fortunés qui ne doivent leur honnêteté qu'à la facilité de leur existence. On ne peut lui reprocher d'avoir mis dans ses livres des figures honnêtes et des cœurs simples, mais la critique a le droit de démontrer que si certains de ses personnages sentent bon, c'est par le parfum que le poète leur prête et non par celui de leur propre mérite. Nous espérons qu'un jour M. Daudet établira à son tour la vraie morale et définira la vraie honnêteté.

(*La suite prochainement.*) F. NAUTET.

RONDEAUX

I

POUR CÉLÉBRER CHARLES DE COSTER

Le Brabant sonne en ton livre, ô Flamand,
Comme un baiser sur des gorges fleuries ;
Le mot, dans ta phrase, a l'effet charmant
Que produit, dans la verdeur des prairies,
L'aile battante et rouge d'un flammant.

*Lorsqu'*Uylenspiegel, *robuste gourmand,*
Pour sauver les Gueux s'arrache aux frairies,
Il émeut la cloche, et, dans l'air dormant,
Le Brabant sonne!

Mais toi, — perdu dans un siècle assommant
Où l'action se change en rêveries, —
En France, au balcon des hôtelleries,
Un triste soir, tu pleuras simplement,
Et fis l'aumône aux musiciens brâmant
La Brabançonne (1).

II

POUR DEUX ARGENTIÈRES

La Belle Argentière, en son estably
Tout près du Pont-Neuf, comme une syrène,
Emerge d'ung flost d'argent qui paslit
Devant la blancheur de son teinct de reygne.
D'aubigné s'arreste, et dépose ung pli.

Son maistre, le verd-gallant, affoli,
Provoque au combat, dans la molle aresne
Que les clercs fascheux appellent ung lict,
La Belle Argentière.

Tandis que la blanche et rieuse lit,
Le soyr tombe, et la Lune souveraine,
Qui sur les estangs feit pasmer la raine,
Argente le faix du pignon sali.
Le poële au ciel rist à sa marrayne :
La Belle Argentière!

ALBERT GIRAUD.

(1) Le pauvre Charles De Coster, ce grand homme dont le nom déjà commence à resplendir, était d'une touchante naïveté dans les choses de la vie. Un jour, des Parisiens ses amis lui jouèrent un tour.« Venez à Paris, lui écrivit-on; il y a beaucoup d'argent à gagner : cent francs par jour en échange de copie. Seulement cachez votre voyage, il y va de votre vie. »

De Coster partit pour Paris, enchanté de l'aubaine et peu soucieux du mystère. Arrivé à la grande ville, ses amis, regardant avec inquiétude autour d'eux, le firent monter dans un fiacre dont ils baissèrent les rideaux; pendant de longues heures la voiture roula pour s'engouffrer enfin dans une cour où elle s'arrêta. On fit descendre De Coster, puis par un petit escalier monter jusqu'à un grenier où l'attendait un repas, une rame de papier et des plumes. « Restez là, lui dit-on, et sous aucun prétexte, ne sortez, nous vous le répétons, il y va de votre vie.— Bien, » fit De Coster interloqué. On le laissa seul et durant plusieurs jours il travailla. On lui apportait ses repas. La fenêtre de la mansarde donnait sur une gouttière d'où le reclus pouvait voir dans les profondeurs une cour où passaient des ouvriers.

Un soir qu'accoudé il regardait les toits au loin, un son monta jusqu'à lui : la Brabançonne que jouait dans la cour un orgue de Barbarie. Cet air du pays absent monta comme un hymne, De Coster pleura silencieusement d'abord, puis jeta sa bourse, et, n'y pouvant plus tenir, courut embrasser le joueur d'orgue, un Flamand, et causa avec lui dans sa bonne langue natale.

Aussitôt les farceurs arrivèrent.« Malheureux, qu'avez-vous fait? » On le remit dans un fiacre, on le reconduisit à la gare du Nord et il rentra à Bruxelles sans avoir jamais compris.

NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE

LA ROUSSE

A notre ami Léon Cladel.

Attelée au vieux cabriolet, la Rousse gravissait péniblement une côte accidentée et ardue, bordée d'ornières.

Le notaire de Bertinpré allait à quelques lieues de là fairel e réveillon chez un de ses riches clients. Enfoncé sous la capote du véhicule, le col entouré d'un épais cache-nez de laine, bouffi, le ventre arrondi en outre pleine, l'homme d'affaires tenait les guides d'une main, et de l'autre fouettait vigoureusement la Rousse qui, entraînée souvent par le poids du cabriolet, reculait au lieu d'avancer.

La Rousse était une vieille jument à qui la couleur de sa robe avait servi de nom de baptême. Traînée sur le marché comme cheval de réforme après avoir fourni une longue carrière dans l'armée, elle avait été achetée par un cultivateur qui l'avait mise au labour. Plus tard, par suite de différents trafics, elle était tombée entre les mains du notaire, son propriétaire actuel.

La Rousse allait donc, glissant parfois sur la neige qui ne cessait de tomber depuis trois jours ; soufflant des flots d'haleine blanche par ses naseaux frémissants ; frappant le sol de ses sabots indécis ; l'œil vitreux ; les flancs moites ; l'oreille basse.

La soirée était avancée. Déjà les cloches des églises voisines, toutes en branle, jetaient dans l'air leurs sonneries graves ou joyeuses, ainsi qu'il convient les veilles de grandes fêtes. Les paysans, lourd-vêtus, chaussés de sabots rouges, les mains dans les poches, arpentaient la route à grands pas, pressés d'arriver à la chapelle paroissiale pour y entendre la messe et s'y chauffer les pieds aux calorifères.

Le notaire songeait à l'oie grasse que l'on avait dû préparer en son honneur ; il entrevoyait les chapelets de saucisses et les tranches de rôti, étalés joyeusement sur la table ; il pensait surtout à certaines bouteilles de vin vieux dont il avait goûté l'an passé et que les trois cent soixante-cinq jours écoulés depuis n'avaient pu que rendre meilleur. Et, se délectant à l'avance, il faisait bruyamment claquer sa langue contre son palais, et son fouet sur l'échine maigre de la Rousse, qui décidément ne voulait plus faire un pas.

La Rousse peut-être aussi songeait à l'écurie tiède où elle aurait voulu se reposer ; au râtelier bourré de foin ; à la mangeoire comble d'avoine ; à la couche de paille ; au repos... Et elle faisait un effort de plus, franchissant un fossé, se roidissant contre le choc des roues, éreintée, fumante.

C'est qu'elle était bien vieille et bien chétive maintenant, la Rousse ! Il y avait près de sept ans, elle avait reçu en combattant une blessure au poitrail ;

l'éclat de fonte avait profondément entamé les chairs, et depuis elle souffrait toujours. Plus âgée, à la charrue, elle avait connu l'aiguillon, et reçu, comme on dit, plus de coups que de picotins. Aujourd'hui, elle crevait dans une hutte en planches, ayant pour toute provende les volées de fouet dont la gratifiait son maître, avare d'autre chose.

Et à ce moment encore elle piétinait sur la neige glacée, l'échine au froid, avec les dentelures de son col ébréché et de sa croupe osseuse. Sans doute, au terme du voyage, elle serait bien reçue, mangerait tout son soûl, et coucherait peut-être, — qui sait ? — sur une litière. Mais il fallait arriver jusque-là ; et c'était loin encore !

***

La lune, qui avait éclairé la campagne de lueurs livides, se cachait lentement derrière un amas de nuages; les cloches lançaient leurs dernières vibrations, qui s'éteignaient en bourdonnant dans les profondeurs de l'espace ; les paysans devenaient rares ; la messe de minuit allait commencer.

Tout-à-coup, après plusieurs gémissements, la Rousse glissa et s'abattit lourdement dans la neige. Le cabriolet, avec sa capote renversée, penchait en avant, les brancards allongés en ligne horizontale, tant la montée était raide. Le notaire, pâle de frayeur, n'osait descendre du véhicule ; il frappait la Rousse qui ne bougeait plus. Alors il se mit à appeler du secours.

Un villageois passa.

— Hé, l'homme ! lui cria-t-il ; faites un peu relever ma bête !

Le villageois se courba, prit la bride de la jument, et, après quelques secousses, parvint à la remettre sur pieds. Puis, faisant deux, trois pas devant elle, il lui fit reprendre sa route.

— Merci, l'homme ! dit le notaire.

Le villageois s'éloigna.

La Rousse avait repris son allure, mais on voyait qu'elle n'irait plus bien loin ainsi. De grosses gouttes d'eau roulaient de ses yeux et de ses naseaux ; ses lèvres se couvraient d'une écume rougeâtre et sa tête branlait à chaque mouvement comme prête à tomber.

Elle était presque arrivée au haut de la côte ; quelques mètres encore et elle allait trotter sur une route plate, en secouant sa crinière désordonnée comme aux jours des batailles ; déjà elle apercevait les lumières de l'église à travers les vitraux peints, et la rosace à fleurons bleus et rouges ; enfin, elle allait se reposer à l'écurie hospitalière...

Brusquement, elle donna du sabot contre un obstacle, glissa, recula, fléchit et s'abattit de nouveau sur la route.

Cette fois c'était trop fort ! cette satanée bête était entêtée comme les mules ses belles-sœurs ! Le notaire, fou de fureur, frappait et jurait tout à la fois. Cependant la Rousse ne bougeait pas. Elle était étendue sur le sol, les jambes reployées sous elle, la tête tombée, à l'abandon. Elle soufflait encore, moins fort pourtant ; son corps, cerclé de côtes ainsi qu'une futaille, ruisselait de sueur

fumante ; la bave gluait à ses lèvres entr'ouvertes, laissant voir deux rangs de dents longues et jaunes, signes incontestables de vieillesse.

Le notaire lui aussi écumait ; n'allait-il pas être obligé de poursuivre son chemin à pied ainsi qu'un vulgaire garçon de ferme ! Les fidèles avaient gagné l'église, et pas un être ne se montrait à portée du regard.

Un peu plus loin, vers la courbe de la route, le bâtiment religieux ouvrait en ogive ses yeux illuminés de clartés bizarres, et découpait sur le fond gris du ciel les arêtes vives de ses toits et de son clocher gothique. Parfois, lorsque la porte principale s'entrebâillait, les notes graves de l'orgue arrivaient jusqu'à l'oreille du notaire qui, désespéré, gratifiait d'un dernier coup de pied sa jument fourbue, et tournait sur place, en foulant la neige qui grésillait sous ses pas.

Pauvre Rousse ! les paupières à demi closes, l'haleine éteinte, la peau plissée comme une toile mouillée sur sa charpente anguleuse, elle restait inerte, insensible au fouet comme à la voix ; gelée, brisée, morte presque.

***

Soudain, un bruit de cuivres résonna dans la campagne ; un écho de fanfare lointaine retentit, affaibli mais distinct. Alors la Rousse dressa l'oreille.

Puis, brusquement, comme galvanisée, elle souleva par un effort puissant sa croupe meurtrie, dégagea ses membres, et partit au galop, traînant derrière elle le sombre cabriolet dont la capote se balançait de droite à gauche, au gré des buttes et des ornières.

Un ressouvenir de guerre avait peut-être réveillé la Rousse ; et la trompette, seul commandement auquel sa jeunesse militaire eût obéi, avait fait plus que les coups de pied et les jurons de son maître.

Elle alla ainsi durant quelques minutes, et se perdit dans l'obscurité du chemin.

. . . . . .

Le lendemain, comme le notaire s'en retournait pédrestement à Bertinpré, il trouva la Rousse étendue au bord d'un fossé. Le cabriolet aussi était là. L'homme d'affaires regarda la voiture et constata qu'elle avait peu souffert. Cela le rassura.

Alors il courut chercher un charron. Quand celui-ci arriva, on fut obligé de prendre un merlin pour détacher du sol les membres de la Rousse, gelés et enfoncés dans la neige.

Le cabriolet fut réparé, et reprit la route de Bertinpré, attelé d'un vigoureux cheval normand. Quant à la Rousse, l'équarrisseur n'en voulant point, on jeta son cadavre décharné à la voirie sur le fumier.

MARIUS RÉTY.

Imp. Centrale, VAN ASSCHE, dir.-gér., 1, rue d'Arenberg, Bruxelles.

CIRAGE JACQUOT ET JACQUAND. Vente en gros aux mêmes prix et conditions qu'à Paris, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

PLUS DE COPEAUX. Propreté, économie, allume-feu sans pareil. On allume 40 fois son feu pour 15 centimes; le paquet de 40 feux, 15 cent. Le demander chez tous les épiciers, droguistes, etc. Seuls dépositaires pour la Belgique et la Hollande, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

HERNIES, Guérison radicale en trois mois de temps, 12000 certificats. Les cas les plus difficiles sont traités avec succès. Maladies des femmes, de matrice, etc, sont guéries sans pessaire Soulagement immédiat. *Une dame diplômée est attachée à l'établissement.*

J. WAERSEGERS, bandagiste des hôpitaux et de l'armée, commandeur et chevalier de plusieurs ordres pour service rendus à l'humanité, 35, *place Verte*, ANVERS.

CAPITAUX A PLACER EN 1er ET 2e RANG, A 4 1/2 ET 5 %. — ACHAT NUES-PROPRIÉTÉS ET RENTES VIAGÈRES.

S'adresser J. HUET, boulevard du Nord, 17, Bruxelles.

Restaurant du SPORT, 68, BOULEVARD DU NORD, BRUXELLES. Ouverture le 21 mai par Ad. COUCOGNE, ex-maître d'hôtel des premières maisons deBruxelles et d'Ostende.

Dîners à prix fixe et à la carte. Vins des meilleurs crûs. Service soigné.

LIBRAIRIE

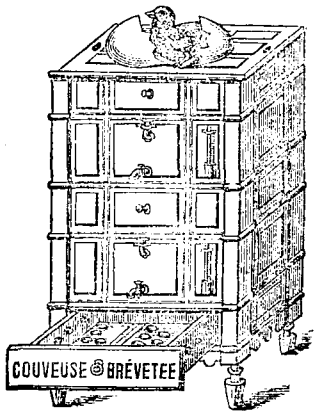
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

Couveuses artificielles brevetées
seul propriétaire
F. BAUDOUX
168, Boulevard du Hainant, Bruxelles.



Couveuses depuis 110 francs.
Eleveuses depuis 35 francs.

Fonds de Magasins

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par J. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

GUÉRISON

CERTAINE ET RADICALE

de toutes les affections de la peau, des *plaies* et des *ulcères variqueux* qui sont souvent considérés comme incurables par les plus célèbres médecins. — Ce traitement ne dérange nullement du travail, il est à la portée des plus petites bourses, et dès le 2e jour produit une amélioration très sensible. S'adresser à M. LENORMAND, médecin-pharmacien à TOURNAN *(Seine-et-Marne, France)*. Consultation par correspondance.

GRAND ARRIVAGE
DE
CHAUSSURES ANGLAISES

en tous genres, pour hommes, aux prix incroyables de

Fr. 12-50, bottines ordinaires
» 15 », » de luxe

vernis, cuir ou étoffe, avec boutons, lacets ou élastiques

ALLEZ POUR VOUS CONVAINCRE A

THE ENGLISH BOOT DÉPOT

21, Boulevard du Nord, 21
près la Gare du Nord (1er étage

CONCURRENCE IMPOSSIBLE

Rien de commun avec la Chaussure Américaine.

DATE COFFEE

Ce café, tant recommandé par les médecins les plus célèbres de tous les pays,

NE COUTE PLUS RIEN

Son prix est remboursé par des billets que vous pouvez *immédiatement utiliser comme argent comptant.*

En vente chez les principaux négociants de la Belgique, en boîtes de fer-blanc, au prix de fr. 1-50 et 1-88 le 1/2 kilog, boîte comprise. Les boîtes vides seront reprises à raison de 10 centimes pièce. — Pour le gros, s'adresser à THE BELGIAN DATE COFFEE Co (Limited), 35, rue de Malines, Bruxelles.

A LA BASCULE

Ancienne Maison HEYMANS, hameau de Vleurgat (Uccle)
2 *et* 4, *coin de la chaussée de Waterloo, près du bois de la Cambre*
REOUVERTURE
DE L'ESTAMINET-RESTAURANT
par Ferdinand VANDERRIVIÈRE

Grande salle de 200 couverts pour banquets, dîners de noces et fêtes de sociétés. — On prend des pensionnaires.
Chambres et quartiers garnis et non garnis à louer. — Ecurie et remise pour chevaux et voitures. — Prix très modérés.

FABRIQUE D'APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

45, RUE DES CHANTEURS
PRÈS LA GARE DU NORD, BRUXELLES
G. SCHOONJANS

Lustres, Suspensions, Candélabres Girandoles, Lanternes, Pendules, Objets d'art, etc. — Foyers à gaz. — Fourniture de compteurs. — Placement de tuyaux.

PLUS DE DOS RONDS

Agent général pour la Belgique de la BRETELLE AMÉRICAINE
(*Brevetée*)

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, Bruxelles

La Bretelle américaine élargit la poitrine, tient les épaules droites, soulage le dos et les hanches en soutenant les jupes et le pantalon, écarte toute tendance au dos rond, produit une libre respiration, renforce la voix et les poumons, et donne un bien-être à ceux qui en font usage. Prix : fr. 3-50, 5, 7-50, 10, 12 et 15. — Plus de Jarretière qui engendre les varices. Nouveau **PORTE-BAS** américain laissant la circulation du sang libre. *Remise au commerce.* — Prix : 2, 2-50, 3, 4 et 5 francs.

Seule Maison en Belgique où l'on fabrique spécialement le

POSTICHE D'HOMME

Dernière perfection et du plus grand naturel
TOUPETS ET PERRUQUES DE 10 A 100 FRANCS
Ouvrages artistiques en cheveux, Bijoux, Cadres, Souvenirs, etc.

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, BRUXELLES

NOUVELLE DÉCOUVERTE (le Pogonotome) **RASOIR MÉCANIQUE.**

Toute personne peut se servir de ce rasoir sans aucune crainte de se couper. —Agent général : TILQUIN, Galerie de la Reine, 5, Bruxelles. — Prix : fr. 5 et 7-50 avec lames de rechange (*Remise au commerce*).

RASOIRS ANGLAIS de Sheffield, garantis à l'épreuve. — Tout rasoir peut être échangé jusqu'à entière satisfaction de l'acheteur, sans rétribution.

Imp. Centrale, A. VAN ASSCHE, Dir.-Gér. 1, rue d'Arenberg, Bruxelles.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — N° 23 — 1er Volume — 1er Novembre 1882

SOMMAIRE

Les Protégés de ma Grand'Mère (*Fin*) . . . . GEORGES EEKHOUD.
Le Jour des Morts *(Croquis de Cimetière)* . . EMILE VERHAEREN.
Sonnet d'Aurore . . . . . ALBERT GIRAUD.
Alphonse Daudet (*Fin*) . . . . . F. NAUTET.
SONNETS : Rêve d'Idylle. — La Fée . . . . JACQUES MADELEINE.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE : Le *Parnasse contemporain* : Armand Sylvestre. — Robert de la Villehervé . . . . . GUSTAVE ANDEL.

Le Numéro : 25 cent. — Étranger : 30 cent.

Se trouve chez les principaux libraires et marchands de journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue du Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
46, Rue de l'Université, 46

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

LA JEUNE BELGIQUE

ABONNEMENTS :

Un an. . . . . Fr. 5 | Six mois. . . . . Fr. 2-50

ÉTRANGER, le port en sus.

L'année commence le 1er Déc., le semestre le 1er Juin. Les abonnés nouveaux reçoivent les numéros parus.
Il est tiré de chaque numéro de la REVUE Vingt-cinq Exemplaires *numérotés sur splendide papier Hollande et* UN SEUL sur papier du Japon.

PRIX DE L'ABONNEMENT { Sur Hollande. . . . . 10 Francs. / Sur Japon. . . . . 20 »

AUX LECTEURS

Voici le résultat du poll que nous avons ouvert au sujet du mode de publication de la *Jeune Belgique*. Sur nos 820 abonnés, 397 se sont prononcés pour la mensualité, 15 seulement ont voté pour le *Statu quo*. En conséquence, à partir du 1er décembre prochain la *Jeune Belgique* paraîtra par livraisons mensuelles de 40 pages environ.

BOITE AUX LETTRES

Un partisan de la mensualité nous envoie l'aimable rondeau que voici :

A la Rédaction de la *Jeune Belgique*

Je vous dis oui, Messieurs. Mais voilà : quand j'y pense,
Un mois sans la revue est bien longue abstinence ;
Nous ne pourrons jamais supporter ce tourment.
Vous êtes bien cruels pour vos lecteurs, vraiment !
Ce n'est que trente jours, dites-vous !... C'est immense !...

Pourtant faire voter ses abonnés, j'avance
Que c'est fort bien trouvé. Pour lors, avec décence,
Jamais je ne pourrais vous répondre autrement :
Je vous dis oui.

J'ajouterai ceci : que j'ai cette espérance
Qu'un jour votre journal aura la contenance
De notre autre Revue et ce sera charmant !
Au revoir donc, Messieurs, dans un mois seulement.
Au revoir donc, et vous souhaitant bonne chance :
Je vous dis oui.

EUGÈNE SAMUEL.

E. D., à Courtrai. — Ainsi que nous avons déjà eu l'honneur de vous le dire, votre commission a été remise à Rozez ; adressez-vous à lui, s. v. p.

Nell. — Tiens, c'est toi, Mathieu, comment vas-tu, ma vieille ? Ton histoire est très-drôle et nous comptons bien l'insérer. C'est égal, je ne me serais jamais douté que tu entretinsses des relations avec la Muse. — Oh ! en tout bien tout honneur !

J. G., à Ixelles. — Beaucoup d'entrain dans votre monologue, mais comme idée, c'est bien faible.

Depuis le 1er octobre nos bureaux liégeois sont transférés à la **Librairie polytechnique de MM. Decq et Nierstrasz, rue de l'Université, 46, à Liége.**

LES PROTÉGÉS DE MA GRAND'MÈRE

(*Fin*)

L'hiver qui suivit fut particulièrement rude et la vieille Lô se fit souvent remplacer par la jeune fille. Maintenant nous nous informions aussi de Ton, ce qui semblait embarrasser la brunette. Les nouvelles du garçon étaient réjouissantes ; malgré la morte-saison il trouvait de l'emploi chez un entrepreneur et touchait de gros salaires. Une seule chose le chagrinait : les ouvriers que son *baes* engageait étaient des Wallons, des Namurois pour la plupart, qui avaient pris en grippe, comme un intrus, Ton, le seul Flamand de l'équipe. Heureusement le gaillard était de taille à les tenir en respect et leur malveillance restait sourde et sournoise.

Un matin, grand'mère attendait Rika, pour des commissions pressantes. L'heure était déjà passée depuis longtemps, lorsqu'un coup de sonnette familier nous annonça l'arrivée de la retardataire. Elle avait couru, elle était essoufflée ; son visage décomposé, qui portait des traces de larmes, frappa bonne-maman, et au lieu de la gronder celle-ci la questionna avec sollicitude. Rika éclata en sanglots ; puis elle nous raconta à travers ses pleurs, comment une bataille avait eu lieu le matin dans le chantier : à propos de la distribution du travail, ils s'étaient jetés trois contre un sur le pauvre Ton ; celui-ci, pris à l'improviste, s'était défendu de son mieux, mais poussé traîtreusement près d'un baquet de chaux vive il était tombé donnant de la tête contre un coin du baquet et se blessant au-dessus de la tempe. S'il ne mourait pas il risquait fort d'être borgne pour la vie, une éclaboussure corrosive ayant atteint l'œil gauche. Rika avait accompagné jusqu'à l'hôpital la civière dans laquelle on transportait, baigné dans son sang, le gars sans connaissance. Mais on n'avait pas voulu la laisser pénétrer dans l'établissement : la grande porte s'était refermée brutalement sur elle. Et Lôke, malade, ne pouvait quitter le lit ! Et Joost ignorait encore ce terrible malheur, que Rika apprenait dans la rue en se rendant chez nous !

Ma grand'mère s'efforça de rassurer la désolée : « Ne pleurez pas, Rika ! Nous ferons en sorte de le guérir ! Tu l'aimes bien, ton Tony !

— Oh ! oui, madame, que je l'aime ! » s'écria la pauvre fille avec une chaleur qui trahit sa réserve habituelle, et elle cacha aussitôt son visage transfiguré dans un coin de son tablier.

Bonne-maman lui donna congé afin qu'elle pût avertir ses parents

et soigner la vieille femme. Pendant ce temps, moi, je devais prendre à l'hôpital des nouvelles de notre blessé et le recommander au personnel.

Je fus conduit directement, après avoir traversé la cour, par des escaliers sombres et de mornes couloirs, au lit de notre Ton devenu le nº 55, dans une vaste salle blanche. Le plafonneur dormait d'un sommeil agité par la fièvre ; il prononçait des paroles incohérentes et battait des bras. Son visage était à moitié caché par un double appareil couvrant l'œil atteint et la blessure. Ce que j'en voyais prenait tour à tour des pâleurs blafardes et des rougeurs vineuses. L'aspect du sympathique garçon me navra. Tandis que l'infirmier me renseignait à voix basse, Ton se réveilla et, m'ayant aussitôt reconnu, une grande joie brilla dans l'œil découvert. Ceci me parut de bon augure. Il voulut parler, mais je lui recommandai le silence. Il tendit alors ses mains vers moi pour presser affectueusement les miennes. « Ah ! Monsieur Charles... », balbutiait-il. Je le réconfortai de mon mieux, ce qui me fut d'autant plus facile que les médecins m'avaient dit répondre non seulement de sa vie, mais encore de son œil malade. Deux lignes plus bas, la blessure l'eût tué sur le coup ; mais le crâne n'avait pas été atteint ; il en serait quitte pour quelques jours de diète et de repos.

Je rapportai donc l'espérance à la maison où Rika, anxieuse, était retournée. Le diagnostic du médecin se vérifia par l'événement.

Trois semaines après la rixe Tony retournait au chantier. Son bon regard avait encore pour le servir deux limpides prunelles bleues et les mèches folles de ses cheveux cachaient la blessure fermée : ainsi un terreau généreux couvre d'herbe drue la place où on le remua. Le *baes* avait congédié les trois agresseurs de Tony, qu'il remplaça par des Flamands.

On aurait pu croire que la guérison du jeune homme réjouirait la fantasque Rika. A notre grande surprise, à mesure que la convalescence du blessé avançait, elle devint de plus en plus dolente. Maintenant elle semblait inquiète et évitait de se trouver sous les yeux de bonne-maman ou de Siska. Ses traits étaient tirés, ses joues blêmes; ses yeux cernés de bistre prenaient une expression craintive. Bonne-maman la surprit à diverses reprises dans les larmes. Elle la pressa doucement pour avoir l'explication de ces allures bizarres. Rika répondait invariablement « qu'elle n'avait rien, que cela passerait. » Lorsque froissée par cet entêtement la compatissante dame se fâchait, c'étaient chez la jeune fille de véritables crises nerveuses qui décourageaient notre sollicitude.

Nous en fîmes l'observation à Lôke. La mère ne tirait pas davantage de l'affligée. « C'est une cachotière, une entêtée, une mauvaise fille ! disait la vieille. Elle n'a jamais été grande bavarde, comme vous le savez, Madame ! Qu'elle use son chagrin en travaillant : voilà tout. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de ces lubies !

— Lubies ! Lubies ! observait l'aïeule en branlant le chef. Histoire d'amour, plutôt ; ne croyez vous pas, Lô ?

— Il ferait beau voir qu'elle eût des idées, à son âge, la gamine ! Non, pour cela j'en réponds. Elle n'est rien coureuse. Elle ne voit la rue que pour se rendre ici ou à la blanchisserie... Jamais un galant ne s'aventurerait sur le seuil de notre porte... Une fois, Tieste, le cigarier, l'a accostée lorsqu'elle s'en retournait, le soir. Il ne recommencera plus; un mot, gros de promesses, de notre Ton l'a dégoûté de ses poursuites. Allez, Madame, elle est bien gardée ! »

Les tentatives d'explications en restèrent là. On ne voyait Tony que fort rarement. Le dimanche matin il lui arrivait, n'ayant pas d'ouvrage, de prendre les commissions à la place des deux femmes. Je lui ouvris un jour et remarquai que lui aussi, avait l'air sérieux et préoccupé. Le radieux compère qui me regardait toujours en face affectait de baisser les yeux en me parlant et tournait sa casquette de soie neuve entre les doigts. — Vous êtes bien fier, Ton, dans vos habits de dimanche ? lui dis-je.

Il eut un sourire forcé et, sans répondre directement, il s'éloigna en me disant précipitamment « bonjour ».

Il faut avoir connu la vie régulière, un intérieur patriarcal, comme le nôtre, pour comprendre combien les petits événements prennent de l'importance dans ces conditions. Pour nous c'étaient des personnages que la famille de Lôke et il nous suffisait de savoir que la peine visitât quelqu'un de la communauté pour que nous en fussions affectés nous-mêmes et bonne-maman plus que tout autre.

Je m'étais toujours tu sur la scène du baiser, mais je me la représentais souvent et plus j'y songeais plus il me semblait que la tristesse de Rika et la réserve de Ton avaient des causes auxquelles l'amour ne devait pas être étranger.

Un incident fortuit acheva de m'édifier, et les autres profanes avec moi, sur le roman de notre couple :

— Madame, dit un matin la pauvre Lô avec une hésitation visible... vous êtes si bonne que j'ose recourir une autre fois à vous... »

Et comme l'aïeule l'encourageait :

« Madame, il y a longtemps que nous avons songé à acheter un

lit... La dépense est grosse... Or, vous le savez, nous sommes quatre à la maison et nous n'avions que deux couchettes, dont un lit de camp que nous devons à la générosité de Madame.

— Oui, je comprends, dit bonne maman, ce pauvre Ton a dû coucher longtemps «paillasse par terre » et cela commence à le fatiguer... je concois. »

Lôke vit sans doute un reproche dans cette observation de sa protectrice, car ce fut sur un ton de demi-protestation qu'elle répondit : « Pardon, Madame ; nous n'aurions jamais permis cela ; les enfants ont toujours couché ensemble jusqu'à présent... Du même berceau ils passèrent dans le même lit... Mais voilà quatre mois, notre Joost, mon homme, me prit à part : « Lô, qu'*il me dit*, les enfants sont encore comme des agneaux du bon Dieu, je mettrais ma main au feu qu'ils ne songent jamais à mal. La nuit, quand je ne dors pas, je colle l'oreille à la cloison et j'entends ronfler Ton comme mugirait un jeune taureau et aussi chanter la respiration égale de notre fille. Braves petits ! que je me dis en riant, plein de confiance, et je me rendors... Mais c'est égal, continua Joost, c'est que les petits ont grandi furieusement. Ton va avoir dix-neuf ans. On est presque un homme quand on gagne des journées de deux francs ; et Rika entrera ce mois dans sa dix-septième année... C'est pour te dire que nous ferions peut-être mieux d'acheter un lit de plus... Avec nos épargnes et quelques francs que Madame nous avancerait... »

Lô s'arrêta. Bonne-maman, qui avait écouté sans interrompre la confidence de Lô, lui dit avec un fin sourire plein d'indulgence et de sympathie :

— Joost n'avait pas toujours l'oreille au mur, n'est-ce pas ?

— Que voulez vous dire ? fit Lô.

— Je veux dire, Lô, qu'à votre place, je n'achèterais pas ce troisième lit et que je mettrais en état le berceau des deux petits.

— Oh ! c'est impossible ! s'écria Lô, qui comprenait enfin. Et cependant ! Ah le vilain ingrat ! ah ! la fille dénaturée, ah ! le voleur de notre bon renom !

— Je n'affirme rien, reprit bonne-maman, mais il me paraît impossible que deux jeunes gens vivent ainsi côte à côte sans s'aimer. Naïve Lô, vous ne cherchiez pas le loup au dehors ; Ton faisait bonne garde et tenait à distance les cigariers entreprenants. Il avait d'excellentes raisons pour cela... Et maintenant cette tristesse de Rika, cet air embarrassé de Ton. Ou je me trompe fort, Lô, ou votre lit vient trop tard.

— Quel malheur ! quel malheur ! répétait Lô véritablement atterrée. Et cet imbécile de Joost avec sa confiance ! Et Ton n'a pas en-

core tiré au sort. Pourvu que ces deux hommes ne se prennent pas aux cheveux. Que faire, Madame ?

— Allons, allons... Lô ! Ne vous désolez pas ainsi. Le malheur n'est pas si grand, que diable! Tôt ou tard vous les auriez unis, n'est-ce-pas ? La nature a pris les devants sur le curé : voilà tout. Retournez chez vous. Tirez l'affaire au clair. Puis il ne vous restera qu'une chose à faire, c'est de marier au plus vite les polissons. Vous comprenez, il serait fâcheux que le baptême eût lieu avant la noce...»

. . . . . .

Ah ! l'excellente femme, comme elle comprenait la jeunesse, comme elle conservait la religion de l'amour ! Je me souvins plus tard de l'accent chaud et attendri qui accompagnait ces avis un peu railleurs, lorsque je retirai, à sa mort, d'un coin de tiroir un petit écrin en médaillon et qu'ayant ouvert celui-ci, je découvris la miniature d'un aristocratique jeune homme, correctement vêtu du jabot de dentelles et de l'habit bleu barbeau à boutons d'or. Elle m'avait souvent raconté, mais sans jamais me montrer le portrait, qu'un Anglais accompli la recherchait en mariage, lorsque la bataille de Waterloo les sépara pour la vie. Et j'ignore pourquoi j'associai l'indulgence de mon aïeule pour les amours satisfaites de nos jeunes rustres au mélancolique regret qu'elle gardait de sa liaison à elle rompue par une balle française. . . . . .

. . . . . .

Il fut fait ainsi qu'avait dit l'excellente femme. Elle avait deviné juste ! Rika et Tony avouèrent. Joost essaya de se fâcher, mais n'y parvint pas. Sans se contraindre, Rika se jeta, en présence de ses parents, au cou du blond séducteur ; elle cacha son visage dans la poitrine du jeune homme, qui la pressait contre lui et promettait d'être pour elle le protecteur que l'orphelin avait trouvé dans cette maison.

Ils étaient mariés depuis trois mois quand Tony fut père d'une jolie fillette.

« Eh bien, que vous en semble, monsieur le poète, me disait mon aïeule en me rappelant maintes fois cette naïve aventure, n'y-a-t-il pas une idylle à tirer de ces amours candides?

— Chère aïeule, si généreuse aux malheureux, elle est racontée l'idylle et je la dépose sur ta tombe. »

GEORGES EEKHOUD.

LE JOUR DES MORTS

(CROQUIS DE CIMETIÈRE)

I

CAVEAU SEIGNEURIAL

Dorment là des marquis, des princes, des comtesses.
Or, le plus vieux d'entre eux, vient à pas de filou,
La nuit, sur un signal parti je ne sais d'où,
Inviter à son bal macabre leurs altesses.

Et chacun d'observer les raides politesses,
Au sortir des cercueils revêtus d'acajou,
De présenter le bras, de plier le genou,
Et de dire des mots pleins de scélératesses.

Des amours de cent ans, de marquise à baron,
Que ce vaste caveau retient ensevelies,
Y viennent refleurir sur des lèvres pâlies;

Et pendant les repos de sauterie en rond,
Dans les coins noirs, on voit faire de folles choses,
Par des squelettes verts à des fantômes roses.

II

TOMBE RICHE

Quatre piliers romans de massivité telle,
Qu'ils porteraient le poids d'un temple égyptien,
Donnent, chargés d'un faux tympan corinthien,
Par trois degrés de pierre entrée à la chapelle.

Les murs sont revêtus de marbre blanc drapé.
Un jour colorié fait tomber de la voûte
Des taches de clarté mobile, goutte à goutte,
Et partout le carreau rosâtre en est jaspé.

Souvent, pour un cercueil heurtant à cette tombe,
La dalle du milieu se soulève et retombe :
C'est là que sont gravés les noms de chaque mort,

Ses écussons fleuris, ses titres, sa louange ;
Et que debout dans sa robe d'airain, un ange
Tient levés des flambeaux de bronze, allumés d'or.

III

TOMBE DE BOURGEOIS

Sous un cube de verre enbué, que blinda
Quelqu'étameur, fils du défunt, les immortelles
Jaunissant de leur paille un cornet en dentelles,
Sèchent auprès des lys piqués de réséda.

Un angelet de grès qu'attache un ruban rose,
Plane d'un vol joyeux sur ces bouquets défunts,
Et semble un oiseau dans cette cage à parfums,
Qui poursuit un insecte au fond d'un cœur de rose.

Emblèmes de piété, couronnes en fer-blanc,
Sont mis aux pieds d'un Christ, qui saigne, plaie au flanc.
Or, pendant les jours gris de la dernière automne,

Un grand vent arracha le Sauveur de sa croix;
Depuis, c'est le portrait du mort, face luronne,
Qui pend aux clous du Christ sur le gibet de bois.

IV

TROU DE GUEUX

Le vieux! Voici la fosse où gît sa carapace,
Mais dans son coin boueux de funèbre chantier,
Il n'aura pas fini de pourrir tout entier,
Qu'un autre mort viendra le chasser de la place.

En attendant, si l'on creuse pour la carcasse
D'un grand homme, un caveau de prince ou de rentier,
C'est sur sa tombe à lui qu'on pétrit le mortier,
Et qu'on jette à pleins seaux les débris et la crasse.

Tout cela le dérange au fond de son charnier,
D'autant que chaque nuit, l'outil d'un chiffonnier,
Saccage ces amas gluants de ses morsures,

Et qu'à la puanteur accourent à foison
Des chiens errants, qui dans la touffe de gazon
— La seule croissant là — lâchent leurs jets d'ordures.

V

CLAIR DE LUNE

A voir ce tombeau mort, on dirait d'un fumier,
Tant il paraît lépreux et vert de moisissure,
Tant la bise d'automne a fendu sa voussure,
Tant l'hiver a troué son dallage en damier.

Roses peintes, bouquets gommés, croix abattues,
Bric-à-brac des défunts oubliés, gisent là,
Et de ce tas de fleurs, que le temps décolla,
Sortent des fûts de cippe et des bras de statues.

Mais dès que les nuits sont claires, les feux follets
Dansent de nébuleux et bleuâtres ballets
Autour de ces débris de tombe dévoûtée ;

Et des taches de lune et d'insectes luisants,
Les sèment de cristaux, de ronds et de croissants,
Et les font refleurir d'une flore argentée.

ÉMILE VERHAEREN.

SONNET D'AURORE

Mignonne, c'est l'instant d'écarter nos volets,
Et de nous accouder aux fenêtres ouvertes :
L'herbe, au lever du jour, a des tendresses vertes,
Et l'arbre bourgeonnant, des espoirs violets.

Au ciel gris, des brouillards flottent comme des ganses ;
Et des nuages blonds, aux naissantes clartés,
Vaguent en étirant leurs moites nudités,
Dans ce déshabillé d'éveil, plein d'élégances.

Le jardin parfumé fleure comme un sachet ;
Le silence frémit comme sous un archet,
Et les valses de l'air ont des douceurs de flûte.

L'ombre s'enfuit, — vaincue et lasse de la lutte,
Et l'Aurore en son blanc falbala de satin,
Effeuille dans le bleu les roses du matin.

ALBERT GIRAUD.

ALPHONSE DAUDET

II

D'après certaine théorie, toute œuvre d'art trouve son utilité morale dans sa seule beauté. Le beau est sain par lui-même, la perfection de la forme n'a besoin du secours d'aucune thèse pour produire une influence salutaire. Mais outre que le beau est relatif et conventionnel et que M. Daudet n'atteint pas au beau absolu tel que l'ont établi les rhétoriciens, on pourrait démontrer que les romantiques, sans descendre jusqu'à Alexandre Dumas fils et en ne citant que deux maîtres, Hugo et Augier, ont eu recours à la thèse et s'en sont fait un incontestable élément de succès. Il serait donc juste de dire que les mauvaises thèses sont seules condamnables. Les quelques parnassiens qui ont observé rigoureusement le principe et qui ont tenté de donner à l'art le rôle d'un fakir luxueusement paré, s'étendant sur des coussins moelleux, dans une noble indifférence, en sont morts littérairement. L'art est un agent de l'humanité, les grands artistes sont ceux qui en expriment le mieux les joies, les espérances ou les peines ; la consolent, la fustigent ou l'éclairent.

Daudet s'est réservé le rôle de consolateur. Il aime les hommes, certains spectacles l'écœurent, certaines cruautés l'indignent, son âme généreuse s'emeut et se révolte ; de là cette belle indignation à laquelle on ne peut reprocher que la faiblesse du vol. Puis quand tout se détraque, quand ce besoin de vérité à la fois affreux et superbe qui nous domine nous montre le vide de tant de choses, les rides sous le fard, la bêtise sous l'honnêteté, l'hypocrisie sous le masque de la vertu ; quand l'homme pleure sur lui-même à la vue de tant de hontes, quand à être si clairvoyant aucune apparence ne peut le tromper, Daudet nous introduit au sein du tranquille refuge épargné. Il évoque le doux visage d'Aline Joyeuse, il nous mène dans la chambre du sixième étage où André de Maranne dore de ses illusions généreuses le manuscrit de *Révolte*, puis il nous dit, non sans une certaine naïveté : Voilà le bonheur, voilà l'honnêteté, voilà la pureté ! Oui certes, elle est réelle et pure cette gentille figure de *Bonne maman*, oui il y a des de Gery généreux et des André de Maranne honnêtes et ce qui mieux est le restent, car il est de certaines régions intellectuelles où l'on se purifie quand on s'y maintient avec la foi et l'amour. Oui, nous savons que la jeunesse est souvent enthousiaste et toute de bonté. Mais quel mérite a-t-elle à l'être ? A-t-elle été atteinte par l'usure de la vie, les soucis de l'argent et les compromis que commande le besoin ? Contre quel obstacle a-t-elle trébuché ? Toutes nos sympathies doivent-elles se reporter sur les gens qui vivent d'une vie sans secousse, s'aimant entre eux d'un amour dont la pureté est relative puisqu'il est égoïste ? Certes, non. L'esprit moderne veut élargir le sentiment de la justice et cet esprit, M. Daudet l'ignore. Ses tableaux ne consolent personne, ils entretiennent l'égoïsme bougeois. Ils exaltent les sentiments les plus faibles et les plus étroits, l'amour de la famille que la brute seule ne possède pas et qu'on a appelé divin quand il n'est qu'animal, mais ils ne font

pas naître celui de l'humanité, qui est d'essence supérieure quoique matérielle. M. Daudet nous séduit en nous prenant par le cœur et nous pleurons avec lui, quitte à nous révolter et à nous demander si ces attendrissements qui nous amollissent ne détournent pas nos yeux des grandes souffrances humaines plus dignes d'intérêt.

Ces souffrances il ne les voit pas, non par manque de générosité, nul n'est plus généreux, mais par faiblesse de vue, par état d'esprit. Son indignation ne s'étend pas aux grandes choses, elle est banale quand elle n'est pas naïve ou inutile. Lui qui a des paroles si tendres pour les enfants qui souffrent des souffrances de tout le monde, il n'en a pas pour ceux qui en plus des douleurs humaines, irrémédiables, supportent encore les maux qui résultent de l'organisation défectueuse de la société. Ses petits malheureux ont des collerettes blanches et des robes roses, ils ne grelottent pas sous les portes en demandant du pain. Il est plein de pitié, mais sa pitié n'est pas toujours juste : il y a des malheurs et des vices qui sont le fruit amer de la nécessité, d'autres qui sont le fruit de la bêtise. Le Nabab qui se ruine pour obtenir un bout de ruban est un sot, la femme qui se vend pour s'arracher à la misère noire est une malheureuse. Et si l'on nous dit que toutes les douleurs sont également dignes de sympathie, que toutes se valent sans distinction de la cause qui les a fait naître, nous émettrons cette réserve que si l'on soulage les unes par la sympathie, on guérit les autres par le ridicule.

Tous les défauts d'Alphonse Daudet proviennent donc du manque d'unité dans les vues. Le signe d'un esprit supérieur, a dit Taine, ce sont les vues d'ensemble; sans une philosophie le savant n'est qu'un manœuvre et l'artiste qu'un amuseur. Le mot d'amuseur serait rigoureux appliqué à Alphonse Daudet; il est plus juste de l'appeler un charmeur. Hélas! il n'est rien d'autre. Quand on se recueille après la lecture de ses ouvrages on n'éprouve qu'une impression de fraîcheur et d'attendrissement qui se dissipe aussitôt. Comme il ne procède pas par réflexion mais par reproduction, on a l'esprit en repos; il nous a intéressé en mettant sous nos yeux des images très brillantes, mais il ne soulève aucun monde et ne pose aucun problème. On a pleuré mais on n'a pas pensé, et penser c'est prier pour l'humanité.

C'est que l'observation ne suffit pas. Voir n'est pas tout, il faut encore que les vues prennent d'elles-mêmes une direction philosophique. Une littérature sans but serait une littérature sans grandeur. Que le but soit voulu, ou ne le soit pas, peu importe. Les matérialistes ne s'occupent pas de savoir si Flaubert qui a porté à l'idéal un coup mortel était idéaliste et si Emile Zola qui démolit notre société pense continuer le travail de Proudhon. L'œuvre grandit d'elle-même par la conclusion qu'elle dégage.

A ce compte l'œuvre de A. Daudet est périssable : il enguirlande ce qu'il observe de fleurs très brillantes, mais les fleurs se fanent, et l'on peut dire de son observation qu'elle est comme une photographie très artistement retouchée avec, en dessous, une légende douce et fausse comme une maxime du Christ.

Cependant Daudet possède un tempérament artistique fait d'éléments qui, s'ils s'étaient coordonnés entre eux, eussent pu élever son talent jusqu'au génie. Il

est observateur et il est croyant. Il n'a ni le découragement, ni la nervosité des de Goncourt ; il ne croit pas que tout est fini, il aime la nature, notre monde moderne et sait apprécier les biens de la vie. Si ses personnages manquent de solidité et n'ont aucun interêt philosophique, le cadre où ils se meuvent est parfait. Sous sa plume les choses prennent une intensité extraordinaire : tout chante, tout vibre, tout sourit ou pleure. A ce point de vue, ni Flaubert ni Zola ne lui sont supérieurs. Si, en effet, le premier a laissé des descriptions superbes, si le second a exprimé de façon magistrale l'exubérance, la vie débordante de la nature, qui donc a le mieux rendu le bon soleil des beaux jours avec les joies qu'il éclaire et qu'il fait naître, la fraîcheur des soirs d'été, la gaîté des dimanches parisiens ?

Si nous avons éprouvé après une longue peine, après les fatigues d'un voyage, le charme réconfortant de la nature dans la douceur du repos, il suffit, pour se rappeler cette sensation délicieuse, d'ouvrir *les Rois en Exil :* nous trouverons dans le premier chapitre l'impression exacte de la jouissance éprouvée. Plus loin c'est une scène populaire, le peuple d'une grande ville qui s'ébat sur les pelouses du bois de Vincennes. Les jeux, les cris des bébés, les vastes espaces où se meuvent les joueurs, les gazons verts sur lesquels on déjeune, les fourrés ombreux recherchés du liseur, l'allée tranquille des amoureux où « l'ombre garde un peu de mystère, une fraîcheur de source, des effluves de forêt, » rien n'est oublié, pas un détail ne manque, et ce tableau si complet d'une journée de dimanche pleine de « désordre gai » rappelle des jours semblables où l'on s'est mêlé au peuple se dépensant librement dans une heureuse après-midi d'été. Dans *Jack* l'un des lieux principaux de l'action a pour cadre une nature exquise : des bois qui dévalent dans des prairies bordant l'eau tranquille. Il en trace des tableaux charmants. Des paysages tout de lumière avec des réveils pleins de chants d'oiseaux et des crépuscules noyés de brume où tout se brouille, s'efface, se meurt dans le grand silence religieux du soir. Puis ce sont des paysages encore humides de pluie, calmes et recueillis qui font penser à Daubigny, ce mélancolique interprète de la nature apaisée ; puis enfin des scènes d'hiver où l'on croit entendre les branches craquer sous le givre, dans l'âpreté de l'air. Toutes ces pages sont de la même main, la douceur en est la caractéristique. M. Daudet a d'ailleurs l'horreur du sombre, le noir l'épouvante. Jusque dans les larmes qu'il fait verser, il y a comme une douceur, une consolation, un soulagement. S'il nous a trop attristé en nous conduisant à *Bethléem* auprès des berceaux des petits martyrs abandonnés, bien vite il nous ramène dans l'intérieur paisible de la famille Joyeuse. Ces oppositions, ces contrastes, on les rencontre à chaque instant dans son œuvre. C'est un panorama mouvant qui défile sous les yeux du lecteur ; les aspects varient, les uns sont dramatiques, les autres empreints d'une douce poésie, mais ils se condensent si bien que l'athmosphère générale est lumineuse et tranquille.

Malheureusement cette façon de rendre notre société sous d'aussi agréables couleurs, est au moins risquée. M. Daudet a raison de démontrer qu'après tout il fait bon de vivre, mais en donnant aux choses extérieures toute leur saveur et tout leur prix, il est resté indifférent à nos souffrances, à nos espoirs, à

nos luttes et ne les a consignés nulle part dans son œuvre. De là son infériorité.

Si l'on analyse ses débuts, on découvrira nettement l'influence que les circonstances ont exercée sur son talent. Certes il est né poète et la grâce émue qu'il répand partout avec une si pénétrante délicatesse lui était acquise naturellement. Mais le milieu dans le sein duquel il a grandi, les sourires que la fortune ne lui épargna guère devaient influer sur le romancier, sur l'homme, polir toutes ses merveilleuses qualités natives, et, par un effet contraire, inévitable, grossir ses défauts et l'empêcher peut-être à tout jamais d'atteindre cette profondeur qui rend les œuvres immortelles.

Enfant, il connaît toutes les joies, toutes les caresses de l'enfance privilégiée. Adulte, à l'âge où les sentiments prennent une tournure et s imprégnent profondément, il est mêlé à des souffrances de famille qu'il n'oubliera jamais et dont il tirera plus tard des trésors d'émotion. La quinzième année est pour lui l'époque de la lutte et des souffrances. Plus tard, devenu homme, ne connaissant que le succès, n'ayant pas d'obstacles à surmonter, les impressions de la jeunesse ayant été les plus vives resteront les plus fécondes. Et c'est pourquoi l'auteur du *Nabab* est resté un enfant, un talent jeune, frais et souriant, ne possédant pas encore, quoi qu'on en dise, cette virilité, cette mâle énergie, ces audaces que les caractères trempés puisent dans la lutte prolongée, ou mieux encore qu'ils acquièrent naturellement par le fait d'une maturité tardive, par une lente, douloureuse et pénible éclosion de leurs facultés.

F. NAUTET.

SONNETS

RÊVE D'IDYLLE

Un beau jour nous te trouverons
Au fond des bois, sous les feuillées,
Parmi les ramures mouillées,
Les lilas et les liserons,

Maisonnette ! Nous entrerons,
Et les choses ensommeillées
Par nos sourires réveillées
Battront des ailes sur nos fronts.

Et nous serons chez nous. Nos rêves,
Nos longs baisers dans les nuits brèves,
Les aveux de ta douce voix,

Tes seins blancs et tes lèvres roses
Empliront de troublantes choses
La maisonnette au fond des bois.

LA FÉE

Je suis la Fée, ô curieux,
Des Sourires tendres et roses
Et des Clartés d'apothéoses
Et des Rythmes harmonieux.

Je suis Flamme : mes mille feux,
Quand ils illuminent les choses,
Partent des paupières mi-closes
De l'adorée aux chers grands yeux.

Sourire, il faut que je sourie
Sur la lèvre exquise et fleurie
De celle qu'en rêve tu vois.

Je suis la Musique elle-même,
Et je chante en la douce voix
De celle qui t'a dit : Je t'aime.

JACQUES MADELEINE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LE PARNASSE CONTEMPORAIN : Armand Silvestre. — Robert de la Villchervé.

I

Dans le grand affolement de l'empire, la pensée était suspecte. Sur un rythme nerveux de bacchanal, le peuple se ruait aux ivresses. Du reste, où en était à ce moment la pensée du XIXe siècle ? Hugo sur son rocher combattait l'empire triomphant. Mais Lamartine était à la solde des Tuileries, Mérimée et Sainte-Beuve s'étaient faits courtisans. Les idées de régénération sociale, qui dans l'esprit des hommes de 1830 avaient accompagné les tentatives de rénovation littéraire, avaient abouti à l'avortement ridicule et sanglant de 1848. La Révolution française elle-même semblait s'être prostituée dans la couche des Bonaparte. La gaîté et la passion étaient mortes avec Musset, dont le rire avait fini en grimace et les amours en débauches. Devant cette banqueroute de l'Idée et du Sentiment les poètes pensèrent qu'il n'y avait d'immuable et d'éternel que la Beauté. Ils reprirent le rêve païen de Gautier et autour de Leconte de Lisle, répétèrent avec Catulle Mendès :

La Grande Muse porte un peplum bien sculpté
Et le trouble est banni des âmes qu'elle hante.

. . . . . .

Pas de sanglots humains dans le chant des poètes.

Leur pensée s'envola vers l'impassibilité des statues grecques. Devant la ruine de ce qu'avait chanté la génération de 1830, ils émigrèrent dans le passé et tentèrent de faire revivre l'âme des siècles. Et j'estime que c'est par là qu'ils ont été de leur temps. Aujourd'hui notre curiosité se porte ailleurs, vers les névroses et les tristesses contemporaines. Mais l'effort des Parnassiens témoignait bien de la facilité qu'a notre temps de s'intéresser et de s'identifier à tout ce qui a été de l'humanité. Du reste, ils ont façonné l'instrument dont se sert la génération d'à présent pour peindre avec intensité la vie moderne. Zola, Daudet et surtout Cladel, Richepin, Lemonnier se rattachent par bien des points au Parnasse, par le besoin presque maladif de la perfection dans la phrase, par la curiosité quelque peu byzantine du rythme, de la mélodie et de la couleur.

II

Armand Silvestre est arrivé l'un des derniers parmi ces impassibles amoureux de la ligne. Mais dès ses débuts, il apportait au sein du Parnasse une note nouvelle. Cette note il l'a répétée depuis en un rythme élargi et avec plus d'ampleur, il la redit aujourd'hui avec toute la perfection de sa forme éclatante dans le *Pays des Roses*.

Ce poète est avant tout un païen. Mais sa religion artistique est d'un homme et non d'un demi-dieu, elle n'a pas l'immobilité hiératique de celle de Leconte de Lisle. C'est un exilé dans notre monde moderne, mais qui sait son exil et qui le pleure. Son rêve païen se complique de regrets. Là est sa marque personnelle. Armand Silvestre pleure l'exil des dieux. Il a comme tous les Parnassiens l'admiration et l'adoration de grandes Déesses. Après Leconte de Lisle, il célèbre la Vénus de Milo et il écrit en son honneur ces strophes éclatantes :

Ce ne fut ni la chair vivante, ni l'argile
Qui servit de modèle à ce corps radieux :

La femme a moins d'orgueil, — la terre est trop fragile,
Et ce marbre éclatant vient du pays des dieux.
. . . . . .
Toi qui demeures seule à la porte du temple
Dont l'idéal lointain abrite les sommets
Et que notre regard avec effroi contemple,
— Celui qui mutila la pierre où tu dormais

Fit au cœur du poète une entaille profonde.
Car, ô Fille des Dieux, immortelle Beauté,
Tes bras, en se brisant, laissèrent choir le monde
Dans les gouffres abjects de la réalité.

Mais l'adoration ne lui suffit pas. Sa religion, je l'ai dit, n'a rien de contemplatif et c'est pourquoi il magnifie aussi la Vénus de Vienne, plus clémente aux hommes, mère des amours et des maternités.

Dans ce marbre héroïque en creusant ta statue,
Un artiste inconnu fixa l'éternité.
. . . . . .
. . . . . .
Sous ton col généreux il gonfla des mamelles
Robustes à la soif comme aux enlacements,
Où viennent boire, ainsi qu'à des coupes jumelles,
La bouche des petits et celle des amants.

Son rêve anime ainsi toute la nature. Pour lui, la mer clame une plainte éternelle d'inconsolée et la terre est une nourricière qui donne tour à tour la vie et l'éternel repos. Les Dryades et les Égipans s'aiment dans les bois et le poète sent autour de lui la fraternité des choses. Mais le rêve ne se prolonge pas, le charme se rompt et les bois sont désertés. La nature est indifférente à nos maux. Le poète pleure alors ce lamento douloureux : *Les choses n'ont plus de larmes*, dont je demande à citer au moins la fin, qui donne bien la note du livre entier :

L'antique parenté de la Terre et du Rêve
Ne ceint plus les esprits de ses liens radieux.
Dans un morne infini, l'homme isolé s'élève
Et — des choses plus loin — n'est pas plus près des Dieux !

C'est ainsi tout au long de l'œuvre un rêve tristement interrompu par les réalités. Pourtant, parfois le poète s'arrête. La nature a, malgré tout, des chants et des couleurs, des parfums et des harmonies. Il berce alors sa mélancolie aux souffles du vent, la baigne à la fraîcheur des eaux, calme sa tristesse devant la pourpre des matins. Et il mélodie des strophes harmonieuses qu'il nous donne ici sous ce titre : *Vers pour être chantés*. Puis l'Art est le grand consolateur et de sa lyre s'envolent l'ode superbe *A Victor Hugo* et les *Vers écrits devant la maison de Théophile Gautier*. Parfois il célèbre la science et l'esprit modernes et c'est pour lui encore une occasion de reprendre son rêve antique en écrivant pour chanter la vapeur et l'électricité : *Les Fils de Prométhée*.

La nature n'est pas du reste tellement dépeuplée qu'il ne lui reste une dernière gloire, la femme — *Ultima gloria*. Et le poète la glorifie comme le dernier rayon d'immortalité qui soit ici bas :

Du grand rêve païen par les âges déchue,
Femme, cette douceur amère t'est échue

De garder, sur ton front cher et découronné,
Rameau toujours vivant, le laurier de Daphné.

Si tu n'es plus debout, aux temps durs où nous sommes,
Entre l'amour des Dieux et le culte des hommes,
Les poètes du moins, te gardant de l'affront,
Devant tes pieds sacrés courbent encore le front.

Sous le désir troublé dont l'effroi les tourmente,
Ils ne t'appellent plus leur sœur ou leur amante,
Mais regardent, pensifs, luire dans ta Beauté
Le dernier rayon d'or de l'immortalité.

C'est une adoration mêlée d'admiration. Le poète, l'artiste est écrasé par la contemplation de la beauté souveraine autant que l'homme est brûlé du désir de la possession. Et ce désir garde quelque chose du rêve panthéiste : ce à quoi le poète aspire, c'est à une sorte d'absorption par l'immortelle beauté de la femme.

Je ne puis guère citer encore, je ne l'ai que trop fait déjà. Qu'il me soit permis cependant de donner un des quarante sonnets réunis sous ce titre : *Les Désespérés*.

Le temps a tout jeté par terre d'un coup d'aile,
Tout hormis mon amour, tout hormis ta beauté !
Les autres dieux ont fui le temple dévasté
Où, pour toi seulement, fume un encens fidèle.

Ta grâce resplendit sous un front tout plein d'elle,
Et sur les vains débris de la réalité,
Ton souvenir grandit, lys pur qu'a respecté
L'automne qui fleurit les tombeaux d'Asphodèle.

J'ai dormi bien longtemps sous la pierre couché,
Avant que ta pitié sur mon front ait penché
Des résurrections la fleur surnaturelle.

Mes yeux s'étaient éteints, ne devant plus te voir;
Mais telle est ta splendeur et tel est ton pouvoir
Qu'ils se sont rallumés pour se lever sur elle.

III

La *Chanson des Roses* de Robert de la Villehervé, est fille de la même inspiration que le recueil d'Armand Silvestre. C'est la même religion artistique, mais la nature du poète est moins tourmentée et il se livre sans arrière-pensée à la caresse bienfaisante des choses. Le soleil rit dans les cieux clairs, les bois verdoient en dômes feuillus et cela suffit pour dilater son âme. Le monde pour lui n'est pas abandonné, son rêve suffit à le peupler. Sous les souffles mûrissants des étés, il écrit ces vers où l'on sent comme un contentement et une jouissance sans réserve des choses :

Ce n'est pas vrai, les bois ne sont pas désertés.
Si la Dryade est morte, à quoi bon tant de roses ?
S'il n'est plus d'Ægipans affolés de clartés,
A quoi bon les rayons obliques des étés ?
Quoi qu'en disent ceux-là qui vivent dans les proses,
Si la Dryade est morte, à quoi bon tant de roses ?
Ce n'est pas vrai, les bois ne sont pas désertés.

On le voit, l'inspiration est ici également païenne, mais peut-être d'une grécité moins pure et qui se mélange de latinité. Tout au long du volume, la *Chanson des Roses* m'a fait penser aux poètes de la Renaissance, à Ronsard et à Baïf. Et c'est à eux encore que l'on songe devant la multiplicité des rythmes que le poète emploie et qui s'entrecroisent dans son œuvre en arabesques. A lui tous les mètres lyriques de Banville et de Ronsard qu'il rend siens et qu'il fait servir à l'expression précise de sa pensée. Et cette multiplicité de rythme lui sert bien pour chanter ses amours : non plus ici l'amour qui saigne comme chez Silvestre, mais l'amour heureux et reposé dont on jouit lentement :

Je voudrais pour la bien-aimée
Chanter encor
Une chanson gaîment tramée
De rimes d'or,
Dont les vers emplis d'harmonie
Et bien tressés
Auraient la tendresse infinie
De nos baisers.

Ceci est la note amoureuse du volume : j'ai cité plus haut des vers qui en donnent la note lyrique. Il ne faut pas croire, en effet, que les recherches de rythmes, les jongleries de la rime riche, de la rime pleine ou de la rime rare nuisent à l'élan lyrique et à la science pittoresque du poète :

Car, voici dans l'éther sans borne qui se creuse
Comme un dais au dessus d'une couche amoureuse,
Que s'allument déjà des mondes par milliers
Et que les Univers, derniers nés des Genèses
Brûlant, rouges encor au sortir des fournaises,
Jusqu'au fond noir du ciel se sont multipliés.
Tout dort. Etangs, déserts, et les bois, et les villes.
Les monstres indomptés et les foules serviles
Reposent. C'est l'instant du grand recueillement.
Seule, au sextuple fouet des tempêtes donnée,
Ainsi qu'une maudite à jamais condamnée,
La Mer, la triste Mer gronde lugubrement.
La colère de l'onde énorme la hérisse,
Et vaincue et tragique en un sombre caprice,
Elle crache sa rage aux nuages ailés.
Qui donc, pour que son deuil illimité s'apaise,
Charmera l'ouragan qui la blesse et lui pèse ?
C'est toi, Nuit, Nuit clémente à tous les désolés!

Sur ce poème d'une largeur épique : *la Nuit*, finit le volume. Il était digne d'être analysé à côté du recueil d'Armand Silvestre. Et je suis heureux que ces œuvres sœurs nous aient permis, dans ce journal qui combat pour un art différent, de rendre aux poètes du Parnasse le témoignage de notre profonde estime littéraire.

GUSTAVE ANDEL.

Imp. Centrale, VAN ASSCHE, dir.-gér., 1, rue d'Arenberg, Bruxelles.

CIRAGE JACQUOT ET JACQUAND. Vente en gros aux mêmes prix et conditions qu'à Paris, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

PLUS DE COPEAUX. Propreté, économie, allume-feu sans pareil. On allume 40 fois son feu pour 15 centimes; le paquet de 40 feux, 15 cent. Le demander chez tous les épiciers, droguistes, etc. Seuls dépositaires pour la Belgique et la Hollande, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

HERNIES, Guérison radicale en trois mois de temps, 12000 certificats. Les cas les plus difficiles sont traités avec succès. Maladies des femmes, de matrice, etc, sont guéries sans pessaire Soulagement immédiat. *Une dame diplômée est attachée à l'établissement.*

J. WAERSEGERS, bandagiste des hôpitaux et de l'armée, commandeur et chevalier de plusieurs ordres pour service rendus à l'humanité, 35, *place Verte*, ANVERS.

CAPITAUX A PLACER EN 1er ET 2e RANG, A 4 1/2 ET 5 %. — ACHAT NUES-PROPRIÉTÉS ET RENTES VIAGÈRES.

S'adresser J. HUET, boulevard du Nord, 17, Bruxelles.

Restaurant du SPORT, 68, BOULEVARD DU NORD, BRUXELLES. Ouverture le 21 mai par Ad. COUCOGNE, ex-maitre d'hôtel des premières maisons deBruxelles et d'Ostende.

Dîners à prix fixe et à la carte. Vins des meilleurs crûs. Service soigné.

LIBRAIRIE

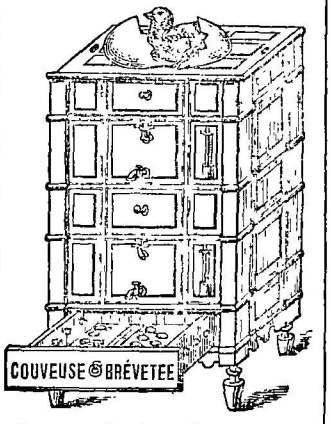
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

Couveuses artificielles brevetées
seul propriétaire
F. BAUDOUX
168, Boulevard du Hainant, Bruxelles.



Couveuses depuis 110 francs.
Eleveuses depuis 35 francs.

Fonds de Magasins

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par J. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

GUÉRISON

CERTAINE ET RADICALE

de toutes les affections de la peau, des *plaie* et des *ulcères variqueux* qui sont souvent considérés comme incurables par les plus célèbres médecins. — Ce traitement ne dérange nullement du travail, il est à la portée des plus petites bourses, et dès le 2e jour produit une amélioration très sensible. S'adresser à M. LENORMAND, médecin-pharmacien à TOURNAN *(Seine-et-Marne, France)*. Consultation par correspondance.

GRAND ARRIVAGE
DE
CHAUSSURES ANGLAISES

en tous genres, pour hommes, aux prix incroyables de

Fr. 12-50, bottines ordinaires
» 15 », » de luxe

vernis, cuir ou étoffe, avec boutons, lacets ou élastiques

ALLEZ POUR VOUS CONVAINCRE A

THE ENGLISH BOOT DEPOT

21, Boulevard du Nord, 21
près la Gare du Nord (1er étage

CONCURRENCE IMPOSSIBLE

Rien de commun avec la Chaussure Americaine.

DATE COFFEE

Ce café, tant recommandé par les médecins les plus célèbres de tous les pays,

NE COUTE PLUS RIEN

Son prix est remboursé par des billets que vous pouvez *immédiatement utiliser comme argent comptant.*

En vente chez les principaux négociants de la Belgique, en boîtes de fer-blanc, au prix de fr. 1-50 et 1-88 le 1/2 kilog, boîte comprise. Les boîtes vides seront reprises à raison de 10 centimes pièce. — Pour le gros, s'adresser à THE BELGIAN DATE COFFEE Co (Limited), 35, rue de Malines, Bruxelles.

A LA BASCULE

Ancienne Maison HEYMANS, hameau de Vleurgat (Uccle)
2 et 4, coin de la chaussée de Waterloo, près du bois de la Cambre
REOUVERTURE
DE L'ESTAMINET-RESTAURANT
par Ferdinand VANDERRIVIÈRE

Grande salle de 200 couverts pour banquets, dîners de noces et fêtes de sociétés. — On prend des pensionnaires.
Chambres et quartiers garnis et non garnis à louer. — Ecurie et remise pour chevaux et voitures. — Prix très modérés.

FABRIQUE D'APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

45, RUE DES CHANTEURS
PRÈS LA GARE DU NORD, BRUXELLES

G. SCHOONJANS

Lustres, Suspensions, Candélabres, Girandoles, Lanternes, Pendules, Objets d'art, etc. — Foyers à gaz. — Fourniture de compteurs. — Placement de tuyaux.

PLUS DE DOS RONDS

Agent général pour la Belgique de la BRETELLE AMÉRICAINE
(*Brevetée*)

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, Bruxelles

La Bretelle américaine élargit la poitrine, tient les épaules droites, soulage le dos et les hanches en soutenant les jupes et le pantalon, écarte toute tendance au dos rond, produit une libre respiration, renforce la voix et les poumons, et donne un bien-être à ceux qui en font usage. Prix : fr. 3-50, 5, 7-50, 10, 12 et 15. — Plus de Jarretière qui engendre les varices. Nouveau **PORTE-BAS** américain laissant la circulation du sang libre. *Remise au commerce.* — Prix : 2, 2-50, 3, 4 et 5 francs.

Seule Maison en Belgique où l'on fabrique spécialement le

POSTICHE D'HOMME

Dernière perfection et du plus grand naturel
TOUPETS ET PERRUQUES DE 10 A 100 FRANCS
Ouvrages artistiques en cheveux, Bijoux, Cadres, Souvenirs, etc.

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, BRUXELLES

NOUVELLE DÉCOUVERTE (le Pogonotome) **RASOIR MÉCANIQUE.**

Toute personne peut se servir de ce rasoir sans aucune crainte de se couper. —Agent général : TILQUIN, Galerie de la Reine, 5, Bruxelles. — Prix : fr. 5 et 7-50 avec lames de rechange (*Remise au commerce*).

RASOIRS ANGLAIS de Sheffield, garantis à l'épreuve. —Tout rasoir peut être échangé jusqu'à entière satisfaction de l'acheteur, sans rétribution.

Imp. Centrale, VAN ASSCHE, Dir.-Gér., 1, rue d'Arenberg, Bruxelles.

LA

JEUNE BELGIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

2me Année — N° 24 — 1er Volume — 15 Novembre 1882

SOMMAIRE

Invitation à la Gavotte . . . . . ALBERT GIRAUD.
Deuil . . . . . CHARLES FUSTER.
La Paresse . . . . . IWAN GILKIN.
NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE : Le Saltimbanque MARIUS RÉTY.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE : *Barbey d'Aurevilly* . GUSTAVE ANDEL.

TABLE DES MATIÈRES.

Le Numéro : 25 cent. — Étranger : 30 cent.

Se trouve chez les principaux libraires et marchands de journaux de la Belgique et de l'Étranger

Les annonces sont reçues exclusivement à la Compagnie de Publicité et d'Émission, Rue du Fossé-aux-Loups, 32, Bruxelles

BUREAUX :

LIÉGE
46, Rue de l'Université, 46

GAND
65, Rue des Champs, 65

BRUXELLES
81, Rue de la Madeleine, 81

1882

2me ANNÉE DE LA JEUNE BELGIQUE

Changement de Direction

M. Albert Grésil informe les lecteurs de la « Jeune Belgique » qu'il abandonne complétement la direction de cette publication, dont il a cédé la propriété à M*.**

MM. Charles Mettange, secrétaire de la rédaction, et Francis Marcel, rédacteur-gérant, nous prient également d'annoncer leur retraite.

L'ancienne Direction souhaite plein succès à la nouvelle.

Par suite de ces changements, « l'Almanach de la Jeune Belgique » ne paraîtra pas cette année.

Ce numéro contient en supplément le titre du 1er volume qui finit aujourd'hui.

INVITATION A LA GAVOTTE

Nous leur ferions danser une telle gavotte,
Avec des violons si bien faits tout exprès,
Qu'ils en seraient encore pâles dix ans après.
VICTOR HUGO.

Le nombre de caniches à queue coupée devient effrayant. On en voit partout, de ces chiens piteux, dont le petit pompon de derrière, académiquement amputé, ne sait plus jouer télégraphe. Le dernier bichon diminué que je vis, maigre, les poils rêches, boueux, traînaillait comme un triste-à-pattes, et de sa blessure mal guérie, des gouttelettes de sang une à une tombaient, dessinant sur la blancheur du pavé un chapelet rouge... Il me navra. Je lui demandai quel était son bourreau, son Alcibiade. Et la bestiole répondit : C'est Mossieu Ferdinand Loise.

— ????

Vous ne connaissez pas Mossieu Loise? Ce n'est pas sa faute, oh ! non ! Il a fait tout ce qu'il faut pour être connu, et peut-être trop. Il arrive un moment où cette vieille quinteuse de Renommée, furieuse d'avoir toujours à la bouche le même nom, le ravale. C'est ce qui arrive à Mossieu Loise.

De son état, il est professeur à Mons, au collége, à l'athénée, je ne sais lequel. Et il continue son cours dans les journaux où il s'introduit. Il envoie de longs articles aux revues, des articles dont on coupe les neuf dixièmes, et qui paraissent longs encore. On met, en moyenne, deux jours à lire sa carte de visite. Si on l'avait consulté sur la meilleure unité métrique, il eût proposé le tœnia. Il a une manière de style, incongrue, avec des renvois lamartiniens, qui est le type de cette langue officielle, professorale, employant les mots les uns pour les autres, insipide, incolore, énervée, inchantante, une langue de distribution des prix. Il a planté sa cuiller dans le potage bleu des *Méditations* et des *Harmonies*, et agonit ceux qui n'en veulent point goûter. Il a écrit une histoire de la littérature allemande, qui pourtant ne lui avait rien fait. Il s'est disloqué clownesquement en jouant à la savate avec la *Chronique*. Autour de tous les coches il bourdonne, et ce n'est pas une mouche... à miel. C'est lui qui va, tout seul, hisser le monument Wiertz sur les rochers de Dinant. C'est lui qui, naguère, appelait à grande bouche, l'attention du parquet sur les romans naturalistes ; ils relèvent, disait-il, *non pas de la littérature, mais de la police des mœurs*. On énumérerait

plus vite ce qu'il n'a pas fait, que ce qu'il a fait. Enfin — de plus en plus depuis la mort du poète — il prétend avoir été l'ami de Lamartine, ami posthume, disent les méchantes langues.

Tel est le dossier de Mossieu Loise.

Eh ! bien, Mossieu Loise, dont l'écusson littéraire porte, sur fond d'azur, des queues de chiens, vient de commettre, dans les colonnes du *Journal des Beaux-Arts*, une nouvelle Alcibiaderie.

Il y a un an et demi, notre collaborateur Emile Verhaeren publiait dans ce même *Journal des Beaux-Arts*, une étude sur *les Poésies inédites* de Lamartine. Sans autorisation de Mossieu Loise, Verhaeren ose blâmer un volume de bric-à-brac, nasarder M. de Laprade, et constater le délaissement des œuvres lamartiniennes.

Aussitôt Mossieu Loise fait un bond vers les régions bleues, reste en l'air un an et demi, puis, le 4 novembre 1882, retombe avec un article sur la tête d'Emile Verhaeren, qui doit avoir ri. Oui, après un an et demi, Mossieu Loise s'est fâché. Il a proféré des menaces terribles, et des prudhommismes d'une saveur biblique. Comment, Emile Verhaeren n'aime pas Lamartine, — dont Mossieu Loise conserve des... soupirs en bouteilles, — Émile Verhaeren discute Lamartine ? Vlan ! une lettre à M. Siret. « ..... *Je lis, sous la signature d'un de vos jeunes collaborateurs, un article que je ne puis laisser passer sans protestation, car c'est une impiété qu'il a commise, et, sans qu'il le sache, les moyens employés pour la soutenir ne sont qu'un échafaudage de contre-vérités.* »

Dégustons.

Non, Mossieu Loise, vous ne pouviez laisser passer cet article sans protestation. Vous abstenir, impossible. La postérité eût flétri votre inaction, la postérité qui s'hypnotise à vous regarder l'ombilic. Non ! cet article ne pouvait passer !.. Et pourtant, encore un peu, il passait !... Car il était loin, — entre nous — quand vous l'avez rattrapé, Mossieu Loise ! Avec le mot *impiété*, commence le biblique. Nous avons enfin un petit prophète, qui a dîné avec Ezéchiel, à la fortune du pot, c'est le cas de le dire. Et le Seigneur envoya son fidèle serviteur Loise à Emile Verhaeren, qui blasphémait le divin Alphonse... (*Ecclésiaste.*)

« ... *Ces jeunes gens, continue Mossieu Loise, sont-ils incroyables ! Tantôt, c'est à Gœthe, tantôt à Lamartine qu'ils s'en prennent.... Quand le cœur n'hésite pas devant une impiété envers les grands hommes, il est juste que l'esprit soit frappé d'illogisme ! Détrompons cette téméraire jeunesse* »

C'est un extrait du Télémaque, ça ? Erreur. C'est du Mossieu

Loise. *Ces jeunes gens !* comme il abuse de ses avantages ! Il a soixante ans — depuis soixante autres, — Mossieu Loise ! Il n'a jamais écrit que des phrases en baudruche, et il est incapable de rimer un seul de vos rouges vers — mon cher Verhaeren, — mais il a soixante ans, lui ! *Téméraire jeunesse !* Le talent, c'est une question d'état civil ! Ça se conquiert à l'ancienneté, avec les gouttes et les rhumatismes. Si Mathusalem avait versifié des cantates, Mossieu Loise se serait apoplexié d'admiration. Soixante ans, lui ! Du moment qu'on a, soixante fois, vu pointer la tête verte des asperges, on a du talent, voire même du génie ; et on obtient le privilége des brutalités de pion et des rogueries de grimaud. Vrai, c'est curieux à observer comment ces retraités de la littérature, qui, entre eux, nagent dans le sirop de leurs mutuelles complimentades, se font pour les jeunes, hérissonnants, méprisants, éteigneurs de flamme et souffleurs de feu ! L'un d'eux a-t-il le malheur de contrecarrer un Mossieu Loise, vlan ! *Jeunes gens,... incroyables... illogiques... impies..... menteurs... téméraires !...* Autrefois, il y avait deux ou trois catharreux et pituiteux de cette espèce ; maintenant, ils ont fait souche — ce leur est facile, — et les voici nombreux comme les sauterelles d'Egypte. Littérairement — si à leur propos on peut employer cet adverbe, — ils sont quelque chose. L'un s'endort à l'Académie, sur son fauteuil qui fait des discours ; celui-ci cache son indignité derrière la feuille de vigne d'un journal ; celui-là se fait arracher des rimes comme on se fait arracher des dents : tous sont congestionnés d'orgueil, ballonné de vanité. Tous, autour des jeunes qui s'affirment, font la conspiration de la grimace. Ils appellent les médiocres et repoussent les forts. Ils ont nié Charles De Coster, le cher et naïf grand homme, ils l'ont tué en lui inspirant cette idée que son *Uylenspiegel* ne valait pas. Ils ont contesté Lemonnier, le contestent encore ; ils ne se doutent ni de Georges Eekhoud, ni de Rodenbach, ni de Hannon. Et lorsque un mouvement artistique se prépare, quand une vigoureuse poussée se produit, ils s'affolent, donquichottent, matamorent, et toute la rancœur des avortements leur remonte aux lèvres, et tout le dictionnaire académico-poissard y passe ; les insolences, les âneries de vieux grison, les prudhommismes, les rengaînes, les balançoires, tout est bon, tout va, et même les appels à la police et les sournois regards coulés vers le poste. Nous en avons, jusqu'ici, ri : car ils sont grotesques. Mais ils sont dangereux aussi. Leur parole humide et froide tombe sur le public comme une pluie qui peu à peu s'infiltre et glace. Ils ont la force de la phrase longtemps serinée, de l'éloge dont ils cosmétiquent leurs têtes, la force que leur donne notre dédain et notre

silence. Assez ! S'ils ne craignent que pour leurs fauteuils, leurs sinécures, pour la ouate officielle dont ils se réchauffent, qu'ils se tranquillisent. Qu'ils enfoncent le mutisme dans leur bouche, comme dans le goulot d'une aigre et mauvaise bouteille, le bouchon ! Qu'ils gardent les places, qu'ils gardent les primes ! Mais si, encore, leurs lèvres rient, leurs yeux se moquent, leurs épaules se haussent, s'ils veulent se jeter en travers de l'effort actuel, de la science moderne qui évolue, et de l'art moderne qui soleille tout rouge, — oh ! alors nous répondrons avec des mots qui se courroucent et s'insurgent, nos phrases seront un orchestre de lanières et de cravaches, et nous cinglerons, cinglerons, cinglerons, si vite, si fort, et si large, que dans une suprême gavotte on les verra danser, danser très haut, et cogner enfin de leurs vaines têtes, — les étoiles !

ALBERT GIRAUD.

DEUIL

L'enfant est mort. La mère, auprès du berceau vide,
Sanglotte sourdement, et le père, livide,
Reste là, les yeux secs, car il n'a plus de pleurs.
Avril vient de renaître, et sur les prés en fleurs,
Sur les taillis profonds où s'ouvrent les pervenches,
Un soleil printanier jette ses nappes blanches.
L'enfant est mort. Des nids chantent sous les buissons ;
Les bois mystérieux sont remplis de frissons,
Les coteaux de baisers, les taillis de murmures !
Tout vit. L'enfant est mort. A l'ombre des ramures,
Les oiseaux éveillés ont repris leurs amours...
Dans son petit berceau, l'enfant dort pour toujours.
Demain, quand le soleil aura frappé les branches,
Pour lui faire son lit on cloûra quatre planches ;
Ses yeux seront fermés, ses beaux yeux ingénus;
Le froid du lourd cercueil glacera ses pieds nus,
La lèvre qu'il aimait baisera ses paupières,
Puis tout sera fini. Quand les premières pierres
Auront fait un bruit sourd en frappant le bois blanc,
Il sera mort, bien mort; et son père, tremblant,
Humble, regagnera la maison froide et grise ;
Et sa mère sans voix, que la tristesse brise,
Pleurera pour toujours le cher petit enfant !
Les autres l'oublieront.
Mon Dieu ! le cœur se fend,
Quand ceux qui nous charmaient, notre douce lumière,

Ceux dont nous adorions la gaîté coutumière,
Ces petits séraphins, ces anges ingénus
Partent pour le pays dont ils étaient venus.
Nous les caressions tant ! ils aimaient tant leur père !
Pourquoi donc les reprendre ? Ah ! cela désespère,
Seigneur, lorsque ta voix nous dit : « Rends-moi ton fils. »
Ah ! nous nous traînerions au pied des crucifix,
Nous te donnerions tout, notre cœur et notre âme,
Pour échapper du moins à cet acte du drame !
Mais non, tu ne veux pas. Tu les prends. Ils s'en vont.
Et puis nous sommes seul, et le vide est profond
Que laissent après eux tous ces chers petits anges :
Et si nous blasphémons, pris de doutes étranges,
O Maître, tu nous dis : « Il vous reste la foi.
Vous aimiez ces enfants. Ils sont morts. Aimez-moi.
Ne levez plus vos mains vers le ciel, ma demeure !
Pour que je sauve l'homme, il faut que l'ange meure ! »
O Dieu, nous ne pouvons, car nous sommes de chair ;
Nous aimons à jamais ce qui nous était cher !
Puisque, malgré nos pleurs, tu ne peux nous les rendre,
Pourquoi les as-tu pris, ô Maître, sans nous prendre ?

CHARLES FUSTER

LA PARESSE

Il n'est pas de préjugé plus bête, plus philistin, plus préhistorique que celui qui intitule la paresse un défaut. C'est un prétexte inventé par les cerveaux creux ou pleins de bile pour agoniser les doux, les rêveurs, les penseurs. Paresseux ! la belle injure, en vérité ! Seule arme du marchand de suif contre l'artiste, du photographe contre le peintre, du gratte-papier contre le poète, du cocher de fiacre contre le vélocipédiste, du pêcheur de crevettes contre le pêcheur à la ligne, de la fourmi contre ce rossignol de la terre : la cigale, de la grossièreté contre l'esprit, des pieds contre la tête. Devant le paresseux le bourgeois sent son infériorité et se recroqueville. L'escargot rentre dans sa caracole. Mais, barricadé, il bave. Grâce à lui, le Paresseux est un paria. On le rebute, on le raille, on le déchire à coups de dents ironiques, parce qu'il préfère le commerce de l'esprit à celui du vermicelle, le parfum des forêts emprintannées aux senteurs du savon de Marseille, une rame de barquette à une rame de papier, un conte d'Hoffman à des comptes d'apothicaire, une pièce de vers à une de drap, le gloria de la Messe de Gounod à celui que M. Prudhomme sirote tous les jours après dîner, et la vie de Bohème aux cristaux de ce pays. Pauvre Paresseux ! Le bourgeois le hait, l'assassine de maximes, l'écrase de dédains ; il voudrait l'extirper de la société, il lui coupe

les vivres, gardant tout pour sa bedaine. S'il le pouvait, il requerrait les gendarmes. Il cherche dans le code un article coffrant la paresse ; il l'enverrait à Cayenne, en abolissant le droit d'amnistie.

Martyr de cette immense injustice, le Paresseux est traqué comme un criminel. Demande-t-il, pour faire une fin, la main de Mlle Pepermans en avouant qu'il n'a pas de profession, M. Pepermans l'envoie en chercher une dans les huiles, et lui confie que sa progéniture épousera un coffre-fort, non un panier-percé. Poussé par la faim, il se présente dans un ministère : on lui préfère M. Anatole B, un imbécile diplômé. S'il est forcé de se rabattre sur le commerce et s'offre à tenir les livres, le marchand de glaces craint qu'il ne casse les vitres, le vendeur de faïences qu'il ne mette les pieds dans les plats, et le banquier qu'il ne fasse moins d'additions que de soustractions. Tout le monde le renvoie à Pilate ou aux calendes grecques. Alors la fringale le prend. Il faut pourtant trouver de quoi casser une croûte. Il descend la spirale des petits métiers de la littérature journalière, où il ramasse un peu de pain, rare et coriace.

Eh bien, cela est injuste. A mon avis, le paresseux a bien plus de droit aux bienveillances publiques que les condamnés, chefs de bureaux et autres crustacés nourris dans l'aquarium du gouvernement.

En doutez-vous ? Anatomisez donc la nature du paresseux !

Le paresseux est avant tout homme d'esprit. Il raisonne,et connaît les choses. Riche, il se dit que ses ancêtres ayant par leur travail acquis un patrimoine, c'est précisément ce qui lui permet de prendre du repos. Si sa ligne ascendante ne lui a laissé que de bons conseils, il compte sur l'avénement des théories qui donnent à chacun un revenu suivant son mérite. Mais, lui objectera-t-on, millionnaire ou mansardier, vous devez travailler pour mériter votre place dans la société, vous êtes une bouche inutile. Erreur déplorable! répond-il ; personne n'est plus utile que moi. Au lieu de produire, et d'encombrer moi aussi les marchés déjà surchargés, selon les gazettes, je consomme, je sers de débouché aux produits des autres, je favorise le commerce, c'est grâce à moi que la société ne meurt pas de pléthore. Le consommateur est une soupape de sûreté. Si MM. les publicistes avaient la plus microscopique idée des lois de l'offre et de la demande !.....

Et sur ce chapitre il est aussi intarissable que Manneken-Pis.

Il cite aussi les Ecritures, rappelle qu'au septième jour de la création le Seigneur se croisa les bras, et qu'il ordonna à l'homme d'en faire autant.

Spirituel, le paresseux est encore observateur. Il flâne, les mains dans les poches, le nez en l'air et dardant ur les nuages, ou les yeux rivés au sol, sur les évolutions des fourmis, scarabées, bêtes de four, et autres volatiles de bas étage. Vous croyez qu'il baye aux corneilles, pas du tout. Il emmagasine des faits innombrables, des détails insaisis ; et comme, ayant promené son intelligence dans tous les livres, il sait un peu de tout, maintenant il ajuste peut-être ses observations aux théories apprises, et qui sait s'il ne va pas nous émerveiller par une éclatante découverte ?

Le plus souvent il est artiste, homme de lettres, surtout poète en congé. En

lui la sensibilité est exquise. Une fleur, un brin d'herbe, un sentier à l'ombre, plein de branches folles, de gazouillis d'oiseaux, et d'échappées de soleil ; une statue, une mélodie vaguement balancée, un visage d'enfant, rose et blond, avec de grands yeux rêveurs, tout cela vibre en lui et le jette dans les ravissements. Comme la sensibilité dans le monde est une faiblesse, il s'est forgé pour se défendre une fine et mordante épée d'ironie, qui jette autour de lui de tranchants éclairs.

D'où il suit que le paresseux littéraire est plus respecté que les autres, hormis chez ses collatéraux : phénix parmi des taupes.

Il est le type d'une classe nombreuse, où brille une espèce particulièrement intéressante, l'Etudiant littérateur. Celui-ci est abreuvé de déboires insoupçonnés. Pour peu qu'il soit affligé d'un oncle chrysostome et d'une buse chronique, son sort est horrible. L'oncle fait des apparitions terrifiantes, comme les fantômes de Charles VI, à la Monnaie, et des discours endormeurs, comme nos députés. « Fais ton chemin ! crie-t-il sans cesse ; je te pousserai ! — Bien honnête, répond l'autre, vous pourriez me contusionner. Pour mon chemin, donnez-moi un attelage russe, et vous me verrez trotter ! »

L'oncle est un encroûté ; évidemment il ignore que la paresse mène d'elle-même aux plus splendides sommets. Klopstock était à l'Université un fainéant endurci : c'est pourquoi il écrivit la *Messiade*. La jeunesse de lord Byron fut une paresse dorée et le titre de son premier livre : *Heures de Paresse*. Villon, le déplorable escholier donné à male vie, grand casse-cou, pendard et poète, Mathurin, Régnier, Alfred de Musset, nos gloires enfin, tous paresseux !

James Watt, qui inventa la machine à vapeur en rêvassant devant un coquemar, et le gamin imaginant le mécanisme des tiroirs pour jouer hors de l'atelier, — paresseux ! Enfin M. de Bismarck, étudiant buveur, fumeur, querelleur, qui n'a pas encore passé ses examens, et qui a fait de la petite Prusse le plus puissant État de l'Europe, — paresseux !

IWAN GILKIN.

NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE

LE SALTIMBANQUE

Le pauvre cheval galeux et maigre galopait presque en descendant la côte, poussé par la lourde voiture qui lui pesait aux flancs.

Il faisait un temps splendide; dans la pleine chaleur du jour, le soleil piquait obliquement le feuillage des bouleaux et des chênes qui se rejoignaient en arches au-dessus de la grand'route. A droite, une chaîne de collines aux crêtes ébréchées se dressait brusquement en murailles à l'autre rive du fossé ; à gauche, une haie brune et crêpue clôturait le parc dépendant du manoir seigneurial dont la vieille tour lépreuse s'accrochait à l'angle d'une construc-

tion homogène. Et la chaussée, voûtée de vert, se déroulait, rapide, presque droite, perdue dans l'ombre.

La voiture roulait. C'était une immense caisse oblongue, couchée sur les deux essieux de quatre roues boueuses, avec une large ouverture à la face antérieure et deux petites fenêtres semblables à des sabords. Le tout était peint de jaune à la détrempe, et marbré de gris par les rigoles capricieuses des pluies récentes.

Sur le devant du véhicule, entre le cheval et la caisse, un homme debout, les guides à la main, conduisait, montrant son visage noir et brûlé, couronné d'une frondaison douteuse, rousse et grise, éparpillée sans ordre sur un crâne conique ; son pardessus pelé et roux comme ses cheveux ; et ses bas jaunâtres, mal tendus sur une paire de jambes grêles et cagneuses.

***

L'homme se nommait Flageolet. Or, Flageolet était un prestidigitateur émérite. Jamais une fête en plein vent n'avait lieu sans que Flageolet y figurât en costume de souverain ou en toge et bonnet pointu de magicien. Flageolet avait fait plusieurs fois son tour d'Europe ; il avait eu de grands succès ; mais maintenant qu'il se faisait vieux il ne voyageait plus qu'en France ; il était devenu *casanier*.

Bien certainement Flageolet eût fait de brillantes et sonnantes recettes dans les salons où l'on eût été certainement flatté de l'admettre ; mais une chose s'opposait à cela : Flageolet n'avait pas de pantalon.

Aussi, tout entier à l'espoir d'une séance fructueuse, le saltimbanque lâchait-il de plus en plus la bride à sa bête, qui cabriolait au milieu d'un tourbillon de poussière, dans la direction de Bouzancourt en Haute-Marne.

Bouzancourt n'est pas précisément un village ; c'est, entre des côtes et des vallons couverts de vignes, trois douzaines de maisonnettes, blanches le matin, jaunes à midi, roses avant le soir, espacées dans quelques hectares de terrain sec et vivace, sous un ciel brûlant, grisé par les émanations des vignobles. Trente-cinq *feux*, comme on dit dans le pays.

Flageolet, se rendant à Vassy, avait jugé à propos d'ahurir la population de Bouzancourt avant d'étonner celle du chef-lieu d'arrondissement. Il y avait, au centre même du hameau, entre un tas de fumier et un atelier de tonnellerie, une petite place que le saltimbanque connaissait, et où il se proposait de remiser son véhicule durant la nuit prochaine.

***

Il pouvait être quatre heures de relevée lorsque Flageolet aperçut le groupe d'habitations, au bout de la voûte de feuillage. En même temps, quelques paysans, vignerons et vigneronnes, commençaient à gravir la montée conduisant à l'église. Les cloches tintonnaient à toute volée ; le ciel s'empourprait au couchant ; la terre fumait ; et les ceps des coteaux, cramponnés aux échalas gris, se tordaient et se frisaient dans les convulsions d'enfantement des premières grappes veloutées.

Alors Flageolet fit arrêter le cheval, qui se prit à suer et à souffler, à travers son cuir malade, de larges larmes d'eau fumante. L'escamoteur voulait faire une entrée marquante dans la localité. Il ouvrit la porte pratiquée dans la caisse de la voiture et appela :

— Mitaine !

Mitaine apparut sur le seuil. C'était une petite femme brune, au teint de poitrinaire, à laquelle on n'eût pu donner un âge quelconque sans se tromper de cinq ou six ans, en plus ou en moins. La propreté de ses haillons contrastait étrangement avec la nuance vague de ceux de Flageolet. D'ailleurs, elle avait l'air doux et résigné, la bouche close, et l'œil humide.

Mitaine était la femme de Flageolet. Quelquefois, lorsque l'escamotage ne suffisait point à l'amusement de la société, Mitaine remplissait les fonctions de somnambule. Le prestidigitateur lui bandait les yeux et la faisait asseoir sur une chaise, au milieu du cercle ; puis, après avoir étendu les mains sur son front, et lui avoir dit la phrase conventionnelle : « Dormez, je le veux ! » il l'interrogeait sommairement au sujet de tel ou tel individu de l'entourage.

Quand la petite femme se fut approchée, Flageolet lui dit, d'un air solennellement comique :

— Femme, il y aura tantôt deux jours que la bête n'a plus d'avoine ; que toi et tes mioches n'avez plus de pain ; et que moi, Flageolet, le premier prestidigitateur de l'Europe, après Robert-Houdin, n'ai plus de tabac. Il est temps que nous dînions ; je sens à mon estomac que l'heure a sonné depuis longtemps. Me trouvant ici en pays civilisé et ami des arts, j'ai résolu de donner un échantillon de mon talent à ces bons villageois, que tu vois là-bas, sur la route, regardant notre carriole avec des yeux grands comme des portes cochères. Donc, je te prie de faire toilette pour inspirer confiance.

***

Un quart d'heure plus tard, Mitaine, en robe de gaze, et Flageolet, en costume de velours pailleté d'argent, faisaient leur entrée triomphale dans Bouzancourt, dont la population, étonnée et ravie, admirait sans comprendre.

Arrivé à la petite place, l'escamoteur arrêta une seconde fois son cheval, et harangua la foule ;

« Mesdames et messieurs, nous venons de faire douze lieues exprès pour avoir le plaisir d'exécuter devant vous les travaux qui ont excité les applaudissements de la France et de l'Europe entière... Car, ne croyez pas, mesdames et messieurs, que je vienne sur cette place pour vous vendre des onguents et vous arracher les mâchoires... Non, mesdames et messieurs ; je viens vous faire voir ce que vous n'avez jamais vu, ni vous ni vos *descendants* ; je viens vous montrer des prodiges : je viens... Mais, du reste, vous allez juger par vous-mêmes. Le temps de montrer mon permis aux autorités, et je commence. »

Les paysans, la face rouge et les yeux écarquillés, se questionnaient dans leur patois indigène. Aux environs, les cruchons de grès se vidaient sous les tonnelles vertes ; les femmes quittaient leurs seuils, pour voir ; les hommes arrivaient et les enfants accouraient en riant.

Flageolet, aidé de Mitaine, avait dressé au milieu de la petite place une longue table, sur laquelle s'étalaient différents objets de formes bizarres : des jeux de cartes, un pistolet à entonnoir, un chapeau de soie bossué, des gobelets de fer-blanc, des sphères de cuivre, etc.

Quand tout fut prêt, quand un cercle de blouses et de sabots se fut formé autour de l'artiste, les exercices commencèrent.

La sphère de cuivre, le pistolet, les cartes, les gobelets passèrent tour à tour entre les mains de Flageolet. L'artiste avait bien dit : des prodiges de passe-passe s'accomplissaient devant les béats campagnards, qui regardaient avec de larges rires muets.

***

Au bout d'une heure, quatre sous étaient tombés à regret dans la coquille de l'escamoteur. Au loin, les vignerons revenaient de leur promenade ; la terre, les ceps, les échalas avaient pris une teinte uniforme ; et des groupes de jeunes gens descendaient les coteaux en chantant un refrain de laboureurs :

« Dans mon jardin j'ai rentré, — La rosée du mois de mai, — Trois fleurs d'amour j'ai cueilli, — La rosé-é-e. — La rosée du mois de mai — Est ben mouillé — é -- e... »

Alors Flageolet regarda Mitaine. La pauvre femme était bien pâle ! elle s'appuyait à l'un des coins de la table improvisée, résignée, muette. Sur un signe de son homme elle alla jusqu'à la voiture et revint avec une chaise qu'elle plaça au milieu du cercle.

L'artiste harangua de nouveau son auditoire. Il allait faire dire à toute personne de la société qui le désirerait, son âge, son nom, celui de son épouse ou de sa future, et encore beaucoup d'autres choses étonnantes.

Après avoir placé un bandeau sur les yeux de Mitaine, Flageolet commença.

Vraiment, c'était jouer de malheur ! à présent voilà que personne ne voulait se frotter aux paroles de la somnambule ! quelques-uns disaient qu'il y avait de la magie, de la sorcellerie là dedans ? Et l'on s'en allait ; et le cercle devenait clair.

Mitaine, assise, attendait toujours qu'on l'interrogeât.

Enfin, cédant aux paroles de Flageolet, un grand gars de vingt ans demanda qu'on lui dît l'âge de sa promise.

L'escamoteur transmit la question à sa femme.

Celle-ci, les bras pendants, la tête inclinée, ne répondit pas.

L'artiste parla plus haut.

Même silence.

Il s'approcha de Mitaine, et lui prit la main. Soudain, il devint blême, chancela, et fut obligé de se retenir. Enfin, il se tourna vers les derniers assistants, et leur dit d'une voix qui tremblait, la phrase finale :

— Mesdames et... messieurs.., c'est pour avoir l'honneur de... vous remercier...

Puis, vigoureux, il prit Mitaine entre ses bras, et courut du côté de la voiture.

Les villageois, étonnés, regagnaient lentement leurs demeures ; tandis que l'un d'entre eux répétait :

— Hein, je l'avions ben dit qu'il y avait de la diablerie dans tout ça ! C'est ben fait ! c'est l'bon Gieu qui l'a punie !

***

Le soir, à dix heures, le médecin du canton sortait de la carriole de Flageolet. « Inanition ! » avait-il dit au saltimbanque, après avoir longuement contemplé Mitaine.

— Inanition ! répétait l'escamoteur en regardant les deux chandelles de suif qui brûlaient sur la petite table, à côté du grabat où reposait la pauvre femme, Inanition !...

Puis, brusquement, il se prit à sangloter, tenant entre ses doigts jaunes sa tête conique, encore coiffée de la toque de velours pailleté.

Alors, Claude, le plus jeune des deux enfants accroupis dans un coin, s'éveilla et se frotta les yeux.

Flageolet sanglotait toujours ; et les chandelles fumaient, en jetant une lueur blafarde sur le visage moite de Mitaine morte.

— Père, dit Claude en se levant à demi, pourquoi donc que maman ne nous a pas couchés, ce soir ?...

MARIUS RÉTY.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Une Histoire Sans Nom, par JULES BARBEY D'AUREVILLY. — Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur. 3-50. — *Panurge*, journal parisien.

Je ne sache pas de personnalité littéraire qui ait plus grandi en ces dernières années que celle de M. Barbey d'Aurevilly. Il a fallu notre génération éprise d'art pur, dégagée des rancunes politiques et religieuses, pour donner à ce maître écrivain la très haute place qui lui revenait. Nos devanciers, quand ils ne se laissaient pas distraire par le dandysme de sa collerette ou de sa limousine, oubliaient volontiers le styliste impeccable qui est en lui pour combattre le chevalier de toutes les choses mortes, toujours en guerre contre l'idée moderne. Naguère encore, je lisais un journal de province qui, à propos du *Faust*, parlait du « fanatique Barbey d'Aurevilly. C'est bien la note des jugements d'il y a vingt ans sur l'auteur d'*Une Vieille Maîtresse*. — Fanatique ! On croyait avoir tout jugé de sa personnalité quand on avait lâché ce mot, lancé avec une ironie et une superbe homaisiennes. Aujourd'hui, il n'est pas de lettré, il n'est surtout pas d'écrivain de valeur qui ne salue en Barbey d'Aurevilly un des maîtres de la langue. Oh ! ce n'est pas qu'il ne soit à l'autre pôle de nos idées et de nos aspirations. Ce n'est pas sur un chemin de Damas que la génération actuelle a laissé ses croyances et trouvé le dégoût des tracasseries philosophiques. Son scepticisme ne pratique d'autre religion que celle de l'art et ne reconnaît d'autre légitimité que celle du talent. Mais elle pratique l'une ardemment et salue l'autre pleinement, en dehors des partialités d'école et des divisions artificielles de systèmes.

C'est ce que prouve actuellement le succès très grand d'*Une Histoire Sans Nom*, où l'on retrouve toutes les qualités de langue et de conception qui caractérisent le

talent de M. Barbey d'Aurevilly. Certes, si l'on analyse l'œuvre et que l'on cherche à en discuter le fond, on trouvera autre chose que ce que nous sommes en ce moment portés à chercher dans nos romans. Mais ces livres : *Une Vieille Maîtresse*, *Une Histoire sans Nom* et les autres, ne doivent être résumés ni analysés, ils doivent être lus. Et l'on est alors fatalement « empoigné » par la nervosité virile de la langue et la marche altière du récit. La belle langue, en effet, d'une netteté fouettée et souple et en même temps d'une solidité qui semble ne pas connaître l'effort ! Pour Barbey d'Aurevilly le métier n'existe pas. On ne retrouve jamais sous sa phrase, trace de l'anhèlement de l'artiste, qui parfois, même chez les plus forts, perce la trame du style. Pas de procédé non plus : quelquefois seulement la phrase trop imposante, ne s'adapte pas exactement à l'idée de tous les jours qu'elle doit exprimer et lui donne un ton un peu surélevé. Et cette plume devient un pinceau qui pose un décor en quelques traits. Lisez la description qui ouvre le présent volume, une merveille de netteté picturale et évocatrice !

Mais lisez plutôt l'œuvre entière. Vous la trouverez étrange, en dehors de nos habitudes et de nos procédés littéraires, mais vous serez séduit par l'allure superbe et — que le mot y soit ! — puissante de toute l'œuvre.

*
* *

Je profite des quelques lignes qui me restent pour souhaiter — un peu tard — la bienvenue à un nouveau journal littéraire et mondain : *Panurge*, qui paraît chaque semaine à Paris. Il est dirigé par M. Harry Alis et a pour rédacteur en chef Félicien Champsaur. Parmi ses collaborateurs on trouve les noms de Guy de Maupassant, Emile Goudeau, Maurice Rollinat, Antony Blondel, Léon Hennique, J.-K. Huysmans, Pierre de Lanno, Maurice Guillemot, Edouard Rod, etc.; en un mot, toute la vaillante phalange des jeunes, des forts, des modernistes. *Panurge* continue la *Vie Parisienne*, il continue surtout le *Figaro* hebdomadaire, avec lequel toute une génération parvint au succès et à la gloire.

De charmants dessins de Pille, Luigi Loir, Robida, Detouche, Somme, Willette égayent chaque numéro. Sous la rubrique : *Livres futurs*, il a déjà donné de longs extraits des œuvres que préparent Guy de Maupassant, Hennique, Blondel; ainsi que du *Bonheur des Dames*, le prochain roman de Zola, etc. Nous souhaitons la meilleure chance à notre vaillant confrère, qui avec de tels collaborateurs ne peut manquer d'aller droit au succès. Ajoutons qu'il a pour correspondant belge M. Albert Grésil, sous la direction duquel la *Jeune Belgique* a paru jusqu'à ce jour.

*
* *

Très intéressante, l'étude que prépare en ce moment notre ami Max Marc sur *le couvent*. L'auteur y expose en quelques pages d'un style sobre et concis, l'histoire de cette étrange institution qui, fondée par quelques cénobites retirés au fin fond de la Thébaïde, ne tarda pas à se répandre dans le monde entier. Il nous donne de curieux détails sur l'organisation des premiers couvents, nous montre les moines d'abord instruits, travailleurs, puis, peu à peu s'enrichissant, se débauchant et devenant de véritables tyrans pour les serfs qu'ils exploitent. Enfin, après nous avoir servi une bonne tranche de frissons, en nous racontant quelques-unes des tortures de l'Inquisition ; — ces choses sont connues, mais elles sont souvent bonnes à rappeler — M. Max Marc sonne l'appel des générations de l'avenir et, dans une fougueuse péroraison, les convie à la lutte contre l'hydre envahissante des corporations religieuses. Tout cela est écrit d'une plume jeune et convaincue, avec je ne sais quelle ardeur communicative, et, si la langue n'est pas toujours exempte de poncifs, chose presque fatale en politique, du moins est-elle facile et agréable, disant beaucoup en peu de mots et ne cherchant pas l'effet. Cette plaquette, élégamment éditée, est de celles qu'il est bon de répandre et nous souhaitons plein succès à son belliqueux auteur.

GUSTAVE ANDEL.

TABLE DES MATIÈRES

Gustave ANDEL

Les Livres 207
Chronique littéraire 365, 379

Jacques ARNOUX

Pot-Bouille et l'Abbé Constantin. . . 134

G. B.

Mon Carton *(poésie)* 270

L. B.

Les Livres 208

Frédéric BATAILLE

Sentiers de Mai *(poésie)*. 24
Rêve *(poésie)* 69
Avril *(poésie)* 148
Spleen *(poésie)* 281
Les Inconstances *(poésie)* 291
Demande *(poésie)* 300

Jules DE BAUGNIES

Rondels d'Avril 164
Houx et Anémone *(sonnet)* 205
Les vieilles Lunes *(rondel)* 317

Paul BERLIER

Premières Rigueurs *(poésie)*. 38
Fleurs fanées *(sonnet)* 70
Un peu d'Amour *(poésie)* 106

Louis DE CASEMBROOT

A Eugénie Darrien *(sonnet)*. 110
Au Balcon *(sonnet)*. 147
Sonnet. 205

CHARDEL

Revue de la Quinzaine 144

COQUELIN, cadet.

Ernest d'Hervilly 312

CORSINO

Revue de la Quinzaine 63, 80, 96

Δ

Les Livres. . . . 95, 112, 128, 141, 158, 175, 188, 207, 224

J. DESTRÉE

Lettre perdue 186

Hippolyte DEVILLERS

Nuit tombante *(poésie)* 91
Epiphancia *(poésie)*. 137
La Tante Poulaine *(nouvelle)* . . 214, 231

LA DIRECTION

Ballade de Boutique 193

Gustave DROZ

Conte du paradis 194

Georges EEKHOUD

Le Semeur *(poésie)*. 11
l'Homme de l'Eglogue *(poésie)*. . . . 162
Les Protégés de ma Grand'mère *(nouvelle)* 321, 338, 353

François FABIÉ

La Couveuse *(poésie)* 253

Charles FUSTER

Mon Ruisseau *(sonnet)* 147
Hoc erat in Votis *(sonnet)*. 177
Comme la Mer *(poésie)* 283
Deuil *(poésie)* 372

Iwan GILKIN

Anatomie (*sonnet*) 270

Chronique musicale 317
Sonnet. 343
La Paresse 373

Octave GILLION

Les Illusions *(poésie)* 239

Albert GIRAUD

Idylles modernes : *Histoire simple* . . 17
— — *Résurrection* . . . 286
Zola romantique. 49
Contes fantastiques : *le Contre-fa* . . 70
Jean Richepin. 92, 124
Madrigal rouge *(poésie)*. 100
Nos Écrivains : *Octave Pirmez* . . . 217
Le Scribe *(fragment)* 305
Rondeaux 348
Sonnet d'Aurore. 360
Invitation à la Gavotte 369

Albert GRÉSIL

Revue de la Quinzaine 62
Triolets de Mai 161

Charles GROS

Compassion *(poésie)* 57
La Fin du Luth *(poésie)*. 130
En Barque *(poésie)* 204
Les Jouets *(poésie)* 308

Théo HANNON

Manneken-Pis (*sonnet*) 163

Louis HAVERSIN

Les Revendications de la Femme . 28, 44

Ferdinand HUART

Torpeur *(sonnet)*. 148
Soleil couchant *(sonnet)* 296

Arthur JAMES

Ab Ovo. 52
Bête de Somme (*nouvelle)* . . . 138, 155

John KEAT

Correcteur! 282

Fernand L.

Chronique de Paris : *Françoise de Rimini* 168

Paul LAMBER

Jane (*nouvelle*) 131

Auguste LAVALLÉ

Contes sylvestres : *Le Loup* 165

Camille LEMONNIER

Thérèse Monique *(un Chapitre inédit)* 241, 257

Edouard LEVIS

Elégie *(poésie)* 245
Stances à la Mer *(poésie)* 334

Jacques MADELEINE

Prêter des Livres 261
Rêve d'Idylle. La Fée. *(sonnets)*. . . 364

Max MARC

Une Lettre curieuse 24
En Province. 40, 181
Conjungo. 296

Francis MARCEL

Les Livres 15

Henri MAUBEL

Noël triste (*conte*) 33

Francis MELVIL

La Rose d'Ophélie (*nouvelle)* 2
La dernière Aventure (*nouvelle*). . . 278

Louis MERCIER

Bouquet surpris *(poésie)*. 75
A Victor Hugo *(sonnet)* 114
Vierge et fleur *(poésie)* 146
Le chasseur de loups *(poésie)* 163
Coin de forêt *(poésie)*. 271

Henry MÉRIOT

Un Bal chez les Pâquerettes. 113

Charles METTANGE

Les Livres 14, 32, 64, 95, 112
Pâques-fleuries (*nouvelle*). 73, 90

Odette 97
Au nommé Printemps *(poésie)* 178
André Theuriet 225, 264
Revue de la Quinzaine . . . 95, 111, 176

F. NAUTET

Un Romancier moderniste . . . 308, 323
Alphonse Daudet 343, 361

NEMO

Chronique littéraire 288

Henri NIZET

Hypothèse psychique. 246

Albert OLANDRE

Revue de la Quinzaine 63, 128
Les Livres 32, 64, 112, 160

Albert ORTH

Les livres 16, 95, 127, 192, 208
224, 256, 304

Alfred POUTHIER

Scapin *(sonnet)* 54
Château *(sonnet)*. 147
Chronique de Paris: *La Foire au Pain d'épice*. 196

La RÉDACTION

La *Jeune Belgique* 1

Marius RÉTY

Nouvelles de la Grand'route :
— *La Rousse* 350
— *Le Saltimbanque* . 373

Octave RICHARD

Passage de Zingaris (*poésie*) 215

Jean RICHEPIN

Sonnets 337

Georges RODENBACH

Sonnet. 14
La Veilleuse *(sonnet)* 23
Renouveau *(poésie)* 145

Edouard RONVAL

Une Amourette *(poésie)*. 300

SIEBEL

Triolets à Jeanne 123
Orgie (*poésie*) 145

Lucien SOLVAY

Mors-Amor (*poésie*) 161

SPECTATOR

Revue de la Quinzaine. 188

STÉPHANE

Primavera (*triolets*) 177

Hélène SWARTH

Étoile du Soir (*poésie*) 277

Mathilde T.

De quoi parlent les Jeunes filles . . . 47

Eugène TAVERNIER

Rondeaux 284

Jean TISSERANT

Le dernier Jour d'un Condamné . . . 327

Rodrigue TOULANGE

Silhouette bohème 107

M. V.

Un Cours d'Histoire à l'Université de Bruxelles 30
L'Exposition de *l'Essor* 55
L'exposition de *l'Union des Arts* . . 108
Du Rôle de la Critique dans l'Art . . 121
Revue de la Quinzaine 143
Exposition des Aquarellistes 152
Exposition du Cercle Artistique. 171, 183

Ernest V. D.

Lamento (*sonnet*) 61

Émile VERHAEREN

Aux Flamandes de Rubens (*poésie*). . 205

Le Jour des Morts (*sonnets*): I. Caveau seigneurial ; II. Tombe riche ; III. Tombe de bourgeois; IV. Trou de gueux ; V. Clair de lune . . . 358

Auguste VIERSET

Oisillons (*poésie*). 235

Maurice W.

L'Enseignement de la Littérature française dans les Universités :

I — Les Époques littéraires

I. Premiers Siècles ; II. La Renaissance 7
III Le grand Siècle.
IV. Le XVII^e^ Siècle 34

II — L'Évolution moderne

I. Les Romantiques 58
II. La Prose 76
III. Balzac et le Naturalisme 115
IV. La Chaire de Littérature 117
Les Livres 32, 64
La Faustin 65
Causerie littéraire 206

Max WALLER

Clair de Lune. 12
Haschisch 26
Nos Romanciers : *Camille Lemonnier* 66, 101
Le Naturalisme (*lettre à L. Hymans*) 81
Baiser 129
Le Faust de Gœthe 149, 179, 198, 209, 235 248, 273
Tenez-vous droite, Mademoiselle ! . . 202
Nos Poètes : I. *Georges Eekhoud*. . . 292
— II. *Georges Rodenbach* . 314
— III. *Théo Hannon* 332
Revue de la Quinzaine 175
Chronique littéraire 221, 256, 271, 284 301, 335

* * *

Triolets de Réveillon 33
Les Livres 80, 160
Chronique de partout 240
Chronique littéraire 379

Imp. Centrale, VAN ASSCHE, Dir.-Gér., 1, rue d'Arenberg, Brux.

CIRAGE JACQUOT ET JACQUAND. Vente en gros aux mêmes prix et conditions qu'à Paris, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

PLUS DE COPEAUX. Propreté, économie, allume-feu sans pareil. On allume 40 fois son feu pour 15 centimes; le paquet de 40 feux, 15 cent. Le demander chez tous les épiciers, droguistes, etc. Seuls dépositaires pour la Belgique et la Hollande, H. et F. VAN GHELUWE, 4, rue Agneessens, Bruxelles.

HERNIES, Guérison radicale en trois mois de temps, 12000 certificats. Les cas les plus difficiles sont traités avec succès. Maladies des femmes, de matrice, etc, sont guéries sans pessaire Soulagement immédiat. *Une dame diplômée est attachée à l'établissement.*

J. WAERSEGERS, bandagiste des hôpitaux et de l'armée, commandeur et chevalier de plusieurs ordres pour service rendus à l'humanité, 35, *place Verte*, ANVERS.

CAPITAUX A PLACER EN 1er ET 2e RANG, A 4 1/2 ET 5 %. — ACHAT NUES-PROPRIÉTÉS ET RENTES VIAGÈRES.

S'adresser J. HUET, boulevard du Nord, 17, Bruxelles.

Restaurant du SPORT, 68, BOULEVARD DU NORD, BRUXELLES. Ouverture le 21 mai par Ad. COUCOGNE, ex-maître d'hôtel des premières maisons deBruxelles et d'Ostende.

Dîners à prix fixe et à la carte. Vins des meilleurs crûs. Service soigné.

LIBRAIRIE

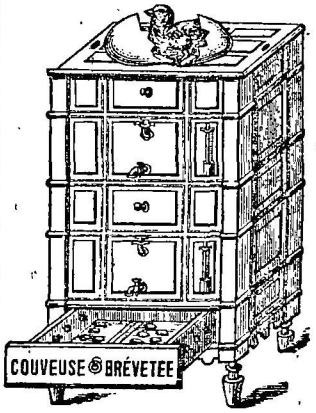
A. CHRISTIAENS FILS

38, Rue d'Arenberg, Bruxelles

VENTE ET ACHAT DE LIVRES NEUFS ET D'OCCASION. — ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES AU COMPTANT. — GRAND CHOIX DE LIVRES ILLUSTRÉS ET AUTRES. — DÉPOT DES PRINCIPAUX ÉDITEURS DE PARIS.

La Maison se charge de la Reliure.

Couveuses artificielles brevetées
seul propriétaire
F. BAUDOUX
168, Boulevard du Hainant, Bruxelles.



Couveuses depuis 110 francs.
Eleveuses depuis 35 francs.

Fonds de Magasins

FABRICANTS-NÉGOCIANTS

Toutes marchandises avariées et magasins entiers achetés *au comptant dans le plus haut prix*, par J. VOMBERG, rue des Foulons, 11, Bruxelles.

GUÉRISON

CERTAINE ET RADICALE

de toutes les affections de la peau, des *plaie* et des *ulcères variqueux* qui sont souvent considérés comme incurables par les plus célèbres médecins. — Ce traitement ne dérange nullement du travail, il est à la portée des plus petites bourses, et dès le 2e jour produit une amélioration très sensible. S'adresser à M. LENORMAND, médecin-pharmacien à TOURNAN *(Seine-et-Marne, France)*. Consultation par correspondance.

GRAND ARRIVAGE
DE
CHAUSSURES ANGLAISES

en tous genres, pour hommes, aux prix incroyables de

Fr. 12-50, bottines ordinaires
» 15 », » de luxe

vernis, cuir ou étoffe, avec boutons, lacets ou élastiques

ALLEZ POUR VOUS CONVAINCRE A

THE ENGLISH BOOT DEPOT

21, Boulevard du Nord, 21
près la Gare du Nord (1er étage

CONCURRENCE IMPOSSIBLE

Rien de commun avec la Chaussure Américaine.

DATE COFFEE

Ce café, tant recommandé par les médecins les plus célèbres de tous les pays,

NE COUTE PLUS RIEN

Son prix est remboursé par des billets que vous pouvez *immédiatement utiliser comme argent comptant.*

En vente chez les principaux négociants de la Belgique, en boîtes de fer-blanc, au prix de fr. 1-50 et 1-88 le 1/2 kilog, boîte comprise. Les boîtes vides seront reprises à raison de 10 centimes pièce. — Pour le gros, s'adresser à THE BELGIAN DATE COFFEE Co (Limited), 35, rue de Malines, Bruxelles.

A LA BASCULE

Ancienne Maison HEYMANS, hameau de Vleurgat (Uccle)

2 *et* 4, *coin de la chaussée de Waterloo, près du bois de la Cambre*

RÉOUVERTURE

DE L'ESTAMINET-RESTAURANT

par Ferdinand VANDERRIVIÈRE

Grande salle de 200 couverts pour banquets, dîners de noces et fêtes de sociétés. — On prend des pensionnaires.

Chambres et quartiers garnis et non garnis à louer. — Écurie et remise pour chevaux et voitures. — Prix très modérés.

FABRIQUE D'APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

45, RUE DES CHANTEURS

PRÈS LA GARE DU NORD, BRUXELLES

G. SCHOONJANS

Lustres, Suspensions, Candélabres Girandoles, Lanternes, Pendules, Objets d'art, etc. — Foyers à gaz. — Fourniture de compteurs. — Placement de tuyaux.

PLUS DE DOS RONDS

Agent général pour la Belgique de la BRETELLE AMÉRICAINE (*Brevetée*)

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, *Bruxelles*

La Bretelle américaine élargit la poitrine, tient les épaules droites, soulage le dos et les hanches en soutenant les jupes et le pantalon, écarte toute tendance au dos rond, produit une libre respiration, renforce la voix et les poumons, et donne un bien-être à ceux qui en font usage. Prix : fr. 3-50, 5, 7-50, 10, 12 et 15. — Plus de Jarretière qui engendre les varices. Nouveau **PORTE-BAS** américain laissant la circulation du sang libre. *Remise au commerce.* — Prix : 2, 2-50, 3, 4 et 5 francs.

Seule Maison en Belgique où l'on fabrique spécialement le

POSTICHE D'HOMME

Dernière perfection et du plus grand naturel

TOUPETS ET PERRUQUES DE 10 A 100 FRANCS

Ouvrages artistiques en cheveux, Bijoux, Cadres, Souvenirs, etc.

TILQUIN

Galerie de la Reine, 5, BRUXELLES

NOUVELLE DÉCOUVERTE (le Pogonotome) **RASOIR MÉCANIQUE.**

Toute personne peut se servir de ce rasoir sans aucune crainte de se couper. — Agent général : TILQUIN, Galerie de la Reine, 5, Bruxelles. — Prix : fr. 5 et 7-50 avec lames de rechange (*Remise au commerce*).

RASOIRS ANGLAIS de Sheffield, garantis à l'épreuve. - Tout rasoir peut être échangé jusqu'à entière satisfaction de l'acheteur, sans rétribution.

Imp. Centrale, VAN ASSCHE, Dir.-Gér., 1, rue d'Arenberg, Bruxelles.

LA JEUNE BELGIQUE

paraissant le 5 de chaque mois en livraisons de quarante pages et formant par an, un volume d'environ 500 pages avec titre, couverture et table des matières.

PRIX D'ABONNEMENT :

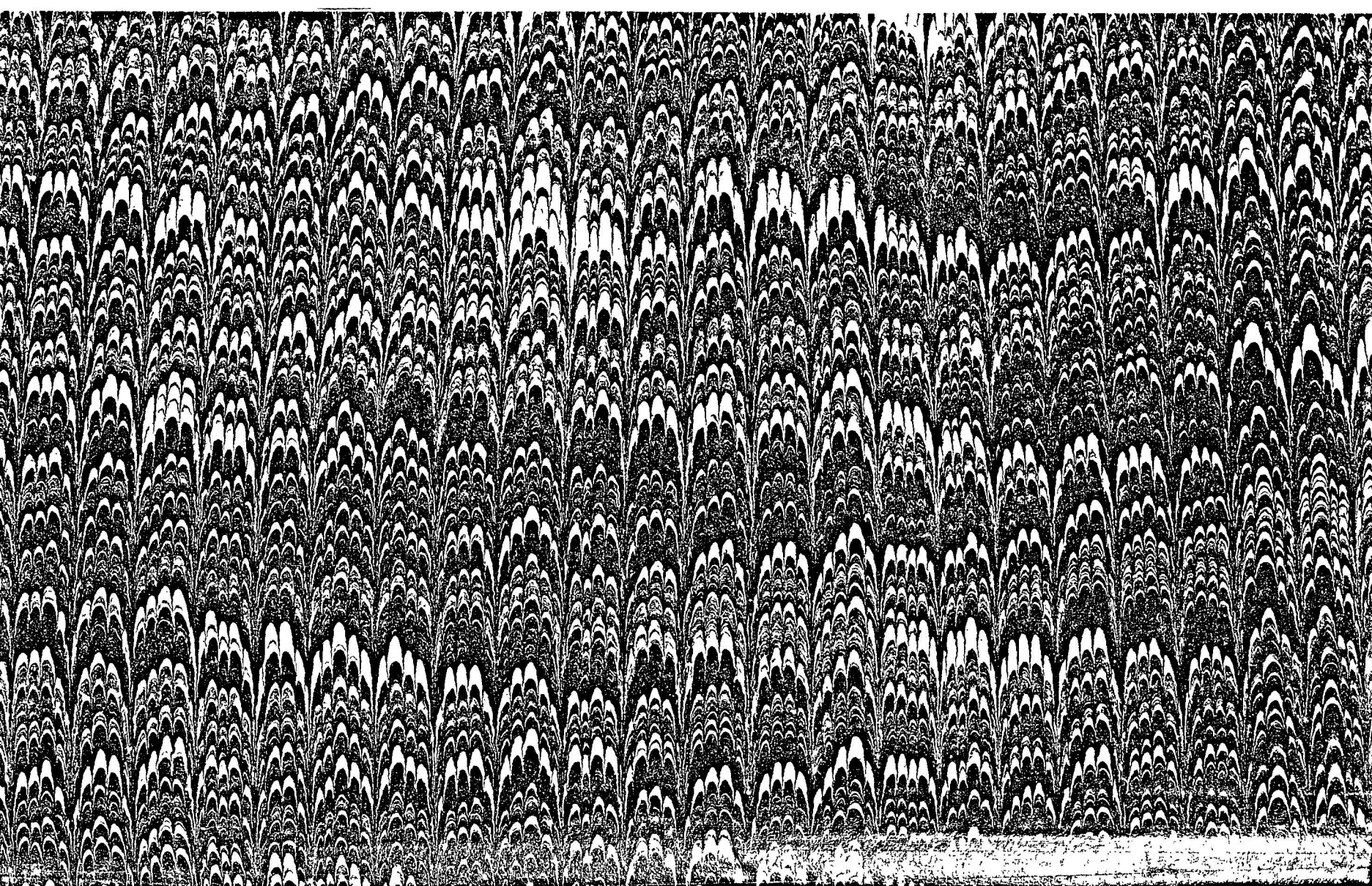
BELGIQUE . . 5 fr. par an. — ÉTRANGER . . 6 fr. par an.

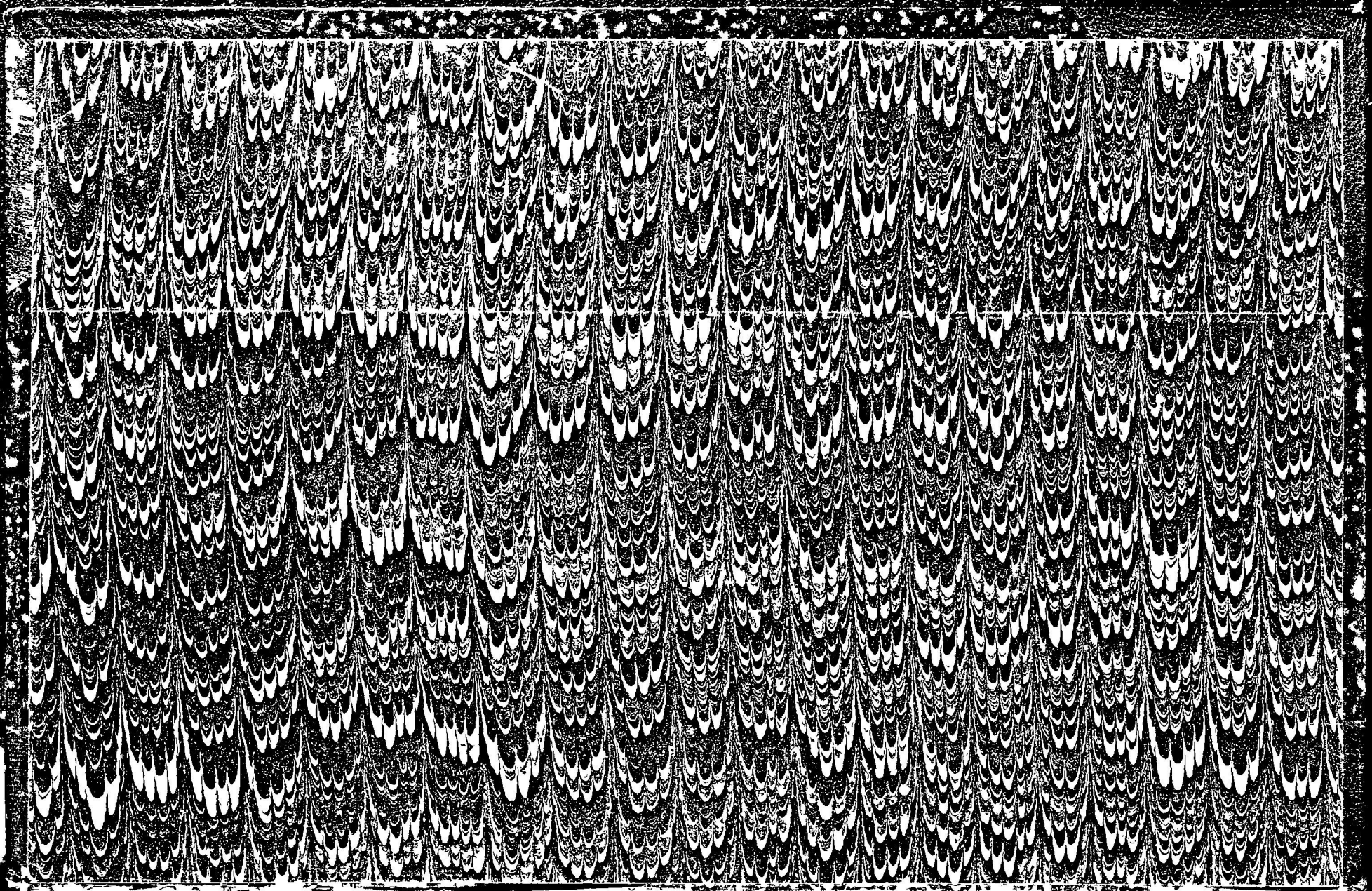
La JEUNE BELGIQUE organe de la jeune littérature belge, publie les œuvres de tous les débutants qui lui envoient des manuscrits dans lesquels la forme fait pressentir des tempéraments d'artiste.

A l'heure où un mouvement vers la haute littérature se fait en Belgique, tous trouveront dans nos pages une place où discuter les hautes questions d'art & de lettres. Essentiellement éclectique, elle recevra toutes les idées qui ne sortiront pas de son large cadre.

RÉDACTEURS PRINCIPAUX :

Gustave Andel, Marc Auriol, Paul Berlier, Louis de Casembroot,
Jules Destrée, Hippolyte Devillers,
Georges Eekhoud, François Fabié, Charles Fuster, Iwan Gilkin,
Octave Gillion, Albert Giraud, Charles Gros,
Théo Hannon, Ferdinand Huart, Arthur James, Fernand Leborne,
Paul Lamber, Auguste Lavallé,
Camille Lemonnier,
Édouard Lèvis, Jacques Madeleine, Henri Maubel, Francis Melvil,
Louis Mercier, Henry Mériot, Charles Mettange,
Henri Nizet, F. Nautet, A. Pouthier, Marius Réty,
O. Richard, Georges Rodenbach,
E. Ronval, Siebel, Lucien Solvay, Maurice Sulzberger,
Hélène Swarth,
E. Tavernier, R. Touiange, Émile Verhaeren, Auguste Vierset,
Max Waller.





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.